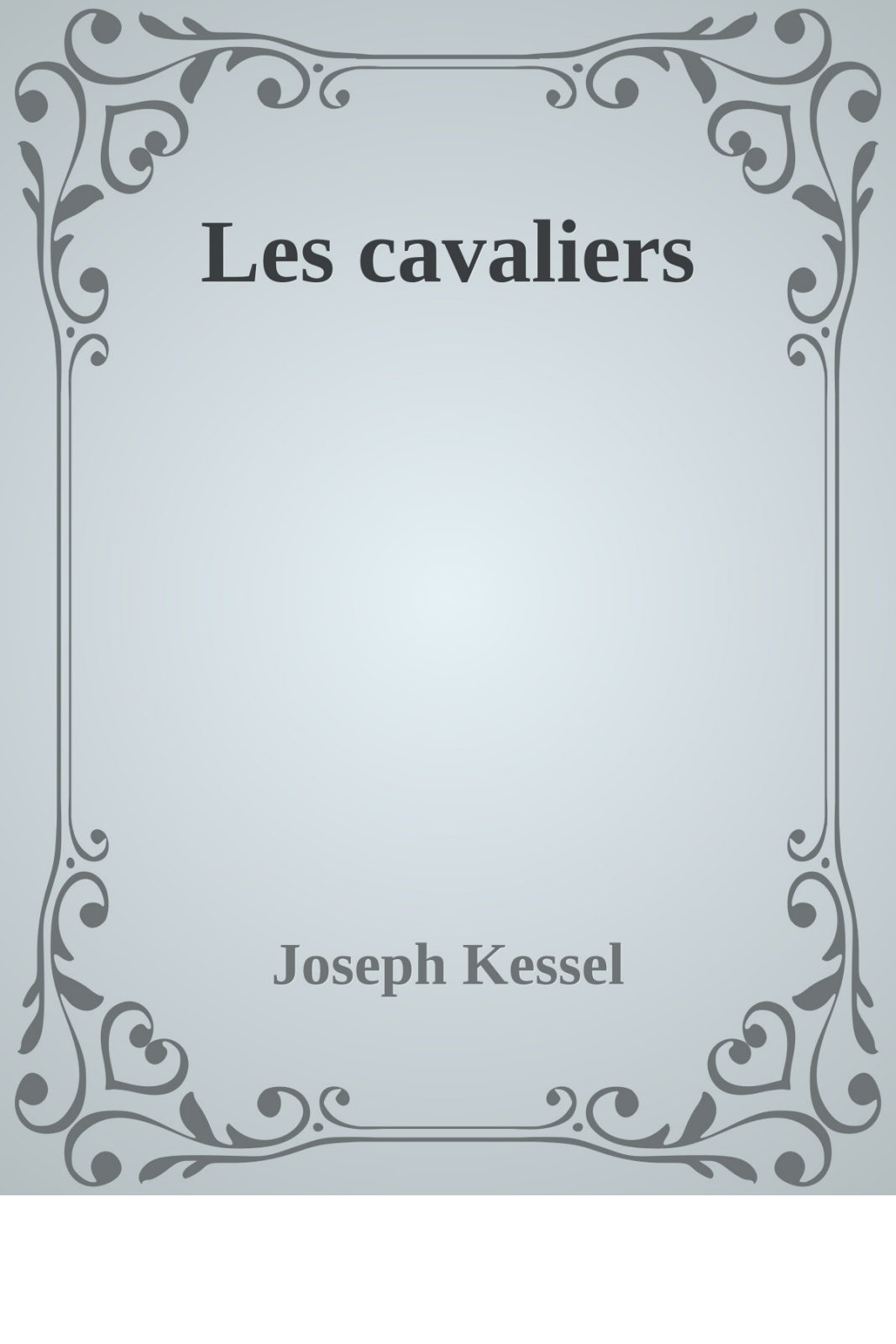


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

Les cavaliers

Joseph Kessel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JOSEPH KESSEL

de l'Académie française

Les Cavaliers

roman

nrf

GALLIMARD

JOSEPH KESSEL
de l'Académie française

Les Cavaliers

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays y compris l'U. R. S. S.
Q Éditions Gallimard, 1967.*

*A la mémoire de mon père,
A sa grande et tendre sagesse.*

L'ÄIEUL DE TOUT LE MONDE

Les camions n'avançaient guère plus vite que les chameaux des caravanes et l'homme à cheval que le piéton. L'état de la chaussée les obligeait au même pas : on arrivait aux approches du Chibar, seule trouée dans le massif auguste et monstrueux de l'Hindou Kouch, par où, à 3 500 mètres d'altitude, se faisait tout le trafic et tout le charroi entre l'Afghanistan du Sud et l'Afghanistan du Nord.

D'un côté, la falaise en dents de scie. De l'autre, un vide sans fond. Des ornières énormes, des quartiers de roc éboulé coupaient la voie. Les côtes, les lacets, les tournants devenaient toujours plus raides, plus difficiles et dangereux à négocier.

Pour les caravaniers, les muletiers, les bergers et leurs bêtes, la fatigue, certes, était grande à cause du froid intense et de l'air raréfié. Du moins, collés comme des files de fourmis contre la paroi de la montagne, cheminaient-ils sans risque.

Pas les camions. La route, souvent, était si mince qu'ils en occupaient toute la surface et que leurs roues, alors, le long de l'abîme, mordaient sur le bord ébréché, croulant. Une maladresse, une distraction du conducteur, une défaillance du moteur ou des freins menaçait de précipiter dans le gouffre les véhicules mal entretenus, décrépits avant l'âge. Leur fret, qui dépassait toujours et de beaucoup les normes permises, les rendait encore moins maniables sur les pentes abruptes.

Et l'excès des colis, caisses, couffins, sacs et ballots n'était pas la seule ni la pire surcharge.

Par-dessus leurs marchandises, les toits des camions - et, quand il n'y en avait point, les bâches - portaient une foisonnante cargaison humaine.

Les corps s'entassaient, s'empilaient les uns contre les autres, jusqu'à former une sorte de pyramide tronquée, difforme, grouillante, instable, enveloppée, enturbannée de pauvres étoffes flottantes que le vent agitait par rafales, d'où émergeaient les visages bronzés des voyageurs et qui vacillait, s'affaissait et se reformait sans cesse au gré des cahots.

Sur l'un de ces camions et au sommet de l'une de ces pyramides, un très vieil homme était juché. Il n'avait rien fait pour se trouver là-haut. Mais il était si émacié qu'il n'avait pour ainsi dire ni pesanteur ni substance. Par la simple poussée des gens qui, couche après couche depuis Kaboul la capitale, s'agglutinaient, s'étagaient sur la bâche mal tendue, son corps s'était élevé de lui-même au-dessus des autres corps.

Les pieds sur une nuque et calé entre deux cous robustes, il regardait se déplacer d'une façon insensible, tant le camion avançait lentement, les chaînes et les pics de l'Hindou Kouch. Grise, grise d'un gris sénile et morne, était la croûte du roc sur les flancs, les arêtes, les aiguilles. Une sorte de cendre grenue et funèbre couvrait la montagne colossale, en tous ses jaillissements, tous ses retraits, jusqu'aux pans de ciel glacé, dépoli, qui lui servaient

d'horizon.

Les passagers du camion parlaient de moins en moins. Les propos vifs, les plaisanteries, les récits et les rires d'un peuple plein de vie et de bonne humeur qui, jusqu'au voisinage du Chibar, avaient égayé le trajet, ne se faisaient plus entendre. De temps en temps, quelque voyageur poussait une exclamation ou un soupir, ou une prière. Et puis, même ces voix se turent. Devant une telle désolation du monde, le langage n'était plus une défense. Une animale et commune chaleur pouvait seule rassurer. Chaque voyageur cherchait à imbriquer davantage son ossature dans celle du voisin. En silence.

Mais le très vieil homme, juché au-dessus des autres, n'éprouvait ni anxiété, ni tristesse. Au-delà du paysage d'astre mort, son regard intérieur découvrait des vallées enchantées, des villes tumultueuses, de brûlants déserts, des steppes immenses. Et c'était l'Afghanistan. Il en connaissait toutes les provinces et les pistes et les sentes. Il avait cheminé le long de toutes ses frontières : la persane et la russe, la tibétaine et l'hindoue. A chaque instant il pouvait tirer ces images de sa mémoire. Vivre, pour lui, était maintenant se rappeler. Et il faisait tourner ses souvenirs selon la rose des vents.

Soudain les lignes de crête et le toit du ciel se déroberent à ses yeux. En même temps une clameur aiguë l'enveloppait de toute part et il bascula sur le tas des corps, défaits, dénoués et déportés vers l'arrière du camion. Puis le cri s'arrêta net. La terreur remplaçait la surprise. Le moteur ne fonctionnait plus. Le chauffeur essayait en vain de le relancer. Les freins qui, poussés à fond, grinçaient frénétiquement n'avaient pas la puissance suffisante pour retenir le véhicule énorme et surchargé sur la côte qu'il était en train de gravir. Il ne reculait pas encore. Mais déjà, il se balançait indécis et commençait de céder à la pente. Son bois et son métal prenaient d'instant en instant un poids, une force, une volonté qui n'appartenaient plus à l'homme. Le camion glissa très lentement d'un pouce, et un peu plus vite, d'un autre. Il n'en restait guère jusqu'à l'abîme. . . Alors, de nouveaux cris s'élevèrent. Les voyageurs qui, tassés dans le fond, ne pouvaient rien voir, sauf des dos et des têtes, hurlaient :

- Le *daïda païntch* ! (=Cinquième vitesse (N. D. A.))

- Que fait donc le *daïda païntch* ?

Les gens qui s'agrippaient au bord du camion répliquèrent :

- Le *daïda païntch* fait ce qu'il doit.

- Il semble adroit et prompt.

- Que le Prophète soit avec lui !

- Qu'Allah l'inspire !

Encouragements et invocations s'adressaient à un tout jeune garçon, presque un enfant, qui avait fait le voyage suspendu, de l'extérieur, au panneau arrière du camion, et lové contre une cale aussi haute et lourde que lui. Dès la première secousse, il avait sauté à terre. Maintenant il finissait de dégager l'instrument des crochets qui le retenaient. Le camion recula plus vite. Ses roues se mettaient en mouvement. Un seul tour encore et c'était

l'écroulement dans le gouffre. Le *dcüda päintch* bloqua la gauche, la plus dangereuse. Le camion se dandina une fois, deux fois, trois fois et, immobile, barra la route.

Derrière et devant lui retentirent furieusement les avertisseurs de ceux qu'il empêchait de passer. La tête enturbannée du conducteur surgit de la fenêtre de la cabine. Il cria :

- A terre ! poussez et ne remontez pas avant que je vous appelle.

Les voyageurs descendirent en hâte. Quand vint le tour du très vieil homme, son voisin, un forgeron au poil très noir et dru, lui dit :

- Reste, reste assis, grand-père. Je n'ai même pas senti le poids de tes os. Tu es moins lourd qu'une caille.

Le moteur reprit, le camion grimpa jusqu'au palier suivant. Les passagers se hissèrent un à un sur la bâche. Le forgeron, parce qu'il était fort, et qu'il le voulait, retrouva sa place près du vieillard. Essoufflé et content, il dit :

- J'ai poussé, peiné comme un démon. Ça m'a fait oublier ma crainte qui avait été bien grande.

- Et que craignais-tu tant ? demanda le vieil homme.

- Mais de mourir, dit le forgeron.

- Il ne fallait pas, dit doucement le vieil homme.

- C'est facile à penser, répliqua le forgeron avec vivacité mais gentillesse, c'est facile quand on est, grand-père, aussi près de la mort que tu l'es.

- Moins près que toi, mon fils, dit le vieillard. Car toi, tu la redoutes.

- Comme tout le monde. . . s'écria le forgeron.

- En vérité, dit le vieillard. Et c'est dans cette grande peur - et dans elle seulement - qu'existe la mort des hommes.

Le forgeron gratta longuement ses sourcils très noirs, très drus, de son pouce réduit à l'état de corne par les travaux de l'enclume.

- Je ne comprends pas, dit-il avec inquiétude.

- Ça ne fait rien, mon fils, dit le vieillard.

Son visage était si dépourvu de chair qu'il ne pouvait plus rien exprimer. Et la peau en était si coupée, crevassée, sillonnée, pétrie de rides, qu'elle avait l'air d'un filet aux mailles serrées à l'extrême où les yeux d'un bleu sourd se trouvaient pris au piège. Mais il sembla au forgeron que sur ces traits désincarnés, sans qu'eussent remué les lèvres, exsangues et minces comme des fils, un frémissement amical se répandait de pli en pli minuscule, arrivait jusqu'au regard et en faisait jaillir une étincelle. Sans comprendre davantage, le forgeron se sentit rassuré.

Un choc, après tant d'autres, défit une fois de plus l'assemblage des corps sur la bâche du camion. Le forgeron entoura d'un bras massif les épaules du vieillard et dit avec douceur :

- Je m'appelle Gholam, et toi, grand-père ?

- Guardi Guedj, dit le vieillard.

- Guardi Guedj, Guardi Guedj ! répéta le forgeron.

Il sourit béatement.

- Une caille pèse plus lourd que toi, dit-il.

Le terrain devint plat. A près de quatre mille mètres d'altitude, la passe du Chibar était en vue.

*

On trouvait la halte de l'autre côté du col, en contrebas, sur le premier palier du versant Nord. C'était une vaste table rocheuse, murée à l'ouest par la montagne, coupée à l'est par une gorge où grondait un torrent. En cet endroit prédestiné, faisaient étape tous les convois qui assuraient les échanges entre les deux moitiés de l'Afghanistan, que séparait l'Hindou Kouch. Il y avait toujours là des dizaines de véhicules à l'arrêt, dans chaque sens. Ceux qui venaient du sud étaient rangés le long du torrent, les autres, contre le roc.

Sur les deux côtés de la plate-forme s'étirait une très longue file d'auberges rudimentaires. Parce que l'on y consommait principalement du thé, noir ou vert, elles portaient le nom de *tchaïkhanas* ¹. Les bâtisses en torchis ne contenaient, à l'intérieur, qu'une pièce obscure. Dehors, il y avait une terrasse sous auvent. C'était là que se rassemblaient les voyageurs. Le froid y était plus vif et la bise plus cruelle. Mais quel homme dans son bon sens eût voulu, pour si peu, renoncer à un spectacle comme celui que donnaient l'arrivée des camions, le débarquement des passagers, les retrouvailles des amis qui voyageaient en sens inverse. Où, dans tout l'Afghanistan, sinon à la halte du Chibar, pouvait-on voir réunis dans un espace si restreint des hommes de Kaboul et du Hazaradjat, de Kandahar et de Djellalabad, de Ghazni et de Mazar-Y-Cherif ! Et vêtus, selon les provinces et tribus auxquelles ils appartenaient, d'amples chemises ou de tuniques ajustées, ou encore de houpelandes, et coiffés de turbans tantôt flottants et tantôt roulés en couronne, soit de *koulas* d'astrakan, ou de calots de soie vive, ou de hauts bonnets hirsutes en laine de mouton. Et qui réjouissaient les oreilles attentives d'un concert étonnant et inépuisable de récits, de disputes, de nouvelles et de mensonges ? En vérité, c'était un don du sort, une fête que cette étape, et il fallait être bien fou pour en perdre un instant.

1. De *tchai* : thé (N. D. A.).

Aussi, quand le camion sur lequel voyageait le très vieil homme vint se placer du côté du torrent, à la suite des convois qui devaient poursuivre plus tard leur route vers le nord, ses passagers n'eurent pas la patience d'attendre qu'il fût à l'arrêt pour glisser de la bâche et courir aux terrasses des *tchaïkhanas*. Le forgeron lui-même, après avoir déposé en hâte le vieillard à terre, s'écria :

- Tu n'as plus besoin de moi, grand-père, n'est-il pas vrai ?

Et s'éloigna à longues enjambées.

Le vieillard rejeta sur son dos une besace légère et demeura immobile. Malgré son âge et la violence des souffles qui assaillaient son corps sans muscle ni chair, il se tenait très droit et laissait pénétrer en lui, lentement,

sagement, l'étrange grandeur de cette halte routière perdue au sommet d'un massif gigantesque, au coeur de l'Asie centrale, avec ses véhicules pesants rongés par la poussière et le soleil, meurtris par des chemins terribles, avec ses conducteurs et voyageurs accroupis ou allongés sous les auvents des auberges primitives. Et tout autour, tout de suite, la nudité, la stérilité éternelles des pierres, le grondement éternel de l'eau, l'éternel souffle glacé des sommets du monde. Et Guardi Guedj songeait aux grands flots humains qui avaient été obligés de prendre pour lit cet inévitable passage entre deux morceaux de l'univers : les torrents des conquêtes, les fleuves des religions. . .

Tout cela, il semblait au vieillard qu'il l'avait vu de ses yeux. Il vivait depuis si longtemps. . . Il avait tant erré sur la terre afghane. . . Les racines de ses souvenirs étaient si profondes. . .

Il s'achemina pensivement vers la *tchaikhana* la plus proche.

*

Quelques-uns de ses compagnons de voyage s'y trouvaient déjà. Le premier, le plus pressé parmi eux avait été un grand palefrenier très maigre, qu'habillait du cou aux chevilles un caftan brun doublé de laine de mouton. Qui portait un vêtement de cette forme n'avait pas besoin de nommer sa province. Le *tchapane* était l'apanage des cavaliers ouzbeks et turkmènes qui peuplaient les steppes du Nord.

Dès qu'il eut atteint la terrasse de la *tchcïkhana*, cet homme agit d'une façon très singulière. Il avança parmi les chalands avec une impatience qui ne tenait compte de rien. Il piétina les gens accroupis à même la terre battue autour de leurs plateaux à thé, sur des lambeaux de tapis misérables. Il heurta ceux qui occupaient les tabourets boiteux ou les cadres en bois brut garnis de treillages de corde en guise de matelas.

Des murmures le suivirent.

- Quel balourd ! disait-on.

Et encore :

- L'altitude lui a tourné la tête.

- Mon mulet a le pied plus léger que lui.

Mais s'il arrivait que les paroles fussent vives, les voix restaient débonnaires. Pour se fâcher vraiment, il n'y eut qu'un mullah gras et lisse. Il promit le châtiment du Prophète au mauvais croyant qui bousculait son narghilé.

L'homme, sans rien entendre, continuait à frayer son chemin, le cou haussé pour donner plus de champ à ses yeux noirs, étroits et brillants, aux aguets entre les hautes pommettes. Enfin, contre la murette qui séparait la terrasse de la route, il trouva ce qu'il cherchait : des *tchapanes*. Il y en avait deux : l'un couleur lie de vin à rayures noires, l'autre couleur de feuille morte à filets verts. Les deux hommes d'âge mûr qui en étaient vêtus - le jeune palefrenier ne les avait jamais vus. Cela ne comptait pas. Ils étaient ses frères

par le costume et par la vie des steppes. Dans la foule, autour de lui, qui appartenait à tous les replis de la terre afghane, seuls ils étaient capables de comprendre, de partager ses sentiments.

Le *tchapane* lie-de-vin et le *tchapane* feuille-morte se rapprochèrent pour faire place au palefrenier. Il ne s'en aperçut point.

- Allez-vous sur Kaboul, ou retournez-vous de là-bas ? demanda-t-il aux deux hommes.

- Nous avons quitté hier Mazar-Y-Cherif, dit le plus chenu et le plus gras.

- Alors, alors, vous ne connaissez pas la plus importante des nouvelles ! s'écria le palefrenier.

Les deux voyageurs en *tchapane* tendirent lentement vers lui leurs visages. Une curiosité mêlée d'inquiétude animait leurs yeux bridés. Mais leur âge beaucoup plus vénérable que celui du valet d'écurie, et leur condition bien supérieure à la sienne,

leur interdisaient de la montrer. Celui qui avait déjà parlé demanda d'une voix égale et comme endormie :

- Qu'entends-tu, toi si jeune et sans expérience, par la plus importante des nouvelles ?

- J'entends qu'il n'y en a pas d'autre qui puisse compter autant, dit le berger.

Et, bien qu'il fût brûlé par le désir de publier ce qu'il savait, il garda le silence pour jouir encore quelques instants du pouvoir de celui qui détient un grand secret.

Les deux voyageurs, alors, dirent ensemble :

- Un nouveau gouverneur général est-il nommé pour nos provinces ?

Sans répondre, le berger fit non de la tête.

- Aurait-on élevé les droits sur le tissage ? demanda l'homme en *tchapane* couleur de feuille morte qui possédait, dans la province de Maïmana, une fabrique de tapis.

- Ou sur les peaux d'astrakan ? reprit son compagnon en *tchapane* lie-de-vin car, lui, il élevait des moutons à longue laine dans les steppes de Mazar-Y-Cherif.

- S'il ne s'agissait que de cela ! dit le palefrenier.

Et, n'y tenant plus, il cria, il chanta :

- Écoutez, écoutez bien : pour la première fois à Kaboul, la capitale, je vous l'annonce, on verra bientôt courir un *bouzkachi*.

Les yeux du palefrenier étaient avidement fixés sur les deux hommes en *tchapane*. Son espoir ne fut pas déçu. Les marchands, assis jusque-là contre la murette avec tant de dignité et si lents, si mesurés dans chaque geste et dans chaque parole, perdirent tout empire sur eux-mêmes. Ils se soulevèrent d'un seul mouvement et s'écrièrent ensemble d'une voix aiguë :

- Un *bouzkachi* à Kaboul ! Tu as bien dit : A Kaboul, un *bouzkachi* ?

- Et le plus éclatant, le plus mémorable, chanta le palefrenier.

- L'air ici est trop fort pour ta jeune tête, cria le négociant en peaux d'astrakan.

- Ces gens des vallées, où prendront-ils les montures qu'il faut, et les hommes ? cria le tisseur de tapis.

Le palefrenier cria à son tour, et plus haut encore : - Ils viendront de chez nous.

La stupeur força pour une seconde les marchands au silence. Quand ils voulurent parler de nouveau, il n'était plus temps. D'autres voix couvraient leurs voix.

Les éclats d'une conversation qui ressemblaient à ceux d'une dispute, le changement brusque et comme indécent de l'attitude chez deux hommes au poil gris, avaient fait passer le frisson bienheureux de la curiosité parmi les voyageurs rassemblés dans ce coin. Ils s'étaient attroupés autour des trois *tchapanes*. Et les buveurs de thé accroupis plus loin délaissaient leurs plateaux pour savoir ce qui intriguait les premiers. Et déjà, dans les *tchaïkhanas* voisines, on se levait, on courait aux nouvelles.

Un mot se faisait entendre dans ce tumulte : « *Bouzkachi. . . bouzkachi.* » Venu du fond de la terrasse, transmis de bouche à bouche, il se répandait à travers la foule. Mais la plupart des voyageurs ignoraient ce qu'il signifiait : ils n'avaient jamais dépassé les vallées de l'Hindou Kouch ou encore les villes de Kundouz et de Baghlan. Et ils demandaient à grande clameur qu'on leur dît de quoi il s'agissait. L'explication passa de rangée en rangée :

« Un jeu, oui un jeu, paraît-il, là-bas, dans les steppes. »

Quand le message les eut atteints, beaucoup de ceux qui composaient cette foule aux vêtements fouettés par l'âpre vent des cimes connurent une déception amère. Quitter de bonnes places, patiemment réchauffées par leurs corps, parmi des voisins aimables, laisser refroidir un thé bouillant ! Pour entendre parler de quoi ? D'un jeu qui se pratiquait dans les lointaines régions du Nord, desséchées, inconnues. Un jeu, par le Prophète ! Comme s'il n'y en avait pas suffisamment, et dans leurs hautes villes et dans leurs vertes vallées ! Et les meilleurs ! Et, s'interpellant les uns les autres, les hommes de Ghazni et de Kaboul, et du pays de Kandahar et de celui de l'Hazaradjat s'écriaient :

- Ce *bouzkachi* dont nous avons les oreilles assourdies est-il aussi savant que les joutes au bâton ?

- Plus brutal que les assauts de béliers ?

- Sauvage autant que les combats entre chiens et loups ? - Terrible comme la lutte à mort de deux chameaux en rut ?

- Fin comme les coups des cailles dressées à s'égorger ? Ainsi protestaient les habitants des montagnes. Et les trois hommes en *tchapane*, auxquels s'étaient joints quelques autres voyageurs issus du Nord, hurlaient pour couvrir le tumulte :

- Comment pourriez-vous comprendre les beautés du *bouzkachi* ?

- Vous ne savez pas distinguer une haridelle d'un coursier éclatant.

- En selle, vous semblez toujours chevaucher un âne !

Le ton montait. Les répliques devenaient insultes. Au-delà du jeu même, la dispute intéressait l'honneur des tribus, des provinces.

*

Le patron de la *tchaïkhana* vit les tasses piétinées voler en éclats et l'eau bouillante gicler des samovars ébranlés. Encore quelques instants, et tout serait rompu, saccagé par ces furieux. Le patron serra les mâchoires. C'était un homme à face plate et dure, de torse massif, muni de longs bras puissants. Mais que pouvait-il seul, malgré sa force et sa résolution ? Et aucun de ses trois *batchas* n'avait plus de quinze ans !

1. Jeune serviteur (N. D. A.).

Il se fit brutalement un chemin à travers la cohue qui s'agitait sur sa terrasse et atteignit le bord de la route, afin de demander aux patrons des autres auberges et aux chauffeurs routiers qu'il avait pour amis de lui prêter main-forte. Dans cet instant, il aperçut le très vieil homme à la mince besace qu'un forgeron avait aidé à quitter le dernier camion arrivé de Kaboul.

- Allah lui-même nous l'envoie, s'écria le propriétaire de la *tchaïkhana*.

Il revint au milieu de la foule furieuse. Mais il comprit tout de suite qu'il ne pourrait s'y faire écouter. Il était de taille courte et, parce qu'il vivait depuis longtemps à si grande altitude, sa voix avait pris un timbre exténué. Que faire ?

Le plus jeune de ses *batchas*, un garçon de treize ans, se glissa jusqu'à lui pour demander :

- Faut-il rentrer la vaisselle et les samovars ?

- Attends ! dit le propriétaire de la *tchaïkhana*.

Il saisit l'enfant, le hissa debout sur ses épaules carrées.

Puis ordonna :

- Tu vas répéter de toutes tes forces, de toutes tes forces, ce que je dirai.

Le *batcha* arrondit ses mains en porte-voix autour de sa bouche et entreprit de crier à tue-tête les paroles qui lui venaient de son maître.

- Arrêtez ! Arrêtez ! Entendez ! Entendez !

Cette tête puérile dressée au-dessus de toutes les autres, cette voix fraîche et perçante forcèrent l'attention. Le tumulte s'atténua pour un instant. Les visages, même les plus enragés, se tournèrent vers le *batcha*. Il poursuivit :

- Pourquoi vous disputer encore ? Je vois venir celui-là qui, seul, peut vous départager. . . Guardi Guedj.

Le *batcha* se tut un instant et, employant les ressources extrêmes de sa gorge et de ses poumons, cria :

- L'Aïeul de Tout le Monde !

On entendit alors souffler le vent des cimes, tant s'était fait profond le silence de la foule. Et ce silence-là ne devait plus rien à la curiosité.

Sans doute, bien peu, entre les voyageurs, avaient rencontré le vieillard au cours de leur vie. Mais il n'en était pas un qui ne connût son surnom. D'un

bord à l'autre de la terre afghane, et de génération en génération, les grands-pères avaient parlé du vieillard à leurs petits-enfants et répété ce que, de lui, ils avaient appris. Car il n'existait point de village, ou de hameau, si perdu fût-il, qu'une fois au moins il n'eût traversé. Et quand Guardi Guedj passait quelque part, on ne l'oubliait plus.

Le *batcha* dégringola des épaules de son maître. Le propriétaire de la *tchaïkhana* alla au vieillard, s'inclina très bas devant lui, prit sa main droite et, par l'allée qui s'était creusée comme d'elle-même dans la foule, le mena vers le fond de la terrasse. Tous regardaient Guardi Guedj avec émerveillement.

Quel âge avait le vieillard émacié, creusé, parcheminé à l'extrême et sur qui tombait en grands plis lâches une houppe sans forme, de la même couleur que la haute branche noueuse à laquelle il s'appuyait ? Personne au monde ne le savait. Son origine, sa tribu ? On ne pouvait affirmer que ceci : il n'était pas de sang mongol. Pour le reste, il pouvait aussi bien venir des sables du Saïstan, des marches de la Perse, du seuil de l'Inde ou du Beloutchistan sauvage. . . Il pouvait être Hazara, Pachtou, Tadjik, Nouristani. Ses traits étaient si desséchés, délavés, effacés par le temps que les signes de la race et les marques du sang ne pouvaient plus s'y lire. Et il parlait la langue, les dialectes, les idiomes de toutes les provinces. Il n'était pas derviche, ni gourou, ni chamane. Pourtant, comme ces initiés, il allait par les routes, chemins, pistes et sentiers de la grande terre afghane. Il avait suivi ses vallées où bouillonnent et chantent les cours glacés des rivières. Il connaissait les berges de l'Amou Daria. Il avait touché les neiges éternelles du Pamir au fond de cette entaille qui affleure le Toit du Monde, où, sans les yaks velus, l'homme ne pourrait pas survivre. Et le sol des brûlants déserts avait calciné ses pieds nus. Depuis quand marchait-il ? Autant le demander à ses empreintes effacées. Quelle force le conduisait ? Quel rêve ? La sagesse ? La fantaisie ? Une inquiétude éternelle ? La soif insatiable de savoir ? Il arrivait, s'en allait, reparaisait des années plus tard. A chacune de ses haltes, il faisait un nouveau récit merveilleux. D'où puisait-il sa science ? On ne l'avait jamais vu lire. Pourtant, des événements et des hommes qui, pendant les siècles et les siècles, avaient marqué les monts, les passes et les steppes d'Afghanistan, il semblait avoir gardé la mémoire. Il parlait de Zarathoustra comme s'il avait été son disciple, d'Iskander I, comme s'il l'avait suivi de conquête en conquête, de Balkh, la mère des villes, comme s'il en avait été citoyen, et des carnages de Gengis Khan, comme s'il avait été trempé dans le sang des peuples massacrés et enseveli sous les cendres et les ruines des forteresses.

1. Alexandre le Grand (N. D. A.).

Il contait tout aussi bien la vie des temps présents et, alors, le chevrier ou le chamelier nomade, le ciseleur d'armes ou le tisseur de tapis, le joueur de damboura ou le potier d'Istalif prenaient autant de relief que les héros et les chefs de légende.

Arrivé à l'un des cadres de bois disposés contre le mur de la maison, le propriétaire de la *tchaïkhana* dit avec humilité :

- Je n'ai ni coussins, ni édredons pour te soutenir et t'envelopper, Aïeul de Tout le Monde. . . Au Chibar, notre pauvreté est grande.

Guardi Guedj s'assit sur le bord du lit sommaire, plaça entre ses genoux son bâton de marche, et posa sur lui son menton.

- Ne t'inquiète pas, dit-il doucement. Seule ma tête a besoin d'appui.

Au milieu du silence, retentit tout à coup une voix grossière et pleine de tendresse.

- Je sais, je sais, disait-elle. Tu n'as pas le poids d'une caille.

On vit alors, sous les regards de ses voisins, le rude visage d'un forgeron prendre la couleur de la gêne, tandis qu'il rentrait la tête dans ses épaules noueuses. Des rires se firent entendre autour de lui. Le maître de la *tchaïkhana* dit à Guardi Guedj :

- Ils étaient prêts à se battre. Les voilà gais maintenant. Ils sont sûrs que tu vas éclairer leurs esprits.

Ces mots suffirent à ranimer la passion qui semblait apaisée.

- N'est-il pas vrai, ô toi qui sais tout, n'est-il pas vrai que le *bouzkachi* de ces paysans des steppes et dont nous entendons parler pour la première fois ne vaut rien auprès des jeux de nos ancêtres ? crièrent les uns.

- O toi qui sais tout, n'est-il pas vrai que, pour la beauté, le courage, la force et l'adresse, notre *bouzkachi* est aux divertissements dont se vantent les ignorants des vallées ce qu'est le faucon au-dessus d'une basse-cour ?

Et les hommes des deux partis attendirent l'oracle du vieillard avec la même certitude naïve : il allait leur donner raison. Mais lui, à leurs questions, répondit par une autre :

- Et pourquoi trancherais-je à votre place, mes amis ? demanda-t-il.

La foule, désarmée, se taisant, Guardi Guedj reprit :

- Chacun a droit et devoir de juger par lui-même. Mais il faut bien connaître ce que l'on entend juger. Ainsi pour le *bouzkachi*. Auriez-vous plaisir à me l'entendre conter ?

L'assistance ne sut répondre à Guardi Guedj que par un ample souffle, un soupir véhément, tout imprégnés de gratitude. N'avait-il pas employé la parole magique ? Un conte ! Et fait par lui !

L'homme dont chacun savait que pour l'âge, la mémoire, le chemin parcouru, la sagesse et l'art de dire, il était sans pareil dans le pays afghan : l'Aïeul de Tout le Monde.

Le forgeron avait réussi à s'approcher du vieillard. Il fut le premier à s'accroupir à ses pieds. Après lui, rangée après rangée, les autres s'affaissèrent sur leurs jambes repliées. Seuls, les gens que la terrasse ne pouvait pas contenir restèrent debout le long de la route.

Maintenant Guardi Guedj dominait une sorte de tapis composé par toutes les coiffures qui signalaient provinces et tribus. Et sous les turbans, kolpaks, calots, bonnets et *koulas*, émergeaient, les files des visages où était inscrite selon la structure des arêtes et des méplats, la différence de leurs origines : montagnes, vallées, déserts et plaines, migrations et conquêtes et sangs

mélangés. Mais toutes ces figures opposées dans leurs âges et leurs traits portaient le même sentiment, celui d'une attente, d'une avidité enfantines. Et le vieux, vieux conteur vers lequel il s'élevait comme la soif du pèlerin au bord d'une fontaine, perçut dans son corps usé jusqu'à la trame, sans chair ni poids, le seul frémissement de vie et le seul plaisir qu'il fût capable d'éprouver encore : faire passer dans cette nalive et merveilleuse ignorance un peu de ce qu'il pouvait savoir, afin que chacun de ceux qui l'écoutaient répétât à d'autres son histoire et que chacun des autres la racontât à son tour et que, de voisin à voisin et de père à fils, elle n'arrêtât pas de se répandre dans l'espace et le temps, pareille à l'eau des sources transmise par des rigoles innombrables et qu'ainsi l'homme connût l'éternité que les Dieux tenaient pour eux seuls, injustement.

Guardi Guedj laissa retomber son bâton de marche (et le forgeron le recueillit avec pitié), redressa et son dos et sa nuque, et parla. Sa voix était d'une fragilité, d'une ténuité extrêmes. Elle portait très loin cependant, comme le tintement d'une clochette au cristal fêlé.

*

Et Guardi Guedj commença :

- Cela est venu avec Tchinguiz Khan, dit-il.

1. Gengis (N. D. A.).

Et, sans le savoir, comme si elle n'avait été qu'une profondeur d'où jaillit l'écho, l'assistance chuchota :

- Tchinguiz, Tchinguiz. . .

Car il n'y avait pas, sur toute la terre afghane et même dans ses hameaux les plus perdus et les plus primitifs, il n'y avait pas un homme ou un enfant - et même le plus ignorant et le plus arriéré -, qui ne connût le nom terrible et n'éprouvât à l'entendre, malgré les siècles écoulés depuis le passage du conquérant, une superstitieuse épouvante.

- Tchinguiz. . . Tchinguiz, chuchotaient les voyageurs.

Le vent du Chibar emportait vers les cimes de l'Hindou Kouch ce murmure.

Et Guardi Guedj pensa :

« En vérité, les cités splendides dont il ne reste que décombres, les champs nourriciers devenus pour toujours de stériles déserts, et les peuples égorgés jusqu'aux enfants à la mamelle font davantage pour la mémoire d'un chef que les monuments les plus nobles et les plus harmonieux. . . La gloire n'a point de gardienne plus sûre que la peur. »

Guardi Guedj éleva son regard jusqu'à un groupe de cantonniers massé au bord de la route. Ils étaient vêtus de haillons bleu pâle et s'appuyaient, pour écouter, sur les pelles qui leur servaient tout le long du jour à déverser dans les trous de la chaussée un gravier poudreux que les soufflés des montagnes emportaient aussitôt. C'étaient des Hazaras dont les tribus vivaient sur les

après plateaux et dans les vallées closes de l'Hindou Kouch, du côté où le soleil décline.

- Tchinguiz, Tchinguiz Khan, chuchotait l'auditoire de Guardi Guedj.

Les cantonniers, eux, ne disaient rien.

« Savent-ils au moins, ces misérables, songeait le vieux conteur, que le nom de leur peuple est un mot du langage mongol et qu'il signifie « la centaine », et que la centaine était le chiffre primordial suivant lequel le Conquérant du Monde formait et décomptait ses hordes invincibles ? »

Les descendants guenilleux des cavaliers sans merci que leur maître avait enracinés dans ces régions pour y commander à jamais, continuaient de présenter à Guardi Guedj, sur leurs faces plates et jaunes, entaillées par la fente des yeux, la patience infinie de l'hébétude.

Guardi Guedj reprit alors :

- Les hommes de Mongolie vivaient en selle, mouraient en selle. Quand ils jouaient, ils ne pouvaient le faire qu'à cheval. Et, à tous les autres jeux - courses, tir à l'arc en plein galop, chasses à courre ou au faucon - ils préféraient celui qu'ils nommaient le *bouzkachi*. Les guerriers de Tchinguiz l'ont porté dans tous les pays que piétinaient leurs étalons et leurs cavales. Jusqu'à ce jour, après sept fois cent années, se joue dans nos plaines du Nord et tel qu'en ce temps lointain - le *bouzkachi*.

Le forgeron assis aux pieds de Guardi Guedj n'y put tenir et, comme il se sentait des droits d'amitié sur son vieux compagnon de route, il s'écria :

- Vas-tu nous laisser enfin connaître, Aïeul de Tout le Monde, comment et de quoi est fait ce jeu !

Et toute la foule, enhardie par ce propos, pria Guardi Guedj :

- Oh oui, éclaire-nous !

- D'abord, fermez les yeux, dit le vieux conteur.

Le forgeron, surpris, hésita. Guardi Guedj lui cacha les paupières sous l'une de ses sandales, et demanda à l'assistance :

- Vous également, mes amis !

Quand il n'eut plus devant lui que visages aveugles, la voix du vieux conteur, pareille à une clochette de cristal fêlé, tinta plus haut :

- Préparez-vous, dit-il, à un grand effort. Un effort sur vous-mêmes. Je veux, hommes qui n'avez jamais quitté les flancs, les creux et l'ombre des montagnes, je veux vous amener par le regard de l'esprit dans la grande steppe du Nord.

A l'intensité, la gravité de ces masques aux paupières jointes Guardi Guedj vit qu'ils se livraient à lui sans réserve.

- C'est bien, dit-il. Vous allez penser maintenant à une vallée. Une vallée comme aucun de vous n'en a jamais connue. . . Plus large et plus longue que la plus longue et la plus large de toutes celles que vous avez, dans toute votre vie, traversées.

Des voix s'élevèrent, comme en transe.

- Plus que celle de Ghazni ?

- Plus qu'à Djellalabad ?

- Que le Koh Doman ?

Guardi Guedj répondit :

- Cent fois davantage.

Et il s'écria :

- Allons, mes amis, au travail : écarter, repoussez toutes les murailles de rocs. . . A gauche, à droite, et devant et derrière. . . Poussez. . . poussez encore. . . Plus loin. . . plus loin toujours. . . Elles diminuent, n'est-il pas vrai ? Elles fondent. . . Elles tombent. . . Elles n'existent plus.

- En vérité, en vérité, chuchota la foule. . . Il n'y a plus rien !

- N'ouvrez pas les yeux, ordonna Guardi Guedj. Et regardez maintenant cette vallée sans barrière, sans obstacle, sans fin, plate, nue, libre, lisse, avec, de tous côtés, pour seule frontière, le ciel.

- Nous voyons, nous voyons ! crièrent les aveugles en extase.

- Et là, continua Guardi Guedj, s'étale jusqu'au bout du monde un tapis d'herbes et quand elles sont touchées par le vent, ce tapis sent l'absinthe à l'odeur amère. Et le plus rapide coursier peut galoper jusqu'à tomber de fatigue, et le plus vif oiseau voler jusqu'à l'instant où ses ailes ne le supportent plus. Ils n'apercevront rien et toujours que des herbes, des herbes et des herbes d'où l'absinthe répand son parfum.

Guardi Guedj respira difficilement et acheva d'une voix lasse et douce comme un froissement de plumes :

- Telle est la steppe.

- La steppe, répéta l'assistance avec transport.

Les hommes en *tchapane* criaient plus fort que les autres. Non point par orgueil pour leur contrée. Mais parce qu'ils étaient émerveillés de lui découvrir, dans les paroles de Guardi Guedj, la beauté qu'ils avaient cessé de voir, à force d'y vivre. Et quand ils ouvrirent les yeux, ils furent tout surpris de se trouver cernés, dominés, diminués par des blocs de pierre, semblables à de géants et sinistres géoliers. Et les autres voyageurs qui eux, cependant, avaient eu ces massifs, ces pics pour compagnons de toute leur existence, éprouvèrent le même étonnement.

Guardi Guedj ne leur donna pas le loisir d'oublier leur vision. Il dit :

- Oui, telle est la steppe, mère du *bouzkachi*. Seule, de toutes les terres sous le soleil, elle a le ventre assez large pour porter et nourrir ses hommes et ses bêtes.

- Raconte-leur nos chevaux ! cria le palefrenier.

- Tous n'ont pas des ailes, répliqua Guardi Guedj. Mais les riches seigneurs du Nord qu'on appelle *Khans ou Bays* font élever et dresser des montures uniquement destinées au grand jeu. Coursiers prompts comme la flèche, courageux comme le loup le plus sauvage, intelligents et obéissants comme le chien le plus fidèle, et beaux comme des princes. Ils résistent aussi bien au froid glacial qu'à la chaleur torride, et peuvent soutenir le galop une journée entière.

- Il en est qui valent jusqu'à cent mille afghanis ! cria le palefrenier.

- Cent mille afghanis. . . répéta la foule incrédule (pour la plupart de ceux qui la composaient, le salaire d'une vie entière n'atteignait pas cette somme). . . Cent mille afghanis. . . ce n'est pas possible !

- Cela pourtant est vrai, dit Guardi Guedj. Et, pour monter ces chevaux-là, il faut des *tchopendoz*.

- Et n'est pas *tchopendoz* qui le veut, cria le palefrenier. A travers cent et cent et cent *bouzkachis*, entre mille et mille et mille joueurs, un cavalier doit exceller. Et cela ne suffit point. Quand la renommée l'a fait connaître dans les trois provinces, les plus vieux, les plus sévères *tchopendoz* se rassemblent. Devant eux, il passe l'épreuve. S'ils sont satisfaits, alors seulement, il a droit au nom de gloire et à la toque en peau de renard ou de loup. Alors un *bay ou* un *khan* l'engage à son service. Il n'a plus d'autre métier que de courir le *bouzkachi*. Et il y gagne par année près de cent mille afghanis.

- Cela aussi est vrai, dit Guardi Guedj.

- Tant d'argent. . . Tant d'argent. . .

Le murmure était triste comme un soupir, douloureux comme une plainte.

- Tant d'argent. . . tant d'argent. . . chuchotait la foule.

- Or, voici le jeu, dit Guardi Guedj. On choisit dans le troupeau un bouc. On l'égorge. On lui tranche la tête. Pour alourdir sa dépouille, on la bourre de sable, on la gonfle d'eau. On la dépose dans un trou si peu creusé que la toison affleure le sol. Non loin du trou un petit cercle est tracé à la chaux vive. Et il porte le nom de *hallal* qui, dans la langue turkmène veut dire : Cercle de Justice. Et sur la droite du *hallal*, on plante dans la steppe un mât. Et sur sa gauche, un autre. A égale distance. Pour la longueur de cette distance, il n'y a pas de règle. Elle peut exiger une heure de galop ou bien trois ou bien cinq. Les juges de chaque *bouzkachi* en décident à leur gré.

Le vieux conteur promena son regard sur la foule et poursuivit :

- Bien. . . Le trou qui contient la carcasse. . . Près de lui, le rond tracé à la chaux. Et loin, souvent très loin, les mâts. . . Les cavaliers se rassemblent autour du trou.

- Combien ? demanda le forgeron.

- Tout dépend des circonstances, dit Guardi Guedj. Tantôt dix, tantôt cinquante, tantôt des centaines. Tous, au signal d'un juge, ils se jettent sur la carcasse décapitée. L'un deux s'en saisit, s'échappe. Et, poursuivi, il s'élance vers le mât sur la droite. Car la dépouille du bouc doit en faire le tour, puis passer derrière le mât placé sur la gauche, et enfin arriver jusqu'au *hallal*. Et celui-là sera le vainqueur dont le bras aura jeté le bouc sans tête au milieu du cercle blanc. Mais avant cette victoire que de combats, de chasses, d'accrochages, de fuites et de mêlées nouvelles ! Tous les coups sont permis. Et d'heure en heure, de paume en paume, de selle en selle, la carcasse décapitée passe autour des deux mâts, prend le chemin du but. Enfin, l'un des joueurs s'en empare, évite ou renverse les derniers adversaires, galope, la

dépouille au poing, arrive au cercle tracé à la chaux, brandit ce qui reste du bouc et. . .

Un hululement couvrit la voix du conteur. Un hululement suraigu, barbare, enivré, enivrant, formé dans la terre des herbes sans fin pour l'emplir de son strident délire.

- Hallal ! Hallal ! hurlait le palefrenier des steppes.

- Hallal ! Hallal ! répondirent les hommes en *tchapane*.

Et, parce que les rocs et les gouffres du Chibar renvoyaient ce cri en mille éclats sonores, les démons de la montagne reprirent longuement :

- Hallal ! Hallal !

Quand ils se turent enfin, il y eut un étonnant silence. Guardi Guedj dit alors :

- Tel est, mes amis, le jeu de Tchinguiz Khan. Vous le connaissez à présent.

- Grâce à toi qui sais tout, Aïeul de Tout le Monde ! s'écria la foule.

Dans ce concert de louanges une voix tout ensemble furieuse et plaintive s'éleva aux pieds mêmes de Guardi Guedj.

- A quoi me sert, grand-père, de savoir les règles d'un jeu si beau que je ne verrai jamais ?

- Il a raison. . . En vérité. . . Ce forgeron parle juste.

Ainsi murmuraient les hommes des vallées et des hautes villes qui composaient presque tout l'auditoire. Et ils commençaient à se lever l'un après l'autre - car les conducteurs des camions faisaient signe que la halte prenait fin - mélancoliques et comme dégrisés. Mais Guardi Guedj leva son bâton de route pour les retenir un instant encore et encore parla :

- S'il n'est pas de mortel qui ait le droit de dire « toujours », il n'en est pas davantage qui puisse dire « jamais ». Et, voici que je vous en apporte une preuve nouvelle : pour la première fois dans les temps et les temps, on va jouer *lebouzkachi* de l'autre côté de l'Hindou Kouch, aux environs de Kaboul, la capitale. Les conducteurs cessèrent leurs appels et les voyageurs, comme pétrifiés, restaient dans l'attitude où les avaient surprises les paroles de Guardi Guedj : qui sur un genou, qui sur l'autre, qui sur les deux, et qui le torse ployé, à la manière des bossus. Ils demandaient :

- Comment ?

- Pourquoi ?

- Quand ?

- Parce que, répondit le vieux conteur, Zaher Schah, souverain des terres afghanes, a ordonné que tous les ans, désormais, les meilleurs joueurs de *bouzkachi* montés sur les meilleurs chevaux des steppes, viennent courir le bouc décapité, près de la capitale, sur le terrain de Bagrami, pour l'anniversaire du Roi, au mois de Mizan.

1. Octobre.

- Le mois de Mizan !

- Le prochain Mizan !

- J'y serai !
- J'y serai !
- Dussé-je vendre ma dernière brebis !
- Mon dernier outil !
- Le *tchador*² de ma femme !

2. Ample mante surmontée d'une cagoule qui dissimule entièrement le corps et le visage (N. D. A.).

Les moteurs répandaient leur tumulte, les voyageurs s'entassaient au sommet des camions que les cris retentissaient encore.

*

Le forgeron dit à Guardi Guedj :

- Le village où se marie mon cousin n'est pas sur la route.

Je m'y rends à pied. Et toi, grand-père ?

- Je continue, dit Guardi Guedj.

- Jusqu'où ? demanda le forgeron.

- Les steppes, dit Guardi Guedj. Chez les hommes du *bouzkachi*, la décision du Roi va changer plus d'une existence.

- Et alors ? demanda encore le forgeron.

- Celui qui sait beaucoup d'histoires mortes aime bien, quand il le peut, en voir une à sa naissance, dit l'Aïeul de Tout le Monde.

PREMIÈRE PARTIE

LE BOUZKACHI DU ROI

TOURSÈNE

Le jour commençait seulement à poindre en cette partie de la province de Maïmana qui, dans le nord de l'Afghanistan, affleurait à la frontière russe.

Couché à plat sur le dos - et son dos était si large qu'il allait d'un bord à l'autre du *tcharpaï* -, le vieux Toursène gisait comme un billot de bois, taillé grossièrement.

Il avait pris l'habitude au réveil - et après tant de réveils semblables - de se voir refuser par son corps les mouvements les plus légers, les plus faciles. On eût dit que des chevilles à la nuque, toutes les articulations étaient prises dans des fers et des chaînes. Quant à la peau, elle ne sentait même pas le grain grossier des toiles ni le poids des molletons qui la couvraient : elle était morte.

Et puis - pourquoi ? comment ? - l'épiderme se mettait à reconnaître la chaleur et les bourrelets du sac garni de coton brut qui servait de matelas, et, au-dessous, le lacs coupant des cordes tendues sur le rectangle rugueux. Et puis - comment ? pourquoi ? - maillon par maillon, écrou après écrou, les chaînes et les fers se relâchaient, se défaisaient. La masse pesante, puissante, noueuse, immobile des muscles et des os commençait à revivre.

Ainsi le vieux Toursène attendait que son corps voulût bien lui obéir de nouveau. Il n'éprouvait à cela ni impatience ni amertume. L'homme vraiment fort doit accepter d'un cœur égal les maux auxquels il ne peut rien. Et l'âge n'est-il pas, avant la mort, le plus inévitable ?

Peu à peu, comme chaque matin, mais chaque matin un peu plus tard, le moment arriva où le vieux Toursène sentit qu'il commandait une fois de plus à ses membres. Alors il posa lentement sur les deux bords du cadre ses énormes mains calleuses, tordues, ravinées, déformées et pareilles aux racines d'une plante centenaire, prit appui sur elles et redressa son torse. Là, il fit une pause brève : c'était pour escompter d'avance la douleur qui allait lui sertir les reins. Elle fut telle que chaque matin - mais chaque matin un peu plus féroce - quand Toursène pivota sur le côté lourdement et fit tomber contre le sol rougeâtre et de terre battue sa jambe gauche d'abord puis sa jambe droite.

Deux cannes épaisses, primitives, étaient accrochées au chevet du *tcharpaï*. Toursène s'en saisit et leurs manches grossiers disparurent sous ses paumes. Avant d'en user comme de leviers, Toursène observa encore un instant de répit. Celui-ci prit le temps nécessaire à méditer et à prévoir la souffrance - déchirement et brûlure à la fois - que recelaient les rotules de Toursène, et que l'acte de se hisser debout tirait des cartilages avec plus de cruauté chaque matin. Il fallait que cette épreuve aussi fût surmontée sans un

soupir, sans une grimace, ni même un battement de paupière. Peu importait que Toursène fût seul entre des murailles closes. Un seul témoin comptait : lui-même.

Enfin, appuyé à ses deux cannes, sous une longue chemise, il se trouva au milieu de la pièce qui n'avait pour meuble, outre le *tcharpaï*, qu'une table basse. Il fit deux pas, lança sur la couche qu'il venait d'abandonner l'un de ses appuis, avança encore et jeta le deuxième. Son corps était d'aplomb, en équilibre. Il sentait le sang y remuer, le réchauffer, assouplir les jointures. Il s'habilla : le *tchapane* d'abord, qui l'enveloppait du cou aux poignets et aux talons, si vieux, usé, patiné, que les rayures noires se distinguaient à peine du fond grisâtre et si accoutumé à Toursène qu'il semblait poussé sur ses membres comme une autre peau. Puis le long morceau de toile tordu en ceinture pour assujettir les pans flottants du *tchapane*. Puis les babouches de cuir dur, recourbées sur la pointe, à la façon du bec des rapaces.

Le plus difficile cependant restait à faire : nouer le turban de sorte qu'il fût digne de son rang, de son âge et de sa réputation. Cela obligeait les bras à remonter au-dessus de la tête, et travailler ainsi. Après le supplice des reins et des genoux, le supplice des épaules.

Sans doute, il n'avait, le vieux Toursène - et il en était sûr - qu'à grogner un appel pour s'épargner ces tourments. Le *batcha* voué à son service et qui dormait à même le sol dans le corridor devant sa porte, accourrait tout de suite et tout fier de l'habiller. Ce n'était qu'un enfant, mais n'importe qui, sur le domaine et aux environs - et fût-il dans le plein éclat de la vigueur, du mérite et de la liberté - eût tiré gloire de ce geste domestique. A servir un homme tel que Toursène on ne s'abaissait pas, on se faisait honneur. Chacun le savait et lui le premier.

Mais il savait aussi, le vieux Toursène, que le droit à l'empressement, aux marques de respect, ne signifiait puissance et majesté réelles qu'à une seule condition : pouvoir s'en passer.

Le même *tchapane*, le même chameau, le même bélier d'astrakan qui, offert à un riche seigneur, était un hommage, devenait, donné au nécessiteux, une charité, une aumône.

Plus Toursène se voyait appauvri dans sa force et plus il refusait tout secours. Il ne voulait pas de l'état de mendiant. Et le sens de la dignité n'était pas le seul, chez lui, à exiger ce comportement. Il y avait encore sa clairvoyance. L'homme vraiment sage ne doit-il pas connaître ses ressources avec certitude, surtout quand elles vont toujours s'amenuisant !

La vraie mesure que Toursène pouvait maintenant prendre des moyens de son corps était l'épreuve à laquelle chaque jour et jusqu'à leur extrême étirement il les soumettait.

C'est pourquoi, malgré la torture que souffraient ses épaules, son cou et ses poignets, les doigts de Toursène, pesants, gonflés, crevassés, nouaient, dénouaient, renouaient l'étoffe du turban, autant de fois qu'il était nécessaire pour lui donner la superbe d'un diadème et la souplesse d'une liane sur elle-

même enroulée.

Il n'y avait pas de miroir dans la chambre. Depuis qu'il avait eu conscience de sa virilité, Toursène jamais ne s'était servi de cet objet. Les femmes et les enfants pouvaient y contempler à loisir leurs grimaces. Un visage mâle sortait souillé de ce dédoublement impur. L'eau, seulement lorsqu'il se penchait sur elle pour boire, était digne de refléter l'image d'un homme. Elle étanchait sa soif, et venait de Dieu.

L'édifice de la coiffure avait acquis la forme et les ondulations que désiraient les vieilles mains exigeantes de Toursène. Il laissa lentement couler ses bras contre ses flancs. Il avait à faire un dernier geste pour dignement affronter le jour, mais ce geste était comme la récompense et le sacre de tous les autres par lesquels il avait, au prix de tant d'efforts déchirants, remis en marche et couvert ainsi qu'il convenait son corps rouillé, rebelle. Il prit la cravache qui reposait encore sur le *tcharpaï* à l'endroit même où elle avait passé la nuit contre sa joue et la glissa dans sa ceinture.

Au sommet du manche bref, une charnière de métal laissait à la lanière toute sa liberté de jeu et toute sa violence de choc. C'était une tresse de cuir cru, dense, tranchante et lestée à son extrémité de balles de plomb. Et, pour avoir aidé Toursène depuis si longtemps et à travers des chevauchées, des courses, des joutes, des combats sans nombre et ouvert tant de naseaux et tant de visages, elle était imprégnée, trempée, vernie de sueur et de sang et animal et humain.

Toursène se dirigea vers la porte. Son pas était pesant, certes, mais assuré. Il s'appuyait sur une canne seulement et de telle manière que l'instrument de secours devenait un attribut de majesté. A chacun de ses mouvements, la lanière de la cravache frémissait, toute vivante, contre l'étoffe du *tchapane*.

Le vieillard à la limite de l'impotence, Toursène le laissait enfermé entre les murs nus de la chambre. Celui qui en franchissait le seuil, était toujours indestructible et redouté, le Chef des Écuries et le Maître des Chevaux.

*

La porte devant Toursène s'ouvrit comme d'elle-même, et Rahim, son *batcha*, s'effaça pour le laisser passer. Le petit et maigre visage de l'enfant portait encore la glu du sommeil et son *tchapane* troua la poussière de la terre rougeâtre sur laquelle il avait dormi. Mais il était debout, prêt à ses tâches, et inclinait vers Toursène, pour ses ablutions, une cruche d'argile emplie d'eau.

Certes, il n'aurait eu, le vieux Toursène - et il le savait bien -, qu'à exprimer un souhait pour disposer en abondance des commodités et du luxe dont jouissaient les autres personnes importantes sur le domaine : l'Intendant et le Chef des Jardins, et celui des Cultures. Ils servaient le *bay* le plus opulent de la province, et qui montrait à leur égard une largesse à la mesure de sa fortune. Et, parmi eux, Toursène était le plus âgé, le plus ancien, et des richesses du domaine il administrait la plus noble : les chevaux.

Mais la pureté de l'eau dépend-elle du prix de son récipient ? Et pourquoi étouffer une chambre par des tapis épais, des tentures, des étoffes, des coussins poudreux, quand on a préféré toute sa vie à tous les sièges le creux d'une selle ?

Toursène considérait son *batcha*. La nuque de Rahim et la cruche qu'il présentait avaient la même inclinaison douce et noble. Ce n'était plus un empêchement physique, mais cette harmonie qui, à présent, retenait Toursène. L'eau, prête à s'épancher, frémissait au bord du goulot, et il pensait :

« Parce qu'elle est à moi destinée, Rahim tient sa poterie grossière comme si elle était une aiguière précieuse de Samarcande, ou la plus fine des faïences persanes. A la différence de tant d'hommes mûrs, la matière compte moins, pour cet enfant, dans la valeur d'un objet, que l'usage auquel il doit servir. . . »

Toursène pensait encore que la rapidité, l'exactitude, l'obéissance parfaites pouvaient être obtenues de n'importe quel *batcha* par la cravache - et Rahim en avait fait l'épreuve, comme les autres avant lui. Cette entente du corps et de l'âme, il n'y avait pas de punition, si lourde qu'elle fût, de nature à l'assurer.

Toursène tendit vers la cruche ses vieilles mains énormes. L'eau coula sur elles, tout imprégnée encore d'une fraîcheur de nuit. Toursène en aspergea ses joues hérissées de poil gris, aussi drus que des soies de sanglier, et les essuya avec un pan de sa longue ceinture.

Il garda ses paupières baissées. Ainsi, pour un instant, la personne de son maître fut comme livrée à Rahim et à son émerveillement. Dans tout l'univers du *batcha*, aucun homme ne pouvait se mesurer à Toursène. Aucun n'avait cette profondeur dans le torse, cette ampleur des paumes, la majesté de ce front. Aucun ne portait en si grand nombre les marques de la gloire sur sa chair, dans ses os : le nez fracturé, l'arcade sourcilière rompue, les balafres et les cicatrices confondues aux rides, les poignets difformes et les rotules disjointes. Chaque blessure témoignait d'une chevauchée, d'un combat, d'un triomphe de centaure dont les bergers, les jardiniers, les palefreniers, les artisans répétaient la légende. Pour un enfant, les fables n'ont pas d'âge. Chez Toursène, la vieillesse, pour Rahim, ne signifiait rien. Un héros, une idole, sont au-delà du temps.

Quand Toursène ouvrit ses yeux bridés, ils exprimèrent soudain une énergie, un défi indomptables. Il avait le sentiment que les années avaient perdu leur maléfice, que ses genoux étaient toujours capables de briser les côtes d'un cheval rétif, et ses doigts d'arracher en plein galop à une meute de cavaliers enrégés la carcasse du boue qui était, dans les jeux et les joutes de la steppe, le trophée le plus beau.

« Voilà : un peu d'eau fraîche suffit », pensa Toursène.

En vérité - et ils ne le savaient ni l'un ni l'autre - c'étaient les yeux du *batcha* qui avaient eu ce don, parce que, en relevant ses paupières, Toursène avait contemplé dans leur miroir naïf sa force intacte et comme immortelle.

Quand ils sortirent de la maison, une frange de soleil avait déjà dépassé, du côté de l'Orient, l'horizon des steppes. La lumière, qui ne rencontrait pas d'obstacle sur la terre plate, l'inondait d'un flot égal. Toursène et le *batcha* se tournèrent vers l'endroit où, par-delà monts, plaines et déserts, se trouvait La Mecque. C'était l'heure de la première prière, l'instant qui, dans la pureté de l'aurore, engage toute la longueur du jour. Rahim se laissa glisser sur ses genoux et toucha le sol du front. Pour prendre cette attitude, il aurait fallu au corps de Toursène un temps et des efforts démesurés. Le vieil homme resta debout et se contenta de courber aussi bas que possible au-dessus du bâton, sur lequel il s'appuya des deux mains, son visage enturbanné.

Mais, à cause de leur volume et de leur puissance, les épaules, la nuque et la tête de Toursène, qui pliaient sous un pouvoir invisible, exprimaient dans leur simple inclinaison une telle foi et une telle humilité qu'elles donnaient l'apparence d'un eu aux mouvements de l'enfant prosterné.

Il est vrai que pour Rahim l'important était moins de prier que de prier en même temps que Toursène, à ses pieds, et de sentir au-dessus de lui, comme un arbre, cette ampleur, cette masse. De répéter les paroles rituelles que à demi disait et à demi chantait son murmure grondant. De partager la gloire sainte du matin avec le cavalier, le *tchopendoz* dont lenom était le plus illustre sur toutes les terres plates qui s'étendaient jusqu'à l'Hindou Kouch. Les autres *batchas*, attachés aux cuisines, aux jardins, aux chambres, aux écuries, aux troupeaux, avaient sans doute en nourriture dérobée et en libertés sournaises quelques avantages sur Rahim. Par contre, avec quelle avidité, quelle envie, ils le regardaient, quand il rapportait - ou inventait - les récits de Toursène. Le vieil homme redressa l'une après l'autre, jointure par jointure, tête, nuque, épaules. Rahim, d'un bond, fut debout et s'écria :

- Cette journée sera belle.

Et son petit visage creux, au nez plat, aux yeux pareils à des grains de grenade, signifiait :

« Belle, parce que j'ai le bonheur de la commencer avec toi, ô grand Toursène. »

Le vieil homme dit lentement :

- La saison veut cela.

Les grandes chaleurs étaient passées. La steppe connaissait maintenant la sécheresse lumineuse de l'automne.

Ancré à sa canne, le turban haut et majestueux, les chevilles rafraîchies par l'herbe de la pelouse étincelante de rosée, le dos offert aux premières flammes du soleil, Toursène dilatait à la fois ses narines camuses et sa vaste poitrine pour goûter à l'air candide avant que la poussière soulevée par les vents du Sud, le cheminement des troupeaux et le galop des cavaliers ne vînt le troubler.

Autour de lui s'étendait le domaine, avec les jardins, les prés, les massifs de fleurs, les vergers, nourris au gré des rigoles d'irrigation par la miséricorde

chantante de l'eau. Plus loin, des frondaisons arrêtaient le regard de tous les côtés.

Mais, tapis au creux des orbites mongoles, découpées comme des entailles et crêtées de sourcils pareils à du chiendent, les yeux de Toursène se rappelaient, reformaient, voyaient, pardelà l'écran de verdure, la plaine immense où il avait tant et tant chevauché.

Maïmana, Mazar-Y-Cherif, Kataghan.

Dans chacune de ces provinces - dont la première, celle de Toursène, commençait au bord de l'Iran, et dont la dernière s'appuyait aux contreforts du Pamir -, les habitants se vantaient d'avoir les plus beaux moutons de l'Astrakan, de tisser les tapis les plus précieux, d'élever les coursiers les plus rapides. Mais ils étaient du même sang. Leurs ancêtres, pour conquérir ces steppes, étaient venus de la haute Asie dans les mêmes hordes.

Ils parlaient le même idiome. Leurs enfants apprenaient à monter à cheval en même temps qu'à marcher.

Maïmana, Mazar-Y-Cherif, Kataghan.

Cette terre, à peine soulevée par quelques collines à la couleur fauve et où des filets d'eau déterminaient l'emplacement des cultures et des foyers humains, formait la seule patrie de Toursène.

Certes, vers le Sud, quand on avait franchi par des cols voisins du ciel la barrière colossale de l'Hindou Kouch, c'était toujours le pays afghan. Mais Toursène, fils de la steppe, ne connaissait et ne reconnaissait que la steppe. Avec l'Hindou Kouch, d'après ce qui lui avait été dit, commençait un univers étrange, étranger, de hautes vallées et de cimes effrayantes. Les hommes n'y portaient pas de *tchapanes*, avaient des cheveux longs, parlaient une autre langue. De là-bas venaient les gouverneurs de province, les magistrats, les officiers, les scribes - tous gens qui, en selle, ressemblaient à des piquets ou à des sacs.

Et c'était là-bas que, dans quelques heures, Ouroz. . .

Les mains terribles de Toursène se nouèrent autour du manche de sa canne. Il s'était interdit de penser au voyage d'Ouroz.

Jusque-là, il n'y avait eu ni peine ni mérite. La lutte contre ses membres et ses vêtements, l'ablution, la prière, avaient occupé chacun de ses instants. Mais voilà que le premier répit. . .

« J'ai regardé le mauvais côté », se dit Toursène.

D'un mouvement si brutal que l'étonnement rida la petite figure maigre et mobile du *batcha*, Toursène fit face plein Nord.

Il se sentit mieux. Dans cette direction, la terre, à l'infini, était pareille à celle qui l'avait toujours porté.

Non loin, à deux heures de galop seulement, l'Amou Daria coulait, le fleuve des steppes. Après commençait le pays russe.

Mais, sur l'une comme sur l'autre rive, sur le même sol plat, flottait la même poussière en été, s'étendait la même neige en hiver, et, au printemps, poussaient les mêmes hautes herbes. Sur l'une comme sur l'autre rive, on avait

le teint de safran, les yeux bridés et le plus magnifique présent de Dieu était un beau cheval.

Cela, Toursène l'avait vu quand, dans la force et la fraîcheur de la jeunesse, il accompagnait son père au-delà de l'Amou Daria. En ce temps, les Émirs de Khiva et de Boukhara, bien que soumis au grand tzar du Nord, régnaient encore sur leurs principautés. Et l'accès en était libre aux hommes de même sang, de même Loi. . .

O mosquées, ô bazars de Tachkent et de Samarcande !

O tissus éclatants, soieries, argent ciselé, armes précieuses !

Les lèvres épaisses et craquelées de Toursène, étirées en un demi-sourire inconscient, formaient des mots qu'il avait appris alors. Il y avait pourtant trente années de cela et une révolte prodigieuse avait tout bouleversé de l'autre côté du fleuve, et scellé sans merci les ponts et les gués.

« *Kleb. . . Zemlia. . . Voda. . . Lochad. . .* », disait à voix très basse le vieil homme.

Rahim devinait le sens des syllabes à leur dessin sur les lèvres de Toursène, et traduisait son chuchotement. « Pain. . . terre. . , eau. . . cheval. . . »

Car il était souvent arrivé à Toursène, pour mieux faire revivre ses souvenirs, de les raconter à son *batcha*. Et il n'y avait pas de conte que Rahim préférât à ces récits qui l'emmenaient dans une terre si proche et à présent fabuleuse, gardée par des soldats effrayants de part et d'autre -de l'Amou Daria. Et toujours, par une question qui pouvait sembler naïve mais nourrie de ruse et d'espérance, il essayait de relancer Toursène sur les pistes du temps passé.

Ce matin, le *batcha* n'eut pas à y recourir. Toursène parla de son propre mouvement, et avec abondance. Il désirait aussi échapper au présent.

Une fois de plus, tandis que le soleil s'élevait sur le ciel des steppes, Toursène parla - surtout pour lui-même - par-dessus la tête de l'enfant, menu, maigre, chétif, qui, dans son ombre, fermait les yeux pour mieux suivre ce que disait le vieil homme : les caravanes kirghises, les marchés tartares, les danses guerrières, les jardins et les palais des princes, les oasis les plus douces, les plus riches du cœur de l'Asie.

Pourtant, lorsque Toursène se tut, - et ses contes avaient été plus longs qu'à l'ordinaire -, le *batcha* se sentit frustré. Toursène avait parlé de tout, sauf de l'essentiel. Rahim respecta quelques instants le silence du vieil homme, par politesse d'abord et aussi pour avoir la certitude que Toursène avait vraiment achevé son récit.

Alors, de sa voix la plus légère, la plus innocente, il demanda :

- Et le *bouzkachi*, grand Toursène ? On le jouait également là-bas, n'est-il pas vrai ?

Le vieil homme ne fit qu'avancer le menton et resserrer les sourcils. Il n'en fallut pas davantage pour donner à ses traits une férocité impitoyable. Rahim connaissait bien cette expression. Il pensa avec terreur : « Quelle est ma faute

? Le *bouzkachi*, il aime en parler plus que de tout au monde. »

Et, dans l'esprit du *batcha*, se levaient les images qu'y avaient laissées les récits de Toursène. Et ces mêmes images, Toursène faisait beaucoup plus que de les voir. L'étalon qui fendait la masse des chevaux et des hommes noués les uns aux autres, et renversait, mordait, ruait, piétinait, était sa monture. Le cavalier tenu à sa selle, en plein galop, par un seul étrier, tout son corps arqué dans le vide et tendu vers un autre démon à cheval pour lui arracher au vol la dépouille du boue - était lui-même. Et le triomphateur qui jetait le trophée au but - était encore lui, le grand, le plus grand des *tchopendoz*.

Mais cela, loin de calmer la fureur de Toursène, en redoublait la violence. Il haïssait les traits effrayés et naïfs qui lui demandaient : « Pourquoi ? Oh, pourquoi ? » La réponse, il ne la pouvait donner à personne.

Alors il leva son poing monstrueux pour écraser la question sur le visage qui la portait. Rahim ne recula, ne cilla point. Chez le grand Toursène, il vénérât jusqu'à l'injustice.

Et le vieil homme le vit dans les yeux de son *batcha*. Il rabattit contre son flanc la main nouée en massue, et se mit en marche brusquement, pesamment. Après quelques pas, sans s'arrêter ni tourner la tête, il ordonna :

- Suis-moi !

LE CHEVAL FOU

Ils traversèrent l'un après l'autre les douze enclos, bordés par des murettes d'argile desséchée, reliés entre eux par des brèches étroites et tous pareils : quadrilatères au sol nu, craquelé, que le soleil, bien qu'il fût très loin encore de son zénith, faisait déjà brûlants. Dans chaque coin de ces enceintes se tenait un cheval, tout harnaché, que l'on venait de sortir des écuries et de lier à un piquet par une corde courte.

Ils étaient tous d'une éclatante et puissante beauté. Leurs crinières longues, denses, admirablement soignées et leurs robes - noir, bai, alezan ou blanc - avaient le brillant de la soie sauvage. Leurs profondes épaules, leur ample poitrail bombé, leur col riche en muscles et d'une courbe superbe respiraient une force, une endurance, une ardeur inépuisables.

Le labyrinthe des enclos, où ces coursiers étaient répartis quatre par quatre, en contenait quarante-huit.

Il fallait assurément qu'Osman Bay, à qui appartenait le domaine, fût l'homme le plus riche de la province de Maïmana pour se permettre de réunir, élever, entretenir autant de chevaux et si magnifiques, au seul profit de sa gloire. Ils n'avaient pas d'autre fonction que d'affronter, dans la saison du *bouzkachi*, le jeu d'où beaucoup revenaient lacérés, estropiés.

De cette écurie princière le vrai maître et de tous reconnu était Toursène. Et quand les chevaux d'Osman Bay emportaient des victoires, l'honneur allait d'abord au Chef des Écuries.

Quoi de plus juste : l'homme riche ne fournissait que l'argent. Toursène tout le reste. Il ordonnait l'achat des poulains. Il décidait des saillies. Il surveillait la nourriture, les litières. Il gouvernait les exercices, l'entraînement, le dressage. Il décidait de l'âge où les chevaux abordaient leur première joute. Il les suivait, de course en course, faisait corriger leurs défauts, fleurir leurs dons. Il soignait les plaies et les fractures. Et si le jeu mutilait une noble bête, c'était lui qui la tuait de sa propre main, avec respect.

Toursène connaissait les vertus et les faiblesses non seulement de tous les chevaux d'Osman Bay, mais celles aussi de tous les cavaliers d'élite qu'il engageait pour les monter. Et, balançant, compensant leurs aptitudes, il désignait, mariait la monture et l'homme de façon que leur alliance atteignît au plus près de la perfection.

De cour en cour, Toursène, une fois de plus, et comme il le faisait tous les jours, inspecta un à un les quarante-huit chevaux dont il avait la charge. Devant chacun d'eux, il s'arrêta longuement. Valets d'écurie et palefreniers le

suivaient dans un silence presque superstitieux. Ils savaient toute l'importance de cette étude.

A la fin du printemps, la fatigue des coursiers et l'ardeur du climat arrêtaient la saison des *bouzkachi*. Elle reprenait avec l'automne. Dans cet intervalle, Toursène avait à refaire les tendons, les muscles, le sang, la moelle des bêtes épuisées, blessées, par des mois de lutttes impitoyables.

Les chevaux connaissaient d'abord un repos absolu. Ils ne bougeaient pas des écuries spacieuses, aérées, lumineuses, et dont le sol, pour qu'il fût élastique et doux aux sabots, était saupoudré chaque matin de fumier sec et de sable. On les nourrissait, la nuit, d'orge et d'avoine. Le jour, on leur donnait un mélange spécial fait d'œufs crus et de morceaux de beurre.

Ils retrouvaient rapidement leurs forces, mais, en même temps, s'empêtaient, prenaient trop de poids. On les soumettait alors au *kantar*. Les chevaux restaient immobiles, bridés, sellés, de l'aube au crépuscule, pendant des semaines, en plein été, aux quatre coins des enclos nus, où la chaleur et la lumière, condensées, réverbérées, faisaient de l'air un brasier. Le feu du soleil brûlait la graisse, imprégnait, exaltait la chair et les nerfs, enseignait la patience, la souffrance.

On était au cœur de l'automne. Le matin était venu pour Toursène de prendre sa décision.

Cependant qu'il avançait de cour en cour, le groupe qui le suivait s'était grossi d'une dizaine d'hommes. Ils avaient pour vêtements, ainsi que les serviteurs attachés aux écuries, des *tchapanes* d'étoffe pauvre, effilochés par l'usage, décolorés par le soleil, et ils étaient chaussés également de savates en cuir mal tanné. Mais à leurs ceintures étaient passées des cravaches à lanière brève et dure comme celle de Toursène et, au lieu des chiffons grasseyés et sans forme qui enveloppaient les têtes des autres, ils portaient, eux, enfoncés presque jusqu'aux sourcils, des bonnets ronds et fourrés dont la calotte était en laine de mouton astrakan, et les bords en peau de renard ou de loup.

Rahim ne détachait plus son regard de ces coiffures à odeur fauve qui soulignaient les méplats violents, les hautes pommettes, les orbites étroites des visages ouzbeks et turkmènes. Seuls y avaient droit ceux-là qui, de juges inexorables, avaient reçu, pour leur maîtrise au *bouzkachi*, le titre de *tchopendoz*.

- Tu sais leurs noms ? demanda Rahim à un garçon d'écurie qui se trouvait à sa portée.

- Et comment ne le saurais-je pas ? dit l'autre avec orgueil. Je suis toujours là quand ils viennent chercher un cheval pour l'entraîner et quand ils le ramènent. Voilà Yalvatch. . . et voilà Bourî.

- Yalvatch. . . Bourî, répéta Rahim d'une voix qui tremblait.

Ainsi que tous les garçons de son âge, il avait déjà vu beau coup de *bouzkachis*. Mais ce n'étaient que divertissements de village, menés par des amateurs sur des montures d'occasion. Les *tchopendoz*, eux, couraient seulement les tournois de haute lutte, les uns contre les autres, ou de province

à province. Les spectateurs de ces rencontres mémorables, revenus chez eux, en disaient et redisaient les exploits. Leurs voisins les rapportaient, embellis, dans les ruelles des bazars et l'ombre des *tchcükhanas*, le long des routes et des pistes. De bouche en bouche, le récit cheminait, volait pour devenir légende. Sous les yourtes les plus isolées, retentissait la gloire de ces grands cavaliers. Ainsi Rahim connaissait leurs noms, comme les connaissaient tous les *batchas* du domaine, petits bergers, éplucheurs de légumes, laveurs de vaisselle, aides-menuisiers, aides-forgerons, aides-jardiniers. Mais ces noms ne représentaient que les attributs d'êtres inaccessibles. Et soudain. . .

- Voilà Mengou. . . disait le valet d'écurie. Et voilà Mouzouk. . .

- Mengou. . . Mouzouk ! répétait le *batcha*.

Chacun de ses soupirs faisait se rengorger davantage le misérable ramasseur de crottin qui nommait les cavaliers illustres. N'appartenaient-ils pas, eux comme lui, à l'écurie d'Osman Bay ?

- Tu vois, *batcha*, acheva-t-il, tu vois : *nous* avons et les coursiers les plus beaux et les *tchopendoz* les meilleurs.

Rahim tira sur le chiffon très sale qui serrait, à la taille, son *tchapane* en loques, s'essuya le nez d'une manche, et répondit :

- C'est *nous* qui les choisissons.

Il courut derrière Toursène qui passait dans l'enclos suivant.

C'était la dernière des douze enceintes consacrées au *kantar*. Toursène s'arrêta au milieu et fit un signe. Les *tchopendoz* l'entourèrent.

Rahim se mit à leur ombre, la gorge sèche. Il ne réussissait pas à croire à sa chance. Jusque-là, on ne l'avait jamais laissé pénétrer dans ces cours. Et voilà qu'il les avait toutes traversées, et voilà que Toursène y exerçait devant lui sa fonction la plus importante. Le *batcha* n'osait plus cligner des paupières. Il lui semblait que leur plus rapide et léger battement ferait disparaître ce spectacle, ce rêve. . .

Au centre de l'enclos s'élevait le turban majestueux de Toursène. Autour de lui, en cercle, les bonnets sauvages des *tchopendoz*. Derrière, les gens des écuries. Aux quatre coins, pétrifiés dans leur puissance et leur beauté, quatre chevaux splendides sur lesquels ruisselait la flamme d'un soleil déjà haut. Et, par-delà les murettes, s'étendaient jusqu'à l'horizon les bosquets, les collines arrondies, les pâturages du domaine.

Rahim se souvint de son père, le pauvre berger. Quelque part, là-bas, avec son chien et sa flûte, il veillait aux troupeaux astrakans d'Osman Bay. « S'il pouvait seulement me voir ici, parmi tant de gloire ! » songea Rahim.

Comme ils étaient beaux les *tchopendoz* ! Tous ! Qu'ils fussent très jeunes ou couverts de poil gris. Élançés, tout en os et en nerfs, semblables, par les contours de leurs figures, aux faucons dressés pour la chasse, ou lourds de torse et de mâchoires, comme les molosses des caravanes nomades. L'âge de ces cavaliers, le dessin de leurs traits, la forme de leurs corps, ne comptaient pas pour le *batcha*. Ce qui mettait chacun d'eux au-dessus des mortels ordinaires, c'étaient les meurtrissures, les cicatrices qu'il portait. C'étaient

aussi, et même chez les plus minces, la masse du poignet et des mains faites pour arracher à l'adversaire et la garder ensuite, la dépouille du bouc, enjeu du *bouzkachi*. Et surtout dans leur attitude, c'était, depuis le regard jusqu'à la démarche, une assurance nonchalante et superbe en leur primauté. Leurs *tchapanes* pouvaient être élimés et crasseux, et ils pouvaient n'avoir pour tout bien qu'une mesure ou une yourte et quelques chèvres sur un lopin de steppe ingrate, ils semblaient plus fiers, plus libres, plus riches, sous leurs bonnets fourrés, que les *khans* et les *bays* fastueux de la province.

Appuyé à sa canne, Toursène demeurait silencieux. Et les hommes aux coiffures sauvages attendaient sans bouger. Les yeux de Toursène se posaient sur eux tour à tour et les jaugeaient une dernière fois. On eût dit qu'il voulait pénétrer sous la peau, jusqu'aux fibres profondes, essentielles, jusqu'aux ressorts les plus secrets de la vigueur, de la décision, de l'adresse et du courage.

Enfin, il cita cinq noms de *tchopendoz* et à chacun d'eux, il accola le nom d'un cheval. Puis il dit :

- Ceux-là iront à Kaboul la capitale.

Rahim tressaillit de tout son corps chétif. Alors, c'était vrai. . . tout ce qu'on racontait aux cuisines, aux écuries, aux forges, aux selleries. . .

Un *bouzkachi* là-bas. . . le plus grand. . . le premier. . . à Kaboul. . . par-delà l'Hindou Kouch, derrière les hautes, les immenses montagnes qui, au Sud, barraient tout l'horizon. . . à Kaboul, la grande ville, la Cité du Roi.

Les *tchopendoz* que Toursène avait désignés vinrent à lui.

« Que vont faire les autres ? » se demanda le *batcha*.

Il attendait avec effroi, un effroi délicieux, le concert des clameurs rauques et stridentes - cris de colère, protestations frénétiques, appels à la vengeance divine, imprécations contre l'iniquité, l'indignité du verdict - qui ne manquait jamais de retentir, soutenu par des gestes furieux, quand se faisait un choix de cette nature. C'était l'exigence du sang dans les tribus des steppes, même chez les plus pauvres, même devant un *bay*, un *khan*, un juge. Que ne pouvait-on craindre et en même temps espérer de *tchopendoz* déçus, humiliés dans leur plus vif désir ?

Rien ne se passa. Les cavaliers écartés du merveilleux *bouzkachi* considéraient les petits nuages transparents qui flottaient dans le ciel infini, les craquelures des murettes, les chevaux immobiles aux quatre coins de l'enclos. Ils ne tournaient même pas la tête vers ceux qui écoutaient Toursène.

« Voilà. . . , pensa Rahim. De lui, ils veulent tout accepter. »

Quand Toursène eut donné ses instructions, Yalvatch, le plus âgé des *tchopendoz*, au profil de vieil oiseau de proie, lui dit :

- Nous n'avons pas vu Ouroz, ton fils. . . Est-ce qu'il n'ira pas à Kaboul ?

- Il ira, dit Toursène.

- Mais avec quel cheval ? demanda Yalvatch. Tu nous accordes les plus beaux.

La main énorme de Toursène s'abattit sur l'épaule du *tchopendoz* et il dit

dans un grondement :

- Ton poil est déjà gris, Yalvatch, et tu ne sais pas encore qu'entre père et fils un autre n'a rien à voir ?

La poussée fut brusque. Tout entraîné qu'il fût aux courses et aux luttes, Yalvatch trébucha.

- Suis-moi, dit Toursène à Rahim.

*

Ils avaient dépassé la zone de plaisance et de culture - jardins, vergers, vignes, champs de melons et de pastèques - et abordaient la partie en friche du domaine. Ils marchèrent longtemps encore. Toursène allait devant, d'un grand pas ferme. Il n'était plus enchaîné à sa vieillesse. Le soleil coulait comme une huile bienfaisante dans ses os.

Le terrain s'était boisé. Toursène, son *batcha* derrière lui, suivit une piste qui coupait à travers des ronciers acérés, puis contourna une colline crêtée de buissons. Dans son ombre, un massif de verdure s'élevait qui avait la forme d'un rond presque parfait. Les arbres en étaient si denses et fournis en feuilles que leur anneau semblait impénétrable. Toursène écarta deux branches de sa canne et mit à jour un sentier.

Quand Rahim déboucha de sous le profond couvert, il se trouva sur le seuil d'une espèce de charmile, très ample, dessinée en cercle. Au milieu, il y avait un bassin, un banc de pierre et, attaché à ce banc, un cheval. Le *batcha*, d'abord, ne vit que lui. C'était un étalon bai cerise à longue crinière flottante et si grand, si puissant d'encolure et de poitrail, si vigoureux et léger de jambes qu'il dépassait de loin, en force et beauté, le plus précieux coursier d'Osman Bay.

D'où venait une monture pareille ? se demandait Rahim.

Tombait-elle des nues, après avoir porté le Prophète dans ses chevauchées célestes ?

Le *batcha* leva les yeux vers le firmament, et ne trouva aucune réponse au fond de l'étendue tissée de lumière. Rahim ramena son regard au sol. Toursène s'approchait d'une grande tente plantée à la lisière des arbres, de l'autre côté du bassin.

Avant qu'il l'eût atteinte, un homme parut sur le seuil, s'inclina très bas et cria :

- Bienvenue, mon maître !

- Paix sur toi, Mokkhi, dit Toursène.

L'homme se redressa. Il était très jeune, presque un adolescent, et d'une taille telle que le haut turban de Toursène ne lui arrivait qu'au menton. Il avait la figure très plate, des pommettes très hautes, une bouche très large. Un pauvre *tchapane*, trop court pour lui, flottait sur des mollets striés de muscles puissants, et découvrait des poignets aussi épais que ceux de Toursène.

Les yeux de Mokkhi, francs et simples, rencontrèrent ceux de Rahim. Il

sourit au *batcha* sans raison, pour le seul plaisir de sourire.

Toursène revint sur ses pas, fit le tour du bassin et s'arrêta devant le grand bai cerise. Mokkhi et Rahim le rejoignirent. Il leur fit signe de s'écarter et resta seul, face à l'étalon, appuyé des deux mains sur sa canne, sans plus de mouvement qu'un bloc de bois.

Le cheval sentit cette attention, cette communion. Il continua, comme on le lui avait enseigné, à n'être, sous le soleil, qu'une statue, mais, dans la peau merveilleusement lisse, un muscle vibra, puis un autre, et un autre, de proche en proche. Le poitrail se gonfla, le regard prit feu. Les naseaux frémissaient, comme chez un fauve.

Il y avait un grand silence sur la clairière ronde cachée au cœur des arbres. Dans le bassin, l'eau scintillait.

- Je crois que ce cheval est en bonne condition, dit enfin Toursène pour lui-même.

Deux enjambées portèrent Mokkhi auprès de lui.

- Bonne condition ! s'écria le jeune homme. Oh ! mon maître, ces mots sont trop petits ! Mets des ailes à ce cheval, et il n'ira pas plus vite dans la steppe qu'il ne le fait aujourd'hui. Donne-lui dix étalons sauvages à combattre et il va les dévorer. Demande-lui n'importe quoi, et il comprendra, il obéira mieux que le serviteur le plus intelligent et le plus fidèle. . . Ce cheval, c'est. . . c'est. . .

Mokkhi fit résonner bruyamment sa langue contre son palais, comme s'il goûtait au mets le meilleur. Alors, surpris par le moyen qu'il avait trouvé pour s'exprimer, il rit comme il était seul à le faire, à pleine bouche, pleine poitrine et à l'instant où un éclat s'éteignait, il en soulevait un autre, indéfiniment. Et ses larges lèvres se fendaient à toucher ses vastes oreilles, tandis qu'étincelaient ses dents. Il y avait dans cette joie tant de santé, d'innocence et d'entier oubli de soi que le visage de Toursène, mal habitué à sourire, eut une inflexion de gaieté.

Tu es un bon *sais* !, Mokkhi, dit-il presque doucement.

1. Palefrenier (N. D. A).

Puis il demanda du ton le plus rude :

- Qui a monté ce cheval pour la dernière fois ?

- Hier soir, Ouroz, ton fils. . . et moi, ce matin, dit Mokkhi.

- Eh bien ? demanda encore Toursène.

- Un rêve, dit Mokkhi.

Il avait parlé à mi-voix, et ses yeux étaient à demi clos, comme si les fouettait encore le vent qui court à la rencontre des galops forcenés. Le regard de Toursène alla de ce visage soudain mûri aux poignets massifs de Mokkhi, à ses mains si larges, si épaisses.

- Tu feras un bon *tchopendoz*, dit Toursène.

Mokkhi rit de nouveau comme il était seul à le faire et s'écria :

- N'importe qui le serait sur ce cheval. Il n'y en aura jamais de pareil.

- Assez de mots pour rien, gronda Toursène.

La gaieté de Mokkhi se trouva comme desséchée d'un seul coup. Il eut le sentiment qu'il tenait trop de place, faisait trop de bruit. Il prit honte de sa taille, de son rire.

- Je retourne astiquer la selle, dit-il.

Le grand *saïs* disparut sous la tente, le dos voûté, la tête dans les épaules, pour paraître plus petit.

Toursène s'assit sur le banc de pierre. Au-dessus de lui, le grand bai cerise dressait son col superbe.

Non, pensait le vieux *tchopendoz*, jamais plus on ne verrait un cheval comme celui-là. Parce que jamais plus il n'y aurait un Toursène pour en *faire* un autre. Pour choisir le mélange des sangs. Surveiller la nourriture du poulain pendant les trois premières années où il connaissait une liberté complète. Le seller, le brider, le monter pendant trois années ensuite. Et puis, encore pendant trois ans, pour le former pas à pas, exercice par exercice, muscle par muscle, aux fatigues, aux acrobaties terribles.

Il fallait en vérité, à tous les coursiers de *bouzkachi*, les qualités les plus rares et les plus contraires : la fougue et la patience, la vitesse du vent et l'entêtement d'une bête de bât, la bravoure du lion et l'art d'un chien savant. Sans quoi, auraient-ils pu sur la moindre indication du genou, de la rêne ou de l'éperon, passer du galop furieux à l'arrêt, de la fuite à la poursuite, de la dérobade à la mêlée, de la feinte à l'assaut ? Pourtant, aucune de ces montures étonnantes ne se pouvait mesurer à l'étalon dont le souffle chaud caressait les joues parcheminées de Toursène. Il l'emportait sur tous les rivaux autant que le vieux *tchopendoz* l'avait fait sur les cavaliers les meilleurs. Le cheval n'avait pas encore couru d'épreuves véritables - il abordait seulement sa dixième année, l'âge de la plénitude. Mais dans tous les exercices et simulacres du jeu, il avait montré des vertus qui dépassaient l'animale condition. On eût dit que, mystérieusement, Toursène lui avait transmis une part de sa volonté furieuse, de son froid courage et de son savoir.

Étapes, efforts, soucis, bonheurs distribués le long de neuf années passaient dans la mémoire du vieux *tchopendoz*. Et, à chaque souvenir, il se répétait - était-ce avec orgueil ou mélancolie ? - « Non, jamais plus, jamais plus. »

Un soupir le tira de ces songes. Rahim était derrière lui à le toucher.

La curiosité du *batcha* était trop forte : cette clairière ronde, séparée de l'univers. . . au milieu, ce vieil homme et ce cheval aussi pétrifiés que le banc sur lequel reposait Toursène et cette légende, que le petit peuple du domaine chuchotait parfois.

- Le cheval est bien celui qu'on appelle Jehol. . . le Cheval Fou ? demanda Rahim.

A peine avait-il dit cela qu'il porta d'instinct ses mains à sa figure - pour la protéger du coup qui allait, qui devait châtier son impudence.

Toursène sembla ne pas l'avoir entendu. Le *batcha* se jura de ne plus proférer une parole et demanda aussitôt :

- Pourquoi les gens lui donnent-ils ce nom ?

- Parce que ce cheval est plus intelligent qu'ils ne peuvent comprendre, dit Toursène sans bouger.

Rahim reprit son souffle. La tête lui tournait. Pour incroyable que ce fût, il avait reçu une réponse. Il reprit très vite :

- Et c'est bien ton cheval ? Ton cheval à toi ?

Et Toursène répondit de nouveau. Peut-être, sans le bien savoir, n'avait-il amené le *batcha* que pour exprimer à haute voix des pensées obsédantes. Car seules la confiance, la ferveur, la naïveté d'un enfant pouvaient justifier un vieil homme orgueilleux de se décharger sur lui des fardeaux de sa mémoire. Ce n'était pas une confidence que Toursène faisait à son *batcha*. Il faisait lever une tradition.

Les yeux fixés sur le grand étalon, Toursène dit :

- J'ai toujours eu un cheval, un cheval à moi. Ainsi que mon père et le père de mon père, et le père de celui-là. Tous bons et vrais *tchopendoz*. Ils n'ont jamais été riches parce qu'ils préféraient à tout bien de posséder un coursier de *bouzkachi*. Ces bêtes, tu le sais, sont très chères, et, dans les rencontres, peu ménagées. Moi, j'ai fait comme ont fait mon père et ceux qui l'avaient engendré. Seulement, j'ai profité de leur savoir et aussi j'ai eu plus de chance. Mon premier cheval me fut donné quand j'ai gagné, à vingt ans, contre les *tchopendoz* les meilleurs. Et c'était un étalon de Bactriane, fameuse par ses coursiers, depuis la nuit des temps. Et il s'est appelé Jehol, comme après lui se sont appelés, par la bêtise des hommes, tous mes chevaux.

Toursène reprit sa canne, appuya sur elle ses mains et, sur ses mains, son menton.

- J'en ai eu cinq depuis, reprit-il. Chacun a été supérieur à son père parce que j'apprenais de mieux en mieux à choisir les juments et qu'une plus grande expérience pour l'élever me venait avec l'âge. Et voici le meilleur de tous, le dernier des Jehol. . .

Toursène s'arrêta net. Pourtant, et il le savait bien, ce récit il ne l'avait fait que pour dire la pensée qui ne le quittait point : « Oui, voici le dernier cheval fou. Mais je ne suis plus capable de lui faire courir son premier *bouzkachi*. . . Et quel *bouzkachi* ! »

Comme il avait envie, Toursène, comme il avait besoin de parler ainsi ! Il ne put s'y résoudre. Même à un enfant au cœur pur, un vieil homme fier n'avait pas le droit de confier sa pire détresse.

Toursène se leva du banc de pierre. Il le fit sans peine. Pourtant il lui semblait porter un poids plus lourd que dans les instants de l'aube où son corps, comme chargé de fers, refusait de lui obéir.

Mokkhi sortit de la tente. Il brandissait au-dessus de sa tête le harnachement de l'étalon. Sur le cuir et le métal riait le soleil et le grand *saïs* riait avec lui.

- Tu vois, mon maître, tu vois, s'écria-t-il, Jehol ne perdra pas la face à Kaboul - la grande ville, la Cité du Roi.

- Tu auras ce soir mes dernières instructions, dit Toursène.

Le vieux *tchopendoz* ébaucha un mouvement vers les naseaux de l'étalon et ne l'acheva point.

- A ce soir, toi aussi, lui dit-il.

Puis, à Rahim :

- Attends mon retour.

- Avec Jehol ? s'écria Rahim. Toursène le quitta sans répondre.

Rahim leva les yeux vers le ciel pour le remercier de sa chance.

LES DEUX ASTRES

Une heure de trot suffisait pour aller des terres d'Osman Bay à Daoulad Abas.

Ce n'était qu'une très petite ville, mais elle faisait figure de capitale pour les habitants de cette région, vaste pays de steppes, de pâturages, et si faiblement peuplé que les hameaux s'y réduisaient tantôt à quelques masures d'argile desséchée, tantôt à une poignée de yourtes semi-nomades. A Daoulad Abas, il y avait un chef de district, une garnison, un poste de police, un bazar séculaire situé au cœur de la ville, et une école toute neuve, à sa porte.

Toursène se rendait au bazar. Il eut à passer devant l'école.

Les classes du matin étaient achevées. Pourtant une foule d'écoliers assiégeait le haut mur brun qui dissimulait l'établissement et son jardin. Les élèves se pressaient, se mêlaient, grands et petits, et - l'état des *tchapanes* en témoignait - les fils des familles les plus riches comme ceux des plus pauvres.

Le solide cheval que Toursène avait pris à l'écurie du domaine s'arrêta de lui-même : la foule des enfants débordait sur la route. Ils étaient singulièrement silencieux, et, haussés sur la pointe des orteils, la bouche entrouverte, le regard brillant et fixe, ils avaient tous le visage tourné vers l'école.

Du haut de sa selle, Toursène reconnut aisément l'homme qui, appuyé au mur, tenait sous son pouvoir tant de garçons effrontés à l'ordinaire et presque sauvages.

« Voilà, pensa-t-il, Guardi Guedj, le Conteur, de nouveau parmi nous. »

Il laissa flotter ses rênes et dit avec un respect immense :

- Aïeul de Tout le Monde, béni soit ton retour.

- Paix et honneur à toi, ô Toursène, qui as été le plus grand *tchopendoz* de ce pays, dit le vieillard d'une voix fragile mais qui portait très loin, comme le tintement d'une cloche en verre fêlé.

Toursène hocha la tête. « Il me reconnaît, pensa-t-il. . . Comment ? Après tant d'années d'absence, de voyages. . . après mille et mille rencontres. . . »

Les enfants crièrent alors :

- Raconte, raconte vite !

Celui qui montrait l'ardeur la plus vive était un petit garçon souffreteux, soutenu par des béquilles.

- Je te retrouverai sur mon chemin de retour, Aïeul de Tout le Monde, dit Toursène.

Il toucha de l'épéron le flanc de son cheval et pénétra dans la ville.

Le bazar de Daoulad Abas était l'un des plus anciens de la province et, au milieu de notre siècle, tout y gardait la couleur, l'odeur, les lignes, les coutumes des marchés de l'Asie centrale, telles qu'elles l'étaient déjà au fond des temps.

Dans le dédale des venelles, ruelles et impasses, des magasins, échoppes et boutiques, le soleil qui jouait avec les claies de paille et de branchages posées au-dessus des allées, ménageait partout des contrastes de lumière et d'ombre, formait des zones de clair-obscur où les vêtements, les visages, les étoffes, les métaux, les nourritures s'enrichissaient d'un mystérieux pouvoir. Un pauvre *tchapane* troué prenait des tons de velours précieux. Les yeux effilés d'un vieux marchand, blotti dans son alvéole, semblaient receler toute l'astuce du monde. Les grands samovars de cuivre devenaient ors flamboyants. Sur les éventaires éclataient avec une violence barbare des quartiers de viande crue, des raisins énormes, le sang frais des pastèques. Les chevaux attachés au bec des portes s'ébrouaient sous les essaims de mouches. De temps à autre, un chameau baraqué bramait longuement. Ainsi courait le fil de la tradition, et se poursuivait la pérennité d'un négoce tissé, siècle après siècle, des mêmes échanges selon les mêmes routes, les mêmes rites, des mêmes marchandages et des mêmes libations de thé vert ou noir, de la même pauvreté acceptée et de la même opulence paisible.

Tout le long des allées principales et des ruelles du labyrinthe, grouillaient, s'enchevêtraient bêtes et gens. Le rang et la fortune comptaient peu dans cette presse. Le plus riche avait autant de peine à percer la cohue que le plus misérable. Quelques hommes pourtant échappaient à cette servitude : les *tchopendoz*. Quand on apercevait leurs bonnets, un puissant et heureux murmure se levait aux alentours. Les noms bien-aimés passaient de file en file, de rangée en rangée. Et dans la masse, fût-elle la plus dense, la plus compacte, une faille se creusait comme par miracle où le héros du *bouzkachi* cheminait librement de la démarche difficile à quoi l'obligeaient les talons très hauts de ses bottes. Sur les deux côtés du couloir humain, le saluaient cris de bienvenue, louanges, bénédictions, et des tranches de melon, de pastèque, des grappes de raisin lui étaient offertes. Il répondait avec une bonhomie de seigneur par un remerciement, un rire, une plaisanterie, une bourrade.

A travers la fente ménagée dans la cagoule du *tchador*, les femmes, dont aucune, jamais, depuis les siècles qu'il se pratiquait, n'avait eu permission d'assister au jeu de tout un peuple, les suivaient d'un regard plein de rêves.

Au cœur du bazar, le plus riche marchand d'étoffes avait pour boutique une vaste et profonde estrade ouverte du côté de la rue, mais protégée par un toit, et séparée des voisins par des cloisons. Des personnages importants étaient réunis dans cette cellule fraîche et sombre : le chef du district qu'on appelait le petit gouverneur, pour le situer par rapport au grand, celui de toute

la province de Maimana, le chef de *bouzkachi* pour cette même région, puis Osman Bay et encore deux propriétaires d'écuries renommées, dont les chevaux devaient courir à Kaboul pour le jeu du Roi.

Les commis avaient recouvert en leur faveur les tapis ordinaires de pièces moelleuses et rares. Et, allongés avec nonchalance, les épaules appuyées contre des monceaux de cotonnade et de soieries venues de la Perse, de l'Inde et du Japon, ils portaient à leurs lèvres des tasses de faïence russe d'où s'exhalait l'arôme du thé vert importé de Chine.

La présence de ces notables, comme offerts aux chalands sur un tréteau, attirait les curieux. Le marchand ne faisait rien pour les disperser : il souhaitait que l'honneur accordé par une telle assemblée à sa boutique eût tout le bazar pour témoin. Toursène dut, pour y parvenir, jouer de sa cravache et obliger son cheval à fendre la foule du poitrail.

Il eut moins de peine à descendre. La plate-forme où s'entassaient les étoffes se trouvait juste au niveau de ses étriers. Commis et *batchas* l'aidèrent à prendre pied, placèrent des coussins pour sa tête, lui proposèrent du thé. Avant de céder à leurs soins, Toursène salua comme il convenait le maître des lieux et ses hôtes. Et eux, bien que supérieurs par le rang, la fonction ou la fortune, ils lui répondirent comme à un égal, courtoisie pour courtoisie, hommage pour hommage. Puis, tandis que Toursène s'allongeait, prenait ses aises, aspirait lentement et bruyamment le brûlant liquide, tout le monde garda le silence. Le vieil homme, on le savait, n'aimait point les questions. Quand il avait quelque chose à dire, il le faisait à l'instant de son gré.

Un *batcha* mit entre les mains de Toursène un narghilé. Toursène en porta le bec à ses lèvres, et laissa pénétrer dans ses poumons la fumée rafraîchie par l'eau du récipient. Seulement alors - et s'adressant à la fois au chef de *bouzkachi*, au «petit» gouverneur et à Osman Bay, il dit :

- J'ai fait le choix.

Il donna les noms des cavaliers qu'il avait désignés pour Kaboul, ceux des chevaux, et se tut. Dans un pays d'éloquence facile, Toursène parlait peu. Il n'en inspirait que plus de respect et de crainte.

- Tout est parfait, comme toujours avec toi, dit le chef de *bouzkachi*, qui gouvernait les équipes des *tchopendoz* à travers toute la province.

Il avait une soixantaine d'années, était haut de taille, fin des hanches, régulier de visage et racé à l'extrême. Un somptueux *tchapane* en soie vert d'eau à larges raies blanches tombait sur ses braies d'un gris argent, et ses bottes de cuir très souple qui montaient au genou. Les traits, la voix et les manières étaient d'un grand seigneur. Mais si Toursène inclina sa lourde tête pour le remercier de l'éloge, ce fut uniquement parce que ce grand seigneur connaissait les chevaux et les hommes qui les montaient presque aussi bien que lui-même.

- Les *tchopendoz*, leurs coursiers et leurs *saïs* vont partir en camion, reprit le chef de *bouzkachi*. Ils ont besoin de quelques jours pour s'habituer à l'air de Kaboul.

- C'est juste. . . on est là-bas à six mille pieds plus haut qu'ici, dit Osman Bay avec le sourire qu'il portait toujours, comme pour s'excuser de sa richesse, sur un visage gras, lisse et lustré.

Il y eut de nouveau un silence. Le narghilé commença de passer à la ronde. Toursène ferma les yeux. Osman Bay adressa un regard insistant au « petit » gouverneur qui toucha au genou le chef de *bouzkachi* et lui chuchota à l'oreille :

- Et Ouzoz ? . . . Tu es le seul qui peux poser la question.

Le chef de *bouzkachi*, tout en promenant une main très belle et très soignée sur le manche de sa cravache incrusté d'argent, dit alors :

- Excuse-moi, honorable Toursène, de paraître impatient, ce qui convient mal à nos blancs cheveux. Le devoir m'y oblige. . . Nous ne connaissons pas encore le cheval que tu destines à Ouzoz, ton fils.

- Mon fils devait être avec vous, dit Toursène, les yeux toujours clos.

- On l'a vu dans le bazar, dit le « petit » gouverneur.

- Où ? demanda Toursène.

- Au combat de chameaux, dit Osman Bay en souriant.

- Il ne sait pas que vous êtes réunis ? demanda Toursène, ses paupières toujours baissées.

- Il veut voir la fin du combat, dit le «petit » gouverneur. Toursène ouvrit lentement les yeux, et regarda chacun des trois hommes.

- *Batcha*, ordonna-t-il au garçon qui lui présentait de nouveau le narghilé, va dire à Ouzoz que je suis là.

*

Du côté du Sud, les ruines d'une ancienne forteresse bornaient le bazar de Daoulad Abas. Au laci des ruelles couvertes succédait soudain une large plate-forme gardée par des murailles crénelées en terre rouge. D'un seul coup, on passait de la douce obscurité des passages étroits à la lumière crue, acérée du soleil des steppes qui approchait du zénith.

A l'ordinaire, le lieu était désert pendant les heures torrides. On y voyait seulement, au pied de fortifications, des piles de ballots volumineux déchargés par les caravaniers et leurs bêtes qui baraquaient dans un mince filet d'ombre, le long des vieilles pierres effritées. Ce jour-là, des centaines d'hommes debout, *tchapane* contre *tchapane*, emplissaient l'esplanade. Et, d'épaule en épaule, se répandait une émotion intense, brute qui faisait de cette masse humaine comme un seul muscle vibrant. C'est que, au-dessus des turbans et des chiffons qui coiffaient la foule et portées par deux cous immenses, tordus, gonflés, reptiliens, deux gueules gluantes de bave s'affrontaient.

A Daoulad Abas, comme dans tout l'Afghanistan, on avait la passion des spectacles où des animaux se dévorent, s'étranglent, se déchirent. Mais entre tous les jeux de cette nature : - combats de coqs, de chiens, de béliers, combats de cailles -, les gens préféraient de beaucoup les combats de

chameaux parce que ces rencontres étaient de beaucoup les plus rares. Il y fallait des bêtes d'une vigueur et d'une férocité singulières, et encore n'avaient-elles le goût de tuer qu'à la saison du rut.

Par un triple concours de chance, il se trouvait que l'époque était propice, qu'il y avait, dans une caravane venue du Badakchan, deux mâles puissants et agressifs à l'extrême, et que leurs propriétaires voulaient tirer profit de cette fureur.

Les adversaires géants, noirs et velus, inspiraient, même au repos, l'effroi par leur air de méchanceté sauvage. Maintenant, engagés dans une lutte à mort, on eût dit qu'ils étaient pour moitié des fauves et pour moitié des monstres. Leurs longues jambes flexibles, pliées, désarticulées et enchevêtrées dans les spasmes de la lutte formaient un nœud de serpents immondes, couverts de touffes de poils. Deux autres reptiles colossaux jaillissaient entremêlés, au-dessus des sombres bosses hirsutes et secouées par la fureur des attaques : les cous des bêtes aux prises. A leur sommet, les gueules béantes laissaient couler de leurs lèvres énormes, flasques et tordues par un rictus horrible, des flots de bave sur laquelle bouillaient et crevaient sans cesse des bulles de sang.

A coups de genoux, de sabots et de dents, à terre, redressés, debout, séparés, mélangés mais sans cesse acharnés au meurtre par morsure, étouffement, étripement, les noirs chameaux velus, leur sexe dressé en un rut où l'âpreté de l'assaut remplaçait la rage de l'accouplement, menaient un combat qui semblait tiré de la plus profonde nuit du monde, tandis que les faucons et les éperviers des steppes tournoyaient au-dessus des vieilles tours en ruine, devant les créneaux d'argile rouge et rose qui se profilaient sur le ciel aveuglant.

Un brame continu, tantôt rugissant et tantôt funèbre, accompagnait les assauts : plainte et fureur, cri de guerre, invocation à la sève éternelle, annonce de trépas. A chaque mouvement, à chaque appel des bêtes en mortelle folie, répondait la clameur d'une foule enfiévrée de soleil, étourdie par l'odeur de sueur, de sang, d'urine que les bêtes monstrueuses répandaient.

Un spectateur toutefois, et bien qu'il se tint au premier rang de l'assistance, semblait épargné par ce délire. Contre son *tchapane* brun, ses bras reposaient immobiles et sous son bonnet fourré de *tchopendoz*, le visage fin et cruel n'avait pas un tressaillement. Seule, une crispation des lèvres qui ressemblait au rictus des loups témoignait de l'intérêt qu'il portait au spectacle. Mais quand le *batcha* du marchand de tissus le tira par la main, le regard étreint, brûlant qui se posa sur le petit commis, était d'un homme pris lui aussi - quoique secrètement -, à la frénésie commune.

- Que me veux-tu, punaise de bazar ? demanda-t-il d'une voix que faisait siffler la fureur contenue.

Le *batcha* rentra la tête dans les épaules, et dit précipitamment :

- Il faut que tu viennes tout de suite chez mon maître !

- J'ai déjà donné ma réponse : pas avant la fin, dit le *tchopendoz*.

- Mais. . .

Le *tchopendoz* avait oublié l'existence du messenger. Un cri plus aigu encore que tous les autres s'élevait de la foule. Les cous des chameaux s'étaient noués dans un effort spasmodique, et l'on avait entendu craquer les vertèbres. Était-ce la mort pour l'un d'eux ? Et lequel allait-il s'effondrer ?

Le rictus de loup retroussait de nouveau les lèvres du *tchopendoz*. Rien ne pouvait plus l'atteindre dans sa transe. Un nom, pourtant, y suffit.

- Toursène. . . avait dit le *batcha*.

Malgré lui, le *tchopendoz* écouta.

- L'honorable Toursène, ton père, est arrivé, et te demande. . .

Un instant, l'homme au bonnet fourré espéra que le combat allait s'achever, et que tout, ainsi, serait en ordre. Mais les deux mâles s'étaient dégagés l'un de l'autre, et bramaient vers les créneaux rouges, vers le ciel incandescent, comme pour les invoquer avant de reprendre l'assaut.

- Ton père. . . le grand Toursène. . . répéta le *batcha*. Le *tchopendoz* quitta sa place.

*

La tête droite et raide, sans un regard d'un côté ou de l'autre, Ouroz fixait strictement ses yeux à peine bridés sur l'espace que la foule ouvrait pour lui dans sa propre substance. Pour lui, mieux encore que pour le commun des *tchopendoz*.

N'était-il pas le plus célèbre ?

A cet hommage unique et aux éloges `qui l'escortaient, Ouroz semblait aveugle, sourd, et hostile. C'est que, une fois de plus, il se trouvait comme écartelé dans son exigence la plus puissante et la seule véritable : sa volonté de gloire. Il ne pouvait pas s'en passer. Il la désirait à tout prix. Autant que le pain, que l'eau, nécessaire. Et la gloire était à lui, le suivait, éclatait, obéissante, fidèle. Mais accordée par qui ? Cette cohue. . . ce ramassis. . . Peaux en sueur. Regards niais. Bouches veules. . . Et lui, Ouroz, dont l'honneur commandait qu'il n'eût jamais besoin de personne, il avait à dépendre de ce troupeau pour l'essence de sa vie.

La gloire. Oui. Soleil au ciel des steppes. Chant du vent dans les hautes herbes. Pas ces voix ! Pas ces faces !

Ne pas les entendre. Ne pas les voir. Marcher comme avec des œillères. Serrer, serrer les dents. . .

Ainsi, sur ses talons démesurés, avançait Ouroz, qui n'acceptait pas de vivre sans la renommée que donnent les hommes et qui, en même temps, leur refusait le droit de l'octroyer.

Sur son visage net et cruel, qu'affinait une barbe courte taillée en pointe de poignard, la crispation des mâchoires faisait danser les muscles et saillir les pommettes. Et le bazar chuchotait :

- Il n'est pas comme les autres.

- Jamais un mot. . .
- Jamais un sourire.
- Si fier. Si dur.
- Il n'a d'amitié pour personne.
- Pas même pour les chevaux.
- Il fait peur.
- Un loup.

Et pour l'étonnement, la crainte qu'il lui inspirait, la foule admirait Ouxoz encore davantage. Et lui, à l'ordinaire, tirait de cet effroi une satisfaction profonde. C'était un sentiment dont son orgueil pouvait se repaître sans mélange. A l'ordinaire. Pas ce matin : « Aujourd'hui, c'est moi qui ai peur, pensait Ouroz. C'est moi qui deviens chien couchant. On me siffle et j'accours. » Il revit aux prises les grands chameaux noirs dont il n'avait pu suivre le combat, et se dit : « Par le Prophète, je n'ai besoin de rien ni de personne.

Je ne crains rien ni personne. Et je vais le *lui* montrer. »

*

Le narghilé qui avait continué sa ronde, arrivait à Os an Bay. De tous les hôtes du marchand de tissus, il savait le mieux, instruit par la richesse et ses privilèges, profiter des joies offertes aux sens. Et déjà, sa figure lisse exprimait l'attente du plaisir quand, tout à coup, il se redressa sur les coussins qui le soutenaient de toute part.

Une rumeur lointaine et confuse arrivait jusqu'au "magasin d'étoffes et, en même temps, dans la ruelle sur laquelle il donnait, la cohue - ce qui semblait impossible, tellement elle était épaisse et compacte - s'écartait de proche en proche. Chalands, flâneurs, marchands d'eau, porteurs d'éventaire et les âniers eux-mêmes - gens les plus entêtés du monde - reculaient, s'écrasaient contre les devantures des échoppes. Un mince couloir apparut et au bout se montra un homme coiffé d'un bonnet fourré.

Toursène le reconnut avant ses compagnons. Il dit à mi-voix, négligemment :

- Voici Ouroz.

Et le nom, comme s'il avait été arraché à sa bouche par la foule, lui revint cent et cent fois multiplié, en écho triomphal :

- Ouroz. . . Ouroz. . . Ouroz. . . Ouroz. . .

Sans le savoir, Toursène avait éloigné peu à peu ses épaules des coussins. Il entendait maintenant :

- Ouroz. . . Ouroz. . . fils de Toursène.

Appuyé sur ses paumes énormes, Toursène tenait toute droite la masse de son torse. On ne pouvait pas accueillir couché un tel présent du sort. Cette félicité d'orgueil, cette chaleur de gloire, Toursène avait été certain qu'elles étaient bien mortes en lui. Il y avait longtemps que, retiré dans le domaine d'Osman Bay, il n'avait plus de visage pour la renommée, car la légende efface

les traits des vivants. Et il savait bien, le vieux Toursène, que si, au nom d'Ouroz en cet instant, se trouvait accolé le sien, il ne l'était que par usage et coutume ancestrale, comme il en allait pour lui autrefois, quand ils criaient :

- Toursène, Toursène, fils de Tongout.

Qu'importait cela ! Il entendait, après tant de silence, monter vers lui de nouveau le chant d'une foule.

Et parce que la clameur merveilleuse lui était comme offerte par son fils, Toursène, soudain, trouva excuse à ce qui lui déplaisait et l'irritait chez Ouroz. Il manquait de carrure ? Par contre, quelle souplesse, quelle promptitude étonnantes. Les cicatrices, honneur du *tchopendoz*, faisaient défaut à son visage ? N'était-ce pas une preuve de son art ! Sa démarche trop légère n'avait pas la dignité convenable à un homme de quarante-cinq ans ? Mais à cheval quel acrobate ! Et même cet insolent rictus de loup que, chez l'enfant, la cravache n'avait pu ni effacer ni réduire, Toursène, parmi les cris qui confondaient leurs deux noms, y voyait le signe d'une juste fierté.

Ouroz était arrivé à la plate-forme du marchand d'étoffes. Il dédaigna les marches d'accès, prit appui légèrement contre le bord de l'estrade et fut d'un bond sur le tapis qui la couvrait. Tous - le négociant et ses hôtes - s'étaient levés pour l'accueillir. Tous - mais pas Toursène. Peu lui importait qu'Ouroz fût le meilleur *tchopendoz* et le héros de la province. Il l'avait été avant lui. Et ce *tchopendoz* n'était que son fils.

Et quand Ouroz vit le torse monumental de Toursène posé comme un bloc d'éternité sur l'assise de ses jambes repliées sous le *tchapane*, il pensa malgré lui : « Les autres sont plus riches, plus titrés, plus puissants que ce vieil homme. Mais c'est lui le seigneur. »

Alors, malgré ce qu'avait résolu son orgueil, Ouroz s'inclina comme il se devait jusqu'à l'épaule de Toursène, la toucha du front et prononça les paroles de respect et d'obéissance presque serviles dont un fils avait à saluer son père et qu'il haïssait depuis près de trente ans.

Et la soumission d'Ouroz devant une foule qui l'idolâtrait donna, pour un instant, à Toursène, le sens de la paternité.

Il se mit debout, leva une main. Tout le monde se tut surle-champ, et Toursène dit :

- Je n'ai pas le goût des paroles inutiles. Donc, écoutez bien, car je serai bref. J'ai un nouvel étalon prêt à courir le jeu et il s'appelle le Cheval Fou.

- Le nom nous est connu, s'écria la foule.

- Celui dont je parle est le dernier du sang, et le meilleur, répondit Toursène.

- Alors, dit le chef de *bouzkachi*, alors il n'a pas son pareil dans les trois provinces.

- Je le pense, dit Toursène. C'est pourquoi, à Kaboul, la capitale, Ouroz, mon fils, l'aura pour monture.

Toursène reprit son souffle. Ce qu'il voulait dire était dit. Il n'avait plus qu'à reprendre sa place sur les coussins. Au lieu de cela, il leva de nouveau la

main pour faire savoir qu'il n'avait pas achevé.

Éprouvait-il le besoin de garder sur lui, dans lui, l'émotion, la chaleur de la foule, comme le voyageur qui a longtemps vécu au pays crépusculaire des glaces ne parvient pas à se rassasier de soleil ? Ou ne pouvait-il point rester en dette à l'égard d'Ouroz ?

- O vous qui m'entourez, dit lentement Toursène, et qui répandrez ensuite mes paroles, je vous prends à témoin. Si à Kaboul, la capitale, mon Jehol gagne le *bouzkachi* du Roi, il appartiendra, dès cet instant, à Ouroz, mon fils, et à lui seul.

Ayant dit, Toursène se rassit, le torse droit, sur ses genoux croisés.

Il n'avait pas achevé ce mouvement que déjà éclataient cris et commentaires. Le vrai, le faux, l'imaginaire s'y trouvaient mélangés. Tous étaient émus par la magnificence du cadeau. Ils clamaient, ils chantaient :

- Renoncer à l'étalon !
- Une telle valeur !
- Une telle gloire !
- Quel père bon et généreux !
- Comme il aime son fils !

Et Toursène, avec étonnement, pensa : « Serait-il vrai ? Si j'ai fait cela, c'est sans doute que je l'aime. »

Ouroz considérait Toursène avec, sur son visage si hautain et cruel, une expression presque enfantine d'incrédulité. Lui qui, infidèle à la tradition, à la loi de Aon clan, de son sang, n'avait jamais possédé une monture digne de lui, parce qu'il avait préféré dissiper ses gains en festins de victoire, en bottes et bonnets de prix, et aux combats de béliers, de coqs, de chiens, de cailles, lui qui n'avait mené au triomphe que les chevaux des autres, voilà que le Cheval Fou lui était dévolu. A lui. Il avait monté l'étalon. Ils se connaissaient. Ils ne pouvaient que gagner le grand jeu du Roi.

Pour la première fois de sa vie, quand Ouroz se courba pour embrasser l'épaule de Toursène, ce fut d'un mouvement libre et heureux. Et, le faisant, il se disait : « Mon père, mon vrai père. Je suis fier de lui et je l'aime. »

*

Au repas qui, dans le fond de la boutique, rassembla les invités du marchand, Toursène et Ouroz, placés côte à côte, n'échangèrent que peu de paroles. Mais quand ils déchiraient une galette de blé, toute chaude et tendre, ou plongeaient leurs doigts dans un des plats de riz aux dix couleurs et aux dix épices différentes, dans un ragoût de mouton, une fricassée de poulet, un fromage de lait aigre, ils partageaient plus que de simples nourritures.

Le banquet fut long. Les *batchas* enfin versèrent l'eau des aiguières sur les mains des convives. Le chef de *bouzkachi* dit alors :

- Je remercie notre hôte et m'excuse auprès de lui. . . Il est temps.

A travers les ruelles dépeuplées du bazar, le jour commençait à décliner.

Le « petit » gouverneur mena ses amis jusqu'à la place principale de Daoulad Abas, où s'élevait la maison qu'il occupait par fonction. Il y avait là une voiture américaine d'un modèle ancien, grande et brillante. Sa capote était baissée. Un chauffeur d'Osman Bay qui portait turban et *tchapane* ouvrit les portières. Son maître pria le chef de *bouzkachi* et Ouroz de monter sur la banquette avant, siège d'honneur. Lui-même et les deux hommes riches de la province s'assirent à l'arrière.

Pour un départ si glorieux, le chauffeur tira du moteur et de l'avertisseur un tumulte terrible. L'automobile fit le tour de la place. Les voyageurs criaient, riaient, agitaient les bras. Les franges de leur coiffure et les manches de leurs *tchapanes* bariolés palpaient au vent. Le bonnet d'Ouroz à fourrure de loup demeurait immobile. Toursène le vit disparaître au tournant d'une rue. Il sentit que sa poitrine soudain était vide. Un étranger s'en allait avec d'autres étrangers sur la route poussiéreuse qui, par Maïmana et Mazar-Y-Cherif, les conduirait aux défilés de l'Hindou Kouch. . . Et puis. . . Un goût de fiel vint au palais de Toursène. . . Au *bouzkachi* dont il n'y avait jamais eu de pareil, au grand *bouzkachi* du Roi, dans Kaboul, la grande ville, ce n'est pas lui qui monterait son Cheval Fou.

Le « petit » gouverneur demanda :

- Veux-tu, ô Toursène, me faire l'honneur d'accepter chez moi un peu de thé vert ou noir, à ton goût ?

- Non, dit brutalement Toursène.

Il n'avait qu'un désir. Retrouver au plus vite son étalon au milieu de la grande charmille, près du bassin.

*

Quand Toursène passa devant l'école, il trouva Guardi Guedj, toujours appuyé contre le mur sombre, mais seul. Toursène salua le vieillard et voulut poursuivre son chemin. Subitement, et sans qu'il sût pourquoi, il arrêta sa monture et dit :

- Accorde-moi, Aïeul de Tout le Monde, la faveur d'accepter la pauvre hospitalité que je peux t'offrir.

- J'en serai heureux et honoré, dit Guardi Guedj.

Il posa l'un de ses pieds sur celui du cavalier, tendit une main décharnée à Toursène et celui-ci, le prenant en croupe, eut le sentiment que ce corps n'avait aucun poids.

- Avant tout, dit Toursène, je te montrerai mon coursier.

- Jehol, le dernier Cheval Fou, dit le conteur sans âge.

Et pour la première fois, le nom du grand bai cerise retentit avec toute la beauté, la plénitude et la signification secrète qu'il avait pour Toursène. Et le vieux *tchopendoz* comprit qu'il emmenait Guardi Guedj parce qu'il avait besoin, après une journée si étrange, d'un homme plus sage que lui.

Ils firent la route en silence, rapidement. Sur les terres d'Osman Bay,

Toursène prit soin de contourner l'habitation principale et les dépendances, pour arriver à l'asile de l'étalon sans rencontrer personne.

Rahim, devant le rideau d'arbres, regardait avec bonheur le ciel doux et léger où se devinait l'approche du crépuscule. Il venait de vivre le plus beau jour de sa vie.

Apercevant Toursène, le *batcha* courut à lui pour l'aider à mettre pied à terre. Toursène demanda, sans bouger de selle :

- Que fais-tu ?

- Tu m'as permis de rester ici, maître, dit Rahim avec un grand sourire.

- Pourquoi n'es-tu point près de Mokkhi et de l'étalon ?

Le *batcha* recula, mais seulement de surprise.

- Tu ignores donc, maître ?

Le regard de Toursène fit que Rahim s'arrêta.

- Eh bien ? dit Toursène.

- Ils sont partis. . . partis pour Kaboul, dit Rahim.

Kaboul ? Sans m'attendre ? J'avais ordonné au *saïs*. . .

La voix de Toursène était basse et rauque.

- Qu'y pouvait-il ? s'écria le *batcha*. Un camion est venu, avec les soldats du petit gouverneur, et ils avaient, pour emmener Jehol, commandement du chef de *bouzkachi*.

- Pour chef ici, gronda Toursène, il n'y a que moi. Silence, *batcha* félon.

Du haut de sa selle, heurtant du coude le vieux conteur assis derrière lui, Toursène cravacha par deux fois Rahim au visage. La boule de plomb fixée au bout de la lanière déchira chacune des joues du *batcha*. Le sang jaillit tout de suite. Toursène s'éloigna à grand trot.

Les mains lâches, Rahim laissait le sang lui souiller la figure. Il ne pleurait pas. Il n'avait pas de ressentiment contre Toursène. Le vieux *tchopendoz* avait pour l'enfant les traits du destin.

*

Sur l'un de ses flancs, le domaine d'Osman Bay était bordé par la Chirine Daria, petite rivière encaissée entre des berges d'argile boueuse, et si lente que l'on distinguait à peine le mouvement de l'eau à travers les molécules de terre rougeâtre qui l'engluaient et les crottes de moutons qu'elle charriait par centaines.

Le cheval qui portait Toursène et Guardi Guedj descendit avec prudence la berge abrupte et spongieuse de la Chirine Daria, puis traversa la rivière à gué, sans peine. L'eau ne dépassait pas les étriers. Il fut plus difficile de gravir la pente opposée aussi haute, raide et glissante que l'autre. Au sommet, le cheval trouva sous ses sabots un sol plat, sec, pierreux. Toursène prit le trot et arriva rapidement à un plateau en forme de demi-lune, adossé à une colline. Quelques misérables masures de terre brune se tassaient contre elle. Au milieu du plateau, on apercevait une grande yourte de l'ancien modèle ouzbek, moitié

hutte et moitié tente, habitation fixe et nomade à la fois, ronde à sa base, aigüe au sommet, faite en partie de laine brute et en partie de roseaux.

Quand les deux hommes passèrent devant le hameau lamentable, le vieux conteur murmura :

- Kalaktchekane.

Et quand ils mirent pied à terre près de la yourte, Guardi Guedj dit à Toursène :

- Elle a été dressée ici par ton grand-père, après qu'il eut échangé ce morceau de terre contre quelques brebis pleines.

Malgré tout ce qu'il savait de Guardi Guedj et de sa mémoire, Toursène fut, à ces paroles, saisi d'étonnement. Mais il n'en montra rien. Il se tourna vers un paysan voûté et un petit garçon, tous deux très pauvrement vêtus, qui venaient du hameau tassé au pied de la colline.

Le petit garçon se hissa sur le cheval, et l'emmena. Le paysan prit les ordres de Toursène. Alors, seulement, et sans aucune curiosité apparente, le vieux *tchopendoz* demanda :

- Comment fais-tu, Aïeul de Tout le Monde, pour te souvenir de tant et tant ?

- Les yeux et le cœur se rappellent sans peine ce qu'ils ont aimé, dit Guardi Guedj. Ton grand-père, pour planter sa yourte, a choisi un lieu qui lui ressemble. Ce plateau est pauvre, et il n'a pas grande altitude, mais l'homme y est son maître et sur les steppes son regard porte loin.

Combien de soirs, à la même heure, Toursène, face à la plaine qui glissait jusqu'à l'horizon d'un seul mouvement, n'avait-il pas senti que son cœur était en paix, et détaché de tout souci médiocre, et pareil à cette étendue libre et sans fin où, fleurie par les rayons du couchant, la végétation ingrate devenait herbe précieuse, légère, transparente, faite pour chevaucher, chevaucher, chevaucher. . .

Mais le propos et la voix de Guardi Guedj lui faisaient comprendre pour la première fois que son grand-père - vieillard brisé dont sa mémoire gardait une répugnante image - avait lui-même et au même endroit et avec le même bonheur, longtemps fixé son regard sur cette haute steppe et qu'elle était pour lui, comme pour Toursène, une grande feuille de sagesse à la surface de laquelle les plus faibles replis du sol traçaient les signes d'un alphabet éternel.

- Dis-moi, demanda pensivement Toursène, pour avoir en toi autant de lieux et de gens, tes yeux et ton cœur en ont aimé beaucoup ?

Guardi Guedj hocha très légèrement la tête.

- On rencontre beaucoup de terres sous le ciel, et beaucoup d'hommes qu'on peut aimer, dit-il. Tu ne trouves pas ?

- Non, dit Toursène. Non. L'ami de chacun n'est l'ami de personne.

- Qui donc a compté pour toi ? demanda Guardi Guedj.

- Ça, dit Toursène en montrant la steppe. Et les beaux chevaux. Et quelques bons *tchopendoz*.

Le petit garçon était revenu du village. Il traîna près de la yourte un banc et une table en bois pesant et de facture grossière.

- Tu pourras te restaurer bientôt, Aïeul de Tout le Monde, dit Toursène.

Les deux hommes s'assirent côte à côte, n'ayant devant eux que le plateau désert, et, plus bas, l'étendue plate, immense. Le soleil déclinait lentement. Des troupeaux de moutons longeaient les crêtes des collines lointaines. Des bergers à cheval, fusil en bandoulière, les menaient, silhouettes étirées et noires sur le ciel en feu. Quelques-uns de ces cavaliers faisaient chanter des roseaux percés de trous. Dans le silence de la steppe, leurs mélodies primitives et limpides arrivaient jusqu'à Toursène. Il était habitué à cette plainte depuis son enfance. Elle était pour lui un élément du crépuscule. Mais il eut soudain l'impression de n'en avoir jamais perçu la tristesse et la solitude, et sentit dans les profondeurs de son corps un vide, un froid intolérables. Il demanda soudain :

- Dis-moi, Aïeul de Tout le Monde, comment s'appelle ce terrain près de Kaboul, où l'on va courir le *bouzkachi* du Roi ?

- Bagrami, dit Guardi Guedj.

- Est-il très grand ? demanda encore Toursène.

Le vieux conteur lui répondit par une question.

- Pourquoi n'as-tu pas voulu le voir toi-même ? L'offre t'a été faite, je suis sûr, de partir là-bas avec les *tchopendoz* pour faire honneur à ta province.

- Je suis trop vieux, dit Toursène d'une voix sourde et brutale.

- Tu ne l'es pas assez, dit Guardi Guedj. Tu souffres encore de le devenir.

- Explique mieux, dit Toursène.

- La vieillesse véritable, dit Guardi Guedj, est au-delà de tous les tourments. Elle a oublié les maux d'orgueil, de regret, d'amertume. Elle ne jalouse pas la force de son propre sang.

Toursène s'était redressé à moitié, ses mains étalées contre la table rugueuse. Il demanda :

- Pourquoi me dis-tu cela ? Pourquoi ?

Ses yeux sans âge tournés vers l'horizon, Guardi Guedj répliqua :

- Tu hais ton fils - et le seul qui te reste - comme tu n'as jamais haï personne, parce que c'est Ouroz, et non pas Toursène, qui va peut-être jeter le bouc sans tête dans le cercle de justice, aux pieds du Roi.

Le front du vieux *tchopendoz* s'inclina un peu, et il s'appuya plus fort sur ses paumes énormes.

- Tu ne pardonnes point à Ouroz, reprit Guardi Guedj, de monter à ta place le Cheval Fou, que, pourtant, tu lui as toi-même offert.

La nuque indomptable de Toursène fléchit davantage.

- Et, pour te venger de ton fils, tu as mutilé la figure d'un enfant heureux, acheva Guardi Guedj.

Toursène retomba sur le banc, faible et rompu. En invitant le conteur éternel il avait fait monter la vérité en croupe. A présent il le voyait bien : c'était là ce qu'il avait secrètement voulu.

Lui, si droit dans sa démarche, si assuré de ce qu'il devait aux hommes et de ce que les hommes lui devaient et qui, dans sa profonde unité, n'avait jamais connu un désaccord intérieur, lui, Toursène, il avait passé tout ce jour néfaste sans savoir où était son véritable dessein, et trébuché d'un sentiment confus à un autre plus obscur encore, et s'était débattu dans sa fureur aveugle et son impuissance, comme un cheval rétif pris au nœud coulant. Seul, il ne pouvait pas délier le nœud. Il était né pour trancher. Pas davantage. Alors, il avait appelé Guardi Guedj au secours.

Et le secours était venu. Et Toursène avait appris de cette voix fragile, pareille au tintement d'une clochette fêlée, tout ce qu'il avait refusé par entêtement d'orgueil et besoin de dignité, de connaître de lui-même.

Un instant, il s'étonna d'accepter tête basse le jugement d'un autre. Et puis, il ne sentit que le bienfait d'avoir trouvé un homme si âgé et sage et singulier qu'il pouvait, sans humiliation, lui, le grand Toursène, montrer sa souffrance, sa honte et son malheur.

Il releva le front et dit :

- Tu vois juste, Aïeul de Tout le Monde. Mais que puis-je faire ?

- Vieillir vite, dit Guardi Guedj.

Ils se turent, et le paysan voûté déposa sur la table un plat de riz cuit à la graisse de mouton, une pâte faite d'amandes pilées et de raisins secs, des laitages caillés, des tranches de pastèques et du thé bouillant. Mais Guardi Guedj et Toursène regardaient le ciel.

Or, c'était le temps de la pleine lune. Elle venait de franchir la ligne de l'horizon alors que le soleil n'avait pas atteint encore la fin de sa course. Si bien que l'on voyait, séparés par toute la voûte du firmament, l'un des astres gravir et l'autre descendre l'espace céleste. Et vint l'instant où ils atteignirent la même altitude, où ils furent en équilibre, en suspens, de chaque côté de la terre nue. Ils avaient même dimension, même couleur. Leurs disques sanglants semblaient alors encadrer pour l'éternité le plateau de Kalaktchekane.

Et puis, suivant leur propre cours, le soleil prit la teinte du feu, et la lune celle de l'or. Il sombra dans son prodigieux abîme et elle s'éleva dans le royaume de la nuit.

Le paysan voûté dit avec reproche à Toursène :

- Le riz et le thé vont être froids pour notre hôte.

- Tu as raison, lui dit Toursène.

Et, à Guardi Guedj :

- Excuse-moi, Aïeul de Tout le Monde. J'avais l'esprit absent.

Ils commencèrent leur repas. Le paysan s'en alla.

- Tu as là un bon serviteur, dit Guardi Guedj.

- Oui, dit Toursène. Et Mokkhi, son fils, sera un jour un bon *tchopendoz*.

Pour l'heure, il sert de *saïs* à mon Cheval Fou.

Soudain, les mets semblèrent odieux à Toursène. Il s'arrêta de manger.

- Tu as bien vu pourtant le ciel, dit Guardi Guedj. Rien ne reste en balance

dans le monde. L'un s'élève et l'autre descend.

- Oui, dit Toursène en serrant les poings. Oui, mais le soleil, lui, demain, remontera.

- Nous aussi, peut-être, dit Guardi Guedj.

La lune couvrait le plateau de toute sa lumière. Au fond d'une mesure, dans le misérable village de Kalaktchekane, se mirent à résonner en sourdine un tambourin et une damboura ¹.

1. Sorte de guitare rudimentaire (N. D. A.).

IV

LE JOUR DE GLOIRE

Les trompettes de cavalerie sonnaient.

Le ciel était pur, et chaud le soleil, et bonne la brise qui arrivait des monts enveloppés de neige. Sous le souffle des cimes ondulaient, ruisselaient, claquaient, dansaient, chantaient drapeaux, étendards, fanions, oriflammes plantés tout autour du terrain plat de Bagrami, dans le voisinage de Kaboul. A six mille pieds d'altitude, allait se jouer le premier *bouzkachi* du Roi.

Le champ était très vaste mais sans démesure. Les cavaliers ne pouvaient pas s'échapper et s'évanouir pendant des heures au fond d'espaces informes, ainsi qu'ils avaient coutume de le faire dans leurs steppes natales. Ici, les spectateurs étaient assurés de ne point perdre de vue leurs galops et leurs combats.

Au nord, les maisons d'un village en torchis, fraîchement repeintes de tons roses et bleus semblaient une enluminure sur le fond des montagnes. A l'ouest s'étirait une longue muraille. A l'est, une file de camions bariolés aux teintes les plus éclatantes formait une autre paroi. Enfin, vers le midi, juste derrière la route, s'élevait une colline. Tout cela, mur, camions, toits plats des maisons, replis du sol - tout était recouvert et comme submergé par un flot d'étoffes lâches - tuniques, braies, franges de ceintures, pans de turbans - qui bouillonnaient au gré de la brise. En vérité, on eût dit, à voir cette multitude, qu'il ne restait plus à Kaboul ni un jeune homme, ni un vieillard, ni un enfant.

Les trompettes sonnaient.

Leur chant aigu, joyeux et aussi ailé que le vent, tenait en alerte des milliers et des milliers de gens qui, pour la plupart, avaient fait à pied, le matin, dans la poussière, les quatre lieues qui séparaient la capitale de Bagrami. Et il en venait toujours d'autres. Des colonnes poudroyantes, traversées de rais de soleil, suivaient et précédaient leur cheminement. Quand, enfin, ils touchaient à la colline, située au sud de la route, leur soif était grande. Ils allaient tout de suite vers les *tchaikhana*s éphémères ou bien vers les tréteaux chargés de raisins, de melons, de pastèques et de grenades que les marchands astucieux avaient dressés la veille. Les moins pauvres appelaient à grands cris l'un des *batchas* qui circulaient à travers la foule avec des narghilés pour l'usage desquels on payait bouffée par bouffée.

Les trompettes sonnaient.

Face à la colline, de l'autre côté de la route, qui en longeait la base, trois pavillons de toile gaie et de bois clair, construits côte à côte à l'occasion de la fête, empiétaient sur le terrain de jeu. Le peuple, tout imprégné de souvenirs

nomades, leur donnait le nom de grandes tentes.

De hauts dignitaires afghans, vêtus à l'européenne et coiffés de *koulas*, occupaient l'observatoire de droite. Les étrangers d'importance emplissaient la tente de gauche. Par contre, dans la tente centrale où un grand fauteuil cramoisi se dressait juste au milieu, il n'y avait encore personne. Elle était réservée au Roi.

A travers cet espace vide, les visages aux bonnets d'astrakan se tournaient sans cesse vers les hôtes étrangers. On comptait, parmi ceux-là, des hommes qui personnifiaient le savoir, la richesse et la force des nations les plus puissantes du monde. Ces ambassadeurs, ces officiers, ces savants, ces chefs de mission ne retenaient pas les yeux des Afghans. Ils s'arrêtaient, incrédules et fascinés, sur les femmes qu'ils voyaient là. Car, dans l'immense flot humain répandu autour du plateau, il était impossible d'en trouver une seule, hors de ce mince réduit.

Même sous le *tchador* qui ensevelit des cheveux aux chevilles, et le triple voile qui étouffe le visage, aucune femme, que ce fût au nord ou au sud de l'Hindou Kouch et fût-elle de la naissance la plus misérable ou la plus illustre, ne devait, ne pouvait assister à un spectacle public, fût-il entré dans la tradition et le sang d'un peuple.

La paysanne des steppes n'avait jamais vu, siècle après siècle, le jeu dont parlaient, déliraient, vivaient son père et ses frères, son mari et ses fils. Et quand ce jeu avait enfin atteint la capitale et se donnait à la gloire du Roi, tous ses sujets et jusqu'aux mendiants de Kaboul étaient conviés à s'en réjouir, mais pas la Reine, son épouse. Les dignitaires afghans, pensifs, écoutaient parler haut et rire aigu les femmes étrangères aux cous et aux bras dénudés.

Les trompettes sonnaient. Les oriflammes dansaient.

Deux soldats passèrent devant les tribunes d'honneur. Ils traînaient la dépouille sans tête d'un grand boue. Des coulées de sang filtraient du cou tranché. Sur le toit des villages, sur le faite des camions, sur le flanc de la colline courut la même clameur avide et rauque. Les femmes étrangères poussèrent de petits cris.

Les soldats déposèrent la masse velue dans un trou à fleur de terre, creusé juste en face et à faible distance du fauteuil cramoisi toujours vide. Sur la gauche de ce trou et très près, lui aussi, de la tente royale, brillait, tracé à la chaux vive, le but, le *Cercle de Justice*. Et plus près encore, le long des trois pavillons d'honneur, béait un fossé vaste et profond, aux parois bétonnées presque verticales, destiné à protéger le souverain et ses hôtes. Ainsi l'avaient prescrit les conseillers venus des steppes. Ils savaient, eux, que, une fois possédés par les démons de leur jeu, les *tchopendoz* mongols ne tenaient plus rien ni personne pour sacré - pas même le Roi, en l'honneur de qui, pourtant, ils allaient risquer leurs os.

Les trompettes sonnaient plus haut, plus clair. Un tourbillon de poussière s'engouffra sous les dais rayés de blanc et de rouge. Sur la route, derrière les pavillons, une file de voitures s'arrêta.

Des armes cliquetèrent. La foule acclama. Et Zaher Chah, escorté de sa suite, pénétra sous la tente royale. Grand, mince, racé, vêtu à l'européenne avec, sur la tête, une *koula* de l'astrakan le plus précieux, il alla lentement jusqu'à la balustrade.

Alors, sur le plateau encadré de soldats casqués, de lanciers à cheval dont les armes portaient à leur pointe des fanions écarlates, cerné de masses humaines, de couleurs, de rumeurs, baigné d'air et de lumière, dominé par les chaînes des grandes montagnes afghanes, se mit en marche la parade qui préludait *au bouzkachi* royal.

Au fond de la plaine, du côté où se trouvait le village azur et rose, une troupe de cavaliers, à peine visible, s'ébranla pour avancer, avec une lenteur solennelle, vers la tente du souverain. En tête venaient trois trompettes formés en triangle, et de leurs cuivres, une marche joyeuse et vive comme un pas de jeune fille s'envolait vers le ciel. A quelques pas, retenant son pur-sang arabe avec une superbe aisance, chevauchait seul un jeune colonel, parent du souverain, qui avait la charge de diriger et contrôler toutes les péripéties du jeu. Plus loin, venaient côte à côte trois cavaliers chenus mais qui avaient de la selle une telle habitude qu'ils s'y tenaient comme sur un coussin moelleux. Chacun d'eux avait amené l'une des équipes rivales. Chacun d'eux était le chef de *bouzkachi* de sa province : Maimana, Mazar-Y-Cherif, Kataghan, les seules dans l'Afghanistan où, par tradition immémoriale, les bêtes étaient assez résistantes, rapides, entraînées et les hommes assez adroits et vigoureux pour se mesurer devant le roi.

Les chefs de *bouzkachi* étaient vêtus de *tchapanes* en soie verte à rayures blanches.

Derrière eux arrivaient les trois équipes, fortes chacune de vingt cavaliers, déployées sur une seule ligne, un seul front. Pas à pas, lente foulée par lente foulée, grandissaient et prenaient leur taille et leur relief véritables soixante *tchopendoz*, les meilleurs, les plus célèbres des steppes, choisis à travers cent épreuves épuisantes et sauvages, montés sur les plus beaux chevaux des Trois Provinces.

Les *tchopendoz* n'étaient point, ce jour-là, habillés ainsi qu'à l'ordinaire, de *tchapanes*. Chaque équipe avait son costume propre, conçu pour le *bouzkachi* royal. Ceux du Kataghan portaient des blouses blanches à raies vertes, enfoncées dans de larges braies gris fer qui disparaissaient dans des bottes noires montant au-dessus du genou. Sur ceux de Mazar-Y-Chérif, les justaucorps et les culottes étaient couleur de rouille et les bottes en cuir fauve ne venaient qu'au mollet. Quant aux cavaliers de Maïmana, ils étaient chaussés de la même manière mais leurs casaques, d'un marron foncé, étaient plus courtes et plus amples. Sur leur dos s'étalait, comme une étrange étoile, la peau écartelée d'un agneau d'astrakan blanc. Sur la tête, les *tchopendoz* avaient tous une toque bordée de fourrure grossière, à coiffe pointue qui, selon les équipes, était de haute laine ou de peau brute.

Ainsi vêtus, ainsi ornés et portés par des bêtes splendides dont les robes

avaient toutes les nuances, depuis le noir le plus pur jusqu'au blanc sans tache, les soixante héros des steppes, cravache au poing, étirés sur une seule ligne, traversaient lentement derrière les trompettes qui ne cessaient de sonner et derrière leurs vieux chefs, toute la largeur du terrain de Bagrami.

Chacun de leurs visages semblait buriné dans le bois, ou découpé dans le cuir les plus rudes. Hâle jaune, lèvres cruelles, pommettes violentes, et les yeux effilés des oiseaux de proie.

La ligne des soixante *tchopendoz* arriva en face de la tente royale. Les cavaliers arrêtrèrent leurs chevaux et se redressèrent sur leur selles.

A gauche, vingt blouses blanches et vertes.

Au centre, vingt justaucorps couleur de rouille.

A droite, vingt casaques marron, frappées d'une étoile irrégulière d'astrakan blanc.

Kataghan.

Mazar-Y-Chérif.

Maïmana.

*

Parce qu'on le tenait pour le meilleur *tchopendoz* de sa province, Ouroz était placé au centre des gens de Maïmana. Mais quoique épaulé, prolongé sur sa droite et sur sa gauche par une haie de torses dont chacun lui était familier jusque dans son odeur au combat, Ouroz, habillé de la même casaque, coiffé du même bonnet et aussi pétrifié que ses compagnons, Ouroz avait le sentiment d'être en dehors, au-dessus d'eux et comme nourri d'un autre sang. Leur satisfaction brute, leur vanité comblée, ne lui inspiraient que dégoût. Quoi ! il suffisait à leur gloire de parader tels des singes savants. Une gloire à soixante. « Ne serions-nous que deux, ce serait encore un de trop », pensait Ouroz.

Debout, la main droite à sa *koula* d'astrakan gris, Zaher Chah saluait les cavaliers. Près de lui, contre la balustrade, reposait l'étendard que le vainqueur, l'ayant reçu de ses mains, ramènerait pour un an dans sa province.

« Il est à moi », se dit Ouroz. Et il crut voir le torse et le visage de Toursène ombragés, effacés par les plis d'un trophée comme jamais n'en avait connu la steppe.

Zaher Chah prit place dans le fauteuil cramoisi. Le rictus qui servait de sourire à Ouroz découvrit ses dents aiguës. C'était la fin des singeries. Le premier *bouzkachi* royal commençait.

*

L'engagement fut d'une grave lenteur. En silence et pas à pas les soixante cavaliers enveloppèrent le trou qui contenait la bête sacrifiée. Quand ils s'arrêtrèrent, elle était cernée d'un anneau compact. Chaque tiers du cercle

portait la couleur d'une équipe : le blanc et vert du Kataghan, le marron de Maïmana, la rouille de Mazar-Y-Chérif. Cette étrange et immense corolle, poussée à fleur de terre, demeura un instant tout à fait immobile.

Puis, d'un seul coup, les lanières lestées de plomb se levèrent comme un peuple de reptiles sifflants au-dessus des bonnets de fourrure, un hurlement d'une sauvagerie démente, alliage de toutes les clameurs, déferla sur le plateau et la dépouille animale fut recouverte par la masse des hommes et des bêtes. Par une transformation si soudaine que personne n'en avait pu saisir l'instant, la troupe ordonnée et solennelle n'était plus que tumulte, frénésie, prodigieux tourbillon. Huées, invectives, menaces inarticulées. . . Cravaches qui cinglaient, déchiraient naseaux et visages. . . Flux et reflux. . . Chevaux cabrés de toute leur hauteur sur l'enchevêtrement des corps et des poitrails. . . *tchopendoz* accrochés, suspendus au flanc de leur monture, le front dans la poussière, les ongles griffant, raclant le sol pierreux, afin de trouver le bouc décapité, et le saisir, et l'arracher. Mais à peine l'un d'eux y avait-il réussi que d'autres mains, aussi féroces, aussi puissantes, lui dérobaient la carcasse. Elle passait et repassait par-dessus l'encolure des chevaux, devant leurs yeux, sous leur ventre et retombait à terre. Alors, comme du fond d'une onde bouillonnante, surgissait un flot nouveau de poitrails, de crinières, de bonnets, de cravaches qui dispersait le précédent et à son tour devenait une haute lame, faite d'étoffes, de corps, de coups, et sur elle-même enroulée.

Seul, un cavalier qui portait sur son dos l'insigne en astrakan blanc de Maïmana, échappait à la frénésie. Il se tenait juste au bord de la mêlée, effleuré par elle, mais de manière à ne pas être aspiré par l'appel, le souffle du tourbillon.

« Les voilà plus enragés encore que chez nous », pensait Ouroz en suivant de ses yeux cruels l'assaut qui affrontait les *tchopendoz* de la steppe sur le haut plateau de Bagrami. « Et ici, comme là-bas, cette rage n'est que force en vain dissipée. Ici, comme là-bas, celui qui finira par s'enfuir avec le bouc sera rejoint sans tarder. »

Ouroz fit reculer Jehol. Le tourbillon reflua de leur côté.

« Et ils le savent tous aussi bien que moi », se dit Ouroz.

Il suivait du regard les chocs et les soubresauts, les avancées et les reflux, les creux et les crêtes - où ces dizaines de cavaliers se débattaient, pris au même piège et au même délire et dont l'odeur, mêlée à celle de la poussière, devenait plus âcre d'instant en instant.

Et Ouroz pensa :

« Je me trompe. Ils ne savent plus rien. »

Déjà les vêtements d'apparat étaient souillés de sueur, d'écume, de sang. Et déjà les visages qui jaillissaient entre les épaules des hommes et les crinières des chevaux, maculés par l'argile du sol et les sillons des cravaches, masques dilatés et figés dans un étrange rictus de tourment et de bonheur, n'exprimaient plus rien que l'instinct de violence, dénudé à l'extrême.

Et Ouroz se dit encore :

« Eux, ils jouent pour jouer. . . Moi, c'est pour gagner. »

Il dut à ce moment et d'un geste brusque retenir Jehol qui s'était porté en avant. L'étalon secoua la tête. Ouroz lui caressa lentement l'encolure. Et dit à mi-voix :

- O Jehol, tu voudrais jouer toi aussi. . . Pas encore. . . Tu dois apprendre à te garder pour la seule victoire, la dernière. Cela est difficile quand le sang est noble. . . Je m'en souviens. . .

Ouroz continuait de surveiller chaque ondoisement, chaque pli et ressac de la mêlée toujours plus furieuse. Et d'autres luttes passaient devant le regard de sa mémoire et il y voyait un tout jeune homme, coiffé d'un simple turban, parce qu'il n'avait pas droit encore à la toque du *tchopendoz*, dépasser en acharnement et en rage tous les cavaliers.

- Et c'était moi, ô Jehol, dit Ouroz à son étalon.

Pour un instant il ressentit et regretta cette violence brute, cette barbare félicité qui se repaissaient d'elles-mêmes et sans raison ni objet donnaient au sang des hommes tout son feu.

Jehol, à nouveau, se porta en avant. Ouroz le retint d'une main si cruelle que l'étalon se dressa de toute sa hauteur pour hennir. Une expression impitoyable accusa chez Ouroz la saillie des pommettes et le creux des joues. Ce n'était pas une bride ou un mors, qui lui avait enseigné à jouer, comme il le devait et selon ses moyens, le jeu du *bouzkachi*. Mais la leçon de Toursène.

« Quand Allah refuse la puissance aux bras et aux épaules, il compte sur la cervelle du cavalier. »

Ces mots, après tant d'années, couvraient le tumulte sauvage. Et la voix de Toursène, pesante, insultante, ajoutait comme elle l'avait fait autrefois, aux paroles dites, les paroles pensées.

« Pauvre avorton que tu es, regarde mon corps. Et regarde le tien. Pourquoi prétends-tu courir le jeu à ma façon ? »

Humiliation atroce. Et combien profitable.

- J'ai compris, j'ai tout compris alors, dit Ouroz sans savoir s'il s'adressait à l'étalon, à lui-même ou à son père.

Un élan furieux et confus déplaçait vers lui le tourbillon des hommes et des chevaux. Il obligea encore Jehol à reculer. Et parla de nouveau.

- C'était moins aisé, dit-il, que de se faire piétiner, écraser, déchirer. . . comme ceux-là. . .

Ouroz aspira profondément l'air du haut plateau qui portait pour la première fois une odeur de sueur, de cuir vivant, de peau blessée, l'odeur du *bouzkachi*. Il se souvint des rires et du mépris qui avaient accueilli d'abord son refus obstiné du combat en troupeau. Il avait passé outre, ménagé ses muscles et son souffle, guetté comme un loup, comme un faucon, l'instant propice, le cavalier solitaire près du but et alors, frais, sur un cheval dispos, maître de ses nerfs, forcé, attaqué, gagné, gagné, gagné. Toujours. Partout. Rieurs et insulteurs s'étaient tus depuis longtemps. Sa prudence était entrée dans sa gloire.

Les cuisses d'Ouroz pressèrent brusquement les flancs de Jehol. Ses paupières frémirent sur les yeux aigus qui ne cessaient de surveiller le combat. La mêlée avait reflué du côté des tribunes.

« Ils n'en finissent pas aujourd'hui, se dit Ouroz. D'autant plus enragés qu'ils sont sous le regard du Roi. » Dans le même instant il se dit :

« Ce regard il est sur moi également, sur moi, qui me tiens en retrait, bien à l'abri, semblable à un chien chétif, effrayé de la meute. A Maïmana, à Mazar-Y-Chérif, au Kataghan, cela ne tromperait personne. On y sait qui je suis. Mais pour tous ceux-là, les princes, les notables, et les seigneurs étrangers venus des terres les plus lointaines, pour le Roi, qui donc est Ouroz ? Un couard et c'est tout. »

La main d'Ouroz se crispa furieusement sur le manche de sa cravache. Un seul coup et il disparaissait au plus épais du tourbillon. Il porta la lanière à sa bouche et en mordit le cuir. Il ne céderait pas à une fausse honte. Il mènerait son jeu à sa manière. Et quand il jetterait dans le Cercle de Justice le trophée pour lequel se déchiraient ces imbéciles et que jaillirait de sa gorge le cri le plus beau du monde : « *Hallal ! Hallal !* » alors et les étrangers et les princes et le Roi seraient bien forcés de le reconnaître.

« Patience, patience ! dit Ouroz à Jehol qui, pourtant, ne bougeait plus. L'un d'eux va s'échapper, je le sens. »

Quelques instants plus tard il crut que c'était fait.

Au cœur de la mêlée, l'un des joueurs surgit, accroché contre sa monture dressée à la verticale et, par-dessus la crinière, il brandissait la carcasse du bouc, déjà vidée à moitié de sang et de substance. Vingt démons aux traits tordus par le désir et l'effort, les bouches déchirées par leurs hululements, le cernèrent aussitôt sur leurs bêtes cabrées, et chacun d'eux tendait vers lui des mains pareilles à des serres énormes. Mais le cavalier qui tenait la dépouille velue était si grand et son cheval si haut que les autres ne pouvaient atteindre la proie. Ils lacéraient, assommaient en vain du tranchant ou du pommeau de leurs cravaches, les poignets, la figure du géant. C'était Maksoud le Terrible, célèbre entre tous les *tchopendoz* de Mazar-Y-Cherif pour sa force légendaire, sa taille immense, sa vaste fortune et ses chevaux superbes.

« Maksoud ne lâchera point, Maksoud passera ! » se dit Ouroz, sans s'apercevoir - tellement l'attente lui était insupportable - qu'il faisait veeu pour la brute, le fils de riche dont il détestait le nom plus que tout au monde.

Il conseillait, dirigeait, ordonnait en esprit :

« Va, va Maksoud, frappe, frappe donc de ton poing gauche. . . Tu es si fort que tu dois jeter bas les deux qui te serrent de plus près. Puis rabats ton cheval. Et frappe encore. Et saute, et troue, perce et passe ! Va Maksoud, va donc ! »

Le colosse trop lent, trop lourd sans doute, ne manqua la manoeuvre que d'un instant. Et de cet instant les démons qui l'entouraient profitèrent. Dix bras s'accrochèrent aux siens, dix à la bride, à la crinière de son cheval. Le poids de ces grappes humaines fit retomber Maksoud à la hauteur des autres. Il disparut

sous les assauts.

« Enfant de truie ! Cerveau de mulet, tout est à reprendre », gronda Ouroz. En même temps il pensa : « Toursène, à ta place. . . »

Il revit - comme il l'avait vu tant de fois - son père dressé sur la vague des bonnets fourrés, des crinières sauvages et des cravaches crépitantes, le défi et l'outrage à la bouche, le bouc décapité au poing, et qui, lui, toujours, faisait sa trouée. Et la vieille et brûlante admiration lui emplit le cœur. Et, impossible à supporter, la souffrance d'être fils du grand Toursène, de point l'égaliser. Et Ouroz se dit :

« Mais lui, toujours, il a eu un Jehol. »

Et tout de suite après :

« Mais en ce jour, j'en ai un aussi. Alors. . . »

Sans le savoir tout à fait, il avait obligé son étalon à reculer, à reculer encore. Sans le savoir tout à fait, les reins tendus, les genoux frémissants, il s'était penché sur l'encolure, ses yeux étroits réduits à une fente pour mieux situer du regard la sombre tache poilue qui passait et repassait de main en main entre les flancs des chevaux, devant leurs naseaux et sous leurs ventres.

Le hululement solitaire d'Ouroz résonna tout à coup, aigu et long comme celui du loup en chasse. Jehol, poussé de l'éperon et de la cravache, se rua vers la mêlée. Aucun des *tchopendoz* ne s'attendait à cet assaut par-derrière, à ce coup de bélier, de boulet. Ouroz fendit leur masse d'un seul élan et, parce qu'il avait visé juste, se trouva à portée de la dépouille sans tête. Il s'en saisit au vol, l'arracha et, ainsi qu'il l'avait exactement calculé à l'avance, fit cabrer, volter Jehol et, à travers la brèche mal refermée encore, s'échappa.

Aussitôt résonna derrière lui le galop effréné de la poursuite. Et Ouroz sut que, malgré l'excellence de Jehol, il serait rejoint. Il ne pouvait pas ne pas l'être. Même s'il arrivait avant tous au premier mât que devait contourner la dépouille du bouc, il trouverait fatalement sur son chemin, en sens inverse, vers le deuxième poteau, les cavaliers qui auraient coupé au plus court. A quoi bon alors se dépenser, s'épuiser dans une course inutile, stupide ? Il venait de faire éclater sa valeur à tous les yeux. Cela devait suffire. Il fallait maintenant ralentir le train, abandonner le bouc après un simulacre de lutte et reprendre le guet jusqu'au détour le plus favorable. Ainsi le voulait l'exigence de la victoire. Mais une autre, plus ancienne, habitait maintenant Ouroz. Il s'était appliqué à la maîtriser, la dompter à jamais par vingt ans de dressage. Or, pour lui avoir accordé un seul instant de répit, de pouvoir, il sentait que la violence de sa jeunesse - pareille à une fronde soudain libérée, le lançait, malgré lui, droit en avant, comme une pierre aveugle. Au lieu de retenir Jehol et laisser à d'autres, avec la carcasse du bouc, les accrochages, les assauts, la fatigue, les blessures, Ouroz, cravache suspendue par la lanière à ses dents serrées, la viande et la toison chaudes coincées entre la selle et la cuisse, poussait des genoux, de l'éperon et de sa clameur l'étalon dont il partageait la furie et le bonheur de courir.

Quelle délivrance que de rejeter soudain hors de soi attente, patience,

prudence, calculs mûrement réfléchis et ne plus être, muscles, nerfs et sang, que vitesse, acharnement et passion.

- Va Jehol ! va mon prince, va mon roi. . . Nous sommes les plus rapides, nous sommes les plus forts !

Ainsi criait, ainsi chantait Ouroz d'une voix qui n'était plus la sienne, mais celle d'un démon resurgi des limbes et qui, tout-puissant, l'emportait.

Et Jehol arriva le premier à la hauteur du mât. Et parmi les *tchopendoz* du Kataghan qui, plus petits et légers que les hommes de Mazar-Y-Chérif ou de Maïmana, et montés sur des chevaux plus fins et plus prompts, ressemblaient, sous leurs casaques blanches rayées de vert, à un essaim de guêpes, parmi ceux-là même, les plus rapides ne suivaient Ouroz que de loin. Il fit au galop le tour du mât, et agita la dépouille comme un étendard, pour bien montrer aux chefs de *bouzkachi* des trois provinces, au délégué du Roi, à la foule enfin que le bouc avait franchi la première étape. Après quoi, la carcasse écrasée de nouveau sous sa cuisse, il piqua vers l'ouest, pour essayer d'atteindre l'autre mât, distant d'une bonne lieue.

Là, Ouroz vit venir à sa rencontre ceux des cavaliers qui, plutôt que de s'acharner à une poursuite vaine, avaient préféré lui couper le chemin du retour. Ils étaient vingt pour le moins.

Quelle espérance Ouroz pouvait-il avoir de traverser la meute qui se rabattait sur lui ? Il essaya pourtant. Et comme si la dépouille, molle, mouillée, sanglante, dont il sentait la toison contre sa cuisse, lui était devenue plus précieuse que sa propre existence - il mit au service de cette peau velue d'où suintaient la graisse et les entrailles, tout ce qu'il savait, tout ce qu'il était : l'agilité, la rapidité surprenante qu'il avait au temps de sa jeunesse et qu'il gardait intactes, la force durcie, serrée de l'âge mur, un art sans égal d'acrobate, l'expérience méditée, nourrie, enrichie dans chaque épreuve par trente années de jeu et enfin cette ardeur enivrante, qui, en ce jour, soudain, le portait. Les trois vieux chefs de *bouzkachi*, à le regarder faire, hochaient la tête et caressaient leurs barbes grises avec admiration. Jamais ils n'avaient vu Ouroz jouer de la sorte, et dans leur longue mémoire, ils ne se souvenaient pas d'un joueur aussi étonnant. Il chargeait, se dérobaient, feignait, fuyait, revenait, glissait entre ses adversaires. Il jetait bas les uns, échappait aux autres. Tantôt couché sur le flanc droit de son étalon et tantôt sur le gauche ou tout droit contre son encolure quand il était cabré, ou invisible sous son ventre, il défiait les attaques, déjouait les ruses et sans jamais lâcher le bouc, allait de l'avant. Jehol l'aidait d'une façon merveilleuse. Ce n'était pas seulement par la vitesse et la force qu'il l'emportait sur les meilleurs chevaux, mais davantage encore par son intuition et son intelligence du jeu. Il ne se contentait pas d'accomplir chaque volonté, chaque indication d'Ouroz. Il dépassait toujours, de son maître, la meilleure espérance. En puissance comme en habileté. En choc, détente comme en esquivé, feinte astucieuse, ou crochet imprévu. Mieux encore. On eût dit que, souvent, il ne suffisait plus au cheval de satisfaire les désirs d'Ouroz dans toute leur exigence. Ou même de les deviner, de les

prévenir. Il inventait les passes. Il jouait pour lui-même et par lui-même. Et d'un infaillible instinct.

« Tu es un grand *tchopendoz*, ô Jehol ! » pensait alors Ouroz.

Mais les feintes, si elles leur permettaient de s'échapper, les obligeaient aussi à ralentir, à détourner leur course. Le gros des cavaliers les rejoignit pour les prendre à revers.

La clameur, le souffle de la horde étaient déjà sur eux. Il leur fallait percer dans l'instant même.

Qui donc eut le sentiment du point faible dans le rideau mouvant des adversaires qui leur barraient la route en avant et choisit le fragment de terrain tenu seulement par deux cavaliers et les moins redoutables ? Ouroz ? Jehol ? Les deux à la fois ? Ouroz n'eut pas à toucher l'étalon.

Les deux *tchopendoz* couraient à leur rencontre non pas de front, car leurs chevaux ne pouvaient pas arrêter, soutenir la charge d'une bête beaucoup trop vigoureuse pour eux et trop prompte, mais chacun d'un côté afin de saisir, d'accrocher Ouroz et sa monture. Ils atteignirent leur proie ensemble avec un hullement de victoire. Juste à ce moment Jehol se dressa tout droit sur ses sabots arrière, tourna sa tête hennissante vers l'ennemi de gauche et lui broya la main entre ses dents, tandis qu'Ouroz, comme détaché de l'étalon, levé sur ses étriers, frappait du manche de sa cravache l'autre *tchopendoz* en pleine poitrine et le désarçonnait.

« C'est moi encore qui porterai le bouc autour du second mât », pensa Ouroz.

Un mur de chair et de muscles surgit tout contre lui. Ouroz leva la tête et trouva, bien au-dessus des siens, les yeux de Maksoud le Terrible, fentes réduites à un fil, dans un visage si large et si plat qu'il semblait inachevé. Et les yeux de Maksoud - qui savait dans quel dédain Ouroz le tenait - exprimaient le sauvage bonheur d'une haine qui va s'assouvir. Avant que Jehol ait pu faire un mouvement contre le cheval qui bloquait son chemin et qui par la taille et la densité le valait, Maksoud abattit une paume énorme sur la nuque d'Ouroz, le souleva de selle comme s'il était un pantin de son, et, ayant saisi de sa main libre la carcasse du bouc, s'écria :

- Ah ! tu te décides enfin à jouer comme tout le monde ! Alors voilà, triste avorton.

Le géant laissa choir Ouroz, éperonna, fouetta sa monture et partit au galop dans la direction du mât. Vide, stupide, privé de tout sentiment, de tout réflexe, Ouroz regardait courir Maksoud. Une crinière effleura sa joue. Les yeux humides, étincelants, impatients de Jehol étaient fixés sur lui. Ouroz frissonna. Il avait été jeté - et de quelle manière - d'un cheval sans pareil. Il avait perdu l'honneur devant son étalon. . . Une autre pensée lui vint encore, plus atroce. . . Jamais Toursène. . .

Un bond de tout jeune homme le porta en selle. Ses éperons fendirent les flancs de Jehol. Sa cravache les lacéra. Il ne courait plus après le bouc, mais le sang de Maksoud.

Le géant n'était pas loin encore. Il avait dû se débarrasser au passage de trois cavaliers du Kataghan qui l'avaient l'un après l'autre accroché. Ils étaient petits, légers, mais violents et tenaces. Chaque rencontre avait pris du temps à Maksoud. Maintenant il filait droit vers l'ouest. Le rejoindre, Ouroz savait qu'il le pouvait sûrement. Son cheval, aussi puissant que le cheval poursuivi, était beaucoup plus rapide et lui, il pesait deux fois moins que Maksoud, et n'avait pas d'égal dans les steppes pour tirer d'une monture toutes ses ressources. Il eut vite dépassé tous les *tchopendoz* et respira mieux. Quand il atteindrait Maksoud, il devait être seul. Il ne fallait pas d'autres corps - hommes ou bêtes - capables dans la mêlée de gêner, d'amortir son exigence, sa rage de meurtre. . . Voilà, c'était fait. . . Plus personne de lui à Maksoud. . . Et la distance fondait. . . fondait. . .

Soudain il fut sur le point de retenir Jehol et de renoncer à la poursuite. Qu'allait-il faire, une fois Maksoud rejoint ? Le tuer comment ? A quoi pouvaient servir ses mains, sa cravache, contre le géant de Mazar-Y-Chérif ? Ah ! que n'avait-il un couteau, comme en portaient les *tchopendoz* aux temps anciens, impitoyables, quand il était permis de taillader les rênes et les sangles !

Cependant, Jehol forçait encore son galop. La proie était à sa portée. Il jouait de nouveau pour lui seul. Ouroz sourit de son rictus de loup. Jehol était l'arme la meilleure. Pour s'en servir il n'eut pas à penser. L'instinct le fit à sa place. Du côté droit - celui où il voyait Maksoud -, il libéra sa jambe, puis vida la selle, puis, tenu par un seul étrier, accroché à la crinière, et collé, aplati contre le flanc gauche de Jehol, il poussa dans l'oreille de l'étalon, au creux même, le cri plus strident, le plus dément qu'il put arracher à sa gorge. Un bond énorme enleva Jehol. Ouroz hululait, hululait sans répit. En même temps, il orientait cette charge de façon à prendre le cheval de Maksoud en biais pour que, à l'instant du choc, l'épaule de Jehol le frappât à la jugulaire de plein fouet, comme un boulet.

« Il tombera net et Maksoud avec lui, et son ignoble corps, paquet de gros muscles, sera piétiné, meurtri, déchiqueté, mis en pulpe à coups de sabots. »

Ainsi pensait Ouroz et son cri dans le tympan de Jehol se faisait toujours plus aigu.

Maksoud l'entendit. Il tourna la tête et lui, le Terrible, il prit peur. . . Ces naseaux et ces yeux dilatés, fous. Cette bête ensauvagée, enragée, qui venait sur lui, sans cavalier, de son propre élan, de sa propre fureur. . . Maksoud, pour amortir le choc, tendit le bras qui tenait la dépouille du bouc. Et ce bras était si lourd et large et dur qu'il dévia la course de Jehol. L'espace d'un instant. Mais dans ce même instant Ouroz se dressa sur sa selle et d'un coup de sa botte au talon effilé, brisa net le poignet de Maksoud.

Les doigts se détendirent. La peau du bouc leur échappa. Ouroz s'en saisit au vol, relança Jehol tandis que Maksoud considérait sa main tordue selon un angle étrange, impossible, et sur laquelle il n'avait plus de contrôle.

Ouroz porta le trophée autour du second mât. Au débouché, l'attendait à nouveau la meute des *tchopendoz*. Cette fois - sauf les blessés et les estropiés dont les chevaux erraient à travers le plateau et qu'appelaient à grands cris les *saïs*, - ils étaient tous devant lui. Tous dévorés par une passion qui touchait à l'extrême limite de la fureur. On arrivait à la dernière partie de l'épreuve. Désormais, celui qui détenait la dépouille, s'il avait la force, l'adresse ou la chance de toucher par n'importe quel trajet le Cercle de Justice, deviendrait le vainqueur du *bouzkachi* royal.

Et recommença la mêlée par où s'était ouvert le jeu. De nouveau la peau de bouc alla, flotta de main en main entre les chevaux cabrés, dans un tourbillon de hauts bonnets, de crinières, de cravaches, de faces couvertes de sueur, déchirées par les morsures du cuir et du plomb. Et un cavalier finit par s'échapper. Et ce n'était pas Ouroz. Et lui, comme tous les autres, il courut à sa poursuite. Et comme les autres, il fut de chaque chasse, charge, accrochage, assaut. La dépouille revenait entre ses doigts, était enlevée, revenait, s'échappait encore. Cela ne comptait plus pour lui. Il n'avait qu'un désir : frapper, frapper sans fin.

Poursuites et reculs, passes et crochets, rencontres singulières et chocs de masse, la troupe hurlante avançait tout de même vers la ligne de chaux vive qui cernait le but. Ils l'aperçurent enfin qui brillait au soleil. Un *tchopendoz* de Maïmana dans cet instant avait le trophée. Il tenta sa chance, essaya de percer. Un cavalier du Kataghan surgit sur son flanc, arracha le bouc, et continua au galop dans la même direction. Encore quelques foulées, et il serait à portée du Cercle de Justice. Mais, sur son chemin, un cheval démonté qui courait au hasard lui fit perdre quelques secondes par le détour auquel il l'obligea. Quand il en sortit, une douzaine de *tchopendoz* lui interdisaient le but. Il entendit le galop de ceux qui voulaient l'envelopper, le priver de sa proie. Il ne pouvait pas, il ne pouvait pas l'accepter, ayant été si près de la victoire. Il piqua droit devant lui, arriva face aux tribunes. La horde le talonnait. Comment lui échapper ? Sauter par-dessus le trou béant qui protégeait les grandes tentes ? Les invités d'honneur virent si bien dans les yeux élargis et hagards se lever ce désir qu'ils se tassèrent sur les gradins. Au dernier moment, le cavalier à la tunique blanche rayée de vert sentit que l'ampleur du fossé défiait toute espérance et que le bond le mieux conduit réussirait seulement à faire, contre la paroi de béton, éclater ses os. Alors, il galopa le long de l'obstacle, la troupe entière des *tchopendoz* derrière lui. Au vent de leur course, à leurs visages, à leurs cris, les gens des tribunes sentirent que, s'ils l'avaient pu, ces cavaliers des steppes eussent piétiné leur Roi lui-même pour un lamentable chiffon velu.

Quand le *tchopendoz* poursuivi eut dépassé la file des pavillons d'honneur, il se trouva devant une muraille de camions couverte d'hommes sur qui flottaient comme des milliers d'ailes les pans de leurs turbans agités par la

brise. Il n'y avait que deux issues pour le Kataghani : sur sa gauche, la bordure du plateau où il ne pouvait manquer d'être acculé contre les lourds véhicules et, sur sa droite, un étroit et bref passage qui menait à la route de Kaboul. Il y déboucha. Elle était occupée dans toute sa largeur par le convoi royal. Le Kataghani passa entre les rangées de voitures, sauta par-dessus la dernière file et se trouva devant la colline qui, au bord du plateau, était chargée d'un peuple immense et semée de baraques, de tentes, d'éventaires, d'énormes samovars en cuivre.

Le *tchopendoz* ne prit pas le temps de réfléchir. Un appel d'éperon, un sifflement de cravache et son cheval s'enfonça dans la foule. Les autres cavaliers n'avaient pas hésité davantage. La charge balaya la colline. Fruits, samovars, éclats de bois, turbans, sandales volèrent dans son sillage. Pour les hommes, ceux que les chevaux ne touchaient pas, les fuyards les renversaient. La clameur suspendue sur la colline - faite de cris d'épouvante et de hululements inhumains - semblait la plainte de la terre et du roc.

Ouroz n'était pas de la horde.

Sa rage brute, avait-il eu le temps de l'épuiser ? Ou bien était-ce d'avoir reconnu le visage en haut relief sur fond de velours rouge ? Devant la tente royale, Ouroz se trouva subitement rendu à lui-même.

Il modéra l'allure de Jehol d'une main savante et quand toute la troupe des *tchopendoz* s'engouffra dans le passage qui menait à la colline, il ne la suivit point.

Là-bas, prise de terreur, la foule hurlait, hurlait. Ouroz tourna bride. Dans le désordre où des milliers et des milliers d'hommes s'entrechoquaient au hasard, il n'y avait aucune chance pour personne de rattraper le Kataghani. C'était au pied de la colline qu'Ouroz devait l'attendre, le surprendre, embusqué derrière la ligne des tentes d'honneur et le fossé qui les couvrait.

Le détenteur du bouc était obligé de passer là, à sa portée, pour gagner le cercle, tout proche, de chaux étincelante.

Aux alentours, il n'y avait qu'un *tchopendoz* énorme, le bras soutenu par une écharpe rouge et qui faisait aller et venir sa monture sans but, en spectateur : Maksoud.

« Terrible pour personne », se dit Ouroz avec indifférence.

Il était revenu à son état habituel. Les hommes ne représentaient pour lui que les éléments du jeu. Il se courba sur l'encolure de Jehol et l'incita d'un effleurement à se tenir prAt.

Et tout se passa comme il l'avait prévu. Le Kataghani dévala sur la route de Kaboul, la franchit d'un bond, fonça vers le but. Ouroz jaillit de son embuscade et avant que le cavalier n'eût compris qui était l'assaillant ni d'où il sortait et avant que le premier des autres *tchopendoz* ait eu le temps de le rejoindre, l'épaule de Jehol heurtait d'un coup terrible la monture du Kataghani. L'homme à la blouse rayée de vert chercha à revenir en selle. Entre ces deux mouvements, Ouroz avait saisi le trophée et courait, seul, vers le but. Il l'atteignit, s'arrêta sur le bord éclatant du Cercle de Justice, leva haut le bras

qui tenait les restes du trophée. Il ébaucha le geste du lancer et le cri délirant d'*hallal*, déjà, était dans sa gorge. . . Alors, une main massive accrocha également la peau velue, une main qui sortait d'un justaucorps couleur de rouille, couleur de Mazar-Y-Chérif, la main gauche, intacte, de Maksoud. Elle ne fut pas capable de bloquer Ouroz, mais l'accompagna, le doubla dans le mouvement qui abattit la carcasse au milieu du but.

Il y eut un instant de désarroi, de silence. Et puis d'un même élan, les *tchopendoz* de Maimana, et ceux de Mazar-Y-Chérif, poussèrent leurs chevaux, meurtris, noirs de sueur, blancs d'écume, devant la tribune du roi. Et quarante cavaliers, tous ensemble, se mirent à interpeller avec des cris sauvages le souverain par-dessus la tranchée de béton. Et leurs cravaches sifflaient dans leurs poings. Ceux qui portaient les pourpoints couleur de rouille et ceux dont les casaques étaient marquées de la peau blanche en forme d'étoile exigeaient d'une même violence que la victoire leur fût attribuée.

- C'est nous qui avons gagné, hurlaient les *tchopendoz* de Maïmana. Le Mazar n'a fait qu'effleurer la carcasse et au tout dernier instant. Chien voleur ! Impudence effrontée !

- Honte et mensonge, clamaient les gens de Mazar-Y-Chérif. C'est le Terrible qui tenait vraiment le bouc. C'est sa main qui l'a jeté !

Les chefs de *bouzkachi* de chacune des provinces, vénérables par l'âge et par le rang, se défiaient de leurs fouets brandis. La poussière soulevée par les chevaux entraînait à flots épais dans la tente du Roi. A travers elle, il voyait les figures brutales, convulsées, déchirées, effroyables, masques de boue et de sang qui hurlaient défis, injures et blasphèmes.

Le Roi leva la main et tout fut silence. Et il dit :

- Selon la loi de justice, je décide le partage. Qu'un demi-honneur aille à Maïmana et un demi à Mazar-Y-Chérif. Et que reprenne le jeu.

*

Les *tchopendoz* attendaient. Il fallait quelque temps pour égorger un nouveau bouc et lui trancher la tête. Des cavaliers - les plus riches - employaient ce loisir à changer de monture. D'autres, pour étancher leur soif, mordaient goulûment dans la tranche de pastèque ou la grappe de raisin que leur tendaient leurs *saïs*. Certains, allongés, la bride passée au creux du bras, fumaient en groupe. Chaque chef de *bouzkachi* exhortait du haut de sa selle les gens de sa province à ne plus jouer comme ils venaient de le faire, en loups isolés, mais à oublier leur propre gloire pour celle de leur morceau de steppe et courir en équipe.

Ouroz, sur Jehol, se tenait à l'écart, tandis que Mekkhi bouchonnait l'étalon. Ses yeux étaient fixés sur les neiges des montagnes. Loin derrière ces crêtes, très loin, se trouvait le domaine d'Osman Bay. Juste ou pas juste, la décision royale ? Qu'importait ! Elle ne l'empêcherait pas de planter devant Toursène l'étendard du Roi.

Deux soldats passèrent, qui traînaient un bouc décapité.

*

La carcasse avait fait le tour des deux mâts. La mêlée se livrait à quinze cents pieds du but. Le cavalier qui s'en échapperait avec la dépouille avait le droit de tout espérer.

Ouroz surveillait le combat à bonne et juste distance. Il avait joué plus serré que jamais. Il s'était contenté d'enlever, sans péril ni gloire, le bouc à des cavaliers isolés, et, rejoint, n'avait jamais livré un combat véritable. A présent, il sentait venir, dans tout son corps, des étriers aux rênes, l'espèce de fièvre à froid qui le rendait si dangereux.

Ouroz voyait à la fois le village azur et rose qui arrêta au nord le plateau de Bagrami et les collines du sud couvertes d'étoffes flottantes et les gradins où siégeait Zaher Chah, parmi ses hôtes et les soldats et les policiers à pied ou montés, et jusqu'au ciel pur, léger, des montagnes, au fond duquel le soleil achevait sa course, plus brève à cette altitude que dans la plaine. En même temps, il ne perdait pas du regard, fût-ce pour une fraction de seconde, l'assaut le plus brutal du jour. Les *tchopendoz* savaient que, sans doute, il n'y en aurait pas d'autre.

Et Ouroz, comme cela lui était arrivé plus d'une fois, se demandait pourquoi ces mêlées ne duraient pas indéfiniment. Dans le flot des épaules, des poitrails et des croupes, tous les adversaires se valaient, tous leurs chevaux aussi. Et pourtant, toujours, l'un d'eux, tout à coup, trouvait la peau velue, se rétablissait en selle, se frayait un passage, repartait au galop. Qui donc, dans cette rencontre, serait celui-là ?

Fût-il de sa propre équipe, Ouroz était résolu à ne pas laisser vainqueur ce cavalier. Personne d'autre que lui n'avait le droit, en ce jour, de pousser la clameur sacrée : *Hallal ! Hallal !*

Et voici que la horde qui semblait à jamais enchevêtrée, enroulée sur elle-même, se fendit brusquement et un *tchopendoz* apparut dans le passage qu'il creusait en lançant son cheval à droite, à gauche, et frappant de toutes ses forces, de tous côtés. Une feinte, d'une adresse et d'une promptitude étonnantes, le dégagea de la dernière rangée qui le séparait de l'espace libre. Il jaillit soudain, collé, couché contre le flanc gauche de son cheval pour que la bête lui servît de masque, de couverture contre ses poursuivants, tandis que sa main libre traînait, au ras du sol, la veule chair velue. Il atteignit le terrain vide, qui s'étendait jusqu'au cercle tracé à la chaux et jeta son coursier vers le but avec un long cri inhumain dont la stridence était celle des victoires. Il suffit à Ouroz de lâcher les rênes.

Jehol était frais de nouveau. Le tumulte et les senteurs de la mêlée dont son maître l'avait frustré une fois de plus lui enflammaient le sang. Il donna toutes ses forces.

Le cavalier de Mazar-Y-Chérif, alors, pressa, d'une cravache impitoyable,

son cheval. Le but était si près. En vain. Le grand étalon était beaucoup trop rapide pour sa monture. En quelques foulées il fut à sa hauteur. Un galop frénétique les emporta côte à côte.

Et Ouroz exécuta enfin le mouvement pour lequel il se préparait depuis qu'avait commencé la poursuite : c'était la passe majeure, la plus belle et la plus difficile dans tout le jeu du *bouzkachi*. Au plus vif de la course, il bascula dans le vide et, retenu, prodige d'équilibre, par la cheville, à un seul étrier, il resta une seconde suspendu, les bras projetés devant lui. Il avait visé juste. Ses mains rencontrèrent la dépouille du bouc, l'agrippèrent et, leur vigueur multipliée par le poids et l'élan de la chute, arrachèrent, emportèrent le trophée.

Il ne restait plus à Ouroz qu'à se remettre en selle avec sa proie et courir au but. Ce rétablissement était familier à tous les *tchopendoz* d'élite. Ouroz passait pour le meilleur.

Subitement, comme il se redressait, il sentit qu'il perdait tout pouvoir sur ses muscles et flottait, maladroit, débile, impuissant. Il ne comprit pas d'abord. Un étonnement stupide s'empara de lui quand il se rendit compte qu'il était à terre, la face écorchée par les herbes sèches, traîné comme un paquet. . . Pourtant son pied tenait encore à l'étrier. Il lui suffisait d'y prendre appui, saisir la crinière de Jehol, se hisser. Mais entre le pied et le genou, il n'y avait plus communication, échange. C'était donc plus grave qu'une entorse, qu'une foulure, une atteinte aux ligaments ou aux muscles. Ouroz en avait connu plusieurs et, jamais, cela ne l'avait empêché de sauter à cheval et gagner. Quoi alors ? Et comment ? Et pourquoi ?

Ouroz n'eut pas le loisir de réfléchir plus avant. Jehol s'était arrêté net et la secousse avait libéré de l'étrier le pied d'Ouroz.

En même temps, dans son crâne, lui sembla-t-il, retentirent les sabots de dizaines de chevaux et une tempête de hurlements sauvages. Les équipes du Kataghan, de Maïmana et de MazarY-Chérif se jetaient ensemble sur la dépouille qu'il continuait à tenir.

« Je vais être réduit en viande inerte par la charge, se dit-il. Comme cette peau de boue. » Il ne pensa pas un instant à lâcher le trophée. Et il ne ressentit aucune crainte. Il n'avait peur de rien et surtout pas de la mort. « C'est la fin », pensa-t-il. Et encore : « Cela rappellera à Toursène le temps dont il est si fier, quand il n'y avait pas un vrai *bouzkachi* sans un cadavre de bon *tchopendoz*. »

La horde hululante, délirante, fondit sur Ouroz. Elle ne put l'atteindre. Jehol s'était placé au-dessus de lui et le gardait, à l'abri, entre ses jambes comme entre de frémissantes colonnes. De la croupe, du poitrail, des sabots, des dents, il le défendait. Et Ouroz serrait, plus qu'il ne l'avait jamais fait, la peau du bouc.

Cela ne pouvait pas durer longtemps. Ses doigts furent écrasés par les manches des cravaches. Des mains de cavaliers suspendus sous leurs selles passaient entre les jambes de Jehol, happaient Ouroz à la ceinture, aux cheveux, tandis que d'autres tiraient avidement sur la dépouille. Un

tchopendoz arracha le trophée exsangue, hirsute, vidé. Les autres se jetèrent devant lui.

Alors seulement Ouroz connut la honte de la défaite et sut qu'il lui survivrait. . . La plainte monstrueuse d'une sirène s'éleva quelque part, s'enfla, approcha. Une ambulance sur laquelle flottait le fanion du Croissant Rouge, emmena le *tchopendoz*. . .

Du côté du *Cercle de Justice*, une voix enrouée, enivrée, criait, folle de son propre cri :

- *Hallad ! Hallal !*

Ouroz cogna furieusement sur sa jambe rompue, pour que la souffrance l'empêchât de penser.

*

L'hôpital se trouvait aux abords de Kaboul, dans un grand parc plein de fleurs. Il était bien équipé. On y reçut Ouroz avec la sollicitude la plus vive. Le Roi avait fait savoir qu'il considérait les *tchopendoz* comme ses invités.

Dans la salle d'opération, l'interne de service, jeune chirurgien afghan qui avait étudié sous des maîtres français à la Faculté de Kaboul, informa Ouroz qu'il allait réduire sans plus attendre la fracture du tibia et la plâtrer.

«Tu retrouveras vite et complètement l'usage de ta jambe », lui dit-il.

Ouroz ne répondait rien, ne comprenait rien, ne croyait plus en rien. Il n'y avait place en lui que pour la honte. Une honte sans nom, sans mesure.

L'ambulance, les manipulations des infirmiers - jamais on n'aurait osé, dans la steppe, le traiter ainsi. Là-bas, accroché au cou d'un compagnon, il eût sauté sur une jambe jusqu'à son cheval et regagné sa maison ou sa yourte en cavalier, en homme. Un rebouteux serait venu, habillé d'un *tchapane* comme chacun, ou un guérisseur aux formules magiques et tout aurait eu lieu dans le secret, la décence. Maintenant, il était allongé sur une couchette en fer, aux formes barbares ; un jeune homme en robe blanche décidait de tout à sa place comme pour un enfant débile. Et - comble d'indignité - une femme européenne le dénudait, rasait les poils de sa jambe blessée. La souffrance de l'opération ne compta point pour lui auprès de ce déshonneur.

Ensuite, il fut porté à travers une énorme salle aux senteurs infectes, remplie de misérables, couchés, qui tous le suivaient du regard, jusqu'à son lit. Celui-là, du moins, était situé dans un coin, près d'une fenêtre entrouverte qui laissait entrer l'air embaumé du parc et la fraîcheur du soir. Par déférence pour le *tchopendoz*, on l'avait pris à un autre malade.

Là Ouroz put méditer sur son malheur. Pas un instant il ne lui vint à l'esprit de l'attribuer à une faute qui vint de lui-même. Pour un *tchopendoz* de son rang, cela n'était pas possible. Le hasard ? Il n'y avait pas de hasard pour Ouroz. Tout ce qui échappait à sa volonté, à sa raison, était dû aux génies, aux démons, aux forces mystérieuses, susceptibles à l'extrême et promptes à se

venger. Avait-il, en ce jour, mérité leur colère ? S'était-il servi de la main gauche pour les ablutions ? Avait-il oublié d'effleurer, dans quelque péripétie décisive du *bouzkachi*, le vieux sachet de cuir que Jehol - comme tous ses autres chevaux avant lui - portait suspendu à l'encolure et qui contenait l'herbe de la chance ? Ouroz avait beau torturer sa mémoire, il ne retrouvait aucun acte néfaste à se reprocher. Ce ne pouvait être qu'un mauvais sort, mais jeté par quel ennemi ? Quel jaloux ?

Un mouvement d'impatience, qui agita Ouroz, lui fit sentir un poids étrange sur sa jambe gauche. Il souleva couverture, drap, aperçut le plâtre et frémît. On ne pouvait pas, sur la chair d'un homme, concevoir forme de plus mauvais augure. Un petit cercueil ! Avec un regret, un amour, un appel désespérés, Ouroz songea aux onguents, aux baumes, aux plantes propices, aux peaux de serpent macérées dans le lait de jument, aux crocs de loup, aux dards de scorpion, moulus en poudre fine et recueillis dans une corne de bœuf, infailibles médecines que sortait de sa besace, consacrées une à une, geste rituel après geste rituel, accompagnées chaque fois de l'incantation nécessaire, le guérisseur à face de lune qui traitait les *tchopendoz* de Maïmana.

Étaient-ils fous, ceux de Kaboul, ou animés contre lui de desseins néfastes ? Les lèvres d'Ouroz étaient sèches et brûlantes, son front et ses cheveux mouillés d'une sueur d'angoisse.

Il rabattit brusquement drap et couverture. La femme, l'Européenne, qui avait rasé les poils de sa jambe, approchait. Elle était grande, vigoureuse, encore jeune et portait sur ses traits une tranquille gaieté sensuelle. Ouroz l'en détesta davantage. Elle s'adressa à lui avec difficulté, en afghan. Il ne comprit rien à ce qu'elle disait. Son voisin de lit, élève du lycée de Kaboul, servit d'interprète. Malgré l'heure tardive et par faveur particulière, Ouroz allait avoir une visite.

Mokkhi traversa la salle, gêné par tant de regards, la tête dans les épaules, pour diminuer sa taille. Mais lorsqu'il se trouva en face d'Ouroz, et le dos tourné à tous les autres, le grand *sais* se redressa avec un sourire qui coupait jusqu'aux oreilles sa face plate.

- J'ai appris que le Prophète t'a protégé et que tu seras très vite comme avant, dit-il.

Puis, dans le même souffle :

- Jehol est à l'écurie, pansé, abreuvé. Bonne litière. Bonne avoine. Presque aussi bonne que chez nous.

- Qui a crié le *hallal* ? demanda Ouroz brutalement. Mazar ou Kataghan ?

Le grand rire de Mokkhi roula à travers la salle.

- Tais-toi, enfant d'âne, gronda Ouroz. Pourquoi ce bruit ?

- Ce n'est pas, dit Mokkhi, un *tchopendoz* de Mazar et pas un Kataghani, mais un homme de chez nous, qui a gagné le *bouzkachi* du Roi. Tu es heureux ?

Ouroz serra les dents. Le pire était arrivé. Son équipe avait pu triompher sans lui.

- Qui ? demanda-t-il.

- Soleh ! dit Mokkhi.

- Comment Soleh ? dit Ouroz. Son cheval était à bout. Mokkhi éleva une de ses mains énormes vers le plafond et s'écria :

- Allah l'a inspiré. Jehol était sans cavalier. Il a sauté sur lui.

Le corps tout entier d'Ouroz se crispa et il sentit de nouveau le poids du plâtre sur sa jambe. Ainsi l'instrument de son déshonneur avait été sa propre monture. Et il ne pouvait rien dire : un compagnon d'équipe utilisait toujours un cheval plus frais que le sien, quand l'abandonnait son cavalier défaillant.

Mokkhi, cependant, riait encore mais, par respect pour Ouroz, d'un rire muet.

- Tu es doublement béni, dit-il. Maïmana remporte l'étendard du roi et Jehol, dès ce jour, t'appartient.

Et comme Ouroz le considérait d'un regard qui ne comprenait point, le grand *saïs* se pencha sur le blessé et chuchota :

- Le Cheval Fou a gagné. Il est à toi.

Ouroz, alors, se rappela mot pour mot la promesse solennelle donnée par Toursène devant la foule du bazar à Daoulad Abas.

« Si, comme il se doit, avait dit Toursène, mon Cheval Fou emporte le *bouzkachi* du Roi, il appartiendra, dès cet instant, à mon fils, à lui seul. »

Ouroz se souvint de la reconnaissance, de la tendresse qu'il avait éprouvées alors pour la première fois de son existence. Il eut envie de cracher, tant sa bouche était remplie d'amertume. Le plus bel étalon des steppes était à lui. Mais grâce à un autre cavalier.

L'infirmière revint. Elle avait à la main un petit tube qui semblait de vif-argent. Le voisin d'Ouroz lui dit que c'était un thermomètre et en expliqua l'usage.

- Ce n'est pas vrai, cela ne se peut pas, personne au monde ne m'y forcera.

..

Redressé contre l'oreiller, blême sous son hâle jaune, Ouroz grondait, balbutiait, s'étouffait de honte et de haine.

- J'enverrai plus tard un Afghan, déclara l'infirmière.

Mokkhi la regarda partir en hochant sa grosse tête ronde. Tant d'indécence le confondait. Puis il dit à Ouroz :

- Soleh et tous les autres de Maïmana s'excusent de ne pas venir ce soir. Ils sont fêtés au palais du Roi. Tu les verras demain ici.

- Non, dit sauvagement Ouroz. Ici, je ne verrai personne.

Bien que leur conversation se fût en idiome ouzbek, incompréhensible aux gens de Kaboul, Ouroz baissa la voix jusqu'au chuchotement pour continuer :

- Tu seras dans le milieu de la nuit sous ma fenêtre avec Jehol et mes vêtements.

- Mais des soldats gardent l'entrée de l'hôpital, dit Mokkhi.
- Il y a de l'argent dans les poches de mon *tchapane*, dit Ouroz. Plus qu'il n'en faut pour les acheter. S'ils ne l'acceptent pas, tu sauteras le mur et tu me le feras passer ensuite. Tu es assez grand. Tu es assez fort.
- Et je comprends ton cœur, dit Mokkhi.

*

Les malades que la fièvre ou la souffrance empêchaient de dormir eurent vers le milieu de la nuit une étrange vision. Le *tchopendoz* du coin de la salle se levait à demi nu, se traînait avec sa jambe plâtrée jusqu'à la fenêtre, l'ouvrait, se penchait dehors et disparaissait.

Mokkhi déposa doucement Ouroz sur la selle. Ouroz prit les rênes. Ils traversèrent la grille du parc entrebâillée. Les hommes de garde étaient à l'intérieur de leur pavillon.

Quand ils eurent dépassé la longue clôture qui fermait le parc de l'hôpital, Mokkhi demanda :

- Tu crois qu'ils vont te poursuivre ?
- Sans doute, répondit Ouroz. Ils ne me rejoindront pas. Ouroz arrêta Jehol et dit :

- Avant tout, il faut casser la mauvaise chance. Va chercher une pierre.

Mokkhi ramena un des gros cailloux dont la route était faite. Ouroz tendit sa jambe plâtrée et ordonna :

- Brise-moi ce petit cercueil !

Mokkhi frappa de toute sa force.

La douleur qui brûla Ouroz fut si violente et imprévue qu'il tira sans le vouloir sur les rênes et fit cabrer l'étalon. Mais l'enveloppe maudite vola en éclats.

- Tu trouveras dans ma besace un papier où sont écrites quelques lignes, dit Ouroz à Mokkhi. Elles viennent du Prophète. Un mullah de Daoulad Abas les a recopiées pour moi de son Coran.

Quand Mokkhi eut trouvé la feuille consacrée, Ouroz lui dit :

- Étends-la sur la blessure et attache tout avec ta ceinture. Ainsi fut fait.

DEUXIÈME PARTIE

LA TENTATION

LA TCHAIKHANA

Le chemin qui contournait Kaboul était long et, pour qui ne connaissait pas les lieux, difficile. Mais Ouroz, malgré sa hâte de mettre le plus vite possible la plus grande distance entre l'hôpital et lui, estimait que tout était préférable à la traversée de la ville. Il y avait vu en quelques jours tant de policiers, de patrouilles, de casernes, d'officiers et d'officiels, qu'elle lui semblait tout entière un piège. Il était sûr que ces gens, et bien d'autres encore, allaient avoir pour mission - s'ils ne l'avaient déjà reçue - de le pourchasser, l'arrêter, le jeter de nouveau sur la couche infamante, aux ordres de l'étrangère sans pudeur. Mokkhi partageait cette certitude. Comment dans leurs steppes pouvait-on savoir que, pour les grands de ce monde, le sort d'un tchopendoz, même illustre, n'avait que peu d'importance ?

Ils prirent pour ligne de repère l'interminable muraille ruinée qui, tantôt sur les crêtes des collines, tantôt au fond des ravins, défendait autrefois les approches de Kaboul. Ils en suivirent le tracé de l'extérieur et de loin. La haute enceinte rassurait Ouroz. A l'inverse du dessein qui l'avait élevée, c'est contre la ville qu'elle lui était protection, la ville trop grande, trop peuplée, trop bruyante, où personne, jamais, ne l'avait reconnu dans la foule.

Les sentes mal frayées que les fuyitifs avaient à choisir le long de collines abruptes étaient inégales, crevées d'ornières, semées d'éboulis. Mais la lune donnait au terrain un éclairage suffisant et Jehol avait le pied sûr. Quand la neige qui ceignait éternellement les crêtes fabuleuses de l'Hindou Kouch prit les teintes de l'aurore, Mokkhi, se retournant, ne vit plus les avancées extrêmes de la vieille muraille.

- Kaboul est loin derrière, dit-il.

- Nous avons bien marché, dit Ouroz. - Quel cheval ! s'écria Mokkhi.

Sa paume énorme et rugueuse caressa la robe de l'étalon avec une délicatesse étonnante. Jehol hennit avec gaieté. Alors résonna le grand rire interminable du saïs. Et Ouroz, cette fois, sentit en sa poitrine une sorte d'écho à ce rire. L'aube qui, de sommet en sommet, étalait ses ailes de lumière, lui servait de témoin : il avait su dominer la blessure, la défaite, la honte, l'hôpital et la nuit. Il était à nouveau son seul maître et sur son propre cheval. Des aigles prenaient leur vol. L'un d'eux se leva devant lui. Le meilleur des augures. . .

- Je vais descendre, dit-il à Mokkhi. Pour la prière. Le soleil est là.

Mokkhi demanda :

- Te prosternant, tu ne vas pas te blesser davantage ? - Peu importe, dit Ouroz.

- Allah est indulgent pour qui a mal, insista Mokkhi. Le grand Toursène le sait bien : si pieux, il prie pourtant debout. Tu peux le faire sur ta selle.

Maintenant rien au monde n'eût empêché Ouroz d'agir comme il l'avait résolu. Ce n'était pas dans l'infirmité qu'il voulait être l'égal de son père.

Sa jambe valide appuyée sur l'étrier, il passa l'autre par-dessus la croupe de Jehol, et s'aidant de l'encolure pour un léger rétablissement, libéra son pied indemne, se reçut sur lui, plia doucement le genou, toucha la terre des deux mains et seulement alors étendit sa jambe rompue. Le front contre le sol, il mit dans sa prière toute sa foi, toute sa superstition.

Prosterné derrière lui, le *saïs* répétait à mi-voix les versets consacrés avec une confiance d'enfant.

Ouroz se redressa le premier, par les mouvements inverses à ceux qu'il avait employés pour se mettre à genoux. Assuré davantage dans ses moyens, il le fit plus vite encore. Trop vite. Sa jambe brisée toucha terre et le poids du corps porta dessus. Pour un instant à peine et d'une pression à peine sensible. Cela suffit. Il y eut dans l'os atteint une sorte de crissement. Une douleur à ce point sauvage ébranla Ouroz qu'il se dit : « C'est trop. Je vais tomber. » Au lieu de fléchir ou d'appeler Mokkhi à l'aide, il saisit la crinière de Jehol, s'enleva à la force des poignets, enfonça dans son étrier le pied valide et jeta sa mauvaise jambe contre le flanc de l'étalon. Puis il dit entre ses dents :

- Serre le bandage plus fort, Mokkhi.

Le *saïs*, avant de tirer sur l'étoffe, palpa le mollet.

- Je sens, dit-il, une petite pointe d'os qui sort de la peau.

- Ce qui arrive après la prière ne peut pas être mauvais, dit Ouroz.

Il souriait de son rictus de loup. Il avait de nouveau quelque chose à mater : la souffrance. Jusque-là, engourdie, étale et molle pour ainsi dire, elle l'avait laissé en paix. A présent le mal mordait sur les nerfs comme une scie. L'ignorer devenait un travail et une victoire de tous les instants.

Ouroz cria :

- En croupe, vite !

Jehol se remit en marche avec plaisir.

« Il a couru tout le bouzkachi mieux que n'importe quel autre cheval ! » pensa Ouroz. « Et à partir du milieu de la nuit il a porté sans repos deux hommes et sur quel terrain. Et il ne montre ni fatigue, ni mauvaise humeur ! » Ouroz flatta de la main le flanc de Jehol. L'étalon s'ébroua et allongea le pas. Soudain, il leva haut la tête, remua les oreilles, renifla très fort. Une sueur légère mouilla ses flancs. Sa démarche devint attentive, prudente.

- Il a dû sentir quelque bête, dit Mokkhi.

Ouroz poussa Jehol le long du sentier qui filait entre des roches aiguës, dénudées et sombres. Alors, à leur tour, les deux hommes entendirent la haute rumeur. Ils comprirent. Droit devant eux, dissimulée encore par un pli de terrain, mais tout près, passait la grande route du Nord.

Elle était la seule qui, du Centre, du Sud et de l'Est, de Kaboul et de Peshawar, de Gardez, Ghazni et Kandahar, menait aux plaines et aux steppes étalées par-delà l'Hindou Kouch. Elle portait tout le charroi d'un peuple.

C'était l'automne, par où s'accomplissaient cinq mois de sécheresse. Et bien que le matin fût tout jeune encore, la poussière des roues, des pieds, des sabots, des pattes sans nombre, flottait déjà en trames fines, voiles mobiles et légers, tourbillons ténus où le soleil jouait comme il le fait ailleurs, à son réveil, avec la résille des brumes. Sous ces draperies poudreuses et fugaces, roulaient, marchaient, coulaient, foisonnaient, véhicules, hommes et bêtes.

Rien ne réglait le dépassement, les rencontres, les entrelacs. Tout était laissé aux jeux du hasard, du bon gré, de l'orgueil, de la modestie, de l'insouciance, de la fatalité.

Le tumulte était à la mesure du chaos. Cris, hennissements, bêlements, brames, abois, coups de sifflets, trompes des avertisseurs, souffle grondant des moteurs, faisaient une seule voix aux piétons, cavaliers, troupeaux, camions, caravanes et aux Pachtous, Tadjiks, Hazaras, Ouzbeks, Nouristani qui, dans un sens ou dans l'autre, usaient un peu davantage le si vieux chemin des hordes aryennes, des phalanges d'Alexandre, des disciples de Bouddha. . .

Et passaient pêle-mêle, sous les vêtements, les coiffures, le harnachement et les traits différents de tant de races, le négoce, la transhumance, la quête du travail, le retour à la tribu, le goût de l'aventure. . .

Du haut d'un mamelon qui surplombait la grande voie du Nord, Ouroz et Mokkhi contemplaient en silence le flot où ils devaient s'engager. Ni l'un ni l'autre ne songeait à presser Jehol.

- C'est par là pourtant que nous sommes venus, dit enfin Mokkhi avec un étonnement naïf.

Ouroz ne répondit point.

- Il est vrai que tu étais alors dans la grande et belle automobile d'Osman Bay, et moi dans un camion, dit encore Mokkhi.

Il flatta la croupe de l'étalon.

- Jehol, lui aussi.

Ouroz promena son regard sur la terre aride qui, par-delà la route, avait la couleur des matières passées au feu : le fauve, l'ocre, le brun chaud. Au fond, le ciel, d'une pureté, d'une luminosité merveilleuses reposait sur les vagues immobiles des montagnes. Les yeux d'Ouroz revinrent à la route, à son mouvement, à sa clameur. . .

Mokkhi vit qu'il rassemblait ses épaules, assurait ses mains sur les rênes.

Jehol se mit à descendre le talus avec précaution. Quand il fut en bas, Ouroz, d'un cri bref et rauque, le fit pénétrer dans le cours heurté, bariolé, grondant de la route fleuve.

Dans les premiers instants, les deux cavaliers *des steppes* songèrent seulement à ne pas se laisser étourdir, accrocher, déborder. Mais la poussière, ici, n'étouffait et n'aveuglait pas davantage que celle de leur province. La cohue autour d'eux était loin d'avoir l'épaisseur et la violence du *bouzkachi*.

Le grand *sais* eut alors son grand rire et dit à Ouroz :

- Eh bien, tu sais, j'aime mieux faire chemin de la sorte. Dans la boîte sur roues qui nous a portés à Kaboul, on n'apercevait rien dehors et j'ai eu peur tout le temps, à cause des secousses, pour les genoux et les paturons de Jehol.

Ouroz ne répondit pas. Il pensait à toute la distance qui le séparait de Maïmana, et aux soldats, aux policiers qui devaient courir à sa poursuite. Seul l'orgueil l'empêchait de se retourner à chaque instant, comme un homme traqué.

- Jehol, lui aussi, se sent mieux, dit encore Mokkhi.

L'étalon de lui-même, selon les noeuds, les tourbillons, les calmes, les creux toujours nouveaux que formait la cohue en marche, évitait, poussait, contournait, dépassait. Il apprenait le jeu inconnu pour lui de la grande route afghane.

Et celle-ci, pareille à un immense livre d'images, tournait ses feuillets l'un après l'autre.

- Regarde ! Regarde ! Regarde ! criait sans cesse Mokkhi émerveillé.

Ces chèvres qui venaient des hautes vallées du Nouristan, comme elles étaient noires, drues, vives, fières ! Et leur jeune berger - il avait les yeux bleus.

Et ce vieillard en haillons, décharné, aveugle, que Jehol avait failli heurter du poitrail et qui marchait seul au milieu des courants mêlés de la route, où allait-il, les bras étendus comme des ailes guenilleuses et la tête haut levée avec ses yeux blancs ouverts sur le grand soleil qu'il ne voyait pas ?

Et puis, un chariot aux roues de bois plein, tiré par une paire de bœufs, secouait des femmes voilées et empaquetées dans leurs étoffes depuis les cheveux jusqu'aux orteils.

Ici un musicien ambulant portait sur le dos son instrument à cordes pesant et monumental qui ne ressemblait en rien aux dambouras légères dont Mokkhi, depuis son enfance, avait entendu les frêles accords.

Là, deux marchands hindous cheminaient près de leurs mulets. Entre les bâts un coffre sans couvercle, plein de cotonnades, soieries, poteries, couteaux, s'en allait cahin-caha, éventaire en marche, le long de la grand-route.

Et il y avait les bateleurs, les saints hommes, les derviches, et les seigneurs qui partaient pour la chasse avec faucons, éperviers, aigles au poing.

Et aussi les camions.

Les plus chétifs, les plus poussifs comme les plus puissants et les plus neufs, tous ils portaient au front de l'habitacle et le long de leurs flancs des panneaux peints en couleurs vives et chantantes, des enluminures qui représentaient des bouquets, bosquets, oiseaux, animaux familiers. Pour chacune de ces images qui fleurissaient les lourdes machines, Mokkhi poussait un rire heureux. Il admirait les artisans inconnus dont elles étaient l'œuvre. Il pensait qu'elles servaient de charmes contre la fatigue et les hasards du chemin.

- Regarde, regarde ! criait-il à Ouroz.

Ouroz ne répondait rien. Et les yeux de Mokkhi revenaient aux enchantements de la route. Les camions, oui, assurément, mais ils roulaient trop vite. On n'avait pas le loisir de tout voir comme il fallait. . . Tandis que les caravanes. . .

Elles, soit béni le Prophète, elles, au moins, elles allaient au pas de l'homme et de l'homme sans hâte. Leurs gens comme leurs bêtes ne mesuraient pas le temps. . . Les yeux pouvaient s'en repaître à satiété.

- Regarde ! regarde ! disait Mokkhi à Ouroz.

Ouroz ne voulait rien voir. Il n'était pas un enfant que ses découvertes font crier de plaisir. Peu lui importaient les spectacles étranges de cette terre inconnue. Il n'avait qu'un souci : la dépasser, la quitter et, sur la sienne, retrouver son univers. Dans le chaos qui bouillonnait autour de lui, Ouroz voyait un seul avantage : la sécurité. N'était-il point, parmi tant de passants, de troupeaux, de camions et de caravanes, comme une herbe au milieu de la steppe ? La poussière même et la clameur de la route, il les tenait pour complices. Elles le couvraient, l'enveloppaient, le dérobaient, le protégeaient. Il ne pensait plus à ses ennemis de Kaboul. . .

*

La journée avait atteint son milieu et la lumière sa violence la plus dévorante. Le ciel était dépoli, la montagne sans couleurs, la terre sans ombres. La chaleur faisait de la poussière une cendre brûlante.

Le charroi, sur la route, s'était amenuisé à l'extrême. Les nomades campaient sans déplier leurs tentes aux abords de la route et attendaient, avec les chameaux baraqués sous les charges, un peu de fraîcheur pour reprendre leur migration. Les camions avaient cessé de rouler. Piétons et cavaliers s'égrenaient aux terrasses des *tchaïkhaneh*.

Ces maisons de thé jalonnaient les deux bords du grand chemin. On en trouvait des rangées entières sur le seuil des bourgs populeux, et le plus petit hameau et le plus désolé avait également la sienne.

Quels qu'en fussent l'emplacement, la dimension, l'achalandage, leur structure était tout aussi primitive et telle que, de siècle en siècle, l'avaient connue les chemineaux et les caravaniers de l'Asie centrale. Un cube de torchis passé à la chaux abritait une pièce obscure. Des orifices étroits et grossiers perçaient le mur de façade et ouvraient sur l'élément principal de la *tchaïkhana* : un terre-plein protégé par un auvent de feuillages desséchés que soutenaient, à peine dégrossis, quelques troncs malingres, rabougris et tordus. De mauvais tapis dépouillés jusqu'à la trame couvraient le sol ou encore des étoffes guenilleuses qui n'avaient pas d'autre teinte que celle de la poussière. C'était tout.

Mais le dénuement ici n'attristait pas. Il était égal pour tous et l'accueil aussi. L'eau bouillante chantait dans la panse de samovars énormes. Les

enluminures des tasses accrochées par files étincelaient contre le mur passé à la chaux. Des caillles pépiaient dans leurs cages minuscules. Des arabesques et des fleurs peintes en couleurs vives et naïves couraient le long de la façade grenue. Et il y avait toujours sur un fond de chaînes et de cimes, de vallées et de torrents, cette sauvage, cette immense liberté.

*

Le soleil semblait suspendu au sommet de son orbe jusqu'à la fin des mondes. Les hommes et les bêtes qui cheminaient encore le faisaient d'une démarche accablée. Jehol, malgré sa double charge et ses flancs trempés de sueur, avançait du même pas, long, rapide et net.

A chaque *tchaikhana* que dépassait l'étaalon, Mokkhi apercevait des voyageurs au repos dans l'ombre de l'auvent, respirait les riches odeurs des brochettes d'agneau grillé et des oeufs frits à la graisse de mouton, entendait le cliquetis des tasses qu'il savait emplies, selon les goûts, du thé vert chinois ou du thé noir des Indes. Dans tout son grand corps, il avait chaud, il avait faim, il avait soif. Et il se penchait sur l'épaule d'Ouroz avec le désir de crier :

- Faisons comme tout le monde ! Arrêtons-nous enfin !

Mais il avait honte de montrer son impatience, sa fatigue à un homme plus âgé, moins fort que lui et blessé par surcroît. Alors, il recourait à des ruses qu'il croyait pleines d'astuce. Il disait :

- Vois, Ouroz, dans cette *tchaikhana*, ils ont un oiseau qui parle, un merle des Îles.

Ou bien :

- Regarde, Ouroz, regarde, ce samovar n'est-il pas le plus gros de tous ?

Et encore :

- Les voyageurs du camion arrêté là, ils doivent en raconter des histoires !

Vains efforts. Immobile sur la selle, et les lèvres figées, Ouroz continuait à mener l'étaalon droit devant lui sur la route déserte et brûlante. Pourtant, il souffrait beaucoup plus que Mokkhi de la chaleur et de la soif. Le venin de la fièvre lui enflammait la peau, les entrailles, la gorge. Sa jambe se faisait toujours plus lourde, intolérable. Quand, pour la soulager, il glissait le pied dans l'étrier, les os semblaient voler en éclats. Le chiffon qui enveloppait sa blessure était une tache gluante et la poussière qui l'enduisait n'empêchait pas des mouches énormes de s'y repaître par essaims.

A l'approche de chaque *tchaikhana*, du plus profond de sa moelle s'élevait une prière : gagner la terrasse, échapper au soleil, s'étendre, délivrer la jambe cassée de son poids monstrueux, et boire, boire, boire, d'abord l'eau fraîche gardée dans les jarres et ensuite le thé noir bouillant, bienfaisant, lourd de sucre. Mais la violence même de la supplication que sa chair lui adressait interdisait à Ouroz de la satisfaire. Mieux : il éprouvait une jouissance féroce à rejeter, insulter cet appel intérieur. Plus brûlante que tous les feux réunis du

ciel et de la fièvre, l'exigence le poursuivait de montrer à son corps - et quel que fût le tourment - qu'il n'était pas le maître. Et de le tenir en selle supplicié, sans miséricorde, indéfiniment.

Une montée, une descente, . . une montée encore. Ouroz menait Jehol comme si l'éternité s'étalait devant eux. . .

Ils abordaient une pente plus rude. Mokkhi sauta à terre et se mit à marcher près de l'étalon. « Il a senti que Jehol fatigue », se dit Ouroz. Le pas du cheval restait le même sans doute. Mais il y avait cette légère précipitation du souffle et - à peine perceptible - ce raidissement dans la démarche. Ouroz serra les dents. Il ne céderait pas. Il ne passerait pas de l'univers sans mesure et sans bords, qu'il avait atteint par son seul désir, à un monde soumis de nouveau à l'asservissement des limites. Il forcerait Jehol à continuer comme lui-même, jusqu'à un but qui n'avait pas de terme, jusqu'à la dissolution, l'anéantissement. Et puis, l'instinct le plus puissant d'Ouroz, son éducation, son peuple, sa steppe - tout se rallia contre lui. Un homme de Maïmana, un cavalier, un *tchopendoz* ne pouvait point, à une bête aussi noble que Jehol, infliger ce traitement.

- Mokkhi, dit Ouroz à mi-voix, trouve pour l'étalon la *tchaïkhana* la meilleure.

Le charroi recommençait sur la route lorsque Mokkhi fit son choix. Il y avait, au bas d'une côte, un gros village en forme de cœur que traversait un ruisseau. La pointe du cœur, en bordure de la chaussée, portait une auberge. Elle ressemblait à toutes les autres, mais une eau limpide courait le long de sa terrasse et irriguait un petit jardin où poussaient quelques saules.

Ouroz y mena l'étalon, dédaigna l'épaule que Mokkhi lui présentait, et se reçut à terre sur sa jambe intacte.

- Pas besoin, dit-il rudement au *batcha* qui accourait avec un maigre matelas bourré de coton.

Puis à Mokkhi :

- Occupe-toi du cheval !

Quand le *saïs* revint, Ouroz gisait, parfaitement immobile, le dos à plat contre le sol rougeâtre. Ses bras reposaient le long de ses flancs. Et sans le frisson des paupières qui, de temps à autre, animait ses yeux fixés, à travers le feuillage d'un saule chétif, sur la lumière incandescente, il eût ressemblé à un mort.

Mokkhi fut accablé de honte. Il avait laissé Ouroz à sa soif, tandis que lui-même se désaltérait à même le ruisseau, goulûment, sa tête contre celle de Jehol. Il s'écria :

- Le *batcha*. . . sur-le-champ. . . Je l'appelle. . .

- Personne que toi, personne, chuchota Ouroz.

Tout visage inconnu, toute voix étrangère lui étaient insupportables. Dès qu'il avait allongé sa jambe rompue sur la fraîche argile du jardin et disposé tous ses membres en accord avec sa blessure, Ouroz avait reçu de la terre et de son appui, du ruisseau et de son chant, de l'arbre et de son ombre un tel

bienfait qu'il ne voulait plus rien des autres et surtout de lui-même.

- Tout de suite. . . je te promets. . . tu auras tout. . . s'écria Mokkhi.

Il partit en courant vers le fond de la *tchaikhana*.

- *Va. . . va. . .* dit Ouroz doucement.

Son vœu - et le seul - était de retrouver aussi vite que possible un bonheur étonnant : ne plus exister et le savoir. Mais le corps d'un homme ne se laisse pas dédaigner longtemps. Lorsque Mokkhi souleva la tête d'Ouroz et porta contre ses lèvres craquelées une cruche bleue en terre d'Istalif toute pleine d'eau, Ouroz la vida d'un trait jusqu'à la dernière goutte et dit avec brutalité : « Encore ! » Et quand sa soif fut apaisée, le besoin de nourriture lui tordit le ventre. Il déchira avec avidité les galettes minces, tièdes et tendres, que Mokkhi lui offrait, enveloppa de ces lambeaux de pâte les boules grasses de mouton grillé enfilées sur les brochettes encore brûlantes, les arracha au métal et les dévora comme un loup famélique. Enfin rassasié, le sommeil le pétrifia d'un seul coup et dans l'attitude même où il se trouvait, le dos appuyé au tronc du saule.

Mokkhi s'installa sur ses talons et commença de manger à son tour. Il ne quittait pas Ouroz du regard et après chaque bouchée, chaque gorgée, hochait la tête avec bonheur. Comme il s'était gavé, Ouroz ! Combien profond était son sommeil !

Depuis toujours - *batcha*, berger ou palefrenier, Mokkhi avait eu pour fonction de soigner, de contenter bêtes et gens. Parce qu'il était bon et fort, il s'en trouvait joyeux. Un bélier devenu par son zèle riche en laine et en graisse, ou un cheval dont ses mains avaient lustré la robe et assuré la vigueur, comblaient chez lui les exigences de l'orgueil et de la tendresse.

Il veillait sur le sommeil d'Ouroz avec une fierté de la même nature. Il ne se demandait pas s'il l'aimait, comme il ne se demandait pas s'il aimait Jehol au moment où étrillé, nourri, abreuvé par ses soins, l'étalon s'endormait sur la litière fraîche qu'il lui avait préparée. Mais lorsqu'il hochait son large visage presque imberbe et que la joie du dévouement faisait, dans leurs fentes étroites, briller ses yeux honnêtes et gais, Mokkhi se disait qu'il ramènerait Ouroz sain et sauf, dût-il pour cela le porter dans ses bras jusqu'aux steppes de Maïmana.

*

La lumière et la chaleur s'amenuisaient. Du saule qui abritait Ouroz s'élevaient les premiers et incertains pépiements par où des oiseaux invisibles annonçaient la montée du soir. Ouroz dormait toujours. Il fallut pour le réveiller le grand bruit que firent des voyageurs qui pénétraient dans le jardin de la *tchaikhana*. Ils arrivaient du Nord dans une vieille automobile désarticulée et réclamaient ensemble, les uns du thé noir, les autres du thé vert, avec des voix enrouées par les âcres poussières des chemins et les vents glacés qui balaient les cols de l'Hindou Kouch.

Les yeux clos, Ouroz étira ses bras, puis sa jambe valide. Enfin, il remua l'autre avec précaution. La douleur s'y répandit aussitôt. Mais familière, aménageable, comme une partie de lui-même. Ouroz eut un léger soupir de satisfaction. Il se sentait bien. Lavé de la fatigue. Exorcisé des terreurs et de la honte qui l'avaient poursuivi.

Sa chute, pensait Ouroz, tandis que sur les branches au-dessus de sa tête se répandait, plus sonore à chaque instant et mieux accordé, le concert des oiseaux, sa chute, après tout, n'était qu'un accident - et banal. Sans doute, elle l'avait empêché de gagner le *bouzkachi* du Roi. Mais il y en aurait un, désormais, chaque année. L'essentiel était de rejoindre au plus vite sa province, de guérir. On verrait bien alors. . . Il était toujours Ouroz et il possédait Jehol.

Les paupières fermées jusque-là se relevèrent et son regard rencontra celui du *saïs* qui, accroupi sur ses talons, le veillait. Il dit paisiblement :

- J'ai eu bon sommeil, Mekkhi.

- Par le Prophète, tu peux en être assuré, s'écria le *saïs*. Et le thé le plus noir, le plus chaud, le plus sucré qui puisse refaire le sang d'un homme tu vas l'avoir ! J'y cours.

Le regard d'Ouroz se tourna vers les cimes géantes et le ciel qu'elles portaient. Tout reprenait vie et couleur, à mesure que le soleil baissait. Le firmament était une immense vibration bleue et la lueur vermeille qui flottait sur le flanc des montagnes préparait déjà les hauts pourpres du crépuscule.

Mais, habitué à sa plaine sans bornes, Ouroz avait peu de goût pour les barrières de pierre. Elles rapprochaient, arrêtaient l'horizon. Il baissa les yeux et ne fut plus dépaycé. *Tchaïkhana* des steppes, *tchcïkhana* des vallées secrètes, *tchaïkhana* des passes vertigineuses, hantées par le souffle des pics et des gouffres, et même quand une eau avare y permettait un frisson de vie - *tchaïkhana* du désert inhumain, il n'y avait pas de différence entre toutes ces maisons du passant. Chanson légère de l'énorme samovar en cuivre rouge, odeur de la graisse de mouton, arôme de thé, appels des *batchas*. Ouroz se sentait à l'aise, chez lui.

Et les voyageurs eux-mêmes, assis sur leurs jambes croisées, n'étaient pas complètement étrangers à Ouroz. Négociants de Kandahar qui allaient acheter les peaux d'astrakan à Mazar-Y-Chérif et les tapis à Maïmana - il avait rencontré souvent leurs pareils dans ces deux provinces, sous le couvert des bazars, aux terrasses des auberges et il reconnaissait leurs turbans noués selon la coutume de leur région et la teinture épaisse du henné sur leurs barbes monumentales.

Le *saïs* revint, ses vastes mains chargées d'un plateau sur lequel rutilaient théières et tasses.

Mekkhi s'installa sur ses talons nus, face à Ouroz.

- Jehol, dit-il, avait plus sommeil que toi encore. Il dort toujours.

- Il a besoin d'un grand repos. Nous reprendrons la route demain seulement, dit Ouroz.

Il examina les paupières de Mokkhi fripées, enflammées par la poussière, le soleil, l'insomnie, considéra le *tchapane* qu'il portait, presque en loques et ridiculement court pour sa taille, et songea : « Grand temps que je lui en achète un autre. »

Ouroz à cette pensée ne se demanda pas s'il aimait Mokkhi mais son sourire, pour une fois, ne rappelait point le rictus du loup.

*

Ils faisaient passer le thé entre leurs lèvres avec des aspirations longues, bruyantes, parce que le breuvage était très chaud et aussi, parce que, pris de cette sorte, ils le trouvaient meilleur. Tout à leur plaisir, ils ne parlaient pas. Le concert des petits oiseaux dans le saule était devenu étourdissant. L'ombre ménagée par les branches arrivait maintenant jusqu'aux épaules de Mokkhi. Et les rayons obliques du soleil qui pénétraient sous l'auvent de la maison donnaient leur pleine gloire à l'or rouge des samovars, aux enluminures de la vaisselle, aux coloris des images sur la chaux de la façade.

Les marchands de Kandahar avaient achevé, payé leur repas. Le propriétaire de la *tchaikhana* les vint saluer. C'était un petit vieux très vif que la couleur de son poil, son profil et son ceil remuant faisaient ressembler à une souris grise. Il dit :

- La route maintenant est bonne et sûre et vous serez vite à Kaboul. C'est grande pitié tout de même que vous arriviez là-bas d'un jour trop tard. Le grand *bouzkachi* du Roi s'est couru hier à cette même heure.

Mokkhi à ces mots tressauta sur ses talons et ouvrit la bouche. Ouroz, d'un geste dur, lui ordonna l'immobilité et le silence. Puis il passa lentement la main sur son front. Était-ce possible ? Hier ! Hier seulement !

Le propriétaire de la *tchâikhana* poursuivit avec un soupir plein de convoitise :

- Les bonnes gens, à Kaboul, à coup sûr, ne parlent que de cette rencontre. Quels récits ne vont-ils pas vous faire !

Le plus âgé des marchands, de qui la barbe la plus longue, passée au henné le plus riche, s'étalait sur le vêtement le plus opulent, dit alors sur un ton de dignité offensée :

- Ils ne m'étonneront pas, sois sans inquiétude. Les pauvres ! Ils ont dû attendre jusqu'à hier pour leur premier *bouzkachi*. Tandis que moi. . . Et celui-là, ils n'en verront jamais de pareil.

- Dis-nous, homme de bien, ô dis-nous cela ! supplia le propriétaire de la *tchaikhana*.

Sans attendre la réponse, il se tourna vers la terrasse pour crier :

- *Batcha* ! ho ! *Batcha* ! Vite mes coussins ; mon thé, mes gâteaux, ma confiture.

Le gros marchand de Kandahar caressa un instant sa barbe de flamme, comme s'il hésitait. Mais, déjà, ses jambes s'infléchissaient lentement afin de

lui servir de siège. Ses compagnons suivirent son exemple.

Ils ne verraient pas Kaboul à l'heure prévue ? La grande affaire ! Le temps passe. . . Une belle histoire demeure.

*

Tout le nécessaire - tasses, théières, délicatesses et friandises - fut apporté, distribué, offert avec diligence. Les deux *batchas* éprouvaient autant de curiosité que leur maître. Ayant achevé de servir, ils prirent place à leur tour, sur leurs jambes croisées, parmi le cercle attentif.

Le marchand de Kandahar toutefois ne se pressait point. Il avait à satisfaire les rites de la courtoisie et par surcroît à exalter l'intérêt de son auditoire. Il savoura donc le thé, les gâteaux au miel, la confiture à la graisse de mouton et en loua son hôte. Puis observa une pause. Puis, des deux mains, suivit les contours de sa barbe ardente. On sut alors qu'il allait commencer.

- Il y a des années et des années, dit-il, je m'étais rendu, à cheval comme tout le monde le faisait alors, dans la province du Nord pour y choisir des peaux d'astrakan, les plus belles possible. A Maimana, ce n'était pas difficile. J'avais pour client le seigneur le plus riche du pays et le plus honnête : Osman Bay.

Ouroz, appuyé contre le saule, et Mokkhi, accroupi sur ses talons, échangèrent un long regard. Osman Bay ! Entendre, si loin de leur steppe, ce nom !

Le marchand de Kandahar poursuivit :

- Or, en ce temps, Osman Bay mariait son fils le plus jeune, le préféré. Hommes de bien, quelles fêtes ! (Le conteur leva les yeux vers le ciel et sa barbe ondula comme une flamme sous le vent.) Quelles fêtes ! Elles ont duré sept jours et sept nuits. Les gouverneurs et les généraux des trois provinces étaient logés chez Osman Bay. Et aussi les chefs des tribus. Certaine même des grands *Kashgaïs* étaient venus d'Iran.

« Et le septième jour des réjouissances, un *bouxkachi* leur fut offert.

« Le but, le Cercle de Justice - comme on l'appelle là-bas depuis toujours mais comme vous autres ici le savez seulement depuis hier -, se trouvait en face d'Osman Bay et de ses invités les plus illustres. A ses pieds s'entassaient des *tchapanes* de soie, des tapis rares, des fusils incrustés d'argent. Plus loin, des bergers surveillaient des moutons d'astrakan à laine précieuse et des chameaux de haute race parés de pompons et de plumes. Tout cela - *tchapanes*, tapis, bêtes et armes - était destiné au gagnant du jeu et aux cavaliers qui allaient exécuter les charges et les passes les plus brillantes.

- Est-ce possible ? Distribuer tant de biens ? demanda le propriétaire de la *tchaïkhana*.

Le marchand, pour toute réponse, leva ses larges yeux bruns cernés de khôl vers le ciel. Cette ignorance passait l'entendement.

Mokkhi chuchota contre l'oreille d'Ouroz :

- Il dit vrai, tu sais. Le mariage a eu lieu dans l'année de ma naissance et. .

- Tais-toi ! répondit Ouroz par le seul mouvement de ses lèvres que la fièvre décolorait.

Il ne comprenait donc rien, ce rustre imbécile. N'avait-il pas senti, dès l'instant où avait résonné le nom d'Oaman Bay, qu'une force terrible s'était mise en marche, et qu'il fallait, de sentence en sentence, écouter, guetter, épier son approche.

- Avant l'épreuve, continua le conteur, une dizaine de cavaliers, vêtus de mauvais *tchapanes* et coiffés du bonnet rond à bordure de renard ou de loup, sont venus saluer Osman Bay. Ils étaient ses *tchopendoz*. Avec eux se tenait un homme dont l'aspect m'a beaucoup surpris. Il était ridé, gris de poil. Sa démarche difficile montrait que son corps avait été rompu maintes fois. Le visage était tout ravagé par d'anciennes blessures. Parmi les hommes jeunes et souples qui l'entouraient, il ne semblait pas à sa place. J'ai demandé à mon voisin : « Quel âge a-t-il, celui-là ? » Mon voisin m'a répondu : « Un âge qui lui permet d'avoir pour fils ce garçon que tu vois avec les *tchopendoz* de notre hôte. »

« Ah bien ! ai-je dit. Le vieux ne court pas le *bouzkachi*. »

« Comme les autres, a dit le voisin. La seule différence est qu'il monte son propre cheval. »

Le riche homme de Kandahar, pris aux souvenirs de sa jeunesse, permit à ses mains un brusque mouvement qui les éloigna de sa barbe ardente.

- Eh bien, dès la première mêlée, s'écria-t-il, eh bien, par le Prophète, ce plus vieux des *tchopendoz* a montré qu'il était aussi le plus redoutable. On le trouvait toujours au plus épais du combat, au plus près de la dépouille du bouc. Et son étalon passait tous les autres en vigueur, en ardeur, en intelligence. . . Oui, mes amis, je vous assure, ce vieux *tchopendoz* était bien beau, bien terrible à voir. Et comme Osman Bay hôte sans pareil avait fait seller pour moi un bon cheval, j'ai pu le suivre durant tout le jeu.

- Dieu et le Prophète en soient loués, dit le maître des lieux. Et ensuite, ensuite, qu'est-il arrivé ?

- S'il fallait tout rappeler, je n'en terminerais point, dit le marchand de Kandahar. Beaucoup d'heures et beaucoup de lieues avaient été couvertes et beaucoup de chevaux galopaient en liberté dont les cavaliers meurtris étaient couchés dans la steppe, quand le plus vieux des *tchopendoz* s'est emparé du bouc. Il n'a pas essayé comme tous les autres qui avaient tenu la dépouille avant lui, de revenir en arrière et percer jusqu'au Cercle de Justice. Il est allé droit devant. Et comme son cheval était de tous le plus rapide et le plus résistant, il a emmené, au galop, la troupe à travers la plaine sans fin.

«Avait-il déjà arrêté son dessein ? C'est possible : il connaissait le terrain mieux que personne. A-t-il su profiter d'un hasard propice ? Je ne saurais le dire. Mais voici. . . Une cabane solitaire de berger s'est montrée brusquement dans la steppe et il a contenu sa monture. Les autres *tchopendoz* l'ont rejoint.

Alors, pour la première fois, il a cravaché son cheval et ils sont partis vers la maison d'un tel galop que j'ai cru qu'ils allaient s'écraser contre elle. Mais, au dernier instant, on a vu tout à coup l'étalon se détacher de terre et s'envoler, oui, s'envoler, je vous le dis, et retomber sur le toit plat de la cabane. »

La gorge du marchand de Kandahar était desséchée, tant il avait parlé fort et vite. Il voulut se verser du thé. Sa théière était vide. Le plus jeune des *batchas* courut vers le samovar en criant

- Par Allah et son Prophète, attends-moi pour raconter la suite.

Ouroz avait les yeux clos, le visage inerte ainsi que le corps. Mais la lanière de sa cravache remuait sous la pression de ses doigts comme un serpent à l'agonie.

- Voilà, voilà homme de bien, dit le *batcha* en revenant.

Le marchand de Kandahar se désaltéra et poursuivit :

- Il était vraiment extraordinaire le saut que le vieux *tchopendoz* avait obtenu de son étalon. Les cavaliers les meilleurs et portés par les meilleurs chevaux des trois provinces du Nord ont en vain essayé de faire comme lui. Beaucoup n'ont pas su s'arrêter à temps et se sont fracassés de plein élan contre le mur de la cabane. D'autres ont essayé d'imiter le vieux *tchopendoz* mais aucune de leurs montures n'était capable de faire ce qu'avait fait la sienne. Et beaucoup encore ont mutilé des chevaux. Et ceux qui parvenaient au ras du toit, le vieux *tchopendoz*, du haut de son étalon les rejetait d'un coup de cravache au milieu du visage. Et parfois, pour les narguer, il les frappait avec la carcasse velue qui les rendait fous.

« Il n'avait pas gagné pour autant. Des dizaines de *tchopendoz* intacts sur leurs chevaux indemnes encerclaient la maison, comme une meute de loups autour d'une proie qu'elle ne pouvait atteindre encore, mais certaine de la curée.

« Le fils du vieux cavalier, alors, a crié de toutes ses forces :

«- Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

«- Attendre, a dit le père en caressant l'encolure de son étalon couvert d'écume.

« Oh mes amis ! Cette steppe sous le soleil qui descendait. La cabane solitaire. Là-haut le cheval superbe et le vieil homme - avec les cicatrices qui marquaient sa face terrible.

- Je le vois, je le vois ! s'écria le patron de la *tchaikhana*. Mais qu'a-t-il fait ensuite ?

- Il s'est mis à moquer, à insulter ceux d'en bas et, de la sorte, leur faisait perdre la tête. En même temps, il tournait son cheval dans tous les sens, d'un bout du toit à l'autre, comme s'il allait le lancer. Et, chaque fois les *tchopendoz* en désordre se ruaient du côté où il paraissait prendre son élan. Et lui, qui surveillait sans répit les déplacements auxquels il les forçait il a vu soudain que l'anneau de ses adversaires était le plus mince à l'endroit où se trouvait son fils, et il lui a crié :

« Fais-moi un chemin, petit ! »

« Et le jeune homme s'est jeté sur ses voisins sans épargner personne ni lui-même. Il a ouvert pour un instant un trou parmi les cavaliers. Et le vieux *tchopendoz*, dans un saut prodigieux, est passé comme un vent de tempête.

« Après quoi, il a galopé sans encombre jusqu'à sa victoire. »

Le marchand de Kandahar se renversa contre son coussin, croisa sur le ventre ses bras que recouvrit le flot de sa barbe cuivrée et, considérant ses auditeurs, toussota de plaisir. Il mesurait sur leurs visages l'effet de son récit.

Après un court silence, ils s'écrièrent ensemble :

- Béni sois-tu de nous avoir donné ton expérience. Mokkhi regarda Ouroz et eut peur. Ouroz masquait de sa main droite le haut de sa figure comme pour se protéger du soleil. Mais il n'y avait plus de soleil. Le crépuscule était là.

- Tu te sens mal ? chuchota le *saïs*.

A ce moment, une voix portée à un timbre suraigu par la curiosité couvrit toutes les autres.

- Et le nom de ce vieux *tchopendoz*, demandait le patron de la *tchaïkhana*, t'en souviens-tu encore, homme de haut mérite ?

- Tant que je serai en vie je le retiendrai, dit le marchand de Kandahar.

Ouroz laissa retomber sa main.

- C'était le grand Toursène, dit le marchand de Kandahar.

- Le grand Toursène, s'écria le patron de la *tchaïkhana* dévotement.

- Le grand Toursène, répétèrent les marchands.

- Le grand Toursène, reprirent les *batchas*.

Le plus jeune des deux, avec timidité, demanda :

- Et le fils qui a si bien aidé son père, te rappelles-tu comment il s'appelait ?

Le marchand de Kandahar contempla l'enfant, hocha sa barbe éclatante et dit :

- Sache, ô *batcha*, que la mémoire pour rester bonne ne doit pas se charger de noms sans importance.

Les voyageurs se dirigèrent vers leur automobile. Le patron les accompagna. Vaisselle et reliefs de la collation furent emportés. Un étrange silence tomba sur le jardin qui prenait sa teinte du soir. Mokkhi se sentit vaincu par la fatigue. Il jeta un coup d'oeil à la dérobee sur Ouroz. Ses traits étaient serrés à l'extrême. Il avait un regard inhumain.

- Je vais dormir contre toi, dit Mokkhi, et te tenir chaud.

- Tu vas seller Jehol, répliqua Ouroz.

- *Mais*. . . maig. . , tu avais dit. . . balbutia le *saïs*.

- J'ai dit : va seller Jehol.

La voix d'Ouroz était restée basse et tranquille. Mais l'inflexion était sans appel. Mokkhi se dirigea vers le bosquet, près du ruisseau, qui abritait l'étalon. Il allait lentement, les genoux fléchis.

- Fais vite ! cria Ouroz.

Jamais, jamais, il n'avait pensé qu'une souffrance existait comme celle qu'il venait de connaître en ce lieu. Tout maintenant - le jardin, l'eau, les

arbres, le tumulte chantant des oiseaux - lui était poison. Tout lui enfiévrerait le sang, tout lui enflammait le cerveau. Le saule même auquel il s'appuyait lui brûlait la chair. Dans le tronc, dans les ramures, il ne reconnaissait plus les attributs d'un arbre, mais d'un homme, d'un vieil homme noueux, cassé, indestructible, dont on disait les exploits depuis longtemps passés, de l'autre côté de l'Hindou Kouch. . . tandis que lui. . lui. . . Ouroz, au lieu de gagner le premier *bouzkachi* du Roi, il gisait - encore, toujours - à l'ombre de son père.

Ouroz s'arc-bouta sur ses deux mains et d'un élan sauvage projeta son corps en avant. Il n'avait ni mesuré, ni même prévu cet effort. Rien n'importait que de s'arracher à l'étouffante tutelle. L'os rompu cogna, crissa contre le sol rugueux. Une douleur atroce empêcha un instant Ouroz de penser. Puis il se dit : « S'en aller ? Oui. Facile. Mais pourquoi ? Pour suivre en toute sécurité la grand-route ? Faire des étapes sages ? Être rejoint dans chaque *tchaïkhana* par des gens venus de Kaboul en camion et entendre, entendre, entendre le récit du *bouzkachi* royal ? Et, au bout de ce voyage, trouver Toursène devant moi.

»

Ouroz, alors, chuchota sans savoir qu'il parlait :

- Cela ne sera pas.

Par quel charme ? Quelle chance ? Quel miracle ? Il ne s'en inquiétait point. Il répéta seulement : « Cela ne sera pas. »

Le patron de la *tchaïkhana* qui avait reconduit les négociants de Kandahar s'approcha de lui. Avant qu'il ait pu lui adresser un mot, Ouroz demanda :

- Connais-tu bien les chemins de traverse que l'on peut prendre d'ici ?

- Tous, dit le patron. Je suis né dans ce village.

- Pour gagner la province de Maïmana, par où faut-il passer ? demanda encore Ouroz.

- Tu m'emmènes trop loin, dit le propriétaire de la *tchaïkhana*. Maïmana, pour nous, c'est un autre monde. Je sais qu'on y va par Bamyian, la vallée des grands Bouddhas et le vieux, vieux chemin de Bamyian, celui d'autrefois, je peux te l'indiquer. Après, tu demanderas. . .

- C'est bien, dit Ouroz. Combien te dois-je ?

- Attends ! s'écria l'homme qui ressemblait à une souris grise et ses yeux fureteurs allaient du visage creusé d'Ouroz au pansement noirci qui collait à sa jambe. Attends ! Je dois te prévenir : ces pistes sont peu sûres et rudes et la nuit y est de glace et tu n'y trouveras pas une *tchaïkhana* comme la mienne.

- Renseigne-moi vite, dit Ouroz.

Ses yeux avaient enfin un regard vivant. A chaque obstacle nouveau qu'il entendait conter, son cœur battait mieux.

- Tu vois, acheva le patron de la *tchaïkhana*, choisis donc la grand-route.

- Quel tournant faut-il prendre pour suivre le vieux chemin ? demanda Ouroz.

L'étonnement fit tenir immobiles pour un instant les prunelles qui bougeaient sans cesse.

- Tu veux donc malgré. . , demanda le propriétaire de la *tchaïkhana*.

- Je suis pressé, dit Ouroz.
- Souvent ce n'est pas le chemin le plus court qui mène le plus vite au but, et surtout. . . dit le patron.

Il s'arrêta. Mokkhi et Jehol se rangeaient tout près d'Ouroz.

Alors il reprit :

- En vérité, tu as pour t'aider un bien bel étalon et un bien robuste serviteur.

Ouroz se leva sur une jambe. Le patron voulut l'aider.

- Non, dit Ouroz.

Il s'agrippa au pommeau de la selle et à la crinière de Jehol. Un instant après il était à cheval. Mokkhi monta en croupe.

Le propriétaire de la *tchaïkhana* dit rapidement :

- Vous prendrez le sentier sur la gauche. Il vous mènera jusqu'à un puits. Là vous verrez une piste qui monte dur. Suivez-la jusqu'au vieux caravansérail qui se trouve au sommet. Et dépêchez-vous. Il faut y arriver avant la nuit. Sans quoi, que le Prophète vous garde.

- Paix sur toi, dirent ensemble Ouroz et Mokkhi.

Jehol les emmena. Le patron de la *tchaïkhana* soupira longuement. Encore une fois, un des passants singuliers qui traversaient son jardin emportait un secret avec lui.

LE CADAVRE

On trouvait les premières montagnes au seuil même du village. De là montait un sentier en lacets, frayed entre roc et gouffre, abrupt et glissant. Malgré le courage de Jehol, quand le monde ne fut plus que ténèbres, les voyageurs n'avaient pas atteint l'étape.

Mokkhi mit pied à terre et guida l'étalon par la bride. Sa main libre suivait le contour de la falaise pour être sûr, dans l'obscurité, du précaire chemin accroché au bord d'abîmes invisibles. Il dit soudain d'une voix enfantine :

- J'ai peur, Ouroz.
- Jehol aussi, dit Ouroz. Je le sens.
- Ce n'est pas tant de tomber que j'ai peur, chuchota Mokkhi. Mais de. . .
- Je sais, dit Ouroz.

Il devinait lui aussi les êtres innombrables, innommables, difformes, ailés, crochus, griffus, nus, velus, monstres et fantômes, esprits vampires, oiseaux et reptiles à têtes de mort qui glissaient, volaient, rampaient, flottaient au ras de ces monts, à la surface de ces gouffres ensevelis sous l'obscurité comme sous un immense lac noir. Il les entendait filer, haleter, siffler et rire. Des souffles immondes lui glaçaient le visage et parfois il sentait sa peau hérissée par des pattes, des élytres, des antennes, des plumes, des langues, des cornes qui l'effleuraient d'un attouchement fugitif et horrible.

- Oui, je sais, dit encore Ouroz.
- Et tu n'as pas peur, toi ? demanda humblement Mokkhi.
- Non, répliqua Ouroz. Je n'ai pas peur.

Mais, l'ayant dit, il s'étonna si fort qu'il arrêta Jehol. Quoi ? Était-il vrai que, dans cet épouvantable grouillement, il fût soudain sans une crainte, sans un frisson ? Ouroz écouta son cœur dans la nuit des montagnes. Après quoi, en toute honnêteté, il répéta :

- Non, je n'ai pas peur.
- Tu es brave, chuchota Mokkhi. Plus qu'homme au monde.

Invisible au saïs, Ouroz hocha la tête lentement. Ce qui le mettait au-dessus des hommes, pensait-il, ce n'était pas le mouvement du courage, mais l'indifférence du malheur.

Ouroz rendit la bride à Jehol. Tandis que l'étalon se mettait en route, il caressa furtivement l'épaule de Mokkhi.

- Garde ta paume sur moi, implora le saïs.

Il recommençait de palper les contours et aspérités de la paroi qui était son seul repère dans l'ombre impénétrable. Ils cheminèrent de la sorte sur le mince ruban abrupt, entre roc et gouffre, le cavalier appuyé au piéton et le piéton au granit obscur.

Quand ils abordèrent une pente plus rude encore, Ouroz demanda :

- Et la peur, Mokkhi ?

- Ta main lui fait du bien, dit le *sais*.

Cependant sa voix restait petite, souffreteuse. Il ajouta :

- Je voudrais au moins quelques étoiles.

- Elles seront là bientôt, en leur temps, dit Ouroz.

Or, la première qu'ils virent n'appartenait pas au ciel. Comme ils sortaient d'une nouvelle boucle du sentier, une lumière palpita soudain très loin, très haut - mais pas assez loin, pas assez haut pour survoler la terre. Et bien qu'elle fût tout humble et fragile, elle leur sembla plus éclatante, plus radieuse qu'un astre majeur. Dans le désert de pierre, dans le froid des os et de l'âme, cette étoile-là était la chaleur des hommes et la flamme de leur feu.

- Le caravansérail ! s'écria Mokkhi.

Il se redressa, désentravé de la peur et de ses envoûtements. La main d'Ouroz abandonna son épaule. Il ne s'en aperçut point.

*

S'élargissant de lacet en lacet, le sentier devenu chemin finit par déboucher sur un plateau où aboutissaient d'autres pistes. Au confluent, il y avait un caravansérail.

L'énorme bâtisse tombait en ruine. Même dans l'obscurité, les murs plus sombres que la nuit étonnaient par leurs lignes affaissées, rompues. Les crevasses et les brèches étaient dénoncées par la lumière qui s'en échappait de tous côtés comme d'un phare. Mais cette lumière, si pure et triomphale pour les voyageurs attardés au flanc des monts aveugles, n'était à l'intérieur du caravansérail qu'une lampe fumeuse au verre bruni, crasseux. Sa pauvre clarté ne parvenait même pas à percer l'ombre de la pièce commune où gisaient pêle-mêle bêtes et gens.

Par le haut porche effrité, Ouroz y pénétra sans peine à cheval. Entre les corps et quelquefois par-dessus, Mokkhi mena Jehol vers un coin qui restait libre. Quelques têtes se levèrent à demi. . . un agneau bêla faiblement parmi la toison emmêlée d'un troupeau. Un chien gémit en rêve. . . un chameau baraqué dressa, sur son long cou, un mufler baveux. . . Ce fut tout. La porte du caravansérail avait beau être un trou béant, son toit, un dôme crevé et chacune de ses façades un amas de briques disjointes, hommes et bêtes, en y entrant, se sentaient à l'abri des épreuves de la route, déposaient, en même temps que leurs fardeaux, le faix de la vigilance, et, recrus par la journée de marche, se livraient à un sommeil entier. Un autre passant arrivait-il du fond des ténèbres. . . tant mieux. La sécurité croissait avec le nombre.

Quand Jehol eut achevé de traverser la pièce immense, Ouroz ne bougea pas de la selle. Il sentait pourtant que, l'eût-il voulu, il était encore capable de hisser sa jambe valide par-dessus le garrot de Jehol, de se recevoir sur elle et se laisser couler jusqu'au sol. Seulement, il fallait le vouloir et il ne voulait

plus rien.

Mokkhi, d'abord, tant il s'était accoutumé à respecter l'orgueil du *tchopendoz*, n'ébaucha pas un geste pour lui venir en aide. Il demanda avec une sorte de pudeur :

- Je peux te descendre ?

- Tu peux, dit Ouroz.

- C'est juste, dit Mokkhi. Personne ici ne peut nous voir. Ouroz, sans daigner répondre, pensa :

« Il en serait de même devant tout le peuple de Kaboul ou de Maimana. »

Soudain, tout son corps se roidit. Mokkhi venait de saisir sa jambe cassée, au point même où l'os était rompu. Mais ce n'était pas en vain que le *saïs* avait vu soigner et soigné lui-même depuis son enfance les pattes cassées des moutons, des chevaux, des chameaux. Sa main énorme savait envelopper et maintenir les fractures d'une manière qui réduisait la peine à sa moindre virulence. Ouroz desserra les dents. Il se sentit alors soulevé comme un enfant par l'autre bras de Mokkhi et déposé très doucement sur la terre battue.

- Attends, attends, tu vas être bien, dit le grand *saïs*.

Il ramassa des morceaux de brique épars sur le sol, en arracha d'autres à la muraille disjointe, les tassa, les creusa en forme de gouttière primitive, puis étendit en son creux la jambe blessée.

- Attends, tu verras. . . attends. . . Oui. . . je te promets, dit encore Mokkhi.

Il ne parlait que pour lui-même. Il avait besoin d'entendre sa voix. Les mots n'avaient pas d'importance. Ils étaient un chant de bonheur sans pareil - adieu, adieu les monstres de la nuit ! - et de dévouement éperdu - ô la main d'Ouroz impavide pendant cette épouvante !

Mokkhi débarrassa Jehol de sa selle et la plaça sous la tête d'Ouroz. Il enleva son *tchapane* et en couvrit le blessé. Il fit

s'étendre l'étalement tout près d'Ouroz et se coucha lui-même contre son autre flanc. Et, ce faisant, il chantonnait sans cesse : - Tu auras un vrai repos. . . la nuque bien au creux du cuir. . . les jambes et le ventre et la poitrine bien au tiède sous le *tchapane*. . . et bien protégé par Jehol des bises qui soufflent entre les fissures, et si tu as besoin de n'importe quoi. . . je suis là, tu le sais n'est-ce pas ?

- J'en suis sûr, dit Ouroz doucement.

Le *saïs* était allongé près de lui et il voyait sur un fond de pénombre ses yeux et sa bouche briller dans un sourire béat.

- Je suis là, Ouroz, murmura Mokkhi.

Les dents seules accrochaient maintenant la vague clarté de la lampe. Les yeux s'étaient fermés.

- Je suis là, je suis là. . . je suis là, répétait encore le souffle de Mokkhi, tandis que, déjà, le sommeil le plus dense délivrait ses muscles et ses nerfs d'une fatigue, d'une peur et d'une joie également épuisantes.

Ouroz, lui, ne dormait pas. Et il était loin d'en souffrir.

La quiétude du corps étendu après une route si longue et si précaire, la volupté de la chaleur au sortir de ténèbres glaciales, l'arrêt subit d'une douleur impitoyable - Ouroz, aux premiers instants, s'enferma en quelque sorte dans sa propre chair avec ces trésors.

Il n'émergea de lui-même que peu à peu. Et, degré par degré, il découvrit un accord surprenant entre ce qui l'entourait et son bonheur.

Sa nuque reposait au creux d'une selle - l'objet le plus noble façonné par les hommes - et qui depuis vingt ans était sa plus sûre compagne. De temps à autre, Ouroz remuait la tête pour mieux en sentir la forme et le grain.

L'odeur du beau cuir tiède, à chacun de ces contacts, se mariait à l'autre odeur qu'Ouroz aimait entre toutes et que répandait le flanc de l'étalon accolé au sien. Sur elles, portées par les courants d'air qui circulaient entre les murs crevassés, venaient les senteurs des laines, des peaux, des toisons animales et des pauvres cotonnades et des corps humains qui avaient longtemps marché, beaucoup peiné sous le soleil. Et les narines d'Ouroz s'élargissaient pour mieux aspirer les émanations où il retrouvait son peuple avec tous ses troupeaux.

Et le grand sommeil du caravansérail avait aussi son langage. Du fond de leur pesant repos, gens et bêtes l'exhalaient en même temps que leurs effluves. Grognements, soupirs, abois, ronflements, plaintes, sifflements, toux, bêlements, hennissements, murmures bramés, choc de sabots, claquement de mâchoires, sonnailles de clochettes, cliquetis de mors, composaient en sourdine une incessante, profonde et commune rumeur, à demi animale et humaine à demi. Dans ce vaste chœur confus se rejoignaient le vieillard enroué, la femme à bout de forces, l'enfant pris de peur, l'homme repu, le cheval nerveux, le molosse toujours sur ses gardes et la chèvre, le béliet, le mulet, l'âne, le chameau qui tous, selon leur espèce, suivaient les pistes et les pâturages de leurs rêves. Et, nommant chaque voix, chaque souffle, Ouroz connaissait un plaisir sans pareil, comme si - tout petit garçon à nouveau - il entendait la berceuse familière qui suspendait alors toutes les menaces et tous les effrois.

La nuit avançait. Par les trous de la toiture, Ouroz vit qu'il y avait maintenant des étoiles. Il les considéra distraitement. Elles venaient trop tard. Elles brillaient trop loin. Elles n'avaient rien à faire avec ce qui l'entourait. Ouroz détourna la tête.

Son regard se fixa sur la lampe sordide. La mèche, baignée par la graisse de mouton fondue, fumait beaucoup. Suie et poussière souillaient le verre ébréché, fêlé. Mais cet enduit, justement, donnait à la lumière filtrée à travers son épaisseur l'essence qui enchantait Ouroz. Aussi peu teintée que la fleur du safran la plus pâle, elle touchait les yeux comme une caresse. Et sa faible et

confuse clarté transfigurait la misère, la crasse, les tares du caravansérail et de ses dormeurs.

A l'ordinaire, l'ceil d'Ouroz, prompt et dur, relevait tout de suite, sur les visages et les corps, leurs travers, leurs malfaçons. Cet homme avait la bouche vile, celui-là un menton d'esclave, cet autre le regard craintif, lâche, cet autre le front stupide, cet autre encore le sourire visqueux ou félon. Et les épaules veules, les nuques ployées, les poitrines creuses, les jambes débiles, les ventres gonflés. . . Et les boiteux, les cagneux, les morveux, les goitreux, les borgnes. . . De tout cela, et chaque année davantage, Ouroz avait nourri, fortifié son dédain pour le troupeau de ses semblables et, avec lui, sa superbe et sa solitude. Or, cette nuit, les jeux de la lampe fumeuse effaçaient, lavaient, chez les compagnons d'Ouroz toute disgrâce et tout stigmate. Il n'y avait là que bergers et routiers au sommeil, enveloppés d'étoffes à la vérité lamentables, sales, effilochées, déchirées, guenilleuses, mais que la magie de la pénombre changeait en molles et nobles draperies de même qu'elle suspendait soies et velours aux murs délabrés. Et si, parfois, dans un visage indistinct, se levait une paupière, l'oeil avait la densité d'un bijou obscur.

« Suis-je si différent d'eux ? » se demanda soudain Ouroz.

C'était la première fois de sa vie. . . Sa peau brûlait. Il rejeta le *tchapane* de Mokkhi. Ce mouvement ou un courant d'air plus vif (la mèche vacilla très fort) ou une piqure d'insecte incommoda Jehol. L'étalon souleva un peu la tête, secoua sa longue crinière touffue. Il se rendormit aussitôt. Mais son souffle, l'ondulation de ses muscles avaient agi sur son cavalier comme un rappel à l'ordre du monde. Ouroz raidit son torse. La selle précieuse qui le soutenait cessa de n'être pour lui qu'un oreiller de malade.

Le maître de Jehol pouvait-il, en vérité, avoir comme égaux ces malheureux qui ne savaient que marcher, ces gratteurs de terre, ces meneurs de chèvres, plèbe des chemins !

La fièvre d'Ouroz montait. Le sang devenait toujours plus chaud, et la tête plus légère. Et il eut une vision. Sur l'herbe étalée à l'infini, vingt chevaux magnifiques, ivres de force, de courage, d'émulation, d'espace, martelaient la steppe d'un galop prodigieux. Leurs cavaliers étaient les meilleurs de ce côté du monde. L'un d'eux se détachait, s'échappait, laissait les autres si loin qu'ils s'effaçaient dans la poussière. Et il continuait, le premier, le seul, à courir sans autre but que sa course.

Ouroz se reconnut. Et son cœur fut sonore comme les tambours de fête qui célèbrent le succès et la gloire.

Puis le chant intérieur s'arrêta. Était-ce la fatigue de l'insomnie, la pesanteur de la jambe immobile, l'odeur de suif brûlé répandue par la lampe, le bruit goulu des lèvres d'un nouveau-né contre la mamelle de sa mère ? Ouroz ne faisait plus corps avec le cavalier victorieux. Cet homme lui devenait à chaque instant plus étranger et plus difficile à comprendre que les inconnus du caravansérail. Ceux-là, ils dormaient, fourbus, puis, le jour levé, reprendraient leur route vers l'étape suivante, et iraient de la sorte jusqu'à leur

destination. Tout était clair. Mais l'autre, lancé comme un furieux, où allait-il avec ce rire de silence sur sa face par le vent dilatée ? Contre qui, cette ruée, cette charge ? Par sa frénésie, qu'espérait-il toucher, atteindre ? L'horizon ? Comment ? L'horizon recule toujours, sans fin.

Ce fou irritait Ouroz. Il ferma les yeux. Alors il vit un bazar merveilleux. Plus riche qu'à Daoulad Abas, plus vaste qu'à Mazar-Y-Chérif, plus coloré que dans Akh Chah. Et la foule innombrable qui emplissait les couloirs ombreux et les rues imprégnées de soleil, la foule entière s'écartait avec vénération sur le passage d'un homme qui, sans accorder un regard autour de lui, faisait sonner les hauts talons de ses bottes et portait toute droite sa tête coiffée d'un bonnet en fourrure de loup. C'était le cavalier de la steppe. « Bien sûr. . . je courais pour cela. . . » se dit Ouroz. « Bien sûr. »

Il continuait à ne pas comprendre. Tant d'efforts, d'adresse, de mépris du risque, d'acharnement, de veeux, d'ardeur : pour obtenir quoi ? La louange de ces marchands lâches et stupides et des chalands qu'ils volaient. Quelle dérision ! Et combien précaire, infidèle, cette faveur qu'il fallait courtiser de sa vie dans chaque épreuve. Un hasard malheureux. . . un cheval bronche. . . un muscle se dérobe. . . Alors, le dédain, l'oubli. . . Et la foule des bazars s'écarte devant un autre.

Comme Ouroz songeait à cela, il vit que le visage du cavalier salué par la foule n'était plus le sien. Il avait pris les traits de Soleh, le vainqueur du *bouzkachi* royal. Mais au lieu des tourments de l'humiliation qui devaient l'assaillir, Ouroz n'éprouva pour le triomphateur - et là fut son plus profond étonnement de la nuit - qu'une pitié hautaine.

« Va mon garçon, va. . . » lui dit-il en pensée. « Ta misérable cervelle y croit encore. Va. . . Laisse-toi flatter, berner avec bonheur. . . jusqu'à la prochaine chute. Va. . . Je ne suis plus dans ce jeu de dupes. »

Ouroz sentit la fièvre bourdonner en lui et il eut l'impression d'être porté par une rivière de steppe en sa crue de printemps. C'était fort. C'était chaud. On pensait mieux. Plus large. Plus vite. . .

Oh oui ! Dans ce marché de l'indignité il n'avait que trop et trop longtemps tenu sa part. De l'un et de l'autre bord, valets, serfs, esclaves ! Tous ! Et ceux qui couraient après la renommée. Et ceux qui béaient, bêlaient à son approche. Assez !

Ouroz se laissa lentement aller contre la terre battue. Bien à plat. La nuque dans le creux de la selle. Au centre de toutes les odeurs, rumeurs, ombres et lueurs qui peuplaient le caravansérail obscur. Paisibles. Saines. Complices. Et Ouroz pensa : « Désormais, voilà mes compagnons. »

Eux, ils ne savaient même pas ce qu'était un *bouzkachi*, un *tchopendoz*. Parmi eux, il n'était pas besoin de porter la tête au-dessus de tout et de tous, des infortunes et des joies, pour n'accepter que l'hommage et ne rendre que l'orgueil. (O Allah ! quelle fatigue que d'être un demi-dieu !) Et s'il était infirme, eh bien, il le serait. Ni vaincu ni déchu. Simplement un infirme. Accepté par les autres. Gens du même chemin. . . de la même tribu. . . pareils

devant la même vie. . . ils s'en iraient ensemble.

A travers gorges, vallées, plaines, avançait une caravane très humble, très pauvre. . . Et lui, Ouroz, il était avec elle. Sur un mauvais cheval, un mulet, un bourricot. Oui, un bourricot. . . Et même sur des béquilles. . . oui des béquilles. . . Chacun avait pour lui le sourire de Mokkhi.

Les étoiles s'étaient éteintes. Ouroz pensa : « Le ciel a perdu tous ses orgueils : il est heureux. » La conscience l'abandonna.

*

Mokkhi bâilla, s'étira, soupira, se gratta bruyamment. Son corps demandait beaucoup plus de repos. Il ne pouvait pas le lui accorder. Le soleil et Mokkhi se levaient toujours ensemble.

Son premier souci, à peine lucide, fut pour Ouroz et Jehol. Bien : ils dormaient l'un et l'autre. Mokkhi traversa le caravansérail où des formes humaines, sensibles elles aussi au commandement de l'aube, émergeaient de leurs limbes. Arrivé sous le vaste porche délabré, il frotta ses paupières d'une paume lente et pesante. La glu du sommeil collait encore à son corps comme celle de la nuit au sol du plateau. Mais à mesure que Mokkhi élevait son regard, la surface des rocs dénudés s'éclairait de plus en plus. Sur les sommets, déjà, le long des aiguilles et comme irradiée par leurs arêtes, palpait une frange toute fine, tendre et translucide. Il faisait un froid terrible.

Dirigé par le clapotis, Mokkhi alla machinalement à une rigole. Il trempa ses mains, s'aspergea le visage. L'eau était encore plus glacée que l'air. Quand elle eut séché sur sa peau, il n'y avait plus trace chez Mokkhi de torpeur et de fatigue. Il agita les bras puis, de ses poings énormes, se mit à marteler sa poitrine. Fort, plus fort, plus fort encore. Les coups retentissaient longuement dans le matin silencieux. Leur cadence enivrait Mokkhi. Il était à la fois le forgeron et l'enclume. Plus fort, toujours plus fort.

Soudain le mouvement de fléau fut rompu. La tête de Mokkhi se figea, tendue vers le ciel. Il ne comprenait pas. Là-haut, découpées par les lignes des crêtes, il voyait des prairies, couleur de pavot et d'absinthe, naître sous le pas de l'aurore. Elle allait vite. Et parce que Mokkhi la surprenait pour la première fois en marche dans les montagnes immenses, il ne reconnaissait plus cet instant si familier où prenait sa source la rivière du jour.

Au pays des steppes, la nue et la terre se réveillaient à l'unisson. La clarté montait d'une crue régulière, baignait, irriguait, inondait l'horizon d'un bout à l'autre. Le ciel devenait un lac de lumière et la plaine un tapis d'herbe et de rosée.

Ici, le matin venait par morceaux et par bonds. Entre deux montagnes gigantesques, un pan brillant s'était depuis longtemps dégagé que sur les sommets flottaient encore les cendres de l'ombre. Une cime s'embrasait, solitaire. Une falaise miroitait soudain. Mais celles qui leur faisaient face

demeuraient éteintes, aveugles.

Le désordre croissait toujours. Par chaque déchirure, embrasure, faille ou fissure du côté de l'Orient, on voyait bouillonner l'écume de l'aurore, foisonner ses javelots et flamber ses bûchers. Pourtant il n'y avait pas de soleil.

L'air était lumière et la lumière était gel. Mokkhi prit une aspiration profonde. Le matin des montagnes pénétra en lui tout entier. Ce fluide était si violent et si pur que Mokkhi, d'extase, ferma les yeux. Il allait rire, crier, chanter son bonheur, quand il sentit sur les paupières un tiède et tendre attouchement. Elles s'ouvrirent à demi et, à travers le réseau des cils, Mokkhi aperçut un croissant de feu rose.

Le soleil. . . enfin. . . le vrai soleil.

Mokkhi était déjà prosterné du côté de La Mecque.

Et les gestes et les mots tant de fois faits et refaits, dits et redits qu'ils avaient perdu pour Mokkhi tout leur pouvoir, toute leur substance, ils avaient soudain sur lui un effet prodigieux. L'émotion altérait les battements de son cœur, enrouait sa gorge. A genoux sur le seuil d'un jour nouveau, il trouvait dans la routine de la première prière un langage neuf pour remercier ces montagnes qui lui accordaient, après des terreurs si cruelles, autant d'émerveillements.

D'autres voix répétaient les mêmes paroles. Elles appartenaient à d'autres hommes prosternés sous le porche ou près des murs du caravansérail. Mais il semblait à Mokkhi, dont le front brûlant ne quittait pas le sol glacé, qu'il entendait seulement la sienne. Multipliée par cent échos.

*

Quand Mokkhi se redressa, un jeune homme presque aussi grand que lui, quoique chétif et bossu, le considérait avec amitié. Ses grands yeux tristes avaient la forme et la couleur des amandes. Il dit - et le timbre de sa voix était aussi doux et pénétrant que son regard :

- Loué sois-tu pour être capable, à ton âge, de montrer toute ton âme dans la prière.

- Moi ? s'écria Mokkhi.

Les beaux yeux tristes lui sourirent et Mokkhi eut le sentiment que leur regard l'éclairait en lui-même. Il gratta sa nuque rase et dit :

- Peut-être bien. . . cette fois. Mais vraiment c'est la première, je te l'assure.

- Loué sois-tu davantage encore, dit le jeune homme bossu, d'avoir élevé une telle prière sur mon pauvre domaine.

- Quoi ? demanda Mokkhi. Tu es le maître de ces lieux ?

Le jeune homme bossu eut un rire très faible qui, étrangement, donnait force et confiance quand on l'entendait.

- Voilà un bien grand mot pour le possesseur de ces ruines, dit-il. Cependant il est vrai que moi, Gholam, j'ai l'an dernier reçu en héritage le

caravansérail de mon père Haidar qui le tenait de son père Fahrad, le fondateur. Lui, tu aurais pu l'appeler maître en toute vérité. Il a vécu influent et riche. Son temps ne connaissait pas les camions. Toutes les marchandises voyageaient à dos de bête et tous les convois devaient s'arrêter la nuit venue aux gîtes pour eux construits. Maintenant, les seules grandes caravanes sont celles des nomades et, tu le sais, ils ne campent jamais entre des murs. Aussi tu vois l'état des miens.

Le jeune soleil éclairait sans pitié l'énorme bâtisse d'argile rouge. Affaissée, crevée de toute part, elle était moins un abri qu'un amas de décombres. De cet antre sortaient les gens et les bêtes qui venaient d'y passer la nuit et s'affairaient pour reprendre leur marche.

Mokkhi asséna de toutes ses forces un coup de poing sur son front. Comment avait-il pu abandonner Ouroz et Jehol dans le désordre du départ ?

Sous le porche, il dut laisser passer un chameau malingre et pelé, des bourricots couverts de plaies et de croûtes, des hommes en guenilles qui les poussaient avec des bâtons pointus. A l'intérieur se formaient des convois pitoyables, des troupeaux étiques. Les animaux étaient déjà chargés et les femmes achevaient d'attacher leurs enfants en bas âge contre leurs reins. Mokkhi se glissa entre les croupes et les bâts, jusqu'à ses compagnons. Là, il respira mieux. Ouroz, malgré le bruit, dormait encore. L'étalon, sans doute, donnait des signes d'impatience. Mais dès qu'il eut senti le long de son encolure et contre ses naseaux la main familière, il se calma.

« Patience, patience, lui dit tendrement Mokkhi. Tout le monde sera pourvu. Je reviens. »

*

Mokkhi s'était trompé. Ouroz, bien qu'il tînt ses paupières serrées contre ses yeux, ne dormait pas. Le bruit l'avait tiré tout de suite de son mauvais sommeil. Et dans les pires conditions. La lumière du jour avait remplacé la lampe et son clair-obscur. La grande salle magique n'était qu'une ruine sordide, engluée de toiles d'araignée. Les ombres et les nobles draperies avaient pris la forme de gens et d'animaux misérables, avilis par le réveil et qui s'étaient mis, ensemble, à crier, aboyer, braquer et braire.

Tout maintenant irritait, dégoûtait la chair malade et le cœur amer, de l'homme appuyé à sa selle. Il n'avait plus rien de commun avec celui qui s'était assoupi délivré de ses démons.

Les gueux qui entouraient Ouroz lui inspiroient un mépris et une fureur d'autant plus sauvages qu'il avait rêvé de partager leur destin et se réjouir de leur charité. Au souvenir de ce désir abject, que seul un esprit néfaste attaché à ces décombres avait pu inspirer, le fiel emplissait la bouche d'Ouroz. De temps à autre, son regard filtrait à travers les cils et surveillait avec une impatience morbide l'écoulement de la cohue. Qu'ils disparaissent tous. . . eux auprès de qui lui, lui, Ouroz, avait été heureux de n'avoir plus d'orgueil.

Dehors les chefs de famille acquittaient le prix de leur séjour. Dérisoire en lui-même, il était cependant trop élevé pour certains. Ceux-là disaient à Gholam avec gravité :

- Allah te remboursera.

Et Gholam avec gravité inclinait la tête. Mokkhi lui dit :

- Je voudrais du thé et ensuite de l'orge ou de l'avoine.

- Il n'y a pas ici de fourrage qui convienne à un cheval aussi brave que le vôtre, car nos hôtes habituels n'en auraient pas l'usage, dit Gholam.

Ce propos était sans malice et ceux qu'il désignait l'avaient écouté sans humiliation.

- Le village n'est pas loin, reprit le jeune homme bossu. On y vend le nécessaire. Pour le thé, fais le tour du bâtiment. Mon frère cadet s'en occupe.

La *tchaïkhana* était en tout et pour tout une longue banquette de terre appuyée, du côté le mieux exposé au soleil, contre le flanc crevassé du caravansérail. Un auvent de branches et de feuilles mortes la couvrait. En son milieu, creusé dans le mur, il y avait un réduit assez profond. Un adolescent maigre y faisait cuire des galettes sur un feu de bois et entretenait de braises un samovar antique au cuivre terni, bosselé.

Mokkhi, debout, aspirait par petites lampées le brûlant thé noir, quand il remarqua un corps allongé sur le dos à l'extrémité de la banquette en terre battue. Qui pouvait bien reposer par le froid encore glacial du matin, couvert seulement de minces et méchantes cotonnades ? Et si rigide que les pieds nus pointés vers l'auvent semblaient de pierre ? Mokkhi alla voir le gisant de plus près. Dans la face réduite, racornie comme par des serres invisibles, les yeux étaient grands ouverts et sans regard. Les yeux des cadavres.

Un tintement de la cuiller contre la tasse qu'il tenait tira Mokkhi de sa stupeur. Il revint au milieu des gens qui entouraient le samovar et cria :

- Il y a un mort là-bas !

- Hé je sais bien, répliqua du fond de sa niche et sans interrompre son travail le frère puîné de Gholam. Je l'ai trouvé tout gelé à l'aube.

- Moi, je l'ai vu rendre l'âme, dit un vieux berger. Il est arrivé en même temps que nous, comme la nuit tombait, avec une équipe de potiers ambulants. Il montait leur seul bourricot. Il n'en est pas descendu. Il en est tombé. Et déjà, ne respirait plus. Ils l'ont mis là.

- Ils viennent de repartir avec le bourricot, dit le jeune frère de Gholam.

Et il cria joyeusement :

- Allons, allons, qui veut encore du thé noir bien fort, du thé vert bien parfumé et du pain bien chaud, bien cuit, bien tendre ?

Les voyageurs se remirent à boire, à manger, à conter des histoires, à rire, tandis que le cadavre fixait sur eux son regard qui n'appartenait plus aux hommes.

Le thé n'avait plus de goût pour Mokkhi. Et les montagnes, avec leurs pics enfoncés dans le ciel comme les crocs d'un dragon, lui faisaient peur à nouveau. Du cadavre inconnu il se souciait aussi peu que les autres voyageurs, mais il pensait à Ouroz endormi. . . Ou peut-être pas endormi. . . peut-être pire. . .

*

Enfin Ouroz était seul. Non. . . pas encore. Un homme approchait, courait, haletait. . . Mokkhi se pencha sur Ouroz et gémit : ce teint de cire. . . ces joues si creuses, la lèvre exsangue. . . Sans doute Ouroz respirait encore mais par à-coups, à la manière d'un râle. Mokkhi n'en put supporter davantage. Il s'accroupit près d'Ouroz, la tête dans ses mains. Quand il les écarta, les yeux brûlants d'Ouroz dévisageaient la plate et bonne figure du saïs, défaite par le chagrin. Un dégoût profond dilata les narines amincies d'Ouroz. Il lui semblait flairer l'odeur de l'attendrissement, de la pitié dont il était l'objet.

- Où te promenais-tu ? demanda-t-il d'une voix qui n'exprimait rien.

Il ne laissa pas Mokkhi lui répondre et ordonna :

- Du thé !

- Assurément, assurément ! s'écria Mokkhi. Et tout de suite tu iras mieux car tu as pauvre mine. . . Pourtant tu as longtemps et bien dormi n'est-ce pas ?

- Du thé, répéta Ouroz.

Mokkhi se précipita vers le porche. Ouroz le regarda courir avec détestation.

Un pauvre d'esprit osait le prendre en tutelle. Ouroz se prit à chuchoter : « Vous allez bien voir. Tous. . . Vous allez bien voir. » Il était toujours celui qui mène la course et dompte le sort. Quelle course ? Quel sort ? Il l'ignorait et cela n'entamait en rien sa certitude.

LE SCRIBE

- Voilà, bien chaud. . , voilà, bien tendre. . . ils n'ont rien de plus ici, mais ce qu'ils donnent est bon, s'écria Mokkhi en déposant le plateau qu'il apportait.

Chacun de ses mouvements parce que plein de santé, de force, était une insulte pour Ouroz. Ce qui l'offensait davantage encore et d'un outrage plus cruel, c'était la bonhomie outrée de la voix, pareille à celle dont on se sert pour rassurer, encourager un enfant malade, un cheval craintif.

Ouroz but avec avidité tout le contenu de la théière, refusa de toucher au pain.

- Essaie. . . au nom d'Allah. . . cette galette a été cuite pour toi, toute fraîche, supplia Mokkhi.

Ouroz saisit la pâte à pleine main, en fit une boule gluante et la jeta par terre. La fureur réduisait encore la chair sur sa figure et faisait saillir les os davantage. Mokkhi pensa : « Je suis en train de le tuer. » Il dit avec un enjouement pitoyablement simulé :

- Tu as raison. . . Manger à contrecœur, cela noue les entrailles. La faim te viendra d'elle-même. Tu auras alors les brochettes les plus grasses et le meilleur riz au safran. . . J'irai les acheter moi-même. . . Gholam, le patron, est entièrement à ton service. Son frère aussi.

- Je n'ai besoin de personne, dit Ouroz. Dès que Jehol aura été nourri, fais les achats pour la route. C'est tout.

- Quelle route ? balbutia Mokkhi. La montagne de nouveau ! Encore plus haute, plus froide, et déserte ? - Tu as peur ? demanda Ouroz

- Si tu avais parlé avec Gholam ! s'écria le *saïs*. Il m'a raconté ces pistes épouvantables.

- Pour un bossu, assurément, dit Ouroz.

- Il le tient des voyageurs et eux, ils savent, dit Mokkhi.

- Tu as peur à ce point ? demanda Ouroz.

Des larmes vinrent aux yeux innocents du *saïs*. Pour le bien d'Ouroz, il eût accepté mille angoisses et mille fois plus terrifiantes que celles de la veille. Mais il ne pouvait pas l'aider à sa perte. Il dit, d'une haleine :

- Oui, j'ai très peur. Tu n'arriveras pas vivant au bout de la montagne. Je viens de rencontrer un cadavre. Je ne veux point, par ma faute, avoir à porter le tien. Comment, après cela, me présenterais-je à la face de Toursène ? Comment ?

Mokkhi reprit son souffle et, avec l'intrépidité du désespoir, il cria :

- Je ne peux pas. Je ne peux pas te suivre.

Il s'abattit sur ses genoux, baisa la main d'Ouroz et dit très doucement :

- Non, en vérité, je ne te suivrai pas.

Au geste, à la voix, Ouroz comprit que, ordre, demande ou menace, il ne parviendrait pas à renverser le refus de son *sais*. Un frisson le saisit. Il voyait soudain que, sans lui, il ne pouvait rien, n'était rien. Il éprouva, pour lui, une haine à laquelle aucune autre ne se pouvait mesurer. Elle était ce gel qui, sous sa peau, s'infiltrait dans chaque goutte du sang.

- Tu trembles. Tu as froid ? Si froid ? demanda Mokkhi.

Il s'aperçut que son *tchapane* dont, la nuit, il avait enveloppé Ouroz, ne le couvrait plus qu'à mi-corps. Il voulut remonter le vêtement. Ouroz l'arracha de ses doigts, le rejeta sauvagement. La jambe cassée se trouva mise à nu. De l'étoffe souillée et suintante qui ligotait la fracture s'éleva un souffle fétide. Jehol renifla, fronça les naseaux, secoua la tête, et pour échapper à la puanteur, commença de se redresser. La poigne de Mokkhi le saisit à la crinière et le tira vers le sol. L'étalon hennit amicalement, s'allongea, de nouveau, le cou appuyé au flanc de Mokkhi.

« Contre moi, tous les deux », se dit Ouroz. « Mon *sais*. Mon cheval. »

Gisant à leurs pieds, il regardait sans un battement des paupières le couple formé par Mokkhi et l'étalon. Puissants. . . Simples. . . Faits l'un pour l'autre. Oh ! les écorcher vifs !

Devant ce qu'exprimait son regard, Mokkhi enfouit plus profondément la main dans la crinière de Jehol, se serra davantage contre l'encolure.

Un peu d'écume jaunâtre vint à Ouroz dans les plis profonds de la bouche. « Mon *sais* croit déjà l'étalon à lui », se dit-il. « A lui. . . A lui. . . Par le Prophète ! »

Dans cet instant, Ouroz sentit s'arrêter son souffle. Il avait invoqué le Prophète. Et le Prophète répondait. Cette inspiration qui, soudaine et pareille à l'éclair, illuminait, éblouissait son esprit, elle ne pouvait venir que de Lui. De Lui seulement. Par elle, tout se trouvait merveilleusement résolu.

Ouroz laissa l'air couler dans sa poitrine et en même temps la certitude. Oui, par le Prophète, oui, il avait - et justement dans l'outrage qui lui était fait - l'instrument de la vengeance la plus consommée et de la plus grande gloire.

Quand Ouroz leva les yeux vers son *sais*, le rictus du loup étirait ses lèvres brûlées par la fièvre et le fiel.

Ce sourire et la bienveillance étrange qui animait maintenant le regard d'Ouroz auraient dû épouvanter Mokkhi. Dans son innocence, il pensa : « La fureur est passée. . . il accepte. . . » Au fond de la crinière épaisse de Jehol, le *sais* détendit ses doigts.

- Tu viendras avec moi, lui dit Ouroz.

La main de Mokkhi se crispa de nouveau. Jehol crut à une caresse et son col ondula doucement.

- Mais je t'ai expliqué. . . murmura Mokkhi.

- Et je t'ai parfaitement compris, dit Ouroz.

Il se haussa peu à peu contre la selle. Lorsqu'il eut les reins tout droits, il dit lentement :

- Écoute-moi bien et comprends à ton tour. Tu refuses de me suivre pour ne pas travailler à ma perte ? C'est la seule raison ?

- En vérité, en vérité. . . la seule. . . qu'Allah soit mon témoin ! s'écria Mokkhi.

- Eh bien, reprit Ouroz plus lentement encore, mon destin n'est pas ton affaire. Je te délève de tout souci à cet égard et prends, moi aussi, le Tout-Puissant pour témoin. De mon malheur, entends-tu, j'ai, moi et personne d'autre, charge entière.

Mokkhi voulut parler.

- Je n'ai pas achevé, dit Ouroz. Que tu viennes ou non, moi je pars et sur le chemin que j'ai choisi.

- Seul ! Seul ! Ce n'est pas vrai, cria Mokkhi. Ses doigts tremblaient dans la crinière de l'étalon.

- Ce que j'annonce, je le fais toujours et contre tout. Et tu le sais, dit Ouroz.

- C'est la mort pour toi, murmura Mokkhi.

- Assurément, dit Ouroz. Pour moi et pour Jehol.

- Jehol !

A ce gémissement qui portait son nom, l'étalon leva sur Mokkhi ses larges yeux brillants et fiers.

- Quelle autre fin pour lui, perdu, sans maître, dans les pierres des solitudes ? demanda Ouroz.

- Oh non, chuchota Mokkhi. Allah l'empêchera.

- Je le crois aussi, dit Ouroz.

- Comment, oh, comment ?

- Parce que tu seras avec nous, dit Ouroz. Il continua plus vite :

- Tu as la jeunesse, la vigueur, tu es dur à la fatigue et patient et adroit. Par tes soins, nous irons jusqu'au bout.

- Je ne suis, je ne suis qu'un pauvre serviteur, s'écria Mokkhi. Et si, malgré tout ce que je peux faire, tu succombes ? Par-dessus l'encolure de Jehol, se tendait vers l'homme assis tout droit contre sa selle un visage que le tourment rendait presque infantin. Ouroz sut que l'instant décisif était là. De ses paupières il couvrit l'éclat de son désir. Pour séduire l'innocence, la tentation doit porter son vêtement.

- Oui, reprit Mokkhi - et sa voix se brisait. Oui, si le malheur tout de même l'emporte, alors ? Alors ?

Ouroz écarta les mains. Entre ses paumes, il laissait passer la destinée.

- Alors, Jehol est à toi, dit-il.

Mokkhi se redressa, secoua son front moite et balbutia :

- Je. . . quoi. . . je. . . Ouroz. . . je ne comprends pas.

Ouroz ouvrit ses yeux tout grands. Il était sûr maintenant de leur regard. Il répéta avec une pause entre chaque mot :

- Alors - Jehol - est - à - toi.

- Que dis-tu ? Que dis-tu ? cria le *sais*.

Il arracha sa main à la crinière de l'étalon comme d'un buisson en flammes. Jehol crut à un jeu. Il rattrapa le poignet de Mokkhi entre ses dents, l'enveloppa de ses grandes lèvres tendres.

- Tu vois, dit Ouroz.

Sa poitrine était plus desséchée que le désert et toutes ses soifs.

- Eh bien ? demanda-t-il.

- Attends, attends, supplia Mokkhi.

La tête lui tournait. Il n'osait remuer sa main tenue par Jehol. Il avait le sentiment que l'étalon et lui ils appartenaient au même sang, à la même famille. Mais dans cette parenté, il n'oubliait pas sa place : la plus humble. Et voilà que ce fils d'étalons de légende, œuvres du grand Toursène, voilà que, par la volonté d'Ouroz, il pouvait lui, Mokkhi, le *sais* guenilleux, en devenir le possesseur, le maître. La sueur détrempait son visage, aussi épaisse que la salive de Jehol sur son poignet. Son regard perdu errait tout autour de lui et les fils de poussière lumineuse qui dansaient entre les brèches sans nombre des murs exaspéraient son vertige. Il cria :

- Ce n'est pas possible, Ouroz. . . C'est délire. . . C'est folie. . . C'est ta fièvre.

- Non, Mokkhi, mais non, crois-moi, dit Ouroz.

Sa voix était si franche et amicale qu'il s'en étonna lui-même.

- Est-ce que, poursuivit-il, homme au monde mérite Jehol autant que toi ? Qui donc aime-t-il mieux ? Qui donc le soignera comme tu peux le faire ? Et quand il sortira vivant de la montagne terrible avec toi, grâce à toi, montre-moi donc celui à qui je dois le laisser. . .

- Arrête ! arrête ! implora Mokkhi.

Il libéra sa main d'un coup brutal contre les dents de Jehol, lui tourna le dos et reprit en chuchotant :

- Arrête, Ouroz. Tu parles comme si, déjà, tu étais mort.

Ouroz inclina la tête et, de nouveau, écarta les paumes pour que fut large et lisse la piste des destins. Et, voyant couché au milieu du caravansérail immense et vide, sous la haute voûte en ruine, ce corps réduit et ce visage émacié, exsangue, Mokkhi pensa de nouveau au cadavre de la *tchaïkhana*. En cet instant, Jehol qui s'était relevé posa sa tête sur l'épaule du *sais*. Alors, pour faire taire Ouroz et pour s'interdire à lui-même tout espoir, Mokkhi s'écria :

- Quoi qu'il arrive, personne jamais, jamais ne pourra croire qu'un tel cheval soit le mien. On me traitera en menteur - en voleur.

- Tu as raison, dit Ouroz. Amène le bossu.

Mokkhi s'élança vers le porche, en criant : « Gholam ! Gholam ! » Il ne cherchait pas tant à satisfaire Ouroz qu'à lui échapper.

Jehol suivit le *sais* des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu, puis les reporta sur Ouroz. Ce dernier tendit le bras et flatta les naseaux de l'étalon. Il ne lui en voulait plus. Il n'en voulait plus à Mokkhi, ni à personne au monde. Il se préparait à la course la plus difficile et la plus importante de toute sa vie.

- Que puis-je pour toi, mon hôte ? demanda le propriétaire du

caravansérail, avec son habituelle douceur.

- Toi, rien, dit Ouroz. Mais avez-vous, dans les alentours, un scribe ?

- Au village même, dit Gholam.

- Savant ? demanda Ouroz.

- Il satisfait chacun à la ronde, dit le grand jeune homme bossu, en souriant.

- Va le chercher ! dit Ouroz à Mokkhi. Le *saïs* fit un pas vers le porche.

- Sur Jehol, dit Ouroz.

- Tu. . . vraiment. . . Tu penses. . . qu'il vaut mieux. . . demanda Mokkhi, sans regarder l'étalon.

- Assurément, dit Ouroz, les choses iront plus vite et nous sommes pressés.

Mokkhi se mit à brider Jehol. La tête dans les épaules et les épaules basses, il avait des mouvements gauches, comme apeurés. Jehol, impatient de se trouver à l'air, étirait tous ses muscles et, de l'encolure à la croupe, ils couraient, magnifiques.

- Je n'ai jamais enfourché que de pauvres ânes, dit Gholam, le bossu. Et ici nous ne sommes pas connaisseurs en chevaux.

Mais celui-là, on aimerait l'avoir, rien que pour le regarder vivre.

- Et si tu le voyais au galop, dit Ouroz. N'est-il pas vrai, Mokkhi ?

Le *saïs*, sans répondre, allait monter Jehol à cru. - Prends la selle, ordonna Ouroz. - Mais toi ? demanda faiblement Mokkhi.

- Je t'attendrai dehors, contre le mur. Notre hôte m'aidera.

*

Adossé à la vieille paroi dont l'argile commençait à recueillir la chaleur du soleil, Ouroz aperçut de loin Jehol et les deux silhouettes qu'il portait.

« Comme il est vieux ! » pensa Ouroz de l'homme assis derrière le *saïs*. « Beau lettré, en vérité. . . le tremblement de l'âge va empêcher qu'il trace une sentence qui se puisse lire. »

Pourtant, lorsque Jehol déboucha sur le terre-plein du caravansérail, la colère d'Ouroz le céda pour un instant à l'incrédulité. Que le visage du vieillard fût réduit à des os sur lesquels pendait une peau flétrie et plissée comme une chiffon - il y était préparé. Mais pas à ces arcades nues avec, au lieu des sourcils, une sorte d'écume de chair grise, et ces paupières dont on eût dit qu'elles sortaient de l'étuve, et enfin, dans ces orbites affreuses, une taie qui ne laissait ni passer ni refléter la moindre lueur, la moindre étincelle.

Et voilà que Gholam et son frère accouraient pour recevoir le visiteur, le descendaient de cheval, le prenaient par le bras, dirigeaient sa marche. Et lui, il tenait un peu haussée sa tête vers le ciel avec cette fixité attentive dans l'écoute qui tient lieu de vue pour les hommes aux yeux morts.

En vérité, le scribe tant attendu était aveugle.

Seule, la toute-puissance du respect que, en terre afghane, inspire le grand

âge empêcha Ouroz de faire éclater sa fureur. Elle se ramassa dans le regard qu'il fixa sur Gholam. Le patron du caravansérail y répondit par son sourire le plus affectueux et installa le vieux scribe, dos au mur, près d'Ouroz.

- Que la paix soit avec toi, cavalier venu de loin, dit le scribe.

- Et sur toi davantage encore, homme de tant d'années, dit Ouroz avec toute la courtoisie voulue.

Mais il demanda brutalement au propriétaire du caravansérail :

- Et maintenant, bossu ?

L'aveugle lui répondit :

- Tu veux commencer tout de suite ?

- Ce n'est pas un ordre, vénérable, mais je suis pressé, dit Ouroz.

Il l'était surtout de mettre fin à cette imposture.

- Parfait, dit le vieillard.

Il détacha de sa ceinture les instruments de son travail : une longue boîte noire décorée de fleurs roses qui contenait plume et encrier, puis une planchette à laquelle était fixée une feuille blanche. Sur chaque bord de cette page, et de haut en bas, de petits clous se faisaient face selon des intervalles étroits et réguliers.

Il installa le plumier à terre, posa la planchette sur ses jambes repliées et dit :

- Je suis prêt.

- Eh bien, dit Ouroz, fais savoir que moi, Ouroz, fils de Toursène, devant témoins, je déclare et jure ceci : au cas où la mort me frapperait pendant le voyage que nous allons entreprendre, je laisse mon étalon Jehol, fils de Jehol, et tout son harnachement en propriété entière à Mokkhi, mon *saïs* fidèle, pour reconnaître son dévouement.

Gholam jeta un regard rapide vers Mokkhi et ne surprit rien sur son visage : ni pensée, ni sentiment, ni même vie apparente. Ouroz, lui, épiait avec une attention féroce chaque geste du scribe aveugle. Est-ce que vraiment il espérait se tirer de l'épreuve ?

- Répète-moi ton nom, veux-tu, dit le vieillard. Les deux autres je les ai connus du jeune homme, venant ici.

- Ouroz, fils de Toursène, dit Ouroz.

- Bien, dit le scribe.

Il établit ses deux longues paumes presque transparentes contre le papier, un doigt touchant, sur l'un et l'autre bord de la planchette, le clou le plus haut. Alors, de droite à gauche, la main armée de la plume se mit à glisser d'un mouvement très lent, presque invisible.

Et Ouroz vit se former sous les doigts diaphanes des caractères non seulement lisibles mais d'une perfection singulière. Et lorsque fut remplie, entre ses deux repères métalliques, la première ligne, il était impossible de trouver une faiblesse dans sa tenue, une disgrâce dans l'équilibre des mots et des blancs, une incorrection dans l'architecture des signes. L'écrit avait figure d'œuvre d'art.

- Comment, comment fais-tu, aïeul sans lumière ? s'écria Ouroz.

- Depuis les temps d'Abdour Rahmane, j'ai eu tout loisir de m'exercer dans la nuit, dit le vieillard.

- Abdour Rahmane, dis-tu ! s'écria encore Ouroz. - Lui-même, en vérité.

Bien que la voix de l'aveugle semblât incapable d'émotion, elle portait une trace de ce plaisir que les gens très âgés éprouvent à se souvenir qu'ils ont été contemporains d'événements et d'hommes passés à l'histoire.

- Abdour Rahmane. . . répéta Ouroz.

Le grand émir de l'autre siècle. . . qui avait joué les Anglais, pacifié le Hazaradjat, conquis le Kafiristan, dompté les grands vassaux, rassemblé les terres afghanes. . . Le guerrier. Le subtil. Le sage. Le légendaire.

- A sa mort, tu étais encore loin de ta naissance, mais j'étais, moi, un homme déjà mûr dit le vieillard. Et aveugle depuis des années.

Ses doigts traçaient les caractères de la deuxième ligne. Il poursuivit :

- Dès l'école, et dans sa grâce, Allah avait accordé à ma main les talents du lettré. Il y en avait peu en ces temps lointains. Aussi, bien jeune encore, ai-je été nommé *khaïdar* en l'opulente vallée de Koh Doman. . . Et je circulais sur un mulet de village en village pour collecter, de par ma fonction, les taxes, dîmes et servitudes qu'Abdour Rahmane, mon souverain, en sa justice et sagesse, avait fixées.

La deuxième ligne était achevée, aussi parfaite que la première. Le scribe aux yeux morts commença la suivante. Il avait de son art une telle maîtrise qu'il continuait de conter en même temps que d'écrire.

- Or, dit-il, un soir, ma tournée finie, je suis passé par un gros bourg au moment où s'arrêtaient les transactions du bazar. A la sortie du village, un homme robuste avançait lentement, parce qu'il était chargé de trois sacs, petits mais très lourds. Mon mulet l'a rejoint sans peine. C'était un boucher ambulant, aimable et gai, du nom de Roustan. Il s'en retournait chez lui, ayant vendu tous ses quartiers et sa graisse de mouton, avec gros bénéfices. Son gain, en bonnes pièces d'argent, remplissait les sacs sous lesquels pliaient ses épaules. Il allait loin. Notre

route était la même jusqu'au village où j'habitais. « l'lace ton fardeau sur mon mulet, lui ai-je dit. Tu seras moins fatigué quand tu auras à le reprendre. » Il n'a pas fait de manières. C'était un homme simple et porté aux confidences. Pour faire admirer son souci de l'ordre, à chaque sac qu'il attachait sur le bât, il disait le nombre et le poids des pièces qui le remplissaient : il avait mis les plus grosses dans l'un, les moyennes dans un autre, les plus petites dans le troisième.

« Nous avons cheminé paisiblement. Roustan parlait de ses deux femmes, de ses fils, du bourricot qu'il était sur le point d'acheter. Nous sommes arrivés à mon village. Là, Roustan a voulu reprendre son bien. »

L'aveugle s'arrêta d'écrire pour lever ses yeux droit sur le soleil éclatant et reprit :

- Allah seul connaît à l'avance le mal que parfois, à son insu, médite

l'homme. J'avais été pieux et honnête jusqu'à cet instant. Mais quand j'ai vu Roustan prêt à délier du bât l'un des sacs, j'ai soudain pensé : « Son argent sera le mien. » Était-ce le contentement qu'il avait montré au sujet de ses gains ? Et surtout de ses femmes ? J'en voulais une et issue d'une famille qui me fit honneur et me poussât dans la vie. Tu sais le prix énorme qu'un père demande au fiancé pour une telle fille.

Le vieillard n'avait pas baissé la tête. Sa main décharnée traçait avec le même soin les lettres sur le papier, et sa faible voix monotone poursuivait son récit.

- J'ai repoussé Roustan, dit-il, et prétendu que les sacs m'appartenaient. Lui, comme il était naturel, a poussé de grands cris. Les gens sont accourus. Pour leur prouver que j'avais raison, j'ai cité la somme contenue dans chacun des sacs et le calibre des pièces. Et Roustan avait beau prétendre que je le tenais de lui, il ne pouvait pas le prouver. Je disais que c'était moi qui l'avais renseigné. Bref, une parole contre une autre. La mienne était celle d'un *khaïdar* contre celle d'un boucher obscur. L'affaire est venue devant le juge du district sans qu'il osât décider. Puis à celui de la province.

Même résultat. Et le même encore devant le tribunal de Kaboul. C'est alors qu'Abdour Rahmane a entendu parler de ce procès et nous a convoqués à l'une des cours de justice qu'il avait coutume de tenir en public.

L'aveugle s'arrêta d'écrire.

- Si j'avais pu prévoir cela, dit-il, jamais je n'aurais prétendu au gain de Roustan. La pensée de comparaître, fautif, devant un souverain aussi redoutable que sage me faisait trembler. Mais que faire ? Ne pas l'affronter, c'était l'aveu de mon crime. Qui s'avance trop loin, doit aller jusqu'au bout. Et puis il n'y avait pas de preuve - pas plus pour l'émir que pour les autres juges.

« En vérité, l'interrogatoire qui a été repris en sa présence n'a rien montré de nouveau. Je me sentais d'instant en instant mieux assuré. Dans sa haute justice, le grand émir ne pouvait pas m'accabler. J'ai attendu sa décision tranquillement. Mais au lieu de prononcer une sentence, Abdour Rahmane a commandé soudain : « Qu'on apporte ici une jarre emplies d'eau bouillante. » Et il a demandé à Roustan d'abord, puis à moi : « Acceptes-tu, si tu es parjure, que tes yeux soient brûlés par cette eau ? - Oui, Seigneur » a dit le boucher, sans hésitation aucune. Et que pouvais-je, moi, qui avais conduit mon mensonge et ma cupidité jusqu'à la face de mon prince, que pouvais-je sinon m'écrier encore plus fort que Roustan « Oui, Seigneur ! »

« Et Abdour Rahmane a dit « Très bien ». Et il a fait jeter les pièces de monnaie pour lesquelles j'avais prononcé tant de faux serments dans la jarre fumante. Tous se taisaient : les juges, le scribe, les soldats, les bourreaux, les bonnes gens. Personne ne comprenait la pensée de l'émir. Mais lui, enfin, il s'est tourné vers moi et son visage était d'un calme terrible. Et il m'a dit : « *O khaïdar* infidèle à l'honneur comme à l'honnêteté, sers-toi une dernière fois de tes yeux. Regarde à la surface de l'eau ces taches qui proviennent des pièces en elle plongées. N'y reconnais-tu pas la graisse de mouton ? Et quelles sont

les mains, à l'ordinaire, enduites de cette graisse ? Les mains d'un *khaïdar* ? Ou les mains d'un boucher ambulant ? »

« L'émir a fait signe à ses bourreaux et ceux-ci, me déchirant les paupières, ont versé l'eau bouillante sur mes yeux. »

Chacun de ceux qui avaient écouté l'histoire du châtiment infligé soixante années plus tôt à un jeune *khaïdar*, y répondit à sa manière. Mokkhi poussa un gémissement et porta les mains à son visage comme pour le défendre contre un jet de feu. Gholam et son frère, qui avaient entendu le récit maintes fois, hochaient la tête avec des soupirs de compassion. Et Ouroz dit :

- Pour penser au jugement de l'eau qui bout, il fallait un souverain comme Abdour Rahmane.

- Le plus grand de tous, dit le scribe aveugle avec une paisible certitude. Et il m'a fait conduire ici qui était le village de ma naissance. Et j'ai appris à écrire sans voir pour être utile à qui me le demande, comme toi aujourd'hui.

Le vieillard posa sa plume sur la planchette. Il avait mesuré son récit et sa tâche de manière à les mener ensemble à bonne fin. Sous la dernière ligne de l'attestation, il venait de tracer sa signature.

- Sais-tu écrire ? demanda-t-il à Ouroz.

- Seulement mon nom, dit celui-ci.

- Il n'en faut pas davantage, dit le scribe.

Puis il s'adressa à Gholam.

- Fais comme d'habitude. Certifie pour toi et pour ton frère, puisqu'il est illettré.

L'aveugle rangea soigneusement son écritoire, enleva les petits clous qui tenaient le papier à la planchette. Ouroz plia la feuille et la mit sous sa chemise, là où la ceinture la serrait contre son ventre creux. Il paya le vieillard et dit :

- O scribe le plus savant qui soit, puisses-tu vivre de longues années encore.

- Si Allah me les accorde, dit l'aveugle, ce sera pour expier plus longtemps ma faute.

Gholam, le bossu aux doux yeux, ajouta :

- Et pour nous mettre tous en garde contre la tentation et ses griffes.

Disant cela, il regardait Mokkhi. Le *saïs* continuait de tenir sa face dans ses paumes.

*

On but du thé. Mokkhi porta le scribe aveugle sur le dos de Jehol et le ramena au village.

Là, il acheta ce que lui avait dit Ouroz : quelques provisions et ustensiles de route, quatre couvertures, deux gros *pouchtines* à manches longues fourrés de laine sombre, un poignard. Il n'oublia rien, mais il était à peine conscient de ses démarches. Il n'avait ni pensée, ni sentiment véritables.

1. Veste en peau ornée de broderies et fourrée de mouton (N. D. A.).

De retour au caravansérail, il mena les préparatifs pour le départ avec la même indifférence. Quand tout fut achevé, il aida, sans prononcer un mot, Ouroz à se mettre en selle.

- Voilà qui est bien, dit celui-ci. Il fait encore jour. Où est le bossu ? Ne veut-il point qu'on le paie ?

En allant vers la *tchaïkhana*, Mokkhi rencontra Gholam qui essayait contre son pantalon des mains souillées d'argile.

- Nous partons, dit Mokkhi.

Sa voix était sans timbre, son regard vide.

- Je suis malheureux, en vérité, dit Gholam, d'avoir manqué à vos derniers instants ici. Je mettais en terre ce pauvre potier.

- Le potier. . . le potier. . . répéta Mokkhi stupidement.

Il se mit à trembler. Une affreuse angoisse lui crispa le visage. Il posa un bras sur la bosse de Gholam et la tint contre son épaule.

- Oh, mon frère, gémit-il, fais, je t'en supplie, un vœu qui me protège en ce voyage.

- Qu'il te soit encore donné de saluer le soleil comme tu l'as fait ce matin, dit doucement Gholam.

Attiré par leurs voix, Ouroz arrivait sur Jehol, la cravache entre les dents.

LA DAMBOURA

Quand Ouroz, Mokkhi et Jehol quittèrent le caravansérail, et prirent la direction de l'Ouest pour gagner les passes redoutables de l'Hindou Kouch, le soleil affleurait déjà la ligne des crêtes. Mais de l'autre côté des montagnes colossales l'astre était loin de toucher la steppe. Ainsi, dans la province de Maïmana, il n'avait pas encore atteint l'aplomb du paisible plateau qui portait le village de Kalaktchekane.

Là, Toursène, devant sa yourte, buvait du thé vert avec Guardi Guedj, le conteur sans âge.

Ils étaient assis, les jambes repliées sur un méchant tapis qui, à même le sol, ménageait la dignité plus que les aises.

Un samovar de cuivre bossué, terni et un plateau chargé de vaisselle rustique séparait leurs deux torsos : l'un pareil à un tronc massif, l'autre émacié jusqu'à la trame.

La bouche de Guardi Guedj n'était qu'un pli exsangue, celle de Toursène avait la teinte, l'épaisseur, les crevasses d'une figue éclatée. Elles portaient cependant la même expression de quiétude.

Cette dernière part du jour était leur bien. Le matin aime les jeunes cavaliers avec leurs espérances. Les fortes nourritures de midi et la sieste lourde qui lui succède conviennent à l'âge mûr. Mais le seuil du soir est le siège réservé à la vieillesse des hommes.

Le feu du soleil décanté par la démarche qui l'a mené d'un bout à l'autre de la steppe, imprègne sans brûler chaque ride, aide, sans le précipiter, le flux du sang, réchauffe la moelle froide au creux des os et coule un baume dans les ligaments qui souffrent.

La lumière a cessé d'éblouir. Elle se fait complaisante aux yeux flétris pour avoir vu flamboyer tant et tant d'étés. Les ombres commencent à sourdre des confins et du cœur de la terre ; leurs jeux, leurs danses peuplent, dessinent, colorent l'étendue infinie, les filets d'eau, les touffes des buissons et jusqu'aux rivages du ciel.

Que ces fumées légères annoncent la nuit, ou la mort, peu importe. D'ici là tous les instants ne sont que détachement et sagesse et chacun d'eux contient à lui seul une éternité.

La voix de Guardi Guedj s'éleva, ténue à l'extrême et pourtant aussi distincte que les clochettes des caravanes.

- C'est au fond de mon corps que descend le soleil, dit Guardi Guedj.

Toursène hocha lentement sa face plate, labourée de fractures et de cicatrices. Il lui arrivait également, dans sa contemplation, allégé de toute substance, de toute conscience, de n'être qu'une enveloppe creuse, ouverte au

crépuscule. Jarre pour son miel. Aiguière pour sa fraîcheur. Étui pour ses rayons. Mais il était impossible à Toursène de préserver aussi longtemps que le faisait Guardi Guedj cette alliance parfaite avec la fin du jour. Au sein même de la plénitude bienheureuse où le mouvement de l'esprit se trouvait suspendu, une sorte de ver se mettait à remuer, à revivre : la pensée.

Alors, le monde radieux se fermait pour l'homme et le rendait à l'angoisse et à la solitude.

« Nous sommes arrivés, se dit Toursène, le soir où les *tchopendoz* de Maimana prenaient la route de Kaboul pour le *bouzkachi* du Roi. Je ne voulais qu'une nuit sous ma yourte. Or la septième approche et l'Aïeul de Tout le Monde ne semble pas y prêter attention. »

Toursène s'aperçut en cet instant que Guardi Guedj, à son tour, s'était séparé de lui ainsi que l'avait fait le merveilleux crépuscule. Un instant plus tôt, ils ne formaient à eux trois qu'un seul et immense bonheur. Maintenant, il y avait un ciel inaccessible, et loin, loin de lui, deux existences l'une de l'autre isolées. Toursène en éprouva une amère tristesse. Il avait commencé de réfléchir. Le mal était sans remède. La silhouette assise de l'autre côté du samovar antique, pour grêle et presque impalpable qu'elle fût, n'en possédait pas moins son poids intérieur, son destin, son secret.

« Lui, toujours en marche, continuait de penser Toursène, lui, jamais deux nuits sous le même toit, il est enraciné tout à coup. Ce n'est pas le besoin du repos : moi qui m'éveille avant l'aube, je trouve toujours sa place vide sur mon *tcharpai*. La nourriture ? Il feint seulement d'y goûter par courtoisie. Son temps, il le passe dans le village qui n'a pas son pareil en misère, en humilité. Là, il écoute les vieillards, les enfants et jusqu'aux femmes que son âge lui permet d'approcher sans embarras. »

Toursène fut tout près de s'écrier :

« Dis-moi, dis-moi, Aïeul de Tout le Monde, ce qui te tient ici ? »

Une fois encore, il ne put s'y résoudre. Guardi Guedj n'allait pas, comme souvent il le faisait, mettre sa réponse dans une question : « Et toi-même, ô Toursène ? »

Les mains du vieux *tchopendoz* qu'il tenait à plat sur ses cuisses écartées, se fermèrent en poings aussi gros que des têtes de massue. Un autre poing, aussi lourd, lui enserra le cœur. Il n'y avait plus de joie, il n'y avait plus d'amitié sur les collines et les herbes du soir. Toursène pensait, pensait aux litières et provendes qu'il ne surveillait plus depuis une semaine, aux juments pleines, aux bêtes malades ou blessées, aux poulains en sevrage, aux jeunes chevaux en dressage qu'il abandonnait aux palefreniers irresponsables. Ah oui, en vérité, il aurait digne figure, s'il demandait avec étonnement à Guardi Guedj ce qui le retenait ici, à Guardi Guedj, sans charge ni devoir, libre et léger comme un conte, alors que lui, Toursène, tel un invalide, un infirme, un retraité, déposait à l'ombre de sa yourte sa cravache de Maître des Écuries.

« Pourquoi ? Pourquoi ? » se dit une fois de plus Toursène.

Sa tête s'affaissa et il se mit à la remuer de gauche à droite et de droite à

gauche, comme s'il avait affaire à un taon insupportable.

Dans le transparent silence, la modulation d'une damboura retentit du côté du village et avança rapidement vers la yourte.

Les poings de Toursène se dénouèrent : il était en droit de parler, il pouvait sans déshonneur échapper à lui-même. Il s'écria :

- Écoute, Aïeul de Tout le Monde, voici Nijaz qui vient. Guardi Guedj laissa passer un instant. Il avait l'oreille moins bonne que Toursène. Puis il dit :

- Je l'entends à mon tour. C'est bien son heure. Le soleil est arrivé au niveau de nos yeux.

Un nabot grisonnant, grimaçant, pouilleux, guenilleux, surgit, ayant contourné la yourte. Son pas n'était que bonds et secousses et tout en lui sautillait : les épaules, les jointures, les joues gravées de rides, les lèvres au sourire égaré et, saillant sur le cou, les veines et la pomme d'Adam. Avec elles dansait aussi entre les doigts, gracieuse et mince, la chanteuse à cordes, la damboura des steppes. Et il en sortait un son si juste et si pur que Guardi Guedj murmura :

- En vérité, les innocents vivent tout près des Dieux.

L'avorton, en guise de salut, jeta en l'air son instrument qui fit deux tours, retomba tout vibrant et sonore dans les paumes ouvertes et continua sa mélodie.

« Les voisins qui le nourrissent chaque jour, pensa Toursène, et moi qui l'ai vu naître, Nijaz oublie souvent qui nous sommes. Pour l'Aïeul de Tout le Monde, il ne se trompe jamais. »

Sans cesser de jouer, le nabot s'assit sur ses jambes repliées tout près de Guardi Guedj.

« C'est pour lui seul qu'il est là », pensa encore Toursène. La damboura tournoya de nouveau entre les mains de Nijaz et changea brusquement sa cadence. Une plainte longue et ténue courut le long des cordes pour reprendre et reprendre, indéfiniment. Et Guardi Guedj, le voyageur sans âge, la reconnut pour l'avoir écoutée, il y avait quarante ans ou cinquante ou plus encore, de l'autre côté de l'Himalaya, sur les pistes du Tibet.

Où et comment l'avorton d'un hameau perdu qui, en dehors de sa colline et du domaine d'Osman Bay, connaissait seulement, et si peu, la petite ville de Daoulat-Abas, avait-il recueilli cette mélodie ? Et toutes les autres dont il répétait sans défaut les airs et les paroles ? Celles des bergers, des guerriers, des amants. Celles d'aujourd'hui et d'autrefois. Celles de sa province mais aussi de Tachkent et de Boukhara, de Khiva et de Samarcande ? Et afghane, russe ou chinoise, de toute l'Asie du milieu, terre immense des herbes et des sables, des caravanes chamelières et des cavaliers infatigables.

Certes, songeait Guardi Guedj, on rencontrait dans la steppe des gens de toute sorte et les voyageurs de partout se mêlaient sous les auvents d'un bazar. Mais quelle finesse et sûreté d'oreille ne fallait-il point pour retenir, comme un oiseleur dans son filet, la musique et les strophes une seule fois entendues sur

une flûte, un pipeau, une damboura, un tambourin, ou dans la voix du passant !

Elle était juste en vérité la tradition venue de la nuit des temps qui ordonnait de vénérer les fous et les simples d'esprit. Les Dieux ne les avaient privés de raison que pour faire place, dans une tête vide, à leur propre génie. Aux uns ils donnaient la parole prophétique, aux autres la voyance, à d'autres le pouvoir de maudire, à d'autres encore la sainteté. Celui-ci avait eu en partage le chant immortel.

« Toi et moi, l'innocent et le sage, nous sommes au monde pour le même dessein, se dit Guardi Guedj. L'un récolte les contes et l'autre les chansons, mais l'innocent, ici, a le pas sur le sage. Une histoire, même la plus merveilleuse, doit avancer lentement, de mot à mot. La chanson a des ailes. Je te salue, mon frère déshérité, mon maître. »

Et Guardi Guedj qui avait oublié ce qu'était un désir souhaita subitement, avec une force étrange, de faire cadeau à l'innocent d'une belle chanson.

Où la trouver ? Nijaz en avait tant retenu déjà et la mémoire de Guardi Guedj était beaucoup moins fidèle pour les mélodies que pour les récits des hommes. Il commençait à désespérer, lorsque se mit à sourdre, comme d'elle-même, à travers des jonchées et des jonchées d'années mortes, une musique pauvre, limpide, enfantine. Personne au monde, que lui, ne pouvait connaître cette berceuse. Elle se confondait aux limbes de sa vie. Et c'était encore le temps où les villages en nid d'épervier, et les vallées bienheureuses du Kafiristan n'avaient point perdu jusqu'à leur nom. Et l'émir Abdour Rahmane, alors, n'avait pas encore soumis, dans le sang et la flamme, les guerriers issus de ceux d'Iskander, le Grec invincible, et détruit les grandes images des Dieux taillées en plein bois brut.

L'innocent jouait toujours. Un long doigt, appuyé soudain sur les cordes, fit taire son instrument. Nijaz se tourna vers Guardi Guedj. Il avait une face terne, plate, aux rides et aux lèvres mortes, mais le regard, comme celui des animaux, y donnait aux sentiments élémentaires leur expression la plus simple et la plus intense. « Toi ! Toi ! mon unique ami, tu ne veux plus de ma damboura, tu ne veux plus de moi ? » disaient les yeux de l'avorton.

Toursène qui, à l'abri de ses pesantes paupières, surveillait, sans le montrer, avidement, les deux hommes, connut une surprise extrême. L'Aïeul de Tout le Monde éleva sa main droite, en couvrit le visage de l'innocent. Puis il se mit à scander sur un air étrange des mots d'une langue inconnue.

La voix de Guardi Guedj, si claire dans le récit, malgré sa fragilité, montrait, quand il chantait, son âge : discordante, fêlée, sénile. Malgré cela, il continua, il continua de moduler la berceuse qui, cent années auparavant, endormait les nouveau-nés, dans un hameau hanté par les aigles, dont il ne restait rien que des pierres éparées, noircies par le feu.

Chaque fibre du vieux corps suivait doucement la cadence. Et voilà que, pour Nijaz, la main posée sur son visage, plus desséchée cependant que les feuilles d'hiver, se mit à vivre comme une source. L'onde sonore baigna son

front, sa nuque, ses doigts, courut dans les cordes. Guardi Guedj se tut. Il n'avait plus à chanter. La damboura le faisait à sa place et d'une voix qui, elle, sans effort, avait le calme, la pureté, la mansuétude même de la lumière et du soir.

Un singulier frisson effleura la peau de Guardi Guedj aux creux de mille rides. Quand il s'était appliqué à retrouver la berceuse, il avait seulement voulu la transmettre au mieux de ses moyens. A présent qu'elle revenait à lui, juste, fraîche, neuve et naïve, il lui semblait que, ayant lancé en l'air au hasard une poignée de cailloux, il les entendait tout à coup rouler dans le gouffre du temps. Et leur chute faisait lever aux entrailles du puits mystérieux les bruits et les souffles que son onde noire avait recueillis depuis toujours et à jamais.

Alors, Guardi Guedj, que l'usure extrême de son corps avait comme désincarné et chez qui la durée étonnante de la vieillesse avait tari toute faculté d'émotion, alors Guardi Guedj se mit à trembler d'angoisse et de tendresse.

Pour profonde que fût sa mémoire, elle n'avait jamais pu atteindre ces premiers jours où les couleurs, les sons, les contacts, les arômes, les saveurs commencent à suggérer un monde aux nouveau-nés. Mais chaque vibration de la damboura les tirait davantage de l'abîme qui les tenait enfouis. Et malgré son âge, et malgré son expérience qui avaient conduit Guardi Guedj hors de la condition humaine et le courbaient consentant du côté de la mort ainsi qu'un arbre aux racines effritées, il ne pouvait empêcher son cœur si vieux, si calme, de tressaillir jusqu'au dérèglement parce qu'il retrouvait, nébuleux et irisés comme le lait et l'arc-en-ciel, les instants où tout investi encore par les ténèbres des origines, il pressentait déjà et percevait sa propre vie dans celle de l'univers.

Odeur du bois qui brûle, . . . crépitement des branches. . . danse des étincelles. . . souffle et caresse de l'air tiédi. . . enclos rassurant des parois, des voûtes. . . Ombres familières en mouvement. . . tranquillité de la chair enveloppée, tenue de toute part. . . entrailles bienheureuses gorgées d'un liquide onctueux, chaud, vital, dont le goût demeure sur les lèvres avec celui de sa source, inépuisable et suave renflement. Et au coeur de la merveilleuse plénitude, une voix bonne comme le feu, chaude comme la sève, répète, répète, répète, jusqu'aux portes du sommeil, dans un chant ailé, la profusion, la sécurité, le bienfait de l'amour.

Le soleil baissait toujours. C'était des confins de la steppe que maintenant la lumière se répandait vers le sommet de la colline. Elle avait une finesse, une tendresse presque intolérables pour les sens de l'homme et la damboura en suivait si bien les suprêmes clartés que son chant semblait conçu pour apaiser, au-delà des berceaux, l'âme de toute la terre effrayée par l'annonce de la nuit.

La fin du jour. . . la fin du chant.

A quoi, songeait Guardi Guedj, à quoi servait une vie plus longue que toutes les autres puisqu'elle devait bientôt, bientôt se dissoudre comme les plus courtes ? Et à quoi bon tant de sagesse, quand sa seule démarche utile

était - il le voyait soudain - de faire accepter à l'homme cette dissolution ?

Là-bas, au fond de la steppe, la crête du disque solaire était un fil empourpré.

Les sons de la damboura n'arrivaient plus aux oreilles de Guardi Guedj mais il voyait que les doigts de Nijaz effleuraient encore les cordes et que Toursène accompagnait la mesure de sa tête massive.

« Au nom de l'amitié que tu as pour moi, n'arrête point ! » faillit crier Guardi Guedj à l'innocent. Par cette supplication, il prit enfin conscience de toute sa misère. Il ne redoutait pas la mort, il vivait depuis trop longtemps dans son sein, mais il voulait - oh ! comme il voulait ! - que, au moment de mourir, une fois, une seule fois encore, sa mère pût l'envelopper de sa voix d'amour et dissiper cette solitude si ancienne qu'elle était devenue son unique famille et l'endormir, lui, le centenaire, le vagabond, le sage, dans la ténèbre humaine, comme un enfant.

Sur la damboura, les doigts de l'innocent reposaient maintenant, chenilles ignobles.

La steppe, d'un seul coup, prit une couleur de cendre.

*

Toursène raidit son torse. La première brise de nuit se levait si furtive que sa peau ne la percevait point encore. Ses jointures pourtant y étaient déjà sensibles. La tête de l'innocent oscilla, s'affaissa et vint buter, mâchoire inférieure décrochée, lèvre pendante, contre sa poitrine creuse.

Guardi Guedj avait fermé les yeux avec, pour lui-même et ses semblables, une tristesse infinie. Alors, il pensa : « Personne au monde n'a pouvoir de me venir en aide. Mais peut-être, moi, suis-je encore capable de porter secours. . . »

Il dit à Toursène :

- J'ai vu Ayguiz.

- Ayguiz, grommela Toursène. . . Ayguiz.

Il lui semblait étrange et indécent qu'on lui rappelât une femme devenue stérile après la naissance d'Ouroz et qu'il avait aussitôt répudiée. Selon la loi, la coutume, l'honneur. Depuis quarante ans il avait oublié qu'elle existât.

- Elle ne manque de rien, je pense, dit Toursène.

C'était vrai. Il avait pourvu Ayguiz d'une maison dans le village et assuré sa subsistance.

- Elle voudrait te parler, dit Guardi Guedj.

- De quel droit ? demanda rudement Toursène.

- Elle se meurt, dit Guardi Guedj.

Toursène balançait ses énormes épaules. Pour un homme à l'agonie et qui l'eût appelé, il se fût déjà mis en route. Pouvaient-ils dignement se plier au caprice d'une femme, fût-il le dernier ? Il dit :

- Elle se meurt. Eh bien, n'est-elle pas assez vieille ?

- On n'est jamais assez vieux pour mourir seul, dit Guardi Guedj.

- Tu crois. . . grommela Toursène.

Et quoique le propos lui demeurât obscur, il se leva péniblement pour obéir à l'étrange souhait qu'il devinait chez l'Aïeul de Tout le Monde.

*

Le village de Kalaktchekane comptait en tout une vingtaine de masures, misérable rangée de torchis, accolée à la paroi d'un roc. La demeure d'Ayguiz était la dernière, en allant vers le cours d'eau. Pareille à toutes les autres, elle était précédée par un auvent de branches mortes et contenait entre ses murs pétris de boue une seule pièce basse de plafond, sans fenêtre ni cheminée.

Toursène entra brutalement. Il n'était plus sous l'influence de Guardi Guedj. Cette visite absurde l'emplissait de honte et de courroux. L'instant qu'il se tint sur le seuil, son torse plus large que l'ouverture de la porte intercepta complètement la dernière clarté du jour. Il fit un pas à l'intérieur de la case nue et distingua dans le fond, près d'un samovar, deux vieilles femmes. Laquelle était Ayguiz ? Celle-là, sans doute, si grosse, tassée le dos au mur, sur une pile de coussins, et dont la respiration faisait tant de bruit. Ce fut elle, en effet, qui parla. Dans un gargouillis chuinté, sifflant, elle dit

- Toursène, oh, Toursène.

Et soudain le corps effondré, impotent, s'agita. Et la voix fut plus forte que le râle. Elle ordonnait, elle priait, impatiente, anxieuse, heureuse.

- Allons, vite, servante incapable. . . Donne de quoi s'asseoir. . . s'éclairer. . . boire.

Toursène avança d'un pas encore.

- Je n'ai besoin de rien, dit-il. . . je n'ai pas le temps.

- Tss. . . tss. . . lui répondit Ayguiz. Et à sa compagne :

- Allons vite. . . vite.

D'un coin obscur, la servante tira un matelas bourré de coton qu'elle étendit sur la terre battue aux pieds de Toursène, une lampe à huile qu'elle alluma, une tasse où elle versa du thé noir bouillant. Puis elle sortit à pas menus sans se retourner. Tandis qu'elle refermait la porte, Toursène aperçut les

habitants du hameau rassemblés devant la mesure. Le maître de Kalaktchekane, le grand Toursène chez sa femme répudiée. Quel événement !

Toursène eut l'impression que ses joues avaient soudain la couleur, la chaleur des briques au sortir du four. Il respira profondément. Alors ses narines se froncèrent de dégoût. Assurément, il avait connu odeurs plus étouffantes et pestilentielles. Les écuries et les étables de son enfance. . . Les caravansérails, les *tchaïkhaneh* de hasard, les cabanes où les familles vivaient avec leurs troupeaux. Mais la puanteur des hommes les plus sales et du bétail le plus mal tenu, et même celle des excréments auxquelles il était habitué lui

semblaient, par leur épaisseur, leur âcreté, leur puissance moins pernicieuses et ignobles que les effluves suris, douceâtres, aigrement et mollement corrompus dont la mesure se trouvait imprégnée. Odeur fade, écœurante, impure : odeur de femme malade.

Toursène était toujours debout, les bras pendants, les poings serrés contre les pans de son *tchapane* et ses yeux, sous les plis parfaits de son turban, considéraient fixement les seins et le ventre démesurés d'Ayguiz. Il se rappelait certaines juments qu'il avait renoncé à soigner. Leurs entrailles pourries avaient craqué, éclaté, débordé, changé leur corps en ; outre monstrueuse.

« Celle-ci va crever de même, pensa Toursène. Seulement celle-ci, auparavant, a besoin de se faire plaindre par moi. »

Juste à ce moment, Ayguiz parla de nouveau. Elle dit :

- Paix sur toi, ô Toursène. Ne veux-tu pas. . . accorder à ta servante. . . l'honneur. . . de te recevoir.

La voix était rauque, haletante, coupée par des spasmes et des hoquets, mais elle exprimait la modestie, la décence. . . Toute sa vie Toursène avait eu pour loi de ne se montrer inférieur en politesse à personne. Obligé de reconnaître celle d'Ayguiz, il se comporta, malgré sa répugnance, ainsi qu'il le devait. Il remercia et, s'étant assis sur ses jambes repliées au creux du matelas de coton, but à lampées sonores le thé qui avait été préparé pour lui.

Sa tête et celle d'Ayguiz se trouvaient maintenant au même niveau. La lumière de la lampe posée sur le sol près de la vieille femme montait vers sa figure et détachait de l'ombre une boule de chair violacée, boursouflée, où chaque ride était comme une rigole affreuse. « En vérité, la rencontrant, à quoi aurais-je su que c'est elle ? » pensa Toursène. Et il demanda :

- Comment as-tu fait pour me reconnaître tout de suite ?

- Et comment non ? dit Ayguiz.

Entre ses paupières gorgées d'humeur maligne au point de cacher ses yeux, le regard s'éveilla, brilla faiblement.

- Tes épaules, reprit la vieille femme. . . Les mêmes toujours. . . Et aussi, durant toutes ces années, chaque fois que tu allais vers ta yourte et au retour. . . je te voyais passer. . . aussi droit à cheval qu'en notre temps.

Ayguiz avait détaché son dos du mur qui le soutenait. Une force étrange lui permit de plier la masse de son corps vers Toursène. Et, dans un souffle précipité, elle acheva :

- En vrai *tchopendoz*.

Toursène avait rejeté la tête en arrière. Il pensait : « La voilà qui remue et sent encore davantage. »

Ce n'était pas l'ignoble odeur qui augmentait surtout sa gêne et sa colère. C'était de découvrir que, à son insu et alors qu'il ne se rappelait même plus la présence, sur terre, de la femme répudiée, elle n'avait cessé de le poursuivre en pensée au cours de toute sa vie solitaire. Quel était son dessein ? Osait-elle prétendre à quelque droit sur lui ? Essayait-elle de l'envôûter ? Et n'y avait-

elle pas réussi puisqu'il était là, chez elle, assis à ses pieds difformes !

- Un vrai *tchopendoz*, dit encore Ayguiz. Un vrai. . .

La voix soudain lui manqua. Elle battit des mains, ouvrit toute grande sa bouche violette d'où s'échappa un gémissement strident. Une sorte de houle secoua les amoncellements graisseux de son ventre et rabattit sa tête contre le mur.

Toursène la considérait avec un dur dégoût. Elle allait passer sûrement. Et ayant obtenu qu'il prît part à sa fin. . . Pour la plaindre. . . la consoler. . . Les femmes ! Les femmes !

Ayguiz battit des paupières et chuchota :

- Reste. . .

Puis :

- Ça ira mieux.

Toursène attendit, une main sur la cravache passée à sa ceinture. Le ventre énorme s'affaissa, se calma, la gorge fut un peu libérée des spasmes.

- Voilà. . . voilà. . . murmura Ayguiz.

Elle souleva d'un immense effort ses paupières. Devant ses prunelles sans couleur, tremblaient les larmes blanches des vieilles femmes. Les doigts de Toursène tordirent la lanière de sa cravache. Ayguiz allait pleurer maintenant pour le forcer à la pitié. Les larmes blanches ne bougeaient pas, en suspens comme chez les aveugles.

- Parle-moi d'Ouroz, mon fils, demanda la vieille femme.

- Et pourquoi le ferais-je ? gronda Toursène.

Sa voix effraya Ayguiz. Les vastes poches de ses bajoues tremblèrent. Elle gémit :

- Ne te fâche pas, je te prie, ô Toursène. C'est ton fils, ton fils à toi seul, je le sais bien.

Toursène d'abord ne comprit point. Puis il se rappela très confusément, et comme rapportés d'une existence hors de la sienne, les coups dont il châtiât une belle jeune femme parce que, avec ses embrassements, ses gâteries, ses chansons et ses fables débiles, elle essayait de se concilier et d'amollir un tout petit garçon qui revenait écorché, rompu et fier de ses premières courses à cheval.

Un rictus ébranla les lèvres pesantes de Toursène. La pauvre folle. . . Elle croyait encore être sa femme et lui disputer leur enfant. . . Ouroz - qui aujourd'hui n'appartenait qu'à ses démons d'orgueil et de gloire.

Ayguiz poursuivit avec humilité :

- J'espérais seulement que tu me dises les nouvelles de Kaboul. . . Sais-tu qui a gagné là-bas ?

- Je ne sais rien, répondit Toursène de telle manière que la peur fit de nouveau tressaillir les bajoues et les fanons d'Ayguiz.

- Excuse-moi, murmura-t-elle. . . excuse-moi. En vérité, un *bouzkachi* n'est pas affaire de femme.

- Tais-toi ! cria Toursène.

Assurément, elle avait manqué aux usages : depuis le commencement des temps, jamais une femme n'avait assisté au grand jeu des steppes. Mais il s'agissait bien de cela !

La question que, si craintivement, Ayguiz, venait de poser, Toursène l'entendait soudain résonner, bourdonner, crépiter depuis une semaine à travers les écuries, les réfectoires, les jardins d'Osman Bay, et chaque jour plus impatiente. Toursène eut envie de se boucher les oreilles pour étouffer ce tumulte. Car il le forçait à reconnaître enfin le sentiment qui l'avait poussé vers sa yourte et l'y retenait. Ne pas prendre part à la fièvre de l'attente, ne pas décompter les heures jusqu'au *bouzkachi* royal et les instants du délai interminable, indispensable, pour que le nom du vainqueur cheminât de Kaboul à Maïmana et de là encore à Daoulat Abas et de là enfin chez Osman Bay.

Pour s'engourdir, s'endormir, il avait eu recours aux contes d'un centenaire et à la musique d'un idiot.

- Tu me pardonnes ? chuchota Ayguiz. - Pardonner quoi ? demanda Toursène.

Il était trop heureux qu'elle arrêât le cours de ses pensées. Il n'éprouvait plus maintenant qu'un désir : être loin de cette odeur, de ce corps, de cette face. Toursène se leva et dit :

- Il est temps. . .

- Tu as faim ? demanda Ayguiz.

- Très, dit Toursène.

Il eût répondu n'importe quoi pour quitter la case au plus vite.

Ayguiz leva vers lui son visage et les plis et les boursouflures qui formaient les traits se mirent à bouger, comme sous l'effet d'un bouillonnement intérieur.

« Elle a tenu jusqu'ici, pensa Toursène. A présent, elle va se laisser fondre. »

Il la contemplait de haut, décidé à s'en aller aux premiers sanglots, à la moindre plainte, au gémissement le plus faible. Mais il avait beau épier, il ne parvenait pas à surprendre dans cette figure en mouvement un signe de désespoir ou même de chagrin. On eût dit au contraire qu'un mystérieux travail dans les profondeurs des chairs mortes délivrait peu à peu de sa disgrâce la figure énorme et partout tuméfiée.

Toursène, au premier instant, ne put croire à ce qu'il voyait. Pour avoir une certitude, il se pencha sur Ayguiz. Alors, il frissonna, comme s'il avait été le témoin d'un acte magique. Les yeux d'Ayguiz, désentravés de leurs paupières épaisses et purulentes, s'adressaient à lui grands ouverts, et emplis de paix, de douceur. Et ils s'élargissaient encore et s'illuminaient et leur brillant ne venait pas des larmes. Toursène approcha davantage son front de celui d'Ayguiz. Et, à mesure qu'il le faisait, la bouche, monstrueuse un instant plus tôt, exprimait, par les plis fragiles et tremblants qui se formaient aux commissures des lèvres, tant de reconnaissance, d'amitié, de bonheur que, chez cette vieille et horrible

mourante, Toursène reconnut l'inflexion, le modelé du sourire presque enfantin qu'il avait découvert le jour de ses noces, dans le miroir où les jeunes mariés avaient permission de se voir pour la première fois.

- Va, Toursène, va manger, chuchota Ayguiz. Tu as toujours cette grande et belle faim qui ne doit pas attendre ?

Et Toursène mentit de nouveau :

- Comme avant, dit-il.

Ce regard, ce sourire, cette voix. Il ne les pouvait plus supporter. Mais le dégoût n'y était pour rien. Il pensait : « Elle s'inquiète de moi. . . Elle ! . . . Moi ! . . . »

Sans comprendre pourquoi il le faisait, il dit :

- Je n'ai jamais plus mangé un *palao* comme tu savais les faire.

Brusquement, il toucha les cheveux d'Ayguiz, gronda :

- La paix soit avec toi !

Et sortit avant qu'elle ait pu lui rendre le salut rituel.

*

Toursène s'en revint à pas lents dans la nuit tiède et légère. Il ne pensait à rien, attentif seulement au crissement de ses sandales en cuir brut sur la poudre pierreuse de la piste. Quand il aperçut les linéaments de sa yourte, éclairés par une lampe tempête, il sut qu'elle avait perdu pour lui son pouvoir d'asile.

Nijaz avait disparu. Guardi Guedj était assis sur un banc, contre la table où se prenaient les repas, la tête dans les mains.

- C'est mon dernier soir ici, dit Toursène.

- Je le savais, dit Guardi Guedj. Les messagers de Kaboul ne doivent plus être loin.

Il parlait à travers ses longs doigts si décharnés que la lumière de la lampe allait jusqu'aux os, sous la peau translucide.

- Tu sembles las, Aïeul de Tout le Monde, dit Toursène. - Ce n'est pas le corps, dit Guardi Guedj. On s'en ira ensemble.

Le paysan au dos voûté qui veillait aux besoins de Toursène apporta des galettes chaudes, du lait caillé, des oeufs durs, une confiture à la graisse de mouton et du raisin. Il versa le thé. Guardi Guedj ne touchait à rien.

Toursène hocha la tête et, s'asseyant, attira brusquement les mets à lui. Aucun d'eux n'avait bon goût. Il les repoussa un à un et dit :

- Quand elle a cru à ma grande faim, elle a changé d'un seul coup.

- Ayguiz ? demanda Guardi Guedj.

- En vérité, répliqua Toursène.

Et il raconta comment la vieille face affreuse de la mourante avait eu un instant le regard et le sourire d'une très belle et très jeune femme. Et Guardi Guedj lui dit :

- Tu vois, tu n'es pas allé en vain.

- C'est de la sorcellerie, s'écria Toursène. Et je ne suis pas sorcier.

Guardi Guedj s'étendit le long du banc, posa sa nuque sur sa besace.

« Sorcellerie ? songeait-il. Peut-être. Mais faite de la substance de l'homme et aussi ancienne que lui sur la terre. »

Guardi Guedj avait oublié Toursène. Il écoutait couler les cadences des plus vieilles légendes et des plus beaux poèmes d'amour. Parfois des strophes lui venaient aux lèvres. Il les disait à mi-voix.

Alors, Toursène approuvait de la tête. Il les reconnaissait et ne s'en étonnait point. De la mer Caspienne jusqu'aux passes de l'Inde, et de siècle en siècle, ces vers illustres on les chantait, on les récitait sous les arches des bazars comme dans les tournois subtils des lettrés, au foyer des familles, autour des feux de camp. Ils étaient le patrimoine commun du savant, du chanteur ambulant, du berger le plus fruste. Et des femmes, au creux de hameaux perdus dans les montagnes, savaient par cœur des épopées immenses.

- Ferdousi, murmurait Toursène.

Ou :

- Khayyam.

Ou encore :

- Hafiz.

Guardi Guedj, enfin, s'arrêta et ouvrit les yeux. Le ciel de la steppe ruisselait d'astres. Le visage de Toursène ressemblait, dans la lumière de la lampe tempête, à un bois sculpté.

Guardi Guedj dit avec douceur :

- Cette sorcellerie d'amour, elle existe chez tous et pour tous, *ô tchopendoz*.

Guardi Guedj s'appuya contre la table pour bien tenir Toursène sous son regard.

- Ayguiz ne t'attendait pas, ne t'espérait pas. Mais tu es entré dans sa maison. Elle a su alors qu'elle comptait toujours pour l'ami le plus ancien, le plus cher.

Toursène voulut répondre.

- Non, écoute, dit Guardi Guedj. A toi depuis longtemps, longtemps, elle n'est rien. Pour elle, tu es toujours l'époux, le beau cavalier, le seul.

- Les femmes, grommela Toursène.

- Les femmes, répéta Guardi Guedj mais avec une intonation toute différente.

La berceuse du Kafiristan bruissait en lui. Il la laissa chanter un instant et continua :

- « Toursène s'inquiète pour moi, Toursène me protège », a pensé Ayguiz et s'est sentie heureuse. Et toi, parlant de ta faim, tu as fait plus encore. Tu l'as rendue au temps où ses mains travaillaient à ta nourriture, tes vêtements. . . Ce soir, chaque instant de ta présence lui était un trésor sans prix. Elle t'a pourtant poussé vers ton repas. Elle te protégeait de nouveau.

- Les femmes, gronda Toursène.
- Pas elles seulement, dit Guardi Guedj. Il but du thé, puis il dit :
- Crois-moi, ô *tchopendoz*, pour ne pas étouffer tout seul dans sa peau, chacun doit se sentir à un autre nécessaire.
- Je ne me soucie de personne et m'en porte bien, dit Toursène.
- Vraiment ? dit Guardi Guedj. Et qu'arriverait-il de toi, Maître des Écuries, si tu perdais soudain la charge des chevaux ? Ton cœur serait-il aussi chaud et superbe ?

- Il faut que j'y pense, dit Toursène.

Il vit les bêtes qui l'attendaient chez Osman Bay, les poulains mal assurés sur leurs jambes dans leurs premiers jeux, les étalons splendides formés aux épreuves les plus dures. . . Cette jument malade dont les larges yeux l'avaient supplié de la guérir et qui, lorsqu'il y avait réussi, brillaient de gratitude.

Et il connut une telle impatience de les revoir qu'il sentit son vieux sang (plus vieux encore que celui d'Ayguiz, se dit-il malgré lui) brûler comme s'il était neuf. Et ce n'était pas le sens du devoir, où l'appât du gain, ou la peur d'un maître qui le pressait ainsi. Dans les crinières, les robes, les hennissements et les regards humides, il voulait retrouver ses soins, ses soucis, son succès, son orgueil, son pouvoir - toute sa vie. Car, sans ces bêtes, en vérité, à quoi eût-il servi de vivre ?

- Ce ne sont que des bêtes, songea Toursène à haute voix.

- Console-toi de la sorte, je le veux bien, dit Guardi Guedj. Tu es très fort, je le sais, ô Toursène. . . Seulement il est des jours où le plus fort autant que le plus faible a besoin de se voir secouru et d'aimer ce secours. Il faut à l'homme qu'il soit tantôt protecteur et tantôt protégé.

Un poing pesant comme un morceau de roc surgit sur la table près de la lampe.

- Pas moi, dit Toursène.

- Tu en es bien sûr ? demanda Guardi Guedj.

Sa voix n'était qu'un souffle exténué. Son vêtement flottant s'affaissait de toute part comme si, à l'intérieur des plis, il n'y avait pas eu de corps. Du visage restaient seules les arêtes, plus fragiles que verre filé. Et Toursène se dit avec effroi : « Allah tout-puissant, il va se dissoudre. . . Allah tout-puissant, je ne veux pas. » Et, à sa crainte, il sut quelle aide immense il avait quémandée et reçue de Guardi Guedj depuis le soir où ils avaient contemplé le soleil couchant et la lune montante s'équilibrer dans le ciel. Près de la lampe, son poing se défit en une sorte de molle racine.

Ils étaient allongés côte à côte sous la yourte. De temps à autre le *tcharpai* craquait.

- Mais toi, Aïeul de Tout le Monde, dit soudain Toursène, s'il te fallait secours, qui pourrait te le donner ?

- Une damboura, dit Guardi Guedj.

Toursène laissa passer quelques instants et demanda encore :

- Toi qui devines tout, crois-tu qu'Ouroz a gagné le *bouzkachi* du Roi ?

Une fois de plus, Guardi Guedj répondit par une question :

- Est-ce là ton vrai désir, ô Toursène ?

LA CRAVACHE

Toursène, ayant Guardi Guedj en croupe, se trouvait déjà sur les terres d'Osman Bay, quand un cavalier, lancé au galop, vint à leur rencontre. Toursène reconnut l'un de ses palefreniers.

- Paix sur toi, Maître des Écuries, dit l'homme. J'allais à ta yourte.

Guardi Guedj vit se raidir les vastes épaules dressées devant lui.

- C'est que les nouvelles sont arrivées, dit Toursène. Le *saïs* tritura la crinière de son cheval et dit rapidement :

- Pas toutes.

- Allons parle, gronda Toursène. Quoi d'Ouroz ?

- Allah ne lui a pas été favorable, dit le *saïs* en baissant les yeux. Mais. . .

- Tais-toi, dit Toursène. Où est le messager ?

- Il dort chez nous, aux écuries, dit le *saïs*.

- Cours le réveiller, ordonna Toursène. Je ne veux rien connaître que de lui.

Le cavalier disparut derrière un rideau d'arbres et Toursène exhala une imprécation. Puis il dit d'un trait :

- Honte sur toi, fils incapable, *tchopendoz* de bazar ! Tu as failli dans le premier *bouzkachi* couru pour le Roi, alors que ton père et le père de ton père et le père de celui-là n'ont jamais été vaincus dans une grande épreuve.

Il s'arrêta, ayant senti sur sa nuque une main de Guardi Guedj :

- Tu souffres, Toursène ? demanda le conteur.

- Et souffrirai jusqu'à la mort pour l'honneur de mon sang, dit Toursène.

- Et pour toi-même ? demanda encore Guardi Guedj.

- J'y penserai plus tard, répondit Toursène.

Son intonation était féroce. Il se pencha d'un brusque mouvement, comme pour dégager les rênes, mais en vérité pour se libérer du contact de Guardi Guedj. Ces mains sans poids, cette voix sans timbre - il ne pouvait plus soudain les supporter. Pendant toute une semaine, elles l'avaient rendu incertain, débile, anxieux, à lui-même contraire. C'était bien fini. Il avait regagné son terrain. Il reprenait racine. Il détenait de nouveau les règles du vrai et du faux, de la décence et de l'indignité.

Toursène dirigea son cheval vers sa maison en disant :

- Tandis que j'irai à mes affaires, accorde-moi l'honneur de te réconforter sous mon toit.

- Sois-en remercié, dit Guardi Guedj.

Rahim attendait sur le seuil. Sa joue droite portait une longue plaie, couverte de croûtes et de mouches. Toursène le détesta.

- Aide mon hôte à descendre, cria-t-il au *batcha*. Et prends soin de lui plus

que de moi-même.

Une fois à terre, Guardi Guedj dit à Toursène :

- Paix sur toi, *tchopendoz*.

- Et sur toi également, Aïeul de Tout le Monde, dit Toursène. Je te verrai sous peu.

- Plaise au destin ! murmura Guardi Guedj.

*

Toursène découvrit le messenger envoyé de Daoulat Abas dans la première des cours destinées aux chevaux. C'était un petit homme, très maigre, sous un méchant *tchapane*. Mais, à cause de l'importance de sa mission, il mesurait avec avarice et emphase ses propos aux valets d'écurie et palefreniers qui l'assiégeaient. Toursène lui gâcha son rôle. Il saisit une manche de son vêtement, le fit pivoter et commanda :

- Tu ne rends compte qu'à moi. Et vite.

- Ce n'est pas ma faute, dit humblement le petit homme, si je suis parti si tard. Le télégramme a pris deux jours pour MaYmana et un encore pour Daoulat Abas.

- C'est bon. Que disait-il d'Ouroz ? demanda Toursène.

- Ouroz, fils de Toursène, récita le messenger, s'est cassé une jambe. Il est en sécurité au bel hôpital de Kaboul, sans pareil dans le pays.

Un murmure, à la fois de condoléance et d'espoir, courut parmi les auditeurs. Le visage de Toursène n'exprimait rien. Il le fallait ainsi. Cependant il pensait : « Les *tcharpaïs* et les guérisseurs de chez nous ne sont plus dignes de mon fils. »

D'un geste, Toursène commanda le silence et s'adressa de nouveau au messenger.

- Le cheval que montait Ouroz, que sais-tu de lui ?

Le petit homme se redressa et chanta presque :

- L'étalon fou. . , l'étalon de gloire. C'est sur lui que Soleh, soit-il béni du Prophète, a gagné le *bouzkachi* du Roi.

Un grand cri s'éleva :

- Honneur à Soleh ! Honneur à Osman Bay qui possède un tel *tchopendoz* !

- Honneur ! répéta Toursène, la tête haute, les traits sans mouvement.

La fureur de la honte lui gonflait, au cou, les veines : il n'avait formé de son art et de son cœur le coursier le plus magnifique de tous les temps, de toute la steppe que pour porter à la victoire le plus vain des *tchopendoz* sous ses ordres ! Et, dans quelques jours, il verrait, de Soleh, le triomphe. Tous les notables de la province et tous les chefs de tribus viendraient le fêter dans leurs plus beaux atours. Et lui, Toursène, il devrait prononcer sa louange. Pendant ce temps, à Kaboul, se prélasserait avec mollesse le fils auquel il devait une telle offense.

Dans une poche de ses vastes braies, Toursène poignée de billets et les jeta au messager.

- Tu as bien rempli ta tâche, dit-il.

Puis, comme s'il n'existait plus, Toursène demanda au chef des *saïs* :

- Les bêtes sont-elles à leur place ?

Et le chef des *saïs* répondit :

- Comme à l'ordinaire.

Et, comme à l'ordinaire, Toursène pénétra, d'un pas lent et puissant, dans le dédale des cours où le soleil faisait craquer l'argile sèche.

*

Les hommes qui accompagnaient Toursène jurèrent par la suite sur le Coran que rien chez lui ne permettait de prévoir les actes auxquels il devait bientôt se livrer. Et qui donc aurait pu déceler - tellement elles étaient bien cachées sous le comportement habituel de Toursène - sa rage intolérable et l'exigence de ses muscles qui, tendus par elle, ne sentaient plus les entraves de l'âge.

L'inspection suivait sa routine, sa rigueur. De cour en cour, de piquet en piquet. Toursène étudiait d'un regard pesant les coursiers attachés. Il faisait peu de remarques. En son absence, rien n'avait été négligé pour assurer aux bêtes la meilleure condition. Subitement, au troisième enclos, il marcha droit vers le cheval le plus éloigné de lui. C'était un jeune étalon tout noir, moyen de taille, d'une vigueur et d'une finesse rares. Dès que Toursène se fut approché de ses flancs couverts de sueur, il se mit à piaffer, hennir et se cabrer.

- Trop gras. Trop irritable, dit Toursène. Combien de jours on ne l'a pas monté ?

- Sept, dit le chef des *saïs*.

- Pourquoi ? demanda Toursène.

Le vieux serviteur considéra son maître avec un étonnement craintif.

- Ce cheval, tu le sais, dit-il, était destiné à Ouroz, ton fils, avant que tu ne lui accordes Jehol. Et Ouroz m'avait défendu de le laisser prendre par personne que lui.

- C'était avant son départ, dit Toursène.

- Depuis. . . je. . . je n'ai pas reçu d'ordres nouveaux, dit le chef des *saïs* en évitant les yeux de Toursène.

Et ce dernier pensa : « Il me reproche de n'avoir pas été là. » Un instant, tout s'effaça du regard de Toursène, comme voilé par le sang de la colère. Puis il vit à nouveau l'étalon. Les narines dilatées, les yeux rebelles exprimant le défi, le mépris. Toursène dit au chef des *saïs* :

- Que l'on mette sur ce cheval ma selle de course.

- Pour qui ? demanda le vieux palefrenier.

- As-tu jamais vu ma selle servir à un autre ? Demanda Toursène.

- Mais. . . quoi ? . . . ce cheval. . . tu voudrais. . . entre tous déjà le plus rétif. . . après sept jours de. . .

Le chef des *saïs* s'arrêta net.

Un grand rire puissant et silencieux élargissait les méplats et les cicatrices de Toursène. Le noir étalon secouait avec fureur son piquet et, de ses sabots, tirait du sol une colonne de poussière.

- Tu vois, il a compris, lui, dit Toursène.

Il fallut deux hommes pour tenir le cheval tandis qu'un troisième *saïs* le harnachait. Non que la bête s'y opposât ou se dérobat vraiment. Son impatience était si vive qu'elle dansait sans répit. Lorsque bride et rênes furent passées et les sangles bouclées, Toursène fit très lentement le tour de l'étalon, et s'arrêta à hauteur de la tête. Là, l'une de ses mains massives saisit la mâchoire inférieure du cheval et l'autre s'appliqua sur son chanfrein. Pris dans cet étau, l'étalon dut laisser le regard immobile de Toursène pénétrer, couler au fond de ses yeux humides, étincelants et fous. Peu à peu il cessa de trembler. Seules ses paupières aux longs cils frémissaient encore. Toursène passa un pouce sur leurs plis comme pour les défroisser.

- Bon, dit Toursène.

Il lâcha la tête du cheval. Un *saïs* tenait l'étrier, prêt à le hisser sur la selle.

- Arrière, gronda Toursène.

Le mot résonnait encore qu'il en saisit toute l'importance. A l'ordinaire, comme tous ceux de son âge et de son rang, il faisait l'honneur aux valets d'accepter leur aide pour monter, en public, à cheval. C'était, d'un commun accord, un droit de dignité et même un devoir. Ainsi se trouvaient annulées les chances d'une faiblesse ou d'un mouvement mal ajusté, interdites la dérision et la pitié chez les témoins, évitée la douleur de l'humiliation pour le cavalier vénérable. Par son refus, Toursène venait de se placer hors du jeu, hors la loi. Les usages ne protégeaient plus chez lui la royauté des ans. Sa vieillesse et sa fonction, et sa légende ne lui servaient plus à rien. Cela, il l'avait lui-même décidé.

Un instant, Toursène eut le sentiment d'être nu sous tous les regards et d'exposer à leur curiosité la chair lasse et les articulations déformées de son corps.

« Et si je glisse, pensa-t-il. . . ou trébuche. . . ou m'aplatis comme un sac. . . Personne à mon âge ne l'accepterait. »

A cette pensée, il éprouva une joie si orgueilleuse, si merveilleuse qu'il se trouva soulevé, porté par elle. Son corps n'eut plus de lourdeur. Chaque jointure, depuis les chevilles jusqu'à la nuque, était un instrument obéissant et prompt. Toursène fat en selle et les rênes à la main d'un mouvement qui l'étourdît de plaisir, tant son économie et son assurance le ramenaient à une autre époque de sa vie.

Qu'importait maintenant que le cheval, sous lui, essayât de s'élancer, bondir, sans attendre un instant de plus. Contre cette fièvre, Toursène

disposait de sa masse et de son poids, de l'étau de ses genoux, de l'airain de ses poignets et de toute sa science. La bête le sentit et si vite que Toursène en fut déçu. Il aurait voulu conduire, avec le cheval ruant et cabré, un combat corps à corps, où se fût employée cette force touche, qui renouvelait par miracle et la moelle et le sang. Le désir lui vint de forcer à la révolte, en jouant du mors, de l'éperon, l'étalon trop rapidement soumis et provoquer cette danse de dressage dont il se voyait frustré. Il se souvint à temps de ses soixante-dix années, de son rang. Il ne pouvait pas, devant des hommes qui étaient ses serviteurs et dont aucun n'eût été dupe d'un trucage - même le plus habile - faire de l'acrobatie, ainsi qu'un *tchopendoz* imberbe. Escorté d'un respectueux murmure qui saluait l'obéissance du cheval, Toursène sortit au pas de la cour et traversa les autres enclos avec la même lenteur. Tous les muscles de l'étalon souffraient de subir cette contrainte. Le vieux cavalier qui la lui imposait en souffrait tout autant.

*

Enfin hors du domaine, ils n'eurent devant eux, vers l'est, que la steppe, infinie à donner le vertige. Alors Toursène se coucha sur l'encolure frémissante du cheval et, tout contre son oreille, poussa une clameur, hululante, si longue et si aiguë qu'elle semblait remplir l'espace jusqu'au-delà des horizons et donner au cri de l'homme le pouvoir d'ébranler et la terre et le ciel.

Un bond furieux, effréné, emporta l'étalon. Toursène y était prêt. Il l'avait voulu.

Quelle course ! Jamais Toursène n'en avait eu d'aussi belle. Cette steppe il l'avait martelée de mille galops. Mais ces chevauchées étaient un droit, un dû, une habitude. Celle-ci, qu'il menait au mépris de l'âge et d'un corps perclus, elle lui venait du ciel, il la tenait d'Allah. La dernière assurément : les prodiges, dans leur nature même, étaient sans lendemain. Et, parce que la dernière, la plus belle de sa vie et la plus précieuse.

L'encens amer de l'absinthe montait de l'herbe piétinée, si enivrant que toutes les senteurs de la steppe dont Toursène avait au cours de ses années respiré l'arôme semblaient s'y être confondues. Le vent que l'horizon envoyait à sa rencontre, Toursène avait le sentiment qu'il rassemblait tous les soufflés des matins où il avait trempé son front.

Sous ses lèvres retroussées, il mordit plus fort le cuir de la cravache qu'il tenait entre ses dents, tandis que le manche oscillait au gré de la course contre son épaule. Cravache tutélaire. Plus ancienne que lui. Seul cadeau de son père, sortie de cuivre, plus pleine et plus rude et garnie à son extrémité d'un plomb plus gros que les fouets d'aujourd'hui. Dans le cuir brut, durci par les ans comme le bois l'est au feu, Toursène goûtait à la sueur, à l'écume et au sang qui l'avaient trempé tant de fois.

« Tu me suivras dans la tombe », pensa Toursène. « En attendant, et pour

ce matin de gloire, chante, chante encore, ma belle, ma cruelle. »

Toursène arracha la cravache de sa bouche et la brandit vers le ciel lumineux. Il n'eut pas à la rabattre. Le sifflement avait suffi. L'étalon précipita la cadence du galop.

- Tu vois, tu vois, cria Toursène. On peut toujours plus qu'on ne croit pouvoir.

Il effleura du tranchant de la lanière le flanc du cheval. Et une autre fois encore et une fois de plus. A chacun de ces attouchements - moitié caresse et moitié menace - l'allure de la course gagnait en furie, en folie.

« Comme le torrent. . . comme la foudre. . . comme l'aigle. . . comme la jeunesse » pensait Toursène, une joue collée au cou de Jehol et le visage mouillé par l'écume qui blanchissait les naseaux et les lèvres de la bête. Il riait silencieusement. Et puis, il serra les mâchoires. Comme le torrent. . . mais le torrent emportait arbres et pans de terre. . . la foudre effondrait les villages. . . l'aigle fondait sur sa proie. . . La jeunesse poursuivait l'avenir. . . Et lui, vieux fou. . .

Une sorte de fumée apparut très loin sur la droite. Toursène lança vers elle son cheval. Au train qu'ils menaient, ils eurent promptement franchi la distance qui les séparait du rideau de poussière. Sous sa nuée, marchait un troupeau de moutons que poussaient trois hommes très pauvrement vêtus et deux chiens hirsutes.

Qui, alors, décida ? Le jeune étalon tout juste dressé au *bouzkachi*, ou bien le vieux cavalier frustré, affamé du jeu dont il était une légende ? Au vrai, le hennissement du cheval, et le hululement de l'homme retentirent ensemble quand ils se jetèrent sur le troupeau terrifié.

Et malgré la fougue de la charge, malgré le bouillonnement de la cohue laineuse prise de tournis, l'étalon ne blessa pas une bête. Et Toursène sut, à l'instant voulu, se détacher de la selle, plonger vers le bélier le plus gros et le saisir à la nuque.

Comme il se redressait, une ceinture de feu lui enveloppa les reins, si brûlante qu'il crut ne jamais achever son mouvement. Il se retrouva pourtant sur la selle, au galop, la cravache entre les dents et sa proie accrochée à son poing.

Le torrent. . . la foudre. . . l'aigle. . . la jeunesse. . . On pouvait toujours plus qu'on ne croyait pouvoir.

Le bélier jeté et maintenu contre l'encolure du cheval, Toursène revint à bride abattue vers le troupeau qu'il avait dépassé, se plut à le rassembler, à le débander, à sauter par-dessus des corps que l'épouvante agglutinait les uns contre les autres comme des îlots velus.

Les bergers s'étaient plaqués au sol, visage enfoui dans les herbes. Mais les deux chiens, ivres de courage et fureur, les yeux sanglants, poursuivaient Toursène. Et lui, comme il eût fait avec des adversaires humains, les défiait, les insultait, passait au plus près de leurs gueules, brandissait le bélier contre leurs narines, tantôt de la main droite et tantôt de la gauche, pour le dérober

sur l'instant. L'étalon feintait, voltait, ruait. Et Toursène riait silencieusement, merveilleusement. Soudain il sentit l'une de ses chevilles prise et percée. Un chien avait réussi à la saisir. Toursène, du plomb qui lestait sa cravache, atteignit la bête juste entre les deux yeux. Elle roula à terre, foudroyée.

Toursène fit cabrer son cheval au-dessus des bergers aplatis contre les herbes, lança le bélier au sol avec tant de force que les jambes de l'animal se brisèrent, tira de son *tchapane* une poignée d'afghanis, les répandit par trois fois sur les têtes des misérables, criant :

- Pour le mouton ! Pour le chien ! Pour la peur !

Et s'éloigna vers l'est au grand galop.

La plainte du troupeau éprouvé, s'affaiblit, s'éteignit. Quand Toursène entra dans le cercle du silence, il laissa l'étalon passer au trot, au pas. . .

Il essuya ses joues et son front en sueur d'une paume encore tout imprégnée de l'odeur du bélier. Il frotta sa nuque. Ses doigts frôlèrent une étoffe défaite. « Mon turban », se dit Toursène. Ce monument de rigueur et de dignité n'était plus qu'un chiffon en désordre.

Toursène se vit pour un instant tel qu'avaient dû le voir les bergers : un homme à cheveux blancs qui chargeait un innocent troupeau et jouait au *bouzkachi* contre deux chiens faméliques. « Un vieux fou », pensa Toursène. Et encore : « En vérité, je devrais avoir tourment de tant d'indécence. » Au lieu de quoi il allait en paix par la steppe. Vieux : à coup sûr. Fou : peut-être. . . Mais quelle victoire sur lui-même !

Toursène flatta le col mouillé de l'étalon. Sa main voulait et savait donner de la joie. L'étalon hennit doucement. Pour Toursène, cette réponse était plus claire qu'un langage humain. « Sois loué, sois remercié pour tout ce que tu as fait de moi en ce jour », disait le cheval. « Je suis ton esclave et je t'aime. . . » Toursène étendit le bras, effleura plusieurs fois, du bout de ses ongles durs comme de la corne, la peau de l'étalon juste entre les yeux. Un frisson de plaisir courut le long de la belle robe luisante de sueur. « Assurément il ne peut pas valoir mon Jehol, se dit Toursène, mais il n'en est pas loin. » Il éprouvait à l'égard de ce cheval un sentiment singulier. Le premier Jehol avait été pour Toursène comme son frère. Les suivants - ses fils. Pour cet étalon-là - si jeune et si frais, si vert dans le grand jeu et, cependant, instrument et témoin de ce matin triomphal - Toursène, porté au petit pas à travers l'immense espace herbeux, sous le soleil à son zénith, avait un sourire de grand-père.

A ce moment, il aperçut la cabane.

Il la reconnut tout de suite. Pour tous ceux qui hantaient la steppe uniforme - cavaliers, bergers, tribus nomades - elle servait de point de repère précieux et familier. Aux yeux de Toursène elle était bien davantage. Du haut de son toit, atteint par un bond équestre prodigieux, il avait nargué jadis et défié, défait les meilleurs *tchopendoz* des Trois Provinces. Jusqu'à ce jour, on contait, ou chantait cet exploit.

D'habitude, quand Toursène passait en vue de l'abri pour troupeaux, il s'en détournait. Le cavalier qu'il était devenu n'avait plus rien de commun avec le

cavalier d'autrefois. Mais dans ce matin magique, Toursène fixa droit son regard sur le faîte du bloc d'argile. Le *tchopendoz* qui en cet instant laissait aller sa monture à un pas de paresse pouvait considérer sans honte ni regret l'autre *tchopendoz*. Ils étaient égaux. Ils étaient en même temps celui qui approchait lentement de la cabane et celui qui, cabré sur le toit, insultait, rendait fous une meute d'adversaires forcenés, impuissants. La joie, l'orgueil d'alors, Toursène les connut à nouveau. Il vit, haussées vers lui, les faces tordues par la fureur et la jalousie. Il entendit les outrages, les imprécations, les malédictions contre lui hurlées. Et, au-dessus de ce tumulte, nourri de haine, résonnait une fraîche voix qui portait en elle un dévouement, une fierté, une amitié sans mesure.

- Père, criait-elle, père, que dois-je faire à présent ? . . . Père, père, es-tu content de moi. . . Père. . .

Et Toursène sentit, comme alors, une joie étonnante le prendre aux entrailles et murmura :

- Ouroz. . mon fils. . mon garçon. . mon petit. . .

L'étalon s'arrêta. Ses oreilles frémirent. Aucun signe visible ne justifiait cette inquiétude. La steppe gisait inerte et brûlante sous les feux de midi. Pas un souffle ne troublait sa surface sensible. Au ciel point de rapace pour dessiner son ombre sur le tapis d'herbes sauvages. Et de la part de Toursène, rien n'avait pu effaroucher son cheval. Le genou, les talons, la cravache étaient au repos. Les rênes continuaient de flotter sur l'encolure. Mais l'instinct de l'étalon allait plus loin que le grossier langage des gestes. Ce souffle plus court. . . ces muscles durcis. . . Il n'y avait plus de paix, d'amitié dans ce corps qui juaque-là était comme fondu au sien.

Et en vérité la sève amère de toutes les absinthes de la steppe, il semblait à Toursène qu'elle emplissait sa bouche. La bouche qui, un instant plus t8t, adressait des paroles de tendresse à un garçon dressé sur ses étriers, au pied de cette même cabane :

« Mon enfant. . mon petit. . . »

Ces mots, Toursène les dit de nouveau. Mais sa voix sifflait entre ses mâchoires crispées. Mais le rictus le plus vil ourlait ses lèvres pesantes. A présent, le doux propos, scandé comme une berceuse, avait pour objet un *tchopendoz* dans la force de l'âge, dur, arrogant et secret.

- Mon garçon. . mon enfant. . mon petit, gronda Toursène.

Ses dents grincèrent. Il pensait : « Je ne vaux pas mieux qu'Ayguiz. . . Je larmoie sur des ombres. . . Pareil à une vieille femme croulante. »

Toursène dégorgea son fiel dans un crachat épais. La salive mouilla une jambe de l'étalon qui, de peur, fit deux pas rapides. La main de Toursène fut d'une brutalité sauvage. Elle tira sur le mors avec une telle violence que l'étalon sentit sa chair se déchirer aux commissures des lèvres et dut goûter à son propre sang. Il se cabra.

Alors, du haut de la bête dressée à la verticale, Toursène se vit de nouveau sur le toit de la cabane. Et l'invincible *tchopendoz* lançait à travers la steppe

brûlante outrages et défis. Mais il n'y avait plus personne pour les recevoir. Personne que lui, lui seul.

- Allons, décrépît ! Allons, reins noués, genoux roides, chevilles infirmes ! Allons ! Essaie de me rejoindre ! criait son double à Toursène.

Et Ouroz était là, et fixait sur lui ses yeux immobiles, sans pitié.

Toursène enfonça ses talons dans les flancs de sa monture, la cravacha à toute volée, la jeta vers la cabane. Et, dans ce galop où chacun de ses muscles était prêt pour le bond qui devait hisser jusqu'au but l'étalon et lui-même, Toursène répétait, répétait en pensée à son cheval - comme une prière, un ordre et une menace :

« Tu vas, tu vas là-haut. . . Tu le peux. . . Tu le dois. . . »

Et l'étalon poussé, porté, soulevé par la terreur au-delà de ses forces naturelles, se dépassa lui-même, sauta comme il ne pouvait pas sauter. Son ventre fut au niveau du toit. Il ne fallait plus que l'y retenir. Toursène effleurait la victoire. Une griffe lui déchira les reins. Sous l'effet de la surprise plus que de la douleur il se laissa aller sur sa selle un instant. Le cheval en était au point extrême de sa lancée. Il s'affaissa. A peine et trop pourtant. Ses pattes battirent l'air juste à la ligne de faîte. Il n'eut plus que la force d'éviter le mur et de retomber au sol. La cabane contre laquelle Toursène était maintenant accolé lui sembla d'une hauteur fantastique. Sous lui, l'étalon tremblait, tremblait. . . Emporté, enlevé, miraculé par la violence de Toursène, il avait été capable d'un effort étonnant. Mais cet effort le laissait rompu, vidé. Recommencer était inutile, dérisoire, Toursène le savait, le sentait dans toutes ses fibres. Pourtant il ramena l'étalon à la distance voulue et, de nouveau, essaya. . . Et encore. . . Et encore.

A chaque reprise, le saut se faisait plus lourd, plus malaisé. Toursène s'acharnait, comme un parieur qui, dans l'égarement de sa passion et contre tout bon sens va jusqu'à son dernier afghani. Enfin, le cheval, incapable de se détacher du sol, vint buter contre le mur de la cabane. La partie était jouée et perdue. Toursène contempla le toit d'un regard sans expression.

« Je devrais y être, se dit-il. La première fois, le cheval a fait ce qu'il avait à faire. . . »

Les rênes flottaient sur l'encolure de l'étalon. Tout était calme sous le soleil de midi. Toursène se dit encore : « La faute n'est qu'à moi. . . A ma place, Ouroz. . . »

Son esprit resta en suspens. . . Tout à coup, un affreux ricanement défigura Toursène, et il s'écria :

- Cela se peut. Mais toi, fils incapable, sur Jehol que je t'avais donné, tu n'as pas su gagner le *bouzkachi* du Roi.

Et, à ces paroles, Toursène ressentit la joie la plus enivrante peut-être - parce que la plus impure - qu'un homme puisse éprouver : la revanche de l'envie.

Fut-ce la surprise d'entendre sa propre voix grincer dans la paix de la terre et du ciel, ou l'excès même de son contentement - il ne put savourer plus d'un

instant ce venin. Malgré la chaleur du jour en son milieu, il eut froid, froid jusqu'aux entrailles. Et reconnut la peur.

Peur de qui ? De quoi ? Toursène secoua la tête et les pans de son turban défait lui battirent les joues. Surtout, surtout ne pas s'interroger. . . Ne réfléchir à rien. . . A Kalaktchekane il y était arrivé. Et aussi après avoir appris la chute d'Ouroz. Tantôt par l'engourdissement. Tantôt par une colère enragée. Que faire à présent ? Il sentait se réduire davantage, d'instant en instant, au fond de sa conscience, les zones d'ombre où il se cachait de lui-même. Restait une seule issue : fuir et d'un train si prompt que le mouvement empêchât la pensée. D'un terrible coup de cravache, Toursène jeta son cheval sur le chemin du retour.

L'étalon fit de son mieux. Mais après les assauts forcenés contre le toit de la cabane, les ressources profondes étaient chez lui épuisées. Ses premières foulées le montrèrent : quoi que fît son cavalier, le cheval ne pouvait plus forcer l'allure, ni même la soutenir longtemps. Personne au monde n'était capable de comprendre, de sentir cela autant que Toursène. Et de prévoir ce qu'il adviendrait de l'étalon, s'il était poussé davantage. Et d'en souffrir.

Toursène se souvint du jeu enchanté qu'ils avaient si bien mené ensemble, de leur bonheur commun et de leur amitié. L'instinct le plus puissant d'une existence entière, le sens du devoir, les règles de l'honneur, bref tous les mouvements les plus impérieux chez le vieux *tchopendoz*, lui ordonnaient et l'imploraient en même temps de mettre pied à terre, de caresser, remercier son cheval, de le bouchonner avec les herbes de la steppe, et, lui ayant laissé tout loisir pour reprendre son souffle, de le ramener lentement à l'écurie. Et Toursène eût donné l'un de ses yeux pour le faire. Seulement la peur était là. La peur qui avait changé de camp et qui de la bête - trop châtiée et trop injustement pour l'éprouver encore - était passée dans l'homme. Toursène frappa d'un coup plus cruel un flanc déjà tout lacéré.

L'élan du cheval fourbu fut si bref et pitoyable que Toursène, lorsqu'il leva de nouveau sa cravache, eut l'épaule comme nouée par la honte. Mais il se dit :

« Tant pis ! J'ai voulu plus de mal encore à mon propre fils. »

La lanière tomba molle, sans cingler, sans siffler. Toursène lâcha la bride. Fuir ne servait à rien. Et la condition de sa monture n'était pas en cause. Pour échapper à l'aveu qu'avait tiré de lui, devant la cabane, une immonde joie, il eût fallu l'étalon ailé du Prophète.

Le cheval de Toursène, timidement, prit le trot, puis le pas. Toursène le laissa faire. A quoi bon se hâter maintenant, et vers quoi ? Maintenant qu'il se voyait, en toute clarté et certitude, à nu. . . « Va, pauvre bête, vaillante et généreuse, va du train qu'il te plaît ! » pensa Toursène. Il avait besoin de loisir pour s'habituer à sa nouvelle face que, si longtemps et avec une telle fureur, il s'était acharné à ne pas reconnaître.

Lui qui portait la gloire d'une longue lignée de *tchopendoz* sacrés par leurs victoires, lui, chargé de l'écurie illustre d'Osman Bay, lui qui avait façonné des

coursiers légendaires, lui, enfin, Toursène, père d'Ouroz, il avait tout trahi à la fois : et ce qu'il devait à ses ancêtres, et la confiance de son seigneur et les générations des Jehol et plus encore, le sang de son sang. Dès l'instant où s'était répandue la grande nouvelle du *bouzkachi* royal, il avait, lui, Toursène, vécu dans la terreur, oui, en vérité, la terreur qu'Ouroz ne gagnât.

Oh ! dans les Trois Provinces, et fût-ce pour l'épreuve la plus enviable et dotée des plus somptueux cadeaux, Toursène eût entièrement penché pour Ouroz. Sur ce champ de gloire, il lui permettait tout : il en avait cueilli, arraché bien avant les gerbes d'or. Mais pas Kaboul ! Pas l'étendard reçu des mains du Roi, tandis que pour la première fois dans les temps et les temps, un nom de *tchopendoz* qui n'était pas le sien serait clamé, chanté de l'autre côté de l'Hindou Kouch ! Et s'il fallait se soumettre au destin - c'est-à-dire à la vieillesse - et qu'il y eût à Kaboul un vainqueur qui ne fût pas Toursène - ce vainqueur, du moins, ne devait pas, ne pouvait pas être le garçon mince et silencieux qui avait si longtemps dépendu de lui, vécu dans son ombre pour s'en détacher ingrat, secret, hautain, avec le rictus du loup. Oui, un homme pouvait accepter de se voir découronner, dépouiller au terme de sa vie, puisque ainsi le voulait Allah. Mais que son propre fils devînt l'instrument et se fît un honneur sans mesure de cette déchéance - cela, le Tout-Puissant, le Très Juste ne le permettait pas, à coup sûr !

« C'est pourquoi, se dit Toursène, au tréfonds de mon cœur, sournoisement, en cachette de tous et de moi aussi, j'ai sans cesse porté le désir, fait le vœu que, par la défaite d'Ouroz, son orgueil soit abattu et le mien reste droit. » Il pensa encore : « Et voilà. . . Ouroz est tombé. . . »

Le cheval avait fini par s'arrêter. Au-dessus d'eux, le soleil se tenait si haut à la verticale que leur ombre ne formait qu'une ligne, un fil. Toursène saisit les rênes d'un mouvement tout à fait inconscient. Ouroz n'était pas tombé seul. . . de lui-même. Oh non ! Pas un cavalier, un acrobate comme Ouroz. . . Une force étrangère l'avait jeté bas, rompu sa jambe. Le mauvais œil. Le mauvais sort. Et qui donc sous le ciel était plus doué, mieux armé en maléfices qu'un père contre son propre sang ?

Cette certitude n'avait pas encore pénétré dans Toursène que, déjà, ses talons écrasaient les flancs de sa monture et que la cravache frappait à coups redoublés.

Ce n'était plus une fuite. Il ne s'agissait pas à présent pour Toursène d'échapper aux pensées invouables. Son angoisse avait Ouroz pour seul objet. Le meilleur hôpital. . . les meilleurs soins. . . aucune inquiétude - lui avait-on dit. Pas vrai. Trop simple. Trop facile. Le mauvais œil d'un père a un autre pouvoir. Un sort affreux, inimaginable était sur Ouroz. Car lui, Toursène, l'avait ainsi voulu.

La jeune voix qui criait : « Père, père, que puis-je faire pour toi ? » fut à nouveau dans les oreilles de Toursène. Et il employa toute la puissance de son poignet, de son épaule pour abattre la cravache. La peau fumante de l'étalon se fendit, éclata sous le tranchant du cuir. Son galop s'allongea.

« La plus cruelle souffrance pourra seule forcer ce cheval à courir », pensa Toursène.

Dès lors, son bras ne fut qu'un fléau en action. Et le mouvement n'en était pas égal, mécanique. Toursène savait trop que, sous peine de voir son cheval fléchir et s'arrêter sans recours possible, il ne devait pas le laisser s'habituer, s'engourdir, dans la même souffrance. Il fallait qu'elle fût toujours plus fraîche et plus vive. Et Toursène renouvelait sans cesse la torture. Sur la robe qui n'était que fange de poussière, de sueur, de sang et d'écume, il cherchait la place intacte, friable. Ou encore il fouillait les plaies, la chair à nu. Le souffle de l'étalon était devenu si rauque et bruyant qu'il couvrait la résonance du galop. Aucun langage ne pouvait être plus clair pour Toursène. Il était en train d'assassiner une bête de haut prix qui ne lui appartenait pas, dont il avait la charge et qui lui avait donné tout son courage. Mais que pesait ce crime au regard de celui qu'il avait commis envers Ouroz ? . . . Arriver. . . arriver. . . savoir au plus vite - cela seul comptait. Et Toursène, des genoux, des rênes, de l'inflexion de son corps soutenait, portait le cheval moribond. Il réussit dans son dessein. L'étalon noir ne s'affaissa que devant les écuries.

*

Au premier instant, l'effroi éparpilla les *sais*. Dans ce vieillard aux yeux brûlants et fixes, sans turban pour cacher ses cheveux hirsutes - et cette monture souillée, déchirée, sanglante, ils ne voyaient rien qui rappelât le cavalier et l'étalon qui étaient partis de l'enclos, nets et superbes. Enfin l'un d'eux s'écria

- Allah tout-puissant ! C'est le grand Toursène !

Et un autre :

- Y aurait-il en cette saison des bêtes sauvages dans la steppe ?

- Ou des brigands ?

Ils s'approchèrent de Toursène pour reculer aussitôt. Le cheval tombait d'un bloc. Les palefreniers se jetèrent au secours du vieux *tchopendoz*. Ils n'eurent pas à le dégager, à le relever. Toursène savait depuis longtemps qu'ainsi s'achèverait sa course et se tenait prêt. Les *sais* le trouvèrent debout près du cheval à l'agonie.

Ils demandèrent à voix tremblantes :

- Qu'est-il arrivé ? Qu'est-il donc arrivé, ô Toursène ?

Toursène - les avait-il même entendus ? - gronda :

- Ouroz ? Quelles nouvelles ?

Cette question sembla effrayer les *sais* plus que tout ce qui s'était passé. Ils échangèrent des regards pleins de peur superstitieuse.

- Où. . . comment as-tu pu apprendre. . . ? murmura le plus âgé.

Toursène le saisit au revers de son vieux *tchapane*. L'étoffe usée se fendit en deux.

- Les nouvelles ! dit Toursène.

- Un autre messenger du « petit » gouverneur. . , balbutia l'homme. Ouroz n'est plus à l'hôpital. . . Il a cassé une fenêtre et disparu. . . . Depuis, aucune nouvelle. . .

Toursène vacilla. . . On put croire qu'il allait s'écrouler contre l'étaalon. Il se ressaisit. Des chuchotements respectueux s'élevèrent :

- Comme il souffre !

- Comme il aime son fils. . .

Les yeux de Toursène étaient sur le cheval. Des bulles d'écume rougeâtre suintaient de ses naseaux. Il crevait.

« L'ai-je puni à ma place ? songea Toursène. . . Ai-je voulu me punir en lui ? »

Il pensa à Jehol. . . qui n'avait pas fait gagner Ouroz mais un autre. . . qui avait cassé la jambe d'Ouroz. . . Le coursier sans pareil, le mieux dressé des Trois Provinces. . . L'instrument du maléfice. . . Jehol. . . Il ne restait même plus Jehol à Toursène. . . Alors, vraiment rien ?

Brusquement il se mit en marche vers sa maison. Là-bas se reposait Guardi Guedj. . . Le seul être au monde qui comprenait tout, savait tout à l'avance, et ne jugeait pas. Oh ! comme Toursène avait besoin de Guardi Guedj !

*

- L'Aïeul de Tout le Monde s'en est allé peu après ton départ, dit à mi-voix Rahim.

- Où ? demanda Toursène.

- Il n'a rien confié à personne, dit Rahim toujours à mi-voix. Il a recommandé beaucoup de te saluer et te remercier grandement de sa part.

Toursène s'allongea sur le *tcharpai*, ferma les yeux. Sa solitude était telle qu'il sentait son cœur même se refuser à lui. . . « Ouroz ! Ouroz ! Où es-tu ? » cria Toursène, du creux de ses entrailles. . . Et sentit soudain que, seul, son fils comptait pour lui. « Mais alors, alors, se demanda Toursène, je l'aime ? » Et aussitôt après :

« Et s'il était revenu vainqueur ? »

Toursène vit la face orgueilleuse, dédaigneuse, triomphante et, un instant, la détesta. . . Et puis, dans cette face, il vit les yeux sans merci pour tous les autres, mais qui cherchaient son regard avec l'espoir, le besoin secret d'être reconnu, approuvé. . . Les mêmes yeux que là-bas, devant la cabane, autrefois.

« Ouroz. . . Ouroz. . . » murmura Toursène. . . Il avait mis sa main sur ses lèvres pour étouffer le soupir de désespoir et de tendresse par où expirait son plus puissant orgueil. . .

Il fut impossible à Toursène de réfléchir davantage. De toutes les régions de son corps, d'atroces douleurs fondaient sur lui. Sa chair entière en était suppliciée. Quand fut passé le choc de la souffrance, Toursène se rappela sa

chevauchée.

« Je paie ma jeunesse de ce matin », se dit-il. « A mon âge, cela ne pardonne pas. »

Il lui sembla entendre la voix de Guardî Guedj. « Vieillis ; vite », disait-elle.

*

- Que puis-je pour toi, ô Toursène ? demanda Rahim.

En s'ouvrant, les yeux de Toursène aperçurent les cicatrices sur les joues du *batcha*. Sa première injustice. . . sa première indignité. . . La cravache. . . Elle était là, à son chevet. . . L'objet préféré, sacré. . . La lanière près de sa figure. . . Quelle odeur affreuse de cuir, de sang, de sueur. . . L'étalon assassiné. . .

- Prends la cravache, dit Toursène à Rahim. Cache-la, enterre-la. . . je ne la veux plus. . . jamais.

TROISIÈME PARTIE

LE PARI

LA DJAT

Le plateau qui portait le caravansérail était bref. Ouroz et Mokkhi arrivèrent rapidement à la gorge qu'un torrent avait sciée dans la montagne. La grande bâtisse ruineuse disparut derrière une paroi de roc.

Ouroz tourna la tête vers son *sais* qui marchait derrière Jehol et lui dit :

- L'étape ne sera pas longue. Vois le ciel.

L'astre couchant s'enfonçait entre deux cimes, comme aspiré par un puits gigantesque. Sa sphère semblait plus lourde et plus ardente, à cause de l'espace restreint où elle flamboyait. Et sa lumière, réverbérée par les deux piliers qui l'encadraient, était d'une couleur étrange, d'un pourpre qui tirait sur le noir. Mokkhi dit à voix étouffée :

- La nuit est déjà dans le soleil.

- Va devant, lui dit Ouroz. Je me sentirai plus en sécurité alors.

Le grand *sais* obéit. Parvenu à la hauteur d'Ouroz, il l'interrogea de ses yeux humbles et misérables. « Pourquoi me parler de la sorte ? disaient-ils. En quoi es-tu menacé de m'avoir derrière toi ? »

Mokkhi dépassa Jehol, se mit à marcher la nuque ployée, les épaules étrécies, le dos rond. « Bois détrempe, sans nerf, pourri, pensa Ouroz. A l'instant voulu, je saurai t'allumer tout de même. »

Ils trouvèrent vite un endroit pour camper. L'ombre n'avait pas encore pris son épaisseur de nuit que le sentier dont ils gravissaient la pente s'aplanit soudain et s'évasa en un cirque ovale où le torrent assagi formait un bassin naturel. Tout autour, à fleur de roc, buissons durs et arbustes nouveaux poussaient à portée de la main. On ne pouvait pas rêver halte plus favorable.

- Descends-moi de selle ! commanda Ouroz.

- Voilà, voilà. Tout de suite, dit Mokkhi.

Pourtant, lui si prompt, d'habitude, à aider et si heureux de le faire, il approcha de Jehol en hésitant. Et ses bras vigoureux, secourables, n'étaient que lourdeur, débilité, maladresse. Pour soulever Ouroz et le déposer à terre, il lui fallut un temps démesuré. Et tout ce temps il sentit que la douleur enflammait, contractait le corps qu'il maniait d'une prise si gauche. Comme il touchait le sol, Ouroz laissa échapper une sorte de soupir strident et rauque. C'était le gémissement d'un homme qui ne savait pas, ne pouvait pas gémir.

- Je t'ai donc fait si mal ? s'écria Mokkhi.

La jambe gauche d'Ouroz était infléchie selon un angle impossible.

- Ta jambe, ta jambe. . . murmura Mokkhi.

Il s'agenouilla, tendit ses bras vers le membre cassé. Ouroz le repoussa,

saisit lui-même à pleines mains l'os rompu et le redressa sans émettre un son. Puis il se laissa aller légèrement en arrière. Son visage se trouva face à celui de Mokkhi. Était-ce le crépuscule à sa fin ou l'épuisement qui lui donnait cette couleur de cendre, de cadavre ?

- Je t'ai fait si mal ? répéta le saïs.

- Pas assez pour me tuer, dit Ouroz.

La voix était un souffle de fièvre et de fiel. Mokkhi oscilla sur ses genoux.

- Ouroz. . . oh Ouroz. . . cria-t-il.

Animé d'un balancement pareil à celui de la prière, il reprit, plus bas :

- Ouroz. . . oh. . . Ouroz.

Et une fois encore, dans un murmure plus faible que le clapotis du bassin que traversait le torrent :

- Ouroz. . . oh. . . Ouroz.

Mais l'homme auquel s'adressait sa plainte avait disparu. Mokkhi croyait bien distinguer au fond de l'obscurité qui, à fleur de terre, était déjà ténèbre, une vague forme allongée et moins semblable à un corps qu'à un pli de l'ombre ou du sol. Enseveli Ouroz ? . . . Englouti. . .

- Ça ne peut pas être, chuchota Mokkhi.

Il voulut toucher la substance confuse étendue à ses pieds, et se rappela le hideux soupçon d'Ouroz. Le fils de Toursène, son maître. Envers lui, Mokkhi, le saïs fidèle.

- Ça ne peut pas être ! dit encore Mokkhi.

Il avait très mal à la tête. Il se leva lentement. Son regard fit le tour du cirque et ne le reconnut point. En quelques instants, de son pas noir, prompt et feutré, la nuit était venue. Elle recouvrait les pentes et seule la ligne circulaire des crêtes la dépassait encore. Mokkhi secoua son front dans un mouvement désespéré de refus. Il ne comprenait plus rien, il ne croyait plus à rien de ce qui l'environnait. Pourquoi et comment était-il là ? Dans ce puits, ce piège ?

- Non, non, ça ne peut pas être, cria-t-il à la nuit des montagnes.

Un hennissement répondit à sa voix enrouée. Jehol. . . Il l'appelait. . . il avait besoin de lui. . . Jehol, son compagnon, son enfant. . . Mokkhi eut le sentiment qu'enfin tout autour de lui reprenait vie, sens, vérité. Il savait de nouveau ce qu'il avait à faire et dans quel ordre. Débarrasser Jehol des sacs et de la selle. Lui donner à boire, à manger. Allumer un feu. . . Préparer le repas. L'étalon s'ébroua de plaisir quand Mokkhi le prit par la bride.

- Viens, mon frère, viens ! chuchota le saïs. Tu seras comme un prince. Viens !

Avant qu'il ait pu faire un pas, une voix qui avait repris tout son tranchant s'éleva de l'ombre :

- Le cheval restera où il est, dit Ouroz. Près de moi.

- La gorge de Mokkhi devint aride. Il répondit par la seule force de l'habitude :

- Et pour le faire boire, Ouroz ? Comment ?

- Tu vas l'entraver à cette même place avec assez de longe pour arriver jusqu'à l'eau, dit Ouroz.

- A ton côté et dans ta fièvre, ne va-t-il pas empêcher ton sommeil ? demanda Mokkhi.

- Mon sommeil serait encore plus empêché, crois-moi, répondit Ouroz avec un rire bref, si je laissais Jehol, et moi, du même coup, à ta merci. . .

Ce que sous-entendaient ces mots, Mokkhi fut incapable de le comprendre. Son esprit se fermait à leur signification. Mais un sentiment de détresse sans issue, de solitude infinie l'accabla.

- Je ferai comme tu le veux, dit-il.

Jehol fut délesté, dessanglé et attaché par une longue corde à un quartier de roche contre lequel Ouroz s'adossa. Les couvertures molletonnées sortirent des sacs. Et les ustensiles de cuisine. Et les provisions. Des branches coupées firent un bûcher. Ces tâches, Mokkhi les mena avec sa diligence coutumière. Seulement, la joyeuse et douce humeur était absente qui, toujours, l'accompagnait au travail. Et même quand, au sein du silence et du froid de la nuit, se mit à danser la flamme et que l'eau chanta sur l'âtre, il n'y eut pas en lui ce reflet de la danse ardente, ni cet écho du chant qui lui donnaient, à l'ordinaire, tant de bonheur.

Ouroz mangea avec voracité. Il enfonçait goulûment ses doigts dans la bassine bouillante, saisissait les morceaux de mouton, les enveloppait de riz épais et avalait ces boulettes presque sans les mâcher et souvent sans reprendre haleine. Ce faisant, il ne quittait pas Mokkhi d'un regard que la flamme du bûcher semait d'étincelles rouges. A cause de ce regard, il semblait au *saïs* que cette faim n'était pas saine, pas vraie. « Si le ventre crie pour de bon, pensait Mokkhi, on n'a d'yeux que pour la nourriture. Dans son pilaw, c'est moi qu'il cherche à dévorer. »

Comme il ne savait pas contenir ce qui lui venait à l'esprit, il dit :

- Je ne t'ai jamais vu manger si fort, ô Ouroz.

- Jamais, dit Ouroz, je n'ai eu autant besoin de ma force.

- Tu as raison, tu as raison, s'écria Mokkhi, heureux de retrouver enfin un échange naturel. Il faut te défendre contre ton mal.

- Et contre le profit qu'on en pourrait tirer, répliqua Ouroz.

Il se lécha les doigts, but coup sur coup trois tasses de thé noir, éructa longuement. Puis, selon la coutume - au serviteur les restes du maître - il poussa vers le *saïs* la bassine qu'il avait vidée plus qu'à moitié. Mokkhi mangea le plat jusqu'aux dernières miettes. Sans joie, ni goût. Simplement parce qu'un homme aussi pauvre que lui n'avait pas le droit de refuser au destin un don de nourriture, et surtout du pilaw au mouton.

Ouroz avait les paupières baissées. Les reflets du feu faisaient encore plus creuses les cavités de ses joues et plus mince le nez dont l'arête semblait prête à percer la peau. Et quand arrivait, du côté d'Ouroz, une bouffée de vent, l'odeur de chair pourrie qui émanait de sa plaie suffisait à souiller toute la merveilleuse pureté de l'air.

« Il sent déjà la charogne », songea Mokkhi. Quelques heures plus tôt, à imaginer qu'Ouroz pouvait mourir, la terreur, la panique lui enténébraient l'esprit. Cette fin devenait la fin du monde. Il n'éprouvait plus rien en y songeant. Que les destins s'accomplissent. Tout était dans la main d'Allah. . .

Et pourtant, quoi qu'il fût, Mokkhi ne pouvait pas empêcher sa pensée, par un détour ou un autre, de revenir à cette feuille pliée qu'Ouroz avait glissée sous sa chemise.

Sans ouvrir les yeux, Ouroz murmura d'une voix engourdie :

- Je vais un peu dormir.

- Paix sur toi ! dit Mokkhi par simple habitude.

Il s'allongea, le dos à Ouroz et à l'étalon, face au feu, et suivit du regard son mouvement. Les courbes, les crêtes, les chutes, les pointes des flammes qui se suivaient dans une seule et fluide arabesque emportèrent ses pensées dans leur jeu. Il oublia tout. Il fut un fragment de la paix que la nuit abritait. Il se sentit en accord avec les étoiles, dont certaines brillaient si fort qu'elles semblaient crépiter au fond du ciel découpé en forme d'anneau par les arêtes du cirque, et avec les reflets des étincelles qui fleurissaient le bassin de corolles d'or, et aussi avec la chanson du torrent et les senteurs de l'eau, des herbes, des buissons.

Le hennissement que poussa Jehol parut à Mokkhi le plus effrayant du monde : il brisa un silence qui ressemblait par sa qualité à la vibration des astres. Le saïs courut à lui. Jehol, cabré de toute sa hauteur, tirait si fort sur sa longe que frémit l'énorme pierre à laquelle Ouroz était adossé.

- Il y a, tout près, une bête sauvage, dit Ouroz.

Mokkhi porta sa main gauche contre les yeux de l'étalon et de la droite lui caressa les naseaux. Il chuchota :

- Elle vient à nous. . . Jehol tremble davantage.

Alors, sur le seuil du cirque, opposé à celui par où étaient arrivés Ouroz et Mokkhi, ils entendirent une voix étrange. A la fois rude et caressante, rauque et riche, tantôt haute et tantôt cuivrée, elle parlait sur la cadence d'un chant.

- Paix sur vous, disait-elle, frères qui avez la nuit pour yourte. Et paix sur le compagnon à longue crinière. Ma bête n'a de sauvage que l'odeur.

La voix se rapprochait peu à peu dans les ténèbres. Sur la trame claire-obscur qui oscillait aux abords mouvants du champ lumineux entretenu par le bûcher, se dessina une silhouette comme dépourvue de substance. Elle avançait très lentement avec une majesté tranquille et légère.

« Qui donc peut avoir le langage d'un poète des temps passés et la démarche d'un roi ? » se demanda Ouroz.

Une femme émergea de l'ombre et s'arrêta à sa lisière.

Ouroz et Mokkhi, malgré tout ce qui les séparait, se pressèrent l'un contre l'autre. L'effroi les y obligeait, l'effroi du surnaturel. Comment croire, en vérité, que, dans ces lieux, la nuit, une femme, oui, une femme, allât tranquillement son chemin ?

« Mais alors, pensait Ouroz à mesure que sa vue se familiarisait avec

l'apparition, pourquoi porte-t-elle un pouchtine et, sous sa longue robe, des chaussons fourrés. . . Et cette besace. . . Les ombres n'ont pas froid, n'ont pas faim. . . Une sorcière assurément. . . »

Il se souvint des paroles venues de l'obscurité et demanda à Mokkhi

- N'était-ce pas un homme qui parlait tout à l'heure ?

La réponse ne vint pas de Mokkhi. L'inconnue dit, immobile :

- Dans mon peuple, celles qui naissent pour chanter ont plus d'une voix dans la gorge.

- Quel peuple ? demanda Ouroz.

La femme négligea sa question et, sans bouger, prononça quelques mots dans une langue étrangère. De la nuit, sortit une forme d'apparence humaine, très courte et trapue, qui venait en se dandinant, appuyée à un gros bâton. Quand elle s'arrêta près de la femme, Ouroz et Mokkhi virent un singe couvert d'une épaisse toison brune.

Du coup, la crainte, l'inquiétude, la curiosité même se dissipèrent chez Ouroz. Il savait à qui il avait à faire.

- Une djat, dit-il, comme s'il crachait.

Son mépris était tellement plus ancien que sa personne et lui semblait si naturel et si juste que, le montrant, il ne croyait pas blesser une race qui en était l'objet depuis la nuit des temps. Et que méritaient-ils d'autre ces gens d'origine et de langue inconnues, sans maisons, ni pâturages, ni armes, ni troupeaux ? Mêlés à tous les peuples et dans chacun étrangers ? Toujours en marche pour n'arriver nulle part ? Ces chaudronniers, ces diseurs de bonne aventure, ces montreurs d'ours, de chiens et de singes savants.

- Oui, une djat, dit Mokkhi.

Sur son visage rond et plat, qui semblait incapable de les exprimer, il y avait également répulsion, méfiance.

Et qui n'eût pas détesté une race aussi malhonnête ! En vérité, Mokkhi n'avait jamais été témoin de leurs méfaits, bien que l'on vît souvent des djats traverser les terres d'Osman Bay. Mais il avait entendu tant de fois, et depuis son enfance, tout le monde accabler les rôdeurs éternels qu'il eût juré de les avoir pris sur le fait. Après leur départ, disait la voix publique, il manquait toujours dans les domaines des poules ou des moutons. Parfois, crime suprême, des chevaux. Mokkhi assura mieux sa prise sur Jehol.

La djat, cependant, ne semblait pas avoir senti l'insulte infligée à son peuple et à elle. Était-ce dissimulation ? Habitude ? Superbe ? Indifférence ? Elle contemplait le feu sans bouger, sans ciller. La flamme l'éclairait violemment. Elle était grande et le poids de la besace rejetait un peu en arrière ses épaules droites et hautes. Elle était vieille et les cheveux coupés court qui s'échappaient d'un pauvre bonnet de fourrure avaient des reflets d'acier. Elle était belle de cette majesté, pure et sauvage, qui vient avec le temps aux traits que soutient une noble ossature. Et, la regardant, Ouroz ne s'étonnait plus qu'elle s'en allât au gré de son dessein et de son destin, à travers les ténèbres et les pistes glacées.

La vieille femme tira sur la chaîne qui tenait le singe et fit un pas en avant.

« Elle a compris, pensa Ouroz. Elle reprend sa route. »

La djat alla seulement jusqu'au bûcher. Là, elle se débarrassa de sa besace, s'accroupit et plaça ses mains au-dessus des braises. Le singe l'imita.

Il n'y avait eu, dans les mouvements de la vieille femme, ni défi, ni grossière assurance. Pas davantage de crainte ou de servilité. Elle ne faisait qu'exercer un droit naturel et sans âge. Celui du passant à l'accueil. Non seulement Ouroz le reconnut, mais il fut heureux que la vieille femme n'eût pas douté de lui pour l'observer. Et quand elle eut dit avec gravité :

- Paix sur le foyer de mon hôte !

Il répliqua de la même manière :

- Bienvenue au voyageur qui veut bien l'honorer.

Puis Ouroz cria :

- Vite, Mokkhi, fais bouillir l'eau du thé, chauffer riz et galettes.

- Comment puis-je laisser Jehol ? dit le *saïs*. Il n'arrête pas de trembler.

Ses mains longues et sèches toujours étendues au-dessus des flammes, la djat dit à Ouroz :

- Accepte que ton *saïs* abandonne pour un instant l'étalon et je le calmerai.

- Comment feras-tu ? demanda Ouroz. Il ne te connaît pas.

- Tu verras bien, dit la djat.

Ouroz dit à Mokkhi :

- Fais comme elle demande !

Le *saïs* découvrit les yeux de Jehol et s'écarta. Mais très légèrement et prêt à intervenir. Il n'en eut pas besoin.

Deux doigts aux commissures des lèvres, la vieille femme s'était mise à siffler. Sa première modulation fut brève et vive, mais sans aucune stridence. Un simple avertissement : « Écoute-moi. » Les hautes oreilles de Jehol se dressèrent et il tourna la tête vers la forme accroupie devant le feu. Elle sifflait toujours. Ses appels s'étiraient, s'adoucissaient. Jehol s'ébroua. Les frissons qui l'avaient agité cessèrent. L'épouvante ne dilatait plus, n'égaraient plus ses larges yeux humides.

« Viens. . . viens. . . » disait le bruissement léger, tendre, envoûtant. Comme halé par une invisible corde, Jehol avança d'un pas, puis d'un autre, et d'un autre encore. Les lèvres de la djat étaient closes maintenant et d'elles filtrait un son égal et lisse, et semblable, par son dépouillement, au clapotis du torrent qui se frayait un doux passage à travers le bassin immobile. Jehol, arrivé près de la vieille femme, infléchit le cou pour lui toucher la joue de ses naseaux. Sa crinière recouvrit la chevelure gris acier. Le singe, d'un mouvement jaloux, posa son menton sur l'épaule libre de la djat. Elle entrouvrit la besace posée à ses pieds, y puisa une poignée de sucre en poudre et donna sa paume à lécher à l'une et à l'autre bête.

- Voilà, dit la vieille femme. Ce sont des amis. Ils ont, à leur façon, rompu

ensemble le pain et le sel.

- Tu es une sorcière. . . cria Mokkhi. Comme tous les djats. . . On m'en a bien averti. . . Une sorcière.

La vieille femme écarta le singe, écarta Jehol, se redressa lentement. Une expression de hautaine colère altérait l'ordonnance de ses traits calmes et durs.

- Sorcière ! Sorcière ! C'est le nom que les enfants niais et peureux donnent toujours aux gens dont ils ne comprennent pas la science ni le pouvoir.

- Où as-tu pris les tiens ? demanda Ouroz.

La vieille femme plongeait une main dans la crinière de Jehol qui se serrait contre elle et dit, grande et droite, avec un tranquille orgueil :

- Je suis Radda, fille de Tcheldache. Et, de Sibérie en Ukraine, il n'y avait personne pour acheter, vendre et dresser les chevaux aussi bien que Tcheldache, le tzigane.

- Quelle est cette tribu ? demanda Ouroz.

- C'est le nom russe des djats, dit Radda. Ailleurs on nous appelle roms ou gitans. Mais d'un bout à l'autre de la terre et depuis que le monde est monde, nous sommes un seul peuple et parlons la même langue qui vient de l'Inde.

Mokkhi préparait le thé, le riz.

- Alors tu es russe ? dit Ouroz à la vieille femme.

- Mon père et mon mari l'étaient, dit-elle. Depuis qu'ils ont péri dans la grande révolte, je ne suis plus rien qu'une djat en marche.

- Seule ? demanda Ouroz.

- Non, dit Radda. Tantôt avec une bête et tantôt une autre.

- Et combien d'années ? demanda encore Ouroz.

- Compte-les si tu veux. Je n'ai que faire du temps, dit Radda.

Elle s'assit sur ses jambes croisées devant les trois pierres déjà noircies par le feu qui, un peu à l'écart du brasier, servaient à faire bouillir l'eau et cuire les aliments. Elle but et mangea en silence, lentement, avec respect pour ce qu'elle faisait.

De temps à autre, la vieille femme tirait de sa besace des morceaux d'une pâte indéfinissable qu'elle donnait au grand singe. Personne, autour du feu, ne parla jusqu'à l'instant où la djat et son compagnon eurent achevé leur repas. Elle lui dit alors, avec l'intonation la plus naturelle :

- Tu as bien mangé, Sachka ?

Le singe approuva de la tête et se frotta le ventre. Puis, une main sur le cœur, il alla s'incliner très bas devant Ouroz et Mokkhi.

- Il nous rend grâce, il nous rend grâce, en vérité, s'écria le *sais*.

Sa figure plate et ronde exprimait l'émerveillement avec toute la force de l'enfance. Il ne pensait plus à rien qu'à ce jouet. Il n'en avait jamais vu, rêvé de pareil. Le singe fit un salut plus profond encore. Alors, dans la nuit silencieuse et glacée, retentit le grand rire, que Mokkhi avait cru étouffé en lui à jamais. Et le museau du singe s'épanouit de plaisir. Il aimait les rires. Il y sentait le

succès de son travail. Et celui-là dépassait en éclat, en générosité, tous ceux qu'il avait connus. Il éprouva le désir, le besoin de le provoquer à nouveau. Son ceil vif et triste alla de son bâton qui gisait par terre à la vieille djat. Elle inclina légèrement la tête. Le singe saisit la branche noueuse, la porta à son épaule gauche, se redressa et d'une démarche très raide fit six pas en avant, demi-tour, six pas en arrière et s'arrêta devant Mokkhi.

- Un soldat ! J'ai deviné ! . . . Un soldat, voilà ce qu'il est maintenant, cria Mokkhi en battant des mains. Encore ! . . .

Le singe fut un cavalier, puis un ivrogne. La joie du *sais* approchait de l'extase.

- Assez, dit soudain Ouroz.

Il n'aimait pas ces jeux pour idiots et encore moins le bonheur de Mokkhi. Et, s'adressant à la vieille femme :

- Est-ce toujours ton animal qui travaille, Radda ? Ne sais-tu rien toi-même des arts auxquels les tiens sont experts ?

- La bonne aventure, par exemple ? demanda la vieille femme.

- Par exemple, dit Ouroz.

Il se savait parfaitement maître de son visage et de sa voix ; personne, il en était certain, ne pouvait soupçonner la foi superstitieuse qui le gouvernait à cet instant décisif de sa vie. Pourtant, quand Radda, accroupie auprès de l'âtre, leva ses insondables yeux vers lui, il se vit deviné.

- Je ne lis pas l'avenir dans les lignes des mains ou les feuilles de thé, dit Radda. Je regarde à travers les gens, au plus profond, ce qu'ils cachent des autres et de leur propre cœur. A eux de comprendre.

- Fais comme tu l'entends, dit Ouroz.

La djat ferma les yeux presque entièrement.

- L'orgueil, dit-elle, ne remplace pas l'amitié pour soi-même. Ni la dureté le courage de vivre.

- C'est tout ? demanda Ouroz.

Il avait parlé avec hauteur mais ses mains, malgré le froid, étaient moites et il fut soulagé quand la vieille femme détourna la tête en disant :

- Si tu es qui je crois, cela doit te suffire.

Un chuchotement humble, puéril se fit entendre derrière la vieille femme.

- Et à moi, demandait Mokkhi, à moi, que peux-tu apprendre, grand-mère d'un singe sans pareil ?

Sans lui accorder un mouvement ni un regard, la djat répondit

- Simplicité d'esprit n'est pas toujours gage d'innocence.

Ouroz haussa les épaules.

- A quoi bon lui parler, dit-il. Autant s'adresser à mon étalon.

- Ton étalon ? demanda doucement la vieille femme. Ne sais-tu pas qu'il porte dans sa crinière les fils de vos destins ?

Ouroz ne tenta pas de répondre. Il était lourd, lourd. Comme de pierre. Mais alors, une force étrange lui vint, qui l'inclina vers la vieille femme, penchée sur l'âtre. C'est qu'elle avait commencé de chanter. Et sa chanson

montait vers le ciel, ses ténèbres et ses étoiles, comme une fontaine ardente. Il y avait en elle, tour à tour, la vibration du gong, le cri des cymbales, la stridence des trompettes, et la rauque langueur des cordes forcées à leur ton le plus bas. En vérité, il fallait une voix d'airain et de velours à ce chant qui semblait imprégné, chevauché par les démons et les génies mêmes de la solitude et de la nuit et du feu. Ouroz n'avait jamais connu enchantement semblable. Cet élan furieux et superbe, cette orgueilleuse et immense liberté. . cet appel à l'infini qui suspendait le souffle et le rendait et le reprenait à nouveau pour le ranimer encore. Sa jambe rompue, corrompue, ne faisait plus mal à Ouroz. Il était si loin, si haut et la poitrine comme ouverte en deux pour qu'y puissent entrer, à leur aise et de toutes leurs ailes, tous les éclairs, tous les ouragans et toutes les étoiles.

La voix s'arrêta si net qu'elle sembla tranchée par une faux. Ouroz eut le sentiment d'un manque intolérable. Il voulut retrouver, répéter au moins quelques paroles du chant d'audace et de gloire. Alors il prit conscience que lui était inconnue la langue dont s'était servie la vieille femme.

- Tes mots étaient russes ? lui demanda-t-il.

- Non. . . tziganes, ou djats. . . si tu veux, dit Radda.

Elle contemplait dans l'âtre tout ce qui restait de braises : quelques brindilles rougeoyantes, constellations de petits rubis répandus parmi la cendre.

- Ces mots, est-ce qu'ils méritent qu'on les connaisse ? demanda Ouroz.

Pour lui faire face, la vieille femme pivota lentement sur ses jambes croisées. Au cours de ce mouvement, la haute flamme du bûcher éclaira de biais son visage et l'entoura d'une frange de feu. Dans ce cadre, la noble sécheresse des traits et la fermeté de l'ossature prirent l'aspect d'un bronze noirci le temps.

« Elle porte plus qu'un hâle, pensa Ouroz. L'argile de toutes les pistes lui ont fait une deuxième peau. » La vieille femme demanda à Ouroz :

- Ainsi tu veux comprendre les paroles ? Ouroz inclina la tête.

- Tu as raison. C'est une chanson pour cavaliers, dit la djat.

Elle ferma les yeux et ajouta :

- Laisse-moi le temps de traduire dans mon esprit.

Pendant quelques instants on entendit seulement le cliquetis d'une chaîne. Le singe se grattait. La vieille femme dit à Ouroz :

- Ce ne sera pas, je te préviens, aussi beau qu'en tzigane. Il faut aux mots, pour qu'ils prennent leur vol, la langue qui a été leur nid. Dans une autre, ils perdent leurs ailes.

- Va, va, s'écria Ouroz.

Comme pour attiser son attente, ce fut à lèvres closes que la vieille femme commença. Son timbre en était encore plus rugueux et magique.

« L'argile de la terre est aussi dans sa voix », se dit Ouroz.

Il n'eut plus d'impatience et se laissa prendre, porter, soulever par le profond murmure rythmé qui sortait du masque immobile et montait, montait

de ton, devenait bourdonnement, roulement, grondement. Enfin le chant éclata. Il disait :

*Heï ! Heï ! Le feu joue dans mon sang
Et la steppe est si grande
Mon cheval, quand il veut, dépasse le vent
Et ma main le commande.*

*Hèi ! Heï ! Va, cours, vole, camarade !
Au galop ! Droit devant !
La steppe est habillée de nuit maussade
Là-bas, l'aurore nous attend.*

*Heï ! Heï ! Nous allons réveiller la lumière
Lance-toi jusqu'au ciel, mon coursier
Mais garde-toi d'érafler
La Princesse Lune de ta crinière.*

La vieille djat, son menton aigu enfoncé dans ses paumes, regardait le feu de camp. Les deux hommes étaient immobiles.

- O mère, ô mère ! D'où prends-tu tant de force ? cria soudain Mokkhi, sans se rendre compte qu'il donnait à la plus méprisable des femmes le nom le plus sacré.

- Tais-toi ! lui dit sauvagement Ouroz.

Pour retrouver, recueillir l'enchantement, il murmura :

- La Princesse Lune de ta crinière. . . La Princesse Lune. . .

En vain. Le charme s'était dissipé. Il se tourna vers la vieille femme et dit :

- Si le Prophète était *tchopendoz*, ce chant serait fait pour lui. Sois remerciée de me l'avoir chanté.

- Ce n'était pas pour toi. C'était pour l'étalon, dit Radda. Mon père l'eût admiré.

A ces derniers mots, une intonation surprenante de douceur avait altéré sa voix comme d'une fêlure. Elle se pencha davantage vers le bûcher.

- Tu ne connais pas d'autres chants ? demanda Ouroz.

Cette fois, la fêlure toucha les lèvres, les paupières de la vieille djat. Des chansons, elle en savait par centaines. Toutes celles qu'elle avait apprises lorsque, petite fille, elle suivait son père de foire en foire, de marché en marché, sur le Don et le Dniepr, et l'Oural et la Volga immense. Aux fêtes qu'il donnait après avoir dupé les plus fins maquignons. Aux campements des roulottes, autour d'un feu pareil à celui qui, pour l'instant, la réchauffait. Et plus tard son mari, fameux par sa guitare, lui avait enseigné d'autres mélodies, aussi vieilles que leur race. Aucune voix ne savait les servir comme la sienne. Et aux femmes et aux filles de la tribu il était permis seulement de

l'accompagner de leurs chœurs et de leurs battements de mains, tandis que danseuses et danseurs menaient autour d'elles leurs délirantes rondes. Chante amour ! Chante orgie ! Chante marche éternelle ! Les airs, les mots bourdonnaient, mêlés, merveilleux, dans la mémoire de la vieille Radda et au creux de sa gorge. Mais la liesse, la mouvance, la passion, ces deux hommes étaient sourds à leur cri et leur plainte. Et il ne fallait jamais réveiller les ombres du temps mort. Elles détruisaient la force qui permettait de leur survivre. Au feu. . . les souvenirs. En cendre. . . Tout son passé tenait dans cette besace qui traînait à ses pieds.

La vieille djat s'en saisit, la jeta par-dessus une épaule.

- Je ne sais plus rien, dit-elle.

Sans prendre appui des mains au sol, elle se redressa d'une seule ondulation.

« Un mouvement de jeune femme », pensa Ouroz. Il ressentit une fatigue immense.

- Grâce te soit rendue pour ce repas, lui dit Radda.

- Et plus encore à toi, dit Ouroz, pour avoir fait si riche présent.

Mokkhi les regardait sans comprendre. Sa main posée sur la tête pelucheuse du singe se mit à trembler. L'animal s'en débarrassa doucement et rejoignit sa maîtresse. Mokkhi s'écria :

- Mère ! ô mère ! Pourquoi t'enfoncer dans la nuit au lieu de dormir dans le camp de l'amitié ?

La vieille djat tira sur les pans de son pouchtine que la chaleur du bûcher lui avait fait entrouvrir, ajusta sa besace contre ses reins et dit :

- J'aime aller à la rencontre du matin. . . Comme dans la chanson.

Elle prit la chaîne du singe, ajouta :

- Paix sur vous !

- Paix sur toi, dirent les deux hommes.

Ils la suivirent du regard tandis que le dos droit, la nuque ferme, suivie de son compagnon à demi humain, elle traversait la clairière ardente étalée autour du brasier. Comme elle atteignait la limite mouvante et ombreuse au-delà de laquelle la nuit reprenait son empire glacial, Ouroz songea : « Brave, fière et libre comme personne au monde. . . Une femme pourtant. . . Une vieille femme. » Contre sa volonté, il chuchota : « Marche. . . marche longtemps, Radda. . . Ton pas fait du bien à la terre. »

La djat entra dans la ténèbre. Jehol hennit tout bas.

- Mère ! ô mère ! appela Mokkhi.

La djat se retourna. . . Elle n'était plus visible. Seuls, les reflets des flammes dans ses yeux et sur les broderies claires de son *pouchtine* la laissaient deviner. Mokkhi lui cria :

- Mère, je t'en prie, je t'en prie, dis-nous qu'il n'est pas vrai que les tiens sont voleurs de chevaux. . .

De l'obscur immensité, répondit la voix d'airain :

- Un beau cheval, comme une belle femme, appartient, de droit, à celui qui

le mieux sait l'aimer.

Ouroz se laissa glisser contre la grosse pierre à laquelle tenait la longe de l'étalon, puis sur le sol. Il souffrait atrocement. Il demanda, sur un ton de grande amitié :

- Tu as entendu, Mokkhi ?

Il s'étendit à plat sur le dos. Les grelots et les cloches de la fièvre emplirent aussitôt ses oreilles. Il ne sut jamais qui - de son mal ou de la djat - chantait au loin :

Garde-toi d'érafler

La Princesse Lune de la crinière.

*

Près du bûcher qu'il avait rechargé, Mokkhi dormait, roulé en boule. Ouroz, patiemment, épiait sa respiration profonde, bruyante. Il se redressa, défit la boucle qui attachait la longe de Jehol au quartier de roc, et tira sur elle à petits coups. . . Quand l'étalon fut à sa portée, il le cingla, aux naseaux, de sa cravache, lâcha la corde. Jehol se cabra avec un hennissement furieux, fit un bond et disparut dans l'obscurité, du côté où bourdonnait le torrent.

- Qu'y a-t-il ? s'écria Mokkhi, debout avant même que l'appel lancé par Ouroz n'eût atteint sa conscience.

- Le cheval s'est enfui, dit Ouroz.

- Où ?

- Par là, dit Ouroz.

- Je le ramène. . . sois tranquille. . . dit Mokkhi. Il courait déjà, quand l'arrêta un cri strident.

- Par le sang du Prophète, viens ici, dit Ouroz. Le *sais* ayant obéi, il continua :

- Jure par le Coran que tu ne t'en iras pas sur Jehol pour me laisser mourir et garder l'étalon.

Mokkhi se rejeta en arrière, comme frappé aux yeux. Sa seule réponse fut un cri étouffé, lamentable.

- Jure, ordonna Ouroz. . . Sur le Coran.

- Oui, oui, sur le Coran, balbutia Mokkhi, dans le seul désir de ne plus entendre cette horrible voix. . .

Jehol n'était pas allé loin. Il se laissa prendre au premier appel de Mokkhi.

- Il a dû détacher sa longe, quand il a tiré si fort à l'arrivée de la djat, dit Ouroz tandis que le *sais* refaisait le noeud autour de la grosse pierre.

- Sans doute. . . assurément, murmura Mokkhi.

Ce qu'il disait n'avait aucun sens pour lui. Il ne pouvait pas s'empêcher de penser, de penser avec autant de regret que d'épouvante à la tendresse avec laquelle, là-bas, dans la nuit, Jehol avait frotté contre lui son encolure. Et la

voix de la djat disait, disait sans cesse : « Un beau cheval appartient, de droit, à qui l'aime le mieux. . . Le mieux. . . Le mieux. . . »

Mokkhi s'en alla loin d'Ouroz, loin du feu, dans l'ombre et s'abattit contre le sol gelé pour y étouffer son cri : « Mère ! ô mère ! pourquoi suis-je si seul ? »

Alors Ouroz s'endormit.

*

L'aube venait. Le bûcher n'était plus que braise ternie. Dans un lit de cendres et de vapeurs, trois précieuses escarboucles rougeoyaient encore. Un froid tranchant qui allait jusqu'à la moelle réveilla les deux hommes. . . Cela ne changea rien à la rigidité d'Ouroz. Pour Mokkhi, son premier soin fut de ranimer le feu et de faire du thé. Il en avala une tasse avec tant d'impatience qu'il se brûla la bouche. La chaleur du breuvage bouillant et des flammes neuves coula dans son grand corps. Alors il porta du thé au gisant qui semblait scellé par le gel. Ouroz ne bougea pas. Les reflets du feu éclairaient une face inerte, creusée jusqu'à l'os, sur laquelle des lanières de peau cireuse étaient cernées par les ronces de la barbe.

« Mort », se dit Mokkhi. Et sa main libre se porta d'elle-même vers le corps inerte, à l'endroit où était enfoui le document rédigé par le vieux scribe aveugle.

- Tu es trop pressé, dit Ouroz. Le thé, d'abord.

Pour qu'il pût boire, Mokkhi eut à lui soulever et tenir la tête.

- Un autre, plus noir, plus sucré ! ordonna Ouroz.

Après quoi, sans aide, il s'adossa au rocher.

- Pourquoi m'as-tu empêché de geler ? demanda-t-il.

- On ne peut pas laisser mourir un croyant, dit Mokkhi, les dents serrées.

- Je vois, dit Ouroz.

Mokkhi apporta de l'eau glacée dans une bassine. Ouroz y trempa ses mains, s'en aspergea le visage. Le froid le fit tressaillir. Aussitôt jaillit, se répandit la douleur.

- Redresse ma jambe, dit Ouroz à Mokkhi.

Les gros doigts du *saïs* défirent, avec une habileté qui ne semblait pas leur appartenir, le linge gluant et fétide enroulé autour de la blessure. A la clarté irrégulière des flammes, la plaie se dévoila. Cernée de croûtes, de tumeurs et de crevasses enflammées, elle avait la couleur et la matière d'une aubergine pourrie. A travers la peau corrodée, éclatée, perçaient les arêtes de l'os rompu. Mokkhi hocha sa face plate.

- Tu vas souffrir, dit-il. Je ne voudrais pas voir ça à un bœuf.

- Va, gronda Ouroz.

Le *saïs* empoigna la jambe au-dessous et au-dessus de la fracture, puis, d'un mouvement à peine perceptible, tant il avait été rapide, vigoureux et juste, adapta, encastra les deux parties de l'os l'une dans l'autre. Les joues

d'Ouroz se creusèrent davantage taudis que sur les pommettes en saillie venait une teinte rougeâtre.

- Ne bouge pas, dit Mokkhi.

Ses gestes continuaient d'être prompts, efficaces à l'extrême. Il devait leur perfection à l'indifférence que lui inspirait le mal d'Ouroz. Il déchira en deux le sac dont le riz avait été mangé la veille. Une moitié lui servit de pansement qu'il appliqua sur la chair infectée. De l'autre, il fit des lanières et les noua de toutes ses forces sur l'étoffe rugueuse.

L'aube avait pris une odeur ignoble.

- Les cordes ont fait crever des poches de pus, dit Mokkhi.

Il acheva d'assurer le nouveau pansement, devenu d'un seul coup aussi visqueux et sale que l'avait été le premier, avec deux branches qu'il tailla en baguettes. Puis il s'en fut lever le camp, seller et harnacher Jehol. Quand tout fut prêt, il revint à Ouroz et dit :

- Je peux te mettre à cheval.

Ouroz, toujours adossé à la haute pierre, lui demanda :

- Serais-tu devenu autant impie que le singe de la djat ? Regarde !

Mokkhi se tourna du côté qu'indiquait Ouroz et, avant même de savoir ce qu'il faisait, se laissa tomber à genoux. Tous les brasiers, tous les jardins et tous les vergers de l'aurore avaient déjà coloré, fleuri les arêtes et les pentes les plus hautes et, au-dessus, montait le soleil qui ordonnait aux hommes de commencer leur première adoration.

Mokkhi se souvint comment, le matin précédent, quelqu'un, en lui, avait été transporté à cette heure, par une merveilleuse prière. Aujourd'hui, les oriflammes et les ailes et les dentelles de la lumière étaient aussi loin de son cœur que de ses yeux et aussi glacées que la terre sur laquelle il s'appuyait. De l'oraison qu'il s'entendait réciter de plus en plus vite, il ne comprenait pas les mots.

Quand il les eut ânonnés jusqu'au dernier, Mokkhi regarda Ouroz et le vit transfiguré. Plié en avant, le torse détaché du roc, les mains à plat sur la poitrine, ses joues avaient repris vie sous l'afflux du sang, et ses yeux étincelaient.

« Il est encore, lui, en prière », pensa le *sais*. « Et quelle prière ! »

Jamais, en vérité, Ouroz ne s'était donné aussi intensément, entièrement à une invocation. Pour aucun *bouzkachi*. Pas même celui du Roi. Le jeu qu'il engageait allait tellement plus loin, signifiait tellement plus que toutes ces épreuves ! Et le jour était dans son éclat qu'Ouroz s'adressait encore à Celui qui savait tout, pouvait tout.

LA VOIX DE NUIT

Ce fut au cours de cette journée que se fit connaître aux voyageurs toute la cruauté des montagnes sauvages pour les hommes qui leur sont étrangers.

Coulées de pierres traîtresses. . . Pistes et sentes réduites à la minceur d'un corps. Degrés disposés de façon à rompre les os. Gouffres subitement ouverts au détour d'un défilé. Jamais une ligne droite, plane, sûre. Jamais un champ libre pour le regard. Ou le mur de roc ou la nuit de l'abîme. La moindre faute - que bronche un pied, se dérobe un genou, porte à faux le torse - et la mort était là qui attendait, appelait avec sa gueule béante, insondable, de vertige et de solitude.

La peur prit Mokkhi aux entrailles dès les premiers instants et ne le quitta plus. Tout reposait sur lui. Il avait à reconnaître, trouver, inventer un cheminement dans ce chaos de blocs, de pics, de corridors, de déchirures, négocier montées et descentes infernales, buter soudain contre le fond d'un couloir muré, revenir en arrière, guetter une autre issue, trébucher, vaciller au bord des précipices.

Dans le même temps, à travers ces manœuvres, ces acrobaties terrifiantes pour lesquelles n'étaient point faits les muscles, les nerfs, les yeux, l'instinct d'un berger de steppe, il fallait éclairer, guider, retenir, soutenir un cheval habitué lui aussi à la terre des herbes.

Au début, lorsqu'un obstacle semblait impossible à surmonter et un piège à déjouer, Mokkhi avait cherché sur les traits d'Ouroz un conseil, un secours. Il ne reçut jamais de réponse. Ouroz recueillait toutes ses ressources pour tenir en selle contre fatigue, fièvre, souffrance, heurts, escalades et plongées sans merci. Rien d'autre n'existait. Son visage demeurait clos. Son regard inaccessible.

Et Mokkhi cessa de s'adresser à ce masque. Et le sentiment d'être seul en un péril immense redoubla son effroi. Et l'effroi engendra la haine. « Tu as exigé cette folie », disait-il en pensée à Ouroz. « Et te voilà indifférent aux dangers terribles que tu nous fais courir à moi et à ce cheval merveilleux. Maudit sois-tu ! »

Les heures passaient. Le soleil tournait. Rien ne changeait dans le désordre de rochers, d'arêtes, d'aiguilles et de gorges sinueuses, pareilles à des étaux tordus, torturés.

Et il y eut ce tunnel si noir, si long, où l'on entendait chuchoter les démons

qui hantent les entrailles des montagnes.

Il y eut cet escarpement si roide, si difficile à gravir qu'il fallut délester Jehol de toutes ses charges et laisser se perdre au hasard des pentes ustensiles, vêtements, couvertures, nourritures.

Et la corniche qu'ils atteignirent au crépuscule et d'où, enfin, ils aperçurent une vallée, était si étroite que Mokkhi, tandis qu'il en descendait les spirales, dut tenir, souvent, ses paupières fermées pour ne pas céder à l'appel de l'abîme dont ses pas épousaient le rivage en dents de scie.

Tant qu'ils avaient joué leur existence, Ouroz, ni Mokkhi, ni Jehol n'avaient ressenti le désir de boire. En lieu sûr, la soif les dévora. Des trois, la bête possédait les sens et l'instinct les mieux faits pour cette recherche. Ouroz et Mokkhi le savaient.

Jehol dressa très haut sa longue tête et, lentement, lentement, lui fit décrire un demi-cercle. Ses narines et ses lèvres encroûtées d'une sèche écume jaune remuaient, flairaient, goûtaient le vent léger du soir. Ouroz et Mokkhi attendaient sa décision avec une sorte d'humilité. Enfin l'étalon hennit, se mit en marche, allongea le pas, prit le petit trot. Mokkhi dut courir pour le suivre. Chaque secousse retentissait dans le corps rompu d'Ouroz. Chaque foulée arrachait un souffle rauque à la gorge de Mokkhi, si aride et rétrécie par la soif que la salive n'y passait plus. Ni l'un ni l'autre ne le remarquaient. Il leur semblait entendre par-dessous le murmure du vent dans les buissons un autre murmure presque pareil mais d'une intonation différente, merveilleuse. Ce n'était plus seulement un souffle des feuilles et des branches. C'était, mouillé, ondoyant, le langage ineffable de l'eau.

Il devint chant, grondement, fracas, les plus beaux du monde. Enfin, dans un profond repli du roc, apparut la cascade. Son orifice était situé très haut, à mi-chemin entre la base et le sommet de la falaise. Le soleil couchant l'éclairait encore et ses rayons faisaient de la source, nourrie aux entrailles des monts, un bouillonnement d'or et d'écarlate. Puis, d'un seul jet, le flot radieux passait dans la zone d'ombre, s'épandait au fil de la pierre en une immense et noire ondulation, se rassemblait dans un gouffre que son travail avait creusé au long des siècles, en jaillissait pour tomber dans une cavité moins profonde et continuait sa chute de bassin en bassin jusqu'à l'instant où il abordait la vallée d'un cours vif mais égal et sage. Le dernier de ces réservoirs naturels se trouvait presque au niveau du sol.

Il suffit à Mokkhi - l'étalon l'avait fait le premier - d'incliner la tête pour que l'eau glacée inondât sa bouche. Il n'eut plus conscience que de son bonheur de plante comblée soudain par la pluie après une sécheresse interminable. Si bien que le coup de cravache assené sur sa nuque, il le sentit à peine. Un autre lui déchira une oreille. Il se redressa sans comprendre encore.

Ouroz - et tandis que Jehol continuait de boire - Ouroz était devant lui, dressé sur un étrier. Son masque couleur de cendre, ses yeux creux et brûlants, ses lèvres exsangues, scellées par une salive sèche, effrayèrent davantage le

sâis que la lanière qui sifflait au-dessus de sa tête. A travers une buée rouge, à tâtons, il ôta de sa ceinture la peau de bouc, façonnée pour contenir l'eau, la plongea dans le bassin, la déposa sur la selle, toute gonflée, brillante, ruisselante. Ouroz but très lentement, presque goutte à goutte. Il semblait vouloir, de la sorte, donner une leçon à Mokkhi. Au vrai, il avait peine à incliner la gourde vers sa bouche.

La brise tout à coup fraîchit. Ce ne fut qu'une brève rafale, mais, des buissons, des herbes, du bassin noir s'éleva une triste et mystérieuse rumeur. La rumeur que lève le vent porteur de nuit. Déjà les aigles montaient à grands battements d'ailes vers le sommet de la montagne que le soleil ne touchait plus et, à son flanc, la source de la cascade n'était plus qu'un trou sombre. Mokkhi suivit du regard les rapaces qui regagnaient leurs aires et pensa qu'Ouroz et lui, ils allaient affronter les longues, longues heures jusqu'au nouveau soleil dans la haute, haute vallée, et ses ténèbres et son gel, sans le moindre aliment, sans une seule couverture. Leurs biens s'en étaient allés à l'abîme, quand il avait fallu alléger l'étalon. Maintenant, entre eux et le souffle de la nuit, il n'y avait aucun secours.

- Si le froid, cette fois, me gèle, que feras-tu ? demanda soudain Ouroz.

- Rien, dit Mokkhi.

- Parce que tu me hais à mort ou pour avoir le cheval ?

- Les deux, répondit Mokkhi.

Ouroz, à travers toute sa fatigue, eut un instant de joie. Il avait amené Mokkhi là où il le voulait. Il dit :

- C'est bien. Allons.

Il lui fallait avancer parce qu'il avait trop mal. Les attelles qui avaient assuré sa jambe rompue s'étaient depuis longtemps défaites. A l'endroit de la cassure, les arêtes de l'os déchiraient, enflammaient la chair. De cette source de tourments s'élançaient des flux épais et brûlants, des rameaux aux épines intolérables. Leur feu, leur venin atteignait ses muscles, ses viscères, ses jointures. La cheville et la rotule étaient si douloureuses qu'elles se refusaient à effleurer le flanc de Jehol. Et qu'est-ce qu'un cavalier privé de ses genoux ? Tout vacillait et tournoyait : la masse obscure des buissons, les oreilles de Jehol, une silhouette dont il ne savait plus qu'elle était Mokkhi. Et quand un cahot plus rude relevait la tête d'Ouroz, le ciel basculait et faisait tomber sur lui ses premières étoiles. Comme des cailloux de feu. Et les anneaux de la fièvre cliquetaient contre ses tympan, à l'assourdir.

Par contre, il percevait, avec une acuité qu'il n'avait jamais connue, les odeurs de ce monde interdit à ses autres sens. Les effluves des herbes, de l'eau, des écorces venaient à lui de plus loin et dans leur vie la plus subtile. Au creux du vent, il distinguait jusqu'à l'arôme pierreux enlevé aux montagnes. Ainsi allait Ouroz, accessible seulement aux parfums de la vallée. Soudain, il éleva son front au-dessus des oreilles de Jehol, plongea son visage dans les effluves de l'ombre. A sa rencontre, du tréfonds des ténèbres, une senteur glissait, étrangère aux plantes, à la rivière, au roc. Il songea tout haut :

- D'où vient cette fumée ?

Mokkhi retint Jehol d'un seul coup. Quoi ? . . . La fumée. . . le feu. . . des hommes. . .

- Que dis-tu ? Que dis-tu ? s'écria-t-il.

Ouroz ne l'entendit pas. L'arrêt brutal l'avait fait chanceler.

« Délire », pensa Mokkhi. Et reprit sa marche. Ouroz tenait en selle sans même le savoir. Il s'était évanoui. Quand il revint à une demi-conscience, l'odeur de la fumée était plus forte. Elle envahissait, rassurait son corps. Il ouvrit les yeux. Il n'avait plus de vertige. Il souffrait moins. Il demanda :

- Où est la yourte ?

- De quelle yourte parles-tu ? dit Mokkhi.

- Celle, imbécile, d'où vient la fumée, dit Ouroz.

- La fumée. . . ah oui. . . , la fumée, chuchota Mokkhi, la fumée de ta pauvre cervelle. . . la fumée. . .

Il cessa de murmurer et même de réfléchir. Il venait à son tour de respirer une odeur qui faisait oublier toutes les autres, une odeur qui ne fleurait ni l'eau, ni le minéral, ni l'arbre, l'odeur épaisse, presque palpable d'une fumée toute pénétrée, toute ointe par la graisse de mouton fondue, comme par un encens nourricier. Mokkhi entraîna Jehol au pas de course.

- Vite, disait Ouroz. A la yourte, vite !

Dans le froid qui pénétrait jusqu'au creux des os et des veines ; dans la solitude et l'épuisement où l'enfermait son mal, les senteurs de bois brûlé et les relents de cuisine étaient comme chevauchés par les images les plus belles. Un grand feu. . . un samovar de cuivre ardent. . . des murs. . . un toit effilé. . . sur le sol et sur les *tcharpaï*, des tapis, des coussins, des édredons riches en couleurs. . . Et des *tchapanes*, et des cravaches. . . Et les visages familiers, paisibles, imprégnés d'amitié. . .

La yourte de la steppe, lourde à sa base, aiguë au sommet, faite de roseaux et de feutre, dans laquelle Ouroz avait commencé de vivre était ainsi. Et comme il n'avait plus le sentiment de la durée et des lieux, c'était vers elle que le menaient les spirales de la fièvre. Et les secousses de la selle ressemblaient au balancement du berceau.

- Nous y voilà, cria Mokkhi. Nous y voilà !

Ouroz ouvrit les yeux, les referma, les ouvrit encore. En vain. Où était le cercle magique ? Le refuge d'antan ? Pourquoi ce chétif et fumeux foyer, mal nourri de broussailles ? Ces morceaux de toile brune, ajustés de travers, sordides, percés de trous ? Ces faces misérables ? Ces vêtements en loques ?

Un homme long, maigre et une énorme femme vinrent s'incliner très bas devant les voyageurs.

- Bienvenue à vous et que notre pauvre campement vous soit propice, dirent-ils ensemble.

La servilité de leur attitude et de leurs voix était si répugnante qu'elle rendit enfin Ouroz au sens du réel. Dans les hautes vallées de l'Hindou Kouch, les yourtes des steppes ne prenaient pas racine. Et ce n'était pas à une famille

de nobles cavaliers qu'il apportait sa fatigue et sa souffrance, mais à des gens d'une espèce plus indigne encore que celle des *djats*. Les petits nomades. Ils vivaient de rapine et de mendicité. Ils se louaient pour les travaux saisonniers à des prix dérisoires. Le mépris qui les accompagnait partout n'avait pas leur misère pour cause. Un fier dénuement oblige au respect. Chez eux l'angoisse du pauvre avait détruit honneur, décence. Il n'existait pas d'indignités auxquelles ils ne fussent prêts pour très peu d'argent.

La femme obèse et l'homme aux grêles membres d'araignée se tenaient tête basse devant Jehol. A mesure que dans l'ombre traversée par les feux du bûcher apparaissait mieux la magnificence de l'étalon, ils pliaient la nuque et courbaient l'échine davantage.

- Permits-nous, ô noble, ô puissant, ô riche, permets à Smagoul, chef de notre famille et à moi, Ouljane, son épouse, de te servir ce soir, s'écria la femme avec un empressement cupide. Son mari, si bas qu'on l'entendait à peine, chuchota :

- Ouljane a bien dit.

Ouljane à gauche et Smagoul à droite, prirent Jehol par une bride pour lui faire franchir avec honneur les quelques pas qui le séparaient de l'abri de toile. Sur le seuil, les petits nomades, hommes, femmes et enfants, se précipitèrent pour rendre au voyageur les égards dus à sa condition. Les uns s'inclinaient jusqu'à terre, d'autres ployaient les genoux, d'autres, pour les embrasser, cherchaient ses mains, ses étriers.

- Arrière. . . rentrez. . . assis. . . cria Ouljane.

Les membres de la misérable tribu reculèrent en hâte jusqu'au milieu de la tente, et là, s'accroupirent. Ouroz les aperçut alors dans leur vérité. Au sortir des limbes, et pour un instant, son regard, comme celui d'un voyant, eut le pouvoir de traverser l'épaisseur de l'ombre et de la chair et découvrit, sous le masque des traits et le voile de la peau, les ressorts qu'ils cachaient. Les guenilles graisseuses de ces hommes et de ces femmes, l'âge et l'état des corps, l'expression même des yeux n'étaient pas en cause. . . Dans le creux de ces êtres il semblait à Ouroz qu'il voyait remuer la peur, la vénalité, la soumission, la cautèle, le mensonge et l'impudeur. Sous leur tendre et plaintif sourire, les enfants les portaient déjà.

« Ils naissent de la sorte : lâches et corrompus », pensa Ouroz.

« La liberté qui se plaît sous le ciel des tentes fait défaut à celle-ci et sa misère est bassesse. »

Recroquevillés sur des haillons à même la terre nue et fouet~ée par le vent de nuit qui passait à travers les trous des toiles, quatre hommes grisonnants et cinq femmes plus jeunes, : adressaient à Ouroz un regard où veillait un étrange et brûlant désir d'obéissance. Ouroz pensa encore :

« Ces esclaves se donnent, sans même savoir ce qu'ils attendent de moi. Leur servilité est la pire : elle se suffit à elle-même. » Il se souvint de sa vision. . . la yourte. . . les cavaliers des steppes. . . Sa fatigue fut de nouveau si pesante qu'il fut sur le point de s'y abandonner, une fois de plus.

Ouljane dit alors :

- Appuie-toi sur mon épaule, ô Seigneur, pour descendre de cheval et entrer chez nous.

Sa voix, parce qu'elle portait une inflexion de caresse, obligea Ouroz à un sursaut. Il avait cru sentir un obscène attouchement. Il considéra la face de la femme, éhontée, bouffie, peinte avec outrance des fards les plus pauvres et l'orgueil lui donna la force de parler haut et ferme.

- Je veux passer la nuit dehors, mon *saïs* prendra soin de tout, je paierai bien, dit-il.

Il fit faire à Jehol le tour de la tente et s'arrêta derrière elle, près d'un enclos de fortune où grelottaient quelques bourricots.

Une clarté malingre, fumeuse, éclaira les pierres et les ronces autour de lui. Il aperçut confusément la silhouette de Mokkhi, derrière une torche faite de paille tressée et trempée dans la graisse de mouton.

- La terre est trop glacée pour que je te descende maintenant, dit le *saïs*. Dans un instant nous aurons ce qu'il faut. Ouljane - c'est elle qui commande ici - en prend soin.

Deux femmes arrivèrent dont les bras écartés tenaient difficilement *tchapanes*, *pouchtines*, couvertures, tapis. Rien que des loques. Ouljane suivait les porteuses. Elle cria :

- J'ai enlevé aux miens tout ce qu'ils avaient sur le dos et ils en ont été heureux pour ton service, Seigneur.

Étoffes et vêtements, quoique en lambeaux, formaient par leur amas une couche profonde. Mokkhi plaça Ouroz dans son creux. Les femmes revinrent avec des brassées de branches et des tisons pris au feu de camp. Un haut bûcher crépita si près d'Ouroz que les pointes des flammes lui léchaient presque le visage. Il eut à portée de la main une théière brûlante et un plat de riz confit de graisse.

- Paix sur toi sous les étoiles, lui dit Ouljane.

Malgré les fards son visage fut alors simple et généreux. Mais elle ajouta aussitôt :

- Sur ton ordre, ô Seigneur, et seulement sur ton ordre, j'ai donné le compte au *saïs*.

Ouroz puisa dans sa ceinture une poignée de billets. Ouljane les reçut dans sa paume grasse, les froissa pour en évaluer l'épaisseur avec un rire ému, sensuel, puis emmena les deux autres femmes.

Ouroz n'arrivait pas à étancher sa soif de thé noir qui lui brûlait la bouche. Mokkhi dévora jusqu'au dernier grain de riz. En silence.

Jehol, attaché près d'Ouroz, hennit. Les petits nomades n'avaient rien à lui donner. Mokkhi vint lui caresser la crinière. Il songea que, pendant le *kantar*, les grands chevaux de *bouzkachi* ne mangeaient rien pendant des jours et des jours. Mais c'était en saison de chaleur torride. . . Il rêva, les doigts perdus dans la chevelure de l'étalon, à la steppe dont le soleil tirait l'encens amer des absinthes.

L'amoncellement des loques pesait sur les os rompus d'Ouroz. Sa douleur croissait d'instant en instant. Il allait ordonner au *sais* de dégager sa jambe, quand une tête se pencha vers lui. Elle avait des cheveux longs, tressés en nattes et il fut intolérable à Ouroz qu'une femme - et de quelle espèce ! - dominât son corps affaissé, impuissant. Il écarta cette face avec brutalité et demanda :

- Qui es-tu ? Que veux-tu ?

- Mon nom est Zéré, dit la femme. J'ai aidé à porter ici le feu, les couvertures, le repas.

La voix était très basse mais très nette, comme habituée aux paroles clandestines.

- Je n'ai besoin de rien, dit Ouroz.

Mokkhi s'était rapproché. Ouroz ajouta :

- J'ai mon *saïs*.

- Il ne peut pas aider ta jambe qui est en très grand mal, répondit Zéré. Moi, j'ai appris de ma mère, qui le tenait de la sienne, à connaître les herbes bonnes au sang et mes doigts sont habiles à en faire onguents, breuvages et poudres.

- Ouljane est donc insatiable, qu'elle t'a envoyée ici ? dit Ouroz avec dégoût.

- Ouljane, je le jure, ne sait même pas que j'ai quitté la tente, dit Zéré. Pour m'en aller, j'ai attendu qu'ils soient tous endormis.

Aussi feutrée que fût cette voix, il y avait en elle une intonation d'une ténacité singulière.

- Je comprends, dit Ouroz. Tu voudrais te faire payer en cachette.

- Quelque argent que tu m'offres, je ne l'accepterai pas, chuchota Zéré et son chuchotement portait la même détermination. Je suis venue. . .

Elle glissa soudain sur ses genoux. Dans ce mouvement, elle appuya ses tresses contre la main du *saïs* qui se tenait derrière elle.

- . . seulement pour ta blessure, Seigneur, acheva Zéré.

Avant qu'Ouroz ait pu répondre, elle souleva, écarta les étoffes guenilleuses et mit à nu la jambe atteinte. Ouroz souffrit plus qu'il n'avait jamais souffert. Il n'avait pas consenti jusqu'alors à s'occuper de son tourment. Cette femme soudain l'y obligeait.

Zéré renversa la tête pour parler à Mokkhi et ses cheveux lui touchèrent la main de nouveau. Cette fois d'un frôlement plus long et plus fort.

- Apporte la bouilloire, grand *saïs*, chuchota Zéré.

Ses yeux brillaient étrangement à la confuse clarté du feu de branches et Mokkhi eut une sorte de vertige en contemplant de toute sa hauteur leur eau insondable et luisante. Pour retrouver la liberté de ses mouvements et obéir à Zéré, il dut attendre qu'elle eut rabaissé son visage.

La théière ne contenait plus de liquide. Zéré la retourna, recueillit les feuilles gluantes et en fit de petits tampons.

- Maintenant, grand *saïs*, dit-elle, rallume la torche et viens !

Quand la lumière fumeuse qui sentait le suint éclaira la plaie infectée, Zéré approcha tout contre elle sa figure pour en mieux renifler la puanteur.

- Il est temps, murmura-t-elle, il est temps, oh oui !

Elle se mit alors, avec les feuilles de thé, à presser, essuyer la peau. Ses doigts étaient habiles et légers à l'extrême. Ouroz ne put maîtriser la contraction de ses muscles. Zéré s'arrêta, murmurant :

- Je te fais trop mal, Seigneur ?

Ouroz se souleva un peu sur les coudes et regarda Zéré fixement. Elle fut incapable de nommer l'expression qui donnait un brillant si dur à ces yeux noircis par la fièvre. Elle connaissait bien la peur, et l'envie, et la soumission et la ruse et même la colère. L'orgueil n'avait pas cours dans le monde qui était le sien.

- Qui te permet de m'interroger ? dit Ouroz.

Son souffle était chargé d'un tel dégoût et ses lèvres cendreuseuses étaient serrées par un tel dédain que Zéré apprit un sentiment dont jusque-là elle avait également ignoré l'existence. Et plus difficile à supporter que les outrages et les coups. De ceux-là, elle avait l'habitude. Elle n'était née que pour l'humilité. A cause d'Ouroz, elle découvrait l'humiliation. Elle éprouva pour lui, dans le même instant, une haine que personne encore n'avait à ce point inspirée. Ses doigts reprirent leur tâche avec la même diligence et la même douceur.

La souffrance allait diminuant. Le pus de la blessure s'écoulait peu à peu. Quand Zéré en eut pressé les dernières gouttes, elle sortit du haut de sa robe quatre sachets de toile et les haussa vers la flamme de la torche que tenait Mokkhi. Des fils, de couleur différente, marquaient chacun d'eux. Zéré en remplaça trois dans le creux de ses seins et ouvrit celui qui était brodé d'un petit cercle bleu. Il contenait une pâte sombre. Une forte odeur d'écorce moisie parvint aux narines d'Ouroz. Il ne daigna pas bouger la tête ni même changer la direction de son regard fixé sur le ciel et ses étoiles. Cette femme, avec ses remèdes, était un simple instrument et si vil que son existence ne comptait pas.

- Je n'ai plus besoin de lumière, grand *saïs*, chuchota Zéré.

La torche qui flambait face à Ouroz s'éteignit. Il sentit se répandre en lui une plaisante langueur. Il pensa qu'elle avait pour cause le retour de l'ombre. Mais cette paix gagnait en profondeur, intensité, pouvoir. Et Ouroz éprouva un désarroi étrange, comme si une part de lui-même, indispensable à son équilibre, se dérobaît, faisait défaut. Il avait cessé de souffrir. C'était incroyable. D'instinct il chercha sa jambe cassée. Elle était en place, enduite d'une substance gluante.

« Les herbes de Zéré », se dit Ouroz. . . « Elle n'a donc pas menti. »

Son regard alla vers la femme qui détenait cette science. Jusque-là, il n'avait pas accordé attention à ses traits. Le feu de camp révélait avec rigueur - dans un visage que l'âge, le soleil, la poussière et la fatigue n'avaient pas encore défléuri - les pommettes hautes et aiguës, les larges yeux bruns aux longs cils, la peau très sombre.

« Bâtardise éhontée » pensa Ouroz. . . « Chez elle ouzbek, pachtou, indien, tous les sangs se rencontrent. Et quoi d'étonnant ? Dans ces familles, maris ou pères vendent leurs épouses et leurs filles au premier passant pour quelques afghanis. »

Ainsi pensait Ouroz, satisfait par tant de déshonneur. Il n'eût point voulu être l'obligé de cette femme. L'excès de la souillure le déliait de toute gratitude à son égard. On n'avait pas le droit d'accorder un sentiment noble à Zéré. Adressé à elle, il devenait impur.

« Je la paierai à pleine poignée. C'est tout ce qu'elle désire, en vérité », se dit Ouroz.

Cette pensée fut la dernière qu'il consentit aux gens et aux choses. Rien d'extérieur à lui ne pouvait plus le toucher. Il y avait trop de bonheur sous sa peau. Sur lui se referma ce gîte merveilleux : un corps qui n'avait plus mal.

Alors Zéré leva ses mains et les garda quelques instants audessus de la blessure, prêtes à poursuivre leurs soins s'il le fallait. Pas un muscle, pas un nerf d'Ouroz ne bougea. La jeune femme laissa retomber ses bras avec un profond soupir. Son corps se laissa aller. Mokkhi était à la même place, juste derrière elle. Il sentit la tête, les épaules de Zéré prendre appui sur ses hanches, ses genoux. Une singulière et délicieuse mollesse le gagna tout à coup. Un murmure arriva jusqu'à lui, comme de très loin, qui disait :

- Il n'a plus besoin de rien. . . il dort. . .

Dans un même mouvement aussi prompt et souple que la détente d'un animal, Zéré fut debout et tournée vers Mokkhi. Il vit combien elle était petite. Son front ne lui arrivait qu'à mi-poitrine. Cela ne fit qu'accroître sa faiblesse enchantée.

- Viens, dit Zéré. . . j'ai froid.

Il la suivit de l'autre côté du bûcher et y jeta une brassée de branches.

*

Les crépitements du feu, les courants du vent nocturne, le tressaillement des arbustes, le clapotis de la rivière, Ouroz les percevait, les accueillait sans le savoir. Ces chants en sourdine n'étaient pour lui que l'écho des rumeurs profondes qui cheminaient à travers tout son corps : celles du sang, du souffle et de la fièvre. Elles étaient son repos, sa félicité.

Quand s'éleva le bruit qui n'était pas accordé à ces voix secrètes, Ouroz n'en eut pas conscience. Il fut pris seulement d'une tristesse étrange. Il ne souffrait toujours pas, mais il sentait que se retiraient de lui l'accord de l'ombre et de la terre. Il ne souffrait toujours pas, mais il se retrouvait avec lui-même, étendu sous des haillons. Le bruit montait, gênait, dominait les autres qui venaient du ciel, des montagnes, des feuilles, de l'eau et du feu. A cause de cela, Ouroz l'entendit enfin. Un halètement rauque, régulier et comme tiré des entrailles par un tourment bienheureux se liait à une plainte longue, fêlée, filée, qui, bien qu'humaine, ressemblait au cri des bêtes en pâmoison.

Ouroz en reconnut tout de suite la nature.

« Mokkhi et Zéré », se dit-il.

Leur accouplement le laissait indifférent. Un garçon vigoureux et un ventre vénal. . . Quoi de plus naturel. . . Il avait profité lui-même de ces filles qui s'ouvraient à tous. Ouroz pensa un instant à elles. Il n'en avait pas connu beaucoup - les occasions étaient rares - et s'en souvenait mal. Rencontres toutes pareilles : le hasard d'une étape. . . un camp sordide. . . l'obscurité. . . l'assouvissement dur et bref. . . Le mépris avant. . . pendant. . . après. . . Une figure effacée passa dans sa mémoire. . . sa femme. . . Le choléra l'avait tuée, enceinte, dans l'année même du mariage.

« J'avais craint alors un mauvais augure » se rappela Ouroz. « Je me trompais. . . J'ai gagné, alors, mon premier grand *bouzkachi* à Mazar. »

De l'autre côté du brasier s'éleva un haut et long soupir. On eût dit qu'une soif dévorante s'était enfin étanchée. Derrière son buisson ardent, le couple fut silencieux. Ouroz oublia que Zéré, que Mokkhi existaient. Ce qu'ils faisaient, ce qu'ils étaient, ne comptait point. A présent, seuls les souffles de la vallée traversaient de nouveau les espaces obscurs. Ils berçaient à nouveau Ouroz. Et lui, allégé de la pensée, il retrouvait en sa moelle la tranquillité, la liberté de la brise, des pierres, des plantes.

Or, à l'instant où il allait s'abîmer dans leur sein, il en fut empêché par le son d'une voix. Celle-là, pourtant, ne troublait pas, n'abîmait pas le concert de la nuit. Simple, douce et fluide, elle n'était qu'un murmure en harmonie avec les murmures de la terre. Ce fut sa pureté même qui, d'un seul coup, rendit Ouroz à l'état de conscience. A quelle femme pouvait appartenir cette voix innocente comme celle d'un enfant au sortir d'un beau rêve, joyeuse comme celle des oiseaux, quand ils saluent l'aurore ? A qui pouvait-elle s'adresser ? Ouroz écoutait, écoutait. D'abord il n'arriva pas à distinguer les mots. Puis la brise changea de direction et les amena vers lui. . .

- Mon grand *saïs*, mon grand *saïs*, disait la voix, je suis venue pour toi seul. . . Dès que je t'ai vu près de notre tente, j'en ai fait vœu.

Il y eut un très court silence et la voix reprit plus bas, mais toujours aussi limpide :

- Grand *saïs*, grand *saïs*, grand *saïs*.

Le vent tourna encore. Mais Ouroz en avait assez entendu. Il lui fallait croire à l'incroyable. La voix d'enfant, la voix de source, appartenait à Zéré.

« Une bâtarde », se disait-il. . . « et la plus abjecte ! Une prostituée, et la plus vénale ! . . . »

Il ne put aller plus avant dans ses pensées, comme si un piège avait retenu sa démarche. Vénale, assurément, et de naissance. . . sauf cette nuit. Il n'y avait pas d'argent au monde qui pût acheter de pareils accents.

« Qu'est-ce donc ? » se demanda Ouroz.

A l'abri du rideau de flammes, la voix de Zéré coulait de nouveau, si fraîche, si tendre. La brise continuait à priver Ouroz de ce qu'elle disait. Il ne s'en souciait pas. En lui, des paroles scandées suivaient la voix de Zéré

comme une musique.

*Maintenant que je sais
La clarté que tu donnes
Tout autre chemin sera
La route de la nuit
O je t'aimerai
Tant que j'aurai un souffle
En m'enivrant d'amour. . .*

Le poème, de Saadi, appris à l'école, Ouroz n'en avait jamais senti les beautés. Mais lorsqu'il passait à cheval devant une yourte à l'intérieur de laquelle il apercevait une jeune fille ou quand, invité à un riche mariage, il pensait à la fiancée, ces vers lui revenaient à la mémoire. Alors, loin de l'attendrir ou de l'inciter au rêve, les stances qui, par leur suavité, vivaient depuis des siècles, tiraient des sens d'Ouroz le désir forcené de posséder, violer, abîmer ces innocentes, ces vierges aux seins neufs, aux cils craintifs. Cette fois encore, quoique gisant, rompu, infirme, il en fut embrasé. Tout ce qui lui restait de vigueur se rassembla au milieu de son corps et le domina comme un pal. Il voulut avec frénésie la femme que lui cachait le voile de fumée et de feu. Elle n'était plus Zéré. Elle était le chant de pureté et de songe, la fleur inaccessible du poème. Et Ouroz avait besoin de la meurtrir, saccager, déchirer. Il allait l'appeler, il allait. . .

Subitement, il n'eut envie de rien. Les halètements, les soupirs, les plaintes animales avaient remplacé la voix d'enfant, d'oiseau, de source.

« Une chienne. . . une chienne », se dit Ouroz.

Il ne sut jamais, tant sa fatigue était mortelle, si, à cet instant, il fut terrassé par le sommeil ou s'il s'évanouit.

*

Un doigt lumineux appuya sur chacune de ses paupières. Le disque du soleil s'élevait au-dessus d'un sommet en forme de trident. Le premier regard d'Ouroz fut pour Jehol. Son premier geste de toucher son testament. L'étalon, tout près de lui, broutait l'herbe amollie par la rosée. La feuille de papier reposait sous sa chemise.

« Plus jamais, plus jamais jusqu'à la fin de la route, je ne veux dormir de la sorte », pensa Ouroz.

Il passa la main le long de sa jambe cassée. Elle était toujours en état de grâce.

Il aperçut Mokkhi étendu, comme foudroyé, auprès des cendres du feu mort. Il était seul.

Ouroz ramassa un caillou et visa juste. Le silex atteignit, de son tranchant, le *sais* à l'arcade sourcilière et l'entailla. La tête de Mokkhi ne remua qu'à

peine. Une autre pierre le frappa de plein jet au front. Il s'ébroua, vit qu'il faisait grande lumière, battit du regard le terrain autour de lui, n'y trouva personne, se couvrit le visage de ses paumes énormes, comme pour protéger un bien menacé, puis se leva lentement.

Une fois debout, il démasqua ses traits. Ouroz, de surprise, retint son haleine. Le visage de Mokkhi lui semblait tout neuf. Son assurance naïve, sa tendre ardeur, l'exaltation qui illuminait ses yeux, le demi-sourire inconscient de ses lèvres à la pulpe plus riche, lui donnaient une sorte de gloire. Ouroz pensa :

« Il est presque beau. »

Et encore :

« Il a manqué la première prière et on dirait pourtant qu'il sort de la plus brûlante et la mieux exaucée. »

Mokkhi fit un mouvement vers la tente des petits nomades.

- Où vas-tu ? demanda Ouroz.

- Chercher le thé, dit Mokkhi.

- Non, dit Ouroz, nous partons tout de suite. Le retard est déjà suffisant.

- Mais. . . mais. . . Il te faut reprendre des forces.

- De quoi tenir mes os, voilà tout ce qu'il me faut, dit Ouroz.

Mokkhi s'en alla couper deux fortes branches entre lesquelles il enferma la jambe rompue. Ce faisant, il dit :

- Tu n'as plus mal, je vois.

C'était la vérité. Mais, à cause des mains qui l'avaient soigné, il répugnait à Ouroz de le reconnaître devant Mokkhi et devant lui-même. Mokkhi s'écria :

- Tu as été guéri, guéri par Zéré.

Le *saïs* ferma les yeux et, avec un rire doux, émerveillé, il dit et redit :

- Zéré. . . Zéré. . .

Le regard singulier d'Ouroz ne l'inquiéta point. Ouroz ne pouvait rien savoir. Son sommeil avait été sans défaut. Zéré en avait répondu. . . Zéré. . .

Mokkhi répétait encore ce nom à l'instant où sellé, bridé, Jehol s'ébroua, impatient de reprendre la route pour chauffer ses muscles raidis par le froid des montagnes. Et Mokkhi eut le sentiment que la vie arrêta sa course. Il venait de comprendre qu'il quittait le campement des petits nomades. Son regard affolé chercha un objet, une tâche qui retardât le départ. En vain. Il ne leur restait plus un sac, plus une besace. Tout, Mokkhi s'en souvint alors, avait été abandonné au gouffre.

- Qu'attends-tu ? cria Ouroz.

- Écoute, écoute, balbutia Mokkhi. On ne peut pas. . . s'en aller. . . tout de suite. . . de la sorte.

- Pourquoi donc ? demanda Ouroz.

- Parce que. . . parce que. . . répéta Mokkhi.

Il priait, suppliait en esprit : « Allah ! ô Allah ! Par mon cœur et mon corps, donne-moi une raison de rester un peu. »

Il la trouva dans l'objet même de son égarement.

- Ne crois-tu pas, reprit Mokkhi, que les soins à toi donnés méritent récompense ?

- Je paierai, sois sans crainte, dit Ouroz. Pour tout.

Il ne quittait pas Mokkhi du regard et ajouta :

- Je le ferai quand nous passerons devant la tente. Donne-moi donc mon cheval.

- Le voilà, le voilà, s'écria le saïs.

Revoir Zéré, échanger un propos avec elle, la toucher peut-être, cela seul comptait. Le temps n'allait pas au-delà.

Ouljane salua les voyageurs très bas. Les hommes de la famille l'entouraient. Les femmes se tenaient en retrait. Zéré ne se trouvait point parmi elles.

LE PONT

Le sentier herbu longeait la rivière de tout près. Il était si lisse et la rumeur de l'eau si égale, si nette qu'un aveugle aurait pu y cheminer aisément. Et c'est en aveugle, en vérité, que, les yeux grands ouverts, marchait Mokkhi. De la vallée fraîche, du matin doré, il ne voyait rien. Il n'avait pas quitté encore le sein de la nuit. L'odeur de Zéré, le goût de sa peau, la chaleur de son haleine, les reflets du brasier dans ses prunelles, le son de sa voix étaient pour Mokkhi en cet instant les plantes et leur arôme, la brise et son souffle, le soleil et ses rayons, la rivière et son chant.

Soudain, il cessa d'y croire.

Était-il possible que lui, pauvre entre les pauvres, qui n'avait jamais approché une femme, à qui son destin de misère interdisait même d'y rêver, lui, avec ses os épais, maladroits, son *tchapane* trop court, était-il possible qu'il eût possédé celle-là, merveilleuse, et entendu d'elle les mots les plus beaux du monde ? Non. Il avait dû rêver ces images, ces paroles. Allah ne lui avait accordé qu'une heure de folie heureuse. Est-ce que, autrement, Zéré ne serait pas venue lui dire adieu ?

Mokkhi porta ses deux poings à son front et fit une brusque volte-face. Il voulait s'assurer au moins d'une réalité : la tente des petits nomades. Elle n'existait plus, effacée par les plis du terrain. Le seul vestige en était, dans l'air vibrant, une humble buée grise.

Le grand corps de Mokkhi barrait le sentier. Jehol s'arrêta contre sa poitrine. Le regard d'Ouroz tomba d'aplomb sur un visage marqué par l'obsession et le désespoir. Ouroz demanda :

- C'était ta première femme ?

Le mouvement qui agita Mokkhi ne fut pas la gêne, ou même la surprise, mais la joie. Ouroz savait : le rêve était donc vrai.

- La première, en effet, la première, s'écria Mokkhi.

- Et tu ne penses plus qu'à cette putain, dit Ouroz.

- Zéré ne t'a rien demandé pour ses soins et moi, moi, tu le sais bien, je ne possède pas un demi-afghani, dit le *saïs*.

Tandis qu'il parlait ainsi, sa face plate, ingrate avait pris une noblesse, une beauté singulières.

Ouroz enfonça brutalement le manche de sa cravache entre les côtes de Mokkhi, grondant :

- Marche ! dit-il. Assez parlé de cette chienne.

- Tu ne comprends rien au monde, ô Ouroz, dit Mokkhi avec douceur.

Son cœur était fort d'une grande certitude. La bonté du soleil, la beauté du matin, la majesté des montagnes pénétraient en lui par les yeux, les narines, les lèvres et la peau tout entière. Et les herbes et les feuilles qui portaient à leurs pointes les derniers scintillements de la rosée étaient un champ d'innombrables étoiles.

Mokkhi se pencha, rassembla ses muscles, resserra les épaules et s'élança par larges et rapides foulées.

A cause de l'allure qu'avait prise le *sais*, Jehol allongea le pas. Ouroz le laissa faire. Ils rejoignirent Mokkhi. Le *sais* marchait la tête haute, en chantonnant. Quand Ouroz le dépassa, il lui sourit.

« Où donc est ce désir de ma mort qu'il avait hier ? » se demanda Ouroz.

La chanson de Mokkhi le suivit. Mais Jehol allait vite. Bientôt il n'entendit plus que la brise et que l'eau.

Un coude très raide que, subitement, dessina la rivière obligea Ouroz à s'arrêter. Ouljane l'avait dit : il fallait passer à cet endroit. On ne trouvait pas d'autre pont dans toute la vallée.

Ouroz hésita. Deux poutres ou plutôt deux troncs mal ébranchés, mal ajustés, à l'écorce humide, menaient selon une forte pente à la berge opposée, de beaucoup la plus basse. Ouroz se retourna. Le *sais* était hors de vue.

« Aurai-je toujours besoin d'une nourrice ? » pensa Ouroz et conduisit Jehol vers la passerelle étroite et glissante.

L'étalon ne s'y engagea qu'avec une répugnance extrême. Lentement, légèrement, il promena son pied avant droit contre le bois rugueux, le gratta, le tâta du sabot, le posa enfin. Le pied gauche suivit de la même façon. Et l'un après l'autre ceux de l'arrière. L'étalon fit un pas, s'arrêta. Tous ses muscles tremblaient. Ouroz songea à regagner la berge qu'il venait de quitter. Impossible. L'étroitesse du pont empêchait de faire demi-tour, et son inclinaison, de reculer. Il fallait courir le risque. Après tout, si la rivière avait ici la rapidité des torrents, elle en avait aussi la minceur.

Ouroz n'eut pas à presser Jehol. Il devenait de plus en plus difficile à l'étalon de tenir sur place. De lui-même, il se porta en avant. Un pas incertain. . . un autre. La moitié du pont était déjà franchie. A cet instant, Ouroz fut jeté de côté avec tant de violence que seul son instinct d'acrobate le sauva de la chute. Dès qu'il se rétablit en selle, il vit le désastre. Le sabot arrière droit de Jehol avait glissé sur l'écorce mouillée et pénétré entre les deux troncs. Ils s'étaient refermés sur lui à hauteur du paturon, ainsi que les mâchoires d'un piège.

L'étalon resta un instant immobile, les flancs agités par un souffle inégal, la tête basse et inerte, comme s'il refusait de croire à ce qui lui arrivait. Puis, avec un hennissement sauvage, il s'arc-bouta et, de tout son corps, tira sur le pied captif. En vain. Il essaya, essaya de nouveau. En vain.

Alors, secoué par cette force convulsée, affolée, impuissante, Ouroz, pour la première fois de sa vie, connut la panique. Et entendit une voix. Et qui disait, disait, disait :

« Jehol blessé, estropié, mutilé, perdu. . . blessé. . . estropié. . . mutilé. . . perdu. . . »

Une secousse plus franche que les autres arracha Ouroz à son égarement. Le sens qu'il tenait des meilleurs cavaliers de la steppe lui fit deviner que cette fois Jehol était sur le point de se dégager. Encore une fraction d'instant, une dernière violence dans l'effort - et le pied pris au piège serait libre. Mais Jehol avait donné tout ce qui était en son pouvoir. Son arrière-train s'affaissa de nouveau.

« Honte, honte sur moi ! se dit Ouroz. Si je l'avais aidé, au lieu de l'alourdir comme une bûche morte, il aurait réussi. »

Jehol avait repris la lutte. Chacune de ses vibrations, le corps d'Ouroz la recevait comme un langage. Il attendit la plus profonde, la plus furieuse, celle où les forces vont à leur limite extrême, pour enlever sa monture. A cet instant essentiel, il fut, sur le côté gauche, du talon jusqu'à l'épaule, frappé, saisi, paralysé par une douleur d'autant plus féroce qu'il en avait oublié l'existence. Il laissa pendre sa jambe rompue se tassa sur la selle. Le baume de Zéré avait épuisé son pouvoir.

Jehol ne bougeait plus.

« Il me fait savoir que, moi sur son dos, il ne tentera plus rien », pensa Ouroz.

Et la haine qu'il connut pour lui-même lui donna les forces nécessaires. Il se coucha contre l'encolure de Jehol, dégagea la jambe saine de l'étrier, la fit passer du côté gauche, saisit la crinière de l'étalon et, suspendu à elle, sa mauvaise jambe repliée, se laissa descendre jusqu'à toucher le pont. Là, il fut tenaillé par une telle souffrance que, étourdi de nausée, de vertige, il glissa du seul pied qui le soutenait et trébucha. Comme il avait le dos à la rivière, il porta son corps en avant d'un dernier sursaut pour s'abattre la face contre les poutres, sous le ventre de Jehol.

Il pensa qu'il allait perdre conscience. La douleur l'en empêcha.

*

Mokkhi arriva peu après. Ouroz et lui, ils n'eurent pas à échanger un mot. Le regard leur suffit : Jehol d'abord.

Mokkhi s'agenouilla derrière l'étalon, inséra ses mains énormes entre les deux poutres, ferma les yeux, retint sa respiration, comme pour ne rien laisser échapper de la force qu'il rassemblait dans ses bras dont les muscles jaillissaient comme des leviers puis, d'un coup dur et bref, écarta les troncs. Ils cédèrent à peine. Mokkhi, le sang aux yeux, donna une deuxième secousse. La trappe s'ouvrit juste un instant et juste de la largeur qu'avait le sabot captif. Il n'en fallut pas davantage. L'étalon était libre.

Mokkhi se faufila le long de Jehol, saisit les rênes et, à reculons, guida, tira le cheval jusqu'à la berge. Il revint pour soulever Ouroz, se servit du corps abandonné dans ses bras comme d'un balancier et le déposa près du cheval.

Ouroz étendu, Mokkhi à genoux, et toujours sans parler, ils examinèrent Jehol. Un morceau de peau avait été arraché aux abords du boulet par le frottement contre le bois. La chair à vif saignait un peu. Il n'y avait pas d'autre dommage.

Mokkhi lava la plaie à grande eau et, pour la tenir fraîche, lui fit un pansement d'herbes. Comme s'il continuait les mêmes soins, il resserra les attelles sur la blessure d'Ouroz.

Celui-ci ne quittait pas le pont du regard. Deux poutres. . . deux malheureuses poutres. . . Il n'avait pas pu les franchir. Et Mokkhi pouvait, allait le raconter à tout le monde.

Les ongles d'Ouroz griffaient l'herbe, la terre. Non, cela ne pouvait pas être.

Par le Prophète, non !

- Remets-moi en selle ! ordonna Ouroz à Mokkhi.

Le *saïs* n'obéit pas sur-le-champ. Les bras ballants, il considérait la rive opposée et cherchait en lui-même le soleil de bonheur qui là-bas ne l'avait pas quitté un instant. Il n'en restait plus une seule étincelle. La ligne d'eau bouillonnante tranchait en deux la vie, ainsi qu'elle le faisait de la vallée. Zéré d'un côté, et lui de l'autre. Quelle chance avaient-ils de se revoir jamais !

- Eh bien ? demanda Ouroz.

Mokkhi le hissa sur Jehol et prit la piste.

C'était une bande très mince de sol pierreux qu'avaient mise à nu, de siècle en siècle, dans l'épaisseur de la verdure, les pas des hommes, les sabots des bêtes. Elle filait tout droit vers le massif qui, à l'occident, fermait l'horizon, table de roc énorme et fruste, sans aiguilles ni entailles.

« Votre route, un enfant ne pourrait pas s'y tromper », avait dit Ouljane. « Après le pont, un chemin et un seul coupe la vallée en travers. Un sentier et un seul lui fait suite par où on passe la montagne sans peine. Et il tombe droit sur la vieille voie de Bamyian. . . Deux jours de marche, tout au plus pour cette ville. Tu peux me croire. . . Nous tournons dans ces parages autant que les ânes qui tirent l'eau des puits. »

Ouroz se souvint de ces paroles. Il avait confiance dans le savoir de l'énorme femme. Elle ne commandait pas en vain aux petits nomades. Le lendemain Bamyian serait en vue. . . Bamyian. . . La moitié du parcours.

Jehol suivait Mokkhi d'un pas prudent. Ouroz tira sur les rênes, comme si son cheval allait trop vite.

« Mi-chemin. . . , se dit-il, déjà mi-chemin. . . Et où en suis-je ? »

Le dos rond, la tête basse, les genoux veules, Mokkhi se traînait plus qu'il ne marchait. Ouroz pensa encore :

« J'avais réussi. . . il m'avait pris en haine. . . Il voulait l'étalon. . . le crime poussait bien dans son cœur. . . La putain est venue. Il n'a plus qu'elle dans le sang. . . Chien perdu. . . Loque stupide. . . Tout à refaire. . . Comment ? »

Cependant, la nature de la vallée changeait. La végétation était d'un vert beaucoup plus noir que de l'autre côté de la rivière. L'herbe se faisait courte et

rêche, le buisson rabougri. Et, bien que le soleil se fit plus haut, plus chaud, les deux voyageurs ramenaient davantage leurs *tchapanes* sur leurs corps pour les protéger contre le courant d'une bise glacée.

C'est que la montagne venait à eux. Ils y pénétrèrent par un défilé. Il était midi, heure où meurent les ombres. Il n'y avait même pas un ourlet à la base des parois étincelantes. Pourtant, Ouroz vit une tache brune que projetait l'éperon d'un roc. Cela ne se pouvait point. Ouroz mit une main sur ses yeux étroits et brillants comme ceux des faucons, et découvrit que l'ombre impossible était une femme assise sous l'arête de pierre. Un instant plus tard il l'avait reconnue.

- La putain ! murmura Ouroz, d'une voix indistincte.

Et plus haut :

- Zéré !

Le *saïs* qui continuait de marcher, tête inclinée vers le sol, eut le sentiment qu'Ouroz l'avait frappé entre les deux épaules jusqu'au cœur. Il tourna vers lui un visage auquel la fixité des traits et la bouche entrouverte donnaient l'aspect d'un masque.

- Là-bas, dit Ouroz.

Le *saïs* vit à son tour et voulut s'élancer. Ouroz le saisit par le col de son *tchapane* et chuchota :

- Allah m'est témoin, si tu salis l'honneur des hommes, je te fais sauter les deux yeux avec le plomb de ma cravache. Ne sais-tu plus que c'est à elle de saluer ?

Et Zéré vint à eux, n'accorda pas un regard à Mokkhi, se jeta à genoux devant Ouroz et, le front appuyé contre son étrier, s'écria, en suppliante :

- Prends-moi, prends-moi, ô Seigneur, dans ton voyage ! Tu n'auras jamais servante aussi humble, silencieuse et fidèle à tes volontés ! Ne me laisse pas, je t'en conjure, avec les gens de ma tente. Depuis qu'est mort mon mari, c'est en esclave qu'ils me tiennent. Je travaille pour eux. Je mange leurs restes. Les hommes, à leur gré, me couchent sous leur ventre. Et les femmes, pour cela, me griffent et battent sans merci. Laisse-moi te suivre, ô magnanime. Je ne veux aucun gage. Une poignée de riz, une couverture suffisent à la pauvre Zéré.

La première pensée d'Ouroz fut de rejeter l'indécente bâtarde qui osait s'accrocher à lui. Il n'était pas dupe. Elle était là, sur ses genoux ployés, à cause de Mokkhi et de lui seulement.

Au moment où il s'apprêtait à frapper du talon Zéré à la tête, elle releva vers lui son visage. Le soleil alors, qui donnait à plein sur ses traits, les dépouilla de tous leurs artifices. Sous l'imploration servile, sous le fard délayé par des larmes trompeuses, Ouroz découvrit soudain une force, une avidité, une détermination singulières. Il jeta un regard sur Mokkhi. Le *saïs* tremblait comme un enfant, comme un malade. L'adoration, l'espérance, l'angoisse passaient tour à tour dans ses yeux.

Le rictus du loup qui, depuis si longtemps, n'était pas venu à Ouroz,

retroussa légèrement ses lèvres pâles. Zéré eut peur, colla de nouveau son front à l'étrier. Elle gémit :

- Pitié, ô Seigneur !

L'écho de la gorge sauvage répercuta le cri plaintif. Ouroz toucha Mokkhi de sa cravache et ordonna :

- Marche !

Jehol avança d'un pas. Le métal de l'étrier brûla, écorcha la joue de Zéré, toujours à genoux.

- Tu peux suivre, lui dit Ouroz.

Zéré se releva et, comme il se devait, chemina derrière le cheval.

*

La fissure coupait le massif de la base au sommet en ligne droite. Le sentier accroché au fond de cette entaille n'avait pas d'escarpements difficiles. Les voyageurs traversèrent la montagne aisément, rapidement.

A la sortie de la gorge, très haut, une coulée de pierre en forme d'arche joignait les deux parois. Quand Mokkhi, Ouroz et Zéré eurent franchi cette porte monumentale, ils trouvèrent une route. Sur le bord opposé, la *tchaïkhana* solitaire était comme suspendue au-dessus d'un paysage sans bornes. L'horizon seul servait de limite au moutonnement infini de plateaux déserts, couleur d'argile passée au four, et de vertes vallées peu profondes.

Ouroz conduisit Jehol à la *tchaïkhana*. Mokkhi attacha l'étalon à l'une des branches tordues qui soutenaient l'auvent, enleva Ouroz et l'étendit sur l'un des misérables *tcharpaïs* placés au fond de la terrasse, de manière qu'il fût protégé de la bise par le mur et du soleil par l'auvent. Que n'eût-il fait pour l'homme qui lui rendait Zéré ?

Le dénuement de l'auberge était extrême. Sur la paille trouée et moisie des couchettes, sur les bosses et les creux du sol, manquaient jusqu'à ces lambeaux de tapis sordides que l'on trouvait dans les refuges les plus pauvres. Sous le couvert des feuilles sèches, il n'y avait que trois vieux hommes assis par terre autour d'un narguilé. Leur peau, par sa couleur et sa matière, rappelait l'écorce de citrons. Dans les figures de forme carrée, au nez camus, les yeux étaient si minces et si bridés qu'ils semblaient, parmi les autres rides, un pli plus accusé au fond duquel reposaient deux larmes noires.

« Des Hazaras », pensa Ouroz. « Ici, sans doute, commence leur contrée. » Mokkhi se pencha sur Ouroz et dit :

- Le lieu est singulier. Je ne vois point de *batcha*. Personne à l'intérieur.

Le Hazara qui se tenait le plus près du samovar dit paresseusement :

L'enfant de malheur s'est enfui avec une caravane ce matin à l'aube. Il voulait voir du pays.

- Alors, je veux le patron, dit Ouroz.

Le Hazara pivota avec lenteur sur ses genoux croisés.

- C'est moi-même, dit-il en soupirant.

- Qu'attends-tu pour nous servir ? demanda Ouroz.

- Vous servir quoi ?

L'homme se gratta une cheville et continua :

- Le fils de truie m'a quitté sans rien cuire. Je n'ai que de vieilles galettes.

- Et pour le cheval ? dit Ouroz.

- Dans le pré que tu vois le long de la route, mon bourricot trouve que l'herbe est bonne, dit le patron.

- Et le thé ? demanda Ouroz.

Et avant que le patron ait eu le temps de répondre, il ajouta :

- Ton bourricot le trouve également à son goût, je pense ?

Le Hazara fut décontenancé un instant puis, au fond de leurs fentes, les gouttes noires pétillèrent, et sa bouche s'ouvrit dans un rire silencieux qui montrait des gencives nues.

- Vous avez entendu ? Vous avez entendu ? cria-t-il à ses compagnons.

Les deux hommes, déjà, partageaient, de toutes leurs rides, sa gaieté. Le patron dit alors à Ouroz :

- Tu me plais, cavalier ; malgré ton mal, tu aimes mieux employer la moquerie que la colère.

- Et tu me plais aussi, dit Ouroz. Malgré ton métier, tu préfères la paresse à l'avarice.

- Ce n'est pas ma faute, répliqua le Hazara. Pour qui a été longtemps esclave, le travail n'est plus jamais aimable.

Il se leva en soupirant.

- Je te ferai du thé très fort, dit-il. Mais pas dans une vaisselle propre. Le *batcha*, rejeton de chienne, est parti sans rien laver.

Le patron s'éloigna, l'échine cassée, à petits pas.

« Il a pour le moins soixante et dix années », songea Ouroz. « J'étais encore tout enfant lorsque l'émir Habibullah affranchit ces tribus punies de servitude pour leurs révoltes toujours recommencées. »

Ouroz hocha la tête. . . Esclaves. . . les descendants des cavaliers laissés par le grand Tchinguiz afin de garder le pays.

Mokkhi dit alors :

- Tu n'as pas besoin de moi, il me semble. . . Puis-je conduire au pré le cheval ?

La voix du *saïs* était basse et gênée.

« Tu parles du cheval mais penses à la putain », se dit Ouroz. Il donna son accord d'un geste.

Mokkhi aperçut Zéré dès qu'il eut dépassé l'ombre de l'auvent. Elle était assise contre la murette qui fermait la terrasse le long du champ d'herbes. Ses cotonnades en guenilles avaient la couleur et comme la texture du torchis auquel elle s'appuyait et lui donnaient l'aspect d'un petit tas de loques oublié devant la *tchaïkhana*. A la voir si proche, si accessible, après la longue, longue route qu'il avait dû faire éloigné, séparé d'elle et sans même oser se retourner par crainte d'Ouroz, dressé entre eux sur son cheval, il fut ému au point de ne

pouvoir bouger. Zéré non plus ne remuait pas, ne parlait pas. La passion qui l'avait portée, jetée sur le chemin d'Ouroz et de Mokkhi, la possédait avec une force qu'elle n'avait jamais connue. Elle en sentait ses reins, son ventre tout embrasés. Comme il était beau et puissant, le grand *saïs*, auprès de l'étalon superbe ! Il sembla à Zéré qu'elle ne l'avait jamais vu. Le mouvement de ses seins anima les plis de ses loques. Mais toute l'énergie, toute la science de dissimuler apprises au cours d'une vie difficile lui servirent à ne pas se livrer davantage.

« Prudence. . . prudence. Patience. . . patience. . . » pensait Zéré. « J'ai déjà été assez loin dans l'audace. Maintenant c'est pas à pas, pouce par pouce, que je dois me faire accepter. . . Un mouvement de trop et voilà renversée la balance. Le maître me surveille avec ses yeux de loup. »

Ainsi, chez l'un l'innocence et, chez l'autre, le calcul habillaient un amour qu'ils éprouvaient avec une violence égale et une entière pureté.

Mokkhi s'approcha de Zéré. Le front de la jeune femme, tanné comme du cuir, n'arrivait qu'aux genoux du *saïs*. Dans ce paquet de haillons, le visage parut à Mokkhi plus beau encore qu'éclairé par le feu de camp. Mais aux joies merveilleuses qu'il avait connues alors et qu'il retrouvait - tendresse, désir, admiration, gratitude - un sentiment nouveau s'ajoutait, qui lui fit peur, qui lui fit mal. Car, engendré, nourri, exalté par tous les autres, ayant pris à chacun sa douceur et son intensité, il en faisait les instruments d'une souffrance insondable, intolérable. Et cette souffrance avait le pouvoir étrange d'attacher davantage Mokkhi à Zéré que n'y avait réussi le plus clair bonheur. A voir contre ses genoux, comme une suppliante, une mendiante, la femme de son amour, Mokkhi connaissait la toute-puissance de la pitié sur celui qui aime.

La condition des misérables n'avait jamais étonné Mokkhi.

Il y avait les pauvres, et il y avait les opulents. C'était loi de nature. Mais, parce que Zéré, accroupie par terre, sans thé, sans pain, devait attendre qu'Ouroz et lui-même eussent épuisé toutes les ressources de la *tchaïkhana*, la cruauté du monde révolta le *saïs*.

- Que fais-tu là ? s'écria-t-il.

- Vois-tu pour moi une autre place ? demanda Zéré très doucement.

Mokkhi se balança d'avant en arrière et d'arrière en avant comme s'il avait été déséquilibré par un coup inattendu. Que pouvait-il répondre ? Le poids, l'ordre, le sacre des coutumes les plus anciennes étaient dans la bouche de Zéré. A quoi pensait-il donc ? Une femme. Et du dernier rang. Et sans mari. Et sans argent. Et sans *tchador*. . . Qu'elle fût admise dans un lieu public ? Lui-même, Mokkhi, il eût été stupéfait, outré, d'y voir sa pareille. Alors il était juste, il était bon que Zéré fût dehors, comme une chienne assoiffée, affamée, tandis que eux, les hommes. . . ? Non, pas Zéré. . . Mais pourquoi elle seule ? Et Mokkhi, derrière celle qu'il aimait, aperçut la file sans fin de ses seurs déshéritées et se sentit coupable d'une faute dont il ne savait rien sauf qu'elle avait la moitié de la race humaine pour victime.

Il posa une main qui tremblait un peu sur les cheveux de Zéré et lui

chuchota à l'oreille :

- Je reviens, par Allah ! Je reviens. . .

Il n'y avait pas encore de plateau à thé devant Ouroz. Son humeur cependant semblait patiente. Mokkhi vint s'accroupir près du *tcharpai*.

- L'herbe est-elle aussi bonne pour Jehol que l'assure le patron ? demanda Ouroz.

- Meilleure encore, dit le *saïs* qui ne l'avait même pas regardée.

- Alors, dit Ouroz, tout est bien.

- Non, tout n'est pas bien, s'écria Mokkhi.

Il avança la tête et, visage contre visage, parla d'un murmure essoufflé, pressant :

- Zéré, je l'ai vue, dehors. . . elle est partie avant nous à l'aube. . . Rien à manger, à boire. Il faut l'aider.

- Qu'est-ce que tu proposes ? demanda Ouroz doucement, les yeux à demi clos.

- Je suis prêt. . . commença le *saïs*. . .

- A lui porter breuvage et nourriture, interrompit Ouroz sans changer d'inflexion. Je le sais. . . et te tuerais plutôt. L'indignité du *saïs* déshonore son maître.

- Laisse-la venir ici, chuchota Mokkhi.

Le regard d'Ouroz n'était plus qu'un fil brillant. Sa voix se fit encore plus amicale.

- Ici ? dit-il. . . Ici ? Vraiment ? . . . Dans le cas même où je serais en mesure d'imposer un tel outrage au patron et à ses hôtes, qui donc voudrait servir une fille de cette sorte ? Le plus pitoyable des *batchas* s'y refuserait. Et il n'y a pas de *batcha*.

Le torse de Mokkhi s'affaissa sur ses jambes repliées et sa nuque dans ses épaules. Il avait promis à Zéré de revenir auprès d'elle. Mais quoi ? Les mains vides ?

Ouroz, entre ses paupières à peu près jointes, contemplait Mokkhi avec une sorte de volupté. Cette grande carcasse, hier encore veule, inerte, vide, combien elle était soudain devenue sensible, maniable !

- Lève-toi, imbécile, ordonna Ouroz à Mokkhi. Et va la chercher.

- Mais. . . mais. . . tu viens de dire. . . balbutia Mokkhi.

- J'ai dit qu'une servante n'a pas droit à être servie, répliqua Ouroz. Mais elle peut, elle doit servir. Fais-le-lui savoir.

Pour aller plus vite, Mokkhi enjamba la murette.

Du seuil, le patron demanda à Ouroz :

- Est-il vrai que cette femme est ici pour prendre soin de toi ?

- Il est vrai, dit Ouroz.

- Par le Prophète, si tous les voyageurs faisaient ainsi, ce lieu serait l'antichambre de son paradis ! s'écria le patron.

Il médita un instant et reprit :

- Une bonne servante vaut tous les maudits *batchas* de la terre. Je me

souviens que, au temps où notre peuple fut affranchi, des maîtres ont marié leurs fils à des esclaves édentées pour les retenir dans leur maison.

Le vieil homme revint s'asseoir auprès de ses amis. Ils fumèrent en silence. Dans le fond de la bâtisse résonnaient les bruits des ustensiles remués, des tintements de vaisselle.

Zéré parut, avec un très lourd plateau qu'elle semblait tenir sans peine.

- Comme tout est propre ! dit l'un des Hazaras.

- Le thé sent bon, dit un autre.

- Elle a chauffé, amolli le vieux pain, s'écria le troisième.

Mokkhi, sans le savoir, approuvait de la tête avec un sourire bienheureux.

Zéré servit Ouroz. Il ne toucha pas à la nourriture. Elle lui donnait la nausée. Mokkhi, malgré sa faim, ne prit qu'une galette.

« Il laisse tout à la putain, pensa Ouroz. Si je n'y mets pas bon ordre, elle ne le tiendra plus pour un homme. »

Ouroz fit remplir par Zéré sa tasse vide et dit à Mokkhi :

- Jehol se rouille à ne marcher qu'au pas. Égaie-lui les jambes !

- Quoi... tu veux... vraiment... que là, devant tous ? s'écria le *saïs*.

Il avait dit « devant tous ». Il ne songeait qu'à Zéré.

- Va, commanda Ouroz.

Mokkhi courut à Jehol qui broutait tout harnaché, prit appui sur son encolure, fut en selle sans toucher aux étriers.

Et ceux qui, de la terrasse, le regardaient eurent le sentiment de le voir sous leurs yeux et dans un seul instant, devenir, en vérité, un autre homme. Plus de gêne en ce grand corps, plus de gaucherie. Sa taille, sa masse et sa force qui, à l'ordinaire, le gênaient tant, Mokkhi soudain en disposait avec la plus naturelle aisance. Les bras dont il souffrait qu'ils fussent trop longs, les mains trop vastes, les poignets trop lourds, les jambes trop épaisses avaient d'un seul coup trouvé leur équilibre, leur dignité. Les épaules n'étaient plus étrécies. Au milieu de leur ampleur superbe, la tête se tenait haute et libre. Sur le visage enfin, à la place de l'habituelle et puérile naïveté, un regard nouveau, affermi, impérieux et les plis d'une expérience vigilante avaient posé, bien avant que n'en vienne le temps, son masque d'adulte.

Mokkhi tira le mors d'un coup bref et rude. Jehol se cabra dans toute sa hauteur. Bien qu'il eût négligé les étriers, le grand corps du *saïs* ne descendit pas d'un pouce, tenu aux flancs du cheval par l'étau des jambes et des genoux. Ainsi les deux têtes se trouvaient dressées côte à côte, et le vent des plateaux agitait de la même ondulation les ailes du turban et la flamme de la crinière. Sur la terrasse, les trois vieux Hazaras, accroupis autour du narghilé avaient la bouche entrouverte. Ils ne connaissaient, pour montures, que des mulets ou des bourricots misérables. Ils croyaient voir, dans cet homme et ce cheval, un seul être étonnant.

Or, Mokkhi tint Jehol cabré jusqu'à ce que l'étalement commençât à perdre l'équilibre. Ses pieds avant battaient l'air avec une violence désordonnée. Les

jarrets qui avaient à le porter debout tremblaient de plus en plus. Le *saïs* ne lui permettait pas encore de toucher terre. On eût dit qu'il tentait de garder à jamais le monstre à deux têtes haussé vers le ciel. Force, adresse, expérience, instinct, il mettait tout en jeu pour corriger, compenser les mouvements désunis de Jehol. Rejeté en arrière et accroché impitoyablement au mors quand l'étalon trébuchait vers le sol, ou appuyé de toute sa masse contre l'encolure quand Jehol menaçait de se renverser sur lui, Mokkhi redressait, étreignait, soulevait sa monture.

Tout à coup, il donna du jeu aux rênes, desserra les genoux, lança l'étalon des steppes.

Jehol fut, d'un seul bond, au galop. Le pré était bien trop court, trop étroit pour une ruée pareille. Quelques instants, quelques foulées devaient jeter l'étalon sur la *tchaïkhana*. Les vieux hommes enfouirent leurs figures dans leurs mains. Zéré, le buste rejeté en arrière, les yeux immobiles, élargis, la bouche ouverte sur un cri intérieur, silencieux, se disait « Il va se tuer. . . il va se tuer. »

Ouroz n'éprouvait aucune de ces craintes. Il savait ce que préparait le *saïs*. En effet, au dernier moment, juste contre le mur, Mokkhi bascula, coucha tout son corps sur le flanc de Jehol et du genou, de la poitrine, du poignet, le fit obliquer, glisser, voler le long de la façade. Le martèlement du galop se répercuta jusqu'au sol de la terrasse. Déjà Mokkhi prenait l'autre tournant, jetait l'étalon dans l'herbe, revenait au galop.

Ouroz n'était plus adossé au mur. Penché hors de son *tcharpaï*, il voyait, à travers la chemise en loques, respirer la poitrine du *saïs*, large, bombée, striée de muscles superbes. Et il avait l'impression d'être à l'intérieur de cette poitrine, tant il avait prévu, compris, partagé chaque réflexe de Mokkhi. Dans cet instant, Mokkhi n'était pour Ouroz qu'un homme tout pareil à lui : un cavalier.

Il entendit, alors, tout contre son *tcharpaï*, une voix chuchoter :

- Sur son cheval, il a l'air d'un prince.

Ouroz tourna son regard vers Zéré et revint à lui-même. Cette voix émerveillée, ce visage ébloui. . . Il avait obtenu plus qu'il n'avait espéré. Cette fille secrète ne se possédait plus. Elle n'oublierait jamais Mokkhi sur Jehol. *Son* cheval, avait-elle dit. *Son* cheval. . .

Ouroz fit signe au *saïs* de quitter la selle. Mokkhi mit pied à terre. Son *tchapane* était de nouveau trop petit.

- Nous partons, dit Ouroz, au patron de la *tchaïkhana*.

- A la tombée du jour, tu trouveras un bon caravansérail, dit celui-ci. Là tu auras tes aises.

Ouroz demanda son compte.

- Il n'y a pas de compte, dit le vieil Hazara. Je te dois beaucoup plus pour ce que tu nous as offert.

Ouroz allait insister. Le vieillard ajouta doucement :

- Laisse au pauvre sa seule richesse.

Quand les voyageurs - Mokkhi devant, Ouroz sur Jehol au milieu et Zéré à l'arrière - eurent pris le chemin de Bamyian, le patron de la *tchaïkhana* revint s'accroupir près du narghilé et fuma. Ses amis attendaient leur tour et les anciens esclaves regardaient en silence la buée grise monter de la pipe à eau vers les feuilles desséchées de l'auvent.

LA LIGNE DE CRÊTE

La vieille route de Bamyian portait les marques de son âge qui remontait à la nuit des temps. Étroite et tortueuse, couverte, aux saisons sèches, par une poussière profonde comme un édredon et rivière de boue sous la pluie, défoncée sur ses bords, trouée au milieu d'ornières énormes, elle n'était, au vrai, qu'une mauvaise piste. Les véhicules à roues ne pouvaient pas l'emprunter. Trafic, charroi, échanges entre Sud et Nord se faisaient par la grande voie qu'Ouroz et Mokkhi avaient suivie pendant quelques heures, après leur fuite de Kaboul.

La vieille route de Bamyian, délaissée, paisible, ne servait qu'aux gens de la province - paysans, artisans, bergers, colporteurs, aux voyageurs de fortune et surtout, deux fois l'an, aux caravanes de transhumance : printemps pour l'aller et, pour le retour, l'automne. On était en octobre. Il en passait chaque jour.

Dans le courant de l'après-midi, Ouroz, du haut de sa selle, découvrit le premier une sorte de fumée rousse qui, de la ligne d'horizon, venait à sa rencontre. Ce mince panache s'élargit rapidement. D'autres jaillirent du sol. Peu à peu, réunis, ils composèrent un nuage qui avait la couleur de l'argile et si haut, si dense qu'il cachait le soleil à mi-course entre le zénith et le couchant. Quand, de temps à autre, un fort coup de brise y ouvrait des fissures, on apercevait une masse mouvante, confuse, troupe et troupeau, bêtes et hommes, où étincelaient soudain, touchés par les rayons obliques de la lumière, le cuivre ou l'acier des harnachements et des armes.

Mokkhi s'était arrêté pour attendre Ouroz. Et Zéré les rejoignit, sans dépasser la croupe de Jehol. Elle dit :

- Les grands nomades.

Au mot : *grand*, sa voix était restée égale. Mais, par la simple force de la certitude, elle lui avait donné sa résonance la plus profonde, son véritable et entier pouvoir. Il n'y avait pas de commune mesure pour Zéré entre les « petits » nomades comme elle et ceux-là, qui marchaient dans une gloire fauve sur laquelle le soleil posait des ourlets d'or.

- Quelle tribu ? demanda Ouroz à la jeune femme.

- Les Pachtous de la haute frontière, celle d'où vient le jour, dit Zéré.

- Les Pachtous. . . dit Ouroz.

Il n'avait jamais rencontré leurs caravanes qui, dans les migrations, passaient bien au sud des steppes. Leur nom et renom lui étaient, cependant, comme à tout Afghan, plus que familiers. Les Pachtous des passes de l'Est,

des châteaux forts en nids d'aigle. . . Pasteurs et guerriers indomptables. Ils forgeaient dans leurs ateliers secrets sabres, lances, fusils. Ils avaient conquis les plaines jusqu'à l'Amou Daria, réduit les Hazaras en esclavage, soumis les païens du Kafiristan à la vraie foi. Même les soldats des Rois anglais, invincibles ailleurs, ils les avaient chassés de leurs vallées et montagnes, après un siècle de combats. Pachtous, race des maîtres. . . Clans faiseurs de rois. . . Et qui, à chaque printemps, partaient en transhumance comme depuis mille et mille années, et, en armes, sans souci des lois ou des frontières, traversaient le pays tout entier, depuis l'Inde jusqu'à l'Iran.

- Les Pachtous, dit Mokkhi.

Il y avait de la crainte dans sa voix étouffée. A Maïmana, tous ceux qui commandaient, surveillaient, punissaient - gouverneurs de districts, collecteurs d'impôts, chefs et souschefs de l'armée et de la police - étaient toujours des Pachtous. Hommes d'un sang différent, fils des vainqueurs, envoyés par Kaboul de l'autre côté de l'Hindou Kouch pour faire obéir le peuple des herbes.

Mokkhi répéta :

- Les Pachtous.

Le rideau de la poussière en marche était à présent tendu d'un bord à l'autre de la grande vallée et ses volutes ondulaient contre le ciel. On eût dit la cendre, chaude encore, du monde.

- Va, dit Ouroz à Mokkhi.

Celui-ci fit quelques pas incertains, se retourna et dit, les yeux fixés sur Zéré qui cheminait derrière Jehol :

- Nous ferions mieux peut-être de prendre un sentier dans les prés.

- Pourquoi ? demanda Ouroz.

- Les Pachtous emplissent la route entière, leur troupe est aussi nombreuse que les nuages de sauterelles et ils sont armés, dit Mokkhi.

- La route appartient à tous les passants, dit Ouroz. Marche !

Mokkhi rentra sa tête entre ses épaules et obéit.

Et le flot de la poussière fut sur eux, les dépassa. Ils ne voyaient rien. Ils ne faisaient qu'entendre un piétinement vaste et confus, des cliquetis de métal, une faible rumeur humaine et, au-dessus d'elle, le tumulte des bêtes qui hennissaient, bêlaient, bramaient, aboyaient.

Zéré courut jusqu'à Ouroz, embrassa des deux mains sa jambe droite, et s'écria :

- Je t'en supplie, mon maître, prenons, au moins, prenons un bas-côté de la route.

- Pourquoi ? demanda Ouroz.

- Les Pachtous suivent toujours le chemin de faîte, dit Zéré. Ils croient que, à ne pas le faire, ils attirent la mauvaise chance.

- Je le crois également, dit Ouroz.

La poussière commençait à cendrer les visages. Ce masque accentua l'expression de terreur sur les traits de Zéré. Elle gémit :

- Malheur à moi, fille du plus bas rang, petite nomade que je suis. Ils vont me fouler aux pieds.

- Fais ce que bon te semble, je le permets, dit Ouroz.

La jeune femme lui baisa la cheville et, en trois bonds, gagna la fondrière qui longeait la piste. Mokkhi ébaucha un mouvement vers cette silhouette menue, chétive, perdue, et n'osa pas l'achever.

- Va donc, lui dit Ouroz avec dégoût.

Mokkhi rejoignit Zéré, lui prit la main et la sentit trembler dans son énorme paume.

- Regarde ! s'écria Zéré. Ton maître s'est remis en marche. Il est fou.

- Fier, dit Mokkhi doucement.

Fier de quoi ? s'écria de nouveau la jeune femme. Est-il si riche !

Qu'importe ! répondit Mokkhi. Il n'y a pas meilleur *tchopendoz* dans les Trois Provinces et c'est le fils du *grand* Toursène.

Zéré ignorait tout du *bouzkachi* et de ses hommes de gloire. Quand elle vit les traits du *saïs* porter les sentiments mêmes que lui inspiraient, à elle, les grands nomades, elle en fut blessée. Personne, personne au monde, ne se pouvait comparer aux seigneurs Pachtous !

- *tchopendoz* ou non, s'il est mis en pièces, peu m'importe, dit-elle. Il n'a pas le droit de faire tuer ou estropier ton cheval.

La peau de Mokkhi devint trop étroite pour lui et trop chaude.

- Jehol n'est pas à moi, dit-il.

- Ce cheval est né pour toi, s'écria la jeune femme, avec une violence, une obstination presque sauvages.

Elle se serra contre Mokkhi et ajouta très bas :

- Dans le pré de la *tchaikhana*, tu avais l'air d'un prince.

Ouroz, qui continuait de mener Jehol rigoureusement sur la ligne de crête, éleva son corps sur sa jambe droite appuyée à l'étrier, protégea ses yeux d'une main et arrêta l'étalon. En même temps, Zéré s'écarta de Mokkhi dans un mouvement de bête affolée et cria :

- Ils sont là ! Ils sont là !

La caravane émergeait des profondeurs de la poussière. Ce n'était que sa pointe et, déjà, elle occupait non seulement toute la route mais s'étalait sur ses bords. A travers les plis, les écharpes, les voiles, dont le vent et le soleil changeaient, d'instant en instant, la trame et la nuance, Ouroz, de sa selle, Mokkhi et Zéré, du bas-côté de la piste, aperçurent, derrière le premier échelon, la masse des troupeaux. Elle n'avait pas de fin. Elle n'avait pas de forme. Elle emplissait la vallée, d'un flanc à l'autre des montagnes. Ouroz, Mokkhi et même Zéré n'avaient jamais rencontré pareil flot animal. Il semblait qu'une énorme rivière en crue poussait vers eux son eau laineuse. Car, aux chevaux, mulets, bourricots et bêtes à cornes, la poussière donnait aussi comme une courte fourrure.

Des courants agitaient, coupaient, ralentissaient, précipitaient les mouvements de cette marée. On entendait alors des abois, des cris, des

claquements de lanières. Les bergers et les chiens demeuraient invisibles, perdus dans les flots dont ils réglaient l'allure. Quant aux cavaliers, noyés à mi-corps, ils n'étaient, vus de loin, qu'une moitié d'homme sur une moitié de cheval. Seules, se détachaient avec superbe sur cette houle en marche, les frises monumentales des chameaux. Ils allaient deux de front par chaînes serrées. De bât ou de course, chargés de tentes, d'ustensiles brillants et de tapis ou de palanquins qui contenaient des familles entières, leur allure était la même : paresseuse et altière. Sur les longs cous flexibles, se balançaient et bramaient des gueules mafflues, barbares. Les plus grands, les plus forts venaient en tête des files qui ondulaient sur les vagues des troupeaux. Ces meneurs portaient d'étonnantes parures. De haut en bas, ils étaient harnachés, habillés de franges et de rubans, de pompons, de résilles et de plumes en touffes et en cascades. Attachés à ces ornements aux couleurs les plus crues, des grelots sonnaient à chaque pas. Sur les flots poudreux de la caravane fleuve roulaient, tanguaient, voguaient ces dragons somnolents, somptueux et velus.

Ouroz n'avait accordé qu'un regard au flux qui montait vers lui avec une lenteur, une puissance, une fatalité d'élément. Il portait toute son attention sur la pointe extrême de la caravane et les deux bêtes qui la conduisaient. Elles étaient issues de l'antique pays de Bactriane, et depuis toujours leur race n'avait point de rivale pour la taille, l'endurance, la force et le goût du combat. Elles dépassaient de beaucoup celles, pourtant énormes, qui les suivaient. Leur toison haute, drue, broussailleuse et sauvage était tout entière, muflé, cou, dos, bosses, ventre et jambes, teinte au henné. Sur ce fard, les lambeaux d'étoffe, les talismans, les charmes, les aigrettes qui les revêtaient, ondoyaient en flammes de feu et d'or. Leurs selles étaient de cuir rouge ciselé.

Le monstre qui tenait la droite portait un homme. Celui de gauche, une femme.

L'homme était jeune encore. Il n'y avait pas un fil gris dans sa barbe courte, dense, rude et d'un noir bleu qui montait jusqu'au turban. Elle faisait comme un cadre en bois d'ébène à la peau tannée par le soleil et le souffle des vents, au nez busqué, orgueilleux, aux yeux enfin qui avaient la couleur profonde, mate et dure des pierres de lave. Une cicatrice mal refermée lui labourait la chair d'un sillon épais, juste sous la lèvre inférieure. Deux poignards étaient passés à sa ceinture, et un fusil au canon très long, à la crosse damasquinée, reposait sur ses cuisses.

La femme n'avait pas vingt ans. Tout en faisait foi : le lisse des joues, le brillant du regard, la tendresse du front et la fraîcheur des lèvres. Pourtant la fixité des traits les mûrissait en âge, en superbe, en pouvoir. Ils avaient à la fois l'éclat de la fleur et l'inertie impérieuse d'un masque. Les amples soieries qui l'habillaient étaient d'un bleu cru, d'un pourpre violent et d'un jaune de feu. Tant de colliers d'argent, épais et larges, tant de lourds bracelets chargeaient sa gorge et ses bras et ses chevilles qu'elle semblait revêtue d'une armure.

Au creux de son bras reposait un fusil aussi somptueux que celui du grand

chef.

Juchés sur les chameaux géants de Bactriane, l'homme et la femme avaient découvert de loin le cavalier arrêté juste au milieu de la route, juste sur la ligne de crête. Cependant, rien dans leur attitude ne le montrait. Ils laissaient leurs montures bossues aller du même pas. Leurs visages demeuraient immobiles et hautains. Ils n'avaient pas tourné la tête l'un vers l'autre.

Ouroz jouait le même jeu. Il semblait ne pas voir les deux bêtes colossales qui venaient sur lui et déjà si proches que l'odeur du henné imprégné dans leur toison irritait ses narines et que des gouttelettes de leur bave, portées par le vent, lui mouillaient le front. Il ne prétendait pas un instant faire croire à son simulacre. Dans un jeu - et celui-là était le jeu essentiel, mortel, de la dignité et de l'honneur - la vraisemblance ne comptait point, pourvu que fussent respectées la règle et la coutume. C'est pourquoi, le regard strictement fixé sur l'étroit intervalle qui séparait les deux chameaux de Bactriane, maître de ses muscles, de son esprit et de ses nerfs au point de leur interdire mouvement, pensée ou réflexe, il attendait droit et roide, comme une statue érigée au milieu de la route. Et ne sentait battre la vie et le temps que par les pulsations régulières - balancier de la douleur - assaut, accalmie, assaut, accalmie - dans sa jambe rompue.

L'espace, entre les flancs des deux monstres de Bactriane, se ferma soudain. Ouroz eut devant son regard une sorte de muraille velue : les poitrails des bêtes accolées l'une à l'autre. Au-dessus de lui, une voix rauque et sans inflexion se fit entendre.

- Paix sur toi ! dit-elle.

Alors seulement Ouroz releva la tête et ses yeux bridés affrontèrent ceux de l'homme à la cicatrice, vastes, profonds, couleur de pierre de lave. Il répondit :

- Paix sur toi, chef de tribu puissante. Et, à travers toi, sur elle tout entière.

Ouroz n'avait pas fait allusion à la femme de la grand-route, assise, le fusil au creux du bras, aussi haut que son mari, sur une bête aussi monumentale et ornée avec plus de faste encore. Et il détournait d'elle son visage autant qu'il le pouvait afin de bien montrer qu'il ignorait son existence. S'il plaisait aux grands nomades de traiter leurs femmes en égales, Ouroz n'y pouvait rien. Mais un *tchopendoz*, fils et petit-fils de *tchopendoz*, ne pouvait pas humilier la loi de son sang, et la déposer aux pieds de ces chameaux, peints comme des prostituées.

Le prince pachtou se taisait. L'immense tumulte de la caravane aux cent mille clameurs discordantes harassait les tympanes d'Ouroz. Sa fièvre montait. Sa blessure lui faisait un mal atroce. Il avait peine à maintenir Jehol immobile.

Un objet très dur s'enfonça brusquement entre ses côtes, à droite, et lui fit infléchir le corps en ce sens. Il se trouva face à la femme au fusil qui, assise en amazone sur sa selle de cuir écarlate, le dominait de toute la taille de sa

monture. Elle remettait nonchalamment son arme à sa place familière, le pli du bras.

« C'est de la crosse qu'elle m'a frappé », se dit Ouroz. Il eut besoin d'un effort terrible pour ne pas trahir sa fureur. Juchée si haut et protégée par le col reptilien de sa bête, il ne pouvait pas l'atteindre, même de sa cravache. Dans l'impuissance, l'honneur exigeait de se placer, par le calme, au-dessus de l'injure.

Ainsi fit Ouroz. Et la femme au fusil - sa voix était plus dure que celle de son mari et chargée d'arrogance - lui demanda :

- Que fais-tu ici, à boire notre poussière ?

Ouroz fit pivoter Jehol si rudement que l'étalon présenta sa croupe à la maîtresse de la caravane. Ce fut au chef pachtou qu'Ouroz parla.

- J'attends que mon chemin soit libre, dit-il.

Le grand nomade jeta, comme malgré lui, un rapide regard sur la troupe immense des animaux et des hommes dont le flot avançait, déferlait, inondait la vallée, puis ses yeux revinrent à Ouroz et il dit :

- Pourquoi alors, nous voyant, n'as-tu pas pris la seule voie qui te soit ouverte, la piste dans les fonds, au bas de la montagne ?

- Mon chemin suit toujours la ligne de crête, dit Ouroz.

Sur le visage du chef de la tribu, une teinte mauve colora légèrement les bourrelets de sa cicatrice.

- Prétendrais-tu. . . dit-il. . .

Sans achever ni tourner la tête, il fit un ample geste pour désigner derrière lui la masse de ses troupeaux et de ses troupes,

Puis :

- Je n'ai pas même, dit-il, besoin des guerriers. Je reprends la marche et, dans un instant, vous n'êtes plus, toi et ton cheval, que déchets de viande et d'ossements.

- En vérité, tu le peux, dit Ouroz. C'est bien pourquoi à un homme seul, sans arme, tu dois le passage.

- Sur le chemin de faite ? demanda le grand nomade.

- N'y suis-je pas déjà ? répondit Ouroz.

La femme du chef raidit son buste. Pareils à deux boucliers ses seins bosselèrent la soie de sa tunique. On entendit chanter ses bracelets et colliers d'argent.

- Tu ne l'as que trop écouté, cria-t-elle à son mari. S'il est fou, qu'Allah reprenne ses restes.

Les yeux du grand Pachtou, accrochés à Ouroz, avaient toujours la couleur des pierres de lave.

- Tu as un instant et un seul pour quitter la route, dit le maître de la tribu.

Mais alors, un mouvement de houle contre lequel il ne pouvait rien ébranla tout, autour de lui.

Les chameliers de l'avant-garde qui, deux par deux, serraient de près leur chef et sa femme, avaient bien vu et compris pourquoi ils s'étaient arrêtés. Et

avaient suivi leur exemple. Ceux qui venaient derrière, sans connaître leurs raisons, avaient retenu leurs bêtes. Cependant, à cause de la distance et de la disposition des lieux, la grande masse de la caravane, répandue à travers toute la vallée, ne pouvait pas savoir que le premier échelon avait fait halte. Chameliers, cavaliers, piétons allaient de l'avant. Bergers et chiens continuaient de pousser les troupeaux. Une vague appuyait sur la suivante. La marée atteignait enfin les deux colosses de Bactriane.

Ils résistèrent. Leurs maîtres ne leur avaient pas signifié de se remettre en route et ils étaient trop fiers de leur force, leur stature, leur fonction, pour obéir aux mouvements de bêtes inférieures. Collés au sol par d'énormes pieds élastiques ainsi que par des ventouses, arc-boutés de tout leur poids, toute leur puissance contre la pression qu'ils avaient à supporter, ils réussirent à la contenir. L'équilibre dura quelques instants, ceux-là même pendant lesquels le chef des grands nomades achevait de parler avec Ouroz. Et puis, sous la pesée sans répit augmentée, les deux chameaux géants commencèrent à céder du terrain. La crue était la plus forte.

Elle les décolla de la terre poudreuse et, pouce par pouce, ils se mirent à glisser vers le cheval et son cavalier, plantés devant eux. Talonnés, bousculés et frottés, piqués par des ornements de métal, de cuir et de plumes, assaillis par le tintement de mille grelots, leur entendement devint incapable de recevoir la volonté de leurs maîtres. Un bramement furieux, un flot de bave jaillirent de leurs lèvres retroussées.

Il fallait un objet à cette rage élémentaire. Aucun ne pouvait mieux lui convenir que l'animal et l'homme nains, obstacle dérisoire à piétiner, écraser jusqu'à le confondre, pulpe, bouillie, avec la poudre de la route. Ils firent un pas vers le cavalier.

Le réflexe de Jehol fut plus prompt que la pensée d'Ouroz. L'étalon haïssait les deux monstres. L'odeur, sur eux, du henné qu'il ne connaissait pas, leurs sonnailles et leurs huppées de plumes, leur salive dont le jet l'arrosait et leur obstination à lui refuser le passage - tout, depuis le premier instant de leur rencontre, avait prévenu contre eux son instinct. Quand ils voulurent passer à l'attaque, Jehol les devança. Son hennissement, par sa force et sa stridence, domina la voix de ses ennemis. En même temps, il recula d'une foulée pour avoir plus de champ, se cabra, chargea. Cette bête soudain debout devant eux, sa clameur de colère et défi, sa promptitude, surprirent les colosses de Bactriane au point de troubler et fausser leur élan. Ils n'avaient pas eu loisir de s'ébranler que le bond de l'étalon le jetait contre eux. Malgré leur taille et leur poids, ils prirent peur, s'écartèrent l'un de l'autre.

Ouroz, couché sur l'encolure, la tête scellée à la crinière de Jehol, eut l'impression de voir s'ouvrir une fissure dans une muraille couverte de mousse épaisse et sombre. L'étalon s'y enfonça. Les jambes d'Ouroz raclèrent des flancs gonflés, velus et, de ses os brisés, s'éleva une douleur si intolérable qu'elle lui donna le goût de mourir. Et quand il s'aperçut qu'une colonne de chameaux l'un à l'autre serrés, soudés, lui interdisait d'aller plus loin, il pensa :

« Qu'importe ! S'ils me tuent, ce sera du moins sur la ligne de crête. . . »

Face au troupeau dense, immense, qu'il lui était impossible de franchir ou percer, Jehol une fois encore se cabra. Les premières bêtes reculèrent. Le rang qui venait après fit de même. Et le suivant. Il y eut un instant d'équilibre entre les deux poussées contraires.

L'étalon se laissa retomber sur le sol. Son souffle était court et rauque, son regard fou. Il n'avait plus de place pour manœuvrer, se battre. Devant lui, à un pas, la masse des chameaux dont s'éveillait la colère. D'un côté comme de l'autre, les colosses de Bactriane et si rapprochés de lui qu'il entendait la rage gronder dans leurs ventres. Ouroz et Jehol sentirent ensemble que l'étouffement, l'écrasement étaient là.

Sur la jambe cassée d'Ouroz le pansement avait été arraché, le bas des braies déchiré. L'os rompu par la fracture et la chair infectée se trouvaient à nu. Le prince des grands nomades les considéra pensivement.

- Un homme dans ta condition n'est pas un adversaire, dit-il à Ouroz. Passe ! . . Je t'épargne à cause de ton mal.

- Et moi pour ton étalon, dit la femme au fusil. Passe. . .

Le chef se retourna, lança un ordre et mit en route sa monture géante. Celle qui portait son épouse prit le même pas. Leurs grelots résonnèrent. La poussière que soulevait leur marche monta jusqu'à la nuque d'Ouroz. Et Jehol alla de l'avant, par l'étroit sentier qui se creusait devant lui entre les files de chameaux emplumés, à mesure que se répétait vers les profondeurs de la caravane l'ordre de son chef. Il suivait la ligne de faîte.

*

- Soulève-moi, dit Zéré à Mokkhi.

La mêlée engagée là-haut, au fil de la route, leur avait dérobé Jehol et Ouroz. Quand la caravane reprit sa marche, ils ignoraient tout de leur destin.

Mokkhi haussa au-dessus de sa tête avec une facilité dérisoire ce corps si chargé, si riche en bonheurs. Dans la poussière et les rayons du soleil couchant, Zéré vit une sorte de sillon creuser le flot de la caravane, en son milieu, ouvert par un cavalier qui allait en sens inverse des troupeaux.

- C'est bien lui, dit Zéré. Il a passé par le chemin de crête. . .

- Il n'aurait pas accepté de faire autrement, dit Mokkhi.

D'un mouvement aussi imprévu, souple et prompt que celui d'un chat irrité, la jeune femme arracha de sa taille les doigts de Mokkhi et se laissa glisser au sol le long de son corps. Sous le front bombé, têtue, la colère noircissait les yeux de Zéré.

- Tu es bien fier de lui, n'est-il pas vrai ? s'écria-t-elle. Et même si le cheval est perdu.

- Mais Jehol est sauf puisqu'il porte Ouroz, dit Mokkhi. - Tout n'est pas fini, cria la jeune femme. Il n'a pas encore traversé la moitié de la caravane.

- Alors, il faut aller avec lui, dit le *saïs*.

Zéré n'hésita pas longtemps. Le couple, qui lui inspirait une terreur sacrée, était loin, caché par la poussière. Maintenant passaient des hommes et des femmes que leur fonction, leur vêtement, leur comportement faisaient moins redoutables. Et avec eux la masse des troupeaux. Zéré avait des bêtes autant d'habitude que Mokkhi. Ils s'enfoncèrent dans le flot laineux.

Leur traversée fut longue. Ils avaient beau connaître, d'instinct et d'expérience, les mouvements les plus justes et les plus vifs, pour glisser entre les croupes, les épaules et les mufles des animaux en marche, pour esquiver les coups de pieds, de crocs, de cornes, ils se voyaient tantôt arrêtés par l'épaisseur d'une vague, tantôt déportés par la force d'un courant. Les chiens les poursuivaient. Les bergers à cheval les menaçaient de leurs fouets. Ils avançaient en ligne brisée, par saccades, enveloppés de tumulte et de poussière. Peu à peu, cependant, les troupeaux s'éclaircirent. C'était le train arrière de la caravane. Mokkhi et Zéré purent allonger le pas, courir entre les bêtes désunies. Ils furent à la hauteur d'Ouroz au moment où Jehol débouchait sur l'espace libre.

Là, et comme par un accord instinctif, l'étalon, le *saïs* et la petite nomade s'arrêtèrent pour aspirer profondément l'air du soir. Tous les trois, au sortir de la rivière animale, ils avaient besoin d'un répit afin de retrouver le sens de la terre ferme. Et ils écoutaient s'affaiblir derrière eux la rumeur de la caravane fleuve.

- Par Allah le miséricordieux, chuchota Mokkhi. Regarde, Zéré. . . oh ! regarde sa jambe.

La jeune femme considéra le cratère béant de la blessure et ses lèvres enflammées, déchirées, qui suintaient le pus et le sang.

- Le frottement contre les bêtes, dit-elle.

- Tu peux quelque chose pour lui tout de suite ? demanda Mokkhi.

- Je le peux, dit Zéré.

Comme le *saïs* voulait en informer Ouroz, celui-ci remua difficilement ses lèvres exsangues dans un visage creusé jusqu'au squelette. Il dit :

- J'ai entendu.

Et remit Jehol en marche.

*

A la fin du jour ils atteignirent un caravansérail situé un peu à l'écart de la route et entouré sur trois côtés par la boucle d'un petit cours d'eau. Sur le quatrième il s'appuyait au roc d'une colline abrupte. Massif, trapu, beaucoup moins vaste que celui où le scribe aveuglé par l'émir Abdour Rahmane avait rédigé le testament d'Ouroz, le bâtiment était par contre solide et bien tenu. Deux *batchas* porteurs de torches accueillirent les voyageurs dès la cour et le plus âgé, après les salutations d'usage, demanda à Ouroz :

- Dormiras-tu avec tous les passants ou bien, avec tes serviteurs, dans un

local séparé ?

- Je veux être seul, dit péniblement Ouroz. . . Moi et mon cheval.

Le *batcha* prit Jehol par la bride et fit traverser aux nouveaux venus le dortoir commun. Sa propreté était singulière et l'on n'y voyait rien du désordre qui, à l'accoutumée, régnait dans les refuges de cette espèce. Les muletiers se tenaient ensemble et les chevriers également et les chameliers aussi. Leurs bêtes les entouraient en cercles bien définis. Les voyageurs isolés, piétons ou montés, les artisans avec leurs outils avaient une place pour eux. Des lampes à pétrole, aux verres nets, éclairaient les groupes. Puis venait un large couloir. Sur chacun de ses côtés s'ouvrait une cellule au plafond en forme de dôme, assez vaste pour contenir plusieurs personnes, assez haute pour abriter un cheval. Près de l'entrée, il y avait un bassin plein d'eau et une auge pleine de foin. Contre le mur du fond gisaient des bottes de paille tassées pour servir de couchettes.

Quand, sur l'une d'elles, Ouroz se trouva étendu, la lumière brute d'une lampe accrochée dans le coin révéla toute la hideur de sa blessure. L'odeur qui s'en dégagait fit reculer le *batcha*. Zéré dit à Mokkhi dans un souffle :

- Demande-lui eau bouillante et chiffons propres.

Le *saïs* obéit. Une petite nomade ne pouvait pas donner des ordres même à un jeune serviteur de caravansérail.

Du visage d'Ouroz, clos, rigide, la poussière qui l'enduisait faisait un masque d'argile. Zéré lava la plaie d'Ouroz et ouvrit sa besace. Au lieu de plonger sa main à l'intérieur, elle la retira brusquement. La cravache, qu'Ouroz ne lâchait jamais, lui avait cinglé le bras.

- Plus d'onguents, plus d'herbes, plus de poudres, dit, sans presque desserrer ses lèvres, le masque d'argile, aux paupières mortes.

La voix d'Ouroz, sifflante, à peine distincte, commanda :

- *Batcha*. . . thé noir. . . très fort. . . très sucré. . . tout de suite. . .

Le petit serveur sortit en courant.

- Mokkhi. . . demain. . . à l'aube. . . serrer ma jambe. . . Maintenant. . . elle et toi. . . dehors.

Dans le couloir, le *saïs* et Zéré trouvèrent le *batcha*, aplati contre le mur, qui écoutait.

- Dis-moi, dis-moi, demanda-t-il à Mokkhi en chuchotant, il ne va pas mourir. . . Ça serait la première fois ici. . .

- Non, je te le promets, dit le *saïs*. Il est seulement très fatigué par une journée très rude. . . Le thé le ranimera.

- Nous avons toujours deux samovars tout prêts, bouillants, s'écria le *batcha*.

Ils étaient arrivés à la salle commune. Une seule lampe brûlait maintenant. Gens et bêtes, pour la plupart, dormaient déjà en bon ordre, sur les dalles nettes, aux places consacrées.

- Le maître, ici, dit Zéré, est un homme de tête.

- Oh ! lui. . . dit le *batcha*. Il n'a pas beaucoup plus que mon âge. Sa mère,

la veuve, mène tout.

Mokkhi et la jeune femme se trouvaient debout, au-dessus du sommeil des gens et des bêtes. Sans le savoir le *saïs* balançait d'un pied sur l'autre son grand corps qui le gênait une fois de plus. . . Seulement, cette nuit-là, au seuil de la vaste salle voûtée et de sa rumeur assoupie, la taille de Mokkhi et sa gaucherie comptaient moins dans son embarras qu'une impatience, dont il n'osait pas reconnaître la nature. Il eut un mouvement indécis vers le coin où reposaient les voyageurs isolés et demanda à Zéré :

- On va dormir ?

Elle ne dit rien. Mokkhi se vit forcé de poursuivre. Et sa voix lui sembla fausse et menteuse quand il dit :

- Tu dois tomber de fatigue. . . viens.

La jeune femme enfonça ses ongles dans le poignet du *saïs*, et, sans prononcer un mot, l'entraîna dehors.

Ils débouchèrent sur la cour extérieure. Une pauvre lumière venait d'une lanterne accrochée au-dessus du porche. Zéré colla son buste contre Mokkhi.

- Mon grand *saïs*, dit-elle, mon grand *saïs*, toute la journée j'ai attendu.

Elle eut un brusque mouvement de recul. Une voix de femme, nette et décidée, s'élevait dans la silencieuse pénombre et disait :

- Assez. . .

La voix semblait sortir du mur de façade. Mokkhi et Zéré y découvrirent, au-dessus de la lanterne, une fenêtre longue et mince, ancienne meurtrière. La lueur fumeuse de la mèche plongée dans la graisse de mouton fondue leur montra, au creux de la fissure, un être sans forme recouvert tout entier d'une ample étoffe noire qui, sur la tête, se terminait en cagoule. Les yeux seuls étaient visibles, qui brillaient dans la clarté spectrale. Mokkhi chuchota :

- Un fantôme, Zéré. . .

- Rassure-toi, lui dit-elle dans un souffle. Ce n'est que la maîtresse du caravansérail, la veuve. . . qui veille.

La voix sous la cagoule parla de nouveau.

- Il n'y a pas de place chez moi, dit-elle, pour les chienneries. . . Allez ailleurs !

Mokkhi tira en grande hâte Zéré vers le portail de la cour. Elle se retourna sur le seuil et fit, avec trois doigts, à l'intention de la silhouette informe et noire, un signe de conjuration et d'insulte et murmura entre ses dents :

- Choléra sur toi, sale bigote, qui portes le *tchador* jusque dans la nuit ! Choléra sur toi, vieille sorcière, jalouse à crever des femmes assez jeunes pour être aimées.

Dehors, une bise âpre et glaciale fit grelotter Zéré dans ses haillons. Mokkhi ouvrit son *tchapane*, enveloppa la jeune femme dans un de ses pans et la ramena contre lui. Sa chemise était aussi guenilleuse que la robe de la petite nomade. A travers les trous des étoffes, leurs peaux se rencontrèrent. Ils allèrent droit devant eux, en trébuchant. Ils n'avaient pour seule lumière que celle des étoiles. La petite rivière qui décrivait un demi-cercle auprès du

caravansérail ne les arrêta qu'un instant. Mokkhi souleva Zéré et franchit d'une enjambée le cours d'eau. Il continua de la tenir écrasée contre sa poitrine pour s'enfoncer dans un massif de buissons épais. Des épines les griffèrent. Ils n'en surent rien. Bientôt, il n'y eut plus de ronces et Mokkhi reconnut sous ses pieds la consistance de l'herbe. L'éclaircie avait juste la longueur et la largeur d'un corps humain. Zéré noua ses mains au cou de Mokkhi, ses jambes à sa taille et, avec une force étonnante, le tira d'une secousse vers ce lit de mousse trempé de gel.

Ensuite, par la douce paix qui les habitait, ils sentirent tous deux confusément que leurs rapports n'étaient plus tout à fait de la même nature. Au goût qu'ils avaient l'un pour l'autre et au plaisir extrême qu'ils en tiraient était venue s'ajouter la confiance, la sécurité, l'amitié charnelles. Leur félicité n'avait pas une ride.

Le froid les en tira. Ils refusèrent de lui céder tout de suite. La chaleur de leurs flancs accolés, de leurs jambes mêlées était si forte qu'elle rayonnait sur le reste de leurs corps. Zéré promena doucement ses doigts sur la poitrine de Mokkhi, les arrêta aux trous de sa chemise. Alors, ses désirs étant assouvis, elle éprouva pour la première fois dans son existence un sentiment dont elle n'était pas l'objet. Sur cette peau nue elle touchait l'injustice du monde.

« Pourquoi, se demanda Zéré avec une peine si vaste et si tendre qu'elle en eut une sorte de vertige, pourquoi les hommes ont-ils fait que le meilleur d'entre eux ait des guenilles pour tout bien sur terre, et que d'autres. . . »

Zéré dit soudain et d'une voix très calme :

- Il faut que tu aies ce cheval.

Moins attentif aux paroles de Zéré qu'aux mouvements légers de sa main, Mokkhi dit paisiblement :

- Jehol ne sera pas à moi avant qu'Ouroz ne meure.

- Pourquoi ? demanda Zéré.

- Le testament, dit Mokkhi.

- Quel testament ? s'écria la jeune femme. Dis vite. Je dois tout savoir.

Mokkhi rapporta alors où et comment Ouroz avait fait rédiger ses volontés. Tandis qu'il contait, Zéré, afin de mieux entendre, s'écarta de Mokkhi. Quand l'histoire fut achevée, le *saïs* et la jeune femme sentirent comme écorchés par le froid leurs corps qui ne se touchaient plus.

Ils se levèrent en même temps. Et Zéré dit :

- Mort ou vif, peu importe. Nous trouverons l'occasion d'emmener le cheval.

- Sans le testament, je serai châtié, dit le *saïs*.

- Pourquoi serais-tu pris ? demanda Zéré.

- Tout le monde connaît cet étalon digne du Prophète, s'écria Mokkhi.

- Tout le monde ? Mais où ? demanda Zéré.

- Partout, dit Mokkhi. A Maïmana et à Mazar-Y-Chérif. . .

La jeune femme eut un rire bref, tendre et dit :

- Pour toi, le pays tout entier est dans ces steppes perdues.

Elle cessa de rire. Ses dents s'entrechoquèrent sous l'effet du froid. Mokkhi la prit de nouveau sous son *tchapane*.

- Elle est longue, longue et large, large, la terre des Afghans, reprit Zéré. Et chaque vallée est une contrée à part. . . Va, grand *saïs*, nous pouvons aller de l'une à l'autre jusqu'au bout de nos jours sans que toi ni l'étalon soient reconnus par personne.

- Non. . . je t'en prie, j'aurais trop peur sans le testament, dit le *saïs*.

Zéré lui caressa la main comme elle eût fait pour un enfant effrayé.

- On prendra aussi le papier, dit-elle.

- Et comment vivrons-nous ? demanda Mokkhi à mivoix.

- Tu gagneras des courses, dit Zéré.

- Le *bouzkachi*, c'est seulement chez nous, dit Mokkhi.

La jeune femme rit de nouveau et passa les mains entre l'étoffe et l'épaule qui la réchauffaient.

- Te voilà encore avec tes steppes, dit-elle doucement. Il y a d'autres jeux à cheval que le *bouzkachi*. Et avec cette monture, un cavalier comme toi sera toujours le meilleur. . .

Elle se tut un instant et acheva :

- Tu avais l'air d'un prince, là-bas, à la *tchaïkhana*. . .

A cause de cette image, elle se sentit faible et molle de désir, mais sut lui résister. Après, après. . . quand ils seraient seuls, libres. . . quand ils auraient le cheval.

- Rentrons, dit-elle.

Mokkhi reprit Zéré dans ses bras et tandis qu'il sortait du fourré, enjambait le cours d'eau et prenait le chemin du caravansérail, elle chuchotait :

- Avec un tel cheval, pour ne pas être suspects, il nous faut de bons habits. Tu es fort. Je suis adroite. Nous travaillerons à n'importe quel petit métier. Nous sauverons chaque afghani. Les vêtements viendront vite. Alors. . .

Zéré appuya sa tête si fort contre la poitrine musclée qu'elle semblait vouloir y creuser pour son front une niche.

- Alors écoute, écoute, grand *saïs*, dit la jeune femme, et dans son souffle était l'ardeur que donne au parler la confidence d'un rêve qui s'est poursuivi longtemps, avec passion. Écoute-moi. Si de ce lieu tu marches du côté où tombe le soleil, tu arrives, après des jours et des jours, à l'Hazaradjat. C'est un pays de montagnes et de plateaux de grande liberté. Il n'y a pas là-bas de chemin pour les roues. Juste au milieu on trouve, très haut, des pâturages qui sont d'une beauté sans pareille. Je ne les ai jamais vus mais je sais, je sais.

Les linéaments du caravansérail se profilèrent confusément sur l'obscurité nocturne.

- Arrête, attends que je finisse, dit Zéré à Mokkhi.

Il la serra davantage dans ses bras et inclina sa tête vers la bouche enfiévrée de la jeune femme.

- Ces endroits, reprit-elle, personne, la moitié de l'an, n'y habite. La neige couvre tout. . . Mais, au printemps, l'herbe se montre, fraîche, épaisse, verte à

faire rire les yeux. Les fleurs éclatent. Et jusqu'au cœur de l'été, elles couvrent les flancs des montagnes. Là, de semaine en semaine, l'une après l'autre, les caravanes arrivent. Les caravanes des Pachtous comme celle que tu as vue aujourd'hui et qui s'en revenait en son pays parce que c'est l'automne. Oui, chaque année les grands nomades mènent dans l'I3azaradjat paître leurs troupeaux sans nombre. Et quand ils sont tous là-bas, réunis, écoute, grand saïs, écoute, alors se tient une foire immense. Les tribus si fières, si riches dans leurs vêtements de fête. . . Ils sont cinquante. . . cent mille. . . que sais-je. . . avec leurs tentes, leurs tapis, leurs armes précieuses. Et joueurs de luth, danseurs, tambourinaires, donnent joie à chacun. Et nous serons nous aussi avec les grands nomades. Et sans crainte, sans misère. Dans nos beaux habits neufs, montés sur le meilleur cheval du monde, moi en croupe derrière le cavalier le plus grand, le plus fort, le plus adroit - nous serons l'envie de tous. .

La voix de Zéré, assourdie à la fois et ardente, vibrait tout contre la poitrine de Mokkhi dénudée par les trous de ses haillons. Il lui semblait qu'elle venait de ses propres entrailles. Et il eut une telle hâte de faire présent à Zéré de cette merveilleuse ville de toile qu'il la déposa brusquement sur le sol, se pencha, et lui dit à l'oreille :

- Viens chercher Jehol.

Zéré saisit le visage du saïs entre ses deux mains et but son souffle jusqu'à l'épuisement.

*

Dans la cour du caravansérail la lanterne donnait moins de clarté et fumait davantage. Il n'y restait que très peu de graisse fondue. Mokkhi et Zéré eurent un regard furtif pour l'ancienne meurtrière - et respirèrent plus librement. L'embrasement était vide.

- Et si, quand nous emmènerons Jehol, le bruit attire la veuve ? murmura Mokkhi.

- Tu répondras que tu vas laver le cheval dans la rivière, sur ordre de ton maître, chuchota Zéré.

Ils traversèrent très vite, sans bruit, la pièce commune, et s'arrêtèrent sur le seuil de l'habacle où reposait Ouroz. Il n'avait pas bougé. Son visage était toujours un masque de mort.

- Occupe-toi du cheval, dit Zéré, les lèvres presque closes. Pour le testament, j'ai la main plus légère.

Mokkhi détacha Jehol, le fit lever. L'étalon s'ébroua à peine et lécha les joues de son saïs. Zéré se pencha sur Ouroz, promena le long de son torse des doigts si fins et si déliés qu'ils semblaient sans substance. Ils effleurèrent un papier plié en deux, le saisirent du bout des ongles. Le masque, alors, dit à mi-voix :

- Pour l'avoir, il faut d'abord me tuer.

Zéré porta à sa bouche la main voleuse pour étouffer le cri qu'elle était sur le point de pousser. Mokka se retint à la crinière de Jehol. Ses genoux fléchissaient.

- Rattache Jehol et reste à ses côtés, lui dit Ouroz. Au petit matin, tu prendras soin de ma jambe. Que la putain s'en aille. Tout de suite.

Zéré s'enfuit. Et Ouroz, avant de céder enfin au sommeil, se sentit aussi lucide et impitoyable qu'à l'instant où s'engageait un grand *bouzkachi*.

FOUDRE ET FLÉAU

Le soleil arrivait au milieu du ciel. Ils faisaient route depuis l'aube, aisément. La piste n'avait cessé de monter, mais d'une pente égale, à travers des boqueteaux de peupliers, des petits champs de blé et de fèves, parfois des vignes. L'eau abondait. Rus, ruisselets, ruisseaux, petites rivières tenaient le sol dans un filet brillant. Même en terrain rocheux, l'herbe perçait, drue et gaie. Les maisons se rassemblaient en hameaux et l'on croisait de plus en plus de gens. Ces passants étaient sérieux et affables. Ils saluaient les voyageurs du geste, de la parole. Certains s'arrêtaient pour invoquer la protection d'Allah sur ce fier cavalier et son serviteur fidèle.

Leurs louanges accablaient Mekkhi. Déjà, au moment de quitter le caravansérail, quand à grande eau il avait dépouillé de sa croûte argileuse le visage d'Ouroz et lavé, bandé sa plaie, serré la fracture entre deux planchettes, sans que le blessé, contre toute sa douleur, eût poussé le plus léger soupir, Mekkhi avait crié dans son cœur : « Pardon. . . Pardon fils de Toursène ! Un démon en moi a voulu te déposséder et t'abandonner sans défense. » Et, maintenant, il se répétait sans cesse : « Je l'ai cru inguérissable, perdu, parce que je désirais son étalon. J'étais un meurtrier. . . Oh, jamais, plus jamais, par Allah, même en pensée je ne toucherai à l'homme qui m'a donné Zéré. »

Souvent, par-dessus une épaule, Mekkhi tournait son regard vers la nomade. Elle allait, la tête penchée profondément. A cause de cette attitude, son front, sous la guenille qui lui cachait les cheveux, semblait plus bombé, plus têtu. . .

Il en fut ainsi jusqu'au déclin du jour.

Les voyageurs débouchèrent alors sur la gorge creusée à l'aube des siècles par la rivière de Bamyian et là s'arrêtèrent : ils ne savaient plus ce qu'ils éprouvaient.

Le monde subitement était en feu. Les rayons du soleil couchant qui prenaient en enfilade l'entaille énorme avaient moins de part dans cet incendie que la couleur de la pierre elle-même. De la base au sommet et à perte de vue, rouges étaient les murailles à pic entre lesquelles écumait et chantait la rivière. Rouges, les colonnades, frontons, portiques, reliefs et fissures. Chaque arête, chaque pli brûlaient, étincelaient de vermillon, de pourpre, d'écarlate. Quand la paroi était lisse, des flammes en jaillissaient, comme si elles étaient renvoyées par de gigantesques miroirs suspendus au-dessus de l'eau, au cœur des brasiers. Et les formidables ruines de l'ancienne cité forte qui dominait la gorge, haussées sur un piédestal de roc et tirées de sa flamboyante substance,

semblaient un bûcher allumé depuis tous les temps passés et pour tous ceux à venir.

- Allah ! ô Allah ! dit Ouroz.

- Le Tout-Puissant ! s'écria Mokkhi.

- Le Miséricordieux, murmura Zéré.

Malgré tout ce qui les séparait, ils éprouvaient un même sentiment et très étrange. Cet effroi n'écrasait pas les entrailles, ne glaçait pas le sang. Cette angoisse qui suspendait le souffle épargnait leur cœur. Elle était pareille à une sorte de vertige si éblouissant que tout à la fois ils en avaient peur et désiraient qu'il durât sans fin.

- Allah ! ô Allah ! répéta Ouroz.

Et Mokkhi :

- Le Tout-Puissant.

Et Zéré :

- Le Miséricordieux.

Ils parlaient de nouveau ensemble, car *tchopendoz*, saïs ou petite nomade, ils étaient faits d'une seule argile, et avaient besoin, pour les défendre contre l'univers, de Celui qui l'avait pétrie.

Ouroz ne put supporter cela plus d'un instant. Il engagea son étalon sur la piste imprimée par des pas et des sabots sans nombre entre l'eau, couleur d'écume, et la montagne, couleur de feu.

Ils longèrent, s'élevant toujours, flot torrentueux, cascades, tourbillons, rapides. La rivière étincelante les assourdissait de son chant de gloire. L'incendie sublime les suivait. Enfin, la pente se fit moins rude, la rivière plus calme. Les murs de roc enflammé s'élargirent. La vallée de Bamyian apparut d'un seul coup.

Sur son seuil, les voyageurs s'arrêtèrent encore. Cette fois, leur surprise n'était qu'enchantement. Une oasis immense, presque fabuleuse pour une altitude qui approchait de dix mille pieds, s'étalait devant eux. Elle était toute sillonnée par le vif-argent des eaux, toute verdoyante de massifs feuillus, de bosquets, de jardins, de vergers, toute semée de hameaux. A gauche, très loin et adoucies par la lumière du soir, des montagnes sauvages chevauchaient jusqu'au ciel. Sur la droite, contre la piste, continuait de s'élever la falaise empourprée.

Des troupeaux passaient que ramenaient leurs bergers et des caravanes qui, au pas nonchalant des chameaux, s'en allaient à la rencontre de la nuit, pour camper. Des fumées commençaient à monter des maisons cachées par les arbres. Elles se firent plus serrées au-dessus d'une verdure plus dense. A ces deux signes, les voyageurs reconnurent l'emplacement du village de Bamyian. Alors, ils se sentirent tout recrus par la fatigue d'une longue route. Le désir d'un gîte les saisit. Pourtant, un peu plus loin, ils firent encore halte.

Dans la vertigineuse muraille qu'ils côtoyaient, roc dressé à pic, lisse, et comme teint du sang le plus pur, ils découvrirent une ouverture aux dimensions prodigieuses. Et l'entaille n'était pas hasard naturel, mais œuvre

d'homme. Elle avait la forme d'un cube que dominait une sorte de coupole. Au fond, adossé à l'ombre, veillait un être colossal. Sa stature dépassait la hauteur de trois tours de guet, l'une sur l'autre posées. Son corps emplissait tout l'abri. La tête occupait toute la coupole. L'ovale en était rond et doux et sans visage. Il avait disparu, comme tranché. Le front, dans le clair-obscur de la niche semblait, cependant, vivre et penser.

Par les récits que les conteurs, voyageurs, caravaniers en avaient fait de siècle en siècle, Ouroz, Mokkhi et Zéré elle-même savaient qu'existaient à Bamyian des monuments immenses, élevés pour un ancien dieu du nom de Bouddha. Mais après tant de fatigues et d'épreuves, ils furent terrifiés par cet être géant. Un cavalier n'était qu'un insecte infime auprès de la masse encastrée dans la roche flamboyante.

- Allah, Allah seul est vrai, s'écria Ouroz.

- En vérité ! En vérité ! dirent ensemble Mokkhi et Zéré.

Quelques instants plus tard, derrière une haie de peupliers, ils trouvèrent le village.

Les maisons, cubes crépis de torchis passés à la chaux, étaient alignées le long du chemin. Elles abritaient des échoppes d'artisans et d'humbles négoces. La meilleure servait d'auberge. Elle offrait plus d'espace et de commodités que les *tchaïkhanas* ordinaires.

Ouroz eut une cellule pour lui seul et Jehol un coin d'écurie.

- Que l'on veille sur mon étalon comme sur un prince, dit Ouroz au patron.

Il s'endormit d'un seul coup, entièrement. Cette sécurité du sommeil était trop précieuse pour en dilapider fût-ce une minute. Il ne la connaîtrait plus de sitôt.

Le *sais* trouva Zéré accroupie contre le mur de l'auberge, là où finissait la terrasse. Sur le fond blanchâtre du torchis, elle n'était qu'une très petite tache brune. Mokkhi s'assit près d'elle sans la toucher. Des silhouettes passaient lentement. Dans la maison voisine, un phonographe à pavillon lançait de toute sa puissance une chanson déchirante, monotone, cassée par les rayures d'un vieux disque.

- J'ai vu l'écurie, chuchota Zéré dans un souffle. Un grand *batcha* y est allongé près du cheval. . . Nous n'essaierons pas cette nuit.

- La suivante pas davantage, et aucune, aucune autre, dit Mokkhi.

- Tu as si peur, murmura Zéré. . . Parce que, hier, nous n'avons pas réussi ?

Dans l'ombre, la jeune femme vit que Mokkhi secouait désespérément sa tête.

- L'étalon volé, dit-il, me porterait malheur.

Zéré glissa pour un instant sa main sous la manche du *tchapane* qui couvrait le bras de Mokkhi, le caressa, rit doucement et dit :

- Je connais tous les maîtres mots contre le mauvais sort.

- Non, non, que le Prophète me soit témoin ! s'écria Mokkhi. Et se tut,

effrayé par l'éclat de sa voix.

- Calme ton cœur, je t'en prie, grand *saïs*, dit Zéré. Pour quoi tant de souci ? De nous deux tu sais bien qui décide et ordonne. Pas moi, en vérité. Je ne suis qu'une femme. Et Mokkhi ajouta foi à ces paroles et en fut rassuré.

Et jamais son amour n'avait été si puissant et si humble. Zéré alla dormir dans le quartier des servantes et le *saïs* sur la paille de l'écurie. Le corps d'un garçon robuste le séparait de Jehol. Il en fut heureux. La clarté de la lune coulait le long de la falaise aux Bouddhas. Au fond des niches, immenses trous d'ombre, se dessinaient les linéaments confus des statues colossales. Dans la maison voisine, sur le phonographe à pavillon, continuait de tourner le même disque rayé.

*

Mokkhi se leva avec l'aube. L'air des hauts plateaux n'était que fraîcheur, force et pureté. Le *saïs* se lava dans l'une des mille rigoles d'irrigation par lesquelles le flot de la rivière fécondait l'oasis. L'eau glacée était aussi vive, aussi propre que l'air. Juste alors, sur la rouge falaise, la ligne de crête s'embrasa. Mokkhi fit sa prière avec une foi tranquille, honnête. Infinies étaient la grâce d'Allah et la beauté du monde.

Il eut envie de thé, de galettes et courut aux cuisines.

Mokkhi s'attendait à n'y voir, de si bonne heure, qu'un seul *batcha* s'étirant et bâillant près d'un feu à peine allumé. Son étonnement fut extrême de trouver tout le personnel de l'auberge, hommes et femmes, en plein travail. Les uns bourraient de charbons ardents les grands samovars de cuivre rouge. D'autres pétrissaient et roulaient la pâte. D'autres disposaient la vaisselle sur les plateaux. Et d'autres encore cuisaient des montagnes de riz, des piles de gâteaux, ouvraient melons et pastèques, emplissaient des bols de lait caillé, garnissaient de raisins et d'amandes les corbeilles d'osier, cassaient et brouillaient des œufs, nettoyaient des volailles, découpaient en rondelles viande et graisse de mouton qu'ils enfilaient sur des tiges de fer.

- C'est aujourd'hui le grand marché, cria un *batcha* dans les oreilles de Mokkhi. Il a lieu deux fois la semaine.

- En vérité, en vérité, dit Mokkhi.

Le mélange des voix, des rires, des ordres, des invectives, le tintement des tasses, le choc des pots et des poêlons, le grésillement des fritures, le chuintement de l'eau bouillante, l'odeur de graillon et d'épices, tout assourdissait, étourdissait Mokkhi. Il aperçut Zéré au milieu d'autres femmes et prise, comme elles, par la fièvre des préparatifs. Tandis que travaillaient ses mains adroites et légères, ses yeux avides allaient des viandes aux laitages, et des riz *palao* aux amoncellements de friandises. Elle n'avait jamais vu si abondante et riche nourriture. Mokkhi n'osa pas lui adresser un signe. Dès qu'il eut obtenu une théière, il gagna la terrasse.

Là également Mokkhi n'était pas le premier. Des colporteurs déballaient

leurs marchandises et les étalaient sur des étoffes qui les avaient enveloppées : vieilles montres, cadenas et clefs énormes, poteries d'Istalif, délicates et enfantines qui, vêtues d'ocre, de brun ou de bleu, représentaient des lions, des chèvres, des coqs, des hommes à cheval ou sur un dromadaire. Il y avait aussi un musicien aveugle qui accordait son instrument à cordes. Son guide, âgé d'une dizaine d'années, dormait, la tête contre un tambourin.

Sur l'antique route qui servait de grand-rue au village de Bamyian, des bergers poussaient moutons, chèvres, ânes et mulets qu'ils allaient parquer sur les bas-côtés de la piste. Des artisans amenaient sur des chameaux cargaisons de tapis et de tissus. Une famille de *djats* passa. Un ours de l'Himalaya suivait, au bout d'une chaîne, le chef du clan. Des femmes avaient sur les épaules de petits singes pris aux Indes. Et Mokkhi s'émerveillait à voir tous les gens qui affluaient des hameaux, des fermes, des maisons isolées ou de la route éternelle pour vendre leurs bêtes, leurs produits et leur art d'amuseurs.

Le matin avançait. La foule des commerçants, des chalands devenait toujours plus nombreuse. L'oasis se dépeuplait au profit du marché. Les étalages, les éventaires, les amoncellements de melons, de pastèques et de grenades, les troupeaux rangés selon la couleur qui teignait leur laine, débordaient le village et arrivaient, sur sa droite comme sur sa gauche, au pied des ouvertures qui entaillaient le roc rouge. De la terrasse, Mokkhi voyait dans chacune d'elles un être colossal émerger peu à peu de l'ombre. Il sentit un frisson courir de sa nuque à ses reins, interrogea ses voisins du regard. Personne, parmi eux, ne prêtait attention aux terribles statues. Les Dieux morts étaient entrés dans leur vie.

Un *batcha* passa en courant le long de la terrasse. Il criait : « Le *saïs* du plus bel étalon de l'écurie ! Le *saïs* du cavalier blessé ! Son maître le demande. . . »

Dans la cour, Mokkhi rencontra Zéré. Les yeux de la petite nomade avaient l'éclat fixe et dur qui est celui des pies voleuses.

- Tu as vu, tu as vu, chuchota-t-elle, tu as vu le marché ?

Je n'ai eu pour lui qu'un instant. Mais, ô Allah, quels tissus, quels peignes, quelles ceintures, quels colliers !

Elle répéta :

- Oh ! Allah tout-puissant !

L'envie qu'elle avait des étoffes et des bijoux était sur sa figure comme une souffrance. Le *saïs* qui, de sa vie, ne s'était soucié de l'argent, se sentit coupable d'être pauvre. Oh ! que ne pouvait-il offrir à la jeune femme toutes les merveilles de tous les comptoirs ! Il dit sans regarder Zéré : - Je ne puis rester davantage.

Dans la chambre d'Ouroz, l'odeur de décomposition était suffocante. Lui-même, il avait la fièvre aux yeux et aux pommettes.

- On part, dit-il.

- Quoi ! Tout de suite ! s'écria Mokkhi.

- Sur l'instant, dit Ouroz.

- Et les achats ? Tous nos biens, tu le sais, ont été perdus, s'écria encore Mokkhi.

- Nous les ferons en route, dit Ouroz. Va préparer Jehol. - Mais il y a marché ici, dit plaintivement le *sais*. - Quel marché ? demanda Ouroz.

- Immense, en vérité, et magnifique, s'écria Mokkhi. Des *djats*, des musiciens, des conteurs. . .

Ouroz haussa les épaules avec impatience. Il demanda d'une voix brève :

- Fait-on battre des bêtes ?

- En vérité ! En vérité, cria Mokkhi. J'ai vu passer deux béliers de combat : terribles ! L'un a *Foudre* pour nom. Et l'autre *Fléau*.

- *Foudre* et *Fléau*, répéta Ouroz. Ensuite, il ordonna :

- Viens me chercher à temps pour la première rencontre.

La route que, ce matin-là, bordaient sur ses deux flancs les éventaires du marché, était dominée au nord par la falaise des Bouddhas. Sur l'autre côté, une pente peu sensible conduisait à la rivière. A proximité de celle-ci, là où le sol devenait plat, une arène grossière avait été aménagée. Des piquets plantés en demi-lune, reliés par des branches d'épineux, en fixaient les limites. Une herbe courte et douce y poussait. La clôture en ligne droite qui fermait le fond de la lice était coupée d'un portillon. A l'arrière, quelques masures abandonnées et des haies de saules, de grands roseaux, de peupliers, masquaient l'eau vive dont on entendait la soyeuse rumeur. Par contre, de la route, rien ne gênait la vue et l'inclinaison du terrain formait des gradins naturels. Le long de l'enceinte, toutefois, des tapis et des coussins étaient amoncelés pour ceux-là que distinguait leur fonction ou leur richesse.

Quand Ouroz arriva sur les lieux, porté par Jehol que Mokkhi conduisait, il se trouva arrêté par une foule dense, ardente. Il n'eut pas à lui demander passage. Elle s'ouvrit d'elle-même et du mouvement le plus spontané, le plus généreux. A l'étranger, on devait l'hospitalité. Au blessé - la protection. Et le maître d'un cheval si beau et d'un si vigoureux *sais* ne pouvait occuper qu'un rang : le premier.

Là, Mokkhi prit soin de choisir l'endroit où l'on tournait le dos au soleil, enleva Ouroz de selle, l'installa contre une pile de coussins, et s'en fut entraver Jehol le plus près possible.

Ouroz, ainsi qu'il convenait, exprima sa gratitude aux deux hommes qui s'étaient gracieusement écartés pour lui ménager une large place. Ils étaient, nul ne pouvait s'y méprendre, personnages importants.

Celui de gauche portait dans le tissu de ses habits, le cuir de ses babouches, la fleur de ses amples joues, le lustre de sa barbe grisonnante taillée en éventail, toutes les bénédictions d'une haute opulence. Elle ne l'avait pas rendu tyrannique ou vaniteux. Par sa bonhomie et la simplicité de ses manières, pensa Ouroz, il ressemblait beaucoup à Osman Bay de Maïmana, le bon maître aux nobles coursiers.

L'autre voisin d'Ouroz avait des vêtements maculés, un visage fielleux, criblé de trous par la petite vérole, des yeux sans expression, un menton

pointu sur lequel des touffes de poils gris, pauvres et ternes, poussaient en désordre. Il eut pourtant droit le premier aux remerciements du *tchopendoz*. Sa coiffure - le turban vert permis seulement aux pèlerins de La Mecque -l'élevait au-dessus des plus riches et des plus puissants.

- O saint homme, lui dit Ouroz, sois-en assuré, je porterai jusqu'à ma lointaine province la louange du *Hadj* de Bamyian qui a bien voulu céder son siège à un cavalier de passage.

- A condition que ta jambe corrompue te laisse en vie jusquelà, dit l'homme au turban vert d'une voix perçante. Regarde.

Il pointa un doigt vers le ciel. Ouroz leva les yeux. Un corbeau énorme tournait très bas, au-dessus de lui. Il n'était pas de pire présage. La tête du *saïs* en cet instant s'inclina vers Ouroz, emplît son champ de vision.

- Jehol est bien et je suis là, dit le *saïs*.

Le cœur d'Ouroz devint plus léger. Mokkhi avait intercepté le mauvais sort.

- Tu n'as besoin de rien ? demanda le *saïs*.

- Tu as fait ce qu'il fallait, dit Ouroz.

Il se tourna vers son voisin de gauche et demanda :

- Voudrais-tu confier ton nom à Ouroz, fils de Toursène, pour qu'il puisse l'honorer comme il se doit ?

- On m'appelle Amgiad Khan, répondit le gros homme avec une majesté affable.

- Je m'en souviendrai toute ma vie, reprit Ouroz. Et si je m'adresse à toi si tard, ô Amgiad Khan, ce n'est pas, Allah soit mon témoin, ingratitude ou façon grossière. Le saint homme, tu l'as vu, m'en empêchait. . . dans sa bonté.

A ce mot, tout se mit à rire en silence chez Amgiad Khan : les yeux si brillants et si doux qu'ils semblaient oints de beurre, la chair fleurie de la bouche et des joues, la soie qui couvrait son ventre et jusqu'au chapelet de lapis-lazuli qu'égrenaient ses mains grasses et lisses.

- Ne prête pas trop attention, fils de Toursène, dit-il doucement, aux propos de Zaman Hadj. N'importe quoi lui passe dans la tête, que sa bouche le répète aussitôt.

- Bouche de Vérité, glapit le Hadj.

- Vérité, Vérité d'Ali, cria une autre voix, très étrange.

Profonde, rauque et cassée, toute pareille à un croassement, elle était celle d'un homme en guenilles qui était venu se placer derrière le turban vert, et à côté de Mokkhi. Il avait la même taille que le *saïs*, mais paraissait beaucoup plus haut, à cause d'une maigreur de spectre. Ses côtes se montraient à travers ses haillons. Un grand nez busqué jaillissait des os de son visage.

- Ali, Ali, clama la voix étrange.

Ouroz pensa qu'elle invoquait le gendre du Prophète, le Kalife martyr, aussi vénéré dans les provinces du Nord que Mahomet lui-même. Et il se souvint de la mosquée dont les coupoles d'azur étincelaient en son honneur au milieu de Mazar-Y-Chérif, capitale des steppes. Et il crut voir les essaims

merveilleux des pigeons qui par milliers se posaient sur sa tombe.

Il enfonça brusquement son dos dans les coussins qui le soutenaient. Un battement d'ailes noires l'aveuglait. . .

Le corbeau se posa en croassant sur la tête de l'homme qui avait la même voix que lui. Son plumage se confondit avec une chevelure dont les ondes d'un noir bleu tombaient jusqu'aux bras. Contre ce fond, les ongles et le bec de l'oiseau se détachaient avec une violence extrême. Ils étaient rouge sang.

- Ne t'étonne pas, dit doucement Amgiad Khan à Ouroz. Son maître, Khozad, les enduit de laque, afin d'embellir Ali.

- Ah. . . c'est donc le corbeau ? demanda Ouroz.

- Qu'y puis-je ? répondit Amgiad Khan avec un soupir. Khozad est assuré que l'esprit du grand Kalife anime son oiseau noir.

Puis, baissant la voix :

- Mais regarde sa maigreur, regarde ses yeux. . .

- Je vois : fou de haschich, dit Ouroz.

- Il n'y a pas une ligne dans le Livre des Livres qui défende au fidèle de se nourrir d'herbes, s'il lui plaît, glapit Zaman Hadj.

Un rire cassé et un long croassement lui répondirent. Ouroz frissonna. Il ne distinguait pas qui croassait, qui riait. Le corbeau ou son maître.

Un grand mouvement se fit alors autour de lui. Tous les gens se levaient et saluaient. Amgiad Khan fit comme eux. Ne restèrent assis qu'Ouroz, à cause de sa blessure et le Hadj, à cause de son turban vert.

Un homme encore jeune, habillé à l'européenne, coiffé d'un calot d'astrakan, avançait à travers la foule. Il avait le visage sec et la bouche dure. Un officier de police en uniforme le suivait.

- Le chef du district daigne enfin, dit Zaman Hadj. Ce petit fonctionnaire a fait attendre un pèlerin de La Mecque ! Et il ne se presse pas. Il prend son temps. . .

- Pourquoi tant de hâte, ô saint homme ? lui demanda Ouroz.

- Je suis ici pour jouer, s'écria Zaman Hadj.

Ses traits, jusque-là inertes, avaient pris un relief aigu. Une étincelle dansait au fond des yeux jusque-là sans lueur. Et parce que les démons du hasard habitaient Zaman Hadj, Ouroz se sentit plus près de cet homme odieux que du bon Amgiad Khan qui continuait de compter, tranquillement, les grains de son chapelet.

Le chef du district prit place à côté d'Amgiad Khan. L'officier de police donna un coup de sifflet. Les portes des cabanes ruineuses qui flanquaient l'entrée de l'arène s'ouvrirent. Dans chacune des embrasures apparut la tête d'un bélier.

*

Le chef de district se pencha vers Amgiad Khan et dit :

- Ils sont bien appareillés et fort beaux.

Ouroz lui donna raison.

Les deux béliers avaient même taille, haute sans excès, même toison drue d'astrakan, couleur gris cendre avec desstriés bruns chez l'un et, chez l'autre, des touffes bleuâtres. Leurs fronts étaient encadrés par des cornes fuselées, tordues autour des longs profils comme des serpents. Zaman Hadj rejeta la tête et dit à Khozad qui caressait son corbeau :

- Ils sont gâtés et paresseux.

Ouroz ne lui donna pas tort.

Ni l'un ni l'autre des béliers qui pénétraient dans l'arène par le portillon étroit ne cherchait à dominer, bousculer, imposer son excellence en passant d'abord. Ils se suivirent sagement. Le premier à entrer fut celui que son meneur tira par une corne.

Dans la foule grossie de tous les chalands qui avaient délaissé le marché, des gens crièrent avec bonne humeur :

- O Gamal, tu es plus pressé que ta bête.

- Et la tienne, ô Ahmad, prends garde qu'elle ne s'endorme sur tes genoux.

- Ces béliers prennent l'arène pour une bergerie.

- Béliers. . , béliers. . . Qui en est sûr ? Il y a des moutons plus dangereux.

Gamal et Ahmad, très jeunes hommes, vêtus de braies et de tuniques fraîchement lavées, rougirent sous leurs turbans construits avec soin. Et chacun se mit à vanter de toutes les forces de sa voix les mérites de l'animal qu'il avait amené.

- Le plus intelligent, le plus vigoureux. . .

- Seigneur de son troupeau. . .

- Lutteur invincible. . .

- Joue mon bélier, et tu deviens riche.

- Le mien rapporte autant d'afghanis qu'il a de flocons de bonne laine.

Ces propos n'étaient que parade foraine. Tous le savaient et les bergers également. Mais ils s'échauffaient à leurs propres clameurs. Ils se mirent à croire ce qu'ils disaient. Le visage, le corps, les mains, les plis des vêtements, tout exprima chez eux la conviction la plus violente. Elle gagna les spectateurs. Ils ne demandaient qu'à être dupes.

- Au combat ! Au combat ! crièrent-ils. Déjà, les paris s'engageaient.

Ouroz se surprit à froisser le paquet de billets de banque enfoui dans les plis de sa ceinture. Combien y avait-il là d'afghanis ? Ouroz n'en savait rien. Il détestait les comptes. Poches pleines ou poches vides étaient ses seuls repères. De toute façon, le paquet crissant avait bonne épaisseur. Quand Ouroz avait pris la route de Kaboul, Osman Bay et Toursène s'étaient montrés généreux. Dans la capitale, avant le grand *bouzkachi*, il n'avait eu ni le goût, ni le temps pour la dépense. Et après. . .

- Lequel des béliers prendras-tu ? demanda Ouroz à son voisin de gauche.

- Aucun, dit Amgiad Khan avec un sourire d'excuse. Ils sont tous les deux

à moi. Je les ai offerts pour l'amusement des bonnes gens. Si je pariais, ils pourraient croire que je tire profit de ma connaissance des bêtes ou de mon pouvoir sur les bergers.

La voix fielleuse de Zaman Hadj se fit entendre alors.

- Ne crois-tu pas, étranger, notre hôte, que les afghanis d'un homme pieux sont aussi bons que ceux du Khan le plus riche ?

Ouroz considéra la figure que coiffait le turban vert. Outre la cupidité qu'il lui connaissait déjà, ses traits et ses rides exprimaient l'arrogance du défi. « Il veut autant m'humilier que prendre mon argent », pensa Ouroz. Une chaleur subite vint à ses joues. Et il sentit le jeu prendre sur lui cet empire étrange, absolu, qui était le sien quand, au-delà du gain, il devenait lutte contre un homme, épreuve de la destinée.

De sa ceinture, Ouroz fit tomber, dans le creux que formait son torse adossé aux coussins et ses jambes étendues, un paquet informe de vignettes. Zaman Hadj, lui, éleva dévotement les mains jusqu'à son turban vert et dégagea de ses torsades un long porte-monnaie fait de robuste soie sauvage. Il le serra entre ses genoux avec un tendre soin, et en tira une pile de billets de cent afghanis, si plats et aux plis si nets qu'un fer pesant semblait être passé sur eux. Il en compta cinq, un à un, du bout de ses doigts qu'il avait mouillés, d'abord, de sa langue, les aligna sur le tapis d'honneur qu'il partageait avec Ouroz et lui demanda :

- L'enjeu te convient-il ?

Ouroz poussa près de la mise du Hadj des billets tellement chiffonnés qu'ils semblaient du papier de rebut.

Ayant déplié, compté cet argent, Zaman Hadj trouva quelque menue monnaie de trop, et la remit à Ouroz. Lui, sans se retourner, les passa par-dessus sa tête à Mokkhi, disant :

- Amuse-toi !

Les bergers avaient achevé leur parade. Gamal emmena son bélier vers la droite de l'arène et Ahmad vers la gauche.

- Qui a le choix pour les bêtes ? demanda Ouroz.

- L'hôte, répondit Zaman Hadj, en inclinant son turban vert.

- Je te remercie, dit Ouroz.

Il se fut volontiers passé de cette politesse : il ignorait tout des béliers. Il désigna la bête que tenait Gamal, pour la seule raison qu'il la voyait à droite, le côté noble.

Le chef de district leva un bras. Ahmad et Gamal appuyèrent des deux mains sur l'arrière-train de leurs bêtes et les poussèrent vers le milieu de l'arène.

Les béliers se mirent en marche d'un pas très lent à la rencontre l'un de l'autre. Selon une ligne droite, rigide. On eût dit que chacun avait, au creux de sa tête baissée, un aimant qui attirait à lui l'adversaire. Ceux qui, placés comme Ouroz, pouvaient observer de biais leurs mufles, voyaient dans les yeux tapis au fond de la toison, naître et grandir une rage fixe et obtuse.

« Bêtes sans malice. . . jeu sans plaisir », pensa Ouroz.

Il se laissa aller contre son coussin. Sa mise ne risquait ni de le ruiner, ni de l'enrichir. Un seul agrément lui restait : imaginer à l'avance et deviner au plus juste les mouvements du combat.

« Maintenant le défi », se dit Ouroz.

Dans ce même instant, les béliers firent halte, levèrent la tête et croisèrent leurs regards embrasés par la plus primitive des fureurs.

« Maintenant l'attaque », se dit encore Ouroz.

Il n'avait pas achevé de formuler sa pensée que les béliers chargeaient.

Un ressort intérieur, d'une puissance étonnante, enleva soudain de terre ces bêtes lentes et lourdes, épaissies, accrues, entravées par leur énorme toison. L'axe de la course était droit, tendu comme celui d'une balle. Les têtes baissées ne bougeaient pas d'une ligne. La rencontre, de plein jet, cogna front contre front.

L'air résonna. Le choc rappelait par la rigueur, la vigueur, un claquement de cymbales. La foule lui fit écho, par un rauque et vaste grondement qui, de rangée en rangée, gravit la colline, dépassa la route, atteignit la ligne des falaises rouges, pénétra dans les niches géantes. Celles-ci, comme d'immenses conques, se mirent à chanter aux pieds des Bouddhas.

L'assaut dont la violence aurait dû, semblait-il, défoncer les crânes des béliers, n'avait fait que les étourdir un instant. Ils secouèrent la tête, prirent un peu de champ et repartirent à l'attaque dans une ruée plus furieuse encore.

- Han ! Han !

- Ho ! Ho !

L'assistance grondait, soupirait, en même temps que, des fronts, jaillissait à nouveau l'éclat fracassant.

Peu importait à Ouroz. Cette stupide fureur n'avait rien de commun avec le courage, l'intelligence, l'imagination. Cogneurs et rien de plus. Ils allaient user de leurs têtes comme de marteaux jusqu'au moment où l'un d'eux s'affaîsserait, crevé. Peu importait lequel.

Encore un assaut et encore et encore. Le bruit des os entrechoqués crépitait sans cesse.

« Plus ils sont idiots et plus ils sont résistants. . . », se dit Ouroz. Il eût été heureux de voir perdre la bête qu'il avait jouée pour que tout de suite s'engageât un autre combat. Il se mit à étudier les files de hauts peupliers qui, en contrebas et d'un bout à l'autre de la vallée, jalonnaient le cours de la rivière de Bamyian. La prochaine étape se ferait en remontant son lit.

Son attention soudain revint à l'arène. Dans le martèlement régulier des fronts, un coup avait fait défaut. Ouroz, tout de suite, vit pourquoi. L'un des béliers se déroba à l'attaque. « Serait-il le moins idiot des deux ? » se demanda Ouroz. La manœuvre avait réveillé son intérêt : la bête était celle qu'il avait choisie. L'autre bélier, déséquilibré dans sa charge contre le vide, trébucha, tomba sur les genoux. Ouroz, les yeux plus brillants, pensa : « Le mien va profiter de sa chute, le prendre de flanc, le renverser. . . » Et les gens,

autour et derrière lui, criaient ce qu'il pensait. Et Ahmad, le berger du bélier debout, l'encourageait de la voix et du geste. La bête ne bougea pas. Ses prunelles orientées vers la première rangée des spectateurs allaient de l'un à l'autre. Quand elles atteignirent Ouroz, celui-ci n'y trouva plus une étincelle de la rage brute, meurtrière dont elles avaient flambé. Ces yeux n'exprimaient que l'hébétude. Son adversaire avait eu le temps de se redresser. Il fonda avec une fureur redoublée par la chute. Alors, étourdi, abruti, hagard, le bélier d'Ahmad prit la fuite. Quolibets, sarcasmes, injures, menaces et malédictions l'accompagnèrent d'un tumulte assourdissant. Ouroz, les mâchoires crispées, n'entendait dans ce vacarme que la voix de son voisin au turban vert. Elle était la plus haute, la plus moqueuse, la plus insultante et Ouroz avait le sentiment que ses railleries, ses outrages à travers l'indignité de l'animal s'adressaient à lui.

- Bel élevage que le tien ! Et qui te fait vraiment honneur, cria-t-il à son voisin de gauche.

Les lèvres fleuries d'Amgiad Khan restèrent attachées au tuyau du narghilé. Il laissa lentement échapper la fumée de sa bouche et, tandis qu'elle se dispersait dans l'air pur, dit avec douceur :

- Mes bêtes, ô cavalier des steppes, je ne fais pas métier de les dresser à se battre jusqu'à la mort. Je les offre tout simplement pour que les bonnes gens s'en amusent. Quand le Prophète le veut bien, j'y réussis. Écoute !

Moqueries et outrages avaient cessé brusquement. Et un

rire énorme courait de gradin en gradin. Des hommes se tenaient le ventre, d'autres s'essuyaient les yeux. D'autres donnaient de grandes tapes dans le dos à des voisins qu'ils ne connaissaient pas.

C'est que, dans l'arène, le bélier apeuré avait pris la fuite. Aveuglément. Par bonds désordonnés, sauts convulsifs, élans maladroits et pesants galops. Sa laine balayait l'herbe. Son croupion grasseyait oscillait, battait l'air comme un sac mal attaché. A ses trousses, chargeait l'autre bélier. Plus d'une fois, il fut sur le point d'atteindre sa proie. Mais alors la panique lançait le fuyard hors de sa portée. Ils firent et refirent le tour de l'arène. Enfin le bélier poursuivi aperçut le portillon ouvert depuis longtemps et qu'il avait frôlé à plusieurs reprises sans le voir. Il s'y engouffra.

*

Amgiad Khan reprit le tuyau de son narghilé. Avant de le porter à sa bouche gourmande, il dit en souriant à Ouroz :

- La rage donnait la chasse à la peur. Mais, de celle-ci, les ailes sont plus rapides. Le spectacle valait quelques afghanis, n'est-il pas vrai ?

Avant qu'Ouroz ait pu répondre, une main crispée se posa sur sa cuisse.

- Je pense, lui dit Zaman Hadj, que je puis disposer de l'enjeu.

Ouroz, d'une chiquenaude, fit voler vers le saint homme les billets que l'autre avait pliés avec tant de soin et s'écria :

- Ça un enjeu ! L'aumône d'une vieille femme t'enrichit davantage, à coup sûr. Je t'offre, moi, un pari qui mérite son nom.

Il jeta sur l'herbe l'argent qui lui restait.

- Qu'est-ce que c'est. . . que cela ? demanda Zaman Hadj, d'une voix qui n'avait plus son assurance accoutumée.

- Ma prochaine mise, dit Ouroz.

Les doigts de Zaman Hadj qui rangeaient les billets gagnés par lui tremblaient un peu.

- Il y a là beaucoup, beaucoup d'afghanis, dit-il.

- Apprendrai-je à un joueur tel que toi, ô saint homme, que plus la somme est forte et plus elle donne de saveur au combat ? demanda Ouroz.

Son ton et son regard provoquaient, insultaient. Il eût aimé à continuer longtemps de la sorte. Mais Zaman Hadj ne l'entendait pas. L'avarice le tenait entièrement. Il étalait, défroissait, caressait les billets informes et les comptait à mi-voix. Ce murmure de chiffres ressemblait à une litanie, à une prière.

- Treize mille et deux cents et soixante et quatre, dit enfin Zaman Hadj dans un soupir profond.

Il considéra Ouroz. Ses yeux portaient à la fois le voile de la volupté et le feu de la convoitise.

- Tu sais ce que tu engages ? dit Zaman Hadj.

- Je le sais et le veux, dit Ouroz.

- Tu sais aussi, demanda Zaman Hadj, que c'est à mon tour de choisir le béliet ?

- La règle est la règle, dit Ouroz. Et la règle fait le jeu.

Zaman Hadj couvrit son visage de ses mains et se mit à balancer très lentement son torse sur ses jambes repliées. Puis il s'écria :

- Khozad, ô Khozad !

- Je suis là, répondit de sa voix croassante le propriétaire du corbeau.

- J'attends un signe, dit Zaman Hadj.

La face de squelette s'appuya contre la tête de l'oiseau et les lèvres exsangues remuèrent sans bruit. Le corbeau quitta l'épaule gauche de Khozad, marcha autour de son cou, s'arrêta sur l'épaule droite.

- Eh bien ? demanda Zaman Hadj.

- Juge par toi-même, ô vénérable, croassa Khozad.

Le saint homme attendit que son oscillation le rejetât en arrière pour tourner la tête et glisser un regard entre ses doigts.

- La droite est, d'Allah, réponse favorable, psalmodia-t-il.

Quand son corps fut revenu à la position naturelle, il laissa retomber ses mains, et dit à Ouroz :

- Tu l'auras voulu, cavalier présomptueux.

Ces propos tenus sans éclat n'avaient pas éveillé l'attention des gens placés dans le voisinage d'Ouroz et de Zaman Hadj. Ils étaient occupés à régler leurs pertes, à faire de nouveaux enjeux. Seul Mokkhi, parce qu'il suivait chaque geste et parole d'Ouroz, s'était rendu compte du risque effrayant pris par son

maître. « S'il perd encore, nous n'aurons plus un afghani, pensa le *sais*. Et il nous faut tout acheter contre la faim et le froid des montagnes toujours plus hautes et plus désertes ! » Mokkhi regardait l'homme au turban vert tirer de son étui, l'un après l'autre, de grands billets et les amonceler devant lui en une pile impeccable. Toutes ses entrailles criaient : « Oh, je t'en supplie, Ouroz, arrête, arrête ses mains ! Coupe ta mise de moitié ou tout au moins d'un quart. . . » Et il ne disait rien. Il n'était qu'un très jeune serviteur. Il n'avait pas le droit de faire perdre la face à Ouroz.

Un bourdonnement de voix annonça les nouveaux béliers.

Ceux-là, loin de les pousser, il fallait les retenir. Sinon, l'ambition d'être le premier dans l'enclos les eût, dès le seuil, jetés l'un contre l'autre. Ceux-là, pour les guider, les surveiller, ils avaient, au lieu de bergers à l'humble salaire, leurs propres éleveurs, hommes dans la force de l'âge et d'aspect digne et rude. Ces béliers-là n'étaient point des apprentis de l'arène. Ils en savaient à l'avance le dispositif, les mœurs, la loi. Ils occupèrent tout de suite et d'eux-mêmes l'emplacement qui convenait. L'un était revêtu de haute laine blanche que tachaient des touffes d'un noir d'encre. L'autre portait une toison couleur de terre brûlée et les flammèches rousses qui couraient dans sa trame semblaient des brindilles en feu.

Une louange formée par toutes les bouches les salua.

- Gloire à toi, ô *Fléau*, qui abats sans merci, disait-elle au premier.

Et à l'autre :

- Honoré sois-tu, ô *Foudre*. Tu écrases toujours et jamais ne touches le sol.

A ces hommages, Ouroz mesura la valeur des deux bêtes et l'éclat de leur renommée. Elles avaient pris part et survécu à des années de batailles. Elles avaient assommé, jeté bas, des dizaines d'adversaires, étourdis, évanouis ou morts. On les voyait affrontées pour la première fois. C'était un grand jour.

Les béliers, aux éloges, prenaient plaisir et feu. Ils dressaient leurs mufles vers les voix qui les encensaient. Leurs sabots de devant creusaient l'herbe.

- Tu aimes davantage ces bêtes-là que les miennes, j'en suis sûr, dit Amgiad Khan à Ouroz.

Et Ouroz répliqua :

- Oublie, je t'en prie, et pardonne un accès d'humeur peu courtois, mais avoue que tu préfères également ces béliers.

- A quoi le vois-tu ? demanda Amgiad Khan.

- Tu en négliges ton narghilé, dit Ouroz. Amgiad Khan rit dans sa large et belle barbe.

- Tu as raison, cavalier des steppes, dit-il. Les hommes sont ainsi faits que le moins sanguinaire se réjouit d'un spectacle auquel la mort est invitée. Et de ces deux animaux, l'un ne quittera pas la lice vivant. Ils ont trop d'orgueil, trop d'honneur à défendre.

- En vérité, dit Ouroz, *Foudre ou Fléau*, chacun d'eux est digne de ma mise.

L'UNICORNE

Les cris avaient cessé. Les spectateurs négociaient leurs paris. Les béliers ne bougeaient plus. Sous leurs fronts bas, ils s'étudiaient mutuellement.

Leurs maîtres se tenaient près d'eux. Ils ne les encourageaient ni d'un mot, ni d'une caresse. Ils se bornaient de temps à autre à leur masser les pattes.

Le maintien de la bête de combat changeait alors d'une façon incroyable. Le corps perdait sa tension brute. L'abandon, la confiance, l'amitié relâchaient les muscles. Le bélier levait de lui-même un sabot après l'autre et, avant de le déposer dans la paume qui le sollicitait, il la grattait doucement du bout de la corne râpeuse. Puis, avec une gentillesse d'agneau, il appuyait sa tête aux cornes recourbées, comme un tendre gage, sur l'épaule de l'homme et la gardait ainsi tout le temps que les doigts habiles lui malaxaient la chair et les tendons.

- Eh bien, demanda brusquement Ouroz à Zaman Hadj, eh bien, saint homme, as-tu fixé ton choix ?

Ni le profil raidi sous le haut turban vert, ni la bouche serrée entre les poils rêches n'eurent un mouvement. Sa barbiche grise et grêle enfouie dans une main, l'œil réduit à une sorte de ride brillante sur laquelle pendait le mol auvent des paupières, Zaman Hadj observait tantôt l'un, tantôt l'autre des béliers avec une attention, une quête si violentes qu'elles allaient jusqu'à la souffrance.

Foudre ou Fléau ?

Égaux par la taille, la masse, l'entraînement, le nombre des victoires, rien dans leur aspect, leur attitude, ne commandait une préférence. C'était au-delà des qualités visibles : puissance, rapidité, adresse - qu'il fallait chercher, deviner les vertus intérieures, les secrets ressorts qui devaient décider de la rencontre : le courage, l'endurance, l'art du stratagème, le besoin de triompher.

Zaman Hadj se souvenait bien des combats que chacun des béliers avait soutenus tout le long de la vallée. Sa passion de joueur gardait, de leurs prouesses, la mémoire la plus vive. Mais ils n'avaient jamais eu à les montrer l'un contre l'autre. Comment savoir alors ? Oh ! s'ils s'étaient affrontés, ne fût-ce qu'une fois ! Souhait risible. . . Entre des bêtes de ce rang, de ce sang, il ne pouvait pas y avoir deux rencontres.

Foudre ou Fléau ?

Fléau ou Foudre ?

Tant d'argent dépendant de ce choix. A plusieurs reprises le regard de

Zaman Hadj, aiguisé, fanatisé par l'avarice, glissa vers les mises placées à portée de sa main, comme pour leur demander l'inspiration favorable. Aucun conseil ne venait des billets de banque.

- J'attends, saint homme, s'écria Ouroz. Tous les paris sont faits.

Zaman Hadj ferma les yeux et, sans changer d'attitude, appela :

- Khozad !

La tête de squelette, ombragée par un noir plumage, s'inclina jusqu'au turban vert. Zaman Hadj lui dit quelques mots à l'oreille. Khozad les transmit dans un murmure indistinct à son oiseau tutélaire. Le corbeau s'envola lourdement et se mit à croiser au-dessus de l'arène. Il en fit trois fois le tour. Les battements de ses grandes ailes devenaient de plus en plus lents, plus doux. Enfin il plana, immobile, à l'aplomb de *Foudre*. Son ombre couvrit entièrement le bélier.

Du bec et des serres pourpres une sueur sanglante semblait s'égoutter.

- Je prends *Fléau*, dit Zaman Hadj.

La face de mort se détacha du turban vert. Khozad redressa, pouce par pouce, les os de son grand corps décharné. Le corbeau revint sur son épaule droite. Afin d'être entendu d'Ouroz uniquement, Mokkhi se laissa tomber à genoux derrière lui et, contre sa nuque, supplia :

- Retire ton argent. . . Tu en as le droit. . . Il y a eu sorcellerie. . .

Le souffle du *sais* fut brisé par le coup brutal qu'Ouroz, du manche de sa cravache, lui assenait sur la gorge.

« L'imbécile ! pensa Ouroz. Ne sais-je point reconnaître un jeteur de malchance ? Et déjouer son pouvoir ? »

Il serrait sous sa chemise l'amulette de cuir qu'il portait toujours à son cou. Il s'en était saisi à l'instant même où le corbeau avait pris son essor pour ne la point lâcher jusqu'à la fin de la rencontre.

Elle commençait. Le chef de district avait levé la main. Et les propriétaires des béliers, par un même geste, une poussée très faible qui était à la fois commandement, message de confiance et caresse d'amitié, envoyaient les bêtes vers leur destin.

Après quoi les deux hommes s'accroupirent sur leurs talons, les traits immobiles, le regard absent.

Foudre venant de la droite, et *Fléau* de la gauche, cheminaient l'un vers l'autre avec une prudence extrême. Leurs sabots mesuraient, tâtaient le sol. Leurs mufles, portés bas, oscillaient, selon cette cadence douce, régulière, et leurs yeux durcis et sagaces ne cessaient un instant d'étudier la tête, le poitrail, les flancs, les pattes de l'ennemi.

Il n'y avait pas un bruit sur les gradins. Les spectateurs sentaient croître, à chaque pas de cette approche, un implacable vouloir. L'anxiété la plus merveilleuse habitait leur cœur.

Enfin, arrivés à une quinzaine de pieds l'un de l'autre, les béliers firent halte. Le temps qu'ils gardèrent leurs sabots appuyés, arc-boutés contre l'herbe fut d'une brièveté impossible à saisir. La détente des cuisses et des reins les

emporta avec une furie telle que les spectateurs les virent à peine franchir l'espace qui les séparait et crurent entendre le choc des fronts aussitôt après la ruée du départ. Et déjà *Foudre* et *Fléau* avaient rebondi, comme d'énormes boules laineuses, à une distance plus grande que la première fois. Et se ramassaient pour le nouvel assaut.

Le plus prompt fut le bélier strié de touffes rousses qui brûlaient comme flammes au soleil. Il ne devança *Fléau* que d'un instant et d'un bond. Ils suffirent pour donner à sa masse l'avantage en vitesse et puissance. Quand se heurtèrent les têtes aux cornes magnifiques sur elles-mêmes enroulées, *Fléau* fut rejeté en arrière. La foule poussa son premier cri. Mais le bélier blanc tacheté de noir ne tomba pas, ne fléchit point. Il avait gardé tout son équilibre et entière son intelligence du jeu. *Foudre* chargea sans reprendre souffle. *Fléau* fit un saut de côté. L'adversaire glissa contre son flanc. Seul le vent de l'attaque émut d'un frémissement sa toison. Il fonça pour surprendre à son tour et déséquilibrer l'ennemi qu'il avait su décevoir. En vain. *Foudre*, avant même de s'arrêter, avait fait volte-face, ancré ses sabots dans le sol, rentré son cou dans les épaules. Le front de *Fléau* donna contre un front qui, pareil au sien, semblait de pierre.

Toujours assis sur leurs talons et le visage dénué d'expression, les maîtres des béliers les appelèrent d'un long cri, étrangement modulé. *Foudre* et *Fléau* reprirent auprès d'eux leurs places de départ. Chacun des hommes se mit à palper les jointures de sa bête. Or, tandis que l'examen suivait son cours, *Foudre* s'élança. Et personne dans l'assistance ne put deviner s'il avait obéi à son propre instinct ou à un mouvement des doigts enfouis dans sa laine. Le propriétaire de *Fléau*, avec un obscène juron, se dressa et lança des deux mains sa bête. Il n'était plus temps. *Foudre* avait franchi la moitié de la distance dévolue à l'attaque. La terre herbue résonnait comme un tambour voilé, sous la cognée de ses sabots, alors que *Fléau* en était à sa première foulée. Et celui-ci, d'instinct, sut que, front contre front, il n'avait aucune chance. A deux pas de *Foudre*, il fit un bond sur la gauche. Mais son ennemi n'était pas de ceux que le même piège peut leurrer à nouveau. En pleine charge et à sa pointe extrême, il vira, frappa, toucha *Fléau* à l'épaule. La clameur gutturale, viscérale, poussée par les spectateurs, sembla jaillir de ce choc. La brise, qui soufflait de la rivière, emporta le cri jusqu'à la falaise rouge et les niches des Bouddhas colossaux en renvoyèrent l'écho.

La joue de Mokkhi fut contre celle d'Ouroz et ses lèvres chantèrent :

- Par le Prophète, c'est le tien le plus fort. Tu vas gagner.

Ouroz, du coude, en pleine figure, repoussa la *saïs* (la chance, pour rester favorable, défendait que l'on parlât à sa place) et serra plus fort l'amulette dans sa paume trempée de sueur.

Le coup qui avait atteint *Fléau* l'arracha au sol, le jeta sur le dos.

La clameur devint hurlement. Il fallut à Ouroz l'effort le plus rude pour ne pas s'y joindre. *Foudre* se ramassa, se tassa, se lança sur l'ennemi, étendu le ventre en l'air, impuissant. . . C'était la mise à mort.

A la même seconde *Fléau* bascula deux fois sur lui-même, avec une vitesse et une agilité stupéfiantes. La charge passa sur l'herbe vide à la place exacte où, froissée, écrasée, elle gardait l'empreinte du corps massif qui s'était contre elle abattu.

La clameur populaire, tout aussi violente, changea d'objet. *Fléau* était debout. *Fléau* courait à la rencontre de son adversaire qui revenait sur lui. Aucun des béliers n'avait l'avantage de l'élan. Leurs forces s'équilibraient. Ils ne cherchaient plus à feindre. Une même rage éclatait en fibrilles sanglantes dans leurs yeux rétrécis. Et le fracas dont résonnèrent leurs fronts entrechoqués fut un bruit dénué de sens. Ils se retrouvaient, intacts, sans avoir reculé d'un pas, mufle à mufle. Leurs maîtres les rappelèrent.

On s'aperçut tout de suite que *Fléau* allait trop lentement vers le sien. La démarche était peu sûre, la respiration courte. Et les uns criaient qu'il avait une clavicule fêlée et d'autres un genou foulé et d'autres que le coup terrible avait vidé ses poumons de souffle et d'autres encore qu'il n'avait plus le cœur au combat. Tous tombaient d'accord pour prédire que, plus rapide à présent et plus résistant, *Foudre* allait emporter la victoire.

Le premier mouvement de *Fléau*, lorsqu'il eut retrouvé l'homme qui l'avait élevé, entraîné, dressé, fut de soulever et d'agiter faiblement une patte gainée, au-dessus du sabot, de touffes blanches. Il la posa dans la main qui s'ouvrait sous elle, et la retira avec douceur.

Chez les spectateurs, il y eut un silence. Quand ils se remirent à parler, les voix étaient réservées, incertaines. Elles disaient :

- Cherche-t-il un encouragement ?
- Est-ce qu'il prend congé de son maître ?
- Et de la vie ?
- Demande-t-il d'arrêter le combat ?

Zaman Hadj, au lieu d'avoir les yeux fixés sur le bélier qui portait sa mise, lui tournait le dos. Son visage livide était tendu vers la face de squelette dressée derrière lui. Ses lèvres étroites, brûlantes, chuchotaient :

- Khozad ! Khozad ! Quand l'oiseau a couvert l'autre bélier de son ombre, c'était bien pour que je refuse de le choisir ? C'était bien pour m'informer de sa mauvaise étoile ?

Et Khozad répondit avec simplicité :

- Comment saurais-je lire les présages, ô saint homme ? Ce n'est pas moi qui suis allé à La Mecque.

Il ajouta humblement, avidement :

- J'aurai tout de même, n'est-il pas vrai, l'argent pour l'herbe des songes ?

Son regard ne trouva, sous le turban vert, qu'une nuque grasse et ridée. Zaman Hadj ne pensait plus à lui.

Fléau et *Foudre* étaient repartis à l'assaut.

Alors un événement eut lieu qui laissa désarmés les connaisseurs les plus anciens et les mieux avertis. A mi-champ, *Fléau*, dont l'allure avait été molle et pesante, se laissa tomber sur un flanc dans l'herbe et battit l'air d'une

patte gainée de blanc. Déconcerté par cette vue, son adversaire ralentit sa course et, à pas mesurés, gardés, s'approcha du corps gisant. La patte aux touffes claires se tendit vers l'une des pattes rousses et se mit à la caresser d'un mouvement misérable.

Un tumulte assourdissant éclata dans l'assistance.

- Il demande grâce !

- Lâche !

- Traître !

- Fausse gloire ! hurlaient ceux qui avaient misé sur *Fléau*.

Et les autres :

- Pas de quartier !

- Le jeu jusqu'au bout !

- Assomme !

- Éventre !

- Tue, ô *Foudre* incomparable !

Et les premiers, par soif de vengeance, associaient leurs cris à ceux qu'exaltait le goût du sang.

Ouroz, tout entier, lui aussi, à cette avidité, se pencha brusquement. De sa fracture lui vint alors une douleur si intense et imprévue qu'il y porta la main qui tenait l'amulette. . .

A ce même instant, *Foudre* recula d'un pas, inclina son front chargé de mort. Et, à la fois, *Fléau* ploya l'échine, arquas les reins et, frappant avec toute sa force de bas en haut, porta, par un coup terrible, son crâne contre le mufle qui le dominait. On entendit un bruit d'os et de cartilages broyés. *Fléau* frappa encore et de la même façon. La tête de son ennemi oscilla en tout sens pour se débarrasser d'une souffrance intolérable. Sa partie inférieure n'était plus qu'un mélange de chair, de bave, de sang. Elle n'avait plus de nez, elle n'avait plus de mâchoire. De cette bouillie affreuse, la grande bête de combat laissa échapper une plainte aussi claire, grêle et naïve que les bêlements des tout petits agneaux. *Fléau* se redressa, recula sans se hâter, prit la distance nécessaire, bondit. Son front toucha de plein fouet, à la carotide, l'animal égaré, gémissant. *Foudre* chancela et ne tomba point. Il fallut à *Fléau* trois attaques pour l'abattre. Quand cela fut achevé, le bélier vainqueur revint à son maître et lui abandonna sa patte vêtue de laine blanche.

Au premier rang des spectateurs pris de délire, Zaman Hadj saisit les billets de banque amoncelés près de lui et les agita comme un trophée. Ouroz porta machinalement sa main sur l'amulette et la laissa retomber. Derrière eux, Mokkhi pleurait. Et Khozad répétait à son corbeau :

- O Ali ! l'herbe qui enchante. . . O Ali ! l'herbe qui chante. . .

*

Quand se furent un peu calmés le tumulte et l'émoi, on vit Amgiad Khan parler quelques instants à l'oreille du chef de district et celui-ci approuver de

la tête.

- Approche, ô Ayoub ! cria-t-il.

Le maître de *Fléau*, suivi du bélier, vint se placer face aux deux notables. Là, il s'inclina avec déférence et dignité.

- L'opulent et noble Amgiad Khan, dit le chef de district, et moi-même, nous pensons, ô Ayoub, que la récompense accoutumée et l'enjeu que tu as pu gagner contre ton adversaire ne suffisent point pour honorer le mérite d'un homme qui a su, comme tu l'as fait, enseigner tant de science à une bête. Et Amgiad Khan t'offre de choisir parmi ses troupeaux - il n'en est point de pareils dans cette province - les deux jeunes béliers qui te plairont le mieux.

Ayoub appuya sa main droite sur son cœur et courba la tête très bas devant Amgiad Khan.

- Quant à moi, reprit le chef de district, je déclare et ordonne que, à partir de ce jour, *Fléau* soit par tous appelé prince bélier dans la vallée de Bamyian.

A ces mots, les pans du turban effrangé d'Ayoub touchèrent presque le sol. Il se tint longtemps cassé en deux. Enfin, il se redressa de toute sa taille et sa main droite abandonna sa poitrine pour se poser sur l'une des cornes superbes de *Fléau*. Ses yeux étaient pleins de bonheur.

- Qu'Allah te soit favorable, ô Seigneurie, et aux fils de tes fils, dit-il. Les miens n'oublieront jamais ta haute grâce.

L'assistance clama :

- Gloire au prince bélier de Bamyian ! Gloire !

Le chef de district leva le bras. Les cris cessèrent.

- Qu'il en soit donc ainsi, dit-il. A moins que - et cela n'est que justice. . .

Il fit une pause, attendit que le silence devînt absolu et acheva :

- A moins qu'un rival ne se déclare pour disputer le titre. N'ai-je pas raison, Ayoub ?

Le maître de *Fléau* affermit sa main sur la corne dont elle tenait la courbe et s'écria :

- La sagesse et l'équité sont dans tes paroles, ô Seigneurie. Mon bélier ne demande qu'un nouveau combat et moi, j'offre, comme enjeu, tout ce qu'il vient de me donner.

Ayoub se tut. Un demi-sourire, fait d'assurance et d'orgueil, éclairait ses traits. Le chef de district se tourna vers l'assistance, l'interrogea du regard. Les bouches demeuraient closes. Aucune main ne bougeait.

- Personne en ce lieu n'accepte le défi ! dit le chef de district. Je déclare donc. . .

Il ne put achever. Au dernier rang, une voix retentit. Rugueuse et d'une grande hardiesse. Elle s'écria :

- Un instant, si Ta Seigneurie le permet. . . Un instant. J'arrive.

L'homme fendit la foule sans peine. Il était si vif, si dur de muscles que l'on eût dit tranchants les contours de son corps. Parvenu à la palissade qui courait autour de l'arène, il la franchit d'un saut et vint se planter auprès

d'Ayoub qu'il dépassa d'une tête. Son visage s'offrit alors aux spectateurs, long, tanné, buriné à l'extrême, coupé d'un nez en bec d'aigle qui retombait sur un poil très noir, court et dru. L'homme resserra la ceinture garnie de cartouches qui plaquait contre ses hanches étroites une houppelande en étoffe brune et rude, assura sur son épaule un grand fusil à crosse ouvragée et dit au chef de district

- Pardonne-moi, ô Seigneurie, de parler si tard. Je me trouvais dans la rangée la plus éloignée de ta place et pensais que d'autres, à coup sûr, avant moi, se feraient connaître.

Le chef de district considéra l'inconnu avec une curiosité qu'il ne pouvait pas cacher.

- Et que veux-tu précisément, étranger ? demanda-t-il.

L'homme au fusil montra une candeur qui eût semblé véritable sans l'impertinente étincelle au fond de ses yeux.

- Rien d'autre, dit-il, ô Seigneurie, que ce que tu proposes : mettre dans l'arène, contre le nouveau prince de Bamyian, une bête à moi.

De toutes parts, on cria d'étonnement et le chef de district demanda :

- En vérité, en vérité, voyageur, as-tu vu le bélier d'Ayoub vaincre son terrible rival ?

- En vérité, je l'ai bien vu, dit l'étranger.

- Et tu crois le tien capable de se mesurer à un tel vainqueur ? demanda encore le chef de district.

L'étranger abaissa les yeux sur ses grands pieds auxquels des sandales de cuir brut au bout pointu et recourbé donnaient un aspect démoniaque. Il dit modestement :

- Tu en jugeras toi-même, ô Seigneurie.

Le chef du district ne fut pas dupe de cette réserve feinte et répliqua, sans essayer de dissimuler le sarcasme :

- Et où est-il, ce champion inconnu ?

L'homme regarda fixement son interlocuteur. L'audace et l'ironie continuaient dans ses yeux leur danse brillante. D'une voix égale, il répondit :

- J'ai donné ordre au *batcha* qui m'accompagne de mener mon bélier vers l'entrée de cet enclos.

- Montre-le-nous enfin, commanda le chef de district.

L'inconnu mit trois doigts dans sa bouche et en tira un coup de sifflet tellement strident et sauvage que, du premier rang au dernier, tous tressaillirent. Les modestes de simple surprise. Les riches d'effroi. Les aventureux, d'un singulier plaisir.

Un enfant, habillé de la même étoffe rude que celle de l'homme au fusil, poussa le portillon de l'arène et lâcha un bout de corde auquel était attaché un bélier. Celui-ci, en quelques bonds, fut auprès de son maître. Alors, tous les sentiments qui avaient agité les spectateurs se réduisirent à un seul : et c'était le refus d'accepter ce qu'ils voyaient. La bête arrivait à peine jusqu'aux genoux

de l'inconnu. Sa toison pauvre et poussiéreuse n'avait pas de couleur nette. Par endroits, elle manquait entièrement et mettait à nu des plaques d'un rose crevassé où l'on reconnaissait mal la peau. Enfin, elle n'avait qu'une corne, celle de gauche. L'autre était cassée tout près du crâne, si bien que dans la laine, seule se devinait la ligne de brisure. Tandis que le bélier de l'homme au fusil se frottait contre sa jambe, comme un chien, les regards comparaient, incrédules, cet animal ignoble à la masse de *Fléau*, somptueusement couverte de sa robe noire et blanche. La stupeur se chargea de colère. Cet étranger venait-il à Bamyian pour prendre en dérision son peuple ? Faire insulte à son hospitalité ? On commença d'entendre des ricanements furieux et des murmures de mauvais aloi. Ayoub éloigna *Fléau* de quelques pas, comme pour éviter un contact qui l'eût souillé. La voix du chef de district s'éleva, pleine d'indignation et de menace :

- Quel démon, ô inconnu, te pousse à bafouer, outrager ces bonnes gens et, dans ma personne, le Roi, ton souverain ? Espères-tu que je laisserai cela sans châtement ?

L'homme au fusil posa sa main droite sur son coeur afin d'attester que de là venaient ses paroles.

- Bafouer ? s'écria-t-il. Et qui donc ? Serait-ce moi-même, puisque je soutiens mon défi de l'enjeu que voilà.

Il tira de l'intérieur de sa houppe une bourse en cuir brut, en dénoua les cordons, la donna au chef de district. Celui-ci y plongea la main et la retira emplie de pièces d'or.

- Tu en laisses pour le moins le double, dit l'inconnu.

Le chef de district ouvrit largement la bourse, l'inspecta, la soupesa et dit à voix basse :

- En vérité. . .

Il releva ses yeux dont l'expression était toute différente vers le visage de l'inconnu, et, avec un respect qui se montrait malgré lui, il demanda :

- Quel est ton nom ?

- Haïatal, dit l'autre.

- Ta province ?

- Les hautes passes de l'Est, où les hommes savent forger eux-mêmes de belles armes et s'en bien servir, dit l'homme au fusil.

Le chef de district passa la bourse aux mains d'Amgiad Khan qui examina le contenu et hochâ, d'un signe affirmatif, sa large barbe aux reflets de henné. Le chef de district, à pleine voix, cria :

- O Ayoub, ô Haïatal, vous allez faire battre vos bêtes. Puis il demanda au maître de *Fléau* : - Maintiens-tu toute ta mise ?

Ayoub haussa les épaules et grommela :

- Et comment pourrais-je hésiter ? Je veux que, au moins, la honte imposée à mon bélier me rapporte le plus possible.

- Va donc reprendre ta place, et toi, Haïatal, occupe l'autre, ordonna le chef de district. Et, pour commencer, attendez la fin des parais.

Or - et c'était bien la première fois dans un combat de béliers - il n'y avait pas d'enjeux. Tous exigeaient de risquer leur argent du même côté : *Fléau*. Seul, disaient les spectateurs, seul un esprit malade pouvait accorder la moindre chance à la bête rabougrie, galeuse, dépenaillée, unicorne, que son maître obligeait d'affronter le prince des combattants.

Zaman Hadj dit à Ouroz, et sa voix était ensemble miel et fiel :

- Toi aussi - et je le comprends - tu as peur de jouer sur l'étranger. . . car moi, en bonne règle et justice, je ne puis soutenir que mon gagnant.

Ouroz regardait droit devant lui, sans rien entendre, sans rien voir. Il avait le sentiment d'être un pestiféré, un maudit. Non point pour avoir perdu. Mais pour n'avoir plus rien à perdre encore.

Mokkhi, lui, s'écria :

- Que te faut-il de plus, ô saint homme ? Toi et ton corbeau, vous avez tout pris à mon maître. Tout ! Tout !

La plainte était bruyante. Amgiad Khan se tourna du côté de Mokkhi. Sur la face ronde et comme enfantine du *saïs*, la détresse la plus pitoyable s'exprimait à nu.

- Cavalier des steppes, dit Amgiad Khan à Ouroz, je serai heureux, crois-moi, de t'avancer la somme que tu me feras l'honneur de vouloir. Je n'y aurai pas de mérite. On prête avec certitude à qui possède un cheval comme le tien.

Ouroz, dans la transe où il était, ne comprit pas le propos. Il en sentit seulement la chaleur généreuse et se pencha vers Amgiad Khan. Une main énorme lui saisit alors le coude, et il entendit un chuchotement angoissé.

- Ouroz, ô Ouroz, par le Prophète, par Allah, le ToutPuissant, ne joue pas, oh ! ne joue pas Jehol.

Mokkhi avait-il deviné ce que son maître lui-même ignorait encore ? Ouroz repoussa le bras de Mokkhi et lui dit, en plein visage :

- Pourquoi pas ?

Mokkhi enjamba la tête d'Amgiad Khan, se mit à genoux devant Ouroz.

- Tu ne dois pas, tu ne peux pas, tu ne feras pas ça, dit-il.

L'attitude suppliante, avec Ouroz étendu, Mokkhi s'y trouvait obligé, mais sa voix n'implorait point. Une rigoureuse exigence était dans ses paroles. Sur sa figure durcie, vieillie, le *ichopendoz* déchiffra sans peine le sentiment qui les inspirait. « Jehol n'est pas seulement à toi, disaient les yeux du *saïs*. Il appartient à Toursène, d'abord, qui l'a fait ce qu'il est. . . à moi aussi pour l'avoir soigné, aimé plus que mes prunelles. . . à Maïmana enfin et à nos steppes. Et tu oserais le jeter, comme viande quelconque, sur le marché du hasard pour le voir emmené n'importe où, par n'importe qui ! »

Le rictus du loup aiguisa, ensauvagea les traits d'Ouroz comme il ne l'avait jamais fait encore. C'est que jamais il n'avait ressenti aussi fortes, vives, entières, la jouissance et la souffrance d'orgueil et de cruauté qui avaient pour objets les hommes, le destin et sa propre personne. En un seul geste, il réunissait, à leur extrême pointe, le risque et le blasphème. Il bravait, défiait le

ciel de l'avenir, les sacres du passé. Et trouvait enfin le ressort le plus puissant pour casser sans recours la loyauté de Mokkhi.

Ouroz cria au chef de district :

- Donne-moi quelques instants, ô Seigneurie. J'offre comme enjeu, pour le combat, Jehol, mon étalon.

Ces paroles firent l'impression la plus profonde. Tous ceux qui avaient assisté à l'arrivée d'Ouroz avaient admiré sa monture.

- Mais où trouveras-tu des parieurs ? demanda le chef de district. Ils sont tous, tu le sais, du même côté.

- Ce n'est pas le mien, dit Ouroz. Je choisis pour défendre ma mise le bélier de Haïatal, l'étranger.

Le murmure qui passa dans l'assistance ressembla à un soupir de compassion, d'angoisse. On chuchota :

- Quelle pitié !

- Un si noble cheval. . .

- Perdu. . .

- Donnée. . .

- Son maître, par sa blessure, n'a plus de cervelle. Mokkhi, toujours agenouillé, avait enfoui sa figure dans ses mains.

- Puisque tel est ton vœu, ô cavalier, dit le chef de district, et pour que l'on puisse juger la valeur de l'enjeu, fais amener l'étalon.

Du manche de sa cravache, Ouroz toucha l'épaule de Mokkhi, et lui dit

- Tu as entendu, sais ?

D'un pas aussi pesant et maladroit que s'il avait eu les chevilles entravées par une chaîne, Mokkhi atteignit le peuplier auquel il avait attaché Jehol. Il ne voulut pas entendre le hennissement heureux qui l'accueillit, ni sentir la chaleur de la langue qui lui lécha les paumes. Ni voir le doux éclat des grands yeux mouillés qui cherchaient les siens.

Il dénouait la longe de Jehol quand, derrière lui, la voix qui lui était la plus chère au monde chuchota :

- *Saïs*, grand *saïs*. . .

Le tour que fit Mokkhi sur lui-même le mit en présence d'un être informe, enveloppé d'une sorte de suaire sombre, et le visage couvert par un masque noir.

- Zéré. . . toi. . . comment ? balbutia Mokkhi.

Essoufflée, impatiente elle montra le haut de la colline et répondit :

- Là-bas. . . avec les autres femmes. . . On leur permet de regarder. . . loin des hommes et seulement sous le *tchador*. . . J'en ai pris un.

Elle tira furieusement sur son masque.

- Ce sac, ce chiffon m'étouffent, dit-elle. Les filles des nomades, grands ou petits, ne les portent jamais.

- Je te reconnaîtrais à tes yeux entre tous. Ils sont mes étoiles, dit Mokkhi.

La jeune femme secoua avec irritation la cagoule qui la coiffait et s'écria :

- Mes yeux empêcheront-ils que notre cheval soit perdu à jamais !
- Tu sais. . , déjà ? murmura Mokkhi.
- Les enfants courent sans cesse aux nouvelles, dit Zéré. Je ne pouvais pas croire à celle-là. Mais je t'ai vu. . . Alors c'est vrai ?
- C'est vrai, dit Mokkhi si bas que la jeune femme comprit sa réponse uniquement au dessin de ses lèvres.

Elle agrippa le bras du *saïs*, le fit pencher vers elle, se haussa sur la pointe des pieds. Son regard qui étincelait à travers les fentes de l'étoffe noire s'empara de celui de Mokkhi.

- Et tu laisseras, demanda-t-elle, voler, sans rien entreprendre, ce cheval, seul bien, seule chance que nous avons ?

- Je tuerai Ouroz, dit Mokkhi très lentement.

- Quand un autre sera maître de l'étalon ! s'écria Zéré. Tu n'as plus un instant à perdre. Saute en selle. . . Moi, en croupe. Nous irons comme le vent.

..
La voix d'audace et de passion effrénée, l'éclat éblouissant des yeux à travers le masque empêchaient Mokkhi de prévoir, de penser. . . Il arracha à l'arbre l'entrave de Jehol, mit un pied à l'étrier. Zéré s'accrocha à un pan de son *tchapane*.

- Arrête, dit-elle. Même pour cela, il n'est plus temps. On a dû juger que tu tardais trop.

Un policier armé venait à eux. Zéré s'effaça derrière les peupliers. Mokkhi emmena Jehol du côté de l'arène.

*

Au milieu de l'enclos, Jehol se détachait sur le fond des roseaux, des buissons fleuris et des arbres qui jalonnaient la rivière. De temps à autre, il piaffait d'impatience. Alors, sa vigueur et sa beauté, auxquelles les palefreniers de l'auberge avaient rendu leur lustre, faisaient courir, le long des rangées, un respectueux murmure. Et Mokkhi, debout près de Jehol, éprouvait une honte et une amertume affreuses. Il mettait à l'encan ce cheval, sa fierté, son trésor, son âme !

Ouroz, lui, continuait de sourire.

Le chef de district s'adressa d'abord à l'assistance :

- Bonnes gens, vous avez bien vu l'étalon ?

- Il n'en est pas de plus superbe, fut, de tous, la réponse. Le chef de district demanda à Ouroz :

- A combien l'estimes-tu, cavalier ?

- Que le noble Amgiad Khan en décide, répondit Ouroz.

Il n'est personne ici qui l'égale en jugement et honnête sagesse. Amgiad Khan qui avait repris son chapelet de lapis-lazuli en fit couler quelques grains sous ses doigts et dit sans hésiter :

- Il n'est point de prix pour un tel coursier. Celui qui l'obtiendrait à cent

mille afghanis - que je suis prêt à payer ce jour même - ferait un marché favorable.

- J'accepte, dit Ourôz.

- Cent mille. . . cent mille. . . cent mille. . .

Le chiffre volait de bouche en bouche et tous en étaient émerveillés, et surtout les plus pauvres. Et davantage encore le seul homme coiffé d'un turban vert.

- Que n'ai-je, oh, que n'ai-je toute la somme, dit fiévreusement Zaman Hadj dans sa barbe rase et pelée. Ce fou des steppes est un cadeau du Tout-Puissant.

Il cria par-dessus Ouroz :

- Tu es le seul à pouvoir acheter ce cheval, ô Amgiad le Fortuné. Le seul à en avoir l'usage. Il te faut donc prendre les mises qu'acceptera le cavalier.

- J'en suis d'accord, dit Amgiad Khan.

- Je tiens tous les paris, dit Ouroz.

Le chef de district ordonna au scribe qui l'accompagnait de noter les enjeux et les noms. Zaman Hadj avait sorti avec une hâte gloutonne le contenu entier de son vieil étui. Il annonça le premier :

- Cinquante et deux mille et trois cents afghanis.

Le scribe, par naturelle déférence, interrogea ensuite du regard Amgiad Khan.

- Tu inscriras pour moi, dit celui-ci, l'argent qui manquera à la somme par moi offerte, quand auront parié ceux qui le veulent bien.

Il n'y eut personne pour s'abstenir. Chacun était sûr de gagner. Chacun - de peu ou de beaucoup - vida ses poches. Même le chef de district. Et le scribe en dernier.

Amgiad Khan prit la liste, la posa sur ses genoux repliés sous le chapelet de lapis-lazuli et dit à Ouroz :

- Les cent mille afghanis sont couverts, hardi cavalier.

- Grâce t'en soit rendue, répliqua Ouroz.

Sa politesse était extérieure et toute machinale. Cent mille ou cinq cent mille ou deux afghanis - il n'en souciait bien !

Le fait essentiel, admirable, unique était qu'il allait jouer son retour à Maïmana, sa victoire contre Mokkhi, lui-même et le monde, son honneur et son âme, sur un seul coup de chance et d'instinct. Et seul contre tous. Puissance d'un roi. Fantaisie d'un dieu. Et dût-il perdre, il serait, en vérité, le gagnant. Un tel pouvoir valait toute la vie et toute la mort.

Haïatal vint à Ouroz. Son bélier qu'il ne tenait pas le suivait à la façon d'un chien.

- Tu as confiance en ma bête, cavalier, dit-il d'une voix brève. C'est grand courage ou folie pure. J'aime et respecte les deux. Merci.

Ouroz considéra attentivement l'étranger au fusil damasquiné. Dans ses yeux, les étincelles de moquerie avaient cessé leur danse. HaYatal regagna sa place.

- Qu'on emmène l'étalon et le tienne sous bonne garde, commanda le chef de district. Jusqu'à la fin de la rencontre, il est notre bien à tous.

Puis :

- Ayoub et Haïatal, engagez le combat.

La foule l'approuva de toute son impatience. Longue avait été l'inscription des enjeux. Pesante devenait la chaleur du soleil. Fatigués, crispés étaient les nerfs, pour avoir connu tant d'émotions étranges et violentes. A tout cela s'ajoutait la fièvre de l'avarice. Le gain était sûr. Autant le sentir dans sa poche au plus vite.

Cette hâte, le premier assaut la déçut. Il n'y eut pas de choc. A l'instant de l'affrontement, la feinte du petit béliet fut si prompte, adroite et favorisée par sa taille que *Fléau*, quoique aux aguets, s'y laissa prendre. Sa toison noire et blanche rasa, effleura le poil terne et rare de l'adversaire, mais ne le toucha point. *Fléau* se reprit tout de suite, chargea. Son front baissé, marteau en plein élan, ne l'empêchait pas de viser juste. Les connaisseurs crièrent de joie :

- Ça n'était qu'un coup d'essai.

- Il tâtait l'indigne.

- Il prenait sa mesure.

- A présent, il le tient.

Les deux têtes, la magnifique et la ridicule, portèrent l'une contre l'autre. Ou du moins en donnèrent la parfaite apparence. Pourtant, le fracas habituel ne se fit pas entendre. Il n'y eut même aucun bruit. Et le béliet d'Haïatal, indemne, léger, rapide, fut le premier à faire volte-face. Des chuchotements coururent dans les rangées.

- Il a rusé encore, le démon.

- Comment ?

- Il s'est offert du côté où il n'a pas de corne.

- En vérité ! En vérité ! Je vois !

- La tête de *Fléau* a glissé, l'a emporté trop loin.

- Mais à présent, il sait et va punir.

Tout en effet chez *Fléau*, montrait une volonté à la fois enragée et prudente. Il ne fonçait plus. Contre un poids si faible, il n'avait pas besoin de vitesse. Il allait par courtes foulées, le cou ballant pour ne pas laisser d'échappatoire à l'ennemi et, dans ses petits yeux étrécis, striés de sang, la sagacité balançait la fureur.

« Attaque. . . attaque », signifiait son regard. « Cette fois, je te tiens. »

Et les spectateurs qui, eux, étaient doués de la parole, criaient ce que *Fléau* pensait.

Seulement, il n'y eut point d'attaque. Arrivé à deux pas de son adversaire, le béliet d'Haïatal, et bien que lancé à fond, s'arrêta net. Et se mit à danser autour de *Fléau* comme un chien. Sur sa droite, sur sa gauche, à l'avant, à l'arrière. Et, chaque fois, il portait, de la tête, un coup net, vif. Ces chocs étaient sans danger pour la puissance de *Fléau*. Mais ils l'exaspéraient, l'affolaient, l'obligeaient à des parades brèves, incessantes, lui coupaient le

souffle.

Un grondement passa de rangée en rangée. Ce n'était plus surprise ou déception. La peur s'emparait de la foule. Pour son argent. Pour son bon sens. On cria :

- Le démon ne joue pas le jeu.
- Il se borne à fatiguer *Fléau*.
- Ce n'est plus un combat.
- Qu'il soit arrêté. . .

Le chef de district n'eut pas à méditer sur une décision difficile. Haïatal, sans céder un pouce de sa stature, un pli de sa superbe, inclina la tête, pour indiquer à la foule qu'il acceptait ses désirs. Il enfonça deux doigts entre ses lèvres et siffla. Le son, cette fois, fut d'une brièveté, d'une sécheresse féroces. Dès lors, l'action se déroula si vite et d'une manière si étonnante qu'Ouroz lui-même, placé au premier rang, eut peine à la comprendre.

Le bélier d'Haïatal, tout à coup, cessa de harasser *Fléau*, prit du champ, se ramassa, s'élança. Avant que son adversaire désarmé, égaré, ait eu le temps de se reprendre, il fut à sa hauteur. Mais au lieu de frapper droit au poitrail ou au front, il ne fit que lui érafler le jarret, du côté dégarni de sa tête. Quolibets et protestations recommençaient à se répandre de nouveau, quand s'établit un grand silence terrifié. Un flot de sang tachait la toison noire et blanche, à l'endroit du jarret. *Fléau* pencha vers cette source rouge un regard désarmé par la stupeur. Puis s'affaissa lentement sur ses genoux pliés. Et déjà le petit bélier au poil misérable lui faisait face. Et un élan d'une rapidité, d'une précision, d'une force malaisées à croire, porta son front juste entre les yeux de l'ennemi, à la naissance du nez, place vulnérable entre toutes. Il rebondit, telle une balle, et s'arrêta d'un seul coup, pour observer, avec une sorte de curiosité froide, la façon dont *Fléau* subissait sa mort.

Le premier cri vint de Ayoub. Il hurla :

- Félonie ! Ruse immonde ! Cela ne se peut autrement !

Il courut au petit bélier qui se frottait comme un chien contre la jambe de son maître, passa l'une de ses paumes contre l'arête de la corne brisée, et l'éleva très haut, face à l'assistance. Elle portait une coupure profonde.

- La cassure est aiguisée comme un poignard, un poignard d'assassin, clamait Ayoub.

Le chef de district ne laissa pas le temps à la foule de montrer sa colère.

- Qu'as-tu à répondre, Haïatal ? cria-t-il.

L'homme au fusil s'approcha de la dépouille de *Fléau*, posa le bout recourbé de sa sandale sur une patte gantée de blanc et dit

- Qu'Ayoub, ô Seigneurie, te réponde si, de cet appât, la charogne que voici avait appris toute seule à user comme elle l'a fait.

Haïatal fit une pause, juste le temps qu'il fallait à l'assistance pour reprendre haleine et poursuivit :

- Et toi, Ayoub, prince des éleveurs, veux-tu me dire pourquoi, au lieu de cracher sur ma bête, tu ne t'es point penché sur sa corne rompue avant le

combat plutôt que de le faire ensuite. Personne, et moi-même, ne pouvait t'en empêcher.

Un très long silence suivit ces paroles. Il était nourri de stupeur, de dépit, d'amertume, de colère. Et aussi de réflexion, de pénibles débats intérieurs, de luttes que se livraient la cupidité sordide et l'honnête raison.

Or, les gens de Bamyian avaient le sens du juste. L'équité l'emporta.

- Si nous avons été aveugles, dirent-ils en soupirant, c'est que Allah, en Sa Toute-Puissance, l'a voulu ainsi.

Mais Zaman Hadj ne sut vaincre sa douleur, sa fureur déchirantes. Il frappa les genoux squelettiques de Khozad et glapit :

- Pourquoi ne m'as-tu pas averti, faux devin ?

Khozad continuait à sautiller sur place et à fredonner :

- L'herbe qui rêve, l'herbe qui rit, l'herbe qui chante. . .

Le grand corbeau entrouvrit son bec écarlate pour croasser avec douceur.

- Le courage l'a emporté, ô cavalier des steppes, dit Amgiad Khan à Ouroz et, crois-en mon coeur, j'en suis le plus heureux ici.

Il enleva son chapelet de la liste des enjeux et la passa au chef de district et celui-ci dit à Ouroz :

- D'ici une heure, dans ta chambre, tu recevras tout le montant de ma main.

- Et de la mienne, dit Amgiad Khan, ce qui manque aux cent mille afghanis.

Ouroz cherchait en vain sa joie. Il ne ressentait qu'une fatigue sans fond, sans fin.

- Mon cheval, demanda-t-il à voix basse. Mokkhi amena Jehol et mit Ouroz en selle. - Tu vois, dit Ouroz au *saïs*.

Mokkhi, sans répondre, fixa sur Ouroz un regard immobile, insensible. Il ne pardonnait pas, ne pardonnerait jamais. Ce fut le seul et fugitif plaisir qu'Ouroz connut après sa victoire.

Quand ils eurent atteint la route, surplombée par la rouge falaise et les Bouddhas géants, Zéré passa, sous son *tchador*, près de Mokkhi.

- Te souviens-tu, murmura sa bouche invisible, de ce que

tu m'as dit, pendant que tu détachais le cheval ? - Je me souviens, chuchota Mokkhi. - De tout ?

- De tout.

- Et sur lui, aussi bien ? demanda Zéré dans un souffle. La pointe noire de sa cagoule s'inclinait du côté d'Ouroz. - Aussi bien, dit le *saïs*.

- Alors, laisse-moi faire, dit Zéré.

Elle se fondit dans la foule des femmes voilées qui rentraient chez elles, terne fantôme pareil à tous les autres.

QUATRIÈME PARTIE

LA DERNIÈRE CARTE

LE SEAU

Sur le *tcharpai*, au chevet d'Ouroz, s'entassaient dûment comptés, en piles bien nettes, cent mille afghanis qu'Amgiad Khan et le chef de district y avaient laissés. Ouroz appela Mekkhi, inclina très faiblement la tête du côté des billets de banque et dit, plus des lèvres que de la voix

- Prends une poignée. . . . Inutile de compter. . . Achète le nécessaire. Après, on part.

- Zéré vient avec moi, dit le *sais*. Elle sait mieux.

Ouroz remarqua bien le regard tout nouveau de Mekkhi lourd, dépouillé de sa naïveté, de sa lumière. Il entendit bien que, dans sa réponse, manquait le ton de soumission accoutumé. Il essaya de s'en réjouir et n'en fut pas capable. Rien ne lui importait en cet instant, sauf le repos, le silence et la solitude qu'exigeaient tyranniquement ses nerfs exténués, ses muscles vides, et l'inférieure douleur qui le punissait maintenant d'avoir remué sa jambe cassée au gré de sa passion du jeu. Il avait un teint de cire verte, une bouche couleur de cendre. Ses yeux semblaient enfoncés au-delà des orbites. La blessure répandait une puanteur abominable.

« Il n'en a plus pour longtemps », se dit le *sais*.

Une fois de plus, cette pensée lui fit peur. Seulement l'effroi n'était pas le même. Il ne craignait plus de voir Ouroz mourir. Il craignait de n'y être pour rien.

Zéré, débarrassée du *tchador*, avait regagné la cuisine. Elle s'y tenait dans un coin, oisive, pensive. Dans le petit visage, au-dessus des yeux mi-clos, les sourcils étaient réunis en un trait dur. Quand elle entendit son nom crié, de la cour, par le *sais*, elle sortit sans hâte, cette barre toujours au front.

Mekkhi lui dit :

- Nous allons au marché. Tu choisiras ce qu'il faut pour la route.

- Avec quoi ? demanda Zéré.

Mekkhi desserra son poing massif. D'abord, Zéré garda un silence incrédule, superstitieux. Puis elle murmura :

- Tant d'argent ! Allah ! Tant d'argent ! Toute ma tribu, dans toute mon existence, n'en a pas eu la moitié. . . Allons, allons vite.

Mais quand ils furent en vue des boutiques, elle ralentit le pas et dit au *sais* :

- Les marchands ne doivent jamais savoir que l'on se hâte. Ces voleurs

demandent aussitôt davantage.

Les sourcils de Zéré s'étaient rejoints. Jusqu'au dernier achat, leur mince trait noir ne cessa de souligner l'entêtement du front, la vigilance des yeux. Le *sais*, qui la suivait comme un enfant docile, voyait avec admiration se révéler en elle une femme de lui inconnue. Quel sérieux ! Quelle autorité ! Quel sens des choses, des gens, de l'argent !

Zéré avait en tête tous les achats qu'elle voulait faire et rien que ceux-là. Les négociants rompus aux stratagèmes essayaient en vain de la tenter, l'appâter, la séduire, de lui imposer ou lui glisser une broderie, un tissu, un bijou. Pour les prix, elle se montrait également intraitable. Avant d'accepter le moindre objet, Zéré fouillait, bousculait étalages, échoppes, boutiques, éventaies, discutait sa provenance, en rabaisait la qualité, doutait de son usage, moquait sa forme, bref, marchandait avec tant d'âpre patience et de passion astucieuse qu'elle réussissait à l'emporter sur les plus avides et les plus retors. Aucun d'eux, à l'école du dénuement, n'avait appris, autant qu'elle, la valeur de l'objet le plus misérable et de la plus infime piécette. Zéré se procura, de la sorte, au plus juste, le matériel de cuisine et de couchage, une tente, les provisions de bouche, les vêtements chauds.

Quand sacs et ballots furent assemblés, Mokkhi s'écria :

- Comment allons-nous faire ? Jehol ne pourra jamais porter cela.

- Allons chercher un bon mulet, dit Zéré.

Elle soupira :

- Celui-là, il faut bien que je te laisse, toi, l'acheter.

Le marché des bêtes de trait et de bât se tenait tout au bout du village, sur la route, face au plus grand des Bouddhas. Parmi les animaux offerts, Mokkhi, après avoir palpé cuisses, flancs et encolures, inspecté les dents, relevé les pattes, scruté les yeux, se décida pour un haut mulet à robe grise.

- Il me plaît, grand-père, il me plaît en vérité, dit-il au maquignon, vieil Hazara, plissé, ridé, rusé, qui l'observait en silence. Il est fort. Il est fin. J'en ai peu vu de pareils. Ton prix, grand-père ?

Le Hazara le dit et Mokkhi paya sans discuter. Puis, caressant, flattant le mulet avec la tendresse que lui inspirait toute bête confiée à ses soins, Mokkhi le mena à Zéré.

- Tu vois, lui dit-il, épanoui, je sais choisir, moi aussi.

- Et te faire voler mieux encore, répliqua la jeune femme. Tu as donné, pour le moins, deux fois trop.

Mokkhi se sentit alors atteint dans sa fierté la plus innocente et, pour la première fois, s'adressant à Zéré, il le fit avec irritation.

- Quelle importance ! dit-il. Ouroz ne veut pas compter.

La jeune femme regarda fixement, longuement le *sais*. La barre que formaient ses sourcils était d'une rigueur singulière.

- L'argent n'est pas à Ouroz. Il est à nous, dit-elle. . . Tout l'argent.

Mokkhi cessa de peigner avec ses doigts la crinière du mulet. Sa mâchoire inférieure fléchit, comme sous un coup imprévu. Il demanda très bas :

- Tout l'argent ? . . . Quoi. . . Les cent mille afghanis ?
- Les cent mille, dit Zéré.
- C'est lui qui les a gagnés, murmura Mokkhi.
- Tu oublies sur quel enjeu ? demanda Zéré.
- Je sais. . . dit le *saïs*. Mais. . .

La jeune femme l'interrompit pour demander encore :

- Tu le veux mort ? Toujours ?
- Je le veux, dit Mokkhi.

Ils arrivaient à la boutique devant laquelle ils avaient groupé leurs acquisitions. Zéré baissa la voix. Elle avait beau en contrôler la violence, Mokkhi eut peur de son accent sauvage.

- Tu le veux mort et je le veux aussi et la chose, tu peux me croire, est comme faite, chuchota la jeune femme. Alors, dis-moi, à combien se montent les besoins d'un cadavre ?

Le *saïs* n'eut rien à répondre. A travers Zéré, parlait la raison. Et pourtant Mokkhi n'était pas, ne pouvait pas être d'accord avec elle. Le refus, en lui, au plus profond, il le sentait impossible à réduire. La raison parlait à travers Zéré. La raison. Pas la vérité.

La mort d'Ouroz - oui. Simple justice. Il avait vendu sa steppe, son sang, son peuple. Garder Jehol - oui. Justice encore. Ouroz s'en était dessaisi. Mais l'argent - non ! Non !

Qui le prenait, tirait profit du crime, le partageait. Pourquoi, alors, punir Ouroz ?

Zéré prit le silence de Mokkhi pour un assentiment.

- Tu le vois bien, dit-elle, cet argent, pour y renoncer, il faut être imbécile.

Une colère confuse et singulière s'empara de Mokkhi. Comment trouver contre Zéré un argument qu'elle fût en état de comprendre ? Le regard du *saïs* allait des ballots de literie et de nourriture aux ustensiles de cuisine, au fourneau, à la tente qui gisaient à ses pieds et dont il avait à répartir la charge sur les bâts du grand mulet gris. Il cogna du talon le sac le plus proche et demanda :

- N'es-tu pas satisfaite avec tant de biens ?

Une crispation méprisante resserra les sourcils de la jeune femme.

- Satisfaite de quoi ? s'écria-t-elle. N'importe quelle famille, à moins d'être aussi misérable que la mienne, possède plus et mieux.

Alors, tout d'un coup, Mokkhi eut l'impression d'avoir perdu Zéré. Le visage qui l'affrontait n'était plus le sien. Il ne portait que laide cupidité, arrogante certitude. Quoi, cette fille en haillons, hier encore mendiante affamée, avait l'impudence de montrer dédain et dégoût envers des présents du destin qu'elle aurait dû recevoir comme des trésors. Et, pour le dire, quelle voix impérieuse, injurieuse ! Elle dirigeait. Elle commandait. Et lui n'était plus un homme.

Mokkhi agrippa la crinière du mulet pour maîtriser le besoin qu'il

éprouvait de frapper cette femme nouvelle, ignoble.

- Si, toi, cette bête comble ton bonheur. . . s'écria Zéré.

Le *saïs* ne lui permit pas d'achever. Il gronda, d'une voix engorgée par la rage :

- Arrête ! Arrête de moquer, d'ordonner. Ou je t'arrache cette langue qui salit tout. Tu devrais louer Allah pour ses bienfaits. Et tu craches dessus. Tu es cupide et voleuse comme la pie des steppes. Dans tout ton sang, il n'y a pas une goutte propre.

Zéré s'élança vers Mokkhi. Trois pas au plus l'en séparaient. Cette distance infime suffit à la métamorphose. La jeune femme qui saisit la main du *saïs* n'avait rien de commun avec celle qu'il avait détestée. Son front était lisse. Les sourcils, revenus à leur dessin naturel, formaient un arc flexible sur des yeux illuminés par le plus humble émoi.

- *Saïs*, grand *saïs*, dit-elle, et sa voix tremblait de prière, comme tu te trompes sur ta servante. C'est à toi seulement qu'elle pense. Elle ne peut plus te voir dans l'état où tu es. Regarde. . .

Zéré releva le bras de Mokkhi et lui montra le bout effrangé, loqueteux, d'une manche qui descendait à peine plus bas que son coude. Et il eut très honte. Moins de la misère de l'étoffe que de sa main, de ses muscles, de l'épaisseur de son poignet, mis à nu par le vêtement trop vieux, trop court.

- N'est-ce point pitié, injustice terrible, reprit Zéré avec une passion contenue, que tant et tant de travail te soit payé de ce *tchapane* risible. Tu mérites le plus éclatant, toi, si beau, le plus ample, toi, si fort, le plus moelleux, toi, si bon, le plus noble, toi grand cavalier. Oh, comme je te vois vêtu de la sorte et sous un turban magnifique.

La jeune femme tenait maintenant les deux mains de Mokkhi, l'attirait doucement à elle. Et dans le regard étincelant et humide, il crut apercevoir l'image dont elle parlait et qui était lui-même.

Les yeux de Zéré s'élargirent et brillèrent d'un éclat encore plus vif, comme pour accueillir une autre vision.

- Et ton désir est-il vraiment, poursuivit-elle, que je garde à jamais ces guenilles, que j'aie toujours pieds nus ? Suis-je à ton goût trop laide et disgracieuse pour porter soies de Chine, cachemire des Indes, colliers d'argent et d'or, pierres aux feux couleur de ciel et de sang, parfums de jasmins et de roses et marcher sur les tapis d'Ispahan et de Samarcande ?

Et Mokkhi s'écria de tout son cœur :

- Aucune femme, par le Prophète, n'est mieux née que toi pour ces ornements.

Zéré répondit, avec une sincérité égale :

- C'est pour ton honneur que je serai parée ! Pour ton honneur, mon *saïs* !

Elle répéta par trois fois ces paroles. Son visage avait pris l'expression du rêve éveillé et son intonation, la chantante cadence des fables.

- Et pour ton honneur, poursuivit la jeune femme, tu auras à ton tour des *saïs* et des *batchas*, des bergers et des chameliers et des chevaux superbes, de

gras troupeaux lourds en laine et des chameaux géants de Bactriane. . . Et, pour ce même honneur, tu me donneras, à moi aussi, à moi enfin, servantes, fileuses, laveuses, brodeuses. . . Ensemble ils feront une tribu. Tu en seras le prince. . . Nous irons à la grande foire d'été dans le Hazaradjat, toi sur le chameau le plus immense. . .

Mais alors, Mokkhi se récria :

- Je ne veux monter que Jehol.

- On le teindra au henné, reprit Zéré. Il sera magnifique. . . Et à moi, tu donneras un fusil. . . Et, à ton côté, je conduirai la caravane. . .

Le mulet gris s'ébroua. Mokkhi l'apaisa par une caresse dont l'amitié n'était que machinale. Cette bête de pauvre. . .

Sous les paupières mi-closes, les yeux de Zéré s'étaient dépouillés de leur voile de songe. Elle observait Mokkhi d'un regard aigu.

- *Saïs*, grand *saïs*, dit-elle si doucement qu'il dut s'incliner davantage pour l'entendre, voilà, dans mon cœur, à quoi servent tous ces afghanis. Dans mon cœur seulement. Tu es, toi, la tête, le maître.

Les images, les pensées, les désirs, les scrupules et les réponses aux scrupules se heurtaient, se brouillaient sous le front de Mokkhi. Il voyait Ouroz mort et les liasses de billets dans la ceinture. Les prendre ? Vol odieux. . . Les laisser ? Pour quoi ? A qui ? Au vent, à la neige, à la pourriture ? Aux corbeaux ? Aux détrousseurs de cadavres ? Ou alors ? . . . , transmettre l'argent au seul homme qui avait le droit d'y prétendre. . . Toursène. . . Toursène. . . le père du mort. . . du mort assassiné. . . assassiné par Mokkhi. Faire cet outrage à Toursène, le grand Toursène, son seigneur, son nourricier. . . Et cette jeune femme, à ses pieds, si petite, si faible, plus pauvre que les plus pauvres depuis le cri de sa naissance, à laquelle tout, toujours, avait été refusé, il pouvait, lui, soudain, satisfaire les plus impossibles de ses vœux.

Zéré frotta sa chevelure contre la paume du *saïs* et chuchota :

- Nous ferons comme tu décideras.

Mokkhi s'appuya contre le grand mulet gris. La tête lui tournait.

- Nous aurons la caravane, finit-il par dire sourdement.

Après quoi, ils ne trouvèrent plus une parole et se mirent à répartir les bâts. Zéré chantonait une complainte de grand-route. Elle ne s'arrêta qu'un instant pour demander :

- Tu es heureux, maintenant, grand *saïs* ?

- Je le suis, dit Mokkhi.

Il mentait. Sa décision, pour inévitable qu'elle lui semblât, le forçait à se haïr. Était-ce la faute de Zéré ? Ou la sienne ? Ou de quelqu'un qu'il ne savait pas nommer ?

*

Le *batcha* qui apportait du thé vit, gisant comme un mort et sa plaie dénudée, le cavalier que son pari sur le bélier à une corne avait rendu illustre

dans la vallée de Bamyian à l'égal d'un héros. Il courut à lui, versa une gorgée du breuvage bouillant dans sa bouche entrouverte.

- Encore, dit Ouroz, les yeux toujours clos. Sans bouger, il vida la théière.

Le *batcha* dit alors :

- Seigneur, je te le jure par le Prophète, tu verras l'Homme qui Soigne aussi vite que je puis courir.

Tout était rond chez le guérisseur : la figure, le ventre, les yeux, les lunettes épaisses et jusqu'aux mains qu'il tenait en coupes. Il n'avait pour trait aigu qu'un grand nez busqué. Du seuil, il huma l'odeur pestilentielle de la chambre, jeta un regard de hibou pensif sur la plaie d'Ouroz et dit au *batcha* :

- De l'eau bien chaude, et des linges bien propres et des planchettes bien égales. Va, enfant de mon cœur.

La voix du petit homme rond avait une qualité singulière de gaieté, d'amitié et de chant.

- Grâce te soit rendue, savant de la vallée, dit faiblement Ouroz. Que peux-tu pour moi ?

- Je vais interroger ton mal, mon fils, et il me répondra, et moi, je suivrai son conseil, dit le guérisseur.

Il inclina sa tête ronde, coiffée au sommet d'une ronde calotte de velours brodée d'or, sur la blessure d'Ouroz et de ses deux mains creusées en forme de coupes, entoura la jambe cassée à l'endroit de la fracture. Ses paumes ni ses doigts ne touchaient la plaie. Il semblait ne s'en servir que pour recevoir les confidences des os rompus, de la chair décomposée. Avant de les retirer, il chantonna :

- O mon fils, ô mon fils, pourquoi tant négliger cette fidèle servante ? Il lui faut à présent repos très long et grands, grands soins.

- Je dois reprendre la route ce jour même, dit Ouroz.

Les yeux de hibou, amicaux et sages sous les verres profonds, se posèrent sur les traits exsangues.

- Tu es aussi joueur pour ta jambe que pour les béliers, je vois, dit le guérisseur. Prends garde. Ici, la mise vaut plus que tout l'argent du monde.

- Mais également l'enjeu, dit Ouroz

- Alors n'en parlons plus, dit gaiement le petit homme rond.

Le *batcha* apporta ce que le guérisseur avait demandé. Celui-ci jeta dans l'eau bouillante des herbes qu'il avait sur lui et lava la plaie, puis la pansa avec un linge qu'il enduisit d'onguents, et assura les attelles. Ses mains étaient si légères qu'elles semblaient toucher lorsqu'elles appuyaient et frôler lorsqu'elles touchaient.

- Te voilà tranquille jusqu'à demain, mon fils, à condition que les planchettes ne bougent pas, dit le guérisseur. Ensuite, attends-toi au pire.

- Je te remercie de tes soins, homme de science et d'adresse, dit Ouroz, et davantage encore de la vérité.

Il indiqua les liasses qui s'entassaient à son chevet et poursuivit :

- Aie la bonté de prélever toi-même un salaire qui ne sera jamais digne du bien que tu apportes.

Le guérisseur cueillit un seul billet à la surface d'une pile, le fit disparaître entre les plis de son turban, et dit :

- Ton argent étalé, c'est un autre pari ? Sur la nature des hommes ?

- Peut-être, dit Ouroz.

Les yeux ronds de hibou le contemplèrent longuement. Il demanda :

- Que cherches-tu sur mon visage ?

- Vois-tu, mon fils, j'ai deux herbiers. L'un, pour les malades, vient des prés, des montagnes, des étangs et des bois. De l'autre - pour moi seul - je ne trouve les racines que sur les *tcharpai* de la souffrance. Tu es une plante rare, mon fils, et dangereuse. . .

Ainsi parla le guérisseur et s'en alla sans bruit.

Quand Mokkhi revint du marché, il trouva Ouroz assis, très droit, le dos au mur. Le regard du *saïs* se porta sur la place vide près de l'oreiller.

- Sois tranquille, l'argent est en lieu sûr, dit Ouroz.

Il écarta le haut de son *tchapane* et de sa chemise. De chaque côté de l'amulette pendait un petit sac rebondi et soigneusement ficelé.

- Le testament et la fortune, dit Ouroz.

Il referma son *tchapane*, resserra sa ceinture. Mokkhi vit alors qu'un poignard y était attaché.

- Mon achat personnel, dit Ouroz. Tu as terminé les tiens ? - Entièrement, dit Mokkhi.

- Amène Jehol, dit Ouroz.

*

La route passait au pied d'une falaise rouge dont les milliers de grottes, creusées jadis par les moines de Bouddha, faisaient une ruche immense, embrasée en cette heure aux feux du soleil déclinant.

Ils se dirigeaient vers l'ouest. Derrière eux, les statues géantes n'étaient plus dans leurs niches que des colosses d'ombre. Ouroz chevauchait en tête. Mokkhi marchait près de son étrier. A quelques pas de distance, Zéré suivait avec le mulet gris.

Elle cheminait le visage incliné vers la poussière que ses pieds soulevaient. Ses lèvres remuaient en silence. On eût pu croire qu'elle priait. Au vrai, les forces les meilleures, les plus vives, de son esprit et de sa cupidité, de sa misère et de son amour, elle les rassemblait pour étudier, préparer, assurer aux moindres risques le meurtre d'Ouroz. Elle disposait de trois jours et de trois nuits. Les renseignements recueillis à Bamyian, les souvenirs de récits entendus aux campements, les calculs de Mokkhi, tout s'accordait à ne lui donner que ce temps. Et la jeune femme déroulait par la pensée le fil des heures qui lui étaient offertes et, ainsi qu'au marché, soupesait, palpaait, mesurait, flairait, avec la même sagacité patiente, chacune

d'elles avant de choisir la mieux désignée, et au prix le plus juste, pour la mort du *tchopendoz* exécré.

« La violence ne peut pas servir le premier jour ni le dernier », réfléchissait Zéré. « La violence laisse des traces ; un cou tordu, un trou dans le ventre. Dans cette vallée, comme aux approches de Maïmana, ce serait dangereux. Là-bas, tout le monde le connaît. Ici, depuis les béliers, il en va de même. Alors, pas cette nuit, et pas la dernière. Donc celle de demain. . . A moins. . . »

Zéré cessa de remuer ses lèvres. Elle ne voulait plus, même pour elle seule, chuchoter ses pensées.

A moins que la mort soit due, en apparence, à un accident, à un accès du mal. . . L'état d'Ouroz les rendait naturels. . . mettait ses serviteurs à l'abri du soupçon. . . Qui à Bamyian. . . qui à Maïmana pourrait accuser Mokkhi ? Et disputer le testament au *saïs* fidèle, dévoué, désespéré qui ramenait le corps de son maître ? Oui, oui, elle avait trois longues journées et trois nuits, plus longues encore.

La jeune femme releva la tête et adressa au ciel un tendre sourire. Elle allait tout mettre au point, tout de suite.

Une halte brusque du mulet dont elle avait la charge empêcha Zéré de pousser plus loin ses calculs. Elle vit alors que Jehol s'était également arrêté et qu'un rideau de poussière venait à leur rencontre. « Encore une caravane », se dit Zéré avec inquiétude, en songeant à la ligne de façade.

Un faisceau d'éclairs illumina le nuage en marche et de sa trame jaillit un crépitement de coups de feu. Zéré dut employer toutes ses forces pour retenir le mulet. Des traits de flamme traversèrent à nouveau l'écran opaque. Cette fois, il sembla à Ouroz qu'un essaim de frelons enragés passait près de lui. Des éclats de pierraille, arrachés au sol par le choc des balles, atteignirent le flanc de Jehol. La main durcie d'Ouroz lui enfonça le mors aux commissures des lèvres. Devant eux, avec un strident vacarme d'effroi, les gens et les bêtes qui suivaient la route prenaient refuge dans les fourrés et les champs.

- Va voir, commanda Ouroz à Mokkhi.

Plié en deux, tout au bord du chemin, le *saïs* courut par grands bonds irréguliers jusqu'au rideau couleur d'argile et disparut dans ses épaisses torsades.

Une salve éclata encore. Zéré ne pensait plus à rien qu'au sort de Mokkhi. Allait-il être mêlé à une querelle de clans ? Un combat entre tribus ? Blessé. . . Tué. . . Et par la faute de l'autre, l'infirme, glorieux d'un cheval auquel il n'avait plus droit. . .

Elle respira. Mokkhi émergeait de la fumée rousse. Il cria, essoufflé :

- Rien de mauvais. . . un mariage. . . Le fiancé va prendre son épouse dans l'un des *qualeb*. . . là-bas.

Ouroz, paupières plissées, considéra les demeures superbes qui jalonnaient de loin en loin toute la vallée entre route et rivière. Leurs hautes murailles crépies à la chaux, immaculées, crénelées, hérissées de tours, laissaient à

peine apercevoir les cimes des vergers et les faîtes des communs, dépendances, habitations pour serviteurs, jardiniers, cultivateurs, artisans, qui se groupaient autour de la maison du maître. Tout à la fois domaines, bourgs et citadelles, ces blancs îlots, au milieu d'un lac de verdure, étaient, dans le crépuscule transparent, les abris de la prospérité, de l'ordre et de l'orgueil.

Et Ouroz pensait à la vierge que gardait encore l'une de ces enceintes et qui ce soir. . . L'espace d'un instant, cette jeune fille, dans son refuge et son innocence, rassembla en elle - sourire frais et confus, col rougissant et pur, sein soulevé par une respiration trop vive, regard ému et candide - les traits de toutes celles qu'il avait surprises, devinées, dans quelque fête, sur le seuil d'une yourte, au bord d'un puits, et dont chacune avait éveillé chez lui un désir terrible de l'assaillir, la piller, la dégrader, la meurtrir dans sa pudeur et sa vertu. Et la frénésie de tous ces rêves s'attacha à l'inconnue qui se préparait pour son heure nuptiale, dans un *qualeb* de la grande vallée de Bamyian.

- Les voilà, les voilà ! s'écria Mokkhi.

La vision d'Ouroz se brouilla, disparut. Rien ne resta de son ardente, entêtante chaleur, et de sa plénitude en cruelles délices qu'une fatigue, une indifférence qui allaient jusqu'au dégoût.

Cependant, au sein du nuage mouvant, se dessinait un cortège. Ses personnages, encore sans relief, ni substance, apparaissaient, l'un après l'autre, sur le fond poudreux, mystérieux, avec le charme et le secret des ombres. Les cris, et les battements de tambour qui scandaient leur marche semblaient émaner de la brume fauve que leurs pas soulevaient. Un cavalier venait en tête. Il conduisait sa monture au pas le plus lent pour ne pas désunir ou fausser la ronde que menaient autour de lui ses compagnons. Ils étaient une vingtaine, très jeunes, effilés de muscles, aigus de traits. Leurs cheveux longs, noirs, drus, sauvages, ruisselaient, ondoyaient plus bas que leurs épaules. Des tuniques flottantes, évasées aux genoux, prises à la taille par un lambeau d'étoffe et d'amples pantalons serrés sur les chevilles laissaient toute liberté à leurs membres. Un grand tambourinaire les suivait. La poussière de la ronde lui masquait la face, mais à sa carrure, à la dignité de son port, on voyait qu'il était de beaucoup le plus vieux de la troupe. Pourtant, le tambour énorme semblait, entre ses mains, n'avoir ni poids ni volume. Il l'élevait au-dessus de sa tête, le jetait tantôt sur une épaule et tantôt sur l'autre, le tenait à bout de bras, l'inclinait contre une oreille pour l'entendre chanter. Et la maîtrise qu'il avait sur ses attitudes, la hautaine aisance qui convenait à son âge n'empêchaient pas son long corps de suivre les rythmes que ses doigts façonnaient et de les exprimer avec une justesse, une allégresse, une intensité superbes comme si le flux de son sang obéissait à leur mesure. Une inflexion du cou, un balancement d'épaule, un battement du pied et toute la liesse virile éclatait sous le ciel. Et jamais ne cessait de rouler sur la peau tendue une cadence si riche, si vive et si inspirée qu'elle faisait bondir le coeur en même temps que les jambes.

Portés, enlevés, gouvernés par elle, les jeunes hommes sautaient,

tournoyaient, reculaient d'un pas, s'élançaient d'un autre, fléchissaient un genou et reprenaient élans et tourbillons que leurs chevelures coiffaient de grandes ailes sombres. C'est ainsi qu'ils avançaient par saccades et soubresauts en un cercle rompu. Chaque vertèbre, chaque articulation, draperie d'étoffe, mèche folle semblait animée de sa propre ardeur et mener son propre jeu. Et néanmoins ces corps abandonnés à une liberté sans frein étaient tous liés l'un à l'autre par une sorte de magie intérieure et leur ronde échevelée obéissait à un ordre, à un accord plus profond que ceux des mouvements. Ils dansaient le bonheur et la gloire de la jeunesse, de la mâle amitié et du sanglant triomphe promis à l'un d'eux ce jour-là.

Les cris, les chants, les bonds, le tonnerre joyeux du tambour, Ouroz les accueillit avec une morne indifférence, ainsi qu'il le faisait pour la poussière qui maintenant l'atteignait, l'enveloppait. Elle passerait. . . les fous aussi. . . la route serait libre. Et puis son regard s'éveilla. D'où venait cette jeune fille qui se tenait devant Jehol ? Son cou gracile se balançait comme une tige au sommet de sa robe de coton semée de fleurs. Des anneaux de cuivre brillaient doucement aux lobes de ses toutes petites oreilles et sous le châle rouge qui dérobait les cheveux, la nuque s'offrait, lisse et chaste. Là, à portée de la main. Comme dans ses visions les plus secrètes, les plus brûlantes.

Et puis, il distingua des mots :

- *Saïs*. . . grand *saïs*. . . Rien qu'un instant. . . ce présage, le voir ensemble.

Ouroz, en esprit, s'injuria. Pour quelques chiffons neufs, il n'avait pas reconnu la nomade bâtarde, la putain de Mokkhi ! Zéré se serra contre le *saïs*. Le flot de la poussière les couvrit. La ronde tournoyait à quelques pas. A travers les colonnes de fumée fauve, ce n'était pas, sur une monture sans gloire, un inconnu qu'elle voyait. C'était Mokkhi et il chevauchait Jehol et venait la chercher, elle, pour leurs noces.

Une grande clameur l'étourdit.

- Place ! Place ! criaient les jeunes hommes.

Ils tourbillonnaient si près d'Ouroz que sous leurs chevelures il découvrait l'éclat des yeux enivrés, possédés. Le tambour semblait résonner dans son crâne.

Un instant plus tôt, il était prêt à gagner le bord du chemin et honorer ainsi la coutume nuptiale. Ces hurlements, ces regards le lui interdirent. Qui exige ou menace perd tout droit à la courtoisie. Ouroz ne bougea pas.

- Place ! Place ! répétèrent les danseurs, d'un cri plus haut et plus dur.

Passer autour de ce cavalier isolé leur était facile. Mais leur jeune sang, agité, échauffé sans répit par la cadence des battements orageux, ne pouvait pas admettre qu'on les défiât de la sorte. Celui qui venait en tête se planta devant Jehol et dit à Ouroz :

- Es-tu sourd ?

Celui qui le suivait dans la ronde fit de même et demanda :

- Aveugle ?

D'autres se rangèrent auprès d'eux et comme Ouroz ne desserrait pas les lèvres, ne faisait pas un geste, ils encrent :

- Au fossé ! Au fossé !

Et pas un instant leurs membres envoûtés ne cessaient de répondre par leurs saccades aux ordres despotiques du tambour. Jehol se cabra. Des mains saisirent la bride. Ouroz leva sa cravache. Il allait jeter l'étalement en avant, renverser, passer. Une épaule heurta sa mauvaise jambe. La douleur le paralysa. « A présent, songea-t-il, si Jehol bondit ou s'emporte, je tombe. . . Alors. . , le déshonneur par ces sauteurs imberbes. »

Ouroz enfonça la cravache entre ses dents pour prendre le couteau passé à sa ceinture.

Mais alors, les jeunes hommes se figèrent - bouche ouverte, bras tendu, poing serré, dans l'attitude où les avait surpris un étonnant silence. Car le tambour s'était tu.

L'homme qui le maniait déposa l'instrument avec précaution au bord de la route, redressa sa haute taille et marcha vers Ouroz. Les jeunes gens s'écartèrent pour lui donner passage ainsi qu'au petit béliet qui le suivait comme un chien et auquel manquait une corne.

- Salut, ô Haïatal, dit tranquillement Ouroz.

- Et paix sur toi, cavalier de mon cœur, dit Haïatal. Tu continues, je le vois, à risquer ta mise seul contre tous. Avant qu'à ta figure, je t'ai reconnu à ce trait.

- Et tu m'as fait gagner encore. Et je t'en rends grâce, dit Ouroz.

Haïatal haussa les épaules si vite et si peu que sans l'oscillation du long fusil qu'il portait sur l'une d'elles, Ouroz n'eût pas remarqué le mouvement.

- Tu t'acquitteras envers moi, quand je passerai par ta steppe et jouerai ta chance dans un grand *bouzkachi*.

A ces mots, Ouroz sentit tout le poids et la souffrance et l'impuissance de sa jambe rompue. Il demanda avec rudesse :

- Tu as bien vu pourtant ?

- Quoi donc ? Ta patte qui traîne ? s'écria Haïatal (il eut un rire bref). Allons donc ! Tu es pareil à mon béliet. D'un défaut, tu feras excellence.

A cause de sa stature, le front d'Haïatal se trouvait presque au même niveau que le front d'Ouroz et ce dernier vit, l'espace d'un instant, s'allumer sous la raillerie sans pitié du regard et la superbe sans pardon, une affection dure et sûre. Elle lui fit un bien qu'il ne consentit pas à reconnaître. Toutefois, du geste le plus naturel et comme venu par hasard, il rangea Jehol sur le bas-côté de la route.

- Merci pour le fiancé, ô cavalier de mon cœur, cria Haïatal, le sang doit lui bouillir comme au creux d'un samovar poussé au rouge.

- Tu es de ses amis ? demanda Ouroz.

- Pas plus que tu ne l'es, dit Haïatal. Quand, sur mon chemin, j'ai rencontré ces jeunes hommes, pitié m'a pris pour eux de leur triste tambour. Je l'ai fait chanter comme aux fêtes, chez nous, du côté des passes de l'Est. Alors, le

fiancé m'a juré que son bonheur voulait que je sois des épousailles. Et moi j'ai pensé aux agneaux rôtis dans leur graisse, aux *palaos* de toutes couleurs, au miel des ruches, aux fruits des vergers, qui réjouissent la bouche brûlée par les épices, aux chansons et aux danses. Haï ! Haï !

Les yeux, les dents d'Haïatal étincelaient. Et le pressentiment de la liesse qui s'élance d'un invité à l'autre, et fait de leur troupe un brasier où le cœur est feu, et la chair arbre qui flambe, inspirait les mouvements saccadés, cadencés, dont frémissait tout son corps.

- Haï - haï ! En route, compagnons ! cria-t-il. Haï - haï !

Il enfonça deux doigts aux commissures de ses lèvres, et en tira un tel coup de sifflet qu'Ouroz crut entendre, à travers la steppe obscure, la ruée des tempêtes d'hiver, quand, au fond des ténèbres, les démons soufflent, dans leurs conques stridentes, l'ouragan, la neige et la nuit.

Jehol et la monture du fiancé voulurent se cabrer. Leurs cavaliers surent les retenir. Mais le grand mulet gris n'avait personne pour le gouverner. Affolé, il se jeta droit devant lui et, avec tous les sacs et ballots dont il avait la charge, alla donner contre Haïatal qui brandissait son tambour et les danseurs qui reformaient leur ronde. Les jeunes hommes le saisirent par les oreilles, les bâts, la queue. Grands cris et gros rires accompagnaient cette capture. Mais Haïatal demanda à Mokkhi d'une voix enrouée par la colère :

- Pourquoi, *saïs* imbécile, as-tu laissé ta bête mettre le désordre dans notre joie ?

- Il n'en avait pas la surveillance, dit Ouroz.

- Qui donc alors ? cria Haïatal.

- La servante, dit Ouroz.

- Cette femme. . . et de si basse condition. . . elle a manqué à sa tâche ? demanda Haïatal avec plus d'étonnement encore que de fureur.

- En vérité, lui dit Ouroz.

Haïatal, d'un seul pas, fut devant Zéré, la domina d'une taille qui, à la petite nomade, parut immense et gronda :

- Si tu étais à moi, je t'enlèverais la peau.

Zéré, dans son épouvante, tourna les yeux vers Ouroz. A ce regard, la terreur donnait une expression ingénue, enfantine. Une chaleur étrange amollit les reins d'Ouroz. Il jeta sa cravache à Haïatal et dit :

- Rends justice en mon lieu.

De toute sa hauteur et de toute sa force, Haïatal abattit l'épaisse lanière lestée de plomb sur le dos, sur les reins de Zéré. Elle tomba à genoux sous la violence du coup.

- Arrête ! Arrête ! hurla Mokkhi.

C'est tout ce qu'il pouvait faire. Plusieurs jeunes gens le ceinturaient. Par trois fois Haïatal flagella Zéré. Le cuir de la cravache avait mis en lambeaux la mince cotonnade qui la couvrait. Ouroz demeurait tout à fait immobile. Seules, et à peine, tremblaient ses paupières, ses narines.

Haïatal, enfin, lui rendit la cravache. Et ce ne fut point sur son bourreau

que, se relevant, la jeune femme fixa des yeux assombris et comme brûlés d'une haine sans rémission, mais sur Ouroz.

- Haï ! Haï ! Mon tambour ! cria Haïatal.

Ses dents étincelaient à nouveau. Un chant rauque et rythmé coulait de sa poitrine. Ses épaules dansaient. Le cheval du fiancé piaffa et se remit en route. La ronde s'élança comme un tourbillon gouverné par le tonnerre qui bourdonnait, roulait, éclatait, riait au milieu de ses bonds. La poussière tendit son voile fauve derrière le cortège nuptial.

*

Quand l'eau et le bois abondaient - et la vallée de Bamyian en était riche à l'extrême - Ouroz, d'habitude, attendait pour camper que la cendre du crépuscule virât au noir de nuit. La règle, ce soir-là, ne fut pas observée.

Le soleil voguait encore au-dessus des montagnes énormes qui se dressaient à l'Ouest, lorsque, au passage d'un ruisseau, Zéré se laissa tomber sur la berge pour rafraîchir les déchirures sanguinolentes que Haïatal avait tracées sur son dos et sa gorge. Le *saïs* arrêta Jehol pour attendre Zéré. Et Ouroz, brusquement, sentit que tout son corps le priait de ne pas aller plus avant. Ce n'était ni souffrance ni fatigue. L'effet des soins et des baumes prodigués par le guérisseur durait encore. Mais sa moelle était imprégnée d'une langueur si profonde et insidieuse qu'elle exigeait un délassement pris à loisir, dans la sécurité, la chaleur et un mol abandon. Pourquoi s'obliger à différer la halte ? pensa Ouroz. Rien ne pressait. L'endroit convenait à merveille : eau vive. . . prairie en contrebas de la route. . . buissons tout autour. Et les attributs nécessaires au luxe d'un campement, il suffisait de décharger le mulet pour les avoir.

- Tu dresseras la tente ! dit Ouroz au *saïs*. Et que mon lit soit épais et tendre et bien protégé du froid. Je veux une nuit d'émir.

Mokkhi enjamba le ruisseau, aida Zéré à se mettre debout. Le haut de sa robe lacérée, trempée, collait à son buste comme une peau peinte de tatouages.

- Tu as entendu Ouroz ? demanda très doucement Mokkhi à Zéré.

- Je l'ai entendu, répondit Zéré, dans un chuchotement qui fit tordre, sous l'afflux de la haine, ses lèvres desséchées. Il dormira bien, je te l'assure. Personne, tu le sais, n'a si profond sommeil qu'un mort.

Ces paroles, Mokkhi ne s'en étonna point. Il les approuvait de tout son être.

- En quoi t'aiderai-je ? murmura-t-il.

- En rien, dit Zéré dans un souffle. Il est à moi. Toute seule.

Elle reprit sa respiration et chuchota :

- Il n'a pas daigné salir ses mains sur ma peau. Il s'est servi d'un autre. Et il y a pris son plaisir, le chien infirme.

- Comment feras-tu ? chuchota Mokkhi.

- Tu le sauras quand je pousserai les cris des pleureuses, dit Zéré.

Une force étrange lui était venue. Elle saisit la bride du mulet et le fit passer sur la berge où, au creux de sa selle, Ouroz attendait.

- O mon maître, lui dit Zéré, avant la nuit sombre, tu auras pour tes reins une couche digne d'Ali, et pour ta tête un abri digne du Prophète. Peut-être alors pardonneras-tu ma faute.

La voix de la jeune femme était claire, chantante. La soumission la plus servile humiliait son visage.

« Chair de putain et cœur d'esclave. On ne les gagne à soi que par le fouet », se dit Ouroz. Il ne réfléchit pas davantage. Il tenait trop à sa volupté indolente.

Zéré pressa, poussa, talonna Mokkhi de conseils et d'ordres. Elle travaillait elle-même avec acharnement. Depuis sa petite enfance, au cours de campements sans nombre, plantés pour une nuit, les siens, par les coups et le bâton, lui avaient appris, dans toutes ses exigences, le grand savoir nomade. Chacun de ses gestes et chacun de ses commandements était conçu pour tout établir au plus vite, et au mieux. Selon sa promesse, la tente fut debout, solide, au milieu de la prairie et la couche installée sous le toit de feutre et le bûcher allumé, et réuni le foyer de trois pierres alors que l'on voyait encore, au bout du firmament, là où un trident de granit transperçait l'orbe solaire, palpiter entre ses pointes un feu rose comme une chair céleste.

Mokkhi essuya contre ses braies la terre, l'herbe et les brindilles qui collaient à ses paumes et s'approcha d'Ouroz pour l'enlever de la selle. A sa figure, à son regard, Ouroz pensa : « Il m'en veut du châtiment de sa chienne plus qu'elle ne le fait elle-même. »

Or, au temps où il vénérât encore et chérissait le fils de Toursène, jamais le *sais* ne s'était montré aussi attentif, dévoué, habile à le porter. Le désaccord était si étrange entre la haine qu'exprimaient les traits de Mokkhi et la tendresse de ses mains qu'Ouroz en ressentit un malaise indéfinissable. Mais Zéré accourut, enveloppa la fracture de ses paumes, de manière à interdire aux morceaux de l'os rompu le jeu le plus faible, le frottement le plus léger et Ouroz se dit : « Elle veut à tout prix racheter la faute qui lui a valu le fouet. Et lui, il danse sur sa flûte. »

Zéré continuait de maintenir étroitement, doucement, la jambe d'Ouroz. Il fut porté sans une secousse, jusqu'à son lit. Pour aménager cette couche et orner la tente, Zéré avait employé ses plus beaux achats de Bamyian. Quand Ouroz se trouva étendu sur les matelas au tendre accueil, adossé aux coussins riches en duvet, réchauffé par des édredons si légers qu'il en sentait à peine le poids, quand, sur une caisse placée à son chevet en guise de table et couverte d'un foulard couleur d'or s'alluma une lampe à douce flamme, ce luxe inhabituel, quoi qu'il en eût, le réjouit profondément. Et ses membres et ses reins et son sang et ses muscles furent émus d'une reconnaissance dont il n'était pas capable lui-même.

- Par le Prophète, murmura-t-il les yeux clos, bon travail a été fait ici.

Zéré, alors, s'inclina très bas pour embrasser la main abandonnée qui pendait en dehors de la couche. Elle était certaine d'accroître ainsi la confiance qu'Ouroz pouvait avoir en elle. Ce fut une faute. Au contact soudain et dévot de ces lèvres, Ouroz sentit une sorte de gêne altérer sa béatitude. L'instinct de sauvegarde s'était réveillé. Il souleva ses paupières à peine et aperçut, par cette fente invisible, sur le visage de la jeune femme qui se relevait, ce qu'il y connaissait si bien : la cupidité, la détermination, la cautèle. Il pensa : « Que, dressée par la cravache, putain bâtarde, tu redoubles de soins - bon ! . . . Mais pour ton cœur, capable seulement de crainte, d'envie ou de haine - tu mens. »

- Je veux Jehol près de moi, dit Ouroz. Et jusqu'au matin.

Mokkhi regarda Zéré.

- N'as-tu pas entendu notre maître ? s'écria la jeune femme avec un servile empressément.

Ce fut encore une faute.

« L'étalon, cette fois, n'est pas leur enjeu, se dit aussitôt Ouroz. Donc, l'argent. . . C'est à mieux m'endormir que servent tous leurs soins. . . »

Il arrêta le rictus qu'il sentait se former aux commissures de sa bouche. Avant tout, ne pas alerter Zéré. Tromper la trompeuse. Lui donner le sentiment d'une entière sécurité. La jeter sur une fausse piste.

- Il a bu ? demanda Ouroz au *saïs* qui faisait entrer Jehol par la haute ouverture de la tente.

- A pleine suffisance, dit Mokkhi. . . Pour la nourriture, il a eu double ration d'avoine à Bamyian.

- Entrave-le au plus près de mon lit, dit Ouroz.

Il montra l'attention, l'inquiétude les plus grandes pour la manière dont Mokkhi attachait Jehol. Il lui fit changer de piquet, de nœuds.

Le *saïs* obéissait à toutes ces exigences avec bonheur. « Va. . . va. . . pensait-il. Prends soin de l'étalon. Cela aide Zéré à prendre soin de toi. »

Enfin Ouroz se déclara satisfait.

Zéré apporta le plateau à thé et s'écria d'une voix chantante :

- Le plus fort, le plus chaud, le plus lourd en sucre.

Ouroz étudia chacun de ses gestes, pendant qu'elle posait le plateau sur la petite caisse qui servait de table et tandis qu'elle versait le breuvage noir. Il ne remarqua rien de suspect. Mais, dehors, elle avait pu glisser dans le thé une drogue de sommeil.

- Goûte-le d'abord, ordonna Ouroz. Je ne veux pas me brûler la bouche.

- C'est grand honneur que tu me fais, dit Zéré, du ton le plus humble et le plus doux.

Elle but sans hésiter le contenu de la tasse. Puis elle la rinça méticuleusement et l'emplit à nouveau.

- Laisse passer un petit instant et ton palais sera heureux, dit-elle. Je vais te faire à manger.

Sortie de la tente, Zéré alla s'accroupir près du feu qu'entretenait Mokkhi.

- Allah nous protège ! murmura le *saïs*.

- Béni soit Son nom, dit Zéré. Le fou, assuré du cheval, ne pense qu'à ses aises. . .

Elle se mit à gémir enfantinement. Jusque-là, sa fureur, un travail acharné, les ruses et la crainte l'avaient distraite de la souffrance. Dans cet instant d'abandon, amollie par la chaleur du brasier, elle se sentit brûlée, écorchée vive. Elle effleura du bout des doigts les sillons que la cravache avait ouverts, autour de son cou, le long de son dos et que des croûtes commençaient à couvrir. Une plainte traînante accompagnait ce mouvement :

- J'ai mal, j'ai si mal. . . trop mal.

Mokkhi, d'instinct, étendit les bras pour prendre Zéré contre lui et n'osa pas les refermer sur une peau qui n'était que plaie.

- Tu dois te soigner, dit-il d'une voix rauque. Tes baumes. . . tes onguents.

- Oui les baumes. . . les poudres, murmura la jeune femme.

Ses sourcils se joignirent. Mokkhi, à la clarté mouvante des flammes, eut l'impression que son front avançait davantage sur sa figure.

- Mets d'abord le riz à cuire, lui dit Zéré.

Cependant qu'il obéissait, elle voulut détacher de son cou le cordon auquel étaient suspendus les sachets qui ne la quittaient jamais. Sa main se retira aussitôt comme si elle avait touché un objet incandescent. La cordelette, enfoncée dans les chairs à nu, s'y trouvait collée, engluée par une pâte grumeleuse et sanguinolente. Zéré arracha un lambeau de sa robe, le trempa dans l'eau où cuisait le riz.

- Laisse-moi faire et tu n'auras pas mal, je le jure, dit Mokkhi en lui prenant le tampon.

Et ses gros doigts si habiles aux soins lui permirent de tenir parole.

Il brandit la cordelette comme un trophée. Les petits sacs dansaient autour de son bras. Il demanda :

- J'ouvre celui-ci ? Celui-là ? Pour ton pauvre dos ? Ta pauvre nuque ?

Zéré lui saisit le poignet et chuchota :

- N'y touche point. Tu ne connais rien à ces herbes. Il en est autant pour la mort que pour la vie.

Elle enleva les sachets au *sais*, les approcha du feu, étudia un à un les fils de couleur qui marquaient chacun d'eux. Elle hochait la tête. Ses lèvres à peine ouvertes répétaient des formules silencieuses. Mokkhi, sans bouger, ne la quittait pas du regard. Il dit très bas :

- Tu as parlé de mort. Celle d'Ouroz, n'est-il pas vrai, est attachée à ce cordon ?

- Patience, grand *sais*, on parle toujours trop, dit lentement Zéré, avec un bref regard du côté de la tente.

Comme si elle avait eu à calmer un enfant nerveux, elle se mit à chantonner une berceuse nomade, grêle, aiguë et d'une tristesse inépuisable. Sous son accompagnement elle dénoua un sachet cerné de fil rouge, en tira une pincée d'herbes qu'elle délaya dans un peu d'eau chaude, déchira un

nouveau pan de son corsage et l'imbiba de la mixture.

- Appuie le chiffon sur toutes mes plaies, dit-elle à Mokkhi.

Lorsqu'il eut achevé, la jeune femme enfila un *pouchtine* très lourd, très épais, muni de poches largement fendues. Dans celle de droite, elle enfouit tous les sachets sauf un, marqué de l'étoile bistre, qu'elle glissa dans celle de gauche. La chaleur de la doublure en laine de mouton lui fit pousser un soupir de bien-être. Elle plongea une cuiller en bois dans le riz fumant, le goûta et commença de l'assaisonner.

*

A l'intérieur de la tente, rien ne bougeait. Ni Jehol, endormi sur un flanc, ni la flamme de la lampe sous le verre enfumé. Ni les ombres comme charbonnées sur les parois de feutre. Ni Ouroz, le dos appuyé contre les coussins. Son esprit même et ses sens étaient inertes. Il leur accordait le plus entier repos. Il savait qu'il pouvait compter sur leur secours en cas de danger. Et il savait que le danger viendrait au cours de la nuit.

« Est-ce l'instant ? » se demanda Ouroz.

Il venait d'entendre un chuchotement confus derrière le pan de la tente qui masquait l'ouverture. Elle fut brusquement dégagée et Ouroz aperçut la silhouette sombre de Mokkhi sur le fond rouge feu du brasier. Il portait une marmite d'où émanait une chaude et forte odeur de nourriture. La portière retomba sur le *sais*. Il vint jusqu'à la caisse, au chevet d'Ouroz, y déposa le récipient fumant et fit un pas en arrière.

- Attends, dit Ouroz.

Était-ce, en vérité, l'instant de ce péril inconnu dont il avait l'assurance qu'il aurait à l'affronter tôt ou tard ?

- Attends ! dit Ouroz.

Les yeux mi-clos, il jugeait Mokkhi. Sauf une attaque brute, nue, il n'avait rien à redouter de lui. « Un simple instrument de la putain nomade », pensa Ouroz. Et aussitôt : « Un instrument peut, entre des mains savantes, devenir mortel. »

Ouroz tourna la tête vers la marmite, renifla les effluves qu'elle répandait et dit encore :

- Le *palao* a bonne et belle odeur. Quel dommage que l'appétit me manque à manger seul.

Ouroz laissa son regard retourner à Mokkhi et poursuivit paisiblement :

- Je t'invite, toi et ta grande faim, à partager cette nourriture.

- Moi ? s'écria Mokkhi.

Le sachet de Zéré. . . Celui qui portait une étoile bistre. . . Il ne croyait pas que la jeune femme en eût versé la poudre dans le riz. Mais était-il sûr d'avoir suivi chacun de ses gestes ?

- Moi, à ta table ? reprit-il.

- En voyage il n'y a plus de maître et de *sais*, il n'y a que des compagnons

de route, dit Ouroz.

Sa voix se durcit tout à coup.

- Assieds-toi en face ! ordonna-t-il.

Mokkhi s'accroupit sur ses talons, de l'autre côté de la caisse.

- Et commence ! lui dit Ouroz.

Mokkhi se rappela le chuchotement sauvage de Zéré, alors qu'il allait pénétrer sous la tente : « Fais ce qu'il veut. Tout ce qu'il veut. » Et approcha sa main droite de la marmite. . . Et la laissa en suspens. Malgré sa ruse infinie, Zéré avait-elle prévu qu'Ouroz exigerait. . .

- Tu te fais bien prier, ce soir, dit Ouroz.

Son regard, noirci par une méfiance qu'il ne cherchait pas à dissimuler, fouillait le visage de Mokkhi. Le *saïs* comprit : s'il hésitait une seconde encore, le soupçon deviendrait certitude. Le complot serait découvert par sa faute. . . La crainte qu'il avait de Zéré l'emporta sur celle du poison. Mokkhi plongea trois doigts dans la chaude et grasse nourriture, la pétrit, la roula, glissa dans sa bouche la boulette ainsi formée, l'avalait d'un seul coup.

Ils laissèrent tous les deux s'écouler quelques instants sans parler ni remuer. Enfin Ouroz demanda :

- C'est bon ?

- A combler le Prophète, murmura Mokkhi.

Il sentit des gouttes de sueur glacée le long de sa nuque. Elles lui semblèrent la rosée du Paradis. Il avait goûté au *palao* et vivait. Il éprouva alors une faim bienheureuse, enfonça toute sa paume au creux de la marmite, en retira une boule énorme qu'il dévora bruyamment. Une autre ensuite, et une autre. Il ne s'apercevait même pas que, entre chacune de ses bouchées, Ouroz faisait tourner le récipient petit à petit sur lui-même. Quand, rassasié, Mokkhi commença de lécher ses doigts l'un après l'autre, il ne restait pas une partie du plat à laquelle il n'eût touché.

- A mon tour, dit Ouroz.

Il mangea sans en avoir vraiment envie, juste pour soutenir ses forces. La saveur du mets l'y aida. Merveilleusement fondu dans la graisse. Enrichi d'os de mouton et de moelle. Et surtout assaisonné de manière à ravir, incendier la bouche la mieux défendue par l'habitude contre la flamme enchantée des épices.

Ouroz repoussa la marmite, éructa longuement et congédia Mokkhi d'un geste.

La tente s'ouvrit de nouveau. Mokkhi revenait, avec Zéré sur ses talons. Lui, avec un seau à moitié plein, elle, avec une outre toute ruisselante.

- Pardonne que ton repos soit troublé pour un instant, ô mon maître, chantonna Zéré. Le *saïs* a pensé à Jehol et j'ai pensé à toi.

Mokkhi plaça le seau devant l'étalon endormi, la jeune femme accrocha l'outre à un coin de la caisse placée près d'Ouroz. Le pan de toile se rabattit. Les deux silhouettes, la grande et la petite, disparurent ainsi que le feu de camp.

« Ils veulent mon sommeil, pensa Ouroz. Ils comptent sur la fatigue, la sécurité, le bon repas. . . »

Ouroz tira de sa ceinture le coutelas qu'il y avait glissé, le fourra dans sa botte qui protégeait sa jambe intacte. Sa veille commença. . .

*

La flamme du brasier faiblit. Mokkhi lui rendit vigueur par une poignée de branchages. « La troisième fois », murmura-t-il. Zéré lui fit signe de se taire. Elle était à bout de patience. Ils attendaient depuis des heures. Ils attendaient que, dans le flux du temps et du silence de nuit, s'élevât, au fond de la tente, le son d'un cri, d'une plainte, d'un râle, d'un gémissement. En vain. Comme elle l'avait déjà fait, Zéré s'aplatit sur le sol et se coula, aussi flexible et légère qu'un reptile, jusqu'à la portière de la tente, dont elle écarta un bord. La brise la plus faible eût fait plus de bruit. Ouroz, étendu, semblait la proie d'un tout-puissant sommeil. La jeune femme revint à Mokkhi en rampant. Le *saïs* chuchota dans son oreille :

- Et s'il dort jusqu'au départ ?

Elle usa de la même précaution pour demander :

- Le *palao*. . . il en a mangé suffisamment. . . tu me l'as bien assuré ?

Mokkhi abaissa la tête à plusieurs reprises, avec vigueur.

- La soif sera la plus forte, dit Zéré.

Environ au même moment, Ouroz sentit ses lèvres, son palais et sa gorge tellement en feu que, malgré son désir de rester inerte pour donner le change à l'adversaire, il se résolut à boire. Il décrocha l'outre, toute mouillée encore, la renversa, goulot pointé vers sa bouche ouverte, en étreignit le fond avec avidité. Une seule pression et le filet de fraîcheur, de délice allait apaiser, enchanter sa dévorante soif. Les doigts d'Ouroz ne bougèrent pas ; ils étaient comme frappés de paralysie subite. Par contre, les pensées couraient dans son esprit ainsi qu'un éclair succède à un autre.

Le danger mortel était dans la peau de bouc. . . La peur de Mokkhi devant le *palao* ? . . . Simulacre. . . Déjouer le soupçon. . . Et les épices. . . Contraires au sommeil. . . Faites pour forcer à boire. . . Quoi ? Le poison. . .

Le sang irrigua de nouveau la main d'Ouroz. Il la posa sur son cœur qui battait trop vite.

Accroupis près du feu de camp, Mokkhi et Zéré entendirent, venant de la tente, un appel aigu. Ils s'élancèrent. Ouroz les attendait, le torse droit contre les coussins, l'œil brillant.

- A boire ! dit-il.

- Mais. . . mais. . . dans l'outre. . . N'y avait-il pas assez d'eau. . .

- C'est Jehol, dit Ouroz.

Seulement alors le *saïs* et la nomade virent que l'étalon se tenait debout, tout éveillé.

- Il a eu une soif singulière, dit encore Ouroz. Il a fini son eau. Je lui ai

donné la mienne.

- Il en a bu ! cria Mokkhi d'une voix sauvage.

- Peut-être, dit Ouroz.

D'un seul mouvement, le *sais* atteignit Jehol, le repoussa, renversa le seau.

Ouroz, sans ciller, regardait Zéré.

- Ces grands benêts, quand on les réveille soudain, ne sont que maladresse, dit la jeune femme.

Ses yeux n'avaient pas évité ceux d'Ouroz. Et il y vit que, elle, du moins, n'était pas dupe. Elle savait. Il l'avait battue. Et sur le terrain qu'elle avait choisi. Elle acceptait la défaite sans faiblir. Jusqu'à la prochaine fois. Et le cœur d'Ouroz s'en réjouit : la partie serait belle.

- Excuse-moi un instant, ô maître, dit la nomade.

Elle revint avec une cruche pleine. Ouroz ne la força pas de goûter à cette eau. Il saisit la cruche et but à longues, profondes, merveilleuses goulées. Il sentait que, pour Zéré et pour cette nuit, il était devenu immortel.

LES MOLOSSES

La pente était forte, roide. La piste s'élevait, s'élevait à perte de vue, entre des murailles qui touchaient le ciel. Ouroz se retourna sur sa selle vers le promontoire de pierre qui se dressait au seuil de la gorge. Derrière sa paroi, la grande vallée de Bamyian avait disparu d'un seul coup. Si proches encore la rivière d'argent, les peupliers verts, la gloire blanche des maisons citadelles, la pourpre des falaises. . . Si proches. . . Et déjà Ouroz doutait de leur existence. Là-bas, quelques instants plus tôt, les premiers éclats du soleil couraient, dansaient à la surface des eaux vives, des clairs vergers, des vitres dans les villages. Ici, le défilé était un fleuve d'ombre épaisse et sur les berges à pic rien ne poussait, rien ne germait que la solitude et le temps sans saisons.

« Tout n'a été que mirage et que rêve. . . » se disait Ouroz. « L'oasis. . . La tente. . . ce bonheur de victoire. . . Quelle victoire ? Et contre qui ? »

Contre l'idiot à nuque veule qui marchait devant, gonflé de muscles et que ne gouvernait ni le courage, ni l'honneur. . . mais une putain ? Et pour celle-ci, la nomade bâtarde, il avait eu beau et grand mérite, en vérité, de prévoir qu'elle userait de tous les moyens pour lui voler la fortune enfouie sous sa chemise ! Ouroz cracha une salive épaisse, amère. Au combat des béliers, il avait cru disposer d'un pouvoir divin, parce qu'une bête à la corne tronquée, truquée, en avait saigné une autre. Quelle misère ! Et la nuit précédente, il s'était senti immortel pour avoir dominé une fille de rien.

« Alors, quoi ? . . . le risque passé - plus de joie. . . Alors. . . recommencer. . . recommencer toujours ? » se demanda Ouroz. Il éprouvait une fatigue terrible. Elle alourdissait chaque muscle de son plomb. Le sang devenait glace. La vallée de Bamyian était à dix mille pieds d'altitude. Et le défilé ne faisait que monter. Le soleil ne le touchait pas. Dans son lit obscur, coulait un vent imprégné de neiges éternelles.

Et la souffrance revint, glu enflammée et putride qui s'infiltrait, se répandait du genou jusqu'à la plante du pied. Ouroz se rappela le guérisseur de Bamyian. « Le bienfait des onguents et des soins ne peut durer, avait dit le petit homme rond. Ensuite, tu seras en péril de mort. » Et c'était bien elle, la mort, l'horrible chenille qui, Ouroz le sentait, décomposait sa chair, effritait ses os et changeait le beau sang rouge en pus infect. « Je ne peux même plus tenir décemment à cheval », pensa-t-il, affalé, ratatiné sur la selle.

Mokkhi s'arrêta, grimpa sur un bloc de pierre éboulé au milieu de la piste et se retourna pour crier :

- C'est bientôt la fin du défilé.

L'écho répéta ces paroles et il sembla à Ouroz qu'elles passaient au-dessus de lui, à travers lui, pour aller uniquement à Zéré. Il se dit : « Je suis déjà pour eux une charogne. Ils se voient maîtres de l'étalon et de l'argent. »

Au coup de reins qu'il donna, il eut la sensation que la chenille étirait, étirait sans fin ses anneaux horribles et qu'elle broyait, déchiquetait tous les nerfs de son corps. Il réussit tout de même à se redresser. Ensuite, un flux de fièvre brûlant, crépitant, vint à son secours. Il déboucha du défilé, tête haute. Dès lors, il ne s'appartint plus.

Devant son regard, un plateau s'ouvrait à l'infini. La surface en était poudrée, comme d'une cendre au grain dur et grossier. Sur elle régnait la mort éblouissante des frigides soleils. Lumineuse au point de rendre toute lumière épaisse et aveugle, plus stérile que la nudité des laves noires, plus triste que les larmes des anges et plus belle que la beauté, cette plaine étalée à quinze mille pieds d'altitude n'était plus la terre des hommes.

Des montagnes bordaient cet univers de steppe astrale. Elle était si près du ciel que seule la ligne des crêtes en dépassait le niveau. A cause de cela, il semblait que des Dieux dont aucune religion n'avait jamais conçu la forme ni deviné les noms avaient érigé contre le firmament glacé une enceinte à la mesure et à l'image de ce plateau effrayant et sublime. La muraille, ils l'avaient pétrie de roche et de lumière. Dans cette substance, ils avaient forgé les repères, les instruments, les signes destinés à des voyageurs fabuleux. Vaisseaux géants de porphyre ancrés dans la neige des âges. Radeaux en corail suspendus sur l'azur. Aiguilles pareilles à des phares démesurés qui avaient pour feux, à l'usage des astres, les rayons du soleil. Parfois des dragons monstrueux et des idoles colossales surgissaient sur une rose écume pétrifiée.

Le front haussé vers le ciel, Ouroz ne quittait pas du regard les structures grandioses et mystérieuses à qui les cimes servaient de socle. Il ne se sentait pas plus de consistance qu'une ombre.

Mokkhi, lui, avait peur. Et Zéré, davantage encore. Elle cherchait désespérément de tous côtés un témoignage de vie, une trace humaine. Elle découvrit enfin, sur sa droite, très loin, au pied de la montagne qui là-bas arrêta le plateau, une chétive fumée. Puis une autre. Elle fit un signe à Mokkhi. Il interrogea Ouroz du regard. Ouroz ne le vit pas. Mokkhi infléchit sa marche dans la direction des fumées et Jehol le suivit. Ouroz ne s'en aperçut point. Pour le tirer des limbes, de la fatigue, de la fièvre, de la souffrance, de l'extase où l'avaient plongé ces hautes solitudes, aux pierres surnaturelles, il fallut les chiens.

Comme la petite caravane se rapprochait de la chaîne montagneuse du Nord, un bruit étrange s'éleva du côté des fumées. Il rappelait celui que font en hiver les rafales des temps cruels. Mais ici, l'air ne remuait pas. Le soleil étincelait. Cette lointaine clameur n'avait ni la voix ni les ailes du vent. Rauque, engorgée, rugueuse, elle se tenait au ras du sol et de sa cendre grenue. Elle grandissait, grossissait, accourait. L'altitude, l'immensité, la

nudité au plateau, ses écrans de granit et le silence minéral déployé surtout son espace donnaient à ce hululement qui ne connaissait pas de répit, de merci, un pouvoir qui dépassait les forces les plus mystérieuses de la nature. On eût dit que pleuraient, riaient, ricanaient à la fois le roc, la nue, le sable et la lumière. Et que leurs démons lâchés annonçaient la chute des cieux par un épouvantable et horrible délire.

Ouroz n'en ressentit ni crainte ni surprise. Ce chemin ne pouvait conduire qu'au terme de toutes les routes. Il ne s'étonna pas davantage de voir Mokkhi s'arrêter et, contre lui, Jehol : étalon et *sais* attendaient que la pierre éclatât, s'abîmât sous leurs pieds. Et quand, enfin, Ouroz distingua les aboiements furieux, il pensa : « La voici bien, la meute maudite, enfermée dans les entrailles de la terre et dont il est dit qu'elle sortira seulement au dernier jour des hommes et des astres. »

Les trois bêtes surgirent en même temps de la plaine de pierre. Ouroz les reconnut pour celles qu'il attendait. Elles étaient noueuses, trapues, tout en os massifs et muscles vibrants. Un poil ras les recouvrait, dressé droit par la colère et qui avait la teinte du soufre. Des mâchoires démesurées et des crocs étincelants armaient les gueules blanches de bave. Une rage empourprée incendiait les yeux. Et les têtes énormes n'avaient pas d'oreilles.

Les chiens, épais et légers à la fois, arrivaient, prompts comme des fauves, à peine détachés du sol par leurs bonds énormes. Celui qui menait les deux autres de quelques foulées se jeta sur la jambe rompue d'Ouroz, abandonnée contre le flanc de Jehol. Ouroz leva sa cravache. Il savait que toute défense était inutile, risible contre une bête-magie, une bête-démon. L'instinct le força néanmoins d'abattre la lanière plombée sur la bave de la gueule béante, sur le feu rouge des yeux. Puis il laissa pendre son bras, résigné à mourir. Or, le chien poussa un hurlement de souffrance et de rage et sauta en arrière. A cet instant, Jehol leva le pied pour une ruade. Le chien fit un saut de côté. « Par le Prophète ! le fouet le mord, un sabot l'effraie. . . comme une bête véritable », se dit Ouroz.

Le molosse revenait à l'attaque. Ouroz, de toutes ses forces, le cingla sur les côtés de la tête, là où manquaient les oreilles. L'animal s'aplatit avec un interminable aboiement. « Beau démon », pensa Ouroz plein de honte. « Ah oui beau démon que ce gardien de troupeaux, mutilé par son maître pour ne pas offrir de prise aux loups des monts et des steppes. »

Les deux autres chiens, alors, bondirent ensemble sur Ouroz du côté de la jambe blessée. « L'odeur de la chair ouverte, du sang, de la charogne », songea Ouroz. Son esprit était réveillé, libre. Ses nerfs se plaisaient à ce combat soudain. Il retrouvait de la vigueur. Et il faisait volter, cabrer, ruer Jehol, et cravachait à pleins bras, pleine joie.

Mokkhi avança vers la mêlée, ses mains pleines de lourds cailloux tranchants. Zéré courut vers le *sais* et ordonna :

- Pas de pierres. Les chiens n'en seront que plus sauvages. Ce sont bêtes de nomades. . . je les connais.

Elle se tut pour reprendre haleine. Ouroz continuait d'éviter et fouailler les trois molosses enragés.

- Et lui, il ne tombera pas de cheval, poursuivit Zéré. A se battre, il reprend force. Je le connais aussi maintenant.

- L'étalon peut se faire mutiler, dit Mokkhi.

- Cela ne doit pas être, dit Zéré.

- Comment faire ? s'écria le scüs.

- Surtout, dit Zéré, garde-toi bien de me suivre.

Mokkhi vit avec terreur la jeune femme se diriger vers le tourbillon fait d'abois, de hennissements, de coups de sabots et de coups de cravache. Les chiens, sans un instant de répit, pourchassaient Ouroz. Possédés de cette fureur, ils ne firent pas attention à Zéré. Elle s'approcha davantage. L'un des molosses, pour esquiver un sabot de Jehol, boula, se releva, et Zéré eut devant elle sa tête épouvantable, dépouillée d'oreilles, aux babines retroussées sur un flot de bave et les yeux inondés de sang. Elle n'ébaucha même pas un mouvement pour l'éviter. Le chien gronda, rassembla ses épaules, amorça le saut. . .

Le *saïs*, malgré la défense de Zéré, voulut courir à elle. Un cri l'arrêta, rauque et rude, et d'une modulation singulière. Zéré, si grêle, si frêle ne pouvait pas l'avoir poussé. Qui alors ? se demanda le *saïs*. . . Les muscles de Mokkhi se crispèrent pour le jeter en avant et aussitôt se détendirent. Le molosse venait de s'aplatir juste devant la petite nomade. Le cri retentit de nouveau et les deux autres chiens abandonnèrent Ouroz pour se ranger autour de leur compagnon. Tous les trois, calmés soudain, interrogeaient la jeune femme d'un regard attentif et d'une intelligence extrême. « Ils attendent ses ordres. Était-ce donc elle ? » pensa Mokkhi. Comme pour lui répondre, Zéré tendit un bras dans la direction des fumées.

Les yeux féroces des bêtes clignèrent à plusieurs reprises. Puis, par longues foulées bondissantes, les trois démons sans oreilles s'élancèrent vers le septentrion d'où ils avaient surgi.

- Ce cri, ce maître cri, d'où le tiens-tu ? demanda le *saïs* à Zéré avec émerveillement.

- N'étaient-ils pas chiens des tentes ! répondit la jeune femme. Il faudrait me plaindre, en vérité, si j'avais déjà oublié leur langage.

Ouroz passa près de Mokkhi et de Zéré comme s'il ne les voyait point. L'emportement du combat, le bonheur du défi avaient déjà épuisé leur pouvoir. Les secousses, les torsions auxquelles avait été obligée sa jambe rompue lui valaient un regain de tourment. Contre lui, Ouroz ne connaissait qu'une défense : pousser droit devant, accorder le pas de son cheval au va-et-vient de la scie qui ravageait sa chair, atteindre à un état limite de l'évanouissement et faire en quelque sorte refluer toute la vie dans cet asile de l'homme sans joies ni douleurs, accessible seulement aux jeux de la pensée et des songes. La fièvre et ses cloches, toujours plus sonores, le soleil qui montait vers son zénith avec une lumière blanche de métal en fusion, vinrent

au secours d'Ouroz. La souffrance peu à peu se déplaçait comme vers l'extérieur. Elle était toujours là mais ne l'habitait plus. Elle s'accrochait à un cavalier collé à Ouroz, assis sur la selle d'Ouroz qui, pourtant, n'était plus Ouroz. Ce double misérable auquel il avait abandonné sa guenille de corps allait de cahot en cahot, affaîssé, écrasé, supplicié. Tandis qu'Ouroz, le véritable, chevauchait, volait au niveau des cimes les plus hautes. Il était ce roc fabuleux et ce roc était lui-même. Il voguait sur les radeaux immenses qui avaient le ciel pour voile. Il caressait les dragons géants auxquels les crêtes servaient de crocs. Et dans les temples dont les montagnes colossales n'étaient que les assises, il trouvait des prières inconnues au plus pieux des fidèles, au plus savant des mullahs et qui dépassaient toutes leurs oraisons en vérité, vertu et lumière.

Les aboiements des chiens sans oreilles s'étaient tus depuis longtemps. Sur tout le plateau, seuls résonnaient les sabots de Jehol contre la cendre de pierre. Les pas de Mokkhi et de Zéré ne faisaient aucun bruit. Le *saïs* se tenait derrière l'étalon, près de Zéré. Il n'avait plus à servir d'éclaireur pour garder Ouroz d'un choc, d'une chute. Il ne souhaitait que cela. « Tombe, tombe, sac à pourriture, tombe », répétait intérieurement Mokkhi, plein de dégoût pour ce corps affalé, indécent sur une selle. « Tombe donc et que le soleil dessèche et que la nuit gèle ton cadavre. »

Il regarda Zéré. Que pensait-elle ? Son profil n'exprimait rien. L'interroger ? Comment ? Le silence sacré du roc, du ciel et du soleil ne laissaient pas de place au son d'une voix. Zéré parla tout de même - elle savait le faire à la façon des muets. Elle dit de la sorte :

- S'il glisse, on l'achève.

- Oui, oui, chuchota Mokkhi.

La jeune femme dit encore et seulement des lèvres :

- Et l'on prend les nomades pour témoins de notre innocence.

- Oui, oui, chuchota Mokkhi.

Ces propos n'avaient été qu'échange de souffles. Mais l'air était si vulnérable au frémissement le plus léger que la vibration des mots parvint à Ouroz. Du moins à son double que la souffrance maintenait sur la terre et dans la peau de l'homme. Et tandis que l'autre Ouroz, hors de toute atteinte, continuait à naviguer de cime en cime, celui-là se sentit alerté comme un loup très malade qui flaire, attachées à ses traces, des bêtes mangeuses de charogne.

C'était bien avec une espérance aussi avide que Mokkhi et Zéré, côte à côte, sans un mot, sans un bruit, suivaient le cavalier à bout de force. . . La chute. . . Un coup sur la tempe. . . Un autre. . . La mort. . . Et toutes les apparences d'un accident. . . Vite : le testament, l'argent. . . Les tentes des nomades. . . Les pleurs. . . Les funérailles. . . Et la liberté enfin. Et la richesse. Pour combler ce dévorant désir, il suffisait d'un éblouissement, d'une secousse, d'un écart.

Cependant le soleil montait, montait. . . les ombres portées se firent plus

courtes et disparurent. Le corps tassé, recroquevillé, chancelant, continuait de tenir sur le cheval. Et le terrain s'étalait à perte de vue, sans une aspérité, sans une ride. La patience des chacals et des hyènes faisait défaut à Mokkhi. Il colla sa bouche contre l'oreille de Zéré et dit :

- Je vais le jeter bas.

La jeune femme inclina son front bombé.

Mokkhi ramassa un galet pesant, bien à sa main et se mit à courir. Jehol allait au pas le plus lent. Le saïs n'eut pas de peine à le rattraper. Encore un instant et il poussait, renversait Ouroz. Mais alors, l'étalon tourna la tête vers Mokkhi et, brusquement, allongea sa foulée. Mokkhi demeura en suspens, balancé sur une jambe. Il avait surpris dans les grands yeux humides une expression à laquelle il ne voulait pas croire. . . Cette sévérité, cette hostilité pour lui - le saïs, le seigneur, le nourricier, le frère. . .

« Impossible. . . pas Jehol. . . pas moi. . . j'ai mal vu. . . la lumière de midi est trompeuse, si haut », pensa Mokkhi. Il frappa violemment le sol du pied qu'il tenait en l'air, força l'allure de sa course, rejoignit à nouveau l'étalon, et, de nouveau, rencontra son regard. Cette fois, le doute était interdit. Jehol refusait de se laisser approcher. Pourquoi ? se demanda Mokkhi. Pourquoi ?

Il se sentait glacé, paralysé. Il ne pouvait pas accepter de se voir renié soudain par le seul être au monde qu'il eût toujours compris, protégé, choyé, chéri ; et dont il n'avait jamais reçu que gratitude et bonheur. Cet échange était aussi naturel, nécessaire que le soleil. Alors pourquoi, pourquoi ? se demandait Mokkhi.

« La pierre que je tiens, peut-être. . . » se dit Mokkhi. Il écarta les doigts, laissa glisser le galet et comme s'il avait affaire à un juge, montra à Jehol sa paume vide. L'étalon demeura sur ses gardes. Mokkhi ébaucha un mouvement. Jehol fit un écart prompt et large qui le plaça hors de la portée du saïs et en même temps assez prudent pour ne pas mettre en danger l'équilibre d'Ouroz. Puis il reprit sa marche d'un pas long, égal, élastique. Mokkhi le regarda s'éloigner, incapable d'avoir un geste ou une pensée, jusqu'à l'instant où Zéré, collée contre son épaule, demanda :

- Qu'attends-tu ?

- Rien, dit Mokkhi très bas. . . Le cheval ne veut pas que je le touche.

- Tu lui as parlé ? demanda encore Zéré.

- Non, dit Mokkhi.

- Appelle-le. Il obéit toujours à ta voix, dit Zéré.

- Il ne m'écouterait point, dit le saïs.

- Qu'est-ce encore ? demanda Zéré.

Une étrange fierté désolée se montra sur les traits du saïs.

Il dit gravement :

- Un grand coursier de *bouzkachi* défend jusqu'à la mort son cavalier contre l'homme qui lui veut du mal.

- Mais d'où ce cheval peut-il savoir ? dit Zéré.

- Il sait, dit Mokkhi.

Dans son souffle et ses yeux, il y avait une force et une foi qui laissèrent la jeune femme sans réponse. Elle pensait : « Je connais bien, moi, le langage des chiens qui gardent nos tentes. Pourquoi ce grand *saïs* ne comprendrait-il point ce que disent les chevaux de sa steppe ? »

Jehol avait pris sur Mokkhi et Zéré assez d'avance pour mettre Ouroz à l'abri d'un jet de pierre. Il réduisit son allure.

Mais de temps à autre, il tournait la tête. Son regard aux aguets montrait qu'il entendait garder intacte sa distance.

Chaque fois, Mokkhi poussait un soupir très lourd. Et chaque fois, Zéré chuchotait :

- Il finira bien par, s'arrêter.

Ainsi allaient-ils sur le plateau immense. Le cavalier à demi évanoui que protégeait l'instinct de sa monture. Loin derrière, le grand *saïs*, accablé d'avoir perdu son unique ami, près de la petite nomade tout entière à son rêve cupide.

Longue, longue fut leur route. L'épuisement, la faim, la soif ne semblaient pas avoir prise sur Ouroz, ni sur son étalon. Le soleil aborda la dernière moitié de sa piste éternelle et glissa vers la cime des monts. Jehol marchait toujours. Les ombres reprenaient existence. Les trois voyageurs virent naître et croître sur leurs pas des compagnons étranges, fluides et transparents, faits à leur ressemblance et qui flottaient, dansaient au ras de la steppe de pierre. Jehol marchait toujours. Une bande étroite de ciel séparait seulement le rouge soleil des sommets les plus hauts. Le crépuscule donnait aux crêtes des couleurs aussi fabuleuses que leurs monstres et leurs monuments. A la surface du plateau et d'un bord à l'autre, l'air prit si bien la teinte du sol qu'il semblait fait de sa triste cendre. Jehol marchait toujours.

Allait-il de son propre mouvement ? Était-ce Ouroz qui le poussait par les contractions machinales de ses muscles ? Dans la pénombre du soir et à la distance où Mokkhi et Zéré se trouvaient du cavalier, il était impossible de s'en rendre compte.

- Il est peut-être mort, dit Zéré.

Pendant toute l'interminable poursuite, sans halte, sans aliment, sans eau, elle avait gardé le silence, pour ménager son souffle. Sa voix était retenue, étouffée à l'extrême. Le *saïs* crut qu'une chauve-souris lui effleurait la joue d'un vol velouté.

- Oui, il est mort. . . chuchota encore la nomade.

Au lieu de la joie que cette pensée aurait dû lui inspirer, elle éprouvait une angoisse étrange. Le soleil allait bientôt toucher les crêtes. Et viendrait la ténèbre glacée avec tous les maléfices enfantés par un désert que les démons avaient bâti au-dessus du monde.

La main de Zéré toucha celle de Mokkhi. Elle demandait secours.

- Si leur maître meurt en selle, que font les chevaux de la steppe ? demanda Zéré dans un murmure plaintif.

Mokkhi frissonna. Et dit péniblement :

- Chez nous, ils s'arrêtent, la crinière basse. . . Ici. . . je ne sais pas. . . je ne sais rien.

- Alors, chuchota Zéré, alors il faudra le suivre ? Dans le noir, dans le gel ? Et le perdre. . . Et nous perdre ?

- On a tout pour camper quand on veut, dit Mokkhi, en tirant sur l'attache du mulet fourbu.

- Et l'étalon, et l'argent ? Tu abandonnes ? demanda Zéré.

- Jamais, dit Mokkhi.

Il n'aspirait plus au butin, mais il sentait qu'il ne pourrait pas, lui non plus, s'arrêter. Qui donc les traînait derrière Ouroz ? Mokkhi regarda la bande céleste étirée entre l'astre rouge et les cimes. La piste du firmament s'étrécissait à l'extrême. La pénombre commençait de dissoudre la silhouette à cheval. Mokkhi ferma les yeux d'épouvante. Il venait de connaître la vérité. Devant lui ce n'était pas Ouroz - mort ou vif - qui cheminait, c'était. . . Mokkhi voulut s'arrêter de réfléchir, n'y parvint pas. Le cavalier fantôme. . . Le cavalier fantôme. . .

Zéré tenait toujours le poignet de Mokkhi. Elle sentit l'artère battre avec tant de furie, tant de désordre, qu'elle demanda :

- Tu as mal ?

Mokkhi ne sembla pas l'entendre. Un liquide visqueux imprégna les doigts de Zéré. Elle reconnut cette sueur et murmura :

- Ta peur est maintenant plus grande que la mienne. Pourquoi ?

Mokkhi chercha en vain les mots qu'il fallait. Comment dire les veillées où les petits enfants tapis, oubliés dans le coin le plus obscur de la yourte, entendent les vieux bergers, les colporteurs de passage et les conteurs errants, accroupis autour du samovar ? Leurs histoires sont toujours effrayantes. Elles nouent le ventre. Elles obligent à fourrer son poing dans la bouche pour étouffer un cri. Rois sanguinaires, sorciers affreux. . . Et, plus redoutable que tous, le cavalier sans face qui chemine nuit et jour, jour et nuit, dans la pierre et le sable et la ronce et le roc, à travers les temps et les temps, pour n'aller nulle part. Et ceux qu'il rencontre, il les entraîne sans recours, sans retour derrière lui jusqu'après la mort des astres. Sa terreur enfantine, Mokkhi la connaissait à nouveau. La sueur coula plus abondante. Ses dents se mirent à claquer. Il montra l'ombre de l'homme liée à l'ombre du cheval qui s'effaçait dans la brume du soir et balbutia :

- Tu ne sais pas. . . , tu ne sais pas. . . Le cavalier fantôme.

D'un mouvement sauvage, Zéré rejeta le bras de Mokkhi. Cette panique, dans sa démesure, lui faisait oublier son effroi. Quand elle saisit à nouveau la main du saïs, ce n'était plus pour s'appuyer sur lui. Elle entendait le conduire.

- Tu parles comme une vieille femme, dit Zéré.

Elle avait renoncé au chuchotement. Dans le silence prodigieux de ces hauteurs glacées, de la cendre minérale et de la solitude, sa voix résonna, vibra de tout son timbre. Mokkhi s'arrêta, attendit le châtiment de la terre et du ciel. Le ciel n'envoya pas de foudre. La terre, sous ses pieds, resta ferme.

Zéré se mit à courir. D'un bras, elle entraînait Mokkhi. De l'autre elle tirait le mulet. Le martèlement des sabots, les bruits des charges entrechoquées rendirent au *saïs* force et courage. Il reconnaissait la solidité, la dureté de l'univers. A chaque foulée, il y retrouvait mieux sa trace, sa place. Dans un monde aussi vrai, le cavalier fantôme ne pouvait pas avoir d'emploi. A mesure que la distance diminuait entre eux cessaient d'agir les sortilèges. L'ombre qu'il poursuivait n'était plus agrandie, transfigurée, par des vapeurs obscures. Elle avait la taille, la forme du commun des mortels. Sa monture était une bête belle et puissante, et pas davantage. Un homme à cheval, sans plus. Encore quelques instants et le cheval fut Jehol et l'homme, Ouroz. Et Ouroz impuissant, à sa merci. Il allait bien le montrer à l'imposteur, au menteur, au traître !

Zéré se laissa pendre de tout son poids au bras du *saïs*.

- Non, cria-t-elle, non ! Tu vas relancer l'étalon. . . Et regarde. . . On dirait qu'il veut enfin s'arrêter.

Jehol, sans qu'aucun obstacle se fût levé devant lui, ralentissait le pas, pour obliquer vers sa droite. Mokkhi et Zéré aperçurent, dans cette direction, confusément, une colline.

Jusqu'alors le faux jour du crépuscule l'avait comme accolée au mur monumental qui lui servait de fond. Elle semblait une avancée, un cap sur la face du roc. Au vrai, un vaste espace l'en séparait.

Cette colline avait la forme d'une pyramide. Le soleil, entamé déjà par les dents des crêtes, ne touchait plus que son extrême pointe. Au-dessous de cette aiguille comme rougie au feu, l'ombre s'étalait. Assez légère encore pour laisser voir de petites bâtisses trapues disposées en gradins, le long de couloirs étroits.

- Un village ! Ici ! s'écria Mokkhi.

Il ne retenait plus sa voix. Mais Zéré se prit à chuchoter de nouveau.

- Par tous les esprits de la route et de la nuit, tais-toi ! Elle enfonça ses ongles dans la paume de Mokkhi, et murmura :

- Tous les nomades qui vont et viennent entre les pâturages du Hazaradjat et les Hautes Passes parlent de cette colline. . . Elle est leur cimetière.

- Alors. . . alors. . . ces maisons. . . dit Mokkhi plus bas encore que la jeune femme.

- Des tombes, dit Zéré. Les morts surpris en marche, on ne les met pas en terre sur le bord de la piste, on les porte là.

- Depuis. . . balbutia Mokkhi. . . depuis quel temps ?

- Depuis toujours, dit la jeune femme.

Et le *saïs* comprit : les monuments dont la colline, dans toute sa hauteur et sur toutes ses faces se trouvait couverte, étaient des sépulcres, faits de blocs entassés. Sous leur masse, des convois éternels, à chaque nouveau passage, avaient déposé en cercles successifs leurs déchets humains. Tout au sommet rougeoyait le fanal qu'allumait le suprême éclat du soleil. La pyramide funèbre était gris de plomb et les pierres tombales gris de fer. Autour,

ondulaient le sol et le soir, couleur de cendre.

- Écoute, murmura Zéré.

Le vent nocturne des très hauts plateaux se levait. Était-ce lui qui hululait, frémissait, gémissait d'une plainte si proche de l'humain ? Ou les ossements de ceux qui avaient cheminé depuis le premier au dernier de leurs jours et fait halte à jamais dans la pierre des solitudes ? « La fin des hommes, la fin des âmes », pensa Mokkhi. Il avait froid. Froid jusqu'aux racines de la vie. Il dit d'une façon à peine perceptible :

- Zéré. . . on ne peut pas rester ainsi - on ne peut pas.

- Attends de savoir ce que veut l'étalon, dit la petite nomade.

Jehol venait de s'arrêter au pied de la colline. Il humait l'air avec étonnement. Ses oreilles frissonnaient. Il balançait la tête de gauche à droite et de droite à gauche, indécis, inquiet. Il s'était tant réjoui, dans sa peau et ses jambes et son souffle de découvrir enfin, après une étape si longue, ce village qui, comme tous les villages, allait donner repos, chaleur, boisson, nourriture, sécurité. Et voilà que, sur le seuil, il ne trouvait rien de ce qui était promis, de ce qui était dû. Pas une lumière. Pas un son. Pas un effluve de bête ou d'homme. Et, dans le vent du soir, pas trace de l'odeur si bonne que prodigue la bouse de vache, quand elle brûle dans les foyers. Jehol qui, tout au long de la journée, avait agi par lui-même, sentit que cette difficulté-là, il ne la pouvait résoudre seul. Elle exigeait une décision, une indication du cavalier qui, inerte, pesait si lourd sur la selle.

Un hennissement aigu. . . une dure secousse. . . une flamme dans les os brisés. . . Ouroz ouvrit les yeux. . . Face à lui, le faite de la colline n'était plus qu'une étincelle qui brasilla et disparut.

« La nuit est là », pensa Ouroz. Le plein soleil était son dernier souvenir. Il se demanda ce qu'il avait fait de toutes ces heures. Dormi ? Évanoui ? Peu importait. Quoique très faible, il se sentait bien. La tête était claire. Le corps, dispos, obéissait à ses commandements. Le gel du soir compensait, réjouissait l'ardeur de la fièvre. Lui-même, tout entier, pareil en cela à sa peau, il était sur une sorte de ligne précise et singulière où deux éléments ennemis s'alliaient en sa faveur. Il avait en même temps le contact le plus lucide, le plus franc avec le réel et la faculté d'admettre, sans la moindre crainte ou malaise, ainsi que dans un rêve, les circonstances et les images auxquelles la raison ne pouvait pas consentir.

Quand il sut - et cela se fit très vite - à quoi servaient les fausses maisons dressées devant lui, il ne s'effraya, ne s'étonna pas. La veille, le matin encore, il n'eût voulu pour rien au monde d'un tel campement. Là, il se dit simplement que les sépulcres étaient une protection contre le vent qui balayait le plateau nu.

Ouroz effleura de son genou valide le flanc de Jehol et commença de longer la base de la colline. A cause de l'ombre, les tombeaux semblaient se toucher. Pourtant, vus de tout près, ils n'avaient pas la même forme. Elle variait selon le volume et les lignes des blocs employés à les dresser, du

dessein ou du hasard qui avaient gouverné leur amoncellement. Pour quelques monuments les parois étaient presque lisses. Sur d'autres, des aspérités inscrivait d'étranges signes. Ici, poussaient des auvents. Ailleurs, se creusaient des niches. Ouroz allait très lentement. Il cherchait une rampe d'accès qui le menât à l'intérieur du cimetière en pyramide.

Ce fut alors que, des rocs funéraires, une voix s'éleva. Fragile, cassée, épuisée et malgré cela, distincte à l'extrême. Son timbre, par la pureté et l'usure, rappelait le son du cristal fêlé. Les mots venaient un à un dans le silence, comme filtrés à travers les couches du temps.

- Est-ce toi qui approches, fils de Toursène, ô Ouroz ? La surprise fit broncher Jehol. Derrière, à quelques pas, deux cris mêlés retentirent, hurlement et plainte à la fois.

« Mokkhi. . . Zéré. . . se dit Ouroz. Ils ont entendu, eux aussi, un tombeau m'appeler. »

En tout autre temps, il eût lacéré Jehol de sa cravache et galopé vers la ténèbre, le froid, le désert. . . Cette nuit-là, il ne pouvait être effrayé par rien, puisque tout lui était naturel. Il s'écria :

- Qui que tu sois, tu n'es pas dans l'erreur. Toursène est bien mon père et je m'appelle Ouroz.

- Va droit devant, dit la voix de cristal fêlé. Tu me trouveras sans peine.

Ouroz retint Jehol. Ce n'était point qu'il hésitât. Il avait seulement l'impression que la voix ne lui était pas inconnue. Où, quand, avait-il pu l'entendre ? Il ne parvint pas à s'en souvenir et remit l'étalon en marche.

Jamais encore Jehol n'avait été obligé à un pas aussi compté, réduit. Tandis qu'il défilait devant le front des sépulcres, Ouroz épiait chaque interstice entre les pierres et parfois les fouillait de sa cravache. Peut-être qu'une main spectrale en saisirait la lanière. Il allait comme à tâtons. La nuit était venue. Jehol, malgré la bride serrée, marcha plus vite. Et Ouroz vit pourquoi. Devant eux, au ras du sol, mais à une distance qu'il ne pouvait pas évaluer, un fil d'or, en ligne brisée, pareil à un éclair immobile, rayait l'obscurité. « Le reflet de la flamme qui frange les revenants et remplace leur ombre », se dit Ouroz. Il relâcha les rênes.

L'allure de Jehol était à la limite du trot. « Il croit, l'innocent, à un vrai foyer », pensa Ouroz. La ligne lumineuse ne bougeait pas de place. « Le mort s'amuse de moi », pensa encore Ouroz. Soudain, il se trouva devant un feu. Un vrai feu. Un petit brasier de branches sèches. Il brûlait au creux de l'alvéole qui précédait une tombe grossière. Là, derrière le bûcher, un homme était assis. Pas un squelette. Pas un spectre. Un homme vivant. Il portait une longue houpelande. Une besace gisait à ses pieds. Il présentait à la clarté des flammes une figure sans âge. Il dit

- Que la grande paix de ce lieu, ô Ouroz, soit sur toi.

Et Ouroz s'inclina aussi profondément qu'il le put sur sa selle et répondit :

- Paix et honneur à toi, Aïeul de Tout le Monde. Ma fortune est singulière

de te rencontrer ici.

- C'est que je t'attendais, dit Guardi Guedj.

LES PLEUREUSES

Les pierres assemblées au sommet de la tombe dépassaient largement celles qui les soutenaient. Une sorte de brève galerie couverte longeait le bas de la façade. A chaque bout, débris et galets formaient une murette. La niche de roc n'avait qu'une ouverture - et fort mince - qui donnait sur le plateau.

Le bûcher de Guardi Guedj faisait de cette faille une fenêtre de flamme. Dessinées sur elle comme à l'encre de Chine, Mokkhi et Zéré découvrirent les silhouettes d'Ouroz et de son étalon. Zéré chuchota :

- Ce n'est pas lui, mais son ombre.

- Non, dit Mokkhi. Non !

Il avait été déjà pris au piège. Une fois suffisait. Il arrondit sa main en cornet autour de sa bouche et cria :

- Ouroz, ô Ouroz, je suis là.

- Eh bien, répondit l'ombre, qu'attends-tu pour me lever de cheval ?

Zéré s'agrippa à l'épaule de Mokkhi.

- N'y va point, supplia-t-elle. Garde-toi bien d'écouter ce fantôme.

- Un fantôme aurait-il cette odeur de pus que le vent apporte ? dit le scüs.

Le coup de bise ébranla, fendit le voile de flamme. Dans la fissure apparut, adossé au mur de la tombe, un homme d'une maigreur extrême.

- Tu vois, tu vois, murmura la nomade. L'esprit du sépulcre est dehors pour nous attirer.

Mokkhi, alors, hésita. De ce spectre, il ne savait rien.

La tenture couleur de feu s'étalait à nouveau sur la faille du roc et cachait tout dans la niche.

- Ouroz, ô Ouroz, s'écria Mokkhi d'une voix mal assurée, celui-là, derrière le bûcher, est-il un voyageur pareil aux autres ?

Avant qu'Ouroz ait pu répondre, une faible voix, au timbre de cristal fêlé, porta loin dans la nuit.

- Viens sans crainte à mon feu, dit-elle. Un esprit n'a pas de vieux os à réchauffer.

- Un vivant. . . dit Mokkhi à Zéré. . . Et je crois. . . je crois. . .

Sans achever, le *sais* courut jusqu'à l'ouverture de la niche, et, au-dessus du brasier, il vit, éclairée par sa flamme dansante, la figure sans âge de Guardi Guedj et ses rides si nombreuses, menues, creusées, enchevêtrées que ses joues ressemblaient à des parchemins gravés d'une mystérieuse écriture.

Mokkhi se plia en deux, toucha le sol glacé des paumes, s'écria :

- Je le savais. . . Aïeul de Tout le Monde. . . je le savais, ô Mémoire de

Tous les Temps. . . Qui entend ta voix. . . ne fût-ce qu'un soir, ne l'oublie plus. Il en est ainsi, par le Prophète, de tous les jardiniers, artisans, cuisiniers, bergers et *sais* à qui, dans notre domaine, tu as conté la gloire d'Attila, grand chef de guerre. Il est né, as-tu dit, dans notre province de Maïmana et il est parti d'Akhtcha, sa ville, pour conquérir la moitié de la terre.

Étaient-ce les jeux du feu ? Une ombre de sourire sembla flotter sur les lèvres blanches de Guardi Guedj. Les années, l'expérience, la fatigue avaient desséché, épuisé chez lui toutes les sources de la joie. Mais le vieux conteur aimait encore ses histoires. Et il lui plaisait qu'un très jeune homme se rappelât l'une d'elles, parce que les fils de ses fils la transmettraient toujours vivante malgré la fuite des temps et les faux de la mort.

Ouroz parla au *sais* entre ses dents serrées. Il souffrait terriblement.

- Porte-moi derrière le feu, dit-il. Attache Jehol près de moi. Je n'ai pas besoin de la tente.

- Un peu plus loin, dit Guardi Guedj à Mokkhi, tu trouveras un puits et sur son bord du bois sec. Toute caravane qui vient ici laisse une provision pour la suivante.

Mokkhi adossa Ouroz à la paroi du sépulcre, près de Guardi Guedj, et dit :

- Je te ramènerai Jehol quand il aura bu.

- Et du thé, vite, dit Ouroz.

Sa moelle était plus froide que la nuit, que la pierre. Il appuya sur ses deux mains sa mâchoire inférieure pour l'empêcher de claquer.

- C'est bien ainsi que je pensais te revoir, lui dit Guardi Guedj : au bout de toi-même.

Ouroz demanda avec peine :

- Comment. . . savais-tu. . . me trouver. . . en ce haut cimetière ?

- Pour qui refuse la route accoutumée, un seul chemin est inscrit dans les volontés du sol, dit Guardi Guedj. Il coupe ce plateau et sur le plateau la seule halte est celle des tombes.

Ses paumes contre son menton, Ouroz demanda encore :

- Où as-tu appris ma défaite, Aïeul de Tous les Hommes ?

- Sur la piste qui va de Kalaktchekane aux écuries d'Osman Bay, dit Guardi Guedj.

Les deux hommes pensèrent avec tant de force à Toursène qu'ils eurent le sentiment d'être séparés en cet instant par son image assise entre leurs corps. Son nom toutefois ne fut point prononcé. Chacun attendait que l'autre en parlât le premier. L'orgueil empêcha Ouroz de le faire. Et Guardi Guedj se tut par sagesse.

Le feu baissait. Le vieux conteur en ranima l'ardeur avec des branches sèches. Une flamme, rejaillissant, éclaira ses doigts, son poignet, puis son visage. Ils étaient d'une fragilité, d'une transparence presque insupportables à regarder. Uniquement os et peau, sans une trace de chair.

- Comment as-tu fait pour venir de la steppe aussi vite, Aïeul de Tout le

Monde ? murmura Ouroz.

- N'est-ce point les vieilles chèvres, dit Guardi Guedj, qui ont le pied le plus sûr et vont au plus court ?

Mokkhi amena Jehol dans la niche et l'entrava près d'Ouroz. Derrière le *sais* venait Zéré, avec une théière, un sac de sucre, deux tasses. Elle servit les deux hommes en commençant par Guardi Guedj, puis se glissa, petite et grêle, dans la nuit des pierres. Mokkhi l'ayant suivie du regard, demanda à Guardi Guedj :

- O Mémoire de Tous les Temps et de Tous les Lieux, enseigne-moi. Ce plateau si terrible, à quoi mène-t-il ? Et par où faut-il aller ensuite ?

Guardi Guedj aspira son thé sombre et dit :

- La très haute plaine où nous sommes s'achève contre un mur de montagne. Il n'a qu'une fente et si roide qu'elle a pour nom l'Échelle. En haut, c'est à nouveau espace plat, semé de gravier gris et noir. Puis tu descends au Band-Y-Amir.

- Par le Prophète ! Les lacs du Band-Y-Amir ! s'écria Mokkhi. En vérité ?

- En vérité, dit Guardi Guedj. Et les plus beaux récits qu'on a pu t'en faire ne sont rien auprès de ces eaux enchantées.

Ouroz ne parlait pas. Il grelottait. Mokkhi alla chercher de quoi le couvrir, et voulut, ensuite, étendre un édreon sur Guardi Guedj. Le conteur lui dit :

- Ce n'est pas la peine. Sur mes os, il n'y a plus rien pour le gel.

- Le *palao* de Zéré va te réjouir bientôt, Aïeul de Tout le Monde, dit Mokkhi.

Le vieillard éleva ses deux mains au-dessus du feu. Elles étaient translucides.

- Sois remercié, ô *sais*, dit Guardi Guedj. Mais qu'ai-je donc à nourrir ?

Ouroz éprouva pour le vieillard une grande reconnaissance. Rien que de penser au mets épais et lourd de graisse, la nausée le prenait.

- Va, dit-il au *sais*, va t'emplir et laisse-nous en paix. Mokkhi enleva les charges et le bât du mulet, se mit à dresser la tente. Ni Zéré ni lui ne voulaient passer la nuit à l'abrid'une tombe. La pierraille du sol rendait sa tâche très pénible. Il s'y adonna avec bonheur. Le travail réchauffait ses muscles. Les fortes senteurs du riz aux épices qui cuisait lentement sur un foyer de trois pierres lui réjouissaient les entrailles. Dans la niche, Guardi Guedj observait le visage d'Ouroz. C'était un masque où tout, y compris les paupières, était crispé, torturé. - Tu as mal, dit le vieux conteur. Très mal.

A l'ordinaire, Ouroz tenait la compassion pour une insulte. Personne au monde n'avait le droit de montrer pitié envers un homme qui se moquait de sa propre chair. Mais il n'entendait dans cette voix ni commisération, ni inquiétude. Le vieillard ne faisait que d'énoncer une vérité. - Ce tas de couvertures pèse trop sur les os rompus, dit Ouroz. Si je les écarte, le froid déchire et dévore la plaie.

- J'ai un allié pour toi, dit Guardi Guedj.

Il tira de sa houppe un bâtonnet de couleur brune et le tint près du feu quelques instants. Lorsque la pâte se fut amollie, il en détacha un très petit morceau, le roula entre ses doigts diaphanes et dit :

- Avale cette boulette avec une gorgée de thé. Et attends.

Ouroz obéit au vieillard. Après quoi, il demanda :

- Ton remède est-il magique, ô Aïeul de Tout le Monde ?

- Si tu veux, dit Guardi Guedj. C'est un présent de la sorcière la plus vieille et la plus sage.

- Son nom ? demanda Ouroz. - La terre, dit Guardi Guedj.

- Une plante. . . une herbe ? murmura Ouroz. - La sève du pavot, dit Guardi Guedj. - Quoi ! s'écria Ouroz.

Il se pencha brusquement vers le vieillard et poursuivit avec violence :

- Toi, toi, si vieux et savant, pourquoi me donner un poison qui enlève force et dignité, tout comme le vin que maudit le Coran ?

- Rien n'est maudit de ce qu'offre la terre, dit Guardi Guedj.

Comme Ouroz voulait lui répondre, il l'arrêta d'un geste.

- Ne t'agite plus, ô *tchopendoz*, reprit le vieillard. Mouvements et cris sont contraires aux bienfaits du remède. Pour t'aider à la patience, je te dirai la naissance du vin. Allons, replace ta tête contre la pierre qui abrite les restes d'un homme des grandes routes, ouvre ta poitrine au calme et entends-moi.

Et Guardi Guedj se mit à conter.

« En ce temps très lointain, dans Herat la Magnifique, régnait Schah Chamiran, souverain puissant et sage. Il aimait, au cours des après-midi brûlants, se promener sur ses terrasses, riches en ombrages, en fleurs rares, en jets d'eau et pavillons ciselés. Sa cour le suivait : dignitaires, prêtres, devins, chefs de guerre, poètes et princes.

« Et un jour il aperçut, posé sur une haie vive, un oiseau inconnu, si beau qu'il s'arrêta pour l'admirer. A cet instant même, près de l'étincelant plumage, un serpent se dressa.

« - N'y aura-t-il personne pour l'empêcher de frapper ? cria Schah Chamiran.

« Son fils aîné, d'une flèche, abattit le serpent. L'oiseau prit son vol, se perdit au fond de l'azur. On l'oublia.

« Or, une année plus tard, jour pour jour et à la même heure, il revint, tournoya au-dessus du jardin royal et, avant de disparaître, laissa tomber quelques graines de son bec.

«- Qu'en penses-tu ? demanda Schah Chamiran à son grand devin.

« Et lui, il répondit :

«- Cet oiseau merveilleux t'a porté sa récompense.

« Le Schah, alors, commanda de surveiller l'endroit où étaient tombées les graines. Une plante que personne encore n'avait vue commença d'y pousser. Elle ne monta pas très haut et sur ses minces ramures s'épanouirent des grappes de petits fruits ronds. Nul n'osa y toucher. Leur suc pouvait être funeste. Les grappes pourrissaient doucement. Le Schah fit placer un haut

vase pour les recueillir. Une fois tombées, elles fermentèrent et un rouge liquide en sortit. Était-ce la récompense ? Ou un poison mortel ?

« On tira de prison un condamné au pal. Le Schah lui ordonna d'avaler une coupe du breuvage inconnu. La Cour tout entière entourait le souverain. Le misérable but et ferma les yeux. Un chuchotement se répandit : « O funeste boisson. Il va mourir. »

« Le prisonnier releva les paupières. La gaieté dansait au fond de son regard. Il sourit. Ensuite - et sa voix n'était plus celle d'un esclave qui porte les fers, mais du maître qui les inflige - ensuite il s'écria : « Qu'on me donne une autre coupe ! »

« Le Schah fit signe à son grand échanson et celui-ci versa un liquide couleur de rubis dans l'or tout ouvragé que seul le souverain honorait de ses lèvres. Après lui, les autres goûtèrent à la boisson mystérieuse. Et la joie et la force chantèrent en eux. . . »

Guardi Guedj prit un temps et acheva :

- C'est de la sorte que le vin tomba du ciel pour le plaisir des hommes sur la terre afghane.

Ouroz, qui avait suivi ce récit la tête inclinée, dit pensivement :

- Aïeul de Tout le Monde, la vérité et rien qu'elle sort de ta bouche révéree. Mais, au temps de ton conte, le Prophète avait-il déjà illuminé de sa parole la terre aveugle et nommé dans le Livre des Livres ce qui était interdit ?

Guardi Guedj, ainsi qu'il le faisait souvent, répondit à cette question par une autre question.

- As-tu entendu, ô pieux *tchopendoz*, parler de l'Empereur Babour ?

- Babour, l'Afghan au bras invincible, s'écria Ouroz, qui, dans l'Inde, fut Grand Mogol.

Le vieux conteur approuva d'un léger mouvement de la tête, et reprit :

- D'après toi, cet Empereur était-il un vrai croyant ?

- Et qui oserait en douter ? dit Ouroz. N'a-t-il pas converti à la Seule Foi les Hindous idolâtres ?

- Bien, dit Guardi Guedj. Ce conquérant au nom d'Allah, ce glaive du Prophète, le crois-tu capable d'avoir désobéi aux instructions du Livre ?

- Il faudrait que je sois fou, dit simplement Ouroz. L'intonation du vieillard se fit très lente :

- Comment se fait-il alors, dit-il, que, sous le règne dugrand Babour, on fabriquait en terre afghane assez de vin pouren remplir outres et tonneaux sans nombre ?

- C'est que le Glaive de l'Islam l'ignorait ! dit Ouroz.

- Tu te trompes, ô pieux *tchopendoz*, répondit Guardi Guedj. Cet Empereur allait de village en village, là où poussait le plus beau raisin du monde et, suivi de ses ministres, de ses chefs de guerre, ses chanteurs, ses poètes, il goûtait aux jeunes vins. Et un jour il vit une tulipe si belle que, pour l'honorer à l'extrême, il la fit emplir du cru le plus délectable et but dans la fleur devenue

coupe. - Que dis-tu là ? Que dis-tu là ? murmura Ouroz.

- Et je dis encore, poursuivit Guardi Guedj avec la même douceur, que sur une colline d'où l'on voit s'étendre Kaboul, la capitale, Babour ordonna de creuser un vaste bassin. Et ce bassin, qui est toujours là, le Grand Mogol, quand il recevait des amis très chers, il le faisait emplir du vin le plus précieux jusqu'aux bords. . . Et ses invités et lui-même y puisaient largement.

- Aïeul de Tout le Monde ! Aïeul de Tout le Monde ! s'écria Ouroz, si ce n'était pas de ta bouche que j'entendais cela. . .

- Que dans cette bouche - si chacune de mes paroles n'est pas vérité - que la langue se dessèche au point que jamais, jamais plus, je ne puisse conter histoire, fable ou légende, dit Guardi Guedj.

Ouroz détourna la tête et, comme pour leur demander une réponse, fixa sur les flammes du foyer son regard soucieux.

- Le Livre des Livres était bien le même, je pense, au temps de Babour que du nôtre ? demanda-t-il.

- Dans chaque ligne, mot et virgule, dit Guardi Guedj.

- Ce qui a changé, alors, c'est l'esprit de ceux qui l'enseignent ? dit Ouroz.

- Ou leurs sentiments, dit Guardi Guedj.

- Qui donc, entre les maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui, dit encore Ouroz, qui donc voyait la vérité ?

- Pas plus les uns que les autres, dit le vieillard.

Ouroz quitta des yeux le brasier et les tourna vers Guardi Guedj. Le feu intérieur qui les illuminait leur donnait plus d'éclat que ne l'avait fait la flamme des herbes sèches et des branches. Il y avait une profonde sérénité sur son visage qui ressemblait à une cire creuse.

- C'est donc à moi seul de choisir, dit-il. Et seulement d'après ma raison et mon cœur.

- Comme en toute chose, dit Guardi Guedj.

Un sourire qui n'avait rien de commun avec son habituel rictus de loup vint aux lèvres exsangues d'Ouroz.

- C'est bien à quoi tu désirais m'amener ? demanda-t-il.

Un mouvement à peine sensible et qui mit en mouvement ses rides sans nombre fut la réponse du vieux conteur.

- En vérité, en vérité, dit Ouroz.

Il s'adossa au mur de la tombe, aménagea avec soin les couvertures et poursuivit :

- Je n'ai plus mal du tout. Mon corps est plein de sagesse. Mon esprit se tient au-dessus de lui, et ne s'étonne de rien.

Guardi Guedj roula une boulette de pâte brune et la donna à Ouroz. Quand celui-ci l'eut avalée, il sentit couler son sang comme une onde magique dans son corps allégé, enrichi. Les rudes fourrures, les étoffes brutes qui le couvraient étaient plus denses et plus moelleuses au toucher que soieries et velours. Et de cette bienheureuse enveloppe, s'échappait, se détachait la pensée pour juger de très haut, sans hâte ni passion, le monde, les hommes,

lui-même.

- Comment se peut-il que ma vie ne m'était rien si je ne la menais pas en avant et au-dessus des autres ? murmura Ouroz.

Il se souvint du premier caravansérail et de son accord avec les animaux fourbus, les voyageurs misérables. . . Il dit :

- Ce cavalier qui cravachait, cravachait pour être toujours en tête. . . le pauvre fou. . .

- Il est un bon proverbe, dit Guardi Guedj : « Si la chance est avec toi, pourquoi courir ? Et si la chance n'est pas avec toi, pourquoi courir ? »

Ouroz dodelina de la tête. Le sourire de paix reposait sur sa bouche. Il avait très sommeil.

- Que les Dieux soient avec ton repos, dit Guardi Guedj.

- Pourquoi *les* Dieux ? murmura Ouroz. Il n'en est qu'un seul.

- Quand on a beaucoup voyagé à travers les terres et les temps, c'est difficile à croire, dit Guardi Guedj.

Du ciel de nuit, un grondement égal et sourd arriva jusqu'à eux. Ils ne levèrent pas la tête. Ils étaient habitués à ce bruit. Depuis plusieurs années et deux ou trois fois par semaine, des machines volantes passaient et repassaient au-dessus des vallées, des montagnes et des steppes afghanes.

Ouroz s'endormit. Le vieux conteur ajouta quelques brindilles au feu.

*

Les aboiements s'élevèrent avec le jour. Ils avaient une intonation déchirante et lugubre.

Dans le refuge de roc où dormaient Guardi Guedj, accroupi, et Ouroz étendu, le petit brasier brûlait encore. Mais il n'avait plus sa couleur de feu. Par la brèche qui s'ouvrait du côté de l'Orient, le soleil entrait déjà et la flamme du ciel, quoique dans son premier éclat, dévorait celle des hommes.

Les aboiements se rapprochaient.

Sur les joues de Guardi Guedj, les rides innombrables frémirent, pareilles aux cassures d'un très vieux parchemin et, comme il ne percevait plus les sons aussi bien qu'autrefois, il avança machinalement le visage dans la direction d'où venaient ceux-là pour en reconnaître la nature. Puis, avec une poignée de brindilles, il ranima le foyer aux étincelles blanches et appuya de nouveau sa tête contre la paroi de la tombe.

Les aboiements étaient plus forts.

Ouroz les entendait aussi. Son sommeil pourtant ne s'en émut pas. C'était le plus étonnant de son existence. Il dispensait calme, repos, anéantissement moelleux. Et, dans le même temps, il faisait du corps une sorte de coquillage qui recueillait tous les effluves, souffles et soupirs de la nuit pour en nourrir un foisonnement d'images que tantôt gouvernaient les lois de la raison et tantôt les fantaisies du délire. Elles n'appartenaient pas au rêve et Ouroz le savait. Un pouvoir étrange lui permettait tout à la fois de les suivre, les juger et de

s'abandonner, de croire à leur merveilleux désordre. Lorsque les hurlements retentirent au creux de la conque sonore que recouvrait, contenait sa peau, Ouroz fut investi, pénétré, habité par les bêtes sans oreilles, couleur de soufre, chiens d'enfer qui couraient sur la steppe de pierre. C'était dans sa tête que s'ouvraient les gueules empanachées d'écume. Dans sa gorge que claquaient les crocs. Ouroz ne bougea pas un doigt, ne leva pas une paupière. Il était à la fois l'arène et le témoin, la substance et le maître du jeu. La meute passa, coula au travers d'Ouroz.

*

Zéré rejeta le bras qui la tenait pressée contre une large et chaude poitrine, et se dressa sur un genou.

- Où vas-tu ? murmura Mokkhi d'une voix de sommeil.

Il ouvrit les yeux et les referma pour un instant : la toile de la tente au grain dru était comme une éponge imbibée de lumière.

« Le soleil est dehors avant moi », pensa Mokkhi avec étonnement et remords. Comment se faisait-il. . .

La mémoire de la chair lui revint et son sentiment de faute se dissipa. Il étendit le bras, couvrit entièrement de sa main le ventre étroit et doux qui l'avait comblé. La peau de Zéré glissa le long de ses doigts.

- Écoute ! Lui dit la jeune femme.

- Elle se tenait debout, en dehors de la paillasse où ils avaient si peu dormi, le torse tendu vers les aboiements.

- Les chiens ? demanda Mokkhi avec paresse. Comme hier ?

- Ceux d'hier sont loin, s'écria Zéré.

Mokkhi gratta son crâne rasé et dit :

- C'est vrai. . . Ils mènent déjà leur troupeau sur Bamyian. - Ces chiens-là, demanda Zéré, tu n'entends point à quoi ils crient ?

Mokkhi prêta l'oreille et dit à mi-voix :

- Un mort. . .

- La caravane va l'enterrer, dit la nomade. Viens.

Les yeux de Zéré s'étaient élargis, creusés, et ses seins se soulevaient plus haut, plus vite. Le *saiïs* ramassa le morceau d'étoffe sale qui lui servait de turban, le noua autour de son front. Il pensait : « Les femmes sont ainsi. . . Elles ont plus de goût encore pour les funérailles que pour les fêtes de naissance ou de mariage. »

Mokkhi demanda à Zéré :

- Tu n'as plus peur ?

- Pourquoi ? dit-elle avec étonnement. Il fait grand jour. Ce mort est véritable et sa tribu vient lui donner sépulture. . . Viens !

Elle s'élança, hors de la tente, mais demeura immobile entre les pans de toile écartée. Le matin, sur le plateau, avait un éclat intolérable. Tout brillait, étincelait, scintillait, éblouissait, aveuglait. La cendre pierreuse, les murs nus

des montagnes, leurs pics de neige et de gel. Les pointes et les tranchants de mille et mille glaives semblaient danser, palpiter, poudroyer, dans un air aux feux de diamant.

Debout derrière Zéré, et la dépassant de la moitié de son corps, Mokkhi eut le sentiment qu'une lame céleste lui tailladait les yeux. Il se dit : « La prière. . . la prière. . . Je l'ai oubliée. . . Allah va me châtier. » Il souleva Zéré par les épaules, la tourna du côté consacré, la ploya, la jeta presque sur le sol. Elle se trouva prosternée contre son flanc et l'entendit murmurer :

- Supplie le Tout-Puissant de nous pardonner d'avoir laissé passer l'heure l'un à cause de l'autre.

Mokkhi s'abîma dans son imploration. La jeune femme ne l'y pouvait suivre. Le front contre le sol, elle songeait à la caravane funèbre.

Quand ils se furent relevés, ils se trouvèrent face à la colline des tombes. Celles-ci, dans la clarté glaciale, n'inspiraient plus l'effroi. Trapues, solides, ordonnées, elles rassuraient le regard. Il n'y avait qu'elles sur le plateau cyclopéen qui fussent à la dimension, à la portée de l'homme. La plus avancée exhalait une fumée très mince.

- Ils ont besoin de nous, dit Mokkhi.

- Tais-toi. . . écoute, chuchota Zéré.

Au-dessus de celle des chiens, montait une plainte, plus déchirante et si contagieuse que Zéré porta ses deux mains contre son cœur et que la même lamentation s'envola de sa gorge. Précédée par ce cri strident, rythmé, rompu, inépuisable, elle prit sa course pour se joindre aux pleureuses en marche.

Mokkhi l'accompagna du regard. Quand elle disparut derrière un éperon de la colline, il se dirigea vers la cellule d'où sortait le filet de fumée. Par la brèche, il y plongea à mi-corps. Ouroz et Guardi Guedj reposaient, paupières closes. Les yeux de Jehol, grands ouverts, interrogeaient le *saïs*.

« Il a soif », pensa Mokkhi. Et chuchota :

- Prends patience, ô ma gloire. Dès qu'ils seront éveillés, tu auras de l'eau bien fraîche, à couvrir tes naseaux.

Puis il attendit que, par une vibration des oreilles, un battement des paupières, un mouvement des lèvres pareil à un sourire, l'étalon, ainsi qu'à l'accoutumée, lui donnât la réponse de l'amitié. Jehol n'en fit rien. Mokkhi claqua de la langue, siffla en sourdine. Ces appels, Jehol les connaissait, les aimait depuis le temps où, chancelant encore sur ses pattes grêles et mal affirmées, il apprenait à courir dans la steppe. Entre lui et son *saïs*, ils étaient des moyens d'échange plus simples, plus vrais que les paroles pour les hommes. Or, ce matin, l'étalon ne semblait pas les entendre. Ses yeux immobiles demeuraient vigilants et sévères. « Tels qu'hier, quand je cherchais à jeter bas Ouroz », pensa Mokkhi avec un respect immense. « Ce cheval n'oublie rien. »

Il retira son torse d'entre les pans du roc. Le scintillement du plateau l'éblouit alors, si âpre et coupant dans son éclat de silex que la clameur déchirante, épandue sous le ciel, sembla au *saïs* le cri de la lumière. Il secoua

la tête pour se délivrer de l'illusion et, comme l'avait fait Zéré, se mit à suivre la base de la colline derrière laquelle s'élevait la complainte sauvage des femmes en pleurs.

A mesure que Mokkhi s'éloignait du versant oriental, les sépultures qui bordaient le chemin de ronde projetaient sur le sol une ombre plus dense et plus longue. Le *saïs* était attentif à mener sa marche en dehors de cette ligne dentelée. Au bout de quelque temps, il s'aperçut que le sombre et sinistre anneau dessiné entre lui et le haut tertre funéraire perdait peu à peu de son ampleur. Il tourna son regard vers les tombes. Elles n'arrivaient plus qu'à mi-pente.

« En vérité », se dit Mokkhi, « c'est à partir du côté où monte le soleil qu'ils ont commencé le cimetière. Au couchant, il y a encore place pour bien des morts. »

Il marcha plus vite le long de la colline qui se dénudait. Lorsqu'il en eut fait à moitié le tour, il buta contre un pli de terrain libre de sépulcres. A sa pointe, Mokkhi se trouva face à la caravane.

C'était un clan de cinquante à soixante Pachtous. Il chemina à pied. Les hommes, comme à l'ordinaire, portaient des fusils anciens embellis d'incrustations et de ciselures. Mais, contrairement à la coutume, ils ne menaient pas la lente et longue procession qui approchait du cimetière. Des femmes les précédaient et d'autres femmes les encadraient. De tout âge et de tout rang, elles marchaient les yeux clos. Elles étaient dirigées, traînées, poussées par le chant d'une stridence, d'une souffrance frénétiques, sans cesse cassé, repris, perdu, retrouvé, qui n'arrêtait pas et maintenait leurs bouches grandes ouvertes, comme celles de masques aveugles. Elles martelaient leurs seins, déchiraient leurs joues, arrachaient leurs cheveux. En même temps, un étrange bonheur habitait leur détresse, leur extase. . .

Mokkhi ne parvenait pas à découvrir Zéré parmi les pleureuses. Son regard les abandonna, chercha plus loin. Il vit derrière le premier échelon - et c'était dans la caravane la seule personne à ne point fouler la cendre rocailleuse du plateau -, il vit une forme humaine juchée sur la charge du plus grand des trois chameaux qui appartenaient au convoi. Elle était toute noyée par les plis noirs de ses voiles, châles, cotonnades et l'on distinguait mal d'abord le tout petit paquet d'où sortait une tête à peine plus grosse qu'une grenade et qu'elle serrait avec passion contre sa poitrine. La seule qui n'allait point à pied. La seule à être silencieuse. La mère de l'enfant mort.

Et Mokkhi, contemplant ses lèvres scellées, ne pouvait pas comprendre la vocifération qui l'enveloppait, la suivait, plus haute, violente et délirante que les autres, plus chargée encore en passion de tourment. Et puis il remarqua une femme collée contre le flanc du chameau, la tête appuyée aux genoux de la mère. La plainte possédée, qui résonnait entre toutes les voix des pleureuses, s'élançait de sa gorge. Mokkhi, d'abord, ne reconnut point cette femme. Quand elle passa devant lui, et seulement alors, il sut qu'elle était Zéré.

Sur ses pas marchaient deux molosses sans oreilles qui modelaient au rythme de ses cris leurs abois à la mort, tandis que les troupeaux dont ils avaient la garde traînaient, informes, à la queue du convoi.

Mokkhi regarda sans bouger la caravane atteindre la base de la colline, se former en cercle autour d'une plate-forme où l'on voyait les traces de nombreux campements. Les pleureuses continuaient de gémir et hurler et frapper leurs corps. Les hommes débarrassèrent quelques bâts de leur charge, dressèrent une tente, firent baraquier le chameau qui portait la mère et son deuil. Raide, muette, les bras crispés sur la petite dépouille, elle se dirigea vers la tente éployée comme une chauve-souris immense. Et, ce qui paraissait impossible, la lamentation trouva une force neuve, rebondit, atroce, folle, jusqu'à ce que la femme aux voiles noirs, au paquet inerte et glacé appuyé contre son cœur, eût disparu entre les ailes de feutre. Alors, et d'un seul coup, ce fut le silence.

Les pleureuses, comme asséchées par leur frénésie, se laissèrent aller sur le sol, vêtements en lambeaux, visages en sang. La plus vieille, cependant, était restée debout. Elle releva les mèches blanches qui pendaient jusqu'aux creux de son cou rongé par les rides, mouilla de la langue ses gencives nues et ordonna :

- Allons, femmes, à l'ouvrage. Les petits ont droit à leur nourriture. Il faut aux hommes des forces pour leur travail, et à nous pour des larmes nouvelles.

Zéré resta seule près de la tente, accroupie, une joue contre son étoffe rugueuse. Quand Mokkhi se pencha sur son épaule et l'appela, elle se retourna vers lui d'un si brusque mouvement qu'il eut peur de l'avoir rendue à sa transe hurlante. Au lieu du masque et de la voix terribles de la pleureuse en proie à ses démons, il trouva un regard plein de prière et entendit un murmure frêle et humble.

- Grand *saïs*, grand *saïs*, je veux des enfants, dit Zéré. Mon ventre en a porté, sans doute, mais d'hommes de rien qui me battaient, qui n'étaient pas à moi. . . Par les herbes, j'ai tout arrêté. Seulement, après, chaque fois, quelle tristesse, quel malheur dans mon âme !

Zéré eut un regard pour la tente d'où filtrait une plainte sourde qui tenait de la berceuse et du sanglot. Puis elle le porta sur les petits garçons et les petites filles qui couraient, jouaient, se disputaient, riaient tout à la fois. Le soleil brillait sur le hâle de leurs joues, dans leurs yeux noirs. Zéré noua ses mains sur le cou de Mokkhi. Et dit avec une passion où tout son sang était engagé :

- De toi. . . oui. . . sans faute. . .

Elle abandonna le cou de Mokkhi et ses bras se croisèrent, sans qu'elle en eût conscience, contre sa poitrine, comme pour soutenir un nouveau-né.

- Ils seront beaux, si beaux, chantonna-t-elle. . . Oui, les plus beaux de tous.

Le bruit du métal qui attaque la pierre se fit entendre non loin.

- Ils détachent des morceaux de la colline pour la tombe, dit Mokkhi. Tu veux rester jusqu'à la fin ?

- En vérité, dit Zéré. Et je vais pleurer mieux que toutes les autres pour le petit enfant mort. . . Et le sort va protéger les miens.

Mokkhi, sous son turban, gratta son crâne ras et dit :

- Je dois m'en retourner. Le temps passe.

- Va, dit Zéré. Je ne tarderai point. Il ne faut qu'une petite tombe.

Elle s'accrocha de nouveau au cou du *sais* de manière que les yeux de Mokkhi fussent, tout près, face aux siens.

- Ils seront beaux, ils seront forts, dit-elle.

Ses sourcils se joignaient en une seule barre. Elle ajouta avec une gravité sauvage :

- Et riches, je t'en fais serment.

*

L'état où les images avaient leur propre volonté, leur propre vie, au-delà, en dehors de la raison et, dans le même temps, étaient par elle approuvées, où rêve et réel avaient le même sens, les mêmes lois, cet état magique, Ouroz ne le connaissait plus. Il était lucide. S'il ne faisait pas un mouvement, si, malgré la soif qui lui enflammait jusqu'à la brûlure bouche et gorge, il n'appelait point pour avoir du thé, c'est qu'il redoutait de porter la moindre atteinte à la quiétude lisse, moelleuse, comme tissée d'une soie au grain précieux dont jouissaient et son corps et son esprit.

On n'entendait plus les chiens. Le silence avait le goût du soleil qui, à présent, inondait l'alcôve de roc. Sa chaleur et sa lumière empêchaient de savoir si le feu brûlait encore. Guardi Guedj jeta dans le foyer une pincée de touffes sèches. Il y eut un léger crépitement.

Pour parler au vieillard, il ne fallait ni bouger, ni relever les paupières.

- Où comptes-tu aller ensuite, Aïeul de Tout le Monde ? demanda Ouroz à mi-voix.

Le vieillard, immobile également et les yeux fermés, répondit :

- A l'ordinaire, ce n'est pas moi qui choisis mon chemin. Un camion passe, il m'emmène. . . Une caravane chemine, je la suis. . . Le vent souffle et me pousse. . .

Guardi Guedj laissa craquer le feu un instant et ajouta :

- A l'ordinaire. . .

- Et cette fois ? demanda Ouroz.

Le vieillard sembla écouter le chant du foyer avec attention. Puis il dit :

- Cette fois, je sais. La nuit dernière, j'ai vu mon chemin.

Guardi Guedj étendit ses mains vers les flammes invisibles et leur peau, couleur de parchemin, fut alors transparente. Il reprit :

- Il y a peu de jours, à Kalaktchekane, auprès du grand Toursène, j'ai été près de pleurer, pour un air de damboura. Il y a quelques heures, j'ai parlé

pour moi seul.

- Eh bien ? demanda Ouroz.

- Je pensais être devenu plus vieux que la vieillesse, dit Guardi Guedj. L'avoir à jamais dépassée, elle, vraie mort, la seule. Eh bien, les voici qui toutes deux me rattrapent. . . je les veux emmener aux vallées où fut mon berceau.

- Avec tes Dieux ? demanda Ouroz.

- Ceux qui n'ont pas été brûlés, on les tient en servitude, en montre, dans Kaboul, dit Guardi Guedj. Peu importe. A mon âge, il n'en est plus besoin.

Un grand bruit de semelles contre le sol pierreux et de vaisselle remuée entra dans l'abri. Mokkhi apportait le thé. L'odeur du breuvage, le tintement de la porcelaine révélèrent à Ouroz toute sa soif. Ses lèvres et ses narines tremblèrent. Il dut faire un effort sur lui-même pour attendre que Mokkhi présentât son plateau d'abord au conteur.

- Bienvenue à toi, ô scüs, qui arrive à point pour nous désaltérer, dit Guardi Guedj.

Mokkhi s'écria, tout essoufflé encore par sa course :

- Vous avez entendu, les pleureuses. . . ? J'ai été. . . saluer les nomades.

- Cela se devait, dit Guardi Guedj. Nous sommes les hôtes de leurs morts.

Quand il eut vidé trois tasses, Ouroz demanda :

- Qui enterrait-on ?

- Un nouveau-né, dit Mokkhi.

- Verse encore, dit Ouroz.

Puis :

- Tant de vacarme pour une petite outre geignante, emplie de lait de femme et d'ordures.

- Voilà tout ce que tu penses des enfants ? demanda Guardi Guedj.

- Et qu'ils sont plus bêtes, plus sales, plus bruyants, plus exigeants et plus difficiles à élever qu'un cheval, dit Ouroz.

- Tu en as eu ? dit Guardi Guedj.

- Ma femme est morte en couches avec le premier, dit Ouroz.

- Tu en as eu regret ? demanda encore le vieillard.

Ouroz secoua la tête et répondit :

- Ce printemps-là, j'ai gagné mon bonnet de *tchopendoz* au *bouzkachi* des Trois Provinces.

Guardi Guedj rendit sa tasse à Mokkhi, se laissa aller contre la paroi et dit à Ouroz :

- Tu n'aimes donc que toi.

- Ce n'est pas vrai, répliqua Ouroz. Seulement, j'aime encore moins les autres.

Mokkhi emporta le plateau, revint avec un seau débordant d'eau fraîche pour Jehol et s'en alla très vite. Il avait peur qu'Ouroz ne s'enquît de Zéré.

A mesure que s'élevait le soleil, ses rayons s'en allaient de l'abri. Quand il fut d'aplomb au-dessus du plateau, si ardent que sembla grésiller la pierraille, le refuge d'Ouroz et de Guardi Guedj se trouvait depuis longtemps rempli d'ombre. Elle était légère, atténuée et dorée par les braiser, du feu exténué que l'on pouvait, au creux de la cendre et du clair-obscur, compter une à une.

Jehol, qui s'était recouché après avoir bu, se leva brusquement et vint renifler le visage d'Ouroz. Celui-ci dit à Guardi Guedj :

- L'Étalon a eu son plein de repos.

Il accorda une caresse à Jehol et ajouta :

- Moi aussi. . . Je vais appeler le *saïs*.

Il ne le fit point. Il sentait encore, à fleur de peau, une sorte de grâce qu'il voulait retenir jusqu'à ses dernières bontés.

- Un instant, dit Ouroz à Jehol en repoussant légèrement les naseaux humides.

L'Étalon refusa d'obéir et hennit. Le silence revenu, Ouroz devina, très lointains, très faibles, les abois des chiens. Il se redressa sur un coude. Alors, Jehol consentit à reculer.

Les hurlements devenaient plus hauts, plus distincts. Ils prenaient un sens. Et Ouroz entendit qu'il n'était plus le même qu'au lever du jour. Les premiers abois exprimaient le désespoir, la détresse. Ceux-là ne portaient qu'une fureur sans merci.

Leur approche, cependant, suivait une démarche singulière. Elle n'avait pas l'allure du bond ou de la curée. On eût dit que les chiens contenaient leur élan et le réduisaient à la foulée humaine. Et de temps à autre ils se taisaient, comme pour ne point dévoiler leur cheminement.

Cette avance feutrée. . . Ces instants de silence. . . Le rictus de loup apparut, se figea sur le masque d'Ouroz. Il n'y avait plus

en lui trace d'alanguissement. Il choisit au sol, parmi les pierres qui le tapissaient, la plus lourde, la plus tranchante, l'assujettit à la lanière de sa cravache, éprouva la solidité, la souplesse de cette arme nouvelle, fouet court et massue à la fois. Le manche entre ses dents, il se mit à ramper vers l'ouverture. Sa jambe rompue, il la traînait derrière lui. Le heurt des cailloux contre la fracture, leur frottement sur la plaie provoquaient une douleur atroce. Des étincelles rouges dansaient devant les yeux d'Ouroz. Le rictus de loup s'élargit, s'aiguisa. Il était bon que la souffrance le rendît à lui-même. Le trajet qu'il avait à faire, mesuré en pas, était dérisoire. Avec son fardeau de chair à haler et sa torture à subir, le parcours prit beaucoup de temps. Arrivé là où il le voulait - à mi-chemin entre l'embrasure et les restes du feu, Ouroz s'allongea sur le ventre et reprit haleine.

Mokkhi, tenant encore la galette trempée de graisse qu'il venait de frire, courait vers la voix des molosses. Il les vit de loin. Ils se tenaient de chaque côté de Zéré. Leurs gueules encadraient son buste étroit. Elle les gouvernait de

ses doigts posés sur leurs nuques.

Dès qu'il fut à portée de voix, Mokkhi s'écria :

- Pourquoi ces chiens ?

Zéré se tut jusqu'au moment où sa course la porta devant Mokkhi.

- Pour que nos enfants soient riches, dit-elle.

Et dépassa le *saïs* d'un bond léger, les deux monstres sans oreilles collés à ses flancs.

Mokkhi rattrapa la nomade et cria :

- Mais l'Aïeul de Tout le Monde ?

Elle ne répondit rien, ne regarda même pas le *saïs*.

« Allah Tout-Puissant. . . il n'a que la peau et les os. . . permets que les chiens le dédaignent ! » pria Mokkhi.

Que pouvait-il faire d'autre ? Empêcher Zéré ? Les chiens seraient à sa gorge au même instant et Zéré ne les arrêterait pas. . .

Ils arrivèrent face à la brèche qui ouvrait sur l'abri. Là, Zéré enfonça ses ongles dans la nuque des molosses, les tint immobiles et soudain les lança droit devant eux, d'un cri rauque et long modulé comme un aboiement.

*

Ouroz avait repris son souffle. Au cri de Zéré, il appuya son corps sur son genou valide. Il sentit l'os brisé lui percer la chair, la peau. Son rictus dévora ses joues. Les voix enragées des chiens entrèrent dans l'alcôve de roc et, renvoyées par les parois, le plafond, le sol, l'emplirent d'un hurlement d'enfer. Ouroz retira de sa bouche la cravache lestée de silex. La lourde poitrine et la gueule dilatée du molosse le plus prompt surgirent dans l'embrasement. Ouroz plongea sa main gauche dans les braises du feu, en saisit une poignée et la jeta sur le mufle dévorant. Le chien se roidit, détourna la tête. Ouroz leva sa cravache et la pierre acérée qui tournait au bout de la lanière frappa un coup terrible, juste à la place nue, sous le trou de l'oreille. Le molosse vacilla. Ouroz n'eut pas le temps de redoubler. L'autre monstre jaillit entre les pans de roc. Par son élan, sa masse, il renversa, écrasa le premier. Le choc lui fit perdre l'équilibre. Il tomba les pattes écartées. Ouroz s'abattit sur lui, ventre contre ventre, et lui trancha la jugulaire avec le couteau qu'il avait tiré de sa ceinture.

La convulsion de l'agonie fut si violente chez la bête qu'elle rejeta Ouroz contre le sol. Il fut sur le point de s'évanouir. La voix de Guardi Guedj l'en empêcha.

- Qu'attends-tu, que demandes-tu encore de toi, ô *tchopendoz* ? disait le vieux conteur.

Un souffle chaud effleura le visage d'Ouroz. Il ouvrit les yeux. La tête de Jehol était près de la sienne.

- Couche-toi, chuchota Ouroz.

L'étalon s'allongea, le dos tourné vers l'homme étendu. Ouroz s'agrippa

des deux bras à l'encolure, se traîna, se hissa, s'affala sur l'étalon. Jehol, avec une lenteur, une prudence extrêmes, releva son corps. Et sa charge en même temps.

Parce que la selle manquait, il sembla à Ouroz que son cheval et lui, ils avaient même peau.

Il dénoua la longe, tourna Jehol vers l'ouverture.

- Que la paix soit sur toi, Aïeul de Tous les Hommes, dit-il à Guardi Guedj.

- J'accompagne toujours mon hôte jusqu'au seuil, dit le vieillard.

L'étalon enjamba les cadavres des chiens, s'encadra dans labrèche. Ouroz, les vêtements, les mains et le visage couverts d'un sang caillé, aperçut à quelques pas Mokkhi et Zéré. - N'oublie pas la selle, dit-il au *sciïs*.

Puis, à Guardi Guedj qui se tenait près de lui et offrait au soleil de midi toutes ses rides :

- Que tes Dieux te gardent, ô Aïeul de Tous les Hommes.

- *O tchopendoz*, prends garde aux tiens ! dit Guardi Guedj.

Et Ouroz s'en fut vers l'ouest.

LES CINQ LACS

Une fois qu'il eut dépassé la colline porteuse de tombes, Ouroz découvrit que le plateau approchait de sa fin. L'espace diminuait rapidement entre les deux chaînes de montagnes qui l'avaient encadré jusque-là et une haute rampe, tendue de l'une à l'autre, bouchait la vue.

Jehol marchait vite. Il ne lui fallait plus mesurer son pas sur celui des piétons. Il ne dépendait que de son cavalier. Et Ouroz, bien qu'il montât à cru, et que, dans sa jambe infirme, traînée, cognée, déformée pendant la mêlée avec les molosses, il subît mille douleurs, Ouroz ne retenait pas Jehol. Il avait joie, lui aussi, à cette solitude et à cette liberté. Même à sa torture. Elles étaient le prolongement, le prix du combat où, réduit à un morceau de lui-même, il avait assommé, saigné les chiens sauvages. La pierre tranchante se balançait au bout de sa cravache et il n'avait pas essuyé son couteau. Il se sentait plus fort que toutes les entraves, toutes les embûches. Il se mit à chanter une mélodie de route, aussi ample, aussi vieille, aussi monotone que la steppe et son peuple.

Le bord du plateau fut vite atteint. Jehol s'arrêta, Ouroz se tut.

Ils avaient face à eux une immense levée de terre, à pente si roide que, pour la gravir de front, il fallait être une chèvre sauvage. De biais, serpentait une piste que les caravanes avaient peu à peu imprimée dans le sol. Roide, glissante, croulante, elle s'élevait de palier en palier, toujours plus étroite et abrupte. « Une échelle » avait dit Guardi Guedj. Et Ouroz pensa « la bien nommée ». Des animaux, des hommes au pied ferme la pouvaient gravir. Et, sur un bon cheval, un bon cavalier, à condition qu'il possédât tous ses moyens. Mais sans le concours des mollets, des genoux ? Sans l'appui d'une selle ?

Jehol piétinait, balançait légèrement son corps d'avant en arrière. « Il hésite », songea Ouroz. L'étalon tourna vers lui sa tête à moitié. Dans ce long et puissant profil, l'oeil unique avait une expression qu'Ouroz comprit sans peine.

- Je sais, dit-il entre ses dents jointes, je sais bien : seul, tu n'hésiterais pas. Et pas davantage, avec, sur le dos, un homme entier. . . Et tu as peur. . . non pour toi. . . pour moi. Eh bien. . .

Ce que refusait Ouroz, ce n'était pas une aide - toute monture la devait à son cavalier. C'était, dans le regard de Jehol, l'expression intolérable, presque humaine, de sollicitude.

- Eh bien ! reprit Ouroz.

Il leva sa cravache, vit la pierre tranchante, détourna le coup. Pas assez

toutefois pour empêcher Jehol d'entendre le sifflement du cuir et voir l'éclat du silex. L'étalon secoua sa crinière. Tous ses muscles se tendirent pour l'emporter d'un bond sur la pente dangereuse. Mais alors, sa force tout entière assemblée lui fit sentir combien était fragile et mal assuré le corps dont il avait la charge. Il baissa la tête, examina la rampe et commença de la gravir avec la prudence la plus attentive.

Quoi qu'il fût, l'inclinaison de la piste l'obligeait à l'escalade plus qu'à la marche. Son dos était une sorte de pente. Ouroz avait beau crisper ses cuisses contre les flancs de l'étalon, il les sentait glisser impitoyablement à chaque nouvelle secousse, le long de la robe qui se couvrait de sueur.

« Je ne pourrai pas tenir, se dit-il. Mokkhi et sa putain vont me trouver rompu. Ils n'auront plus grand travail avec moi. . . S'il en est encore besoin. . .

»

Ouroz se souvint des souffrances qu'il avait appelées, voulues, des ruses qu'il avait ourdies, des complots mortels qu'il avait su déjouer. . . Tant de volonté, d'invention, de courage pour choir et se dégonfler comme une outre vide, quand approchait le terme de l'épreuve. . .

Afin d'atteindre la première des plates-formes auxquelles s'articulaient les méandres de la piste, Jehol se dressa presque à la verticale. Ouroz se vit décollé, arraché. Le plus primitif des instincts jeta ses bras autour de l'encolure, noua ses mains sur la peau chaude, humide. Il se laissa hisser de la sorte. Les sabots réunis sur la dalle, Jehol respira longuement. Dans cet instant d'équilibre, Ouroz n'essaya pas de retrouver son assiette. Il en profita au contraire pour mieux coller à l'étalon et entrelacer d'une prise plus étroite les doigts refermés sur l'encolure. L'attitude était indigne. Il n'en avait point souci. Personne ne la pouvait connaître que Jehol. Et Jehol savait à quoi elle était due. Et l'approuvait. Et reprenait l'ascension.

Palier après palier, ils s'élevèrent. La piste allait de l'un de ses pivots à l'autre, tantôt sur leur droite et tantôt sur leur gauche, selon la pente la moins ardue. A chaque plate-forme, Jehol s'arrêtait, retrouvait son souffle et Ouroz essayait de disposer au mieux sa mauvaise jambe. Puis, ils recommençaient de gravir l'échelle gravée dans la montagne. Une fois, en pleine montée, au risque de rouler sur le sol, Ouroz se redressa brusquement. Il avait entendu, plus haut, s'écrouler des cailloux. Une caravane tardive descendait à sa rencontre. On ne devait pas le surprendre affalé, avili. . . Quelques instants passèrent qui furent pour lui sans fin. Il se sentait happer, haler en arrière par son propre poids. Il voulait saisir la crinière de Jehol quand il vit enfin descendre, en dansant, une famille de bouquetins.

Il n'y eut plus d'alerte ni d'incident jusqu'au terme de la piste. Là, dans un effort qui le tint comme cabré, Jehol se détacha du dernier gradin et atteignit un sol égal. Il fut longtemps sans faire un pas. Ses jambes tremblaient comme des roseaux éventés. Ouroz lâcha l'encolure souillée de sueur et d'écume, laissa pendre ses jambes, releva lentement le torse. Sous les sabots de sa monture dévalait la rampe qu'il venait de gravir. Il fut pris de vertige, et s'en

détourna. Il eut alors devant lui une vaste étendue plate, semée de touffes sèches et de buissons nains. Cette sorte de savane était orientée d'est en ouest. Au nord, elle butait contre une chaîne si profonde et si haute qu'elle dépassait par la masse et la taille toutes les montagnes qu'Ouroz avait rencontrées jusque-là. Devant cette muraille dressée à une telle altitude, il connut un vertige, plus puissant, plus épuisant que celui du gouffre. Ici, au lieu de la vue, le trouble touchait l'esprit. Jusqu'où allaient donc ces barrières colossales qui ne cessaient de croître ? Ne finissaient-elles point par atteindre, boucher le ciel ? Ouroz renversa la tête : la nue était aussi éloignée de lui que s'il se fût trouvé dans la steppe. Et il eut un autre étonnement : le soleil se tenait sur la savane beaucoup plus haut qu'il ne le pensait. Était-il possible que l'escalade interminable eût pris, au firmament, si peu de place ?

Tout humiliait, moquait Ouroz : la rampe, les sommets, le soleil. Il rabattit son regard sur la terre et se sentit plus à l'aise. L'espace plat, la végétation coriace, tenace, appartenaient à qui pouvait encore gouverner un cheval.

Le sien hésitait. Les jambes n'avaient pas retrouvé toute leur assurance et le corps fumait comme un bûcher humide. « Tu as trouvé le temps lourd, toi aussi », pensa Ouroz ; et il fut tenté d'accorder quelque répit à Jehol. Mais il se rappelait de quelle façon il avait gravi la piste ; il se dit : « Si je ne me fais pas écouter à l'instant, il sera, lui, de nous deux, le maître. »

Ouroz enfonça son talon valide dans le flanc noir de sueur. Jehol se remit en route. Sans goût. L'encolure basse. Le jarret comme détrem pé. Ouroz ne chercha pas à corriger cette allure. Jehol avait obéi. Il n'en demandait pas plus. Lui-même était rompu de fatigue, tenaillé par la souffrance. La ligature sur sa jambe cassée était devenue si lâche qu'elle ne servait plus à rien. La moitié inférieure de l'os oscillait, au gré des cahots, sous le linge souillé et la chair corrompue. Ouroz n'avait pas un regard pour cette pourriture. Le dégoût l'en détournait. Pourtant, il éprouvait une étrange reconnaissance à son endroit. Elle l'empêchait, il le sentait, de céder à l'appel de l'inconscience. Il ne tenait que grâce à son tourment.

Le pas de Jehol s'était affermi. De temps à autre, il laissait traîner ses naseaux à fleur de sol, humait les touffes d'herbe dure, en mordait une poignée, la mâchait dans une grande dépense de salive. Il fallait qu'il eût bien faim pour rechercher pareille provende. Combien de jours était-il resté sans nourriture véritable ?

Ouroz songea au jeûne du *kantar*, en fin d'été, pour les chevaux de *bouzkachi*. Seulement, pensait Ouroz, ils demeuraient tout le long du jour sans bouger, au soleil, et avaient, la nuit, des litières aussi fraîches, tendres et nettes que des lits de princes. Jehol, lui, dormait n'importe où, n'importe comment, par un froid terrible, le ventre vide, après avoir fourni, du lever au coucher du soleil, un épuisant effort. Ouroz promena sa main sur l'éta lon. Elle trouva des plis flasques autour du cou. Les côtes commen çaient de saillir. « Je le crève », se dit Ouroz. « Ira-t-il jusqu'au bout ? Cette montagne est la plus redoutable. » Et puis Ouroz se souvint des paroles de Guardi Guedj. La dernière barrière, la

muraille finale de l'Hindou Kouch. . . Après, la steppe. . . Jehol était assez puissant, assez résistant pour se traîner, même fourbu, même abîmé, jusque-là. . . Lui, Ouroz, en était bien capable, tout infirme et mutilé. Il poussa de nouveau Jehol du talon. Jehol avança plus vite à travers les herbes sèches et les ronces.

Les paupières d'Ouroz étaient très lourdes. Son cou pliait, oscillait selon la cadence de la marche. Était-ce la longue foulée régulière qui le berçait jusqu'à l'assoupissement ? Était-ce au suc de pavot encore mélangé à son sang qu'il devait une torpeur répandue comme plomb liquide à travers tout le corps ? Avant d'en avoir décidé, il dormait, les doigts dans la crinière.

Il ne sut pas davantage ce qui le réveilla. Le froid subit ? L'arrêt de l'étalon ? Son premier mouvement fut de consulter le ciel. La marche du temps lui sembla aussi dérégulée qu'au moment où il avait atteint le sommet de la rampe. Mais en sens contraire. Il croyait n'avoir somnolé qu'un instant. Et voilà que déjà ses yeux pouvaient supporter l'éclat d'un soleil qui arrivait au bord de sa vallée céleste. Ouroz promena son regard sur ce qui l'entourait et ne reconnut pas le paysage. Un éboulis de rocaille remplaçait la savane. A sa droite, une très haute levée d'argile et de pierres rouges bouchait la vue. Devant lui, s'amorçait une pente. L'inclinaison n'avait pas de quoi effrayer un bon cheval, harnaché selon l'usage et monté par un homme sain. Mais Jehol devait porter jusqu'au bas de la côte une moitié de cavalier, sans étriers ni selle. Fallait-il au moins qu'il sortît du sommeil. Juste sur la ligne où commençait la coulée de terrain, Jehol attendait cet instant.

Ouroz ramena le torse en arrière, le cala sur ses reins ployés, s'arc-bouta des deux bras à l'échine de l'étalon, lui serra les flancs aussi fort que cela lui fut possible.

- Je ne dors plus, dit-il. Va. . .

Ils descendirent le long de la muraille naturelle qui leur servait de guide et de garde-fou. Coudes, retraits, crochets, entailles, détours, méandres. . . Interminable plongée. . . Il semblait à Ouroz qu'il naviguait sur un torrent de mauvais rêve. Sa barque piquait du nez sans répit, et lui, il fournissait un monstrueux effort pour se cramponner, s'accrocher à l'arrière et ne pas chavirer. L'afflux du sang brouillait son regard, martelait ses tympanes. Des crampes ravageaient les muscles des bras et des cuisses. Il n'y put résister, s'abattit sur Jehol, agrippa son cou, ainsi qu'il l'avait déjà fait. Il avait cru alors connaître le fond de l'indignité. Cette fois, la honte fut encore pire. Il ne se trouvait même plus allongé, retenu par ses mains. Il avait glissé, assis, jusqu'à la nuque de l'étalon et son corps, tas informe, impuissant, grotesque, pendait, ballottait, pesait sur elle et risquait à chaque secousse de passer par-dessus la crinière, engluée de sueur. Vint l'instant où ce poids sur son encolure, qui le tirait en avant, rendit la pente intenable à Jehol. Il eut besoin d'appuyer son épaule contre une saillie de pierre et d'attendre le retour du souffle et de la force.

Coincé, captif, mutilé, prostré, Ouroz pensa :

« Pourquoi accepter un tel déshonneur ? Je n'ai jamais eu peur de mourir.

»

La respiration de Jehol se faisait plus régulière. Ses jambes tremblaient moins.

« Je n'ai qu'à ouvrir les bras et c'est la fin n, songea Ouroz. Il se vit au sol, pourrissant sur lui-même, guenille, ordure, chien crevé au pied de la muraille. Il étreignit le cou de Jehol. Mourir - oui. De cette manière - jamais. Les hontes de la vie, on les pouvait corriger, racheter. Le déshonneur dans la manière de mourir ne s'effaçait point. . .

Jehol abandonnait son appui. Ouroz crispa les doigts, les mâchoires, les paupières et se laissa emporter ainsi qu'un mannequin bourré de chiffons. Le froid était plus vif, la douleur plus sauvage, le torrent plus abrupt. L'esquif plongeait, plongeait. . . Soudain, il se rétablit, s'arrêta. Le corps d'Ouroz revint de lui-même à sa place habituelle, à son maintien accoutumé. Sans lâcher encore l'encolure de l'étalon, il examina le terrain sur lequel les sabots reposaient. C'était une étendue plate, couverte de sable. Ouroz déploya les bras, emplit d'air sa poitrine élargie et dressa la tête. La levée de terre avait disparu. Plus rien ne gênait le regard.

Et le Band-Y-Amir s'ouvrit à lui.

*

Malgré la douceur de la lumière du soir, Ouroz ferma les yeux, pareil à un avaro qui tombe soudain sur un monceau de pièces d'or et y plonge les doigts aussitôt, pour s'assurer, quoi qu'il arrive, au moins d'une poignée. « Si même c'est mirage d'un instant, je garderai ce que j'ai aperçu », se disait Ouroz, les paupières serrées.

Elles se levèrent craintivement et restèrent grandes ouvertes sans ciller. Ce n'était pas un mirage.

De la plage grise où s'était arrêté Jehol, une fissure colossale, gardée sur ses deux flancs par des falaises rouges s'évasait et s'élevait sans cesse vers l'indécise et lointaine frontière du ciel. Cette immense crevasse appartenait tout entière au règne des eaux. Et si étrange était ce royaume que la raison ne pouvait pas comprendre qu'il existât.

Car l'onde qui accourait de la ligne de crête, au lieu de filer et bouillonner, ainsi qu'elle aurait dû, sur la pente, s'arrêtait soudain - pourquoi et contre quel obstacle ? - et devenait un paisible, un étale miroir. Elle ne restait pas inactive pour autant. Sous la surface immobile et lisse, elle filtrait à travers bord, glissait le long de canaux souterrains et, juste au pied du premier bassin, en composait un nouveau que retenait à son tour une invisible digue. Là, point de repos. L'invisible et merveilleux cheminement reprenait son cours. Le flot du Band-Y-Amir inondait, emplissait, l'un après l'autre les réservoirs ajustés comme des marches. La dernière avait pour seuil la plage qui portait Ouroz.

Et lui, chétif, infime, devant ce mystère grandiose, il n'éprouvait ni effroi,

ni même étonnement. Toute sa croyance fanatique aux légendes, aux prodiges venait à son secours. Quoi de plus simple ! Géants, démons, dragons, génies, entasseurs, éventreurs de montagnes avaient fendu, découpé celle-là. Ouroz entendait frapper, crépiter leurs haches de foudre. Voyait les Maîtres des Eaux prendre possession de ces profondeurs façonnées à leur mesure.

Qui, sinon Eux, avait pu édifier, ordonner ces flots à l'encontre de toutes les lois du sol et du flux, et les garder ainsi pour les temps et les temps ?

« On les nomme lacs, pensait Ouroz. Mais un lac se suffit à lui-même. Il ne va pas courir, déborder, engendrer sans répit. Une cascade ? . . . Mais leurs ondes écument, fracassent. Celles-là n'ont pas un creux, pas une ride. En vérité, en vérité, la nature est ici dépassée, forcée, renversée par les Ouvriers de la terre et du ciel. u

Et, comme Ouroz se disait cela, un nouveau miracle eut lieu. Une irradiation qui avait à la fois le brillant des glaciers et la tendresse des corolles du printemps se levait de l'abîme aux terrasses liquides. Le soleil avait atteint leur niveau. Ses flèches, en vol rasant, mettaient le feu à la moire immobile.

Et, pour ajouter au sortilège, aucune de ces immenses flammes étales n'avait la même teinte. Bleu sourd, vert profond, azur, rose, noir - chaque bassin tirait de ses entrailles la couleur de son embrasement.

En un instant, et de tous ses réceptacles, l'eau avait disparu. Ouroz n'en fut point surpris. Il pensa au géant souterrain des fables kirghises. Son nom était Kol Tavisar et il buvait d'un trait lacs et torrents. « Lui, sans doute. . . ou l'un de ses frères », songea Ouroz. Et l'oublia.

Quand se jouent des actes magiques, interdite est la pensée.

A la place du Band-Y-Amir, maintenant, un arc-en-ciel, à nul autre semblable, se déployait et les nuances de son prisme avaient la largeur de marches monumentales. Il disparut à son tour et un escalier se dressa, auguste, surnaturel, dont les degrés étaient onyx, jade, saphir, corail et lapis-lazuli. Enchâssé dans ses rampes de roches rouges, il ne s'arrêtait qu'au seuil du firmament.

Le soleil touchait à son terme. Un brasier s'alluma au ras de la terre et ses feux suprêmes firent jaillir de chaque dalle son ton le plus ardent, le plus pur, de joyau.

Cette lumière s'était levée avec la vitesse d'une rafale. Avec la même promptitude sa flamme s'éteignit. Et emporta l'arc-en-ciel, les gradins de pierres précieuses. L'eau reflua dans les bassins. Mais elle avait partout la même couleur : celle de l'ombre. Enfin Ouroz eut peur.

- O Allah, le Vérable, l'Unique ! De tous ces miracles, toi seul es le maître, cria Ouroz.

Il se détourna de la sombre cascade immobile. Dans le clairobscur, de l'autre côté du premier lac, nichée au flanc de la montagne, il y avait une bâtisse coiffée d'un dôme chétif et d'un petit minaret.

- Tu m'as entendu, ô Allah ! l'Unique, le Vérable ! dit Ouroz.

Jehol se dirigea vers la mosquée du Band-Y-Amir.

La piste entre l'eau et le roc était large, plate. Elle assurait l'équilibre d'Ouroz. Cette facilité lui enleva toute défense.

Plus d'efforts, de périls, d'extase. . . Dans sa tête, des chiens sans oreilles, gorge tranchée, couraient à travers l'arc-enciel des lacs. Lui-même, un torrent le cognait, le jetait contre les dalles faites de pierres précieuses. Un dernier cahot le précipita hors de son esquif. Jehol, qui venait de s'arrêter, poussa un hennissement d'angoisse. Avant que le corps d'Ouroz eût touché le sol, des bras dont la force lui sembla prodigieuse le saisirent. Il perdit connaissance.

*

L'évanouissement fut de très courte durée. Les bras qui avaient sauvé Ouroz de la chute le portaient encore quand il recommença de sentir et penser. Il se vit dans une pièce longue, étroite, basse. L'air tiède fleurait la graisse de mouton. Contre les murs s'alignaient des *tcharpaï* vides. Le plus proche reçut Ouroz.

Il entendit des pas lourds et prompts résonner sur le sol de terre battue. La lumière brute d'une lampe tempête s'éloigna, se dissipa. La galerie fut éclairée seulement par le feu sourd des braises qui emplissaient une jarre.

« La chaleur vient de là », songea Ouroz.

L'éclat de la lampe tempête surgit soudain. L'homme de petite taille qui marchait dans sa flamme avait des membres massifs et un torse en forme de baril. Pas de cou. Dans les joues lisses et jaunes, un trait : la bouche. Un bec : le nez. Un fil brillant : les yeux. Outre la lampe, l'homme portait une tasse de thé fumant. Avant de prononcer une parole, il aida Ouroz à la boire jusqu'au bout. Alors il dit - et sa voix était jeune, profonde et gaie.

- Ta jambe a une odeur terrible. Tu ne peux pas dormir ainsi.
- Où suis-je ? demanda Ouroz.
- La maison d'Allah et du passant, répondit l'homme.
- Mon cheval ? demanda encore Ouroz.
- Il aura ce qu'il faut, dit l'homme. Foi de Koutabaï.
- L'étalon d'abord, dit Ouroz.
- C'est juste, dit Koutabaï en riant. Tu lui dois plus que lui à toi.

La lampe tempête s'en alla. Le halo des braises était doux au regard. Ouroz se sentit pénétré par cet engourdissement étrange - moitié velours et moitié plomb - qu'il devait au suc de pavot. . . Koutabaï reparut, la flamme au poing. Il déposa au pied du *tcharpaï* une cruche d'eau bouillante, des lambeaux de toile très propre, découvrit la plaie. Elle était d'une couleur, d'une puanteur hideuses. Il la nettoya scrupuleusement, impitoyablement, remit les os brisés en ordre, les fixa de son mieux. Chacun de ces gestes lançait à travers la chair et les nerfs d'Ouroz une vague qui semblait avoir pour crête toutes les écumes et les feux de la douleur. Il les subit sans un tressaillement et sans un soupir. L'exigence de l'honneur l'y aidait. Plus encore la honte d'avoir accepté ces soins. Livrer son infirmité, sa pourriture à un guérisseur, à

Mokkhi, à Zéré - passe encore ! C'était leur métier, leur condition que de s'occuper d'elles. Mais cet étranger qui maniait, respirait sa viande pourrie. . .

Koutabaï souleva la lampe tempête, éclaira en plein le visage d'Ouroz et dit :

- Tu n'es pas évanoui. Tu n'as pas bougé. Louée soit ta force d'âme !

- Je me suis fait à ma charogne, dit rudement Ouroz. Mais toi ? Un rire naïf étira chez Koutabaï la ligne de la bouche et le fil des yeux.

- Ta plaie ! s'écria-t-il. Elle a odeur de rose après toutes celles que je vois aux lépreux. '

Le mot terrible, un instant, alerta l'esprit d'Ouroz. Il eut envie d'interroger, d'en savoir davantage et ne le fit point. La souffrance reflua. La paix de l'épuisement s'emparait de lui. Pourquoi parler encore et de quoi s'inquiéter ? Sauf de la flamme qui lui coupait les yeux. . .

- Enlève cette lampe, murmura Ouroz.

La respiration de son sommeil était aussi faible que celle des braises dans la jarre lumineuse.

*

- Retire cette lampe maudite, murmura Ouroz.

L'incandescence, la chaleur se firent plus fortes. Ouroz ouvrit les yeux avec colère. Le soleil prenait en enfilade toute la galerie et laissait deviner au fond une pièce à forme circulaire, sans fenêtres. Ouroz se souvint : la mosquée. . . Koutabaï. . . Il avait dormi douze heures pour le moins. Cependant, il se sentit exténué. Il avait besoin de thé, de nourriture. Par habitude, il voulut appeler Mokkhi. Mais où était le *saïs* ? Ouroz connut une angoisse voisine de la panique. Et si Mokkhi perdait sa trace. . . Tous les efforts, tout le jeu mortel, menés pour rien, pour le vide. . . Mieux eût valu cent fois succomber au poison, sous les crocs des molosses, et même se dessécher parmi les pierres et les ronces. . .

Deux voix se mirent à parler dehors. Ouroz les entendit très distinctement à travers le mur mince et poreux de la mosquée. L'une d'elles appartenait à Koutabaï. . . L'autre. . .

- Mokkhi. Mokkhi. appela Ouroz avec une force et une joie dont il ne se rendait pas compte.

La porte battit à sauter de ses gonds sous la poussée du *saïs*. Une enjambée le porta auprès d'Ouroz.

- Vivant ! cria-t-il. Bien vivant ! Allah soit loué !

Ils se regardaient les yeux dans les yeux. Une même joie éclairait leurs visages.

- Deux frères ne seraient pas plus contents de se revoir, dit une voix profonde.

Ouroz et Mokkhi aperçurent Koutabaï qui leur souriait du seuil de la galerie.

- En vérité, reprit-il, en vérité : deux frères qui seraient tout l'un pour l'autre.

Ouroz et Mokkhi échangèrent de nouveau un regard. Celuilà était dénué d'expression. Les deux hommes, à présent, se souvenaient pourquoi ils avaient eu si peur de manquer leur rencontre.

- Comment m'as-tu suivi ? demanda Ouroz au *saïs*.

- Il n'y avait qu'une piste jusqu'au Band-Y-Amir, dit Mokkhi. Puis, dans le sable, j'ai vu les empreintes de Jehol. Seulement, tu avais de l'avance et tu as marché fort. Nous avons dû camper pour la nuit.

- J'ai grand-soif et faim, dit Ouroz.

- Le thé doit être prêt, Zéré s'en occupe, dit Mokkhi. Elle te fera ensuite galettes et *palao*.

Mokkhi était près de la porte quand Koutabaï se pencha sur Ouroz pour l'adosser au mur.

- Pas toi, avec tes bras d'ours, cria brutalement le *saïs*.

Il revint au *tcharpaï*, souleva Ouroz et, ce faisant, palpa sa poitrine à l'endroit où se trouvaient cachées les liasses d'afghanis.

- Sois remercié, lui dit Ouroz.

Sa reconnaissance était sincère : tout rentrait dans l'ordre.

- Tu es un bon *saïs*, en vérité ! dit Koutabaï en hochant sa large tête. Je n'aurais pas souffert non plus, quand mon père était malade, qu'un étranger prît soin de lui.

Un soupir lui échappa. Son torse énorme avait une résonance de gong.

- Après sa mort, continua-t-il, ma mère est retournée à leur village. Et j'ai pris sa place, ici, de gardien. Mokkhi apporta le plateau rituel.

- Tu n'auras jamais eu d'aussi bon thé ! cria-t-il à Ouroz.

- Goûte-le, dit Ouroz.

Il n'oubliait pas les herbes de la nomade et, à l'heure du *palao*, il invita les deux hommes à le partager avec lui. Tandis qu'ils plongeaient leurs mains dans le riz imprégné de graisse, Ouroz demanda à Koutabaï s'il connaissait le chemin qui conduisait aux steppes du Nord.

- Les voyageurs qui ont traversé la montagne - et ils sont bien peu - m'ont parlé d'un défilé terrible, répondit le gardien de la mosquée. Il n'est pas fait pour les chevaux.

- Le mien passera, dit Ouroz.

- Je t'y conduirai, dit Koutabaï.

Il lécha soigneusement sa paume huileuse et poursuivit :

- Ce jour, il est déjà trop tard. Avant que vous en sortiez, l'obscurité viendra et avec elle la mort. Il te faut donc décider : ou bien tu campes ce soir devant la gorge ou bien tu pars demain à l'aube, après une nuit sous ce toit. Ouroz était encore très faible et Jehol avait besoin d'un vrai repos.

- C'est ton hospitalité, dit-il, que je choisis, ô gardien généreux.

Le fil de jais qui était le regard de Koutabaï brilla comme touché d'un feu intérieur. Sa voix s'éleva, plus sonore, plus grave encore qu'à l'ordinaire.

- C'est pour moi grande fête, dit-il. La solitude est lourde au cœur, même en un lieu saint.

- Ne vois-tu point passer bien des gens ? demanda Ouroz.

- Quelles gens ! s'écria Koutabaï. Les étrangers des terres infidèles, avec leurs voitures qui font tant de bruit ? Ils ignorent notre langue ! Mangent des nourritures immondes ! Usent de boissons que le Prophète a maudites ! Koutabaï reprit son souffle et acheva, plus doucement : - Ou alors, les lépreux.

- Les lépreux ! répéta Mokkhi avec effroi.

Ouroz se rappela que, la veille, Koutabaï avait déjà prononcé le mot redoutable.

- Quoi donc les amène ici ? demanda-t-il.

- On assure depuis toujours, dit Koutabaï, que les eaux du Band-Y-Amir ont sur leur mal pouvoir de salut.

- Tu les as vus guérir ? s'écria Ouroz.

- Non pas, en vérité, dit Koutabaï. Ils passent et ne reviennent plus.

Ouroz se plia sur le bord de sa couche, agrippa les épaules carrées de l'homme accroupi devant le *tcharpaï* et chuchota :

- Dis-moi, dis-moi, sur le Coran. . . penses-tu. . . pour ma blessure. . .

Koutabaï orienta son regard vers le sol et dit avec timidité :

- Tout est aux mains d'Allah le Tout-Puissant.

- Le Tout-Puissant, reprit Mokkhi.

- Le Tout-Puissant, répéta Ouroz.

Les trois hommes tournèrent les yeux vers le bout de lagalerie, là où s'amorçait la pièce ronde, ornée par quelques pauvres tapis de prière. Et Ouroz dit à Koutabaï :

- Emporte-moi dehors.

On était aux environs de midi. Avant d'enchanter à nouveau de ses feux couchants les lacs étagés du Band-Y-Amir, le soleil avait la moitié du ciel à traverser. Pourtant, sous la dure et droite lumière, ces eaux mystérieuses gardaient toute leur splendeur, toute leur magie. Ce vert, ce rose, cet azur, ce bleu profond, ce noir d'encre ne devaient rien aux sortilèges du crépuscule. Il n'y avait qu'une différence : la matière des gradins liquides n'était plus pierres précieuses mais pétales de fleurs. L'escalier du ciel avait maintenant pour marches des jardins suspendus, vastes comme des parcs et les plantes véritables qui tapissaient leurs rebords et sur lesquelles ruisselaient de brèves cascades semblaient une part de cette floraison merveilleuse.

A mesure que, Ouroz dans ses bras, Koutabaï approchait lentement de l'eau, sa voix aux résonances de gong égrenait les noms que de siècle en siècle ont porté les cinq lacs prodigieux de Band-Y-Amir.

- Zulficar, disait Koutabaï.

Puis :

- Poudina.

Et puis :

- Panir.
- HaYbat.
- Ghulaman. . .

Koutabaï allongea Ouroz tout près de l'onde comme sur le parvis d'un temple. Celui-ci avait des bassins prodigieux pour degrés, des montagnes inaccessibles pour parois et, pour dôme, la nue. Ouroz murmura :

- Il n'est pas, dans le monde sans fin, eaux pareilles à celles-ci.

- Et comment pourrait-il y en avoir ? s'écria Koutabaï. C'est Hazrat-I-Ali, le Martyr qui, d'un mot, a suspendu ici le cours d'un torrent sans frein et a fait le miracle des lacs.

- Hazrat-I-Ali, dit Ouroz à mi-voix. Lui-même. . . Je n'en suis pas étonné.

Mokkhi, assis sur ses talons, écoutait ces propos. De temps à autre, il contemplait les flocons de fumée qui s'élevaient au-dessus d'un rocher creux. Là-bas était plantée la tente. Là-bas se trouvait Zéré.

- Dis-nous, ô Koutabaï, demanda le *saïs*, y a-t-il quelque village dans le Band-Y-Amir ?

- Un seul, répondit le jeune gardien de la mosquée. Tout à fait en haut. Quand les lacs sont gelés, les habitants viennent sur la glace jusqu'ici. Ma mère est de leur clan. Et chez eux je prendrai femme un jour. Si Allah m'accorde l'argent nécessaire.

- Qui Le sert aussi bien que toi obtient toujours récompense, dit Ouroz.

- Que Sa Gloire t'entende, s'écria Koutabaï.

Le soleil, d'aplomb, était torride. Et, de l'intérieur, la fièvre consumait Ouroz. La sueur s'amassait dans tous les plis et les creux de son visage réduit au squelette.

- Qu'Elle m'entende aussi, murmura-t-il.

Un coup de brise effleura la surface de l'onde, et en étendit sur sa peau la fraîcheur. Elle portait une odeur si limpide, légère et bienfaisante que toutes les herbes des prés, les fleurs des champs, les écorces et feuilles des bois y semblaient macérées.

- As-tu senti cela ? demanda Ouroz avec émerveillement.

- C'est le souffle des racines et des plantes qui poussent partout dans les eaux, dit Koutabaï. Les Cinq Lacs en sont parfumés.

- Le présage est bon, dit Ouroz. Il est temps d'essayer.

Koutabaï se mit à genoux tout au bord du lac, enleva Ouroz comme il eût fait d'un enfant, le tint à fleur d'eau et y laissa plonger la jambe rompue, en disant :

- Que le Prophète soit avec toi !

Le cri qui jaillit contre son torse n'étonna point Koutabaï.

Mais le *saïs* connaissait tout l'orgueil d'Ouroz. Il demanda : Qu'as-tu ?

Rien. . . rien. . . haleta Ouroz les dents serrées.

- Le froid, dit Koutabaï à Mokkhi. . . Essaye.

Le *saïs* trempa ses doigts dans le lac et les retira d'un même mouvement.

- Cette eau ne se réchauffe jamais, lui dit Koutabaï.

Les mâchoires d'Ouroz claquaient.

- Combien. . . Combien de temps ? murmura-t-il.

- Ce que tu pourras, dit Koutabaï.

Une aspiration saccadée. . . une autre. . . une troisième. Ouroz avait le sentiment que gelaient ses entrailles.

- Assez, dit-il.

Quand, sous le soleil ardent, le sang recommença de courir à travers son corps, il demanda :

- Les lépreux restent davantage ?

- Ce n'est pas la même chose, dit Koutabaï. Ils ne sentent rien. Leur chair mauvaise est morte. A la fin, elle tombe toute seule.

Ouroz demanda encore :

- . . Ils. . . , ne te font. . . jamais dégoût ?

Koutabaï attendit avant de répondre. Il voulait le faire en toute honnêteté. Puis il dit :

- Non. . . En vérité. . . Non. . . Ils sont tellement plus malheureux que tous mes malheurs.

Ouroz se mit à grelotter si violemment que ses lèvres bleuies ne parvenaient plus à proférer un mot.

- Il faut te rentrer, t'envelopper, te faire boire bouillant, dit Koutabaï avec autorité.

Il emporta Ouroz.

Mokkhi rejoignit la nomade qui se tenait devant la tente.

- Départ demain à l'aube, dit-il. Un défilé très dur. Puis, au soir, la steppe.

Zéré essaya de parler. Avant elle, Mokkhi dit exactement ce qu'elle allait dire :

- Ouroz ne la verra pas.

L'ÉTAU

Les cinq lacs de Band-Y-Amir se détachaient l'un après l'autre de l'obscurité. Toutes les eaux étaient couleur de perle. Mokkhi amena Jehol harnaché devant la porte. A faible distance, Zéré tenait par la bride le grand mulet porteur de bâts. Koutabaï sortit de la mosquée avec deux couvertures. Il les plia, les plaça sous la selle de l'étalon et dit au scüs :

- Ton maître en aura besoin. Sa nuit a été mauvaise. La cheville n'a plus de forme. . . Une poche de pus. . .

Koutabaï et Mokkhi mirent Ouroz à cheval. S'ils ne pouvaient pas discerner l'aspect de son visage dans l'ombre, ils sentaient son corps brûler à travers les étoffes.

Les voyageurs se dirigèrent vers la petite plage. La lumière venait vite. Les marches liquides commençaient à reprendre couleur : perle grise, perle rose, perle noire. Et s'allumait le faîte de la rouge muraille qui bordait la piste entre l'onde et le roc. Ses plus hautes pointes portaient des formes façonnées par les forces naturelles. Et ces sculptures brutes debout, inclinées, couchées, oeuvre des éléments, avaient des corps et des visages humains.

- Ces pierres magiques ont-elles poussé dans la nuit ? demanda Ouroz à Koutabaï qui marchait à son côté.

- Elles sont là depuis les temps et les temps, dit le gardien de la mosquée. Tu ne les voyais pas avant-hier. Il faisait trop noir.

Après la petite plage, Koutabaï s'engagea sur un sentier qui prenait à droite. Les statues naturelles continuaient à jalonner la ligne de crête. La dernière était une jeune fille. Son corps se détachait entièrement de la paroi. Étendue, lancée dans l'air bleu, elle semblait, de très haut, veiller sur les voyageurs qui passaient sous sa face de pierre. A son aplomb, la montagne se fendait soudain. Ici commençait le défilé qui perçait le dernier rempart de l'Hindou Kouch.

- Allah soit avec vous tous ! dit Koutabaï.

- Merci, mon frère, dit Ouroz.

Ses paroles avaient une intonation qui était presque de la tendresse. Il fourra une main sous sa chemise, ramena une liasse de grands billets de banque, les glissa dans la ceinture de Koutabaï et dit :

- Prends vite femme et cesse d'être seul.

L'incrédulité, la confiance, le bonheur, ébranlèrent, amollirent les traits puissants de Koutabaï. Ouroz se sentit mal à l'aise. Il se détourna de Koutabaï, arrêta son regard sur Mokkhi et Zéré. Et revint aussitôt à lui-même. Ces

visages exprimaient une fureur atroce : on les dépouillait, on leur volait leur dû. Le rictus familial incisa les joues cadavériques d'Ouroz. Il oublia qu'existait Koutabaï, n'entendit plus ses cris de gratitude, signifia au *saïs* de marcher devant. Sur ses talons, Jehol pénétra dans le défilé.

Ils s'y étaient à peine engagés qu'ils durent faire halte. Ils ne voyaient rien devant eux. L'obscurité avait l'épaisseur des crépuscules noirs. Ils levèrent la tête pour retrouver la lumière. A une altitude vertigineuse, les crêtes des parois ne laissaient apercevoir du ciel qu'un fil bleuté. Ensuite le corridor leur parut plus resserré encore.

Les yeux finirent par s'accommoder à la demi-ténèbre. Mokkhi fit un pas, un autre, assura sa démarche. Le sol était uni, d'un roc lisse. Les sabots de Jehol et, derrière, ceux du mulet résonnaient comme au fond d'une caverne. Le *saïs* cria :

- Attends. . . Attends.

Ouroz distingua un mur intérieur qui bouchait le défilé d'un bord à l'autre. Mokkhi, invisible, cria de nouveau :

- Il y a un trou. . . juste pour. . .

Sa voix fut, d'un seul coup, tranchée, emportée. A l'endroit d'où elle était venue, il y avait une sorte de tunnel si bas qu'Ouroz, pour le passer, dut se coucher sur l'encolure de Jehol, et si étroit que l'étalement écorcha ses épaules. La lumière, que ne cachait plus un écran de roc, éclata soudain. Dans le même instant, Ouroz reçut tout entière la ruée de l'air.

Il n'avait jamais connu un vent de cette nature. Son souffle possédait la force de l'ouragan et la cadence, la constance d'un fleuve en haute crue. Il arrachait aux falaises une musique prodigieuse. Le défilé chantait, se lamentait comme une flûte de pierre. De quelle source pouvait jaillir, accourir ce flux impalpable et furieux ? De quel abîme, ces cris longuement modulés, ces atroces plaintes, ces sanglots sans fin ?

« Les âmes de tous les bergers morts et du fond de la terre », pensa Ouroz.

Flagellés, assourdis, aveuglés, ni lui, ni Jehol n'osaient ébaucher un mouvement. A leurs pieds, en ligne droite, filait une pente rude et brillante, aussi loin que portait la vue.

Mokkhi abandonna la roche contre laquelle le tenait plaqué l'élan de la rafale, passa devant Ouroz. A l'entrée du tunnel, Zéré, pliée en deux, n'était plus capable d'avancer. Le *saïs* l'entraîna le long de la corniche qui dominait la pente. Il cria de toutes ses forces à Ouroz :

- Alors ?

Ouroz tendit droit devant lui sa cravache. Le morceau de silex qui avait assommé l'un des molosses lestait encore la lanière. Mokkhi détourna sa face plate, déformée par la furie de l'air, convulsée de haine, et, des yeux, consulta la nomade. Ouroz cessa d'entendre le fracas du vent. L'instinct du danger criait plus haut. Il ne pouvait pas permettre à Zéré de reprendre Iiileine, ni laisser le temps à son regard de donner un ordre au *saïs*.

Ouroz abattit sa cravache entre les têtes de Zéré et de Mokkhi. Le tranchant de la pierre, fixée au cuir, étincela devant leurs yeux. Ils s'écartèrent l'un de l'autre. Ouroz saisit Mokkhi à la nuque et le jeta sur la pente abrupte. Emporté par son poids, Mokkhi ne parvint à s'arrêter que loin de la corniche. Dans l'espace qui l'en séparait Ouroz fit descendre Jehol et avança droit sur les ses. Celui-ci hésita, les mains toutes chaudes du besoin de tuer. Mais, placé en contrebas, enserré au creux d'un boyau de roc, à peine plus large que la poitrine de Jehol, il ne pouvait rien contre la masse de l'étalon et la pierre acérée qui armait la cravache. Entre les jambes de Jehol, Mokkhi vit le mulet, puis Zéré abandonner la corniche, aborder la descente. Il tourna le dos à Ouroz et laissa son corps suivre l'inclinaison du sol.

Jehol ne le suivit que très difficilement. De longues dalles pavaient le couloir et les siècles, par leur usure, les avaient râpées, limées, lissées, polies jusqu'à les faire aussi glissantes qu'un sentier de glace. Cela obligeait l'étalon, pour chacun de ses pas, à choisir l'emplacement de ses sabots. Il avait à repérer les moindres plis, protubérances, rainures et les employer comme des butoirs, des crans d'arrêt. Malgré ces précautions, il patinait, dérapait.

« Ni lui ni moi ne pourrons nous relever sans Mokkhi, se dit Ouroz. . . Et alors. . . »

Ils avaient, toutefois, un allié : le vent énorme. La puissance de son flux balançait, compensait les forces de la pesanteur, les dangers du terrain. Jehol apprit vite à se servir de cette aide, à s'appuyer sur l'air ainsi qu'il l'eût fait d'une eau favorable, à guetter le plein des rafales pour se porter en avant.

Derrière lui, et malgré le poids et l'encombrement de sa charge, le grand mulet marchait sans peine. Quand, d'aventure, Ouroz tournait la tête vers lui, il se surprenait à envier la sécurité, l'aisance, la finesse de ce pas. Il songeait alors : « Un animal stupide et indigne est plus beau en ces lieux que le plus noble coursier des steppes. C'est qu'il accomplit le destin pour lequel il est né. »

Et Ouroz surveillait à nouveau Mokkhi. Et le vent faisait chanter l'immense flûte de pierre. Et les feux obliques du soleil descendaient, descendaient le long de la paroi, à la gauche des voyageurs. Enfin l'astre lui-même surgit au milieu de la fente bleutée qui là-haut, là-haut, était le ciel. Du sommet à la base, la gorge flamba : lignes de crête, falaises géantes, dalles du sol. Bêtes et gens s'arrêtèrent. Il leur semblait marcher sur du feu.

Mokkhi voulut se glisser entre Jehol et l'une des parois. Ouroz plaça l'étalon en travers du corridor.

- Laisse-moi voir Zéré, cria Mokkhi.
- Non, dit Ouroz.
- Un seul instant, cria encore Mokkhi.
- Non, dit Ouroz.

L'instinct de l'obéissance était mort chez le *sais*. La révolte, la haine, la fureur se montrèrent sans retenue sur son visage. Il porta la main vers l'étrier qui servait à Ouroz pour sa jambe valide. Avant qu'il eût achevé son geste, la

pointe de la pierre attachée à la cravache l'atteignit en plein front avec tant de force que le haut de son corps fut rejeté en arrière. Il bascula sur ses talons, perdit l'équilibre, roula le long de la pente. Ouroz ne suivit pas sa chute du regard. Il se retourna aussitôt du côté de la nomade. Juste à temps : Zéré plongeait la pointe des ciseaux qu'elle avait à la ceinture dans une cuisse du grand mulet gris. L'animal se jeta en avant. Sa taille, sa charge lancées sur la déclivité faisaient de lui un projectile mortel. Qu'il arrivât dans le flanc de Jehol et l'étalon arraché au sol ne pourrait que glisser, s'écrouler, rompre ses os sur les pavés qui étincelaient comme des miroirs aux reflets de feu. Ouroz passa la cravache dans sa main gauche et frappa en fauchant. Le coup déchira les naseaux du mulet. Il se cabra. Ses oscillations, ses balancements, ses battements de pied furent comme une danse pour la vie. Il finit par retrouver l'équilibre.

Ouroz fit descendre Jehol jusqu'au *saïs*, adossé à l'une des parois. Le sang coulait en abondance du trou qu'il avait au front, maculait son visage, s'égouttait sur son *tchapane*. Le manche de la cravache, entre ses côtes, le jeta en avant. Il glissa, trébucha, se rattrapa à une arête de la muraille et, genoux ployés, suivit l'inclinaison du sol.

La marche reprit, coupée d'arrêts, de glissades. Le soleil quitta le fil du ciel. Côté ouest, la falaise n'avait plus de lumière. En face, l'ombre commençait à grimper sur le roc. Le défilé gardait la même pente et continuait d'aller tout droit, s'élargissant et s'étranglant tour à tour. Plus mince était la tranchée et plus fort frappait, hululait le vent.

Soudain, sa voix redoubla de puissance. Les voyageurs surent que, de toutes les passes, ils allaient aborder la plus étroite. Mokkhi, s'y engageant le premier, étendit les bras par réflexe. Avant que de les avoir déployés, il touchait les deux parois. Jehol, les épaules réduites, les flancs creusés, raclait le roc. La jambe rompue d'Ouroz que l'enflure avait transformée en une masse ignoble, se trouva saisie, serrée, écrasée. Sous le pouvoir de la douleur - il n'en avait jamais connu de pareille - Ouroz hurla. C'était une clameur de bête démente. Il ne l'entendit point. Pour effrénée, éhontée qu'elle fût, celle du vent la noyait, l'étouffait. Alors, il n'essaya pas de la contenir. Le cri auquel il était sourd le suivit jusqu'à l'instant où, sur sa jambe pourrie, la peau boursouflée céda, éclata, laissa le pus jaillir et ruisseler. Le mal devint tolérable. Ouroz cessa de hurler.

A la sortie du boyau, le défilé prit une ampleur toute nouvelle. Quand Jehol y déboucha, Mokkhi, accolé au mur de gauche, se reposait dans l'angle mort, à l'abri du vent. Jehol fit comme lui, de l'autre côté. Il donna libre jeu à ses flancs, secoua avec impatience les couvertures dont Koutabaï, au départ, avait garni la selle. Le frottement contre le roc les avait tirées de telle sorte qu'elles touchaient presque le sol et battaient les jambes arrière de l'étalon.

A cet instant, échevelée, ramassée sur elle-même contre la ruée de l'air, Zéré franchit le seuil de la passe et courut à Ouroz.

- L'étranglement. . . cria-t-elle. Impossible pour le mulet. . . A cause des

bâts.

- Coupe les sangles, dit Ouroz. . .

- Tant de biens ! cria Zéré. Tant de richesses !

Ouroz haussa les épaules.

- Cela t'est facile, à toi. . . cria encore la nomade.

Ses yeux étaient fixés sur la poitrine d'Ouroz, à l'endroit où reposaient les liasses d'afghanis. Ouroz agita sa cravache. Zéré disparut dans l'étroite ouverture.

Mokkhi fit un pas vers elle. Le poitrail de Jehol se dressa devant lui. Mokkhi ne résista point, mais, sur sa face plate, muscles et tendons saillirent et se figèrent comme sur un masque en bois très dur. Ouroz sourit à cette face de bourreau et fit avancer Jehol.

Le défilé perdit sa largeur et fut de nouveau un couloir fortement incliné, aux dalles lisses, tout rempli par la fureur et le sanglot du vent. Cette haute plainte empêcha les voyageurs d'entendre le bruit d'une cascade. Comme elle ruisselait le long de la paroi sombre, ils ne la virent pas davantage.

Mais, sous Mokkhi, le sol se déroba. Il sentit son corps baigné par une onde glacée qui descendait la pente avec lui. Jehol eut un mouvement convulsif de retrait. Les dalles, même sèches, étaient si glissantes qu'il pouvait à peine garder son équilibre. Mouillées, elles devenaient impossibles à négocier.

Ouroz sut alors qu'il n'avait jamais couru de danger aussi redoutable. D'en haut approchaient Zéré et le grand mulet gris. En bas, Mokkhi, ayant buté contre l'une des parois, se relevait. Et lui, Ouroz, bloqué surplace, était incapable d'un pas en avant, ni en arrière. Le piège était sans issue, sans recours. Ouroz évalua d'un regard l'espace qu'inondait l'eau de la cascade avant de s'écouler dans les rigoles aux pieds des falaises. Trois cents. . . quatre cents pieds au plus. Il fallait traverser, ou mourir.

Un souvenir passa dans la mémoire d'Ouroz. Au printemps, après les pluies torrentielles, il n'y avait pas de charretier, quand la steppe devenait marais gluant, qui ne se munit de planches pour dégager ses roues. En vérité, contre la boue des plaines. . . mais ici, quoi ? Ouroz saisit l'une des couvertures qui pendait de la selle et la jeta devant l'étalement. Jehol comprit, se plaça sur l'étoffe. L'autre couverture s'étala sous ses yeux. Il fit un pas de plus. . . attendit un instant et tourna sa longue tête vers Ouroz. Et Ouroz vit que seul il ne pouvait plus rien. Mokkhi remontait la pente, appuyé sur ses paumes et ses genoux. Zéré la descendait, protégée par le mulet, ses ciseaux à la main. Ouroz serra sa cravache avec une rage stérile. A quoi pouvait-elle servir ? Le *sais* arrivait en rampant, hors de son atteinte. Et Zéré l'était aussi. Ouroz pensa à ses yeux brûlés par la cupidité. Comme ils devaient flamber en cet instant. Le trésor, enfin, n'était-il point à elle ?

- Eh bien non, putain nomade, dit Ouroz à mi-voix. Par le Prophète, non !

Il arracha de leur cachette les liasses d'afghanis, fit pivoter son torse vers Zéré et les brandit dans sa main gauche, secoués, torturés par le vent. Elle

s'agrippa à la bride du mulet et le tint immobile. Ouroz, aussi fort qu'il le put, hurla :

- Soumettez-vous. . . tout de suite.

Il prit dans la main droite une poignée de billets de banque, ouvrit les doigts. . . Une douleur, une horreur sans nom se peignirent sur les traits de la jeune femme : au-dessus, bien au-dessus d'elle, un souffle impitoyable emportait à jamais ces chiffons, cette fortune. Elle suivit leur vol du regard. Ce mouvement fut pour Ouroz d'une interminable durée. Il sentait dans chaque pore de sa nuque l'approche de Mokkhi. A tout instant, le *saïs* pouvait prendre aux jarrets Jehol impuissant, et le renverser. Le dernier billet disparut dans les profondeurs et les ombres de la gorge. Les yeux de Zéré furent à nouveau sur Ouroz. Il détacha du paquet diminué une autre liasse. Zéré se jeta à genoux et joignit les mains. Ouroz arqu son pouce dans la direction d'où venait Mokkhi. La nomade se glissa le long du flanc de Jehol. Enfin Ouroz put se retourner. A un pas de l'étalon, Zéré tirait en arrière une sorte de bête au muflé souillé de sang noir et ramassée pour le meurtre.

Mokkhi se mit debout très lentement et très lentement s'en alla chercher la couverture qui gisait derrière Jehol et très lentement l'étala devant lui. Jehol passa de l'une à l'autre. Et Mokkhi répéta ses gestes jusqu'à ce que Jehol eût traversé de cette manière la zone inondée. Et pendant toutes ces manœuvres Zéré ne cessa de contempler avec angoisse et imploration les billets qu'Ouroz tenait haut levés à la merci du vent. Et Ouroz pensait qu'il n'était pas au monde chant de victoire plus beau que son immense plainte.

Ensuite Zéré chemina auprès du *saïs*. Ouroz ne s'y opposait plus. Il continuait de tenir bien en évidence le trésor auquel, par le plus léger des mouvements, il pouvait faire prendre un vol sans retour.

La pente s'adoucit, les dalles se firent moins lisses et moins ajustées l'une à l'autre. Des flaques d'argile, des touffes d'herbe sèche et d'épineux les séparaient. La petite caravane alla plus vite. Il était temps. Sur la paroi orientale, seul le plus haut fragment se trouvait éclairé. Tout à coup, Jehol leva la tête, dilata ses narines dans le torrent de l'air, précipita sa foulée à la limite du trot, bouscula Zéré et le *saïs*, les laissa loin derrière lui. Ouroz perçut à son tour l'arôme amer qui imprégnait le vent. Plus rapides que sa pensée, son sang fut en émoi et son cœur plein d'une peine poignante qui était du bonheur. Entre les falaises écartées comme les piliers d'une porte colossale, s'apercevait une étendue sans fin.

Et Ouroz sortit de l'Hindou Kouch. Et la steppe s'offrit à lui, la steppe où l'homme peut voir tout le long du jour la marche du soleil qui, avant de disparaître, se pose au bord de la terre pour un long embrassement.

*

Mokkhi passa d'un grand bond le seuil du défilé et poursuivit sa course tant qu'il eut du souffle. Quand il s'arrêta, il dut frotter ses yeux qui voyaient

trouble. Il ne se rendit pas compte qu'il essuyait des larmes.

- La steppe. . . murmura Mokkhi.

Il ne pouvait pas y croire. Il se retourna, vit la barrière gigantesque de l'Hindou Kouch et sourit avec béatitude.

- Pourquoi m'as-tu laissée ? demanda Zéré. Et pourquoi cette joie ?

Mokkhi n'avait pas vu approcher la jeune femme. Il tressaillit et, avec un reflet d'extase posé encore sur sa face plate, répondit doucement :

- La steppe, Zéré, la steppe. . .

- Oui, cria Zéré, oui la steppe sans l'argent, sans l'étalon et plus rien sur le mulet.

- C'est juste, dit Mokkhi, d'une voix à peine perceptible.

Sa félicité avait pris goût de fiel. Il tourna le dos à la montagne, chercha Ouroz. Il le vit à quelques pas, immobile sur sa selle, la tête vers le couchant et qui semblait prier.

L'étalon s'ébroua, piaffa. Des appels stridents, venus du Nord, perçaient l'air calme et arrivaient jusqu'aux voyageurs.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda Zéré.

- Des bergers à cheval, dit Mokkhi. On ne les voit pas dans cette faible lumière. Ils ramènent autour de leurs tentes les troupeaux qui, tout le jour, doivent paître dans la steppe.

Le mot n'avait inspiré aucune tendresse à sa voix. Il pensait, comme la nomade, à la difficulté, avec ces témoins, de tuer.

Ouroz vit, de chaque côté de Jehol, se coucher sur le sol une ombre humaine. « Mokkhi et Zéré », se dit-il. Jehol avait pris déjà son pas le plus long. Et déjà Ouroz avait caché le paquet d'afghanis sous sa chemise. Ce geste lui fit éprouver un sentiment d'inutilité, de vide intolérables. Il se laissa porter au gré de son cheval.

IL FAUT TRANCHER LE FIL

Le camp avait la simplicité des steppes. Un vaste rectangle, que clôturaient des fils de fer tendus sur des piquets de bois, recueillait, la nuit, les troupeaux et leurs chiens. Aux mêmes piquets, de l'extérieur, on attachait les chevaux et le chameau de bât. Deux tentes suffisaient pour les hommes. Dans la plus spacieuse campaient cinq jeunes bergers. Leur chef partageait avec le dernier-né de ses fils - un enfant encore - l'autre abri, aussi vide et nu que le premier. La terre y servait de lit et une selle d'oreiller.

On venait de rentrer les bêtes. Entre les tentes brûlait un haut feu. Les bergers, accroupis en rond autour de ses flammes, attendaient des mains du *batcha* - quoiqu'ils fussent sous les ordres de son père - le thé et la nourriture.

Ouroz arrêta Jehol de manière que seulement sa tête dépassât la ligne d'ombre. Les abois des chiens qui, depuis longtemps, avaient accompagné cette approche, redoublèrent de violence. Les bergers ne firent pas un mouvement.

« Des gens d'honneur. Ils savent tenir leur curiosité en bride », pensa Ouroz.

A l'inclinaison de leur nuque, à la forme de leurs turbans, au tissu de leurs *tchapanes*, à la qualité de leur silence, il les sentait aussi familiers que sa propre peau. Pour leur parler, il retrouva l'idiome des steppes qui était inconnu dans les vallées de l'Hindou Kouch et au-delà.

- Paix sur vous et prospérité à vos troupeaux, dit Ouroz en langue turkmène.

Et en turkmène les bergers s'écrièrent tous ensemble et comme d'une seule voix :

- Soyez les bienvenus, toi et ta monture.

Jehol entra dans la zone de lumière. Les bergers enfin tournèrent leurs visages vers Ouroz. Il les reconnut sans les connaître. Ils étaient son clan, son sang. Quand il en eut pris pleine conscience, il fut sur le point de rejeter l'étalon sous la protection de l'obscurité. Ici, il n'était plus un simple passant. Ici commençaient la terre et la passion du *bouzkachi*. La gloire des grands *tchopendoz* resplendissait dans les Trois Provinces. Celle-là où il abordait était, par surcroît, la sienne : Maïmana. Les bergers l'avaient vu au moins une fois jouer. . . gagner. . . L'un d'eux, pour le moins, allait s'en souvenir. . . Alors, l'émoi, les soins. Alors, Toursène averti. . . Et le pitoyable retour du vaincu, de l'infirme. Et personne, jamais, ne pourrait savoir ce qu'il avait osé, enduré, dompté. . .

Comme un voleur pris de panique parce qu'il va être démasqué, Ouroz, pour dissimuler ses traits aussi longtemps que possible, se pencha sur l'encolure de Jehol. Sa joue vint frotter la crinière de l'étalon et la sentit hirsute, poisseuse. Instinctivement, il tâta son visage et, pour la première fois, pensa à l'état auquel il se trouvait réduit. Hérissé de barbe gluante. . . des trous sous les pommettes. . . Les os en saillie aiguë. . . Les orbites caves. . . les paupières chassieuses. . . Ouroz se représenta son corps dénudé jusqu'au squelette, maladroit, ignoble sous les guenilles qui le couvraient. Et se redressa. Qui donc pouvait découvrir dans ce misérable cavalier sur un cheval fourbu, le fier Ouroz, fils du grand Toursène ?

L'un des bergers, sans prendre appui d'un doigt contre le sol, se leva comme se détend un ressort. Il était le plus vieux. Sec, aigu. Tout en nerfs. Blanc de cheveux et de moustache. Mais les sourcils, qui se rejoignaient au-dessus du nez aquilin, n'avaient pas un fil gris et, lisses, brillants, semblaient tracés d'une encre ineffaçable. A cause de cette singularité, le regard était vif et pénétrant à l'extrême.

- Prends place à notre feu, dit-il. . .

Et s'arrêta parce qu'il avait découvert la jambe cassée d'Ouroz. Il prit Jehol par la bride, le conduisit vers la plus petite des tentes, la sienne, enleva Ouroz et l'étendit à terre.

- Mon *saïs* me suit. . . Avec une servante, dit Ouroz d'une voix très faible. Je n'en veux pas. Ils sont trop fatigués.

- Sois tranquille. On prendra soin d'eux comme de ton cheval. . . dit le chef des bergers. Tu auras pour *batcha* mon fils, le dernier-né, Kadir.

- Et qui dois-je remercier pour tous ces bienfaits, ô mon premier hôte dans la steppe ? demanda Ouroz.

- Je m'appelle Mezror, et je suis chargé de veiller sur une partie des troupeaux de Behrame Khan, dit le chef des bergers.

Il apporta la selle de Jehol, emporta la sienne et alla chercher une lampe tempête. Quand il revint, les narines de son grand nez courbe se plissèrent. Une odeur de corruption se répandait sous la tente. L'homme aux cheveux blancs et aux sourcils couleur d'encre fut sur le point de donner un conseil à Ouroz. Il se contenta de réduire la flamme de la lampe et sortit sur un souhait de nuit favorable.

Les pans de toile retombèrent.

Les pans de toile s'écartèrent.

Le fils de Mezror offrit à Ouroz du thé, des galettes, du riz. Ouroz éloigna de lui la nourriture et but avec avidité. Le garçon ne le quittait pas d'un regard intelligent, impatient et gai. Mais il se montra aussi discret que son père. Quand Ouroz eut apaisé sa soif, l'enfant s'assit sur ses mollets croisés, près de la lampe tempête, et se tint de la sorte sans un mot. Ce fut Ouroz qui rompit le silence. Il demanda :

- As-tu vu mes serviteurs ?

- En vérité, dit Kadir.

Il essaya de s'en tenir là, n'y réussit point, avança d'un élan brusque sa figure vers Ouroz et le sourire que portait sa bouche rendit vain tout le sérieux auquel il avait obligé ses traits jusqu'alors.

- Et le mulet aussi, je l'ai vu, s'écria Kadir. Il est grand et fort. Mais, par le Prophète, c'est ton étalon que je voudrais avoir. Quel cheval ! Il a beau être sale à faire peur, on voit bien. . .

Le propos resta en suspens. Kadir baissa la tête. Il avait promis à Mezzror de ne point parler au malade. Mais Ouroz demanda encore :

- Qu'est-ce qu'ils ont raconté ?

- Qu'ils mouraient de faim et de fatigue, dit l'enfant. C'est tout. Ils doivent à présent dormir dans la grande tente.

- C'est bien, dit Ouroz.

Les chasseurs et la proie étaient d'accord pour se taire. - Très bien. . . murmura Ouroz.

Mais qui était le chasseur et la proie ? Ouroz ne le savait plus. Son esprit s'engourdisait. . . L'air était lourd et fétide. La somnolence qui le prenait avait ce poids, cette odeur. . . Sa nuque se raidit contre la selle qui la soutenait et il ouvrit les yeux. Le plus puissant, le plus sûr instinct lui interdisait de céder à cette torpeur. Elle n'avait pas la franchise, la bonté du sommeil. Elle était sournoise et visqueuse comme la vase des marécages mortels. Au lieu du repos, l'enlissement.

« Le poison de la blessure gagne, gagne, pensa Ouroz. S'il m'endort, il va me pourrir jusqu'au bout. . . »

Déjà, et quoi qu'il fit, ses paupières retombaient sans cesse. Déjà, tout commençait à lui paraître indifférent : la vie. . . la mort. . . la défaite. . . la gloire. . . Une fois encore il leva le fardeau écrasant des paupières. Il y avait employé toutes ses forces. Il ne pourrait plus recommencer. . .

- Kadir, chuchota Ouroz, fais flamber toute grande la lampe, place-la sur mon ventre et que ton père vienne.

Mezzror arriva peu après. Ouroz ne vit en lui qu'un vague contour. Ses yeux rouges, brûlants, couverts d'une taie de larmes, étaient comme aveugles pour s'être fixés sans répit sur la lumière incandescente.

- Que puis-je pour ton service ? demanda Mezzror.

- Examine ma blessure, dit Ouroz.

- Je la connais. . . Plus rien ne la cache, dit Mezzror.

- Alors ? demanda Ouroz.

Le regard du chef des bergers glissa vers le hideux mélange qui pendait au bout de la jambe cassée : chair noire et bleue, tuméfiée, éclatée, lambeaux de chiffons collés dans la plaie anfractueuse, et, perçant la peau, arêtes et pointes d'os.

- Charogne déjà vieille et fontaine de pus, dit Mezzror.

- Alors ? répéta Ouroz.

- S'il te plaît encore de vivre, il faut, cette nuit même, t'en défaire, dit Mezzror.

- Tu t'en charges ? demanda Ouroz.

Le chef des bergers plissa fortement son front et les sourcils noirs ne furent séparés des cheveux blancs que par une mince ligne de peau. Il répondit :

- Je l'ai réussi avec tant de bêtes que je peux, je crois, le faire pour un homme.

- Sans que personne le sache, dit Ouroz.

- Seulement mon fils et je suis son garant, dit Mezror.

- Tu commences ? demanda Ouroz.

- Non, dit Mezror. Je dois être sûr que dans le camp chacun dort et dort bien.

- Ote de moi cette lumière, dit Ouroz.

*

La lampe, cachée derrière la selle, brûlait en veilleuse. Une clarté tranquille et diffuse, dont Ouroz ne voyait pas la source, emplissait la tente. Maintenant, de l'extérieur comme en lui-même, rien ne le défendait contre l'assoupissement auquel il avait résisté jusque-là. Il s'y laissa couler ainsi qu'au fond d'une eau bourbeuse.

De temps à autre, une sensation perçait la fange, effleurait sa conscience : tintement de métal. . . chaleur singulière. . . odeur de graisse. . . Et puis, contre les paupières un jet de feu, et, sur le visage, une cascade glacée.

Le torse droit, cravache et poignard dans ses doigts crispés, Ouroz considérait, sans comprendre, devant lui, la lampe allumée à pleine flamme et, au-dessus d'elle, un nez en bec d'aigle. Il passa une main sur son front, le trouva tout humide.

- Il a fallu que je t'asperge, dit Mezror. Tu ne pouvais plus te réveiller.

Ouroz ferma les yeux, les rouvrit. A son chevet, Kadir mettait en pièces une chemise propre. A ses pieds, sur un brasero incandescent, fumait un chaudron ventru. Contre le brasero reposaient une hachette et un long coutelas. Le regard d'Ouroz s'arrêta au poli des aciers, au scintillement de la lumière sur leur fil aigu. Il lâcha ses armes et couvrit sa plaie de ses paumes, dans un mouvement plus prompt que la pensée. Il les retira tout aussi vite. Ce réflexe de honte le rendit enfin à lui-même.

Sa tête retomba au creux de la selle. Il croisa les bras sur sa poitrine et dit :

- Par le Prophète, je suis prêt.

- Pas encore, dit le chef des bergers.

Il fouilla dans une poche de son *tchapane* et en sortit une corde longue, fine, solide.

- Relève-toi, dit Mezror. Il faut que je t'attache.

Ouroz se redressa en effet, mais armé de nouveau et dit, d'une voix qui sifflait entre ses dents jointes.

- Personne. . . jamais. . . sur mon sang. Mezzror demanda paisiblement à son fils :

- Kadir, combien sont-ils à l'ordinaire, les bergers robustes à maintenir un béliet qu'on ampute ?

- Deux, pour le moins, répondit l'enfant.

- Je ne suis pas une bête, dit Ouroz.

- C'est bien pour cela que je ne peux pas prendre de risques, dit Mezzror.

Ses paroles avaient un ton de complet détachement. Les yeux, si vifs d'habitude sous l'arc noir des sourcils, n'exprimaient rien.

« Sa résolution est sans appel », pensa Ouroz.

Il contempla la corde. Il contempla, au-dessus de sa cheville informe, la chair boursouflée, putride. . . Il chuchota :

- Je ne te le pardonnerai jamais.

Et tendit à Mezzror ses mains nues, l'une à l'autre accolées.

- Pas ainsi, dit le chef des bergers.

Il saisit les avant-bras d'Ouroz, les croisa derrière sa nuque, lia les poignets si durement que la peau en fut entaillée, ligota les reins, emprisonna la jambe valide au défaut du genou, puis à la cheville, et fixa la corde sous la plante du pied, par un dernier noeud, serré à toute épreuve. Alors, il fit basculer Ouroz, qui s'étendit à plat, comme une planche, sur le dos, prit son turban, le chiffonna en bâillon et le fourra dans la bouche.

Ouroz ne s'y opposa point. Son orgueil, à présent, était de supporter le pire sans une crispation. Mais tout arriva, s'ordonna, selon un mouvement si juste et prompt qu'il n'eut pas le temps de savoir, de souffrir.

Mezzror s'était mis à genoux. Sur ses joues maigres, les pommettes saillaient comme des têtes de gros clous. Sa main gauche agrippa la cuisse d'Ouroz et la plaqua de toutes ses forces contre le sol. Kadir brandit la lampe tempête au-dessus d'elle et donna la hache à Mezzror. Dans la clarté brute, livide, le fer étincelant se dressa, retomba, se dressa, retomba. Ouroz voyait, en jeu d'ombres sur le mur de toile, ces gestes de bourreau. Il n'éprouvait qu'une douleur vague et sourde. Tandis que la violence du choc gardait Ouroz insensible au supplice de l'os tranché, le chef des bergers changea la hache contre le coutelas. Avant qu'Ouroz eût tout à fait compris le sens de ses mouvements, Mezzror, ayant coupé chair et peau, repoussa du pied un quartier de charogne pestilentielle.

« C'est déjà fait ? Alors, le bâillon ? La corde ? Tant d'indignité ! Pourquoi ? » se dit Ouroz. Dans le même instant, il perdit la faculté de penser.

Mezzror, un genou enfoncé dans son ventre, soulevait la jambe tronquée et, sur elle, Kadir penchait le chaudron incandescent. Alors, le peuple d'ombres sur la toile de la tente et le livide soleil de la lampe tempête et le rougeoiement du brasero découvert soudain et le grésillement de la peau calcinée et l'affreuse haleine de suint en ébullition et l'odeur plus horrible encore de la viande qui brûle - tout fut voilé, fondu, emporté dans la ruée d'une intolérable douleur. Pour l'épreuve du fer qui frappe ou tranche, le courage et l'orgueil

d'Ouroz étaient prêts. Ils ne lui furent d'aucun secours quand la graisse bouillante ruissela sur son moignon à vif.

Une révolte purement bestiale convulsa, mit en branle tout son corps. Elle ne réussit qu'à y faire mieux entrer ses liens. Le genou qui lui écrasait les entrailles appuya davantage, tandis que des mains impitoyables ne permettaient pas un instant à ce qui restait de sa jambe d'échapper au supplice. Un jet de feu liquide. . . un autre. . . un autre. Les muscles d'Ouroz qu'il ne contrôlait plus, tendus et crispés avec toute la violence d'un délire, se débattaient en vain contre le fil et les **nœuds** de la corde. Et ses dents affolées déchiquetaient le bâillon. Et son palais l'inondait de salive. Et il hurlait, hurlait, dans l'étouffoir, silencieusement.

Le chaudron était vide. Kadir en essuya soigneusement le fond et les bords avec une pièce de la chemise propre qu'il avait déchirée plus tôt. Il attacha la bande imprégnée de graisse encore torride autour du moignon carbonisé qui ne saignait plus.

Les soubresauts d'Ouroz allaient en s'apaisant. Lorsque l'enfant eut achevé sa tâche, le corps était inerte. Mezror laissa glisser doucement à terre la cuisse qu'il tenait, libéra Ouroz du bâillon et de la corde. Ouroz ne bougeait pas. Mezror saisit par le bout des orteils le tronçon de jambe qui traînait sur le sol et quitta la tente. Peu après, le galop d'un cheval retentit dans le silence et la nuit de la steppe.

- Il reviendra, sois-en sûr, dit Kadir à Ouroz. Il va seulement porter loin du camp ton mauvais sort.

Ouroz ne l'entendit pas. Il avait perdu conscience.

- Il reviendra vite, je te le jure, je te le jure, s'écria Kadir.

C'était pour lui-même, à présent, qu'il parlait. Son père l'avait laissé seul avec l'hôte évanoui. Seul ! Quelle confiance ! Quel honneur ! Mais que pouvait-il pour un homme sans mouvement, sans voix, regard ni pensée ? Et si la mort le prenait tandis qu'il en avait la garde ? Que lui diraient, sous les sourcils noirs, les yeux bien-aimés de son père ?

Kadir s'accroupit auprès d'Ouroz, pour mieux entendre sa respiration engorgée. . . Elle sifflait, s'affaiblissait, s'affaiblissait. . . s'arrêtait. . . Non pas encore. . . s'étranglait à nouveau. Les battements du cœur chez l'enfant suivaient la cadence du souffle précaire. Son angoisse devint intenable. Ne plus regarder le visage de cire jaune et ne plus guetter ce halètement. . . Il se releva, battit du regard l'intérieur de la tente. « Quel désordre ! » se dit-il avec bonheur. « Mon père m'en ferait honte. »

Il commença par essuyer le sang caillé sur les outils et sur la hache qu'il rangea près du brasero. Puis il recueillit méticuleusement, un à un, les résidus laissés par l'amputation - brins d'étoffe, débris de parties molles de chair et d'os - et les fit brûler. Enfin, il mit la bouilloire à demi pleine sur les braises ardentes.

« Il lui faudra du thé bien chaud », se dit Kadir. « Bien chaud. »

Cette pensée le ramena près d'Ouroz, toujours évanoui. Sa peau semblait

tissée de frissons. « Comme il a froid », songea Kadir. Il enleva son petit *tchapane*, l'étendit sur Ouroz.

Le bruit d'un galop rapide pénétra sous la tente.

- Le voilà ! Le voilà ! dit à mi-voix Kadir.

L'ange de la mort n'était pas venu. Et tout était en ordre. . . Non, pas tout. . . La corde et le bâillon. . . L'homme évanoui tenait une main posée dessus. Kadir voulut les prendre. Alors, sur la guenille humide et le lien poisseux, les doigts inertes se refermèrent avec une force étrange, et l'homme sans connaissance chuchota :

- Laisse. . . je ne crierai plus. . . Par le Prophète.

C'était le plus ténu des souffles et si plaintif et humble qu'un cri eût moins effrayé Kadir. Il lâcha prise. Sur le masque de cendre et de cire, les lèvres serrées étroitement traçaient une ligne blanche. Qui donc avait parlé ?

Le martèlement du galop s'arrêta devant la tente. Kadir fit un bond vers le seuil et se contint aussitôt. Un garçon à qui un père tel que le sien donnait si grande confiance ne pouvait plus se conduire comme un enfant apeuré.

Mezror vit tout de suite la netteté de la tente, la bouilloire sur le brasero, le vêtement de Kadir qui recouvrait à moitié Ouroz. Il prit son fils par l'épaule et demanda :

- Alors, garçon ? Tout va bien ?

Cette amitié dans la grande main calleuse. . . ce ton d'égal à égal dans la rude voix. . . Kadir ne parla pas tout de suite. Quand il fut sûr de lui, il répondit posément :

- Je ne sais trop, père. Son âme n'est pas encore revenue.

- C'est ce qu'il faut, dit Mezror. Elle se repose mieux loin du corps.

Il s'allongea près d'Ouroz, écarta les pans du *tchapane*, mit une oreille contre son cœur. Et n'entendit rien. L'arc noir des sourcils se plissa. L'amputé respirait - donc, son cœur devait battre. Mezror pressa davantage sa joue contre la chemise et perçut un singulier froissement. Il tâta sous l'étoffe et sentit un monceau de grands billets de banque. La surprise le tint immobile un instant. Puis il secoua légèrement la tête, fit glisser la liasse d'afghanis sur le côté droit de la poitrine dénudée, mit sa paume à leur place et trouva aussitôt les pulsations. Il boutonna la chemise avec soin, referma le *tchapane* d'Ouroz et releva celui de Kadir pour examiner la jambe coupée. La cuisse était encore marbrée de taches d'un pourpre sombre, mais l'enflure avait diminué. Mezror palpa la peau : chaude sans doute, mais non brûlante. . . Enfin il s'empara du moignon bandé et le porta à ses narines. Kadir suivait chacun de ses gestes avec recueillement. Mezror lui dit

- On ne peut rien savoir. La bande sent trop la graisse. Défais-là ! Tes doigts sont plus légers que les miens.

Ouroz ne bougea pas quand la plaie brûlée se trouva découverte. Mezror la renifla de près, cligna de l'œil à son fils et lui dit

- Garçon, nous avons gagné. Remets le pansement.

Était-ce la fatigue, le froid et la nuit, la joie de la louange ? Les mains de

Kadir tremblaient un peu. Il érafla de l'ongle la chair vive. Ouroz tressaillit et ses yeux découvrirent audessus de sa tête, collée à plat contre la terre, le visage de Mezror. Et le chef des bergers lui dit :

- Sois rassuré. Ta pourriture à présent ne concerne plus que les vautours.

- Quels vautours ? Pourquoi ? murmura Ouroz.

Ses doigts se crispèrent. Il sentit se froisser une étoffe. Et se souvint de tout. Sa main gauche s'élança de son propre mouvement vers l'endroit, qu'elle connaissait si bien, de la fracture. Elle ne trouva que le sol, tâtonna plus bas. . . toujours le sol. . . La main hésita, se mit à remonter lentement, peureusement. . . Elle rencontra le moignon, s'anima, courut jusqu'au genou, revint à la coupure, mesura. . .

- Est-ce que. . . est-ce que ? . . . chuchota Ouroz.

- Sur mon honneur, dit Mezror - sa voix était très grave et presque solennelle - sur mon honneur, tu pourras bientôt tenir entre tes cuisses l'étalon le plus difficile, aussi fort qu'avant.

- Qu'Allah t'entende ! dit Ouroz.

Sa voix avait force. Et ses yeux - éclat. Et ses pommettes - couleur. Un élan prompt, juste, le porta contre sa selle. Il s'y adossa, entoura d'un bras le pommeau, de l'autre, l'arçon et se tint le torse droit, la poitrine haute.

- Tu es un homme, lui dit Mezror. En vérité.

Ouroz ouvrit sa main droite qui tenait le bâillon imbibé par sa bave et la corde gluante de sa sueur. Il les regarda tomber, tandis que ses lèvres exsangues se rejoignaient, s'étrécissaient pour former une longue ligne sinueuse qui imprima sur le visage dépouillé de chair une expression inhumaine de sarcasme et de mépris.

- En vérité, en vérité, dit Ouroz, d'une voix difficile à entendre.

Kadir déploya le chiffon lacéré et dit gravement : - Il n'est plus bon à rien.

- Au feu ! dit Ouroz.

Il enleva la pièce d'étoffe qui lui servait de ceinture et s'en fit turban. Autour de ses reins, il noua la corde.

Pour exécuter ces mouvements, Ouroz avait eu à dégager ses bras de la selle. Son corps s'affaissa. Il ne tenta point de le hisser à nouveau et laissa reposer sa tête au creux du cuir. Il grelottait. Kadir lui fit boire du thé bouillant. Mezror dit à son fils :

- Il a besoin de grande chaleur. Va chercher nos couvertures.

- Tout de suite ! En un instant ! s'écria Kadir.

Il pouvait enfin céder aux exigences de son âge. Il fut hors de la tente en deux bonds.

Quand le petit corps, vêtu seulement d'une toile mince, eut disparu dans la nuit glacée de la steppe, Ouroz éprouva un étrange sentiment de manque, de vide. « Que n'ai-je un fils pareil », se dit-il. Ce regret l'étonna à l'extrême. Les enfants ne lui inspiraient qu'impatience, dégoût. . . Celui-là pourtant. . . Il avait assisté sans faiblir à la tâche la plus sanglante, la plus répugnante. . .

Veillé sur lui avec savoir et courage. . . Et ce tout petit *tchapane* sur sa jambe.

- L'homme véritable ici, dit soudain Ouroz, c'est ton fils. Et Mezzror lui répondit :

- Il sera fier un jour d'avoir soigné Ouroz aux cent victoires.

La parole d'abord manqua à Ouroz, puis il murmura : - Tu m'avais donc reconnu ?

- Au premier regard, répondit Mezzror. Cependant, sois tranquille. Les autres sont trop jeunes. Je suis le seul qui ait, derrière les épaules, assez d'années pour t'avoir vu courir et gagner plus d'une fois. Et, tu le sais, il est dit qu'à vieil ceil le poil noir garde sûre mémoire.

Kadir, la figure toute rose de froid, entra en courant avec les couvertures.

*

Cette nuit donna peu de sommeil à Ouroz. La douleur le tenait en éveil. La plus aiguë, la plus efficace ne venait pas de la plaie nouvelle. C'était dans son ancien gîte qu'elle résidait, à la place où maintenant il n'y avait plus rien, au creux de ce tronçon de jambe livré aux charognards. Plus d'une fois le mal étrange fut si vif, si vrai et pareil à celui dont Ouroz avait tant souffert qu'il dépassa de la main son moignon pour toucher l'endroit de la fracture et fut surpris de trouver, en son lieu, le vide. Il voyait alors dans la clarté réduite de la lampe tempête, posée derrière sa selle, Kadir accroupi à son chevet et, sur sa petite figure, encore diminuée par la fatigue, veiller l'inquiétude et le secours. Et Ouroz feignait le sommeil pour permettre à l'enfant de s'assoupir. A l'aube enfin, ils dormaient vraiment tous les deux.

Les abois des chiens, les cris des bergers, les bêlements des troupeaux qu'ils réunissaient, réveillèrent en même temps Ouroz et Kadir.

- Comment te sens-tu ? demanda l'enfant.

- J'ai faim, dit Ouroz.

Puis, avec un étonnement qui s'adressait à lui-même :

- Une faim terrible.

Il n'y avait plus dans le brasero qu'un maigre feu.

- Je cherche du charbon pour réchauffer le *palao*, s'écria Kadir.

- Non, dit Ouroz. Froid, mais tout de suite.

Il se léchait les doigts au-dessus du plat vide, quand, botté, cravache à la ceinture, arriva Mezzror.

. - Tu as trouvé ta meilleure médecine, lui dit le chef des licrgers. Je vais en paix à mon travail.

- Personne, au camp, ne doit savoir, dit Ouroz avec un regard pour sa jambe amputée.

- Ton *sais* non plus ? demanda Mezzror.

- Personne, dit Ouroz.

- Je l'emmènerai en croupe aux pâturages. On n'a pas d'hommes en trop,

dit Mezzror.

Comme un flot lent qui s'écoule pour aller mourir dans les sables, ainsi diminuait peu à peu et se tut la rumeur des troupeaux. Kadir l'écouta jusqu'à son murmure le plus ténu. Il suivait d'un regard intérieur les colonnes de toison qui se mêlaient, s'ordonnaient, cheminaient dans la steppe selon la volonté de son père. Il dit enfin :

- Ils paissent au pied de la grande montagne. . . L'herbe y dure tard dans la saison. A cause des sources. Le puits du camp, c'est l'une d'elles qui lui donne son eau.

Ce mot le rendit au sentiment de ses devoirs.

- Je cours chercher le samovar des bergers, s'écria-t-il. Ainsi tu auras jusqu'à la nuit du thé bien chaud.

Il avait à peine rabattu sur lui les pans de la tente qu'Ouroz vit surgir sa tête, coiffée d'une calotte à fils d'or, entre les plis de feutre.

- Ta servante n'est pas loin, annonça Kadir.

D'un geste tout instinctif, Ouroz fit bouffer la couverture qui dissimulait son moignon et il dit lentement :

- Qu'elle vienne. . . mais si elle te parle à mon propos, tu répondras. . .

La petite face ronde alla violemment de gauche à droite et de droite à gauche puis répliqua :

- Je n'ai rien à répondre. Elle n'est qu'une nomade de rien et je suis le fils du chef des bergers.

- Tu parles comme un homme. . . Va. . . dit Ouroz.

A peine la tête de Kadir eut-elle disparu qu'il changea entièrement d'attitude. Il étendit son corps contre le sol, redoubla l'épaisseur de la couverture sur sa jambe coupée, enfonça son menton dans le col du *tchapane*, cacha ses joues sous les pans de son turban. Quand Zéré entra, seuls étaient visibles chez Ouroz les trous des orbites aussi profondes, aussi creuses que dans un crâne de squelette et l'arête cadavérique du nez. Il ne donna pas à la jeune femme le temps de proférer un mot, d'ébaucher un salut.

- Je veux mourir en paix, lui dit-il. Et si tu es prise une fois, une seule fois encore à rôder autour de ma tente, Mezzror t'écorchera au fouet.

La voix d'Ouroz, quoique d'une faiblesse extrême, était impitoyable. Zéré, sans le vouloir, resserra les épaules sur l'endroit où une peau fragile repoussait à la place de celle qu'Haïatal avait enlevée à coups de cravache. Elle sortit à reculons.

Peu après, Kadir apporta le grand samovar de cuivre rouge. Ouroz but le thé brûlant tasse sur tasse. Et demanda nourriture. Et reprit du thé. Et mangea encore. Il en fut ainsi tout le long du jour. Kadir s'émerveillait de cette faim insatiable. Riz, galettes, fromage de brebis, Ouroz dévorait tout ce que lui présentait l'enfant jusqu'à la dernière miette, au dernier grain. Pour la première fois depuis sa chute, il sentait le goût, la bonté, le bienfait des aliments.

Le soir vint. Les troupeaux rentrèrent. Mezzror changea le pansement d'Ouroz. Il n'y avait plus de marbrures sur la cuisse, ni d'enflure au genou. La

fièvre était tombée.

Les deux hommes n'échangèrent que peu de paroles. Ils n'avaient rien à se dire : tout allait bien.

Ouroz dormit d'un seul sommeil toute la nuit et tout le matin suivant. L'air était très chaud quand il se réveilla. Il reconnut l'ardeur de la steppe dans le milieu du jour. Lui, il avait la peau fraîche, l'esprit vif. Kadir était dehors. . . Au puits. . . ou bien à la réserve, ou encore au foyer en plein air qui servait de cuisine. . . Ouroz rejeta sa couverture, frotta durement la toile graisseuse posée sur sa plaie. La douleur jaillit cuisante, franche, saine, bonne. Ouroz plia le genou. Au-dessus du moignon, l'articulation obéissait mal. Il recommença le mouvement jusqu'à ce qu'il devînt souple et facile. Alors, il appuya contre le sol ses deux paumes, raidit les muscles de ses bras et souleva son corps, les deux jambes tendues en équerre. Il considéra un instant le mollet amputé qui arrivait seulement à la moitié de l'autre, et, d'un violent coup de reins, se projeta en avant, atterrit avec adresse, s'enleva de nouveau. Il fit ainsi le tour de la tente, allant de plus en plus vite et d'une lancée plus agile, plus juste. Un sentiment d'indépendance, de puissance l'animait - tel qu'il n'en avait jamais connu. Il pouvait à nouveau disposer, seul, de son corps.

Une mélodie de steppe que dehors chantonait Kadir arrêta la ronde estropiée d'Ouroz. Il eut peur du ridicule, retourna auprès de sa selle. Là, il s'accroupit sur ses jambes croisées, le moignon à l'abri du mollet intact.

L'admiration que montra Kadir à sa vue lui fut un bienfait.

- Personne, je le jure, ne pourrait savoir pour ta jambe, s'écria le garçon. Tu es un homme neuf.

- Allah t'entende ! dit Ouroz doucement.

Kadir alla mettre sur le feu du brasero les brochettes qu'il apportait et reprit :

- Tu dois être bien content. Tu vas achever en paix ton voyage.

- Allah. . .

La fin du vœu, Ouroz ne put la prononcer. Il avait soudain la gorge et la langue sèches. C'était vrai. Il pouvait, il devait poursuivre la traversée de la steppe amicale. Elle le conduirait jusqu'au bout, sans obstacle ni épreuve, en toute sécurité. Une simple question d'heures. Et les *tchopendoz* seraient là. Et Toursène. Et lui, après un détour immense, un détour stupide, le voilà enfin revenu, grâce au secours du *saïs*, et vaincu, estropié.

Ouroz se souvint de l'effort qui, un instant plus tôt, lui avait fait connaître tant de joie et d'orgueil. Bel exploit, beau triomphe que de sautiller comme un crapaud, caché, tapi, terré. Ouroz vit en pensée son moignon battre le flanc de Jehol sous le regard de Toursène et eut envie de mourir.

Alors, une sorte d'espoir lui vint, le plus misérable, le plus lâche dont il ne voulut pas se défaire. . . Jehol. . . Il ne savait rien de lui. Et si l'étalon n'avait pas recouvré ses forces. . . ou bien était malade. . . ou boiteux. . .

Kadir enleva du feu les brochettes, les mit sous le nez d'Ouroz. Elles répandaient une odeur puissante, succulente de viande et de graisse grillées.

- Tu sens ? cria Kadir. Tu sens ?

- Je n'ai pas faim, dit Ouroz.

- Tu as trop mangé, dit l'enfant. Pas moi.

Il engloutit les rondelles charnues, se lécha les doigts, se frotta le ventre.

- Maintenant que tu es repu, dit Ouroz avec impatience, va chercher mon cheval.

- Ton cheval. . . dit Kadir. Ah, oui, assurément. Tu le veux juger avant le voyage.

- Va donc, grommela Ouroz.

Il vit du premier regard que son espérance était aussi vaine que vile. Avait-il donc oublié combien peu il fallait en repos et en soins à un grand coursier de *bouzkachi* pour retrouver ses ressources ? Jehol semblait emplir la tente entière de sa vigueur. Ouroz promena ses mains sur le ventre, le poitrail, les cuisses, les paturons, palpa muscles, tendons, jointures. « Lui, il est vraiment neuf », pensa Ouroz.

- Aucun des bergers n'a eu le temps de le faire propre, dit Kadir. Et ton *saïs* non plus. Il veille aux pâturages. Si tu le voulais bien, je peux, moi. . . Et quel honneur. . . Un si beau cheval !

- Non ! dit Ouroz. Non.

Il ne manquait plus que cette honte dernière : Jehol étrillé, bouchonné, peigné, brillant et, sur lui, un cavalier crasseux, à barbe ignoble, en loques et amputé.

- Non, gronda Ouroz.

L'enfant le regarda avec étonnement et chagrin. Pourquoi cette voix sourde, mauvaise ? Il ne put y réfléchir. Ouroz fit baisser l'encolure à Jehol, saisit sa crinière et, agrippé à elle, se mit debout sur sa jambe intacte. Un rétablissement le porta sur le dos de l'étalon. Il y connut, malgré lui, malgré tout, un instant de bonheur. Ses genoux tenaient, accrochaient. Mais Jehol avait senti que la moitié d'une jambe faisait défaut. Il loucha vers la place vide. Ouroz se laissa glisser à terre, lança la longe à Kadir et lui commanda :

- Attache-le devant la tente et ne reviens ici qu'avec ton père : j'ai besoin de penser.

- Jusqu'au soir ? demanda naïvement Kadir. Il ne reçut pas de réponse.

*

Les troupeaux étaient parqués. Leurs bêlements et les abois des chiens se taisaient peu à peu. La nuit froide et dure de la steppe enveloppait Ouroz. Une lampe tempête surgit que tenait Kadir au niveau de son front. Plus haut et comme découpé par le tranchant métallique de la lumière, le masque de Mezzor : bec d'aigle, moustache blanche, noirs sourcils.

Ouroz était près de la selle, accroupi sur ses jambes croisées. Il n'y avait plus de hargne sur son visage.

- Félicitations, ô mon hôte, dit Mezzor. Tu es prompt à renaître. Accepte

que je te soigne une dernière fois. Tu seras ensuite sauf pour longtemps.

Ouroz tendit son moignon. Mezzor l'enveloppa d'une bande fraîche, trempée dans un nouvel onguent. Ouroz remercia le chef des bergers avec une courtoisie irréprochable.

- Kadir va t'apporter le repas et recharger le feu, dit

Mezzor. Tu auras, je l'espère, une bonne nuit.

- La meilleure, sois-en assuré, dit Ouroz.

Après que l'enfant eut achevé ses tâches, Ouroz lui dit :

- Je n'aurai plus besoin de toi. Envoie-moi seulement mon *saïs*.

- Il est fort, bon et franc, s'écria Kadir. Tout le monde l'a pris en amitié. Tu as grand-chance avec lui.

- Très grande, en vérité, dit Ouroz.

La lampe brûlait en veilleuse derrière la selle qui soutenait la tête d'Ouroz. Les couvertures dissimulaient tout son corps étendu et la moitié inférieure de son visage. Mokkhi ne put voir, sous le turban tiré bas, que les yeux. Ils avaient un tel éclat dans le clair-obscur de la tente qu'ils en semblaient le vrai foyer lumineux.

« Dévoré par la fièvre », pensa Mokkhi.

Il dut se baisser pour distinguer ce que disait à travers la couverture un souffle sifflant.

- Peux plus. . . continuer. . . voyage. . . Mort. . . en moi. . . Toursène. . . Il faut. . . lui faire savoir. . . Prends. . . Jehol. . . pars. . .

- Quoi, tu veux. . . cette nuit ? balbutia le *saïs*.

Son menton tremblait.

- Tout de suite, chuchota Ouroz.

Il agita une main qui semblait mal lui obéir, pour empêcher Mokkhi de parler et acheva, d'une voix qui s'éteignait :

- Tout de suite. . . Déjà. . . peut-être. . . trop tard. . .

Sa main retourna sous la couverture, fouilla maladroitement, convulsivement le long de la poitrine qui crissait, crissait - et mit enfin aux pieds de Mokkhi un grand billet tordu.

- Pour. . . la route, murmura Ouroz.

Sa main s'aplatit, inerte, sur le sol. Mokkhi ferma ses paupières, essaya de choisir, parmi les pensées qui assaillaient, affolaient son esprit, celle qu'il devait suivre. Tout l'argent était à lui. . . Il n'y avait qu'à tendre le bras. Mais le camp ne dormait pas encore. Et si le moribond trouvait la force d'un cri. . . L'étouffer. . . Mais l'enfant allait revenir. Et Mezzor, sans doute. . . Aussitôt. . . alarme. . . poursuite. . . Non. . . consulter Zéré d'abord.

Mokkhi ramassa le billet à tâtons et n'ouvrit les yeux que pour sortir de la tente. Sous la couverture, Ouroz déplaça ses doigts étroitement serrés sur le manche de son poignard.

La lune, qui était en son premier quartier, s'effaça du ciel. La terre sous leurs pieds sembla subitement plus froide. Jehol frissonna.

- Il est temps de revenir, dit Zéré à l'oreille de Mokkhi. - Grand temps, dit celui-ci.

Ils franchirent en silence le morceau de steppe qui séparait le lieu où ils avaient fait halte du campement des bergers. Mokkhi passa tout près, le long de la clôture, afin que les chiens pussent le reconnaître. Il y réussit. Quelques abois paresseux, isolés, troublèrent à peine la nuit. Pour la grande tente, Mokkhi la contourna largement. C'était, sans doute, un excès de précaution. Il connaissait, par sa propre expérience, la profondeur, la surdité du sommeil chez les hommes sains qui peinent depuis l'aube au crépuscule. Et les sabots de Jehol étaient enveloppés de chiffons. Mais le *saiïs* avait besoin de rassembler toutes les chances, même les plus négligeables. Rien de ce qui dépendait de lui ne pouvait être laissé au hasard. Il lui fallait tuer Ouroz. De toute nécessité. Dans cette exigence, l'avarice n'avait plus de part. Mokkhi avait assassiné Ouroz tant de fois en esprit, en désir, et tant de fois essayé en vain que, par tout son sang, tout son être, il refusait de le laisser s'échapper à nouveau, et pour toujours.

La tente qui abritait Ouroz prit forme sous la clarté des étoiles. Zéré toucha terre aussi légèrement que l'eût fait un oiseau de nuit. Mokkhi enleva ses sandales et se reçut au sol sur ses pieds nus. Il entrava l'étalement. Écoute. Aucun mouvement. . . Aucun bruit. . . Seul veillait dans toute la steppe le rai de lumière qui filtrait sous les pans de feutre. . . La lumière au chevet d'Ouroz. . . Les pieds nus de Mokkhi ne sentaient plus le gel de l'herbe. A longs pas silencieux, il alla, glissa vers le fil d'or qui bordait le bas de la tente. . . élargit un peu la faille d'accès. La main de Zéré l'effleura.

- Regardons bien, chuchota la nomade.

Tout était en ordre. Le feu du brasero. La lampe tempête, de l'autre côté de la selle, en veilleuse. Le corps allongé, couverture tirée jusque sur la bosse que faisait la tête. . . Une pensée insoutenable vint à Mokkhi. « Et si déjà. . . » Il ne sut réfléchir davantage. Une seule foulée le jeta sur Ouroz. Zéré le suivit.

Seulement, à elle, il ne fut donné que de franchir le seuil. Là, ses chevilles furent saisies, broyées. Elle tomba, d'une pièce, sur le dos. Sa nuque frappa le sol. Elle appela :

- *Saiïs*, grand. . .

Et perdit tout souffle.

Mokkhi se retourna. Son visage n'exprimait encore que l'hébété. Sous la couverture, il avait trouvé à la place du corps un *tchapane* et, au lieu de la tête, une botte. Et voilà que Zéré gisait à terre et qu'un homme à la chemise en guenilles, dressé sur un genou, la tenait à la gorge. Et l'homme ressemblait à Ouroz, l'infirme, le mourant. . . Et il dit avec la voix d'Ouroz :

- Si tu remues un doigt, j'étouffe ta putain.

- Je ne bouge pas, je ne bouge pas, murmura Mokkhi.

La terreur commençait à se voir dans ses yeux. Ouroz l'avait joué, Ouroz était en pleine force. Et le cou le plus doux, le plus fragile du monde se trouvait à la merci d'un mouvement de ses doigts, les doigts de fer du *tchopendoz*.

- Ordonne, chuchota Mokkhi.

- D'abord, le cheval, ici, près de moi, dit Ouroz. Et que, toujours, je reste hors de ta portée. Sinon. . .

Il rétrécit l'anneau de ses doigts. La figure de Zéré s'empourpra, bleuit.

- Par le Prophète, je n'essaierai rien, rien, rien, s'écria le *sais*.

Ouroz allégea son étreinte. Un râle coula de la gorge à la torture. Mokkhi s'élança, revint avec Jehol.

- Avance à un pas de moi et tends les poignets, commanda Ouroz.

Il dénoua la corde qu'il avait pour ceinture, enfonça dans la poitrine de Zéré un genou (« le genou de la jambe morte », se dit Mokkhi avec épouvante), ligota les mains qui lui étaient offertes, fit de même pour les chevilles. Puis il détacha la longe de Jehol, y façonna un nœud coulant qu'il passa au cou de Zéré, enroula le bout du lien sur l'une de ses paumes et dit à la nomade :

- Lève-toi !

Elle se redressa en chancelant. Quand elle fut debout, un tel vertige la prit qu'elle s'appuya contre l'étaalon.

- Soutiens-la, bon Jehol, chuchota Mokkhi, soutiens-la ! Ouroz replia ses jambes, s'accroupit sur elles, contempla le *sais* ligoté.

- Le cheval, dit-il, ne te suffisait plus, en vérité. . . Ou plutôt à celle-ci.

Ouroz tourna la tête vers la nomade. Elle reprenait à peine ses sens, et pourtant ses yeux avaient une intensité singulière. Ils étaient fixés sur la poitrine d'Ouroz. Machinalement, il y porta une main, toucha à travers les trous de la chemise et collés à sa peau des morceaux de papier. . . Les afghanis. . .

Une haine étonnante fit alors trembler Ouroz dans toutes ses fibres. Elle confondait la femme et l'argent dans la même fureur. La femme, encore à moitié morte et déjà rendue à sa passion d'avidité. L'argent, capable d'inspirer cette ignoble frénésie. Il fallait détruire l'un et l'autre. L'un par l'autre. Un voile de sang brouilla la vue d'Ouroz. Il crut que c'était le reflet du charbon ardent. Ses mains appuyées au sol le poussèrent, comme des ressorts, vers le brasero. La longe nouée au cou de Zéré l'entraîna derrière lui. Il saisit une poignée de billets, l'enfonça entre les doigts de la nomade, gronda :

- Au feu !

Une douleur atroce, insensée, défigura la jeune femme. Elle hésita. Le nœud coulant entra dans sa chair. Les afghanis flambèrent sur les braises. Une autre poignée de papiers. Un autre mouvement de la corde. . . Une nouvelle flamme. Zéré aurait voulu fermer les yeux. Elle ne le pouvait pas. Un démon en elle l'obligeait à voir s'allumer, se racornir, noircir cette fortune, ce trésor.

Quand il ne resta plus un billet sur sa poitrine, Ouroz enfila son *tchapane*,

délia les mains de Mokkhi pour qu'il harnachât Jehol. Ensuite, il se hissa sur la selle, souleva Zéré, l'assit devant lui et attacha Mokkhi par le cou à la selle. Hors de la tente, il poussa son hululement de galop. A Mezror et à ses bergers accourus, il dit :

- Cet homme et cette femme sont revenus pour m'assassiner. Ne l'oubliez pas le jour où vous aurez à donner témoignage.

Et s'enfonça dans la nuit et la steppe.

CINQUIÈME PARTIE

LE CERCLE DE JUSTICE

LE JUGEMENT D'OUROZ

Tout était à la place accoutumée. Le jeune soleil à l'orée du ciel en sa nouvelle fleur. Les premières ombres du matin sur la terre encore fraîche. Les chevaux superbes d'Osman Bay contre les murettes d'argile dure. Les valets de litière, de mangeoire, les palefreniers, les *tchopendoz*. Et, salué par eux très bas, Toursène.

Il venait d'apparaître, ainsi que chaque jour, dans les enclos, avec la régularité du soleil, des ombres - et, semblait-il, leur éternité. Comme à l'ordinaire, la pesanteur du pas était chez lui puissance, et, instrument de pouvoir, la canne qui lui servait d'appui. Droit sous le *tchapane* qui, malgré son ampleur, moulait le torse et les bras massifs, tête haute sous le turban aux plis monumentaux, il offrait aux regards son visage carré, couturé, ravagé, brisé par les cicatrices et les fractures de la gloire et qui portait aux joues, aux mâchoires, à la base du front une sorte de mousse épineuse et blanchâtre, telle qu'en ont certaines roches solitaires, sculptées par le temps.

Et rien, dans cette rigueur superbe, ne laissait deviner l'accumulation d'efforts et de souffrances, par laquelle, une fois de plus, Toursène avait réussi à mettre debout, vêtir, coiffer un vieil homme noué, cloué à sa couche, et en faire ce qu'il devait être : le Chef des Écuries, le Maître des Coursiers.

Un enclos. . . un autre. Un cheval. . . le suivant. La même étude : immobile, silencieuse. La même rapidité, la même dureté, la même justice dans le regard. Les gestes de Toursène se suivaient comme ceux d'un rite. Ils en avaient l'économie, l'exactitude, la certitude.

L'un d'eux toutefois échappait à l'austère ordonnance. La main de Toursène, tantôt c'était la gauche, et tantôt la droite, effleurait sa ceinture, là où aurait dû se trouver la cravache, et se refermait à vide. « Comme il est difficile de renoncer à l'instrument, à l'ornement de toute une vie », pensait Toursène. Mais alors, il se souvenait du jeune étalon assassiné par lui et acceptait que restât nue à jamais sa ceinture.

Dans le dernier enclos, le dernier cheval avait été vu par Toursène. Et Taganbaï, le plus ancien des *tchopendoz*, le prit à part et dit :

- J'ai reçu de Kaboul, la capitale, un message envoyé par Osman Bay, notre maître et le meilleur qui soit sous le ciel.

- Il l'est, en vérité, dit Toursène.

- Ton rang voudrait que la lettre soit à ta personne adressée, poursuivit Taganbaï. Mais Osman Bay, dans l'estime et l'amitié qu'il te porte, tient à te montrer qu'il n'exige rien, n'ordonne rien, et pense que s'il te plaît de répondre

par un refus, il te sera plus aisé de le faire connaître à moi qu'à lui-même.

- En vérité, dit Toursène.

Il s'appuya davantage sur sa canne.

Taganbaï toussa afin de s'éclaircir la voix et reprit :

- Les fêtes ordonnées à Kaboul pour le vainqueur du grand *bouzkachi* touchent à leur fin. Soleh sera bientôt ici, avec le maître. Un banquet doit lui être offert.

Taganbaï toussa de nouveau. Il attendait une question de Toursène. Elle ne vint pas. Taganbaï parla plus vite.

- Le maître, dit-il, se demande s'il te conviendrait de partager la place d'honneur avec Soleh, malgré. . . malgré ton malheur.

- Rien ne doit et ne peut empêcher, dit Toursène, que je fasse gloire à un *tchopendoz* de mon écurie, quand il a gagné le premier *bouzkachi* du Roi et ramené son fanion dans ma province.

- Et sur ton cheval, dit Taganbaï.

- C'est vrai, dit Toursène.

Il eut encore plus mal. Il avait oublié. C'était sur Jehol qu'Ouroz avait connu sa défaite la plus terrible. C'était Jehol qui avait donné la victoire à Soleh. . . Quoi d'étonnant ? Tandis qu'il offrait à Ouroz l'étalon merveilleux, sa jalousie de vieillard plantait la mauvaise chance en croupe.

Une cour. . . , une autre. . . Toursène les traversait en sens inverse. . . Le soleil était plus haut, l'ombre plus courte. . . De quel côté la mauvaise chance avait-elle poussé Ouroz ?

Il était vivant, Toursène en avait la certitude. Sinon Mokkhi serait revenu pour annoncer sa mort. Oui, le *saïs* avait suivi son maître. . . Là où le soleil se lève ? Se couche ? Inde ? Iran ? Qu'importait le pays ! Dans l'un comme dans l'autre, Ouroz était un inconnu. Dans l'un comme dans l'autre, il n'y avait pas de témoins de sa chute. Point de Soleh à fêter. . . « Il a bien fait, il a bien fait », pensa Toursène, avec un désespoir sans miséricorde.

Il était revenu à la première enceinte. A droite, une porte communiquait avec les écuries. A gauche, une autre donnait sur l'espace libre. Devant elle, et comme pour en interdire l'usage, Toursène aperçut Rahim, son *batcha*.

- Ici ? Sans mon ordre ? demanda Toursène.

Rahim ne détourna pas les yeux. Sur son maigre et petit visage tendu par l'effroi, tremblaient un peu les sillons qu'y avait laissés l'iniquité de Toursène - la première. Et Toursène pensa : « Si j'avais ma cravache, je t'en ajouterais d'autres. » Il leva sa canne.

- Frappe, mon maître. . . Frappe. . . Mais avant, laisse-moi dire. . . s'écria Rahim.

Il n'avait pas baissé la tête. Dans son regard, brouillé par la peur, l'exigence de tout sacrifier pour accomplir un devoir essentiel s'exprimait avec une opiniâtreté si grave et si loin de l'enfance que Toursène laissa retomber son bâton à terre.

- Écoute, supplia Rahim. Il faut. . .

Dans l'effort de détourner le coup, Toursène avait épuisé sa patience. Il saisit son *batcha* au collet du *tchapane*, le jeta de côté, comme il eût fait d'un chiot importun, poussa le battant de la porte.

Dehors, un chemin s'amorçait, ombragé d'arbres, qui menait au quartier des habitations. Or, Toursène le trouva barré par un attroupement singulier. Tous les employés du vaste et riche domaine - jardiniers, balayeurs, cultivateurs, maçons, menuisiers, cuisiniers, serveurs, *batchas* de fourneau, de table et de buanderie, serrés sur plusieurs rangs, et silencieux, formaient un arc de cercle ouvert du côté de Toursène. Juste au milieu, et isolé des spectateurs par un espace assez large pour le mettre en vue pleinement, outrageusement, se tenait un cavalier pareil à une statue immonde.

Depuis la loque sur sa tête jusqu'aux sabots de sa monture, il semblait pétri d'une substance qui n'avait pas de nom et tenait tout ensemble de la boue, de la crasse, de la fange et de la glu. La toison de l'homme et du cheval n'étaient pas queue, crinière, chevelure, barbe, mais une mousse visqueuse collée sur la croûte qui leur servait de robe et de peau.

A la vue de ce cavalier, Toursène eut pour seuls sentiments le dégoût et la colère. Ils ne venaient pas de la saleté qui souillait l'homme et la bête. Mieux que personne, Toursène savait combien fourbu et délabré pouvait être un voyageur après un trajet difficile, des obstacles dangereux, des marches forcées et des gîtes misérables. Mais il savait aussi qu'un cavalier digne de cet état arrachait aux heures de repos, fût-il le plus bref et le plus précaire, le temps de soigner son cheval. Et, de toute façon, même chez le plus paresseux et le plus indigne, c'était le premier mouvement, lorsqu'il touchait enfin à une étape de bon aloi.

Par quel défi, quelle perversité, ce passant s'y était-il refusé et venait, sur le domaine le plus riche, le plus hospitalier, faire étalage de son ignominie ? Et rejetait avec superbe la tête, comme s'il chevauchait la gloire, au lieu d'une monture qui, par sa faute, avait perdu l'honneur ?

Derrière Toursène, la porte s'ouvrit. Les valets d'écurie, les *saïs*, les *tchopendoz* sortirent un à un et s'alignèrent contre le mur des enclos. Pas un bruit, pas un chuchotement ne s'élevait de leur file. Comme les autres serviteurs du domaine, ils semblaient retenir leur souffle. Pourquoi tous ces hommes si prompts à s'étonner, discourir, discuter, se taisaient-ils de la sorte ? se demanda Toursène. Savaient-ils sur l'inconnu quelque chose qui leur imposait un singulier silence ? Rien ne bougea sur la face de Toursène. Cependant les cicatrices et bourrelets de chair, les méplats, les arêtes mâchurées des os, prirent l'expression qui, à l'ordinaire, effrayait les plus intrépides. Il fit un grand pas vers le cavalier insolent et ignoble. Et s'arrêta soudain. Il éprouvait une angoisse étrange. La canne à laquelle il s'appuya se mit à trembler. Sous la carapace infâme que portait le cheval, ce poitrail magnifique, cette courbe du cou, il les reconnaissait. Et voici que, malgré le mors dont son cavalier pour le retenir lui sciait la bouche, le cheval avançait vers Toursène, avec un doux hennissement.

Jehol.

Alors. . . alors. . . Le cavalier. . . le cavalier. . .

Les lèvres pesantes de Toursène s'entrouvrirent difficilement sur ses dents jaunes.

- Ouroz. . . mon fils. . .

Et tous ceux qui, dans le silence, entendirent cette voix ne purent croire tout d'abord - tant elle était tendre et plaintive -, qu'elle appartenait au grand Toursène.

Le cavalier lâcha la bride à sa monture qui vint poser ses naseaux contre le cou du vieux *tchopendoz*, et dit :

- Paix sur toi, ô père vénéré. Tu as été long à savoir qui j'étais. Et je m'y attendais bien, le Prophète m'en soit témoin !

Et ceux qui, dans le silence plus pesant encore et tout nourri d'effroi, entendirent Ouroz, ceux-là racontèrent par la suite que, malgré l'état repoussant où il se trouvait, il n'y avait jamais eu dans ses paroles autant de contentement et d'orgueil.

Que pouvaient faire à Toursène leur ton, leur sens ? Ouroz était là. Et quel Ouroz ? A présent qu'il l'avait près de lui à toucher sa selle, Toursène découvrait, sous l'enveloppe de crasse et de barbe pourrie, les membres décharnés, la face de squelette. Et le cœur de Toursène devenait plus large, plus chaud. Et ses bras animés d'une force merveilleuse demandaient à enlever, emporter, ce corps si fragile et léger, comme ils l'avaient fait autrefois pour un petit enfant qui savait déjà se tenir à cheval, sans être encore capable d'en descendre. Mais il y avait, devant, derrière, sur les côtés, cent témoins attachés à chaque geste de Toursène. Il demeura immobile - seulement sa canne pénétra dans le sol, sous la pesée de ses poings énormes - pour sa dignité comme pour celle d'Ouroz. Et demanda de sa voix habituelle :

- Mon fils, qu'est-il donc arrivé ?

Ouroz fit un peu reculer Jehol. Alors Toursène aperçut Mokkhi et en retraits une jeune femme. L'un et l'autre avaient les poignets tenus ensemble par des cordes attachées à la selle.

Et Ouroz s'écria :

- O père vénéré, je te ramène un *saïs* félon qui a voulu ma mort. La nomade l'y a aidé. Je te les livre, comme il se doit, chef de notre sang.

A ces mots, une rauque rumeur assourdit Toursène. Elle venait également des travailleurs de la terre, des ouvriers, des gens de maison, qui lui faisaient face, et des hommes au service des chevaux, rangés contre le mur. Le secret du drame leur était révélé. Ils pouvaient enfin donner cours à leurs émotions.

Le silence de Mokkhi et de la femme inconnue était pour tous un aveu accablant. Et, pour tous, l'antique et implacable coutume faisait loi. Peine d'argent, de prison ou de mort, c'était à l'aîné du clan, à Toursène, d'en décider et de la faire appliquer aux coupables.

Peu à peu le murmure se tut. Le maître des deux vies allait parler.

La canne de Toursène, sous ses paumes, ne vibrait plus. Il ne restait

aucune trace en lui de sa joie, de sa compassion, de sa tendresse immenses. Il se sentait calme, entièrement, désespérément. Il avait décelé à son tour, chez Ouroz, cet accent de superbe, ce défi. Rien d'autre. Rien qui fût, du fond de l'âme, et de fils à père, adressé. Et Toursène dit :

- Nul ne doit se présenter devant un juge dans l'état où tu es, ô Ouroz. Baigne-toi, fais venir un barbier et change de vêtement. Je t'écouterai ensuite, sous mon toit.

Puis il appela Taganbaï et ordonna :

- Les deux, là-bas, qu'on les enferme et les garde bien.

Toursène, malgré lui, tourna les yeux vers Ouroz. Ce fut alors qu'il vit la jambe mutilée. Il voulut crier un appel, une question. Trop tard. Ouroz, débarrassé de ses prisonniers, se dirigeait vers les étuves.

*

Le chef des *saïs*, avec l'un de ses hommes, choisi parmi les plus vigoureux, poussa Mokkhi et Zéré dans un réduit en sous sol, où l'on gardait les harnachements de réserve. La porte basse et robuste se referma brutalement. Une clef grinça dans l'énorme cadenas rouillé. Il n'y eut plus, pour éclairer les brides, les selles, les rênes, alignées contre les murs grenus qu'une avare et triste lumière venue du soupirail. L'odeur du cuir était entêtante. Zéré saisit Mokkhi aux épaules et s'écria :

- C'est dans cette fosse, dans ce trou qu'ils vont nous tenir ?

- Ce ne sera pas long, dit Mokkhi à mi-voix. Toursène a la décision prompte.

Un frisson venu du plus profond des entrailles fit claquer les dents de Zéré. Elle gémit :

- Il nous prendra la vie. C'est un vieillard terrible.

- Il est juste, dit Mokkhi. . .

- On vient, on vient, chuchota Zéré. Déjà !

Le chef des *saïs* entra, s'adossa contre la porte, déposa sur le sol une cruche, quelques galettes froides et dit à Mokkhi :

- Ce n'est pas sur ordre. C'est en mémoire de Baitas, ton père. Il a été compagnon de mes jeunes années.

- O bon Akkoul, qu'Allah te récompense, dit Mokkhi.

Son intonation, ses épaules avaient une humilité misérable.

Le chef des *saïs* demanda en hésitant :

- Ouroz. . . ce qu'il te reproche. . . est-ce vrai ? est-ce possible ?

Le menton de Mokkhi toucha sa poitrine. Il murmura :

- Un démon, sans doute, dans mon cœur. . .

Akkoul soupira et voulut sortir. Zéré l'en empêcha. Elle se jeta à ses genoux, lui prit les mains, les baisa, cria hystériquement :

- Dis, ô dis, je t'en supplie, à notre juge auguste que Mokkhi seul est coupable. Moi, je ne suis qu'une pauvre et faible servante. Et dis encore. . .

Akkoul repoussa Zéré. La porte claqua. La clef grinça.

- Je prends toute la faute sur moi, sois tranquille, dit Mokkhi à la nomade.

- Tu feras bien, s'écria-t-elle. De quoi peut-on m'accuser ? Le poison ? Il est depuis longtemps bu par la terre. Les chiens ? Ils ont attaqué d'eux-mêmes à cause de la senteur du pus et du sang.

Mokkhi laissa s'affaïsser son corps sur ses jambes croisées. Son menton touchait de nouveau sa poitrine. Au-dessus de lui, Zéré continua de parler. Sa voix sifflante, fielleuse, disait :

- Tout est de ta faute. Tu as hésité. . . attendu. . . toujours. Il fallait, chaque fois, que je te donne courage. Si j'avais ta force, je serais loin, libre, riche, belle. . . Au lieu de quoi. . .

Zéré passa convulsivement une main sur ses haillons fangeux, son visage gluant de crasse et cracha de toutes ses forces aux pieds de Mokkhi. Il ne sembla pas s'en apercevoir. Zéré s'empara de la cruche et des galettes, s'installa aussi loin qu'elle le put du *saïs*, et but, mangea goulûment.

*

L'une des mille rigoles qui servaient à féconder les terres passait devant la maison de Toursène. L'eau heureuse, amenée des sources du domaine, y chantait sa chanson des matins. Les fleurs d'automne, avec l'accord de la brise, laissaient danser doucement leurs corolles.

Voûté sur le *tcharpai* qu'il avait poussé au plus près de la fenêtre ouverte, Toursène éprouvait une gratitude obscure pour le chatolement de la danse et le clapotis du chant. Ils l'aidaient à la patience. Quand il se demandait avec trop de hâte et trop d'inquiétude : « Pourquoi ce voyage qui l'a épuisé, souillé à ce point ? Comment Mokkhi, le bon, le fidèle, a-t-il pu se changer en assassin ? » et qu'il était prêt à quitter le *tcharpai* afin de tourner en rond dans sa chambre comme une bête captive, Toursène se forçait à mieux regarder les mouvements des fleurs, à mieux écouter le murmure du caniveau. Le temps coulait avec le ruisseau, flottait avec les pétales.

Un bruit de sabots résonna dans l'allée. Toursène se colla contre le mur, de façon à voir sans être aperçu du dehors.

Ouroz, monté sur Jehol et accompagné par deux jeunes *tchopendoz* à cheval s'arrêta devant le porche. Il avait la barbe courte et taillée en pointe de poignard, les joues nettes, un *tchapane* et un turban neufs. La robe de l'étalon étrillée, bouchonnée, miroitait au soleil. La queue, la crinière tressées, peignées se réjouissaient sous le vent.

« Ils ont bien travaillé à l'écurie », songea machinalement Toursène. Sa tête dépassa un peu le bord de la fenêtre. C'était maintenant qu'il fallait ne rien perdre de son fils mutilé. Ouroz sauta de selle, comme l'eût fait tout homme valide et se reçut légèrement sur la jambe droite. Les deux jeunes cavaliers mirent pied à terre et passèrent un bras chacun sous les aisselles d'Ouroz. Il

s'en servit comme de béquilles pour atteindre en quelques sauts le porche d'argile sèche. Ils disparurent à l'intérieur de la maison.

Toursène pensa aux mouvements tronqués, torturés qu'il fallait à Ouroz pour gagner la galerie des hôtes privilégiés, à ceux qui lui permettaient de s'asseoir, et hocha tristement le front. Il avait bien fait, par le Prophète, de laisser Ouroz libre d'aménager, hors de sa présence, les premiers tâtonnements d'un estropié.

La galerie d'honneur s'ouvrait par des arcades en bais sombre sur une petite cour intérieure. Là poussaient quelques arbustes autour d'un jet d'eau. Le long des trois murs gisaient des matelas recouverts de tapis et jonchés de coussins.

Quand Toursène apparut dans la galerie, Ouroz s'y trouvait seul, adossé à la paroi du fond, près d'une encoignure, et assis sur ses jambes croisées de telle manière que sa mutilation était invisible. Toursène s'installa lourdement, face à lui, contre l'autre mur. A peine avait-il achevé que Rahim apporta, entre les deux hommes, un grand plateau sur lequel reposaient, outre le service à thé, fromages blancs, sucreries, pâtes d'amandes et confitures à la graisse de mouton. Il remplit les tasses et s'en alla. Toursène et Ouroz burent, mangèrent, la tête inclinée. Parfois, sous la broussaille des sourcils, l'oeil de Toursène allait au visage de son fils et s'en détachait aussitôt. Ces traits, maintenant qu'ils étaient dépouillés de leur masque hideux, semblaient, par leur couleur, leur amenuisement, leurs os tranchants, une réduction en cire de ceux qu'avait connus Toursène. Ils lui faisaient éprouver une souffrance d'autant plus difficile à supporter qu'il ne pouvait pas lui trouver de nom. Crainte pour la vie d'Ouroz ? Pitié ? Tendresse ? Comment l'aurait-il su ? Au cours de sa longue existence, il n'avait jamais rencontré ces sentiments. Il ne savait - et avec une force déchirante - qu'une chose : Ouroz était son fils. . . Son fils, son fils en vérité.

Oh ! comme il eût voulu se lever et couvrir de la puissance de son bras ces épaules, ce cou décharnés, chaque fois qu'une gorgée, une bouchée, agitait la pomme d'Adam énorme et pointue !

Le soleil était haut, la cour chaude. L'ombre d'un oiseau, chasseur des steppes - faucon, aigle ou milan -, fila au ras du sol. Ouroz dit tout à coup :

- Ils volent tout près. . . là-bas. . . sur le plateau des tombes nomades.

Toursène eut froid dans ses os. Cette voix n'était pas celle d'un homme à l'esprit sain. Pour la première fois, depuis qu'ils étaient seuls ensemble, Toursène fixa franchement son regard sur celui d'Ouroz. Au fond de trous si profonds qu'ils n'étaient plus à la mesure de la vie, les yeux étaient comme déteints, aveuglés par un insondable regret.

- Là-bas m'attendaient l'Aïeul de Tout le Monde et ses Dieux, reprit Ouroz. (Il parlait très bas et Toursène était obligé de se pencher vers lui pour l'entendre.) Il m'a vu tuer les démons sans oreilles. . . malgré la pourriture que j'avais à traîner. . .

Les yeux dépolis prirent feu, braise noire au creux des orbites, et

affrontèrent Toursène, comme s'ils ne l'avaient pas vu jusqu'alors.

- Je me suis échappé de l'hôpital, s'écria Ouroz, parce qu'on m'y avait livré aux soins d'une femme étrangère, infidèle, dévoilée, qui avait droit de voir et toucher ma nudité.

- Tu l'assures par le Prophète ? demanda Toursène.

La haute broussaille de ses sourcils s'était levée tout droit.

- Par le Prophète, dit Ouroz.

Le visage de Toursène reprit son indifférence habituelle. Il dit :

- C'est bien, mon fils. . . Va. . .

Mais Ouroz se taisait. Il sembla à Toursène que ses joues étaient encore plus creuses, plus cendreuse.

- Tu ne m'as pas entendu ? demanda-t-il.

Ouroz le rassura d'un signe de tête. Oh oui, il avait entendu Toursène. Et il n'oublierait jamais, jamais, sous la simplicité des mots, l'intonation de contentement, de fierté. Mezror avait eu la même quand son garçon dernier-né, Kadir, lui faisait honneur. Et cet accent - le même ! le même ! - donnait à Ouroz une telle quiétude, plénitude, béatitude qu'il n'avait pas désir de parler encore. A quoi bon ? Il avait atteint le but de son voyage. Un voyage qui ne se bornait pas à la traversée terrible des montagnes - qui avait duré tout l'espace et le temps de sa vie.

« Toursène est avec moi. . . Il a orgueil et amitié pour moi. . . Je n'ai plus rien à dire », pensait Ouroz avec un calme et merveilleux bonheur. Puis il eut peur du silence. Il ne pouvait pas laisser affaiblir, effacer dans l'esprit de Toursène l'approbation, l'admiration qu'il accordait enfin à son fils. Il devait les nourrir, enrichir, embellir, les enfoncer pour toujours dans le vieux poitrail superbe.

« L'hôpital, ce n'était rien. . . quand il saura le reste. . . alors. . . en vérité. . . alors. . . » pensa Ouroz.

La couleur de la vie lui vint aux pommettes. Il s'écria : - Écoute, ô grand Toursène, écoute ce que ton fils a vécu, a vaincu.

La voix d'Ouroz était rauque, éraillée et semblable, en violence et pouvoir, aux torrents qui bondissent au fond des gorges de pierre. Et de même que ces eaux sauvages, tantôt elle s'abaissait jusqu'au râle, tantôt montait jusqu'au grondement, tandis qu'il révélait tout ce qu'il avait affronté, seul, infirme, et souvent à l'agonie.

Pour rendre leur vrai sens, leur vraie valeur à l'hostilité des lieux, la férocité du climat, la torture du mal, la veille sans répit contre l'attaque brutale et la mort sournoise, Ouroz eût voulu étaler devant Toursène ses épreuves toutes à la fois dans une seule image. Et pour assouvir ce besoin, il se mit à parler sans ordre, sans réflexion, au gré, au hasard des souvenirs. Son récit ne tenait aucun compte des distances ni du temps. Il sautait les jours, revenait en arrière, faisait un nouveau bond, retrouvait le passé. Pour expliquer, enchaîner les événements, pas un mot. Le pus dans le sang, le poison dans le seau, les souterrains aveugles, la haute plaine de cendre, l'étau des abîmes, la caravane

des grands Pachtous, le lac qui guérissait la lèpre, les chiens sans oreilles, les ruses des assassins et leurs assauts, la graisse bouillante sur la jambe coupée - rien ne reliait ces effrayantes étapes sauf les mouvements alternés, acharnés et presque prodigieux qui, de gouffre en cime, de prostration en sursaut, de piège en embûche, ramenaient vivant, triomphant, ce corps qui tant de fois avait été plus qu'à demi un cadavre.

Ouroz contait sans un geste, et les yeux clos. Il ne les ouvrait qu'à de longs intervalles, juste le temps de jeter un regard sur Toursène. Il connaissait alors une sorte d'émoi, sacré entre tous. Car il lui était permis de surprendre ce que personne et lui-même, jusque-là, n'avaient eu droit de voir : le visage de son père dépouillé de cette majesté immobile que ni la douleur ni la fureur - dans toutes leurs violences - n'avaient jamais pu altérer. A présent, on eût dit que sous la poussée, la pesée d'invincibles forces intérieures, se fissurait, éclatait le bois si dur dont était fait le masque de Toursène. Et clignaient les paupières pesantes. Et se relâchaient les lèvres épaisses. Et bougeaient les sillons sur les joues. Et tressautaient les pointes des pommettes. Et frémissait la broussaille des sourcils. Et battait, battait la veine violacée presque à nu sur la cicatrice de la tempe.

Il n'était point homme au monde qui pût autant qu'Ouroz évaluer le prix de ce désordre. Ses fatigues, tortures, humiliations, transes affreuses et jusqu'à sa chute, sa défaite, s'en trouvaient payées au-delà de toute espérance.

« Aurais-je de Kaboul ramené le fanion du Roi que ce visage ne se fût pas ouvert à moi de la sorte », se disait Ouroz. Et il eût consenti avec bonheur à d'autres épreuves que celles qu'il contait et bien plus féroces pour maintenir dans leur déséquilibre les traits de Toursène et les empêcher de reprendre la dignité inflexible et superbe que tous, et lui-même, leur avaient toujours connue.

Mais l'instant arriva où il n'eut plus rien à dire. Et se sentit faible, épuisé, vide, ainsi qu'il l'avait été tant de fois sur les pistes infernales. Son torse glissa contre les coussins qui, derrière lui, garnissaient le mur. La tête lui tournait. Une rumeur cadencée emplissait ses oreilles. Bourdon de fièvre ? Tambour de victoire ? Il n'en savait rien. La voix de Toursène l'atteignit à travers ce confus grondement.

- Bois, ordonnait-elle. Bois donc. . .

Ouroz se détacha des coussins, considéra son père, et d'abord ne voulut pas croire ce qu'il voyait. Toursène, le grand Toursène, l'aîné du sang, offrait une tasse de thé qu'il avait remplie et sucrée à lui, Ouroz, le fils, le serviteur. . . Ouroz arracha presque la tasse à Toursène et, sans oser le regarder, se mit à boire. . .

Toursène laissa revenir en arrière ses épaules, les redressa lentement. Ouroz lui montrait à quel point il avait offensé la coutume. Cette offense, à son tour, lui faisait sentir combien, déchiré au récit des tourments de son fils, il avait eu besoin de lui porter enfin secours, fût-ce par un geste contraire à la décence. Il contempla le turban qui s'inclinait avec humilité devant lui et dit

soudain de sa voix la plus rude :

- Aucune victoire dans aucun *bouzkachi* n'égale ton retour.

La louange était celle, mot pour mot, qu'Ouroz avait cherchée, voulue avec une obstination fanatique tout le long de son voyage. Il en avait rêvé, déliré. Pour elle, il avait subi les tortures et livré les combats. Elle résonnait enfin et lavait sa défaite. Mieux encore : par elle, il l'emportait sur le vainqueur au jeu royal. Et voilà que l'entendant, il ne ressentait rien.

Ni joie, ni fierté, pas même apaisement. Rien. Comme si le corps était vide et morte la pensée. Cet état aussi bref qu'un battement de paupières sembla d'une durée immense à Ouroz. La fureur le rendit au sens de la vie. Une fureur dont il était le seul objet. Qu'y avait-il de pourri, de maudit au fond de sa moelle pour le priver, le voler de sa récompense, de son dû, son bien le plus indispensable ? Ce don que lui faisait son père, le grand Toursène. Son père qui le comprenait, l'approuvait, l'honorait, souffrait pour lui. Son père, son ami, le seul.

Un mouvement tout instinctif - détresse, appel - infléchit, par-dessus le plateau à thé, le torse d'Ouroz vers Toursène, et leurs têtes ne furent plus séparées que par une distance dont la largeur ne dépassait pas celle d'une main. Le visage de Toursène emplissait toute la vision d'Ouroz et en même temps le monde. Il n'eut plus alors à s'étonner de sa funeste indifférence. Sur les traits de Toursène, le masque était scellé à nouveau, qui l'enfermait en lui-même, secret, inaccessible. Où était l'homme, se demanda Ouroz, qui avait suivi son aventure avec souffrance et passion ? Qui lui avait offert du thé comme un *batcha* ?

« C'est là que tout s'est rompu, pensa Ouroz, avec la certitude infaillible de l'intuition. Il a senti que j'avais gêne, honte pour lui et pour moi. Il n'en donnera jamais pardon, ni à l'un, ni à l'autre. »

Toursène, sans le quitter du regard, lui dit :

- Je connais entièrement ton exploit, ô Ouroz, et t'en ai fait honneur. Le temps est venu de m'en apprendre autant sur Mokkhi. Il attend ma justice.

- Tu sais tout de lui, fit Ouroz.

- Qu'il a cherché ta mort, sans doute, dit Toursène. Mais pour quelle raison ?

Dans cet instant, Ouroz se rappela que, en vérité, il n'en avait offert aucune qui expliquât la conduite du *saïs*. Était-ce négligence ? Était-ce à dessein ? Il dit :

- Mokkhi désirait le cheval, c'est tout.

Lissant les plis de son turban, Toursène pensait : « Un *saïs* très pauvre. . . Un étalon pareil. . . L'occasion. . . Oui. . . Pourtant, Mokkhi ? Le plus simple et le plus docile et le plus dévoué, depuis son enfance ? »

Toursène demanda à Ouroz :

- Quel besoin de te tuer ? Il lui était aisé de s'enfuir sur Jehol.

- Il craignait d'avoir à vivre en voleur, dit Ouroz. Moi mort, le cheval était à lui selon la loi. J'avais dicté à un scribe un papier.

- Ah ? dit Toursène. Et ce papier, tu l'as donné à Mokkhi ?

- Non, dit Ouroz, je le gardais sous ma chemise.

- Ah ? dit Toursène. Et Mokkhi le savait ?

- Oui, dit Ouroz.

- Et c'est tout de suite, demanda Toursène, qu'il a essayé de t'assassiner pour le prendre ?

- Non, dit Ouroz.

Il était décidé à ne point prononcer un mot de plus. Pourtant, il ajouta :

- Il a été poussé par la nomade.

- Ah ! dit Toursène. Et, elle, tu l'as ramassée en route, n'est-il pas vrai ? Tu en avais besoin pour ton service ?

- Non, dit Ouroz. Le *sais* la voulait. . .

- Assez, dit Toursène. Je sais ce que je dois savoir.

Il enfonça ses coudes entre ses cuisses croisées et le bas de son visage entre ses énormes paumes calleuses. Il ne cherchait point de la sorte à méditer en paix. Il voulait simplement dissimuler le durcissement convulsif, sur ses mâchoires et son cou, des muscles et des tendons. Réfléchir, peser, jauger, il ne le pouvait pas. Tout ce que désirait, espérait Toursène de son intelligence était qu'elle l'aidât à maîtriser la sauvage, l'animale fureur qui lui enflammait les viscères, le sang, la peau. Or, toutes ses pensées ne faisaient que nourrir et attiser ce feu.

« Pour l'hôpital. . . oui. . . la décence, l'honneur étaient de son côté, se disait Toursène. . . Ensuite, il n'a fait que jouer, tricher, avec sa vie, son âme, le destin. Il a choisi une route insensée. . il a tenté, perverti le cœur le plus simple. . . et comme complice. . . a pris une putain. . . il a donné sa jambe. . . »

Les paumes de Toursène réussissaient encore à masquer les contractions de sa mâchoire, mais il n'était plus le maître d'une respiration qui, plus courte à chaque instant et plus saccadée faisait lever et retomber tour à tour l'étoffe de son *tchapane*.

« Et moi, se dit-il encore, et moi. . . pendant ce temps. . . je n'étais que douleur et remords. . . et tout mon sang pleurait un fils perdu, par ma faute. . . Et lui, vaniteux, imbécile et félon, il ne cherchait qu'à faire oublier sa défaite. »

Les paumes de Toursène s'étaient contractées en poings qui écrasaient le bas de son visage. Il ne pensait plus. Il criait en lui-même : « Pareil à un enfant, un enfant de mauvais aloi tout pétri de gloriole. . . Qu'il faut redresser, corriger. » Toursène étreignit sa ceinture vide, pointa un doigt vers la cravache d'Ouroz et commanda, presque sans desserrer les lèvres.

- Donne !

Ouroz le fit. Il ne pouvait pas agir autrement, il le savait. Et savait également que son père allait le frapper sans merci.

Toursène serra le manche de la cravache avec avidité, avec bonheur. Enfin !

Quel pouvoir, quelle assurance lui venait de ce bois lisse enfermé dans son

poing, de ce cuir tressé qui ondulait au bout !

Il attendit que cessât le balancement. La rage et la détresse n'avaient plus d'empire sur lui. Ce n'était pas un furieux, mais un fort, un sage, un juste qui devait flageller la face de son fils. . .

Soudain, cette face qui aurait dû se détourner, se baisser, se dérober aux coups, elle s'avança, se jeta au-devant de la lanière. Et Toursène y vit une impatience dévorante, intolérable. « Frappe, disaient les yeux enfoncés au creux d'un masque de squelette, frappe vite ! Que je sache ce que, ensuite, je ferai ! »

La cravache remuait à peine dans le poing de Toursène. Il pensait :

« Ou bien il essaie de me tuer, ou bien il se force à subir. . . De toute façon, si je le touche c'est la fin entre lui et moi. Je l'avais cru perdu - il est rentré. . . Là, il n'y aura plus de retour. »

Toursène prit la lanière entre deux doigts et en examina l'extrémité avec attention.

- On verra toujours sur le cuir le frottement de la pierre qui a tué le chien sans oreilles, dit-il.

Ouroz porta ses deux mains à sa figure. Pour la ramener en arrière ? Y effacer les traces de l'angoisse ? Il ne savait plus rien.

Le silence qui s'établissait alors fut très long. Toursène se leva lentement, vint près d'Ouroz, posa une lourde main sur son épaule et, ayant jeté la cravache sur les genoux de son fils, il dit

- J'ai renoncé à la mienne, tu l'as bien vu ?

- Ce n'était pas à moi de t'en demander la raison, dit Ouroz.

- En vérité, dit Toursène. Mais le temps est venu pour moi de te l'apprendre.

Sa puissante main pesa davantage sur les os décharnés, tranchants, de l'épaule et un souffle grondant passa contre le front d'Ouroz :

- Je n'ai plus droit à ma cravache, dit au-dessus de lui la voix de Toursène, parce que, Chef des Écuries et Maître des Chevaux, je l'ai employée au massacre d'un jeune étalon sans reproche, le meilleur parmi ceux d'Osman Bay, que je sers.

Toursène sentit tressaillir Ouroz et l'entendit chuchoter :

- Toi ?

- Moi, dit Toursène. Pour venger sur lui ma faute très grande.

Toursène appuya si fort de ses paumes sur les épaules d'Ouroz que, malgré toute sa résistance, il lui fit plier l'échine. Mesurant chaque mot, il poursuivit :

- Écoute, ô Ouroz, écoute bien. L'iniquité la plus terrible, si elle est commise dans un aveugle emportement, l'homme qui mérite ce nom peut s'en souvenir le front haut quand il l'a reconnue devant Allah le Magnanime et surtout devant lui-même. Mais il sera interdit à jamais de se regarder dans son cœur et dans son âme à celui qui mène jusqu'au bout l'injustice qu'il a méditée, calculée, exécutée de sang-froid.

Toursène se redressa péniblement. Ses vieilles jointures craquèrent. « Comme dans le *tcharpaï* au lever du jour », pensat-il et parla de nouveau.

- Maintenant, ô Ouroz, rassemble tes esprits. C'est à toi d'exercer la justice du sang.

- Moi ! s'écria Ouroz.

- Oui, dit Toursène. Sur toi, je m'en décharge.

- Pourquoi rompre l'usage ? demanda Ouroz.

- Parce que, dit Toursène, écouterais-je tout un jour ton propos et celui de Mokkhi tout un autre, c'est toi qui resterais néanmoins le seul maître de la vérité.

- La vérité, dit Ouroz à mi-voix.

- Quand tu l'auras entendue, préviens-moi, dit Toursène. Ses paupières épaisses, mâchurées, couvrirent son regard.

Sa respiration sembla suspendue.

Ouroz remplit une tasse, mais ne but qu'une gorgée. Thé froid. . . sans goût. . . plateau englué par les reliefs de la collation. . . « J'ai eu ce que je désirais, pensa Ouroz. . . Même davantage. Que peut me faire la justice ? D'abord, quelle justice ? » Il écouta la mélodie égale du jet d'eau. Longtemps. La plaie de son moignon lui fit mal. Il déplia la jambe mutilée, attendit qu'elle cessât d'être douloureuse, la replia de nouveau. Il dit à Toursène :

- Fais-le venir.

Il n'avait rien décidé.

*

La serrure du cadenas grinça. Un souffle frais vint alléger l'épaisse odeur de cuir. Akkoul, le chef des *saïs*, dressé sur le seuil, cria :

- C'est l'heure du jugement !

Pour se relever, Mokkhi dut prendre appui des mains contre le sol tant il se sentit faible. La tête lui tournait comme s'il s'était trouvé soudain penché sur un abîme. Ce vertige disparut lorsque son regard rencontra celui de Zéré. Elle était toute recroquevillée, sous le faix de la terreur. Pour la secourir, sa force revint à Mokkhi.

- Tu n'as rien à craindre. . . lui dit-il. Je suis le seul qu'on appelle.

- N'approche pas, n'approche pas, cria Zéré. Garde pour toi ta malchance. Tu ne me l'as que trop donnée. Oh pourquoi, pourquoi ne se peut s'effacer du temps le jour où je t'ai connu !

- Je croyais, dit Mokkhi à voix basse et douce, que tu avais eu pour moi grand goût et amitié.

- Quand je te croyais un autre homme, dit la nomade.

Dehors, le soleil était bon. Des fruits mûrissaient sur les arbres. Et chantaient les rigoles. Pour Mokkhi, tout sentait la mort. Pas celle que devait lui annoncer le verdict de Toursène. Celle qu'il portait en lui.

Toursène et Ouroz étaient à la même place. Entre leurs sièges, reposait le plateau à collation que Rahim avait garni de thé frais, de tasses propres et de nouvelles friandises.

Akkoul et trois *saïs* amenèrent Mokkhi par la cour intérieure jusqu'au bord de la galerie, face à Toursène.

- Les gens nous ont suivis, ô Toursène, dit Akkoul. Veux-tu qu'ils entrent ?

- Non, dit Toursène. C'est une affaire de famille. Mais restez vous autres, comme témoins.

Toursène remplit sa bouche de thé et cracha le liquide à grand bruit, pour s'éclaircir la gorge. Il dit ensuite, avec une gravité solennelle :

- Soyez-en les garants devant tous : à Ouroz, mon fils unique, je transmets le droit du sang. Sa loi sera ma loi.

Ayant parlé, Toursène abaissa son regard sur le tapis étalé à ses pieds et ne bougea plus. Les *saïs* se tournèrent vers Ouroz.

Ce dernier contemplait Mokkhi et s'étonnait de le voir si guenilleux et sale. Il oubliait que, quelques heures plus tôt, il avait porté ces loques, cette crasse. Il effleura d'un doigt ses joues lisses, le tissu neuf de son *tchapane*. Il avait toujours pris grand soin de sa personne et de ses vêtements. Mokkhi ne lui inspirait aucune pitié. . . Cette tête courbée, à l'abandon. . . ces bras mous et lâches. . . « Un épouvantail. . . ou un pendu », songea Ouroz avec dégoût.

Le silence - dont le murmure du jet d'eau était un élément - semblait établi pour l'éternité. Un *saïs* n'y put tenir, remua sur place. Le frottement des semelles fit tressaillir son voisin qui aspira l'air brûlant avec une sorte de hoquet. Et Ouroz fut comme pénétré, fouillé, fouaillé par l'angoisse des hommes qui gardaient le prisonnier. Davantage encore et dans toutes ses fibres, il perçut l'impatience impérieuse de ce bloc immobile qui était Toursène. Il sentit qu'il ne pouvait plus différer son jugement. Mais lequel ? Il n'en était pas mieux informé que les autres.

Ouroz considérait fixement Mokkhi et pensait : « Tous ces gens attendent, le souffle suspendu, de connaître ton sort. Et toi, toi. . . » Une haine violente le prit contre cet homme sur qui il avait pouvoir de vie et de mort et qui semblait s'en moquer. « On verra bien si tu ne bouges pas davantage, quand tu sauras », se dit Ouroz. Il ordonna :

- Lève la tête !

Le silence avait pris une qualité plus intense et subtile. La voix de la fontaine cessa d'en faire partie. Elle ruissela, chanta selon son seul gré, son seul destin.

Le visage de Mokkhi était maintenant à découvert : masque souillé, sans expression aucune. On eût dit que la boue avait infiltré jusqu'à l'intérieur de ses yeux. Ils en avaient pris la couleur et comme la matière. Ces deux petites taches de fange, fixées sur Ouroz, ne semblaient pas le reconnaître ni même le

voir. Et lui, il se rappela soudain la jeunesse, l'innocence, la confiance, l'amitié par lesquelles avait été si beau le regard de Mokkhi. Et il eut haine et peur de la vie qui pouvait détruire un homme à ce point. Et puis il se dit : « Ce n'est pas la vie, c'est moi seul. » Le murmure du jet d'eau retentit à ses oreilles comme un flot torrentiel. Il se trouva incapable de penser plus avant. Sa voix résonna dans le silence, haute, blanche, inerte, comme si elle était contrainte de transmettre des mots auxquels l'obligeait une force étrangère.

- Je te déclare déchargé de tes fautes, dit Ouroz à son ancien *saïs*. Tu es libre.

Aucun muscle, chez Mokkhi - visage ou corps - ne bougea. Sa respiration demeura égale. Par contre, tous les témoins de la sentence poussèrent un long et profond soupir. Dans ce concert, Ouroz n'entendit qu'un souffle, et qui lui sembla triomphant, celui de Toursène. Et les premiers sentiments qu'il reconnut, après avoir jugé, furent l'amertume et l'humiliation. Une fois de plus, il avait cédé aux desseins de son père. Une fois de plus, il n'était que le second, le reflet. Et cela pour couronner une épreuve qu'il avait façonnée et payée d'un prix terrible. Par le Prophète, il ne pouvait pas en rester là. Il devait, par le Prophète, il devait faire un geste qui fût le sien, à lui, Ouroz, et qui dépassât la volonté, l'autorité de Toursène, qui le défiât et en même temps l'éblouît. Lequel ? Lequel ?

Ouroz, soudain, faillit crier de joie. Au sens de Toursène, Mokkhi n'était pas un coupable. Mais la victime d'un appât. . . d'un piège. . . L'étaalon, oui, l'étaalon. . . Ah ! Toursène exigeait pleine justice. Par le Prophète, il allait l'avoir !

Le silence régnait encore lorsque la voix d'Ouroz retentit de nouveau. Et nourrie, à présent, d'une chaleur, d'une intensité singulières. Il s'écria :

- Oui, tu es libre, ô Mokkhi ! Et désormais, Jehol est ton cheval.

A ces mots les *saïs* et leur chef ne surent plus se contenir. La stupeur, l'incrédulité, l'envie éclatèrent dans leurs cris. Ils ne firent qu'importuner Ouroz. Mais, sur les traits de Toursène, il recueillit sa récompense. La colère avait empourpré la chair des cicatrices, mis en mouvement les sourcils rêches, les plis burinés, les lèvres massives.

« Il se rappelle comment il a élevé, dressé Jehol, pensa Ouroz. Il va parler, m'interdire. »

Toursène attendit que son visage eût repris sa sérénité brute.

- Silence, dit-il aux *saïs*. Ce que vous avez entendu est la loi de mon sang.

Puis à Mokkhi :

- Jehol est à toi, en vérité.

- En vérité, répéta Mokkhi.

Ses membres, sa figure n'avaient pas changé d'expression.

- Et Zéré ? demanda-t-il.

Malgré tout l'empire qu'ils avaient sur eux-mêmes, Toursène et Ouroz échangèrent un regard empli de désarroi. Le pardon, la liberté, un cheval sans

pareil - tous ces miracles laissaient Mokkaï indifférent. Ne comptait pour lui que la putain nomade.

- Que demain on ne trouve plus sa trace ici, dit Ouroz sans lever les yeux sur Mokkaï.

Quand Toursène se retrouva seul avec Ouroz, il appela

Rahim et lui ordonna :

- Ma cravache.

Et quand le *batcha* l'eut apportée, Toursène dit à son fils :

- Mets-la à ma ceinture, ô Ouroz, puisque tu es revenu pour me la rendre.

LES NOCES DE ZÉRÉ

On trouvait encore dans le domaine quelques yourtes qui appartenaient à des temps reculés. Les ancêtres d'Osman Bay les avaient amenées avec leurs troupeaux et y avaient vécu avant que peu à peu, de génération en génération, la demeure des maîtres se fût enracinée dans le sol. Plantées au milieu de clairières et de vallons agrestes que baignait l'eau la plus pure, elles servaient, les jours de grandes fêtes, à recevoir les invités remarquables par leur opulence ou leur rang qui n'avaient pu trouver place dans la maison seigneuriale.

Après qu'Ouroz eut rendu son jugement, le vieil intendant d'Osman Bay l'accompagna en personne - honneur insigne - jusqu'à l'un de ces gîtes à demi sédentaires et nomades à demi. Des bosquets l'entouraient, entre lesquels glissait le ruban glacé d'un ruisseau.

L'intendant, bien qu'il fût suivi par deux saïs, aida lui-même Ouroz à descendre de cheval et à pénétrer sous l'abri à structure mongole. Cependant, il expliquait :

- C'est la yourte la mieux protégée du vent. J'ai fait étendre trois tapis neufs sous le matelas. . . Il y aura toujours dehors, à ton service, un homme et un cheval.

Ouroz remercia, sans savoir ce qu'il disait, pour répondre à des paroles qu'il n'avait pas comprises. Une fatigue immense, étrange et comme il n'en avait point connue au cours de ses pires étapes ligotait son esprit autant que ses membres. La galerie ombreuse de Toursène, le chant du jet d'eau, les coussins moelleux, la collation succulente - aucune marche, aucune épreuve ne l'avaient épuisé, vidé à ce point. Dès qu'il fut seul, il s'abattit sur la couche et le sommeil le saisit. A cause de la forme de son abri et de l'habitude prise de cheminer sans cesse, il eut encore le temps de croire que son voyage n'était pas terminé.

Et il eut beau dormir comme un noyé privé de sens et d'âme, cette illusion le suivit de si près, avec tant d'insistance, qu'il la retrouva tout de suite au sortir des eaux mortes. « En route », pensa Ouroz. Il étira ses bras, ses jambes, fit craquer les jointures avec bonheur. Depuis longtemps, longtemps, son corps n'avait connu pareille souplesse, robustesse, plénitude. Il voulait mouvement, action immédiate. « En route », se dit de nouveau Ouroz. Il se dressa sur ses genoux et aperçut, posée près de son chevet, une paire de béquilles.

Tous les événements de la veille, et dans leur exacte succession, s'alignèrent d'un seul trait dans sa mémoire. Il en fut hébété. La yourte ?

mensonge. Aussi lourde et paresseuse qu'une maison de pierre. Son corps retrouvé ? Mensonge. Il lui fallait, pour s'en servir, ces instruments de bois. Ouroz prit les béquilles, les affermit sous ses aisselles, s'étonna confusément de leur justesse, de leur amitié et porté, poussé par elles, fut, en un instant, hors de la yourte.

Un valet d'écurie chantonnait, assis sur ses talons contre la paroi d'osier. C'était un petit vieux maigre et grêle qui faisait penser à un moineau déplumé. . . Il y avait beaucoup de candeur dans ses yeux larmoyants.

- Les béquilles ? lui demanda Ouroz.

- Tu dormais si profond, dit l'homme, que tu ne m'as pas entendu les déposer. Sur l'ordre du grand Toursène.

- Où est-il ? demanda Ouroz.

- A l'inspection des coursiers, dit le valet d'écurie.

Il indiqua le bosquet le plus proche et ajouta :

- Tu as là un cheval sellé. Tu le veux ?

- Non, dit Ouroz.

- Du thé alors ? demanda l'homme. Le samovar bout près de la source.

- Non, dit Ouroz.

Il pivota sur lui-même, se projeta à l'intérieur de la yourte, roula sur sa couche, jeta les béquilles par-dessus sa tête, hors de sa vue.

« De mon père, le premier cadeau », se dit-il, et, sans en avoir conscience, ricana. Il vit en pensée Toursène qui allait de cour en cour dans toute sa majesté, pareil à lui-même, éternel. . . Chef des Écuries, Maître des Chevaux depuis toujours, pour toujours.

La voix du petit vieux avait repris, dehors, sa mélodie, l'une des plus anciennes de la steppe. Bardes, conteurs, caravaniers, bergers et mendiants avaient, depuis la nuit des temps, improvisé sur sa trame les paroles qui libéraient leur cœur. Peut-être le valet d'écurie s'exerçait-il à ce jeu, ce besoin. Qu'importait à Ouroz ? Il songeait à l'existence qui était celle de son père. Régulée, fixée pour chaque journée, pour chaque heure. . . Par le Prophète, elle était digne de son âge, de sa gloire. Mais lui, lui, Ouroz. . . qui n'avait jamais eu son propre toit, pas même son cheval. . . Qui vivait de *bouzkachi* en *bouzkachi* et, dans la saison creuse, de bazar en caravansérail pour y employer l'argent de ses victoires aux combats de chiens, de cailles, de béliers, de chameaux.

Où était la vaste joie qu'il avait connue la veille, quand il faisait son récit pour Toursène ? A sa place, l'accablement, le dégoût. Les mêmes, les mêmes, qui en route avaient suivi chacun de ses exploits. Seulement, alors, il avait la ressource de susciter un nouveau piège, le pouvoir de provoquer un autre péril mortel. « Arriver ne veut rien dire. . . , seul compte le chemin. . . et le mien s'arrête ici », pensa Ouroz. Il prit la mesure de son désespoir au vœu insensé qu'il forma : son autre jambe, oui, sa jambe valide, il la donnait pour que le voyage aux enfers se poursuivît et ne connût pas de fin.

Il respira profondément, puissamment. Le sang circulait, riche et vif, à

travers son corps. Quinze heures de sommeil lui avaient donné une force toute fraîche. Et sentant sa fleur, son aiguillon, Ouroz eut envie de hurler. A quoi pouvait-elle servir maintenant ?

Il battit d'un regard haineux la yourte qui l'avait si bien leurré, berné. Et vit une frêle forme humaine y pénétrer. Le contre-jour, la coiffure flottante empêchèrent Ouroz, sur l'instant, de distinguer ses traits. Il pensa avec irritation : « le petit vieux », et voulut le chasser d'un cri. Mais ce ne pouvait être lui. . . La mélodie, égrenée par sa voix cassée et menue, poursuivait son cours au-delà du seuil. La silhouette fit deux pas en hésitant. Une femme. . . Deux pas de plus : Zéré.

Le premier mouvement d'Ouroz fut de ramener sous lui sa jambe mutilée. Puis il demanda :

- Tu n'as pas eu mes ordres ?

Sans relever sa tête qu'elle avait tenue courbée depuis son apparition, Zéré chuchota :

- Je les ai bien reçus, mon maître. J'étais prête au départ avec les premières clartés. Mais je ne pouvais pas prendre la route avant de te saluer.

La voix de la nomade, timide et craintive comme toute son attitude, portait néanmoins une détermination qu'Ouroz connaissait bien.

- Pourquoi ? demanda-t-il rudement.

- Il fallait que j'embrasse tes mains pour le grand pardon que tu m'as accordé, répondit Zéré.

Du milieu de la yourte où elle se trouvait et d'un seul élanqui, par la promptitude, la souplesse, l'harmonie, rappelait la détente animale, elle fut devant la couche faite de tapis et de coussins, à genoux, et posa sa bouche sur les doigts d'Ouroz. Elle osa alors lui montrer son visage et s'écria :

- Toi jugeant, je devais perdre la vie. Car tu savais, toi. Jamais Ouroz n'avait vu pareille expression à la jeune femme.

Ses traits étaient comme grattés, décapés de toute avarice, ruse, convoitise, bassesse. Et, cette pellicule ignoble disparue, se montrait une reconnaissance tout humble et pure. « Pour une fois elle ne ment point : elle a eu trop peur de mourir », se dit Ouroz. Cela lui importait peu. Mais un mot l'avait touché au plus profond, au plus secret.

« Tu savais, toi », avait crié la nomade. Et Ouroz se rappelait leurs joutes singulières, sur les limites du destin. Le seau, empoisonné par elle. . . Les démons sans oreilles lâchés par elle. . . Mokkhi poussé, talonné, aiguillonné au meurtre par elle. . . Et après chacun de ces essais, l'échange de leurs regards à nu. Celui de Zéré disait : « Je t'ai manqué aujourd'hui. . . Je réussirai demain. » Et le sien répondait : « On verra. »

Voilà ce qu'Ouroz cherchait dans les yeux de la nomade. Il n'y trouvait qu'une admiration éblouie.

Et que pouvait-il y avoir de commun, pour Zéré, entre le cavalier fangeux, hirsute, infirme, aux orbites de cadavre, à l'odeur de charogne et cet homme beau, net, lisse, qui, sous la soie lourde et précieuse de son *tchapane*, fleurait

si bon les onguents de l'étuve ?

« Un prince m'a rendu la vie », pensait Zéré. « Et je l'importune. »

Elle murmura très vite :

- Je n'oublierai jamais ta bonté, ô seigneur. Les maîtres mots des grandes routes, je les répéterai chaque jour pour ton bien.

Zéré s'éloigna vers la sortie à reculons. Comme elle atteignait le fond de la yourte, Ouroz, à sa propre surprise, cria :

- Attends !

Elle s'arrêta. Et Ouroz, toujours comme malgré lui, ordonna :

- Reviens !

Zéré franchit de sa démarche légère l'espace qui la séparait d'Ouroz et, la regardant approcher, il sut pourquoi il avait besoin de sa présence. Tant qu'elle était là, il y avait aussi dans la yourte le haut cimetière des nomades, le défilé aux dalles glissantes où tonnait la voix immense du vent, et l'arc-en-ciel des eaux du Band-Y-Amir.

Pour retenir Zéré sans perdre la face, Ouroz posa la première question qui lui vint à l'esprit :

- Mokkhi ? Tu l'as vu ?

- Je l'ai vu, dit la nomade.

- Comment est-il ? demanda Ouroz.

- Je le hais, dit Zéré. Il ne s'est pas nettoyé encore. Il porte ses grands bras pendus à l'épaule comme des bâtons cassés. L'œil est vide. . . Tu lui fais grâce. Tu lui donnes le cheval. . . Il n'a pas un mot de joie, un sourire. Je le hais.

- Pourquoi alors, dit Ouroz, l'as-tu voulu si fort ?

Le maintien de la nomade changea de la façon la plus singulière. Elle se tassa, recula, une main devant les yeux, comme pour se défendre contre des images insupportables. Celles de ses amours manquées, avortées. Celles que la beauté hautaine d'Ouroz, la richesse de son vêtement, le luxe de l'antique tente mongole lui rendaient ignobles jusqu'à l'horreur. Pour la première fois dans sa vie, la chair de Zéré avait honte de ce qu'elle était.

- Il y a eu mauvais sort, dit-elle d'une voix à peine distincte. Je ne sais. . .

Elle fut incapable de poursuivre. Une respiration difficile agitait ses seins. Et, depuis leur creux suave jusqu'aux lobes des oreilles, le bronze de la peau avait pris une teinte rosée qui paraît de grâce et d'innocence le cou replié contre un tissu clair aux frustes broderies.

Sa robe neuve, achetée sur des réserves secrètes, sa pudeur soudaine, la tendresse de son corps fraîchement lavé, son regard brûlant et timide firent qu'Ouroz pensa : « On croirait une fiancée. » Avant qu'il en eût pris conscience, les vers de Saadi scintillaient dans sa mémoire.

Alors la faim sexuelle d'un corps assaini, le rêve de retrouver, de posséder, avec la nomade, l'essence de sa grande aventure, le clandestin et obsédant besoin de souiller et meurtrir d'inaccessibles jeunes filles, tout s'unit chez Ouroz en un prodigieux désir. Il arracha Zéré au sol.

Un instant après, elle gisait sur sa couche. Un instant après, la robe neuve n'était que lambeaux. A travers l'une de ses déchirures Ouroz pénétra la nomade avec la violence d'un assassin qui, jusqu'au fond d'un ventre, plante son couteau.

De surprise, de souffrance, Zéré poussa une clameur aiguë. Le rictus du loup dilata la face d'Ouroz. « Crie, crie ! dit-il entre ses lèvres closes, rigides. Crie ? Tu n'es qu'au seuil de tes peines. »

Dès lors, ses mains et ses reins de *tchopendoz*, ses dents habituées à broyer les grands os de mouton et ses ongles capables d'arracher et tenir comme des serres les dépouilles des boucs décapités, il les mit au service d'une passion, d'une exigence forcenées, interdites, qu'il pouvait enfin assouvir. Il n'était plus qu'un bourreau enivré aux tourments qu'il prodigue et invente. Il avait pour le mal tout pouvoir. Il lui était sans limites donné licence de mettre en pièces et en sang la modestie, la pureté, la pudeur et les avilir sous lui à sa guise. De forcer un corps à toutes les souffrances, tous les déshonneurs. Et combler ainsi ses fibres, cellules, vaisseaux, moelles qui dispensaient le plaisir et dont il cherchait à tirer par une férocité toujours accrue une jouissance qui dépassât toute humaine mesure.

Zéré ne cessait de crier. A chacune de ces plaintes, Ouroz se sentait traversé par une onde encore plus furieuse, plus délicieuse et cherchait et trouvait un plus cruel supplice. Et il se laissait porter de crête en crête, de gouffre en gouffre, les paupières convulsivement closes pour ne rien perdre des ombres et des flammes qui peuplaient son paradis infernal.

Et puis, à force de jouer avec ces brûlants et noirs sortilèges, l'esprit d'Ouroz en émoussa la puissance. Il ne lui suffit plus d'entendre l'humiliation et la douleur. Le besoin lui vint d'en repaître ses yeux. Il les ouvrit, les approcha du visage de Zéré. Et d'abord fut comblé. Cette bouche étirée, déchirée, écartelée par son propre hurlement était bien celle de son espérance. Mais la satisfaction d'Ouroz ne dura qu'un instant. Pourquoi, sur cette figure qui, renversée contre la sienne, prenait une dimension surnaturelle, pourquoi rien ne s'accordait au tourment de la bouche ? Pourquoi cette rayonnante lumière, venue de l'intérieur, enchantait-elle les joues, les tempes, le front ?

Pourquoi cette peau plus riche, tendue, vibrante, heureuse ? Pourquoi cette expression de délire sacré ? Ce regard ébloui par l'agonie de la béatitude ?

La clameur de Zéré qui n'avait pas de répit, changea soudain, pour Ouroz, et de son **et de** sens. Il reconnut l'égarement de cette voix : le même - seulement plus intense, plus éperdu - qu'avait arraché Mokkhi à Zéré, près d'un feu de nuit, au camp des petits nomades.

Ce qu'éprouva alors Ouroz lui fut intolérable. Jamais, par personne, il n'avait été à ce point trompé, joué, bafoué. Il avait pris pour hurlements de souffrance le chant de la luxure. Il avait voulu et cru mettre une vierge au supplice et n'avait que dispensé les affres du plaisir à une putain éhontée.

L'écume blanchit les commissures de ses lèvres, il chercha sur le corps à sa merci l'endroit le plus friable. Il trouva le sillon que, à coups de cravache,

Haiatal, le tambourinaire, avait tracé le long de la poitrine. Une peau toute jeune et tendre commençait à la recouvrir. Ouroz y accrocha ses ongles et les traîna jusqu'au bout de la cicatrice. Le ventre de Zéré eut un tel soubresaut qu'il souleva Ouroz, et la bouche de la nomade devint un trou béant, torturé. Mais le cri qu'elle poussa, s'il l'emportait sur tous les autres par sa force et sa stridence, les dépassait aussi en frénésie de joie.

Ouroz, alors, saisit Zéré d'une main aux cheveux, de l'autre à la gorge, cogna sa tête contre le sol, gronda :

- Tu n'as pas mal ?

- A mourir, balbutia la nomade.

Et par un sourire extasié qui, pour un instant, réunit ses lèvres, elle essaya - mais comment était-ce possible ? - de dire à Ouroz : « O cavalier fait de boue, de fièvre et de pus, maître du poison, des molosses et des montagnes épouvantables, ô seigneur soyeux de ce palais, ô prince de ma vie, frappe, mords, écorche-moi, indigne ! Plus tu prendras de plaisir à le faire, plus le mien sera grand. »

Et d'avoir eu cette pensée, la nomade, enivrée de servitude, s'abandonna mieux encore aux insondables délices de son demi-dieu. Et Ouroz qui ne pouvait comprendre qu'elle et lui, si étroitement mêlés, appartenaient à des signes contraires, redoubla de barbarie. Et ne réussit qu'à exaspérer, embraser, satisfaire toujours davantage la chair qu'il torturait. Et il songea : « Elle prend revanche de toutes ses défaites. Pour arrêter sa victoire il n'y a que la mort. »

Les doigts d'Ouroz enserraient déjà le cou de la nomade quand il se sentit traversé à la nuque, aux reins, par une sorte d'aiguillon brûlant. Son corps assouvi, amolli, se détacha de Zéré. Il resta quelques instants sans rien penser ni sentir. Puis il entendit une respiration égale, bienheureuse. Il ne bougea pas et dit dans un chuchotement où se confondaient supplication et menace enragées :

- Va-t'en ! Vite !

Zéré quitta la yourte à reculons, cette fois encore. Mais sur un corps dénudé, ravagé, sa tête avait un port de reine.

LA REVANCHE DE JEHOL

Le vieux valet d'écurie était toujours accroupi sur ses talons contre la paroi d'osier quand Zéré passa devant lui. Il ne leva pas la tête et sa voix plaintive continua d'égrener les strophes de sa chanson sans fin. D'un arbre dont les branches ombrageaient la yourte se détacha Mokkhi.

Il s'était lavé. Son visage nu témoignait des fatigues et des épreuves qu'il avait subies au cours de leur voyage. Les joues rondes ne cachaient plus la structure des os. Tous les traits étaient suspendus aux pommettes comme à des pointes de clous. La peau avait une couleur terreuse. Dans leurs fentes, les yeux étaient sans expression. Vêtu du même *tchapane* étriqué, ses poignets saillaient sur les bras amaigris. Il rappela à Zéré les garçons poussés trop vite, en plein mal de croissance.

- Que me veux-tu ? demanda-t-elle.

Mokkhi l'avait-il comprise ? Il considérait avec une morne épouvante les plaies, stries ensanglantées, déchirures, empreintes de dents que portaient le corps et la figure de la nomade. Elle se cambra, élargit les épaules pour mieux étaler ses stigmates. Comme grandie, elle s'écria :

- C'est Ouroz.

- Je sais, dit Mokkhi. J'ai entendu.

Un puissant et paisible orgueil fit briller les yeux de Zéré dont l'un avait été à demi clos par les coups. Elle répéta sa question.

- Que veux-tu donc ?

- Partir avec toi, dit Mokkhi.

Zéré ébaucha un mouvement pour continuer son chemin. Mokkhi tenta de la retenir par sa robe. Le lambeau qu'il avait saisi lui resta entre les doigts. Il se plaça devant elle et supplia :

- Écoute, écoute, par le Prophète. Je travaillerai. . . Et nous avons Jehol. Nous en ferons ce que tu voudras.

Zéré ne répondit rien. Une misérable espérance vint à Mokkhi. Les sourcils de la nomade s'étaient rejoints. L'habituelle expression de ruse et d'avarice marquait son visage. A cause de ses meurtrissures, et surtout dans l'oeil à demi fermé, elle se montrait avec l'impudence la plus crue.

« Je t'oblige à vendre le cheval. . . je prends l'argent. . . et la nuit même disparais », pensait la nomade. Mokkhi n'osait plus bouger, respirer. Dans le silence, Zéré entendit les paroles que chantonait le vieux valet d'écurie. Elles étaient maladroites et naïves. Elles disaient :

*Il a rendu justice
Dès son retour, notre Ouroz
Oh ! qu'Allah le bénisse
Entre les tchopendoz !*

Dès les premiers mots, Zéré avait renversé la tête. Le soleil, juste au-dessus d'elle, illumina son front. Ses sourcils se détendirent. La cautèle avide s'effaça de ses traits. Il n'y eut plus sur eux qu'une paisible et altière assurance.

Le vieil homme s'était tu. Ses lèvres bougeaient sans bruit à la recherche de nouvelles strophes. Zéré ramena son regard du ciel et s'étonna d'apercevoir Mokkhi.

- Tu me prends avec toi ? demanda-t-il humblement.

- Je ne peux pas, dit Zéré avec simplicité et douceur.

Elle n'avait pas voulu, prévu cette réponse. Ce n'était pas elle, menteuse, voleuse, petite nomade à prendre, à vendre, qui l'avait prononcée. Les paroles appartenaient à la jeune femme choisie pour sa volupté souveraine et terrible par l'homme que célébraient déjà les chants, celle qui avait le droit d'espérer, en son ventre, le premier enfant du prince, du héros. Comment aurait-elle pu y admettre ce rustre éploré, ce mendiant prêt à tout subir ? Et le bernant, dépouillant, retomber par là même à son rang abject ?

Mokkhi n'avait pas les moyens - et Zéré pas davantage - de nommer la puissance inconnue de lui et d'elle qui rendait soudain net et austère un visage défait par les coups et les joies d'une luxure sans frein. Mais quand il vit la dignité établir sur lui sa vertu, ses genoux fléchirent et il s'écarta du chemin de Zéré. Elle disparut entre les bosquets et les buissons qui portaient les fleurs d'automne. Mokkhi s'en alla en sens contraire, au hasard. Ses bras pendaient au bout de ses épaules comme de longues branches mortes.

*

Ouroz s'accouda sur son lit où l'avait tenu une torpeur dont il croyait qu'il ne voudrait et ne pourrait jamais sortir. Une voix menue chantonnait :

*Ouroz, de ce domaine
Honneur et ornement. . .*

Ouroz haussa la tête, le front ridé par l'attention. Il reconnaissait la mélodie sur laquelle coutume était de dire les nobles souvenirs et les fables des steppes. Qu'y venait faire son nom ?

La voix chevrotait de nouveau. . .

*Par cime, val et plaine
Ta gloire va volant*

Ouroz, fils de Toursène
Plus vive que le vent.

La mélopée s'arrêta. Ouroz retomba sur sa couche. C'était bien lui que célébraient les vers, scandés au chant des légendes.

Ils allaient se répandre dans le domaine, gagner les bazars voisins. Des conteurs, des bardes mieux doués que le vieux valet d'écurie les enrichiraient de strophes plus belles qui s'en iraient sur les bouches des hommes à cheval, des caravaniers balancés au pas de leurs chameaux. De village en *tchaikhana*, ils traverseraient les steppes. C'était la gloire - qu'il avait tant voulue. . . La gloire des morts en poudre. . . Ouroz avait le sentiment que la yourte princière était une tombe, un monument érigé sur ses ossements dissous.

*

Le vieil homme n'eut pas le temps de poursuivre sa louange. Il entendit le trot de plusieurs chevaux approcher de la clairière. Peu après, Rahim pénétra dans la yourte pour avertir Ouroz que Toursène le conviait à venir sous les arbres au bord du ruisseau.

- Amène la monture qui m'attend, dit Ouroz.

Il se mit debout, dès que Rahim fut dehors, gagna la sortie à cloche-pied, sauta en selle et suivit le *batcha* jusqu'à une rotonde moussue qui avait pour toit un entrelacs de feuilles et de branches et que fendait un petit cours d'eau. Deux *saïs* avaient étalé des tapis éclatants sur la terre au doux pelage, allumé un samovar et tiraient des fontes de leurs selles ustensiles et nourriture.

Ouroz attendit que les préparatifs fussent achevés pour toucher le sol et s'asseoir en face de son père. Ils échangèrent les saluts qui convenaient. Les *saïs* emmenèrent les montures. Toursène demanda à Ouroz :

- Tu as reçu tes béquilles ?

- Je les ai, dit Ouroz.

- Les as-tu essayées ? demanda Toursène.

- Je l'ai fait, dit Ouroz.

- Elles te vont ? demanda Toursène.

- A merveille, dit Ouroz.

- Pourquoi n'es-tu pas venu sur elles ? demanda Toursène.

- Parce que, dit Ouroz.

D'un fils à un père, et singulièrement à Toursène, cette réponse était un outrage. Toursène y parut insensible. Il savait, en envoyant les instruments de son infirmité à Ouroz, qu'ils susciteraient sa fureur. Il savait aussi qu'aux exigences de son nouvel état Ouroz devait être rompu sans plus attendre.

« Quand on ne force pas tout de suite un enfant à remonter sur le dos du cheval qui l'a jeté bas, il n'y sera plus jamais en confiance », pensa Toursène. Il dit paisiblement :

- J'ignorais en vérité que, chez mon fils, respect et courtoisie ne tenaient

qu'à une jambe.

Ouroz garda le silence. Toursène plongea une main dans la marmite pleine d'un *palao* couleur de safran bleuté, luisant de graisse, brûlant d'épices et garni de morceaux de mouton, mangea ce qu'il en avait retiré, se lécha les doigts et la paume, puis demanda :

- Ces béquilles, tu ne les as pas reconnues ? Les miennes.

Ouroz était sur le point de puiser à son tour au *palao*. Son bras demeura en suspens.

- Quoi ! dit-il. Ce sont. . .

- Celles qui m'ont servi après mon genou droit fendu et ma cuisse gauche brisée, dit Toursène.

La main d'Ouroz alla au fond de la marmite et ramena une poignée de riz safrané. Il n'en sentit pas le goût. Il se reportait à trente années en arrière et revoyait Toursène, au sommet de sa gloire, sautiller sur ses supports dans les cours, aux écuries, à travers le bazar de Daoulat Abbas.

- Ce n'était que pour un temps, dit Ouroz.

- Qu'en savais-je ? dit Toursène.

Il choisit dans le *palao* un os de mouton et le fit éclater entre ses dents jaunes. Puis il demanda :

- M'as-tu vu alors perdre la face ?

- Au contraire, en vérité, dit Ouroz, malgré lui.

Il retrouvait dans sa mémoire les visages des gens qui, soit au domaine, soit en ville, montraient pour Toursène, sur ses béquilles, une admiration et une amitié plus vives encore qu'à l'ordinaire. Il dit :

- A cet âge, on accepte mieux.

Toursène déploya lentement ses épaules et, le pesant regard de ses yeux jaunes fixé sur Ouroz, répliqua :

- En ce temps, ma vie était plus courte que la tienne aujourd'hui. Compte bien.

Ouroz compta. Et refusa les chiffres. Et recompta. Et dut y croire. Ce vieillard que, alors, lui semblait Toursène, ce vieillard était en vérité plus jeune qu'il ne l'était, lui, Ouroz, dans l'instant présent.

Pour éviter le regard des yeux jaunes, Ouroz se mit à manger avec voracité. La voix de Toursène l'arrêta par son intonation singulière.

- Je n'ai pas de mérite, ô Ouroz, à bien savoir ce temps, disait Toursène. Je n'étais pas encore, sur ce domaine, le Chef des Écuries.

Il laissa tomber sa tête, ferma à demi les paupières, demanda du thé à Rahim.

- Pour moi aussi, ordonna Ouroz.

Et Toursène dit encore :

- Et voilà vingt années que j'ai telle charge. . . C'est trop long, en vérité. Mais je ne vois personne pour la remplir. . . Sauf toi.

La tasse que tenait Ouroz tinta contre la soucoupe. Il la déposa près de lui. Ce geste lui permit de se ressaisir et de répondre sans montrer son horreur

pour la démission, la retraite que lui offrait Toursène.

- Grâce te soit rendue, mais l'honneur me dépasse, dit-il. - Réfléchis jusqu'à demain, car demain Osman Bay sera de retour, dit Toursène.

Il aborda alors le dernier problème, et le plus difficile, qu'il voulait soumettre à Ouroz.

- De retour avec Soleh, dit-il.

- Soleh. . , répéta Ouroz, dont les lèvres blanchirent, Soleh.

- Pour célébrer sa victoire, dit Toursène, il y aura dans sept jours un banquet immense. Soleh s'y tiendra à la droite du maître. Je serais fier de t'avoir à la mienne.

- Avec mes béquilles ? demanda Ouroz.

Il souhaitait désespérément entendre la colère dans la réponse de Toursène. Elle ne fut que sincérité, simplicité.

- Cela serait mieux encore, dit Toursène.

Alors, Ouroz se sentit pris, enfermé, enchaîné. Le sort, ici, ne laissait aucune issue, aucune chance. Prendre place au triomphe de Soleh ? Intolérable abaissement. N'y point paraître ? Indigne et lâche abandon. Quoi qu'il choisît - le déshonneur. Le dégoût pour sa propre personne à porter jusqu'à la fin de ses jours.

Comment, par où échapper une fois encore aux hommes, et à leurs droits, à la nature et à ses lois, et d'un mouvement pour tous insensé, défier, forcer, pétrir les destins ? De qui, de quoi se servir ? Quand il s'était échappé de l'hôpital, il avait Mokkhi, Jehol. . . Le *sais* était mort pour lui. Mais l'étalon ?

Ouroz enfonça ses ongles dans la laine pourpre du tapis qui le portait et dit :

- Je rendrai réponse demain. Seulement, aujourd'hui, je veux disposer de Jehol.

Les yeux de Toursène, plus attentifs, plus pesants que jamais étudiaient les traits figés qui s'offraient à leur insistance. Il n'y put rien déceler. Il dit :

- Pourquoi pas ? On a pris soin de lui comme il convenait. Quant à Mokkhi, on ne l'a même pas vu aux écuries.

*

Akkoul, chef des *sais*, avait tenu à venir lui-même avec Jehol. Quand l'étalon déboucha de l'allée, Toursène eut l'impression que s'illuminait soudain, sous son toit feuillu, la rotonde pleine d'ombre. Il eut chaud aux entrailles et joie dans le sang. Au fond de ses yeux jaunes se leva le reflet d'un soleil intérieur.

Dépouillé de toute graisse et chair inutiles, Jehol était réduit à sa forme la plus fine, à la substance la plus juste. Sa robe avait, grâce aux soins et à l'art des *sais*, le lustre du pelage des fauves et le chatoyement de la soie. Le jeu superbe des muscles faisait courir moire après moire à la surface de ce tissu précieux. Et la crinière brossée, peignée, lissée, caressée par les mains les plus

habiles de la province, flottait sur un cou dont l'arc haut et pur soutenait une tête allongée, affinée, où les yeux plus larges brûlaient d'un feu qui avait la couleur des grains de grenade.

En vérité, jamais Jehol n'avait été aussi beau. Il le savait.

Et pour honorer sa splendeur dans toutes ses ressources et sous tous les aspects, il simulait, contre l'homme qui le tenait au seuil du rond-point, l'impatience et la révolte. Il piaffait, se cabrait à demi, mettait en valeur la finesse des jarrets, la densité des flancs, l'ampleur du poitrail. Et flottait la crinière. Et scintillait, riait dans les vastes yeux une fleur empourprée.

- Approche-le, dit Toursène au chef des *saïs*.

Et celui-ci, soulevant une patte de Jehol, s'écria :

- En vérité, il peut monter sur les tapis les plus riches. Il a les pieds plus propres que nous.

- En vérité, en vérité, dit Toursène très doucement.

Les deux vieux hommes échangèrent un regard nourri de complicité et d'orgueil : l'écaille des coquillages que les eaux vives récurent et lavent depuis les temps et les temps n'était pas plus nette que les sabots de Jehol.

Il les posa contre la haute laine, l'un après l'autre, avec volupté. Et tandis qu'il avançait sur elle d'un pas dansant, il pliait, redressait, balançait le cou, ainsi que font les cygnes.

- Vois, vois, ô Ouroz, comme il vient à ta main, cria le chef des *saïs*.

- Ce n'est point pour ses grâces que je l'ai fait venir, dit Ouroz.

Sa voix sèche, rêche, fit très mal à Toursène.

- Il n'est pas assez beau pour toi, sans doute, dit-il. Ouroz répondit :

- Quand tu avais besoin de béquilles, leur demandais-tu d'être 'belles ?

Le chef des *saïs* n'avait pas eu le temps de bouger qu'Ouroz était debout sur une jambe, s'appuyait au pommeau et à l'arçon, s'enlevait, retombait en selle. Il s'éloigna entre les arbres, mince, dense, hautain.

Les deux vieux hommes échangèrent un nouveau regard plein d'une entente profonde. Ils n'avaient jamais vu s'accorder si-étroitement cavalier et monture.

*

Des genoux et des rênes, Ouroz avertit Jehol de mettre fin à ses jeux. L'étalon obéit de mauvais gré. Sa démarche se fit dure et rétive.

« Va, va, lui dit en pensée Ouroz. Je ne suis pas un vieillard qu'amollissent tes charmes. »

Une souffrance étrange lui vint en cet instant. Ce n'était pas vrai. L'âge n'était pour rien dans le comportement de Toursène. Il y avait toujours eu un Jehol pour son père. Et le cheval, toujours, avait occupé le premier rang.

Quand Ouroz dans son enfance avait une maladie, Toursène, avec dégoût, le laissait aux soins des femmes. Quand c'était le poulain, il ne le quittait point, partageait sa litière. Une image tout à coup se leva dans la mémoire

d'Ouroz. L'écurie. . . la pénombre. . . Et là, Toursène qui jamais ne l'embrassait lui, son garçon, Toursène portait contre sa poitrine formidable, comme une sorte de jouet vivant, un tout petit, tout petit cheval, tout nu, tout humide, qu'il ranimait et berçait.

« Un Jehol nouveau-né », se rappela Ouroz. A tant d'années de distance, le mal de la solitude le meurtrit avec la même force. Comme à l'accoutumée, il en fit de l'orgueil. « N'est-ce point à partir de ce jour, se dit-il, que, aux chevaux, je n'ai pas un battement de coeur à donner ? Tourment ou plaisir, personne que moi, jamais, n'a eu et n'aura sur eux pouvoir ou prise. Un cheval moins encore qu'un homme. »

Un cheval ? On le choisissait pour soi et non pour lui. On en avait soin non pour lui, mais pour soi. Et s'il faiblissait, on en trouvait un autre.

- Jehol ou pas Jehol, dit soudain Ouroz à voix haute, tu es là pour ma selle, ma cravache, ma volonté. Quant au reste. . .

Il avisa une longue branche et d'un coup de lanière, la coupa en deux comme au couteau.

Hors du couvert des arbres, ils s'engagèrent sur une piste qui conduisait à la steppe. Jehol leva la tête, huma l'air profondément. Ce n'était pas l'odeur des sous-bois - écorce, mousse, feuilles mortes, suave moisissure - qu'il sentait maintenant. Les effluves d'une terre au grain chaud, aux herbes sèches, le souffle d'un espace sans bornes et d'une liberté sans terme lui emplissaient les narines. Il fit danser sa crinière, hennit. Ouroz le retint avec brutalité.

- Attends que j'en ai envie, dit-il entre ses dents. Rien ne presse.

Il se souvint de sa cage sous la yourte princière, de ses béquilles, du banquet en l'honneur de Soleh et pensa : « Qu'a-t-il besoin de courir l'homme pour lequel il n'est point de retour ? »

Ouroz plissa les paupières. . . Pas de retour, cela, de toute manière, était sûr Et le but ? La frontière russe était proche. Ensuite - Tachkent, Samarcande. Autrefois, quand régnait le grand tzar blanc, Toursène, dans sa première jeunesse, avait connu leurs bazars, leurs mosquées. On passait alors sans peine. Maintenant, la police, les soldats veillaient des deux côtés. Ouroz secoua la tête avec dédain. S'il le voulait vraiment. . . Mais le voulait-il ?

Ouroz laissa aller Jehol au pas. . . Samarcande. . . oui. . . Il y avait aussi, du côté de l'Iran, ces déserts impitoyables, inconnus. Il pouvait s'y enfoncer, s'y perdre. . . Et aussi l'horizon où le soleil se lève. Après la province de Mazar, après le Kataghan, après le Badakchan, au bout de la terre afghane, il y avait le Qual En Panja, le couloir du mystère, si haut, si haut qu'il touchait au Toit du Monde. . . On y voyageait sur des buffles à fourrure blanche. . . L'homme des neiges y habitait. . . Ainsi

rêvant, Ouroz sortit du domaine. Alors, pensées, projets ou songes - rien n'eut de sens pour lui.

Rien que la steppe. Devant lui. A lui.

Et ce n'était pas, cendrée, rongée, limitée par les ombres montantes, la steppe qu'avait découverte un soir, au débouché de l'Hindou Kouch, un

homme épuisé, hagard, pourri, prêt à pleurer de faiblesse et d'émotion - en lequel Ouroz à présent était incapable de se reconnaître. C'était la steppe dans son élan sans limites et son fleuve d'herbes qui ondulait aussi loin que portait la vue, et son soleil plus large et plus fier et son ciel plus haut et plus vaste qu'ils ne l'étaient ailleurs dans le monde, et ses nuages ailés qui filaient sous le vent, et son parfum, son parfum surtout, fleur de l'absinthe amère et d'une liberté merveilleuse et sauvage.

La steppe tout entière. Devant lui. A lui.

A lui, né une deuxième fois pour elle. Net dans ses riches vêtements, fort et souple sur sa selle. Et libre, libre lui aussi comme personne sur terre n'avait pu et ne pouvait l'être, cavalier dont la course n'avait ni but ni retour.

Et sa monture n'était plus une bête imprégnée de crasse, de sueur, de fange, affamée, écorchée. Il serrait entre ses cuisses l'étalon qui, en beauté, en vigueur, n'avait point son pareil. Et, comme lui, fils des steppes. Et dévoré comme lui par l'instinct de fondre sur ce frémissant espace. Il ne cherchait plus à faire montre de sa splendeur. Il avait le cou tendu, les narines dilatées, les oreilles couchées, comme si les fouettait déjà le vent de la course. Et de sa robe éclatante le soleil et l'impatience tiraient des étincelles étoilées.

Par sa peau, ses os, ses nerfs, tout son sang, Ouroz, dans son désir, était avec Jehol une seule créature. Chaque instant l'enflammait davantage. L'attente devenait angoisse, tourment. Mais aussi, dans sa fièvre et sous son aiguillon, ineffable délice. Il fallait ne point céder. Et tenir, tenir jusqu'au point où la douleur et la volupté atteindraient une violence telle que, de s'en affranchir, naîtrait une joie autant qu'elles enivrante.

Penché sur l'encolure de Jehol, les paupières presque closes sur ses yeux bridés, les pommettes en saillie aiguë sur les creux des joues, Ouroz raccourcissait, raccourcissait la bride du mors, écoutait cliqueter l'acier contre les dents de Jehol et chuchotait : «Non. . . attends. . . »

Ainsi, d'accord et en lutte à la fois, Ouroz et l'étalon se tenaient inclinés sur le bord de la steppe. Et Ouroz sentit une telle ardeur, une telle furie amassées, nouées dans le cotps de Jehol qu'il se demanda si, dans son infirmité, il saurait rester en selle après leur détente. Ce fut ce qui le décida. Le rictus du loup laboura son visage. « Je vais bien voir », se dit-il. Et, lâchant la bride, creusa de ses genoux les flancs de Jehol. Dans le même instant, il poussa le hululement barbare par lequel, du fond de la Mongolie jusqu'aux berges de la Volga, les cavaliers, d'âge en âge, ont invoqué et défié les démons des grandes herbes à l'odeur amère.

Il avait tenu. Malgré la force de l'élan. Le choc du bond. La fureur, dès la première foulée, du galop. Il avait tenu.

Une fois encore, Ouroz connut la jouissance de l'orgueil. Mais seulement le temps d'une pensée. Un autre bonheur l'habita aussitôt et d'une telle nature que tout sentiment, hormis celui-là, était vide et mesquin. Vaste comme la steppe. Haut comme le firmament. Généreux comme le soleil. Pur comme le vent parfumé d'absinthe.

Pour l'étaalon, son allure tenait moins de la course que du vol. Suspendu, étendu dans l'air, il ne touchait le sol que pour s'en détacher d'un seul battement. Et Ouroz, le visage contre la crinière flottante, le corps léger, délié, comme fluide, n'avait point d'autre voeu que de flotter ainsi qu'il le faisait au-dessus de la steppe et si près d'elle que cette terre, cette herbe et sa propre essence lui semblaient confondues.

Chaque tresse du tapis sauvage qui glissait, filait sous le ventre de sa monture, lui était si familière depuis toujours qu'il en reconnaissait, nommait au vol les fils et la trame. Et les petits rongeurs, les habitants des touffes sèches, il savait leur espèce à leur museau, à leur pelage, quand, épouvantés par le tonnerre qui s'abattait sur eux, ils couraient vers leurs terriers et se tapissaient dans les sillons. Et Ouroz apercevait en esprit leur peuple minuscule qui, aussi loin que portait le martèlement des sabots, se tenait aux aguets, bruissait, crissait, chuchotait.

Il songea à l'hiver qui allait bientôt étendre sa neige sur la terre plus courte, aux blanches tempêtes sous le ciel noir, aux fuseaux de givre sur les buissons, au souffle des chevaux changé en vapeur épaisse, au tintement du gel pour chacun de leurs pas.

Et puis s'élevait le ciel, s'éloignait l'horizon, fondait la neige, craquait la glace, bruissaient, cliquetaient, bouillonnaient, grondaient sources, rus, ruisseaux, torrents éphémères et la steppe, soudain, dans son immensité, n'était que fleurs éclatantes qui, au vent du printemps, balançaient les mille couleurs de leurs corolles. Tout en était recouvert. Les cabanes misérables, les refuges en ruine pour troupeaux et bergers portaient sur leurs toits et leurs décombres des jardins miraculeux. Ensuite, les herbes étaient si hautes, si denses qu'un homme à cheval ne s'y voyait plus et l'odeur des absinthes neuves donnait le vertige.

Ainsi courait, volait Ouroz à travers la steppe, dans sa majesté, son silence et toutes ses saisons. Et si, d'aventure, il fut en paix, en félicité avec le monde et lui-même, ce fut bien alors. Mais il était fait pour vouloir du sort et de lui-même toujours davantage. Un bonheur égal, étale, finit par ne plus être un bonheur. Ouroz détacha sa tête de la crinière de Jehol et chercha autour de lui nourriture pour son insatiable exigence.

Le jour était près de son terme. Le ciel portait déjà les flammes du crépuscule. Le long de la nue voguaient des nuages qui ressemblaient à des oiseaux de fable, frangés, ourlés de pourpre. Plus bas, planaient, appuyés sur toute leur envergure, les aigles de la steppe en quête d'une dernière proie avant la nuit. Ouroz envia d'une envie désespérée les nuages aux ailes de feu et les rapaces dans leur vol lisse. Combien rapides ! Combien légers ! Et Jehol, combien lourd et lent !

La cravache fouailla l'étaalon.

Mais le coup agit comme un frein. Jehol ralentit son allure et tourna la tête vers Ouroz. Celui-ci vit, entre les mèches de la crinière, un ceil immense, illuminé, dans cet instant, par un rose et liquide soleil, qui lui demandait : «

Pourquoi cette injustice ? Tu sais bien que je me donnais sans réserve. Et nous étions si heureux. »

Il sembla à Ouroz que son sang prenait feu. Son cheval n'obéissait plus. Son cheval lui faisait la leçon ! De toutes ses forces et avec une telle rapidité que Jehol n'eut pas le temps d'éviter la lanière, Ouroz l'abattit par trois fois sur la chair des naseaux.

Jehol se cabra, poussa un hennissement dément, et, d'un trait, d'un jet, chargea droit devant lui.

Tous les mouvements de l'étalon, Ouroz avait la certitude qu'ils étaient les siens. Ses genoux, ses épaules, ses reins étaient à l'avance en accord avec eux. Rien ne les pouvait surprendre. Sa respiration suivait le battement des sabots.

Jehol hennissait sans répit. Dans ses oreilles couchées à plat résonnait, résonnait le hululement que la bouche écartelée d'Ouroz ne cessait de jeter contre le vent des steppes. Et ce vent emportait à la fois le cri délirant du cavalier, la plainte enragée du cheval, et en gros paquets, semblables à des flocons d'eau savonneuse, la foisonnante écume dont ce train de folie inondait la bouche et les flancs de Jehol.

La première fois que le visage d'Ouroz en fut trempé, il laissa suspendue en l'air la cravache qu'il n'arrêtait pas d'abattre sur Jehol. Le plus vieil instinct du cavalier se faisait entendre de lui, malgré tout. « Je le crève », pensa Ouroz. Il se dit aussitôt : « Et pourquoi le ménager ? Il n'y a point pour nous d'étape, de but, de retour. »

Sa clameur jaillit plus stridente encore. Il frappa plus vite et plus dur. Ce n'était point cruauté. Il ne cherchait qu'à toujours dépasser le possible. Pour un instant, il l'obtint. Jehol et lui, ils allèrent au-delà d'eux-mêmes. Et dans sa transe Ouroz pensait : « Les cygnes au ciel et les aigles dans l'air ont tâche facile. Pour eux - le vent. Pour eux - les ailes. Moi - c'est mon seul désir, mon seul vouloir. »

Alors sur sa gauche il aperçut, à ras de terre, et qui le précédait, un oiseau, énorme, noir, sinistre : son ombre, à celle de Jehol accolée par les derniers rayons du soleil. Cet oiseau-là, il ne pourrait jamais, quoi qu'il fît, le dépasser, ni même l'atteindre. Il laissa flotter sa cravache, desserra un peu les genoux.

Jehol s'arrêta si net qu'on eût dit ses sabots enfouis brusquement dans le sol, et rua, dressé presque à la verticale. Ouroz perdit son unique étrier, vida la selle et, lancé comme par une fronde, rejoignit son ombre, soudain raccourcie à sa mesure d'homme : toute petite.

Une telle chute aurait tué un cavalier ordinaire. Ouroz, se reçut au sol, roulé sur lui-même, sa jambe mutilée repliée sous l'autre, et lucide : « Le cheval m'a joué, pensa-t-il. Ce n'est pas le fouet qui l'a fait courir ainsi. Sa course il ne l'a menée que pour mieux me jeter bas à la première faute. . . Et l'oiseau d'ombre est venu. . . »

Ouroz appliqua une oreille contre l'herbe et l'y enfonça de façon à sentir, sous son épaisseur, la dureté de la terre. . . Les vibrations du sol répercutaient distinctement le galop d'un cheval. Elles s'éloignaient dans la direction du

domaine.

Sur la steppe tout se taisait : plus un seul appel d'oiseau, ni crissement de rongeur, ni frémissement d'insecte, ni souffle de l'air. Au-dessus de l'horizon palpitait une broderie flamboyante. Les yeux d'Ouroz, écrasé contre l'herbe, se trouvaient à son niveau. Il regarda, regarda comment s'amenuisait cette dentelle de feu jusqu'à sa plus mince braise, sa suprême étincelle !

Et il vit tout à la fois : l'étalon, délivré de sa charge, stimulé par la fraîcheur du soir, l'appel de l'écurie. . . son arrivée. . . la selle vide. . . l'étonnement, l'inquiétude. . . Toursène prévenu. . . les secours. . . les torches, les lampes tempête. . . et enfin, dans leurs faisceaux, un vaniteux dont sa monture avait fait justice, un *tchopendoz* incapable de tenir sur un cheval, un infirme de qui tout l'orgueil, toute la gloire n'étaient plus que vessies crevées.

« Moi. . . moi ! » chuchota Ouroz.

Pour ne pas gémir, hurler, il mordit le sol à pleines mâchoires, emplît sa bouche d'herbe et de terre mêlées. Puis il cracha la pâte immonde, se rejeta sur le dos, aperçut les premières étoiles au ciel de la nuit. Que faire, ô Allah, que faire ? Où se terrer pour échapper aux recherches ? Et mourir seul dans la nuit, l'honneur, la légende ? Oh ! pourquoi n'avait-il pas laissé tomber et pourrir, en tant de lieux propices à la solitude éternelle des cadavres, son corps à l'état de loque ? Pourquoi s'était-il alors accroché à la vie ? A la crinière de Jehol ?

Avec une haine sans bornes, Ouroz répéta à voix haute le nom de l'étalon. . . Jehol. Par lui passait toute la malchance. Depuis le *bouzkachi* du Roi jusqu'à ce dernier outrage. Ouroz leva les yeux vers le ciel où, parmi les étoiles plus nombreuses, plus vives, la lune glissait l'arc mince et tendre de son premier quartier et fit un serment solennel : « Par le Prophète, quoi qu'il arrive, j'égorgerai, je le jure, ce cheval maudit ! »

Il pensa à la carotide fendue, au flot rouge qui en jaillissait, chaud, bouillonnant, à l'étalon affaissé, sacrifié. . . Il se sentit mieux.

Le croissant de lune gravissait la pente céleste. A la surface obscure de la steppe flottait un très faible et vague rayonnement. Ouroz porta une main à son côté gauche. A quel mal subit devait-il ces chocs, ces battements désordonnés ? Il ne fut pas long à comprendre. Ce n'était pas son cœur. C'était un bruit de sabots. Il n'avait pas besoin de consulter à nouveau la terre. Le galop ébranlait, emplissait tout le silence. Et approchait. . . approchait.

La marée noire de la panique étouffa en lui sens et pensées. « Les *sciïs* ! Toursène ! Les voilà, les voilà ! » se dit Ouroz. Il se dressa sur sa jambe intacte et retomba aussitôt. Son égarement se dissipait. Ce ne pouvait pas être quelqu'un du domaine. Jehol, au plus vite, n'y arrivait qu'en cet instant. Et puis il y aurait eu des lumières. . . Un cavalier attardé regagnait sa yourte. . . Un voyageur pris de hâte chevauchait la nuit. . . Rien de plus. . . Même si l'homme passait tout près de lui, personne, sans être prévenu, ne pouvait découvrir une ombre tapie dans l'herbe sombre.

Mais tous les apaisements que sa raison lui prodiguait ne calmaient pas l'angoisse d'Ouroz. Le haut de son corps se leva droit et raide, comme arraché

au sol et ses yeux se fixèrent sur l'étendue des herbes, au ras de laquelle, pareille à une eau à demi obscure, ondulait, miroitait la lumière du croissant de lune. Il y vit naître et prendre taille, épaisseur, substance, un cheval sans cavalier. « Échappé de son troupeau », pensa Ouroz. Le cheval n'était plus qu'à une dizaine de foulées. Il ne ralentissait pas son train. Et, au port du cou, à l'ampleur du poitrail, Ouroz reconnut Jehol. Il lui fallut pourtant entendre le grand hennissement de l'étalon pour le croire. Il pensa : « Il s'est perdu, tourne en rond dans la steppe. . . Non. . . Je l'ai rendu fou. . . Il revient m'achever. . . m'écraser. . . Si au moins j'avais un couteau. »

Jehol arrivait. Ouroz se tassa, se replia sur lui-même, les genoux contre le ventre, la tête abritée par les bras. Et Jehol, comme il l'avait déjà fait pour lancer en l'air son cavalier, s'arrêta net, d'un seul coup, en plein galop, tout contre la boule humaine. La terre vibra sous le choc de cet effort. Ouroz sentit remuer l'herbe. « Avec un couteau ; le jarret. . . j'aurais eu le temps », pensa-t-il. Et il attendit les coups de sabots, acharnés à lui rompre les côtes, défoncer la poitrine, saccager le visage. Rien ne vint. L'étalon ne bougeait pas. . . Il reprenait haleine. La tiédeur de son souffle profond, un peu rauque, effleurait la peau d'Ouroz. Lentement, Jehol, contre lui, se coucha. « Il se repose, se prépare et. . . dans un instant. . . » se dit Ouroz.

Un couteau, ô, un couteau. . . La carotide était à sa portée.

Soudain Ouroz se mit à trembler de tous ses muscles, os, articulations, viscères. Sur son épaule, la tête de Jehol, humide et brûlante, s'était posée avec une douceur extrême. Ouroz rabattit un bras, déplia son corps, le rejeta en arrière - les yeux de l'étalon étaient pareils à des miroirs liquides imprégnés de lune. Jamais, dans ses pires accès de fièvre, Ouroz n'avait tremblé si fort. La terre, sous lui, vacillait. Au ciel oscillaient les étoiles. Jehol s'écarta d'Ouroz. « Va-t-il frapper ? . . . Lui ai-je fait peur ? » se demanda celui-ci. Non. . . ce n'était chez l'étalon ni violence ni crainte. Il s'était simplement agenouillé. Ouroz enfouit ses doigts dans l'herbe si profondément et si fort que les ongles se cassèrent au grain rugueux du sol. Il ne comprenait, ne savait, ne sentait plus rien que les secousses dont son corps grelottant résonnait comme une outre vide. Il murmura - ou crut qu'il le faisait : « Que viens-tu chercher ici ? » La tête de Jehol aux yeux immenses et tout emplis de lune s'abaissa, se releva pour retenir à coup sûr l'attention d'Ouroz et, lentement, nettement, se tourna vers la selle.

Au sein de la terre, au fond de la nue, tout mouvement avait cessé. Dans Ouroz également. Les yeux de Jehol se fixèrent à nouveau sur les siens. Alors, Ouroz, par un élan qui ne lui appartenait point, qui reniait, blasphémait toute sa loi, toute sa foi, entoura de ses bras l'encolure de Jehol et pressa, colla sa joue contre elle. Par le Prophète, il n'était pas au monde un être aussi noble que ce cheval. . . Il avait refusé l'injustice, vengé son honneur. Mais, épuisée la colère, il avait gracié. . . Dressage du *bouzkachi* ? Non, oh non ! Ouroz se serra davantage contre Jehol, contre la robe trempée d'écume. Cette odeur de fatigue et de sueur. . . Les défilés étouffants, les pentes mortelles, le plateau

des ossements nomades, le Band-Y-Amir. . . Comme Jehol l'avait ménagé, bercé, protégé, sauvé. . . Il le faisait une fois de plus. . .

Ouroz relâcha un peu son étreinte. Une paix merveilleuse se répandait en lui. Dans son silence, il sentit battre les artères sur le cou de Jehol. Il se souvint qu'il avait fait serment de les trancher. . . Doucement, religieusement, il promena ses lèvres le long de ces vaisseaux. Et le faisant, il se voyait comme du dehors. Et n'éprouvait aucune surprise. Et savait que jamais, jamais il n'aurait de ce geste, lui, Ouroz, honte, gêne ou regret.

Il se mit en selle. Jehol prit le chemin du retour, d'abord au trot, puis à un galop léger. Ouroz s'aperçut qu'il ne tenait pas les rênes et sourit avec ravissement. Il enroula sur ses doigts une mèche de la crinière de Jehol. Un peu plus tard il eut une autre surprise. Il entendit une voix chanter. C'était la sienne qui, sur la mélodie consacrée, disait les vers de Saadi.

Ces paroles avaient enfin le même sens pour Ouroz que pour les autres hommes.

*

Le grain de la nuit était un peu moins dense lorsque Ouroz atteignit sa clairière. Devant la yourte, un homme attendait, accroupi sur ses talons. Ouroz crut voir le vieux *saïs* qui le servait. L'homme se mit debout, et Ouroz à sa haute taille comprit qu'il s'était trompé.

- Paix sur toi, ô Ouroz, dit la voix de Mokkhi.

Elle n'avait ni expression ni timbre.

Ouroz dit à son tour et de la même manière :

- Paix sur toi. . .

Chacun d'eux pouvait apercevoir les linéaments confus du visage qui faisait face au sien et, de temps en temps, comme de troubles lueurs, l'émail des dents, le brillant des yeux. C'était tout.

Mais Ouroz n'avait pas besoin de distinguer le sens de ces traits effacés par la nuit. Il le connaissait : Mokkhi venait réclamer Jehol. *Son* cheval. *Son* bien. Dont lui, Ouroz, l'avait rendu maître par un acte public et solennel, sans retour.

Alors seulement - et parce qu'il le perdait - Ouroz sentit ce que Jehol était pour lui devenu. Son cœur, son âme, sa vie. Il ne pouvait plus accepter l'existence, si liberté ne lui était point donnée de caresser à sa guise la crinière de Jehol, entendre son hennissement, voir changer la couleur de ses yeux et passer dans leur regard le rire, l'affection, la sagesse, le courage. Il y avait d'un côté tous les chevaux du monde. Et de l'autre, unique, Jehol. Son ami, son frère, son sauveur, son enfant. Quelle valeur, désormais, quel sens accorder à une journée qui n'aurait point pour commencements cette longue et noble tête appuyée contre son épaule et, sur ses joues, la caresse mouillée de ces grandes lèvres douces.

Ouroz eut l'impression que la bouche de Mokkhi, ombre et blancheur,

portait un insolent sourire. Il pensa : « Demain, c'est *son* épaule, *sa* joue que Jehol aimera. » Et connut à la fois, et avec la même force, besoin de mourir et de tuer.

- Tu veux l'étalon ? demanda-t-il à Mokkhi.

- Non, dit Mokkhi.

Ouroz saisit Mokkhi par un bras, s'écria :

- Quoi, ami, tu veux me le rendre !

- Te le vendre, dit Mokkhi.

L'ombre molle qu'il avait devant les yeux sembla soudain à Ouroz ferme et sûre en ses contours. Une volonté résolue, têtue, soutenait sa voix.

- Maintenant que je sais quel goût ont les femmes, j'en veux une, dit Mokkhi. Et pas comme Zéré. Une femme à moi, que j'épouse. Tu le sais, elles coûtent cher les filles belles et neuves pour qui répond le père.

Ouroz lâcha Mokkhi avec une sorte d'horreur sacrée. Une femme, une femme valait plus pour lui que Jehol ! Il demanda :

- Ton prix ?

- Tu en es le meilleur juge, dit Mokkhi. (Son intonation était un singulier mélange d'avarice, de raillerie et de servilité.) Rappelle-toi Bamiyan.

Le combat des béliers. . . la somme contre laquelle avait été joué l'étalon. . . Ouroz frissonna. Comment, comment avait-il pu, osé. . . ? La grande ombre se rapprocha de lui. « Ô Allah le juste, dans ce *saïs* ignoble, je vois ton châtimement », pensa Ouroz.

Son silence fit peur à Mokkhi : il avait été fou de penser à tous ces afghanis. Ouroz allait rompre le marché. Pour le retenir et l'amadouer à la fois, il lui toucha le genou avant de s'écrier :

- Ne crois pas, fût-ce un instant, ô Ouroz, que j'aie songé à si énorme argent. Tu n'es, je le sais trop, ni *bay* ni *khan*, mais. . .

- Combien ? demanda Ouroz.

- Oh ! pas une fortune, répliqua Mokkhi avec un rire qui sonna faux. Juste de quoi. . .

Ouroz put voir qu'il levait une main et comprit qu'il allait plier un doigt pour chacune de ses exigences. . .

- De quoi payer la dot, avoir une maison, entretenir, pour les commencements, le ménage. Tu vois ?

- Combien ? répéta Ouroz.

- Je te donnerai le compte demain, dit Mokkhi.

- Alors, place ! dit Ouroz.

Il poussa Jehol sur Mokkhi si droit que son ancien *saïs* dut faire un saut pour l'éviter. Il cria cependant :

- Je t'ai fait pour Jehol la première offre parce qu'il fut ton étalon. . . Si tu n'es pas d'accord sur le prix, j'aurai aisément acheteur au bazar de Daoulat Abbas.

Ouroz pénétra dans la grande yourte à cheval et, arrivé en son milieu, se laissa glisser à terre. En équilibre sur un pied, il débarrassa Jehol de tout son

harnachement. L'étalon, aussitôt s'allongea. Ouroz lui caressa le front, réduisit autant qu'il put la clarté de la lampe tempête et, en sautillant, gagna sa couche. Il ne put supporter l'odeur qui en émanait : Zéré, sa peau. . . sa sueur. . . ses tourments, son plaisir. Ouroz alla s'étendre auprès de l'étalon avec la selle pour coussin. Jehol, déjà, dormait.

« Je l'ai épuisé », songea Ouroz.

Des flaques humides et noires tachaient le flanc qui s'élevait et retombait trop fort et trop vite sous l'effet de la fatigue. Une respiration engorgée, saccadée, agitait les naseaux. Ouroz se pencha sur eux. Les coupures. . . les gouttes de sang caillé - c'était lui. . . sa cravache. Il chuchota :

- Repose, repose, ma beauté. . . Demain, tu recevras tous les soins dignes d'un prince, dignes de toi. . . Demain tu auras. . .

Ouroz ferma les yeux et creusa la selle de sa tête. Demain. . . Mokka. . . l'argent. Quel argent ? Il n'avait pas un afghani. . . Il vivait des bontés de son père. Un contrat pour la saison des *bouzkachis* ? Pas de contrat pour un infirme. Ouroz grinça (les dents. Il venait de penser aux liasses de billets qu'il avait, par Zéré, fait réduire en cendres. . . Alors. . . alors. . . Jehol à l'encan ? Cela ne se pouvait pas ! Plutôt saigner Mokka, oui, saigner le chien qu'il était. Mais ensuite ? Lui, en prison. . . Et Jehol. . . Jehol. . . seul au monde.

Ouroz se glissa contre le ventre de l'étalon, se recroquevilla entre ses jambes. Même ainsi, il ne put connaître un instant de sommeil.

*

A l'heure accoutumée, Toursène mit en marche la chaîne des tourments qui, engrenés l'un à l'autre, faisaient d'un vieil homme perclus, rompu, le chef majestueux des écuries. Il en était encore à l'une des premières étapes - jambes hors du *tcharpaï*, pieds au sol, paumes appuyées sur les cannes pour déraciner du matelas le reste du corps - lorsque éclata derrière la porte un étrange tumulte. D'abord, le cri de Rahim :

- N'entre pas, non, je t'en conjure. Non, pas même toi. Personne. Personne.

Puis, enragée, la voix d'Ouroz :

- Cesse de t'accrocher à mon caftan, *batcha*. Cesse, ou, par le Prophète. . .

Toursène sentit que son visage ne lui obéissait plus, perdait son ordonnance et se dégradait sous l'effet d'une terreur panique. Ô Allah ! ô Magnanime ! être surpris dans le secret le plus jalousement gardé, le plus précieux, le plus honteux ! Découvert - pis que nu - dans cette longue chemise, sans turban, hirsute, paralysé, au bord d'un *tcharpaï* aux draps chiffonnés, enroulés, mêlés aux couvertures comme une pile de linge sale, ses mains crispées à des bâtons d'invalides ! Ô Miséricordieux ! étaler sa vieillesse et son impuissance et sa laideur et son abjection ! Et devant qui ? Devant l'homme auquel plus qu'à tout autre vivant il était interdit de les connaître !

Ouroz, son fils !

De l'antichambre vint un bruit de coups et un gémissement de Rahim : « Mes mains. . . oh mes mains ! » Et grinça la poignée de la porte.

« Ô Tout-Puissant », supplia Toursène. Par un effort monstrueux il voulut arracher à la couche infâme la masse de son corps pour la jeter, la faire rouler jusqu'au battant de bois qui était sa protection, son bouclier, son salut. Le corps refusa d'obéir. La porte s'ouvrit toute grande. Ouroz parut.

Le sang violet du déshonneur embrasa les joues et le front de Toursène, martela ses tempes gonflées et bleuit les veines de son cou. Il ébaucha un mouvement pour cacher de ses paumes son visage. Mais n'en fit rien. Aussi prompt qu'il avait été pour surgir, s'en allait le flux brûlant. S'allégeait la poitrine. Recommençait de battre le cœur. « Pourquoi, ô Suprême Sagesse, pourquoi ? » se demanda Toursène. La réponse lui vint de l'antichambre, tandis que se refermait la porte, dans la plainte de Rahim :

- Pardonne à ton *batcha*, mon maître. Il me cassait les poignets à grands coups de ses bois.

La pensée de Toursène prit alors conscience de ce que son sang déjà savait. Ouroz était là, certes, mais sur des béquilles. Le plus orgueilleux des hommes avait déposé superbe, appareil, fierté. Il venait à lui sans penser aux mancherons qui soutenaient ses aisselles, à la manière dont flottait l'étoffe des braies sur sa jambe mutilée, au claquement pitoyable des supports contre le sol.

« De lui à moi et de moi à lui, en vérité, qu'avons-nous à faire de vains déguisements ? » songea Toursène avec une surprise si heureuse et candide qu'il ne s'en rendit pas compte.

Ouroz, arrivé jusqu'au *tcharpaï*, s'écria :

- Il fallait, il fallait que je te parle avant que tu partes pour les écuries.

Toursène dit très paisiblement :

- Je t'écoute. . .

- Mokkhi veut se marier, cria encore plus fort Ouroz.

- Je le sais, dit Toursène. Hier, pendant que tu courais la steppe, Akkoul m'a prévenu. Mokkhi pense à sa fille.

- Il a déjà choisi, dit sourdement Ouroz. Et outre la femme, il faut la loger, la nourrir. Pour cela, le chien, le porc, il met Jehol en vente.

- Jehol est à lui, dit Toursène à mi-voix. Il en fait ce qu'il veut.

- Non, par le Prophète ! Non ! Jehol ne s'en ira pas, répondit Ouroz.

A chacun de ces cris, il frappait le sol avec l'une de ses béquilles.

- Attention, dit Toursène, tu vas tomber.

Il avait vu Ouroz osciller dangereusement sur son pied unique. Pour le soutenir, il avança une main. La canne qu'elle tenait lui échappa, roula par terre.

« Deux infirmes », pensa Toursène et l'oublia aussitôt, comme il avait oublié qu'il était en chemise sur un lit en désordre. . . Cette douleur sans pudeur chez Ouroz. . . , ces mouvements de mutilé sans apprêt. . .

- Assieds-toi, dit Toursène.

Sous les cheveux hérissés, emmêlés, disgraciés par le sommeil, sur le cou raviné, ébréché dans sa chair grise et flétrie, le visage de Toursène avait de nouveau sa fermeté, sa dignité coutumières. Ouroz s'affaissa au bord du tcharpaï, ses béquilles à côté de lui.

- Alors ? demanda Toursène.

- Il me faut l'étalon, dit Ouroz avec une sauvage violence.

- Il y a d'autres chevaux sur terre, dit Toursène doucement.

- Il n'y a qu'un Jehol, dit Ouroz. Un seul.

Toursène, sans répondre, hocha la tête. Il avait connu des centaines et des centaines de cavaliers et chacun de ceux-là, qui aimait sa monture, nourrissait la même assurance. Si elle était moins rapide que celle d'un autre, elle était ou plus résistante, ou plus maniable, ou plus intelligente, ou plus gaie, ou plus fidèle. Oui, assurément, les cavaliers se ressemblaient tous quand ils aimaient leur cheval. Mais Ouroz ?

Celui-ci demanda :

- Tu ne dis rien ? Pourquoi ? Ne sais-tu point, et comme personne au monde, que, de tous les coursiers, Jehol est le plus prompt, le plus adroit, et brave, et généreux. Et le plus beau.

Toursène continuait de hocher la tête.

- Tu ne semblais point, dit-il, voir tout cela hier, dans le sous-bois, quand te fut amené l'étalon.

- Je ne le connaissais pas, dit Ouroz.

Et il raconta ce que la veille il avait fait à Jehol et ce que Jehol avait fait pour lui. Et l'écoutant Toursène se souvenait du jeune poulain qu'il avait tué et courbait courbait le front sous le faix d'une pitié qui lui semblait plus lourde que le poids de toutes ses années. Pitié pour son fils ? Pour lui-même ? Les chevaux ? Les hommes ? La difficulté, le mal à vivre ? Ouroz se tut. Toursène releva la tête et demanda :

- Le prix de Mokkhi. . . Combien ?

Sans se souvenir qu'il répétait les gestes de son ancien *saïs*, Ouroz plia un doigt et dit :

- La dot. Un autre.

- La maison. Un autre encore.

- Un fonds pour le ménage.

Puis il considéra anxieusement Toursène qui, les deux mains posées sur la canne qui lui restait, son vaste dos voûté sous l'vieille chemise, ne quittait pas des yeux ses pieds racornis et déformés.

Bon, dit enfin Toursène. Bon. . . La dot, je m'en porterai garant devant Akkoul. La maison ? Il y a celle de Kalaktchekhane. Et comme fonds - mon terrain.

Pour la première fois, depuis qu'il était entré de force dans la chambre, Ouroz souffrit d'un mouvement de gêne. Non point dans son orgueil. Il ne s'en souciait plus. Mais dans son sentiment de justice : il recevait trop.

- Kalaktchekhane ? dit-il en hésitant, ne voulais-tu pas. . . un jour. . .

- Ce jour, mon fils, n'est pas près de son aurore, s'écria Toursène.

Il n'avait jamais été plus sincère. Penser à la retraite ? Lui ? Quand Ouroz avait tant besoin de son aide. Et en aurait besoin encore. Jusqu'à la fin des temps. Il n'eut qu'à prendre sur sa canne un très léger appui et son encolure fut droite et son torse accusa sous la toile molle tout son puissant relief. « Comme il a les yeux jeunes », pensa Ouroz.

Une sorte d'ombre vint éteindre le brillant subit de ce regard.

- A Kalaktchekhane, vois-tu, dit pensivement Toursène, c'est la maison de.

. . .

Il s'arrêta. Ouroz croyait sa mère toujours en vie. Par quelle négligence, quelle indécence, avait-il, lui, Toursène, oublié. . . ? Sans doute, le nombre, la rapidité, la gravité des événements qui s'étaient accumulés depuis le retour d'Ouroz.

- Il faut que je te l'annonce, reprit Toursène. Ta mère est morte. . .

- Je l'ai su par l'Aïeul de Tout le Monde, là-bas, dans les tombes nomades, dit brièvement Ouroz. Paix à son ombre.

- Paix à son ombre, dit Toursène avec lenteur. C'était une bonne femme. Oui. . . Meilleure, en vérité, que je ne le pensais dans mon indifférence.

Il eût voulu continuer à parler de la morte. Ouroz répéta d'une voix impatiente :

- Paix à son ombre.

Et se dressa sur ses béquilles.

- Eh bien, mon fils ? demanda Toursène doucement.

- Je voudrais tout de suite. . . donner à Mokkhi. . . ta parole. . . dit Ouroz.

- Va, dit Toursène, va !

Ouroz eut un mouvement brutal pour s'en aller au plus vite. Mais, aussitôt, il pivota sur ses appuis de bois et posa sa bouche contre l'épaule droite de son père. Et rien, jamais, ne lui avait paru si bon, si précieux à respirer, que cette odeur aigre, sûrie de transpiration nocturne et de vieillesse.

En quelques grands coups de béquilles, il fut sur le seuil de la chambre.

- Ferme, ferme bien la porte, cria Toursène avec effroi. Et que Rahim attende - comme toujours.

HALLAL

Le banquet solennel donné par Osman Bay en l'honneur de Soleh, son *tchopendoz* qui avait gagné pour Maïmana, leur province, le trophée du *bouzkachi* royal, eut lieu une semaine après.

Le délai était nécessaire. Il s'agissait de faire porter les invitations par centaines, et quelques-unes fort loin. De rassembler pour tant de bouches les moutons par troupeaux, les fruits et légumes par montagnes. De réunir bouchers, cuisiniers, pâtisseries, éplucheuses. De sortir des réserves les tapis, les matelas, coussins et vaisselles innombrables. . .

Au matin du grand jour, Toursène, dès qu'il eut fini son inspection accoutumée, s'en fut à cheval vers le siège du festin.

On appelait, dans le domaine, cet emplacement le *Lac des Honneurs*. Le nom lui venait, disait-on, du grand-père d'Osman Bay. Il avait tout au moins fait creuser là et revêtir de briques et alimenter par canaux et rigoles un très grand bassin rectangulaire. A la même époque, sur ses ordres, on avait planté les bouleaux, les hêtres, les peupliers qui maintenant formaient des haies hautes et denses, rigoureusement parallèles aux bords de la pièce d'eau. Entre l'onde et les arbres, sur des gazons entretenus avec soin, se déroulaient, depuis trois générations, les fêtes les plus importantes du domaine et même de la province.

Quand Toursène arriva, une nuée de serviteurs s'employaient encore à orner les lieux. Les uns apportaient des brassées de fleurs qu'ils dispersaient sur l'herbe. D'autres emplissaient les aiguères d'ablution. D'autres vérifiaient l'ordonnance des couverts, des étoffes. D'autres enfin, dans l'eau jusqu'aux aisselles, enlevaient feuilles mortes et brindilles de la surface du bassin. Sauf pour ces derniers arrangements, le décor était prêt. Et d'un tel faste que Toursène, pour habitué qu'il fût à ces rites, ne put s'empêcher de faire claquer sa langue à plusieurs reprises, d'approbation.

Tout le long du vaste quadrilatère liquide courait, sans un pouce d'intervalle, un chemin composé des plus beaux tapis de la province de Maïmana, célèbre par ses tisseuses. Sur cette piste suave s'amoncelaient, se touchaient, matelas, édredons, couvertures molletonnées et coussins, dont les étoffes éclataient comme feux de joie. Ce n'était pas tout. Au pied des grands arbres feuillus, on voyait une profusion égale de sièges, de couches et d'étoffes. Là, sous le couvert des branches, et tant que la chaleur serait torride, les invités d'Osman Bay pourraient, avant le repas même, goûter aux douceurs de l'ombre, à la pulpe des fruits, à la bonté des laitages, à la fumée fraîche des

narghilés, et converser ou rêver à leur guise.

« Jamais il n'y eut magnificence pareille », se dit Toursène. « Et ce n'est que justice. Jamais le domaine n'a connu une telle gloire. Le fanion du Roi. »

Une fatigue très lourde pesa sur ses épaules. Sa bouche prit un goût amer. Il avait pensé :

« Pourquoi, oh pourquoi n'est-ce pas Ouroz que l'on célèbre aujourd'hui ? » Il entendit alors la voix de la vérité. « Ouroz étant vainqueur, disait-elle, tu crèverais sous le fouet de la jalousie, comme le jeune étalon a péri sous le tien. » Et Toursène gémit dans son cœur : « Mais je ne suis plus cet homme et Allah le voit bien ! » Et la voix de la vérité lui répondit : « N'essaie pas de ruser, ô *tchopendoz* trop vieux pour ton temps. Tu n'es devenu un autre homme - et Allah le sait bien - que par la défaite d'Ouroz, accordée à ton vœu. »

En cet instant arrivait au petit galop, pour s'assurer que rien ne manquait à l'aménagement de la fête, l'intendant d'Osman Bay. Il était blanc de poil, rose de peau, obèse et fort bon cavalier. Entre lui et Toursène, il y avait estime et affection anciennes et profondes. Dès qu'il fut à portée de voix, il s'écria :

- Paix sur toi, ami de toujours.

- Paix sur toi, ami de chaque jour, dit Toursène.

Et parce que cette rencontre l'enlevait à un obsédant souci, il ajouta, d'une voix plus chaude qu'à l'accoutumée :

- Et louange, louange à ton ouvrage. Grâce à lui, jamais le Lac des Honneurs n'a si bien porté son nom.

Tout le monde connaissait la rude franchise de Toursène et la sévérité de son jugement. A un éloge si rare dans une telle bouche les yeux de l'intendant, bridés et tout enfouis dans la graisse, s'allumèrent de joie comme des vers luisants. Mais sa réponse ne fut, selon son habitude, que simplicité et bonhomie.

- Ton amitié dépasse de loin mon mérite, dit-il. Quand on aime, autant que je le fais, ce qui accommode le corps et réjouit la vue, il suffit de travailler à son propre contentement pour satisfaire les autres.

Les deux vieux cavaliers firent côte à côte le tour de la pièce d'eau, longèrent la lisière des arbres. Tout était en ordre.

- Te voici en paix maintenant, dit Toursène.

- Pas encore, dit l'intendant. Le plus malaisé reste à faire. . . Il tira de l'un des creux de son turban et déplia une bande de papier très étroite, très longue, que des signes couvraient du haut jusqu'en bas, et ajouta avec un soupir :

- Désigner pour chacun de ceux-ci la place qui se doit.

- En vérité, en vérité, grommela Toursène. Paix sur toi. D'un geste singulièrement vif et ferme pour sa corpulence,

l'intendant saisit la bride du cheval de Toursène :

- O mon ami, s'écria-t-il. Ajoute ta faveur à celle du sort qui t'a mis sur mon chemin. Aide-moi de tes conseils.

- Je ne suis pas habile à ce jeu, dit Toursène.

- Être habile n'est pas ici ce qui importe, dit l'intendant.
C'est de reconnaître chez les hommes le poids de dignité.
- Donne, dit Toursène.

Il prit le ruban de papier, l'écarta de lui au bout de son bras aussi loin qu'il put et entreprit de déchiffrer les noms qui le noircissaient. Ayant achevé, il les lut à mi-voix. Et se gratta la nuque. Les relut. Et se gratta la barbe.

La tâche, en effet, était ardue. Non point pour les personnages de premier rang. Ceux-là tenaient leur place des plus anciennes coutumes et du dessin qu'offrait en cette occasion l'emplacement du festin. Ainsi le siège d'Osman Bay se trouvait-il juste au milieu de l'un des côtés longs du rectangle liquide. En face de lui, sur l'autre bord, le gouverneur de Maimana. Osman Bay aurait à sa gauche les trois chefs du *bouzkachi* royal. A sa droite Soleh, puis Toursène, puis Ouroz. Le gouverneur, lui, serait encadré sur sa gauche par le fils aîné d'Osman Bay, déjà chef de famille, et les deux propriétaires les plus riches et les plus influents après leur hôte ; sur sa droite, par le général qui commandait les troupes de la province, le directeur de la police montée et enfin le chef d'une tribu pachtou implantée dans la steppe au temps où l'avaient conquise les guerriers des montagnes.

Il n'y avait pas de difficulté non plus pour ceux qui devaient leur invitation seulement à l'ancienneté de leurs services dans le domaine ou aux liens du sang les plus lâches. Ces cousins de cousins par alliance, ces neveux du beau-frère de l'oncle, ces descendants de la troisième femme du grand-père maternel - à condition que leur fortune fût aussi maigre que leur parenté - et le maître des jardiniers, et le *sais* qui commandait aux autres et le doyen des bergers et le mieux lettré des scribes, et les musiciens et chanteurs appelés pour réjouir les convives - tous ils allaient se presser, se serrer aux deux bouts du bassin sur ses petits côtés. Pour eux, comme pour les grands, la place au banquet allait de soi. La même que dans la vie.

Mais, entre eux, il y avait les autres, la foule des autres, les gens de condition moyenne, d'honnête aisance, de charges sans éclat, de sang honorable. Il y avait les propriétaires terriens de second rang, les fonctionnaires subalternes, les marchands cossus de Daoulat Abbas, les membres réels de la famille. Aucun de ces hommes ne l'emportait vraiment sur le voisin. Rien n'imposait, ne désignait, d'autorité, son siège. Il fallait, pour le choisir, mesurer au plus juste. Prendre en considération tous les éléments qui formaient sa personne. L'évaluer sous toutes ses faces. Établir la somme de la richesse et de la naissance, du pouvoir et de l'amitié, de l'influence et de la vertu.

Toursène et l'intendant, tantôt arrêtés, tantôt au pas le plus lent des chevaux et la liste des invités passant de l'un à l'autre, interrogeaient la balance de leur sagesse : d'un côté, la valeur publique d'une existence, de l'autre le rang exact qui lui faisait contrepoids. Leurs sentiments, pour la plupart des cas, allaient de pair. Lorsqu'il y avait discussion, elle durait peu. Cependant, il arrivait à Toursène de rester silencieux et pensif plus longtemps

que cela ne semblait, à son ami, nécessaire. L'intendant, alors, admirait, chez le vieux *tchopendoz*, un tel scrupule de justice.

Or, le convive qui, dans ces instants, occupait si fort l'esprit de Toursène, il n'avait pas besoin de lui chercher une place. Elle était arrêtée depuis des jours et des jours. A sa droite. . . Ouroz. . . Mais à mesure que son cheval le promenait le long des tapis et coussins et qu'il voyait en imagination les invités s'y asseoir dans l'ordre qu'il imposait, il était pris d'une inquiétude obsédante. Tous les convives, et jusqu'à ceux qu'il connaissait à peine, il les apercevait à leur place comme s'ils y étaient déjà. Tous, sauf - et malgré tous ses efforts - Ouroz. Dans la rangée, son siège seul était vide.

« Est-ce un présage ? » se demandait Toursène. Et tandis qu'il évaluait, soupesait, jugeait, aunait les mérites apparents ou véritables, l'anxiété ne le quittait point.

Il songeait qu'Ouroz, après le rachat de Jehol, s'était comme effacé de la vie du domaine. Il s'en allait avec l'étalon dès l'aube dans la steppe. Il n'en revenait que la nuit tombée, fourbu, trempé d'écume et de sueur. Ouroz conduisait Jehol aux écuries, dormait sur sa litière. Pour recommencer le lendemain. Et ainsi, chaque jour. . . Ce matin encore, il avait disparu. . .

- Voilà qui est fini et bien fini, s'écria l'intendant.

Il s'adressait au scribe qui l'avait suivi pour noter les noms des convives et leurs numéros d'ordre. Puis il dit à Toursène :

- Il était temps, ami. Regarde.

Par les couloirs ménagés dans les haies des grands arbres, les premiers invités débouchaient sur la pelouse. C'étaient, ainsi qu'il se devait, les plus humbles - qui tenaient à montrer par leur empressement combien ils avaient conscience et reconnaissance de l'honneur auquel ils se trouvaient admis.

- Bon, dit Toursène, il me faut voir ce qu'on a fait pour les chevaux.

Il considéra le brillant *tchapane* de soie crème à rayures vertes que tendait le ventre de son ami et ajouta :

- Et quitter mon vêtement de travail.

Les hommes de Toursène avaient, comme à l'ordinaire, bien rempli leur tâche. Derrière les rangées d'arbres et aussi longues qu'elles couraient des files de piquets. A portée de longe s'alignaient les amoncellements de fourrage et d'énormes baquets remplis d'eau.

- Bon, dit Toursène au chef des *saïs*. Va t'habiller, Akkoul, pour la fête. Les vieux serviteurs du domaine sont déjà là-bas.

- Puis-je t'adresser une supplique, ô grand Toursène ? demanda, les yeux baissés, Akkoul.

- Fais vite, dit Toursène.

- Permets-moi, je t'en conjure, pour donner grande face à ma famille, d'amener Mokkhi, bientôt mon gendre, dit le chef des *saïs*.

Toursène pensa : « Un de plus, un de moins, dans le tas, au bout du bassin. . . » Et il dit :

- Tu peux.

Il rassembla ses rênes et, du ton le plus négligent, demanda :

- Ouroz, tu l'as vu ?

- Il a pris Jehol à nouveau ce matin, dit Akkoul. Un peu plus tard qu'à l'accoutumée.

Toursène trouva Rahim devant la porte de sa maison. Le *batcha* lui tint l'étrier ainsi que d'habitude, mais d'un mouvement étréci, emprunté, et se redressa tout de suite avec la raideur d'un mannequin. Il osait à peine bouger à cause de ses vêtements neufs, caftan à ramages, sandales à bouts recourbés qu'il mettait pour la première fois. En outre, un tissu chatoyant, cadeau de son maître, était enroulé en turban autour de la pauvre calotte qui le coiffait à l'ordinaire.

Toursène confia le cheval au *batcha* et gagna sa chambre. Là, sur le *tcharpai* dont les couvertures, par les soins de Rahim, étaient aussi lisses qu'une plaque de bois poli, s'étalait, brossé, repassé et disposé selon ses plis naturels, le vêtement d'apparat de Toursène dans toute sa magnificence et sa simplicité. La soie sauvage du *tchapane* était en même temps moelleuse et modeste, épaisse et légère, et, dépouillée du moindre ornement, avait pour seule couleur la nuance la plus chaude et la plus riche que portent à l'automne les feuilles mordorées des sous-bois.

« Le prix que m'a valu mon dernier *bouzkachi*. Déjà cinq ans », ne put s'empêcher de songer Toursène. C'était dans la province voisine et il avait, malgré son grand âge, près du Cercle de Justice, arraché le bouc aux mains de Maksoud le Terrible, le jeune géant de Mazar-Y-Chérif - dans l'instant même où celui-ci allait crier le *hallal* des triomphes.

Enveloppé du grand *tchapane* en soie sauvage, Toursène remonta à cheval et prit Rahim en croupe. Sans tourner la tête, il demanda :

- Ouroz n'est pas venu ?

- Oh ! je te l'aurais dit, mon maître, s'écria Rahim. L'attendais-tu ?

- Accroche-toi bien à la selle, dit Toursène.

Et se lança au galop.

Il passa ainsi devant les parcs aux montures où, maintenant, foisonnaient les bêtes et s'engouffra dans l'un des passages par lesquels on accédait, entre les murailles d'arbres, à la pelouse du Lac des Honneurs. Il s'arrêta seulement au bord des tapis déroulés le long du bassin. Rahim toucha terre, aida son maître à descendre. Et demeura immobile.

- Ne sais-tu pas où conduire le cheval ? gronda Toursène. - Assurément. . . tout de suite. . . je le ferai, balbutia le *batcha*.

Il se mit en marche d'un pas lent, incertain, comme si le sol bougeait sous lui. A chaque instant il fermait les yeux et les ouvrait à nouveau pour essayer de croire à ce qu'il voyait. Tant de beautés, de luxe, d'hommes au-dessus des autres hommes !

C'est que, pendant l'absence de Toursène, les invités n'avaient cessé d'affluer et toujours d'un rang plus éminent. Ils ne laissaient pas, comme les premiers venus, leurs montures aux lignes de piquets. Ils arrivaient à cheval

sur la pelouse et les écuyers de leur suite ou les *sais* du domaine se chargeaient des bêtes. Le va-et-vient des coursiers, leur vigueur, leur grâce, la richesse des selles, l'éclat des mors, animaient les vastes étendues d'herbe, entre l'eau miroitante et les écrans feuillus, d'un mouvement magnifique. Les maîtres, eux, allaient avec superbe et majesté jusqu'aux matelas et coussins répandus à l'ombre des grands arbres et s'y laissaient couler nonchalamment. Les propriétaires, les négociants réputés pour leur fortune avaient mis leurs plus beaux *tchapanes* et turbans, les hauts fonctionnaires étaient vêtus à l'euro péenne mais les *koulas* qui les coiffaient avaient pour matière la laine d'astrakan la plus fine, la plus douce. Et sur les *tchopendoz* qui venaient d'apparaître on voyait, pour la première fois dans la province, les casaqes et les braies qu'ils avaient portées au *bouzkachi* royal.

« Et Ouroz ? se demandait sans répit Toursène. Il m'a pourtant donné sa parole. »

A mesure que de nouveaux et nouveaux cavaliers débouchaient et que, le long des arbres, croissait la foule, son anxiété devenait plus difficile à maîtriser. Quand elle allait trop loin, jusqu'au cœ ur, Toursène se disait avec colère : « Allons, vieillard, du calme ! L'infirmité d'Ouroz lui donne toute excuse. Il est encore temps pour lui. Il ne va pas, il ne peut pas faire insulte pareille à la bienséance, à la décence. Il est encore temps. . . »

Or, le temps courait vite. Déjà les frères, les fils d'Osman Bay sautaient de cheval pour accueillir et saluer les invités au nom du maître du domaine qui, lui, attendait, selon la règle, sur le seuil de sa demeure, que parussent, comme il se devait, à la toute dernière heure ses hôtes de tout premier rang.

Le temps courait. Les gens qui avaient le privilège de se montrer plus tard que les autres étaient tous sur place. Alors, derrière l'une des haies, résonna par trois fois la trompe d'une automobile. Une longue et large voiture découverte, couleur rouge feu, se dégagea des arbres. A l'arrière, Osman Bay et le gouverneur de la province encadraient Soleh, l'hôte de gloire. Devant, près du chauffeur, était assis un vieillard émacié, presque aveugle et presque en haillons : le saint homme le plus vénéré dans tout Maïmana. Et près de lui, le chef de la tribu pachtou que le grand émir Abdour Rahmane avait, après la conquête, implantée dans la steppe. Il était puissant de torse et de cou, dru de poil, portait en bandoulière un fusil ouvragé et sur son caftan noir, entrecroisés de l'épaule à la cuisse, des étuis à cartouches. Un groupe à cheval suivait de près l'automobile, et comptait deux valets personnels d'Osman Bay, le secrétaire du gouverneur et un autre Pachtou, très grand, très mince, armé lui aussi d'un fusil et dont les yeux, hardis jusqu'à l'impudence, semblaient s'amuser de tout et moquer tout le monde. Il laissa ses compagnons se précipiter aux portières de la voiture rouge et, bien qu'homme de service lui-même en apparence, jeta les rênes de son cheval à un *sais*.

Osman Bay, habillé et enturbanné d'une soie crème à filigrane d'or tissée en Chine, quitta sa voiture avec majesté. Le gouverneur de Maïmana, en costume sombre, cravate grise et *koula* de breitschwanz, en sortit dignement.

Mais Soleh, dès qu'il eut les coudées franches, sauta sur la banquette et s'y tint debout. Chacun le vit, tout droit, sous le bonnet en fourrure de loup, et qui portait au dos, écartelée en étoile, la blanche peau d'un agneau nouveau-né. Un murmure de louange l'accueillit et devint clameur lorsque Soleh brandit au-dessus de sa tête le fanion qu'il avait gagné au tournoi royal. Il franchit d'un bond le rebord de la voiture et toucha le sol où s'enfoncèrent légèrement les hauts talons de ses bottes courtes.

Toursène eut envie de cracher. . . Parade éhontée. . . Baladin de cirque. . . Saltimbanque de bazar. . . Toursène souffrait pour son métier. Pour le grand jeu de sa vie. Pour sa province. Il pensa à Ouroz, à sa superbe silencieuse - et cela lui fit grand bien. Et aussitôt grand mal. . . Ouroz n'avait pas daigné paraître alors que l'hôte était là.

Osman Bay dit à Toursène avec affection et déférence :

- Reste avec nous, bon Maître des Écuries et le plus illustre des *tchopendoz*. . . Allons goûter ensemble, dans la fraîcheur de l'ombre, aux amusements de bouche qui nous mèneront jusqu'au banquet.

Il s'assit entre le gouverneur, le saint homme et le chef pachtou sur les coussins qui les attendaient, juste au milieu de la rangée d'arbres plantés à l'est du bassin. Toursène prit place près d'eux. Et le long et maigre étranger, qui avait un regard de moquerie et de gaieté, s'appuya debout contre un tronc, derrière le guerrier bardé de cartouchières. Les serveurs apportèrent en courant laitages, gâteaux et fruits. Et tandis que les notables venaient tour à tour embrasser l'épaule d'Osman Bay, les yeux perçants de Toursène, dotés par l'âge d'une portée singulière, scrutaient, fouillaient désespérément et jusqu'aux plus lointaines, les rangées des invités.

Il reconnut ainsi, tout au fond, Mokkhi, vêtu de neuf, un bras posé sur les épaules de son futur beau-père. Un grand rire lui fendait le visage. « Il a rêvé d'être *tchopendoz* et, par le Prophète, aurait pu le devenir », pensa Toursène. « Il a voulu assassiner son maître pour avoir un bel étalon et courir le monde périlleux aux trousses d'une putain. . . et a été près de réussir. Et le voilà casé, déjà en famille, content. . . Délivré, en une seule aventure et une fois pour toutes, de tous ses démons. . . Tandis qu'Ouroz. . . »

Les visages sur lesquels Toursène avait les yeux fixés ne furent plus pour lui qu'une masse indistincte. Ce n'était pas un trouble de la vue, mais de l'esprit. « Quoi, se demandait Toursène, quoi ! En suis-je arrivé à désirer pour Ouroz une petite maison, un lopin de terre, une femme à la cuisine, des enfants à torcher et ce rire de niais heureux ? » Il se souvint du rictus de loup sur les lèvres impitoyables, insatiables de son fils et sentit le baume de la fierté régénérer son vieux sang. Pour Ouroz, il n'y aurait jamais retraite, abri, terrier, sécurité.

Toursène appuya son front sur son poing. Était-ce à cause de cette fureur à vivre qu'il avait haï Ouroz ? Pour elle qu'il l'aimait si fort ? Ou l'avait-il aimé toujours ? Sans vouloir le reconnaître ? Et détesté parce qu'il avait peur, en secret, pour lui-même, d'en trop souffrir ?

Souffrir comme dans cet instant ?

Où pouvait être Ouroz ? Que pouvait-il faire ?

« Le voilà ! » faillit crier Toursène.

Il se redressa sur ses coussins pour voir plus vite et laissa retomber pesamment la masse de son corps. Le cavalier n'était pas Ouroz. . . Rien qu'un porteur de message. Il appartenait à un parent d'Osman Bay et accourait à bride abattue pour dire que son maître, terrassé par une fièvre maligne au dernier instant, suppliait de pardonner son absence.

Toursène consulta les ombres que projetaient les grands arbres. Elles s'allongeaient, elles approchaient du lac artificiel. Mais le festin ne commencerait pas avant qu'elles aient couvert et rafraîchi les bords. D'ici là peut-être. . .

« Pourvu, pourvu que personne, jusqu'à cet instant, ne parle d'Ouroz », pria Toursène.

Comme pour répondre à ce vœu - fut-ce le secours du hasard ou un geste d'Osman Bay ? - juste alors les musiciens se mirent à jouer. Plainte de la damboura. . . bourdon du tambour. . . caresse de la flûte. . . Il se fit aussitôt un silence enchanté. Dans ce pays, chacun, quelle que fût sa condition ou son origine, aimait de passion la musique. Et en ce jour elle était servie par des hommes célèbres dans leur art qu'ils exerçaient depuis très longtemps aux terrasses ensoleillées des *tchaïkhanas*, dans les venelles couvertes des bazars, chez les grands et les misérables, pour les deuils comme pour les fêtes. Et ils avaient pour compagnon un vieillard, ancien berger de la province, réputé pour la justesse de son chant et la fidélité de sa mémoire.

C'était lui que Toursène écoutait surtout. Dans sa voix, il entendait le ruissellement du vent qui passe et des hautes absinthes qu'il froisse, et, tristes comme leurs fumées, dans le soir montant, les mélodies des campements. Et Toursène connut la paix des sens, de la pensée et du cœur, lorsque commença de sourdre - flûte d'abord, et puis damboura, et puis tambour et enfin chant humain - la très vieille mélodie, la plus vieille peut-être, qui, d'âge en âge, à des cavaliers et caravaniers sans nombre, avait appris des aventures sans fin, le long d'étendues sans limites.

Le vieux berger, une fois de plus, égrenait sur son fil ténu ballades, histoires, fables et contes. La tête massive, le visage raviné, ravagé de Toursène suivaient lourdement, doucement, la cadence.

Soudain, Toursène sentit son cou se figer, aussi raide et dur qu'une bûche. Il avait surpris, dans la chanson, le nom d'Ouroz. Et cela ne se pouvait point. Par Allah, cela ne se pouvait point. Le nom d'Ouroz parmi ceux des exploits, des légendes ! Ouroz dans la gloire des temps. Pour l'avoir entendu, il devait, lui, Toursène, être atteint dans ses sens, frappé dans son cerveau, touché de maléfice. . .

Car il l'entendait encore, le nom de son fils. . . Et reconnaissait les faits que célébraient les strophes. . . Le retour d'Ouroz. . . son aventure. . . sa haute justice. C'était le mal de la démence. . . le mal sacré. . .

Mais alors pourquoi le gouverneur, penché vers Osman Bay, lui disait-il à voix basse : « Le bruit en est venu jusqu'à la ville. » Et Osman Bay répondait : « Je le jure, cela s'est bien passé ainsi. »

Et les gens du domaine et les *tchopendoz* de la région ne montraient aucune surprise. Certains même récitaient à l'avance les vers qu'allait moduler le chanteur !

Toursène chercha Soleh du regard et ce fut seulement ce visage d'homme frustré, volé, qui l'obligea de croire au destin étonnant de son fils. Et il cria en lui-même : « Ouroz ! que n'es-tu là, ô Ouroz ! Tu perds ton plus beau jour et tu le déshonores ! n

L'ombre s'étendait aux bords de la pièce d'eau. Osman Bay prit Soleh par une épaule pour gagner avec lui le siège du festin.

*

Quand ils se furent tous assis, jambes entrecroisées, sur les coussins qui leur avaient été dévolus, chacun, du plus humble invité à Osman Bay lui-même, chacun oublia la durée d'un instant ses prérogatives, ambitions et soucis pour savourer le spectacle que lui donnaient la beauté du lieu, son aménagement et, sur ce fond, les autres convives. Quel que fût le côté où ils se trouvaient, ils voyaient tous, par-delà le miroir d'eau irisé par les rayons obliques du soleil, ils voyaient s'étendre et chatoyer les tapis, les coussins qui jonchaient le sol comme un chemin de Paradis et composaient des divans, des couches, des lits de repos dignes des compagnons du Prophète. A leur opulence, les vêtements s'accordaient. Soies lisses et fleuries de l'Iran. Laine des steppes, magnifiques par la substance et la trame. Lamés de l'Inde. Tissus d'une telle abondance, d'une telle prodigalité que leur ampleur bouffante, ondoyante, aurait pu, sans avarice, habiller plusieurs hommes avec celui qu'elle abritait. Étoffes si variées et si riches en nuances, dessins, motifs, ornements que, sur les centaines de *tchapanes* assemblés en ce lieu, il n'en était pas deux qui fussent pareils. *Tchapanes* vert de jade ou de pousse fraîche, rose cerise ou framboise ou bien couleur d'aurore, azur et lapis-lazuli, feuill morte et topaze, pourpres, cramoisis, écarlates, amarante, blanc ivoire, gris de tourterelle. Unis, rayés, striés. Filets d'argent et d'or. Foisonnants ramages. Les corolles monumentales des turbans couronnaient la floraison de draperies. Et dans cette mollesse luxuriante et splendide, surgissaient, comme d'âpres troncs coiffés d'un lichen sauvage, les rudes casaques des *tchopendoz* et leurs bonnets en peau de loup.

Le plus pauvre, le plus chétif, le plus laid entre les convives était délivré du faix de ses tares et de ses misères, par le sentiment qu'il avait d'appartenir à tant de richesse et de force et par l'illusion de se voir en elles reflété. Et aux hommes que le sort avait le mieux comblés, leur fortune, leur puissance, leur réussite semblaient appuyées, élargies par celles de tous les autres et portées à un sommet qu'elles n'avaient jamais atteint.

Personne, au Lac des Honneurs, ne jouissait de cet enivrement de soi-même autant que Soleh. La fête offrait à sa vanité, pour s'épanouir, une occasion sans pareille. Pourquoi tant de faste ? Pourquoi tant de pompe ? A cause de lui, Soleh. Cette foule de seigneurs et de chefs comme la province n'en avait jamais vu, quel astre l'avait donc ici attirée ? Le fanion du Roi, planté dans un coussin de brocart bleu et or, juste devant lui, à portée de sa main. Sa main à lui, le vainqueur, le triomphant, l'invincible, l'unique ! Soleh !

Tandis que les convives arrangeaient les plis de leurs *tchapanes*, relevaient leurs manches, présentaient leurs paumes à l'eau que les *batchas* versaient des aiguères précieuses, Soleh touchait et retouchait le coussin qui portait son trophée, le faisait glisser de l'épaisseur d'un doigt ou d'un fil tantôt en avant, tantôt en arrière, afin que, toujours en plein lit de la brise, l'étoffe ne cessât de claquer pour sa plus grande gloire.

Assis près de Soleh, Toursène regardait droit devant lui, par-dessus le bassin, les têtes, le faîte des arbres, sans bouger ni ciller. Soleh et son coussin, il ne les voyait pas. Comme il ne voyait personne. Comme il ne sentait rien. Sauf, dans la souffrance de tout son corps, cette place vide, ce trou, du côté droit, plaie ouverte. Ouroz n'était pas là ! Ouroz n'était plus !

De cette mort, Toursène avait, tout à coup, une telle certitude qu'il en eût juré sur le Livre des Livres. Un homme que chante la légende, comment pouvait-il accepter de l'entendre pour le reste de ses jours, au coin de l'âtre, en infirme ? Dans cet instant, Toursène comprenait, sentait si bien son fils qu'il était Ouroz lui-même. Et chevauchait sur son étalon bien-aimé pour dormir à jamais dans la steppe, comme les grands chefs d'autrefois dont les ossements se mêlaient à ceux de leurs coursiers, sous un tertre en ruine.

De chaque côté du bassin parut une nuée de serviteurs. Ils venaient des cuisines en plein air dissimulées derrière les haies et portaient des pyramides énormes de riz jaune, vert, rose, violet, *palaos* préparés de vingt façons différentes, des quartiers d'agneau rôti, des brochettes et boulettes de mouton, des fricassées de poulet, des sauces brûlantes et sucrées. Hommes et *batchas* s'alignèrent en file et attendirent les bras tendus, pour courir vers les convives, le signe d'Osman Bay.

Soleh n'y put tenir. Il fit soudain face à Toursène et lui demanda :

- Ton fils est-il si mal en point qu'il ne peut pas saluer le fanion du Roi ? On m'a dit pourtant. . .

A ce moment, Osman Bay ébauchait un geste à l'intention des serviteurs. Il ne put l'achever, ni Soleh son propos.

Un hululement les en empêcha. Tous les convives en avaient, dans la steppe, entendu de semblables. Mais celui-là était si prodigieux en violence, stridence, démente qu'il retentit au plus profond de leur moelle. Et l'air trembla et frémit l'onde. Et des frondaisons, le cheval jaillit, étalé au ras de l'herbe par la furie de son galop.

- Jehol, murmura Toursène.

La selle était vide : « Ouroz a eu pitié de son étalon, pensa Toursène. Pas

de lui-même. »

Entre les arbres et la pièce d'eau l'espace était bien mince pour cette course enragée.

- Le Cheval Fou, criaient les. . . . des écuries et des enclos. Emballé. Sans maître.

Parmi les convives, il y en eut qui prirent peur. C'étaient les négociants de la ville. Leurs barbes passées au henné, leurs manches, leurs turbans s'agitèrent. Ils voulurent se lever.

- Restez assis, leur dirent les gens habitués aux chevaux. Laissez la bête aux *tchopendoz*.

Trois de ceux-ci - les plus proches de Jehol - étaient debout, prêts à sauter à la bride, aux naseaux de l'étalon. Comme il arrivait à leur hauteur, malgré toute leur expérience et leur bravoure, ils reculèrent d'un bond. Le hululement résonnait à nouveau et semblait sortir du poitrail de Jehol. Lui, cependant, il pivota d'un seul coup et, sans réduire l'allure, se lança le long de la pièce d'eau. Et les invités alignés sur la berge aperçurent un homme allongé sous son ventre.

Ils eurent juste le temps de pousser un gémissement, un cri sourd, un soupir. L'homme n'était plus là. Mais à la promptitude, la finesse du mouvement qui l'avait accroché au flanc invisible de sa monture, camarades et adversaires surent le nommer.

- Ouroz, dirent les cavaliers de Maïmana, du Kataghan et de Mazar-Y-Cherif.

- Ouroz, répétèrent les grands propriétaires d'écurie. - Ouroz, chuchotaient les gens d'Osman Bay. - Ouroz. . . Ouroz. . . Ouroz. . .

De l'extérieur, de l'intérieur, le nom battait, martelait les tempes de Toursène. . . Par le Prophète, Ouroz était en vie. . . Et avec quelle fureur ! Voilà donc à quoi ils avaient travaillé en secret, lui et Jehol, dans la steppe, du lever au coucher du soleil. A montrer qu'un grand *tchopendoz* mutilé, lorsqu'il s'appelait Ouroz, restait grand *tchopendoz*. Et Toursène aperçut en esprit, d'une seule vision, l'apprentissage, jour par jour, heure par heure, le dressage, le mariage du cavalier infirme et du coursier merveilleux. Le démon ! Il avait tout prévu, aménagé, calculé, minuté pour apparaître au suprême instant comme un fantôme et comme la foudre. Avait-il tort ou raison d'arrêter la fête solennelle, bafouer les invités et leur hôte et jeter usages, décence, dignité, pudeur sous les sabots de son étalon ? Toursène secoua brutalement sa tête alourdie. Il ne savait plus. Il ne voulait pas savoir. Il s'était trompé sur tout et tellement. . .

Derrière lui, maintenant, approchait le fracas de la charge. « Il est de ce côté du bassin », pensa Toursène. « Je ne veux pas regarder. » La clameur qui s'éleva autour de lui l'obligea, quoi qu'il en eût, à le faire. Il vit Ouroz, coiffé de la toque de loup, le torse couvert seulement d'une mince chemise, la cravache entre les dents, quitter d'un bond sa selle, retomber sur son pied unique et suivre, accroché d'une main à l'arçon, la foulée de Jehol. L'angoisse

et la fureur se partageaient Toursène avec une égale violence. « L'imbécile malheureux ! Le chien fou ! - se disait-il - qui va rompre son autre jambe, qui préfère une planche roulante aux béquilles. » Ouroz était déjà sur le dos de son étalon et contournait le bassin. « Combien de chutes dans la steppe, combien de fois Jehol l'a-t-il ramassé ? » pensa Toursène.

Le hululement barbare déchira l'air de nouveau. Ouroz brandit sa toque, la jeta devant lui à toute volée, plongea du haut de la selle, reparut avec la coiffure sur la tête. Et beaucoup de gens l'applaudirent.

Ensuite, il sembla à bout de ressources. Aplati contre l'encolure de Jehol, son visage enfoui dans la crinière, il se mit à galoper le long du bassin sans plus rien entreprendre. Un tour. Un autre. . . Un autre encore.

« Arrête, arrête ! » pensait Toursène. « Tu as tout accompli de ce qui est faisable. Il ne reste rien à montrer, à tenter. Va-t'en comme tu es venu. Tu es en train d'abîmer, de gâcher. . . »

L'un après l'autre, en effet, les convives, laissés à eux-mêmes, n'obéissaient plus à l'envoûtement. Les regards se détachaient d'Ouroz. On commençait à chuchoter. Osman Bay se pencha, derrière le dos de Soleh, vers Toursène et demanda à mi-voix •

- Ton fils va-t-il nous donner encore quelque noble surprise ?

Toursène se préparait à dire : « Je ne le crois point », et s'entendit répondre :

- La plus belle. . . Assurément.

Soleh lui dit alors :

- Où donc, ô Toursène, est cette grande sagesse ? Ouroz, tu le sais mieux que nous, a touché le fond de son sac.

- Attends et tu verras, gronda Toursène.

Sa réponse, il l'entendait lui-même, manquait d'assurance et de vérité. Il ne comprenait plus, il ne sentait plus ce que voulait son fils. Soleh haussa les épaules, caressa le brocart du coussin qui portait le fanion royal et se tourna vers Osman Bay avec un rire bref.

Chez les invités, cependant, l'irritation contre Ouroz croissait d'instant en instant. Les uns se trouvaient offensés dans leur dignité. D'autres étaient impatients de goûter aux mets délectables dont le fumet arrivait jusqu'à eux. D'autres, enfin, avaient peur. Ouroz, à présent, menait sa ronde si près des sièges où ils étaient enfoncés que Jehol les effleurait de son galop. ' ; Un faux mouvement et ils risquaient d'être atteints, blessés. Ils le disaient de plus en plus haut.

Osman Bay, derrière Soleh, s'inclina encore du côté de Toursène. Il n'essayait plus de sourire. Il dit rapidement :

- Ouroz n'est plus lui-même. C'est l'effet de son malheur. Et tu dois. . .

- Attends, attends, tu verras ! s'écria Toursène.

Il avait adressé les mêmes paroles à Soleh un instant plus tôt, mais, cette fois, elles possédaient le pouvoir de la sincérité, de la certitude. Et du remords. Comment, oh, comment avait-il pu, lui, Toursène, croire qu'Ouroz,

vidé, perdu, se dépensait en vain ? Et comment n'avait-il pas deviné, vieux fou, vieil imbécile, qu'Ouroz ramenait, resserrait insensiblement le rayon de sa course, comme le faisaient les milans et les éperviers des steppes quand ils réduisaient, réduisaient les cercles de leur vol, avant de fondre et de frapper ?

Osman Bay secoua la tête avec regret et dit fermement : - Il est trop tard, mon ami. Si tu ne l'arrêtes pas, je serai obligé. . .

Le maître du domaine fut incapable de poursuivre. Tous les convives tressaillirent. Au-dessus des rumeurs et récriminations, haletait, bourdonnait, grondait un tambour. Osman Bay fronça les sourcils. Sur quel ordre, le musicien ? . . Mais celui-ci n'était pas en cause. Son instrument, un autre le tenait : le grand et maigre inconnu qui, fusil en bandoulière et moquerie aux yeux, avait servi jusque-là de compagnon au chef patchou. Sa frappe n'avait rien de commun avec les cadences du tambourinaire des steppes. Entre ses mains, sous ses battements, le tambour était une voix sauvage, dont l'ardent et profond appel passait dans le sang comme un chant de liesse et défi. Soudain, rythmé, strident, cuivré, enivrant, enivré, un cri vola vers Ouroz :

Haïa ! Haïa !

Souviens-toi

Haïa !

Du bélier à une corne

Haïa ! Haïa !

Haiatal est avec toi !

Haïa !

Alors, Ouroz, toujours au galop, dégagea son visage de la crinière qui le cachait, reprit son torse à l'encolure de l'étalon. Toursène aperçut le rictus du loup sur la bouche de son fils. Il sut que le jeu touchait à son terme. Et n'eut qu'un vœu, une souffrance : aider Ouroz. Car lui revenait à la mémoire cette heure entre toutes les heures où, sur le toit d'un abri que son cheval avait atteint d'un bond étonnant, le bouc sans tête au poing, entouré d'adversaires enragés, il avait entendu Ouroz crier, prier : « Père ! Que puis-je pour toi ? n Et dans son cœur il cria, il pria : « Fils, mon fils, pour toi, que puis-je ? n

A ce moment, Ouroz prenait en rafale la bande de gazon qui s'étalait derrière la longue rangée où se tenaient, au centre. Osman Bay, Soleh et Toursène. Et, comme s'il avait entendu l'appel de son père, Ouroz clama de toutes ses forces :

- Écarte-toi, ô grand Toursène. Sur ta droite, écarte-toi !

Sans réfléchir, Toursène prit appui de ses paumes contre les tapis, enleva aux coussins son corps tel qu'il était, jambes croisées, et, d'une seule secousse, le posa comme un bloc dans la place restée vide, à sa droite.

Il avait à peine accompli cela que le souffle de Jehol chauffa sa nuque rigide et qu'une sorte de grande liane à forme d'homme s'abattit, se déroula dans le créneau qu'il avait ménagé entre le corps de Soleh et le sien et

s'allongea vers le coussin de brocart.

Toursène eut le sentiment que le mouvement et le temps autour de lui se figeaient pour l'éternité, tandis que, dans sa tête, les pensées accouraient, foisonnaient, crépitaient. Voilà donc ce qu'il avait médité, Ouroz ! Le mouvement d'acrobatie le plus difficile et le plus dangereux. Quand, accroché à un seul étrier, le *tchopendoz* se projette, s'étend, se suspend et flotte dans l'air, arrache à l'adversaire la dépouille du bouc et se retrouve en selle par un rétablissement presque miraculeux.

« Il s'y est estropié, lors du grand *bouzkachi* », se disait Toursène. « Et encore, là-bas, pour le contrepoids, l'équilibre, il avait une jambe entière. Maintenant - impossible - il va sacrifier l'autre. . . L'idiot ! Le vaniteux ! Le saltimbanque ! » Mais Toursène avait beau répéter ces insultes, il ne parvenait pas à faire lever sa colère. Ce n'était point pour les autres, il le savait, qu'Ouroz prenait ce risque terrible. C'était, encore et toujours, pour aller au-delà de lui-même. Et Toursène se mit à implorer : « Démon, ô démon de feu qui possèdes mon fils, que le Prophète, en ce jour, soit d'accord avec toi. »

La liane ondula, vibra, craqua contre le flanc de Toursène. Il pensa : « Un os brisé. » Et puis, sur sa gauche, il y eut le vide. . . un vide merveilleux. Et derrière lui, le galop ; un galop merveilleux. . . Ses yeux se portèrent sur le coussin de brocart. . . Il était nu. . . Toursène se rejeta en arrière. Ouroz s'éloignait au galop de charge avec le fanion du Roi déployé au-dessus de sa toque.

Le silence qui s'établit - était-ce admiration, incrédulité, fureur, choc de l'outrage ? se demandait Toursène - avait un tel poids, une telle intensité que rien ni personne, semblait-il, ne pourrait jamais le rompre. De quel côté, par quel couloir taillé entre les arbres, Ouroz allait-il disparaître ? Dans quel repli, quel terrier de steppe voulait-il cacher, enfouir le trophée ? Soleh ébaucha un mouvement pour se lever. Il ne l'acheva point.

Ouroz, au bout du lac, loin de s'enfuir, faisait volte-face. Et relançait Jehol. Et le vent de la course enragée animait d'une vie triomphale l'étoffe qu'il brandissait.

- O Allah ! que veut-il donc ? chuchota Toursène.

Il le sut - avec tous - un instant plus tard.

Arrivé devant la place qu'il avait laissée vide, Jehol se cabra. Le long de sa crinière se dressa le torse d'Ouroz. Le fanion vibra au bout de son bras tendu, en jaillit comme un javelot et la pointe aiguisée de la hampe vint se planter au coeur du coussin de brocart.

Alors, pour la première fois de sa vie, Toursène perdit toute maîtrise de lui-même. Il éleva ses paumes énormes vers le ciel et, d'une voix qu'il ne connaissait pas, rompue, tonnante - il se mit à clamer :

- *Hallal ! Hallal !*

Les *tchopendoz* reprirent le cri. Puis les autres invités. Et le tambour, entre les mains de Haïatal, bondit, roula, dansa. Et le chef pachtou déchargea son fusil vers le ciel.

Ouroz se laissa glisser à terre, poussa doucement Toursène vers la gauche et s'enfonça dans le siège qui l'avait si longtemps attendu.

LE RÉVEIL DE TOURSÈNE

Le jour commençait à poindre en la province de MaYmana. Couché à plat sur le dos - et ce dos était si large qu'il allait d'un bord à l'autre du *tcharpaï* - Toursène gisait comme un billot de bois, taillé grossièrement.

Quand il ouvrit les yeux, la lumière d'un gris trouble et blême avait exactement la tonalité qui accueillait son premier regard, d'aube en aube. « Pas un instant plus tôt, pas un instant plus tard », lui dit sa vue. Dans les limbes du réveil, sa conscience flottait sur ses sensations, aussi confuse que la pénombre sur sa chambre.

De celle-ci il pouvait apercevoir seulement, ondulation brune, le plafond. Comme à l'accoutumée. Les deux cannes dressées à son chevet barraient d'un trait sombre, à droite et à gauche, son univers. Comme d'habitude. La porte qui donnait sur la cour battit légèrement. Rahim cherchait à la fontaine l'eau des ablutions. Ainsi qu'à l'ordinaire. Et lui, Toursène, se retrouvait saisi, scellé dans l'étau de son corps et allait attendre, attendre, longtemps, longtemps, que se relâchent un à un les écrous. Tout était pareil à tous les matins.

Et pourtant, au creux de son demi-sommeil dans le clair-obscur où son esprit baignait encore, il éprouvait un sourd malaise. Il avait l'impression autour de lui, en lui, d'un leurre, d'un mensonge. L'éclairage, les objets, le *batcha*, son propre corps, s'ils se trouvaient bien à la place et à l'heure de toujours, n'étaient plus les mêmes. Il leur manquait la constance, l'équilibre, la sécurité. . . Toursène soudain fut entièrement lucide. Ouroz faisait défaut. . .

De toutes ses forces, de tout son vouloir, Toursène tenta de se redresser. Pas un membre, pas un muscle ne lui obéit. Pour seule réponse à cet effort terrible, il entendit le tumulte effréné de son caeur. Il se sentit alors comme imprégné de dégoût. Non point pour son impuissance. Il avait appris à la supporter sans plainte ni apitoiement. La honte était, se connaissant si bien, d'avoir cédé à un mouvement dont il devait savoir, dont il savait qu'il serait inutile. La colère, la douleur, l'égarement l'avaient emporté sur la patience et le courage de subir, en homme véritable, ce qu'il fallait subir.

Toursène retint sa respiration jusqu'à ce que la tête lui tournât, jusqu'à ce qu'il fût près de perdre connaissance. De la sorte, il réussit à supprimer en lui pensée et sentiment. Quand il reprit souffle, la sérénité, la sagesse et la haute fierté qui en était le fruit l'habitaient à nouveau.

« Désormais, c'est pour toujours, et contre tout », se dit Toursène.

Il se souvint des émotions forcenées dont, la veille, il avait été le jouet. Ces erreurs, ces terreurs. . . , ces désespoirs, ces délires. . . « Je ne

m'appartenais plus », songea-t-il. . . « Dans Ouroz était passée ma vie. » Oui. . . peut-être y avait-il là une excuse. . . Au plein de la vieillesse, un sentiment si fort, si neuf. . . Mais à présent il l'avait découvert, reconnu. Il n'avait plus le droit de se laisser surprendre par l'indécence du désordre intérieur.

« Un homme n'est véritable », se dit Toursène, « que s'il accepte d'une âme égale l'événement auquel il ne peut rien. La tâche est beaucoup plus rude, je le vois, lorsqu'il s'agit de celui qu'on aime. N'importe. Les bonheurs et les tourments de la tendresse ne peuvent échapper à la loi. Ils font partie de tout ce que le soleil éclaire et recouvre la nuit. »

D'accepter, contenir, dominer, quoi qu'il arrivât, les transes de son coeur, Toursène fit serment. A lui-même. Et au Maître du Monde. Alors, il se donna permission de penser à Ouroz.

Et de la prison de son corps, il suivit la démarche de son fils d'un esprit aussi tranquille que s'il l'avait fait, du sommet d'une tour très haute, pour un inconnu.

Le banquet touchait à sa fin. Tout était rentré dans l'ordre. On avait mangé énormément. Lèvres, barbes et, même, chez certains, les revers des *tchapanes* luisaient de graisse. Les senteurs des épices, des quartiers de mouton grillés, des brochettes, des laitages caillés, flottaient au-dessus du bassin et des convives. Le gouverneur de Maïmana avait célébré la gloire de Soleh. Puis Osman Bay. Puis le chef du *bouzkachi* de la province avait reçu avec solennité, des mains du *tchopendoz* vainqueur, le fanion royal. Il devait le garder jusqu'à l'année suivante et le porter alors à Kaboul, pour un nouveau tournoi.

Sauf Toursène, il n'y avait plus personne qui prêtât attention à Ouroz. Et lui, le torse très droit sur son coussin, la tête entièrement renversée, il dérobaît à tous son visage offert à la nue, où commençait à voguer, frangés d'or, encerclés de corail et d'écume, les premiers esquifs célestes du soir.

Toursène se demanda pourquoi sa mémoire donnait à cet instant une telle puissance, une telle vie. Avait-il cru alors qu'Ouroz, après son exploit, atteignait enfin à la sérénité et qu'ils allaient la connaître ensemble pour le reste de ses jours ? « Serait-il donc vrai que, même à mon âge, on veut encore espérer l'impossible quand, de cet impossible, on a besoin plus que de tout ? » pensa Toursène.

L'ombre s'éclaircissait. Il distinguait mieux le plafond. Il ferma les yeux pour laisser toute liberté à son regard intérieur. . .

Ouroz avait toujours le visage face au ciel. Il ne remarquait pas que venait à lui le compagnon du chef pachtou, l'étranger dont les mains savaient si bien faire chanter et danser un tambour.

Cet homme déplaisait fortement à Toursène. On ne pouvait lui assigner une profession, un état, un rang. Musicien ambulante ? Non. Il portait un fusil de guerrier. Garde du corps ? Non plus. Il était trop familier avec le maître de la tribu. Seigneur lui-même ? Et de quoi ? Il avait la liberté d'allure,

l'insouciance, le vêtement des gens sans feu ni lieu. Vagabond ? Alors, où

prenait-il ses moyens d'existence ? L'aisance du grand corps, le port fier de la tête, la coupe hardie du visage n'étaient pas d'un parasite, d'un mendiant. Et encore moins ces yeux rieurs qui gênaient Toursène parce que leur rire ne respectait rien ni personne. Et pourquoi s'était-il senti le droit de pousser, alors qu'Ouroz menait sa ronde autour du bassin, ce cri de guerre, cet appel de complice à complice ? Et pourquoi, à sa vue, se desserrait soudain et s'égayait le visage d'Ouroz, si tendu jusque-là et si dur ?

Toursène se souvint de l'inquiétude qu'il avait éprouvée alors. Pressentiment ? Et qu'importait, après tout !

L'homme s'était accroupi sur ses talons. Ouroz lui avait passé un bras autour du cou et dit :

- Quelle heureuse chance, Haïatal, quelle heureuse chance !

Et l'étranger avait répondu :

- Je t'ai prévenu, *tchopendoz* : là où il y a bonne chère, bon amusement et bon argent à prendre, tu me trouveras toujours.

Ils s'étaient mis à parler d'un combat de béliers, d'une bête unicorne, d'un cortège de mariage. Ensuite, la voix de Haïatal s'était faite si basse que son propos avait échappé à Toursène. Quand il fut achevé, les yeux d'Ouroz brillaient dans le soir comme deux vers luisants et le rictus du loup était sur sa bouche.

- Par le Prophète, avait-il dit, compte sur moi !

Haïatal avait contourné la pièce d'eau et rejoint le chef pachtou assis de l'autre côté du bassin, juste en face de Toursène. Il lui avait parlé brièvement, dans l'oreille. Et le chef avait salué Ouroz d'un geste ample, joyeux. Puis il s'était levé, comme les autres convives, pour aller prendre congé d'Osman Bay.

Celui-ci, avant d'affronter leur foule, avait dit à Toursène :

- Quand tous seront partis, nous finirons la fête sous mon toit, entre gens de la maison.

Toursène avait remercié, selon les usages. Ouroz était resté muet. Toursène lui avait demandé à mi-voix :

- Pourquoi ce silence ?

Ouroz avait fixé sur son père un regard immobile, insondable, d'homme qui contemple son avenir et répondu :

- Je ne serai plus là. . . Je pars dans un instant avec le chef aux cartouches. La saison des *bouzkachi* va commencer à travers les Trois Provinces. . . Je les gagnerai pour lui. . . Salaire princier. Toutes les récompenses pour moi. . . Il n'a jamais fait courir encore. . . Il me fait confiance entière. . . Malgré l'infirmité. . . A cause d'elle.

Le chef pachtou, allant à Osman Bay, passait devant Ouroz, lui souriait dans sa barbe grasseuse. Ouroz ne l'avait pas remarqué. Il disait à Toursène :

- Il y a eu des *tchopendoz* célèbres depuis les temps et les temps. Tu es des plus grands. Mais as-tu jamais entendu parler d'un vainqueur à qui manquait une jambe ? Eh bien, il y en aura un désormais et ce sera Ouroz. Et qui, l'an

prochain, par le Prophète, emportera, sur Jehol, comme il l'a fait en ce jour, le fanion du Roi.

Ouroz s'était tu, un peu haletant. Une autre voix avait remplacé la sienne. Celle d'HaYatal, soudain dressé près de lui et une main sur son épaule.

- Et dans la saison chaude où se reposent les chevaux, disait-il, nous irons de bazar en bazar, de combats de béliers en combats de chameaux et de fête en fête, mariages, naissances ou funérailles.

Le chef pachtou était revenu à cheval. Un *sais* avait amené Jehol pour Ouroz. Ils étaient partis côte à côte. Haïatal les suivait sur ses longues jambes sèches, habituées à cheminer sans fin.

L'aube était froide. Le corps de Toursène demeurait glacé, sous l'amas des couvertures et des édretons. Mais sur son visage se répandait une chaleur moite et mauvaise. La honte le saisit à nouveau, dans son lit, avec la même violence, la même cruauté qu'à l'instant où s'éloignait Ouroz. Ce départ brusqué, furtif. . . Ce chef qui, en selle, avait l'air d'un sac. . . Et ce compagnon, surtout, à démarche d'échassier, gueux suspect, vagabond armé. . . Joueur à quels jeux ? . . . Intermédiaire de quels négoces ? Quelle indignité pour Ouroz et tous ceux de son sang !

Toursène éprouva le besoin de dissiper ces images, ouvrit les yeux. Il faisait clair dans la chambre. Le plafond s'étalait au-dessus de Toursène, strié de crevasses, semé de taches. Et, après tant et tant de réveils où il n'avait eu comme horizon que ce plâtre écaillé, il y découvrit un miroir et vit les traits de sa vieillesse dans les rides et la moisissure qu'il offrait à ses yeux. Ce reflet se mit à parler et dit à Toursène :

- De quoi as-tu tant de souci ? Et qui en est l'objet ? Est-ce Ouroz en vérité ? Quel crime a-t-il commis ? A qui donc fait-il tort ? A lui seul. Et même en es-tu certain ? Valait-il mieux pour lui, le crois-tu vraiment, qu'il restât en ces lieux - après ce qu'il a osé hier ? Grand exploit à coup sûr. Scandale aussi. Le maître du domaine jamais ne l'oubliera. Et non plus les autres Bays et Khans, ses semblables.

Toursène avait cessé de regarder le plafond et de chercher le conseil, là-haut, de son double. Il pensait par lui-même. Seul, le chef pachtou avait tendu la main, lancé une chance à Ouroz. . . Et pas lui en vérité. . . L'autre. . . L'échassier. . . Le tambourinaire. . . Le chemineau à fusil damasquiné. . . Halatal, qui, au chef, avait inspiré, soufflé l'offre étonnante. . .

« Et comment savoir ? songeait Toursène. Peut-être, grâce à cela, dans cent ans, on parlera du *tchopendoz* sans pareil à qui manquait une jambe. Et moi, qu'ai-je trouvé pour mon fils ? Une paire de béquilles et une place aux écuries ! »

La lumière avait pris, autour de Toursène, sa vibration d'aurore. Il pensa au réveil d'Ouroz chez les Pachtous, la tribu accrochée à la province avec les usages, le langage, les visages qui appartenaient à l'autre versant de l'Hindou Kouch - gens des vallées profondes et des hautes crêtes. Ils avaient su prendre racine dans la terre plate, la terre des herbes. Tandis qu'Ouroz, enfant de la

steppe autant que l'absinthe amère, n'y avait lui, ni toit ni feu. . . Quel sort étrange !

Toursène releva ses sourcils broussailleux, fronça ses lèvres épaisses. . . En vérité, ce sort était-il si neuf pour Ouroz ? Quand et où l'avait-on vu se fixer, s'arrêter ? Les *bouzkachi*, il les avait toujours courus en loup solitaire, pour le compte du *bay* qui payait le mieux. Durant la saison creuse, il s'en était allé à travers les Trois Provinces pour parier sur les jeux, les combats. Il n'avait jamais eu de bien en propre. Pas même un cheval. . .

« Alors, se dit Toursène, alors. . . rien n'est changé pour lui, en lui ? Alors, est-ce dans l'homme que dort son vrai destin ? »

Il n'y avait plus trace d'ombre dans la chambre. Ni dans l'esprit de Toursène.

« Ainsi de Mokkhi », songea-t-il.

Et il pensa encore :

« Moi, je serai à son mariage parce que sa femme est fille du chef de mes *salis*. . . Et je me rendrai aux *bouzkachi* que va courir Ouroz parce que je suis son père. Et je continuerai chaque matin l'inspection des chevaux parce que. . . parce que je suis fait de la sorte. . .

Toursène, brusquement, cessa de réfléchir. L'heure était venue et passée - il le voyait à la qualité de la lumière - où la chaleur habituelle aurait dû amollir, huiler ses jointures, déraïdir ses membres, leur rendre le don du mouvement. Il voulut les remuer. En vain. « Tant d'émotions. . . trop de nourriture. . . pas assez de sommeil. . . » se dit-il. Oh certes ! il avait, sans fléchir, veillé fort avant dans la nuit, honoré les mets, soutenu la conversation. Les convives lui avaient fait louange de sa résistance. De quel prix, à présent, il la devait payer !

Sagesse, paix, lucidité abandonnèrent Toursène. Il essaya, essaya, essaya, avec fureur, terreur, égarement, de relever son torse, de le déplacer. Les bras seuls lui obéirent. Il saisit les cannes pendues à son chevet. . . Et ne put rien faire. Et pensa : « On ne me verra pas ce matin aux écuries, dans les cours : ce matin où, plus que jamais, je dois apparaître. . . »

Il devinait les eourirom, écoutait les propos. . . Un soir de fête et 1Q Maître des Chevaux gardait le lit. . . Plus de respect à son égard, plus de crainte. . . Fini, le grand Toursène.

De l'antichambre, parvint à Toursène un bruit d'eau ruisselante. Rahim emplissait l'aiguïère, à l'instant accoutumé. L'appel rauque, torturé, s'arracha tout seul de la gorge de Toursène.

- *Batcha ! Ici ! Batcha !*

Apeurée, incrédule et, à cause de cela, plus enfantine qu'à l'ordinaire, s'éleva la voix de Rahim.

- Tu veux vraiment. . . ? tu permets. . . ? demandait-elle.

- Tu m'as bien entendu, bâtard de truie, gronda Toursène.

Le loquet tourna lentement, timidement. La porte s'entrouvrit pousse par pousse, s'arrêta à mi-chemin. Rahim glissa d'abord dans la fente sa petite face

plate coiffée d'un vieux chiffon, puis ses maigres épaules sous un *tchapane* guenilleux. Il entra enfin et resta pétrifié sur le seuil de la pièce.

La honte d'avoir à dénuder sa faiblesse et sa vieillesse, l'impatience furieuse d'en terminer avec le déshonneur auquel il se voyait obligé, acculé, poussaient Toursène à toutes les injures, tous les blasphèmes. Il y était prêt quand son regard rencontra les yeux (le Rahim. Et leur expression inspira à Toursène une certitude singulière. Ce n'était pas de lui que le *batcha* avait si peur. C'était de recevoir soudain liberté d'ouvrir la porte du sanctuaire qui agrandissait, creusait, vieillissait ses yeux d'une terreur éblouie, sacrée.

« Rien, jamais, ne pourra affaiblir tant de respect », se surprit à penser Toursène. Il dit paisiblement :

- Approche.

Rahim alla jusqu'au *tcharpaï*, la tête inclinée très bas.

- Les couvertures, par terre, dit Toursène.

Le *batcha* obéit.

- Frotte, aussi fort que tu peux, mes chevilles, mes genoux, mes poignets, mes épaules, dit encore Toursène.

Quand Rahim eut exécuté ses ordres, il commanda encore :

- Tous les éredons derrière mon dos. Bon. Maintenant prends mes mains et soulève-moi.

Arc-bouté contre le cadre de bois, le *batcha* se mit à tirer vers lui la masse de son maître. Peu à peu Toursène sentit déhaler sa nuque, son échine. D'une secousse dont il lui semblait qu'elle brisait ses reins, il redressa son torse. Les muscles se réchauffaient, les articulations bougeaient. Pas assez, toutefois, pour qu'il pût porter jusqu'au sol ses jambes. Rahim les rabattit l'une après l'autre, tandis que Toursène, les deux paumes écrasées contre le *tcharpaï*, pivotait sur lui-même.

Le vieux *tchopendoz* reprit souffle péniblement. Il avait à subir la dernière, la pire indignité : se faire habiller comme un enfant en bas âge.

- Les vêtements, dit-il entre ses dents serrées.

Rahim alla décrocher les braies suspendues à un gros clou planté dans la porte. Elles étaient larges et les jambes de Toursène y passèrent aisément. La gêne commença lorsqu'il fallut les amener au-dessus des cuisses. Appuyé à ses deux cannes, Toursène essaya inutilement d'arracher son bassin au *tcharpaï*, fût-ce de l'épaisseur d'un ongle.

Une voix, si menue et si fragile qu'elle semblait venir de très loin, lui dit alors :

- Incline-toi sur la droite. . . un peu. . . un tout petit peu. . .

Il obéit. L'étoffe monta le long de sa cuisse, de sa hanche.

- Sur ta gauche, à présent, je t'en prie, dit le souffle ténu.

Toursène obéit encore et revint à la position assise. Il sentit que des doigts d'une agilité miraculeuse tiraient, serraient le cordon qui assurait les braies autour des reins et celui qui fermait la fente à l'entre jambe. Il aurait voulu les arrêter. Cela - il était capable de le faire. Il n'en eut pas le temps. Les mains de

Rahim étaient trop rapides, trop adroites. Jamais Toursène, au cours de sa longue vie, ne s'était senti aussi dégradé. . . « Si Ouroz me voyait ainsi », se dit Toursène. « O mon fils, tout mutilé que tu sois, comme je t'envie ! »

Pour le *tchapane*, il n'y eut point d'embarras. Tandis que Rahim en ramenait et rajustait les pans sur la poitrine de Toursène, leurs têtes se trouvèrent à la même hauteur. Toursène recula la sienne pour mieux voir son *batcha*. Il reconnaissait mal ce visage. Toujours humble sans doute, et pourtant soutenu par une secrète et ardente assurance. Toujours chétif et misérable et pourtant joyeux de gratitude, illuminé de bonheur. « Je suis à ses yeux plus grand encore et vénérable pour lui avoir permis de m'être nécessaire », pensa Toursène. Il chercha un nom à l'instinct qui inspirait Rahim et ne put le trouver. Mais il connut un apaisement merveilleux. Quelqu'un existait qui pouvait s'occuper de son corps et de sa misère, sans qu'il éprouvât, à force de honte pour lui-même et de haine pour le témoin, le désir de tuer et de mourir.

Le premier rayon de soleil entra dans la chambre et se posa sur la figure de Toursène. Sa peau se réjouit au creux de ses rides. Il plissa les paupières et remua doucement la tête, les épaules. « Comme un vieux cheval », pensa-t-il. Et n'en souffrit pas.

Brusquement, cessa le bien-être. Rahim apportait le morceau de toile blanche qui servait à coiffer Toursène. Il le tenait étendu sur ses avant-bras écartés comme s'il s'était agi de la soie la plus précieuse. Toursène arracha avec violence l'étoffe au *batcha*.

- Moi-même, gronda-t-il.

Il se mit à nouer son turban. C'était l'opération, dans l'habillement, la plus longue, difficile et douloureuse. Mais ses muscles et ses articulations avaient retrouvé assez de souplesse et de liant pour qu'il fût en mesure de la tenter. Dès les premiers mouvements, dès les premiers tourments, Toursène sentit fondre sa colère et songea : « Quel démon, soudain, s'est emparé de mon esprit ? J'accepte que le *batcha* s'occupe de tout mon corps - et je le hais de vouloir toucher à ma tête. . . »

Les épaules de Toursène étaient au supplice. Il serra les mâchoires et poursuivit sa tâche. Une voix pareille au tintement d'une clochette fêlée résonna dans sa mémoire. « Vieillis vite, ô Toursène, vieillis vite en toi-même, voilà mon conseil et mon vœu. » Les lèvres de Toursène restaient closes. Et lui seul, il s'entendit répondre :

- J'y arrive, ô Aïeul de Tout le Monde. J'y arrive. Mais, par Allah, comme c'est triste ! Et dur !

Ses bras, à bout de force et de souffrance, retombèrent sur ses genoux. Le bois du *tcharpaï* craqua. Rahim eut un mouvement vers son maître.

- Non. . . Ce que l'on commence, il faut l'achever, dit Toursène à son *batcha*.

Il parlait avec tranquillité, amitié. Il dit encore :

- Regarde, regarde bien comment je travaille. Qui peut savoir si demain tu n'en auras pas la charge.

Les bras de Toursène se haussèrent de nouveau. Ses doigts se remirent à édifier, rouler, lisser, polir les plis et les plans de sa haute coiffure. Le souvenir de Guardi Guedj ne le quittait point. Et il se rappela ce que lui avait enseigné le conteur sans âge de la nécessité où étaient les hommes d'accorder et recevoir protection. Tous les hommes. Ceux-là même qui ne s'en doutaient pas et ne le voulaient point. Toursène pensa à Ouroz, pensa à Rahim. . . et murmura :

- O Aïeul de Tous les Hommes ! Elle est en vérité grande et profonde, ta sagesse.

Toursène ramena lentement ses bras contre son corps. Le turban avait son ordonnance, sa magnificence accoutumées. Toursène respira profondément, prit appui sur ses cannes et fat debout sans trop de mal. Le flux de sa force coulait de nouveau en lui. Il fit un pas vers la porte.

- Un instant, s'écria Rahim, juste un instant, mon maître.

Le *batcha* courut au *tcharpcü* où, comme à l'ordinaire, près de l'oreiller reposait la cravache, revint à Toursène et la glissa dans sa ceinture.

- Je n'y pensais plus, dit Toursène à mi-voix.

Il considérait avec un vague étonnement le petit visage malpropre, bienheureux, que lui offrait son *batcha*. *Sous* la couche de crasse et l'expression d'extase perçaient les bourrelets de cicatrices mal closes.

- Tu porteras ces balafres jusqu'à la fin de tes jours, dit Toursène sans changer d'intonation.

Pour un instant Rahim ne fut plus humble ni timide. Il releva hardiment son petit visage. Son regard rencontra sans faiblir les yeux jaunes de son maître et il s'écria :

- Allah en soit remercié. Quand je serai vieux. . . vieux. . . aussi vieux que l'Aïeul de Tout le Monde, les gens, à tes marques sur ma joue, sauront encore que j'ai servi le grand Toursène. Et m'en feront gloire. Et les petits-fils de mes fils en seront respectés.

Toursène fit un autre pas, sur ses deux cannes. Il songeait : « Ce n'est point la plus belle de mes courses qui vaudra, avant qu'on l'oublie pour toujours, à ma renommée, quelques années de plus dans la mémoire de la steppe. Mais peut-être l'injustice qui a massacré la figure d'un enfant. n

Rahim, comme en dansant, dépassa Toursène. Quand celui-ci arriva dans l'antichambre, le *batcha* tenait inclinée l'aiguère en terre cuite.

Toursène déposa ses cannes dans un coin, s'appuya contre le mur, fit ses ablutions. Après quoi, il se sentit plus ferme sur ses jambes. « Un bâton, ainsi qu'à l'ordinaire, suffira », se dit-il et s'en réjouit comme d'une haute victoire. Son corps, dont il avait bien cru qu'il refusait les règles du jeu, leur obéissait à nouveau. . . Dehors, le soleil l'accueillit mieux qu'il ne l'avait jamais fait. Sa lumière était à la peau vêtement d'une chaleur sans pareille. Ses rayons étaient, pour les jointures, pour la moelle, prodigieux élixir. Plus de raideur dans le cou, dans les épaules, les reins, les poignets, les genoux, les chevilles. Le sang coulait bien, le cœur chantait juste. « Que se passe-t-il donc

aujourd'hui ? » se demanda Toursène. La réponse lui vint tout de suite : le soleil était plus chaud parce que plus haut que d'habitude.

« Et la prière du matin, je l'ai manquée. . . » pensa Toursène.

Le remords ne dura pas. Il ne pouvait pas durer. Son sentiment de bonheur était trop vif et plein pour se laisser corrompre. Toursène se souvint d'une parole de Guardî Guedj :

- La meilleure, la véritable prière est d'accomplir au mieux le destin pour lequel un homme a été jeté sur la terre.

N'avait-il pas, lui, Toursène, agi de la sorte, ce matin, quand il avait d'un enfant mendié le secours ?

Il se mit en marche vers les enclos. Sa canne était un attribut de majesté. Son turban, une couronne. Les *sais*, les *tchopendoz* verraient, en ce jour, comme tous les autres jours, fidèle à lui-même le Chef des Écuries, le Maître des Chevaux. . . La vie était belle encore et bonne et loyale. Pour combien de temps ? Une fois encore, Toursène songea au conteur sans âge. Avait-il atteint ses vallées natales ? S'y était-il éteint comme il le prévoyait ?

Toursène sourit doucement. Qui donc pouvait savoir l'heure de sa mort ? Il redressa son torse, tint la tête plus droite encore, fit résonner davantage la terre sèche sous ses pas. Il sentait que Rahim suivait d'un regard ébloui ce vieillard par ses soins levé, lavé, habillé, mais formidable, indestructible, éternel. Le grand Toursène.

Le Four à Chaux

AVERNES

16 octobre 1966